
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ECCLESIAE
ET
VE RI TAS







[illegible]

[illegible]

[illegible]

LES MYSTÈRES

DE

LA RUSSIE,

TABLEAU

POLITIQUE ET MORAL DE L'EMPIRE RUSSE.

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE. — STATISTIQUE. — POLITIQUE. — LÉGISLATION. — ADMINISTRATION. — RELIGION.
INSTITUTIONS. — ARMÉE. — MARINE. — INDUSTRIE.
FINANCES. — COMMERCE. — AGRICULTURE. — MOEURS PUBLIQUES ET PRIVÉES.

L'EMPEREUR ET SA FAMILLE. — LE CLERGÉ. — LA NOBLESSE. — LA BOURGEOISIE. — LES SERFS.
RESSOURCES RÉELLES. — GUERRE DE CIRCASSIE. — LA SIBÉRIE ET LE KAMTCHATKA.
LE KNOUT ET LE BATON. — LA DIPLOMATIE. — LA POLICE. — CONSPIRATIONS.

OUVRAGE RÉDIGÉ

d'après les manuscrits d'un diplomate et d'un voyageur

PAR M. FREDÉRIC LACROIX.



PARIS,
PAGNERRE, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

—

1845

AVANT-PROPOS.

Ce livre a pour objet de faire connaître l'empire de Russie dans ses vices et ses qualités, dans sa force et sa faiblesse. Il complète et rectifie ce qui a été publié sur cet étrange pays, encore à l'état d'énigme sur bien des points.

L'auteur s'est attaché à ne rien dire qui ne concourût à la démonstration dont il a fait la base de son travail. Il se flatte d'avoir su éviter les hors-d'œuvre et les digressions, dont le moindre inconvénient est de dérouter et de fatiguer le lecteur.

Après avoir exposé le principe et la nature du gouvernement russe, il fait connaître l'homme en qui ce principe se personnifie, c'est-à-dire l'empereur. Puis, continuant ses déductions, en prenant le despotisme toujours pour point de départ, il montre, dans des chapitres séparés, l'influence de la forme politique sur le caractère et les mœurs du peuple russe. Il fait un tableau complet de la noblesse, du servage, du clergé ; il énumère et fait toucher du doigt les ressources réelles de cet empire, si mal appréciées par les autres nations européennes. Il a fait entrer dans un long chapitre consacré à l'armée russe des renseignements tout à fait nouveaux, non-seulement sur l'organisation du système militaire et sur les forces effectives de ce pays, mais encore sur la guerre de Circassie. La marine, les finances de l'État, l'agriculture, le commerce et l'industrie ont chacun leur part dans ce minutieux examen. Un chapitre sur la Sibérie complète l'aperçu sur la législation et la justice. La politique du cabinet de Saint-Pétersbourg à l'égard des peuples conquis a sa place réservée, et l'on pense bien que la Pologne a le triste privilége d'occuper à elle seule dans cet ouvrage autant et plus d'espace que les infortunes de ses sœurs en esclavage, la Crimée, la Bessarabie, la Géorgie, etc.

Pour éviter l'accumulation des faits sur quelques points isolés du livre, où peut-être une logique sévère aurait dû les placer, on les a disséminés dans tout le cours de l'ouvrage. Cette méthode avait d'autant moins d'inconvénient que la matière, étant essentiellement complexe, se prêtait à cet éparpillement des récits et des révélations. Ainsi on a pu placer dans les chapitres *Servage*, *Noblesse*, *Justice* et dans plusieurs autres, des faits qui, procédant directement

du principe autocratique, auraient dû rigoureusement figurer dans le chapitre *Despotisme*, mais qui cependant pouvaient fort bien être enregistrés ailleurs. Il ne faut donc pas chercher dans chaque chapitre isolément tout ce que comporte le sujet qu'on y traite ; il est nécessaire de lire les divisions correspondantes, pour avoir un ensemble complet.

Quoique les *Mystères de la Russie* soient, au fond, un livre éminemment sérieux, on y trouvera un grand nombre d'anecdotes et de récits, dans lesquels l'auteur s'est appliqué à déguiser la gravité de sa thèse sous la variété de la forme.

Celui qui livre ici au public ses impressions et ses jugements sur la Russie a écrit, on le verra, en pleine connaissance de cause. Les lecteurs s'apercevront tout d'abord qu'un pareil ouvrage n'a pu être composé que de matériaux recueillis dans le pays même. L'auteur a rejeté avec soin tout ce qui ne lui a pas paru avoir le caractère de la *certitude;* c'était le seul moyen de ne laisser aucune prise aux dénégations sérieuses. Du reste, il aurait pu se dispenser de ces précautions oratoires, car il demande à être jugé sur son œuvre, persuadé que la vérité se trahit trop bien d'elle-même dans chacune de ses pages, pour avoir besoin d'être affirmée d'avance.

Il est à l'abri de toute supposition fâcheuse sur le mobile qui l'a guidé. Il n'a puisé ses inspirations dans aucun motif de rancune; sa franchise n'a eu à reculer devant aucune de ces obligations morales qui naissent naturellement de services rendus et acceptés; aucun lien de reconnaissance ne l'attache au peuple ou aux personnes dont il a tracé le portrait. Il était donc placé dans les plus désirables conditions d'impartialité, et il a pu écrire sans préoccupation d'animosité systématique, comme aussi sans scrupule de délicatesse.

Encore un mot : l'auteur des *Mystères de la Russie* n'a été que juste. Par des motifs qu'on trouvera exposés plus loin, il n'a pas été, il n'a pas voulu être indulgent. Il n'avait aucune raison de ménager de hauts personnages, traités jusqu'ici avec une réserve par trop diplomatique. Seulement il a tenu à donner une preuve de bon goût et de respect pour les convenances, en élaguant de son livre tout ce qui aurait pu prêter directement au scandale; et certes, sur ce point, il affirme que plus d'un éminent fonctionnaire de la cour de Russie, à commencer par l'empereur, lui doit de la reconnaissance pour ce qu'il a jugé à propos de laisser dans l'ombre. Mais ce qu'il a mis en lumière suffit pour faire bien connaître ce monde singulier, si différent des sociétés modernes de l'Occident, et qu'on peut même proclamer sans modèle et sans imitateurs.

LES MYSTÈRES

DE

LA RUSSIE.

CHAPITRE I.

LE DESPOTISME.

Nature du gouvernement russe. Omnipotence de l'empereur. — Catéchisme russe. — Programme des qualités d'un despote russe. — Tentative de suicide punie de la bastonnade. — Infaillibilité du pouvoir autocratique; les victimes ignorent pourquoi on les persécute; le major Masson et les *Mémoires secrets sur la Russie;* Kotzebue exilé en Sibérie; exil du prince Dolgorouki.— Un viol moral.— Justice du despotisme — Mansuétude de l'impératrice Anne. — Point de discussion avec le despotisme; singuliers quiproquo. — Nature des supplices en Russie. — Le knout. — Supplice de madame Lapoukhin. — Supplice du *skross-stroï.* — Toujours le bâton! — Le comte Panin et le précepteur. — Curieux exemples de volonté despotique et d'obéissance; la flotte incendiée et reconstruite; plantation d'une promenade en hiver; palais rebâti en un an. — Poltronnerie du despotisme; espionnage; violation du secret des lettres; anecdotes. — La censure en Russie; le *Dieu malin;* les *Méditations* de Lamartine; le *Journal des Débats;* guillotinades littéraires. — Lois sur les absents et les voyageurs; ce qu'il en coûte aux Russes pour résider à Paris. — Éducation de la nation; la crainte, moyen de gouvernement; la femme sauvée des eaux et l'impératrice. — L'étiquette en Russie; respects officiels envers le souverain. — Les courtisans russes. — Le naturaliste Pallas en Crimée. — Traits curieux de courtisannerie : le favori en chasse ; la comédienne et le prince Korsakoff; voyage de Catherine II ; voyage de l'empereur Alexandre; manière de faire la foule sur le passage d'un autocrate; bestiaux changés en figurants de théâtre. — Voyage de l'empereur Nicolas · toujours la comédie; le comte de Witt, le plus ingénieux des courtisans; ville bâtie en six mois; jardin poussé en vingt-quatre heures; les arbres du comte Potocki; histoire d'une parenté; rosières improvisées. — Lâcheté des courtisans russes; aventure de Paul Jones; le duc de Mortemart et l'empereur Nicolas; histoire de la disgrâce de Souwaroff le triomphe décommandé.

Si la Russie eût été mieux connue du temps de Montesquieu, au lieu d'avoir les regards sans cesse tournés du côté des États musulmans, l'auteur de l'*Esprit des Lois* n'aurait eu qu'à analyser le régime social et politique de l'empire moscovite, et ses déductions sur le gouvernement despotique eussent été à l'abri de toute contestation; car sa théorie se fût bornée à l'exposé d'un fait, d'une réalité palpable.

La Russie, en effet, offre à un bien plus haut degré que la Perse et la Turquie l'idéal du *pouvoir absolu*, en ce sens qu'on y voit cette espèce de gouvernement enfanter, avec une logique inflexible, toutes ses conséquences naturelles, et emprunter même, pour se fortifier, l'appui du *gouvernement militaire*. Chez les Russes, le principe despotique est armé de pied en cap.

En Perse et en Turquie, il existe une législation écrite, d'autant plus vénérable qu'elle constitue la religion elle-même. Le souverain est soumis, comme le plus humble de ses sujets, à ces lois émanées du représentant de Dieu sur la terre; ses caprices ne peuvent aller au delà des limites que le Koran leur oppose; il est omnipotent comme administrateur, c'est-à-dire comme exécuteur de la loi, mais nullement comme législateur, et encore moins dans l'ordre religieux.

En Chine, le chef de l'État est assisté d'un conseil ou tribunal, qui examine sa conduite et jouit du droit de remontrance.

Partout ailleurs, en Europe, comme en Amérique, le pouvoir despotique a toujours été modifié, ou du moins tempéré, soit par des institutions protectrices, soit par les traditions religieuses.

En Russie, rien ne gêne les allures du souverain. La volonté de l'empereur est la loi suprême. Il est l'*autocrate*, c'est-à-dire qu'il ne puise qu'en lui-même la puissance et le droit de gouverner. Il est son conseil d'État et son sénat. Bien plus, il est le chef de la religion, le délégué de Dieu sur la terre, presque Dieu lui-même. Rien n'existe que par lui et pour lui. Il peut tout créer et tout détruire; il dispose de la liberté et de la vie de chacun de ses sujets, à commencer par le plus éminent[1]. Il ne doit compte à personne de sa volonté ni de ses actes; il ordonne, et tous obéissent; il frappe, et tous se résignent. Avec bien plus de raison que Louis XIV, il peut dire : « L'État, c'est moi. » Il peut même ajouter : « La Russie tout entière, c'est moi. » Malgré les lois qui reconnaissent la propriété, il peut, en vertu du droit de confiscation, de vie et de mort, se considérer comme propriétaire de tout ce qui existe dans son empire. Point d'assemblées, point de conseil qui fixent le chiffre annuel des impôts; l'empereur seul règle et administre le revenu national. Point de ministère investi, sous sa propre responsabilité, du droit de déclarer la guerre; un mot de l'autocrate suffit pour armer la nation et la faire marcher contre ses ennemis. Ce qu'on appelle le *sénat* n'a rien à voir à la politique; c'est une assemblée délibérative dont les attributions se bornent à juger les appels des sentences rendues par les tribunaux infé-

[1] Il y a un proverbe russe qui dit : « Près du tzar le pouvoir, près du tzar la mort. »

rieurs, à examiner les plus insignifiantes questions d'administration, et à enregistrer les ordonnances de l'empereur. Le tzar est le seul directeur des affaires étrangères de l'empire ; il a des commis désignés sous le nom de *ministres*, et qui souvent se transforment en simples expéditionnaires. Le souverain est la source de tous les honneurs, de tous les emplois. Tout émane de lui, tout aboutit à lui. L'armée, la marine, l'instruction publique, toutes les forces nationales sont dans sa main. Il est infaillible comme Dieu même. Que dis-je? plus puissant que Dieu, il peut vouloir et faire qu'un crime soit métamorphosé en une action louable. — Si l'on considère maintenant que cette autorité sans limites s'appuie sur des institutions militaires qui décuplent sa force, et qu'elle s'exerce sur une nation à qui l'habitude de l'esclavage a fait dès longtemps oublier les droits imprescriptibles de l'homme, on restera convaincu de la vérité de ce que nous disions en commençant, à savoir : que le gouvernement russe est l'idéal du pouvoir despotique; on pourrait même dire un idéal aggravé de tout ce que l'abus de l'autorité peut enfanter de plus horrible, de plus monstrueux, de plus extraordinaire.

Charles XII, pendant une de ses campagnes, irrité de la résistance que le sénat de Suède opposait à ses volontés, écrivit aux mécontents qu'il leur enverrait une de ses bottes pour les faire obéir. Il semble que ce trait soit emprunté à l'histoire de Russie; quoi qu'il en soit, il peint merveilleusement la nature du despotisme.

En Russie, l'absence de toute tradition procédant du catholicisme, le caractère même de la nation, tout, jusqu'au climat, concourt à rendre plus facile l'exercice de l'autorité. L'arbitraire a devant lui un champ illimité, et il le parcourt, sans crainte même de l'assassinat, qui, s'il frappe quelquefois le despote, n'atteint jamais le principe du gouvernement.

La nature du gouvernement russe, l'obéissance aveugle due à l'empereur, le fanatisme que le pouvoir inculque à la nation pour la personne et l'autorité du souverain, tout cela se trouve formulé dans le document suivant, que nous donnons comme une pièce éminemment curieuse et importante. C'est un catéchisme russe publié par ordre du gouvernement et imprimé à Wilna, capitale de la Lithuanie, en 1832. Il est destiné à l'usage des écoles et des églises dans les provinces polonaises de la Russie.

Question première. — Comment doit-on envisager l'autorité de l'empereur, selon l'esprit du christianisme?

Réponse. — Comme émanant directement de Dieu.

Deuxième demande. — Sur quoi cela est-il fondé dans la nature des choses?

Réponse. — C'est par la volonté de Dieu que les hommes vivent en société ; de là,

les diverses relations qui constituent la société qui, pour plus de sûreté, se subdivise en parties appelées nations, dont le gouvernement se trouve confié à un prince, roi ou empereur, en d'autres termes, à un chef suprême. Nous voyons ainsi que, comme l'homme n'existe que selon la volonté de Dieu, la société, et particulièrement le suprême pouvoir et l'autorité de notre seigneur et maître, le tzar, n'émanent aussi que de la même volonté divine.

Troisième demande. — Quels sont les devoirs qu'en qualité d'humbles sujets la religion nous enseigne envers S. M. l'empereur de Russie?

Réponse. — Nous lui devons culte, obéissance, fidélité, payement d'impôts, service, amour et prières, le tout pouvant être compris dans les deux mots : culte et fidélité.

Quatrième demande. — En quoi doit consister ce culte, et comment doit-il se manifester?

Réponse. — Par le respect le plus absolu dans nos paroles, mouvements, conduite, pensées et actions.

Cinquième demande. — Quelle est l'obéissance que nous devons à l'empereur?

Réponse. — Une obéissance entière, passive et illimitée sous tous les rapports.

Sixième demande. — En quoi consiste la fidélité que nous lui devons?

Réponse. — Dans l'exécution rigoureuse de ses ordres, sans examen ; dans l'action de nous acquitter de nos devoirs envers lui, et de faire tout ce qu'il exige sans murmurer.

Septième demande. — Est-ce pour nous une stricte obligation de payer les impôts à notre gracieux souverain l'empereur?

Réponse. — Il est de notre devoir de payer chaque impôt selon ses commandements, quant à la somme et quant au terme.

Huitième demande. — Sommes-nous obligés au service de S. M. l'empereur?

Réponse. — Certainement. Nous devons, lorsqu'il l'exige, nous sacrifier en obéissant à sa volonté, soit dans le service civil, soit dans le service militaire, ainsi qu'il le juge à propos.

Neuvième demande. — Quels sentiments de bienveillance et d'amour devons-nous à l'empereur?

Réponse. — Nous devons témoigner notre bonne volonté et notre affection, selon notre position, en tâchant de contribuer à la prospérité de notre pays natal, la Russie (1), aussi bien qu'à celle de notre père l'empereur et de son auguste famille.

Dixième demande. — Sommes-nous obligés de prier pour l'empereur et la Russie, notre pays?

Réponse. — Oui, nous devons prier en public et en particulier, en implorant le Tout-Puissant d'accorder à l'empereur la santé, le bonheur et la sûreté de sa personne. La même chose s'applique à notre pays, qui constitue une partie indivisible de l'empire.

Onzième demande. — Quels sont les principes opposés à ces devoirs?

[1] Et non la Pologne!

Réponse. — Le manque de respect, la désobéissance, l'infidélité, la malveillance, la trahison, la mutinerie et la révolte.

Douzième demande. — Le manque de respect et l'infidélité à l'égard de l'empereur, comment doivent-ils être considérés sous le point de vue religieux?

Réponse. — Comme le péché le plus détestable, le crime le plus horrible.

Treizième demande. — Ainsi la religion nous défend de nous révolter et de renverser le gouvernement de l'empereur?

Réponse. — Elle nous défend de faire chose semblable, n'importe dans quelles circonstances.

Quatorzième demande. — Outre le culte que nous devons à l'empereur, avons-nous à témoigner du respect aux autorités publiques qui émanent du souverain?

Réponse.—Oui, parce qu'elles en émanent, parce qu'elles le représentent, et parce qu'elles sont instituées à sa place, de manière que l'empereur est partout.

Quinzième demande. — Par quelles raisons devons-nous remplir les devoirs qui viennent d'être énoncés?

Réponse. — Par des raisons de double nature : les unes naturelles, les autres révélées.

Seizième demande. — Quelles sont les raisons naturelles?

Réponse. — Outre ce qui a été dit, les voici : l'empereur étant le chef de la nation, le père de tous ses sujets, qui forment une patrie commune, la Russie mérite déjà par là le respect, la gratitude et l'obéissance ; car le bien public, comme la sécurité individuelle, dépendent de la soumission qu'on témoigne à ses ordres.

Dix-septième demande. — Quelles sont les raisons révélées de ce culte?

Réponse. — Ces raisons consistent en ce que l'empereur est le lieutenant et le ministre de Dieu pour exécuter ses commandements. La désobéissance à l'empereur s'identifie par conséquent avec la désobéissance envers Dieu lui-même, qui récompensera dans l'autre monde notre culte et notre obéissance envers l'empereur, comme il punira sévèrement, et pendant toute l'éternité, ceux qui pourraient y manquer. Dieu nous ordonne, d'ailleurs, de donner notre amour et d'obéir, du fond de notre âme, à chaque autorité, et particulièrement à l'empereur, non par considérations temporelles, mais par crainte du dernier jugement.

Dix-huitième demande. — Quels sont les livres qui prescrivent ces devoirs?

Réponse. — L'Ancien et le Nouveau Testament, et en particulier les Psaumes, les Évangiles et les Épîtres apostoliques.

Dix-neuvième demande. — Quels exemples confirment ces doctrines?

Réponse. — L'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui vécut et mourut sujet de l'empereur de Rome, et se soumit respectueusement au décret qui le condamnait à mort. Nous avons, de plus, l'exemple des apôtres qui aimaient et respectaient également les autorités, enduraient patiemment les cachots, selon la volonté des empereurs, et ne se révoltaient pas, comme des malfaiteurs et des traîtres. Nous devons donc aussi suivre ces exemples, savoir souffrir et nous taire.

Vingtième demande. — L'usage de prier Dieu pour le bonheur du souverain, à quelle époque a-t-il pris naissance?

Réponse. — **L'usage des prières publiques pour les empereurs date de l'introduction même du christianisme ; c'est le legs le plus magnifique et le plus précieux que nous aient laissé les siècles passés.**

Telles sont les doctrines impies, les abominables impostures que l'on inculque aux enfants polonais et russes. C'est là le catéchisme de l'autocratie, le symbole de la foi dans un État despotique.

Dans le pays dont nous traçons le tableau, toutes choses sont si rigoureusement ordonnées suivant la logique du pouvoir absolu, que tout ce qu'on va lire n'est en quelque sorte que le développement de ce qui précède. C'est pourquoi, avant de dire ce qu'est la Russie, et de faire le tableau de son organisation, dont les détails viendront plus loin, il fallait exposer la nature de son gouvernement.

On a dit qu'il faudrait un ange pour gouverner un pays soumis au régime de l'autorité absolue. On ne considère pas que l'ange, devenu autocrate, ne tarderait pas à déposer ses ailes et à se transformer en simple mortel. Cette espèce de gouvernement donne trop beau jeu à la volonté et à tous les mauvais penchants de la créature, pour qu'on puisse longtemps résister à sa funeste influence. A moins de citer les rois fainéants ou imbéciles qui consentent à régner au milieu de l'anarchie, il serait difficile de désigner un despote qui n'ait été, systématiquement ou par occasion, violent, brutal, capricieux, injuste, souvent cruel et sanguinaire. Aussi ne faut-il pas s'étonner de retrouver ce programme d'excellentes qualités sur le trône de Russie. La Sibérie, la Pologne, d'innombrables faits hautement significatifs, et que nous signalerons en leur lieu et place, disent assez que l'empereur actuel peut se reconnaître dans ce portrait.

Nous énumérons ici les attributs et les signes caractéristiques du despotisme. Mais l'autocratie a ses signes particuliers et veut être analysée en dehors des théories générales, comme ces cadavres qui, après des cas de maladie peu ordinaires, sollicitent l'attention minutieuse de la science.

Le despotisme russe ne veut pas que les gouvernés se trouvent malheureux sous son joug, et aspirent à une condition meilleure. — Un pauvre mougik [1] employé chez un perruquier de Saint-Pétersbourg, ne pouvant plus tolérer les mauvais traitements que lui infligeait la barbarie de son maître, résolut d'en finir avec la vie et se coupa la gorge ; mais il ne fit que se blesser et fut porté à l'hôpital, où on lui prodigua les soins les plus assidus.

La blessure fermée, le malade fut bientôt rétabli. Il sortit de l'hospice, et le voilà fort satisfait de son coup de rasoir manqué. Mais le tour du

[1] Paysan, serf russe.

despotisme était venu. En Russie, ne se tue pas qui veut. Un paysan qui attente à ses jours vole son seigneur, s'il appartient à un noble, ou l'empereur, s'il est serf de la couronne. D'ailleurs, le suicide d'un pauvre diable tend à prouver que tout le monde n'est pas également heureux dans l'empire des tzars. C'est donc une insulte au pouvoir, à l'empereur. Quoi de plus logique? Aussi, le convalescent fut-il bien et dûment fustigé, pour apprendre à vivre. Il fut beaucoup plus malade du knout que du rasoir. Un peintre français de notre connaissance, qui soigna ce malheureux après son châtiment, ne pouvait comprendre une si stupide barbarie. Sa surprise eût été moins profonde, s'il eût quelque peu réfléchi aux conséquences nécessaires du gouvernement absolu, tel qu'il existe et se pratique dans cet heureux empire. Le mougik n'avait rien à dire; il le comprit et s'abstint de murmurer. D'ailleurs, qui aurait accueilli ses plaintes? Il se contenta de guérir et de restituer à son maître la jouissance de sa personne, miraculeusement sauvée du suicide et du bâton.

En Russie, quand le despotisme vous frappe, de quelque part qu'il vienne, la plupart du temps, vous ignorez la cause de votre disgrâce. Au fond, rien n'est plus naturel : comme le pouvoir autocratique est infaillible, et qu'il n'y a pas à raisonner avec lui, il est tout à fait inutile qu'il daigne apprendre à la victime pourquoi il la persécute ou la tue. Un Dieu peut et doit se passer de jugements contradictoires; le tzar n'est-il pas une incarnation de la Divinité?

Il faut, sous peine de tomber dans une fatigante prolixité, s'en tenir, quant à présent, aux exemples les plus célèbres : — le major Masson, depuis longtemps au service de la Russie et secrétaire des commandements d'Alexandre, alors grand-duc, fut, un jour, arrêté et envoyé hors des frontières par ordre de l'empereur Paul I[er]. Il ignora toujours le véritable motif de cette brutale expulsion, et il était réduit à supposer qu'il devait ce traitement tout à fait autocratique à sa ressemblance avec le colonel Laharpe, précepteur des grands ducs, et que le tzar détestait. Masson se vengea cruellement par la publication de ses *Mémoires secrets sur la Russie*, et vraiment l'exécution fut terrible. Kotzebue comprit mieux le despotisme russe. Comme le major Masson, il fut enlevé et transporté en Sibérie, sans se douter seulement de ce qui avait pu servir de prétexte à cette proscription. Il n'en sut pas davantage durant tout le temps de son exil. A son retour auprès de l'empereur, bien loin de se plaindre, il devint le plus plat serviteur de Paul I[er]. C'était un homme sans dignité, mais qui savait sa Russie par cœur.

Le prince Dolgorouki a été privilégié. Quand on l'a appelé à Saint-Pétersbourg en 1843, il savait fort bien que c'était pour le punir d'avoir publié en France, sans la permission de l'empereur, une brochure assu-

rément fort innocente et signée d'un pseudonyme [1]. Arrivé à Cronstadt, il fut arrêté, ainsi que tous ses domestiques (car dans ce pays il faut que le fils paye pour son père, le serviteur pour son maître); ses papiers et tous ses effets furent mis sous les scellés, et quelques jours après, le prince s'acheminait vers la frontière de l'Oural, où il restera en exil jusqu'à ce qu'il plaise à son seigneur et maître de prononcer le mot pardon. Du reste, et pour le dire en passant, sans que ceci soit un hors-d'œuvre, cette famille Dolgorouki est dès longtemps accoutumée aux allures du despotisme moscovite. Nous voyons un prince de ce nom condamné à mort par l'impératrice Anne Ivanowna (1740), pour avoir tenu quelques propos un peu légers sur sa très-chaste majesté; un autre Dolgorouki fut par le même jugement, ou plutôt par le même décret, condamné au même supplice, pour avoir malignement interprété les vues politiques de la tzarine et offensé sa personne sacrée par des paroles peu respectueuses. On voit que les autocrates de Russie n'ont guère pour habitude de suivre le noble exemple de ces empereurs romains, qui disaient à un préfet du prétoire : « Si quelqu'un parle mal de notre personne ou de notre gouvernement, nous ne voulons point le punir : s'il a parlé par légèreté, il faut le mépriser; si c'est par folie, il faut le plaindre; si c'est avec l'intention de nuire, il faut lui pardonner [2]. »

Mépris de la liberté individuelle, insouciance de la vie des hommes, atteinte violente à tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'ordre social, lâche abus de la force et de la toute-puissance, tous les moyens sont bons au despotisme. Le pouvoir sans contrôle s'habitue si bien à ces façons d'agir, que, blasé sur les procédés qu'il emploie, il en arrive à s'attaquer aux sentiments les plus intimes de l'homme, à la foi religieuse elle-même. C'est tout simplement un viol moral, c'est-à-dire le crime le plus abominable.

Chasser les juifs du territoire russe ou polonais, persécuter les catholiques, ordonner que toute église latine qui sera détruite ou qui tombera en ruine ne pourra être relevée qu'à la condition de devenir église grecque, ce sont menus plaisirs de despote fanatique, et l'empereur Nicolas ne se fait faute de profiter sur ce point de l'exemple de tant d'autres souverains dont l'histoire a signalé les fureurs intolérantes. Mais le tzar fait plus et mieux : ne pouvant convertir les Israélites, et ne voulant pas se priver de leurs services militaires, il fait enlever leurs enfants, les place dans ses écoles préparatoires, les fait baptiser et élever dans la religion

[1] *Notice sur les principales familles de la Russie*, par le comte d'Almagro.

[2] « Si id ex levitate processerit, contemnendum est; si ex insania, miseratione dignissimum; si ab injuria, remittendum. »

grecque. C'est de la propagande à la façon de Mahomet. De tous les griefs que la justice et l'humanité peuvent formuler contre le despotisme russe, celui-ci est assurément le plus grave. Nous ne connaissons rien de plus odieux que cette violence faite à la conscience d'un peuple, que cette escroquerie morale, que cette inoculation frauduleuse d'une croyance étrangère. L'Arabe ou le Turc qui soumet son esclave à la castration pour en faire plus tard l'innocent gardien de son harem, est moins criminel que le Russe qui vole l'enfant juif à sa famille, pour le baptiser en vertu de la suprême volonté d'un despote.

Les actes du despotisme sont aussi variés que la manifestation de la volonté et que les caprices de l'homme. Ils portent souvent l'empreinte de la mobilité naturelle à un pouvoir qui n'a que l'embarras du choix non-seulement entre la justice et l'iniquité, mais encore entre les infinies nuances qui séparent ces deux extrêmes. La bizarrerie, la contradiction et même la folie se comprennent dans un juge qui prononce au gré de ses passions bonnes ou mauvaises, et qui peut envoyer un homme à la mort sous l'impression d'un cauchemar douloureux ou d'une digestion laborieuse. — Un pauvre diable, prisonnier en Sibérie, s'échappe, je ne sais comment, et parvient à gagner sa ville natale, Odessa. On le découvre, et sa femme, coupable de lui avoir donné asile, est condamnée à le suivre dans le lieu d'exil où il va être reconduit. Un aubergiste va trouver le gouverneur général, lui expose que cette femme, depuis longtemps à son service, lui est indispensable, et, en conséquence, demande sa grâce. La condamnée est aussitôt amnistiée. Épouse dévouée, elle était digne de l'exil; cuisinière habile, elle méritait toute l'indulgence de son juge.

Telle est la justice du despotisme.

Qu'on ne dise pas que le despotisme à la russe n'est dangereux que lorsque le souverain est une de ces natures perverses qui font le désespoir d'un peuple et la honte de l'humanité. Il est redoutable par l'abus, même exceptionnel, qu'on en peut faire, et, certes, la tentation est trop forte pour que le tempérament le plus modéré n'y cède pas quelquefois. L'empereur Alexandre, tout juste et humain qu'il était par caractère, a eu, comme un autre, ainsi qu'on le verra, ses moments de criminelle violence et de déplorable iniquité. Toutes les femmes qui ont régné sur la Russie, quoique s'appliquant à adoucir les mœurs de la cour et de la nation, ont commis ou laissé commettre des actes de cruauté et de coupable arbitraire. On sait, entre autres, que l'impératrice Anne, inspirée par l'infâme Biren, fit tuer, mutiler ou exiler plus de soixante-dix mille personnes,

Avec le despotisme russe, point de discussion possible. L'ordre donné ou signé par le maître est invraisemblable, impossible; il n'importe; l'exécution doit suivre immédiatement. Ce que l'empereur dit doit être bien, ce qu'il veut doit être praticable. Le factionnaire discute-t-il la consigne que lui a donnée son caporal? Il la suit souvent sans la comprendre, sans chercher même à s'en expliquer le sens. Le Russe à qui son supérieur a daigné transmettre une injonction quelconque n'est, comme le soldat en sentinelle, qu'un instrument aveugle chargé d'accomplir tel acte délibéré et résolu par un plus puissant, un ressort passif obligé d'obéir machinalement à l'impulsion qu'il a reçue.

On conçoit que l'habitude d'ordonner, sans formes et sans examen, des châtiments qui sont aussitôt infligés, peut occasionner d'étranges incidents, de cruelles méprises et des complications d'autant plus déplorables, qu'elles n'étaient pas prévues. Voici une anecdote qui montre ce que l'innocence la plus sûre d'elle-même peut avoir à redouter du despotisme russe. C'est le comte de Ségur, ancien ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, qui parle :

« Un matin, je vois arriver chez moi, avec précipitation, un homme troublé, agité à la fois par la crainte, par la douleur, par la colère; ses cheveux étaient hérissés, ses yeux rouges et remplis de larmes, sa voix tremblante, ses habits en désordre. C'était un Français.

« Dès que je lui eus demandé la cause de son trouble et de son chagrin :
— Monsieur le comte, me dit-il, j'implore la protection de Votre Excellence contre un acte affreux d'injustice et de violence : on vient, par ordre d'un seigneur puissant, de m'outrager sans sujet, et de me faire donner cent coups de fouet.

« — Un tel traitement, lui dis-je, serait inexcusable, quand même une faute grave l'aurait attiré ; s'il n'a pas de motif, comme vous le prétendez, il est inexplicable et tout à fait invraisemblable. Mais qui peut avoir donné un tel ordre?

« — C'est, me répondit le plaignant, S. E. M. le comte de Bruce, gouverneur de la ville.

« — Vous êtes fou, repris-je; il est impossible qu'un homme aussi estimable, aussi éclairé, aussi généralement estimé que l'est M. le comte de Bruce, se soit permis à l'égard d'un Français une telle violence, à moins que vous ne l'ayez personnellement attaqué et insulté.

— « Hélas! monsieur, répliqua le plaignant, je n'ai jamais connu M. le comte de Bruce. Je suis cuisinier; ayant appris que M. le gouverneur en voulait un, je me suis présenté à son hôtel; on m'a fait monter dans son appartement. Dès qu'on m'a annoncé à Son Excellence, elle a ordonné

qu'on me donnât cent coups de fouet, ce qui sur-le-champ a été exécuté. Mon aventure peut vous paraître invraisemblable, mais elle n'est que trop réelle, et mes épaules peuvent au besoin servir de preuves [1]. »

Bref, l'ambassadeur promet au malheureux cuisinier une éclatante réparation s'il dit la vérité, mais le menace de toute sa colère s'il a menti. Il écrit aussitôt au comte de Bruce pour lui demander des explications catégoriques et immédiates. Après quelques heures d'attente, voici ce qu'il apprend : le gouverneur avait pour cuisinier un Russe né dans ses terres ; cet homme venait de s'enfuir de la maison de son maître, après l'avoir volé. Un châtiment exemplaire l'attendait à son retour. Or, c'était dans ces circonstances que le cuisinier français s'était présenté. Quand on le conduisit vers le gouverneur, celui-ci était assis devant son bureau, le dos tourné à la porte de son cabinet. Le domestique qui introduisait l'étranger dit en entrant : « Monseigneur, voici le cuisinier. » Le comte, sans se retourner, s'écria : « Eh bien, qu'on lui donne cent coups de fouet, comme je l'ai ordonné. » Le domestique referma brusquement la porte, et malgré les protestations du pauvre cuisinier, le traîna dans la cour, où, aidé de ses camarades, il le gratifia des coups de fouet destinés à l'esclave déserteur.

Il va sans dire que tout fut expliqué et réparé tant bien que mal. Mais notre compatriote n'en avait pas moins été flétri et battu. Si la discussion d'un ordre émané d'un homme puissant était tolérée en Russie, de pareils quiproquo seraient-ils possibles ?

M. de Ségur fait suivre le récit de cette singulière aventure, de quelques réflexions qui viennent ici fort à propos. « Tous ces effets, tantôt cruels, tantôt bizarres, et rarement plaisants, d'un pouvoir dont rien n'arrête ou ne suspend au moins l'action, sont les conséquences inévitables de l'absence de toutes institutions et de toutes garanties. Dans un pays où l'obéissance est passive, et la remontrance interdite, le prince ou le maître le plus juste et le plus sage doit trembler des suites d'une volonté irréfléchie, ou d'un ordre donné avec trop de précipitation. »

Le même diplomate raconte un autre fait qui, pour être ridicule, n'en est pas moins significatif, en ce qu'il donne une juste idée de la stupide exactitude à laquelle les souverains et grands seigneurs russes ont habitué leurs subordonnés dans l'exécution de leurs ordres. — L'impératrice Catherine II avait un chien qu'elle affectionnait singulièrement et qu'elle appelait *Suderland*, en mémoire d'un Anglais qui le lui avait donné et qui

[1] *Mémoires ou Souvenirs et anecdotes*, par M. le comte de Ségur, tom. II, pag. 256 de la troisième édition.

portait ce nom. Ce chien vint à mourir, et la tzarine ordonna qu'on l'empaillât. De bouche en bouche l'ordre « de faire empailler Suderland » arriva, sans autre commentaire, au chef de la police. Or, il y avait à Saint-Pétersbourg un étranger fort riche, naturalisé Russe, et porteur du même nom que le caniche défunt. Ce fut lui que, par la plus burlesque méprise, l'officier de police voulut faire empailler vivant. Heureusement il était banquier de l'impératrice, et, grâce à ce titre, il obtint, non sans beaucoup de supplications et de larmes, la faveur d'en appeler à la clémence de Catherine. Instruite de ce qui se passait, la tzarine ne fut pas médiocrement effrayée des résultats que pouvait avoir un caprice impérial mal compris, et rendit la liberté à l'homonyme de feu son épagneul.

On est presque tenté de demander pardon au lecteur de lui raconter de pareils détails, car ils sont si invraisemblables, qu'on a d'abord quelque peine à y croire. Mais la Russie est la terre classique des merveilles; il s'y passe des choses tellement extraordinaires, que quiconque ne connaît pas bien cet étonnant pays, les relèguera dans le domaine de la fable et du mensonge. Cette incrédulité est le partage de tous les étrangers dans les premiers temps de leur séjour en Russie. Ce n'est qu'à force de voir, de leurs propres yeux, des prodiges encore plus frappants, après avoir étudié l'absolutisme moscovite dans ses conséquences rigoureusement logiques, qu'ils finissent par croire à ce qu'ils avaient rejeté comme impossible. Nos lecteurs passeront peut-être par les mêmes impressions en lisant les faits et les récits disséminés dans cet ouvrage. Nous autres, libéraux d'Occident, nous sommes si peu habitués à ces excentricités gouvernementales, que lorsqu'on nous raconte les mystères de ce monde étrange, nous sommes toujours prêts à crier au miracle. Mais notre pyrrhonisme est bien forcé de céder devant la réalité, tout en convenant que le despotisme enfante parfois des événements et des combinaisons que la folie entée sur le spleen le plus bizarre pourrait à peine produire dans ses plus violents accès.

« Dans les pays despotiques, dit Montesquieu, on est si malheureux, que l'on y craint plus la mort qu'on ne regrette la vie : les supplices y doivent donc être plus rigoureux. Dans les États modérés, on craint plus de perdre la vie qu'on ne redoute la mort en elle-même : les supplices qui ôtent simplement la vie y sont donc suffisants [1]. » Il ajoute : « Les hommes extrêmement heureux et les hommes extrêmement malheureux sont également portés à la dureté... Ce que l'on voit dans les hommes en

[1] *Esprit des lois*, chap. IX.

particulier se trouve dans les diverses nations. Chez les peuples sauvages, qui mènent une vie très-dure, et chez les peuples des gouvernements despotiques où il n'y a qu'un homme exorbitamment favorisé de la fortune, tandis que tout le reste en est outragé, on est également cruel. »

Cette théorie sur la différence des supplices suivant la nature des gouvernements doit être ainsi complétée en ce qui concerne la Russie : dans un État soumis au régime autocratique la vie de l'homme étant tenue pour rien, les supplices ont ordinairement pour objet de faire souffrir et de flétrir, plutôt que de tuer. Supprimer purement et simplement un coupable de la société, ce serait manquer le but que se propose le souverain despotique, savoir : de venger l'injure faite à sa toute-puissance religieuse et politique, et de rappeler au sujet, par un traitement ignominieux, sa condition infime et essentiellement précaire. En Russie, la peine de mort n'est presque jamais appliquée, et elle n'existe que parce que le tzar peut la décréter suivant son bon plaisir. Mais on a trouvé mieux : le knout a le double avantage de flétrir, et de tuer quelquefois, de sorte que dans bien des cas, c'est la peine capitale déguisée. Puis la marque au front a remplacé l'arrachement des narines ; enfin la Sibérie complète le châtiment en retranchant le condamné du milieu de ses concitoyens, et en le vouant à un supplice de tous les jours, surtout quand il doit travailler aux mines. Pour les simples délits, le bâton suffit : il dégrade l'homme et quelquefois le tue, comme le knout. Cette législation pénale est donc en merveilleuse harmonie avec les principes de l'autocratie.

Le knout est, en apparence, fort bénin ; ce n'est autre chose qu'un fouet composé d'une longue courroie de cuir spécialement préparée pour cet objet. Quand celui qui le manie a l'habitude du métier, et qu'il a affaire à un sujet de constitution délicate, il peut le tuer. On peut donc considérer le knout comme l'équivalent de la guillotine, avec l'hypocrisie et l'ignominie de plus, avec la célérité de moins.

Avant de décrire ce genre de fustigation tel qu'il se pratique aujourd'hui, nous raconterons le supplice de la belle et trop célèbre madame Lapoukhin. Nous suivrons le récit de l'abbé Chappe d'Auteroche qui tenait toutes les circonstances du fait d'un témoin oculaire[1].

[1] On peut voir le *Voyage en Sibérie* par cet ecclésiastique, membre de l'Académie des sciences de Paris. Ce curieux ouvrage, qui révéla bien des turpitudes et bien des choses étranges, fut réfuté par l'impératrice Catherine II elle-même. La réfutation porte le titre de l'*Antidote*. La tzarine était persuadée que l'abbé Chappe avait écrit par ordre de M. de Choiseul, alors ministre. Elle n'en était que plus furieuse. Nous verrons plus loin que la fameuse madame Dachkoff voulait venir à Paris tout exprès pour brûler la cervelle au véridique abbé.

Madame Lapoukhin était une des plus charmantes femmes de la cour d'Élisabeth. Imprudemment liée avec un ambassadeur étranger, qui tramait un complot, elle fut compromise dans cette intrigue, et condamnée à recevoir le knout. Elle s'avança au supplice dans un négligé qui rehaussait les charmes de sa personne. Longtemps recherchée à la cour pour son esprit et sa beauté, elle espérait que quelques-uns, au moins, de ses anciens amis viendraient l'encourager par leur présence dans ce moment formidable; elle ne connaissait pas la bassesse des courtisans russes. Son regard, promené sur la multitude qui l'environne, n'aperçoit qu'une foule avide de voir couler le sang d'une femme. Cependant elle raffermit son courage et surmonte son émotion. Elle ne savait pas encore tout ce qu'elle allait subir d'humiliations et de tortures de toute espèce.

L'un des exécuteurs lui arrache une espèce de mantelet qui lui couvrait la poitrine. Cet outrage fait reculer Madame Lapoukhin; elle pâlit, répand des larmes de honte et se débat pudiquement sous la flétrissante étreinte des misérables chargés de la torturer. Mais elle lutte vainement, et en quelques minutes les vêtements qui couvraient la partie supérieure de son corps ont disparu. A la vue de cette malheureuse jeune femme, nue jusqu'à la ceinture et à demi morte de désespoir, la populace qui contemple ce hideux spectacle fait entendre un frémissement douloureux. Les sentiments délicats trouvent toujours, même dans la multitude la plus ignorante et la plus grossière, quelques cœurs pour les comprendre. Tout à coup l'un des bourreaux la prend par les deux mains, et, se retournant brusquement, il la place sur son dos recourbé, en l'élevant de quelques pouces au-dessus du sol. Un autre se saisit de ses membres délicats, et lui fait prendre sur le dos de son camarade l'attitude qui convient le mieux à ce genre de supplice; tantôt il lui appuie sa large et sale main sur la tête pour l'obliger à la tenir baissée, tantôt il semble la caresser, comme l'assassin qui flatte la victime dont il va déchirer le flanc.

Le bourreau s'arme aussitôt du knout. Il s'éloigne de quelques pas, en mesurant de l'œil l'espace qui lui est nécessaire; il saisit le fouet avec les deux mains, et, faisant un saut en arrière, il applique à la condamnée un coup de cet instrument terrible. Cette première atteinte enlève une bande de peau depuis le cou jusqu'aux reins, et ce sanglant sillon témoigne de l'adresse de l'exécuteur. Il mesure de nouveau l'intervalle de rigueur, et frappe encore la victime évanouie. En quelques minutes, les épaules et les reins de la pauvre femme sont complétement dénudés. Des torrents de sang s'échappent de cette plaie multiple. Le bourreau redouble, et creuse à plaisir dans ces chairs vives et pantelantes. C'est un spectacle à fendre un cœur d'airain; la populace en supporte la vue

avec un stoïcisme que la pudique terreur de madame Lapoukhin avait un moment ébranlé, mais que l'aspect et l'odeur du sang transforment presque en férocité. Enfin, quand il ne reste plus une parcelle de peau à enlever, la patiente est délivrée, mais épuisée et mourante [1].

Ce n'était pas assez. On lui coupa encore la langue, et ce corps mutilé fut immédiatement envoyé en Sibérie, pour terminer par l'exil un supplice commencé par le knout.

D'ordinaire, on arrachait les ailes du nez aux individus condamnés à la déportation en Sibérie. Madame Lapoukhin, comme criminelle de lèse-majesté, avait dû subir un raffinement de barbarie. Comment supporta-t-elle sans mourir d'aussi épouvantables tortures, c'est ce qu'il est difficile de comprendre. Elle fut rappelée d'exil sous le règne de Pierre III, et offrit un exemple bien rare d'une faible femme échappée à la mort, à la suite d'un supplice qui tue quelquefois des hommes vigoureusement constitués.

Aujourd'hui le condamné qui doit recevoir le knout est conduit devant un pieu fixé en terre, et croisé, à son extrémité supérieure, par une pièce de bois arrondie, posée horizontalement de manière à former deux angles droits avec le poteau qui la soutient. Un solide anneau de fer est scellé au bas du pieu. Le condamné est placé de façon à ce que sa poitrine repose sur la pièce de bois horizontale, que ses bras pendent en avant, et que, par conséquent, son dos soit convenablement arrondi. Un lien commun assujettit ses mains, et, passant dans l'anneau rivé au bas du poteau, va saisir et garrotter ses pieds. Il est donc réduit à une immobilité complète. Le mode d'exécution est le même. Quand le bourreau le veut bien, il tue le patient en quelques secondes : il lui suffit de faire en sorte que le fouet, s'enroulant autour du corps, aille chercher la poitrine et atteigne la place du cœur.

Le supplicié jette, à chaque coup, des cris déchirants. Mais tout est prévu, et de peur que les spectateurs ne s'attendrissent, un roulement continuel de tambours couvre la voix du malheureux qui se lamente.

Si le knout équivaut à la guillotine, le скрозъ строй (*skross-stroï*) [2] peut être assimilé à la *fusillade*. Voici en quoi consiste ce supplice :

Après lecture du jugement en présence du régiment assemblé, l'exécuteur s'empare du condamné et lui attache solidement les deux mains à l'extrémité du canon de son fusil. Un autre exécuteur tient la crosse devant lui et à la hauteur de la ceinture, de telle sorte que la baïon-

[1] Voir la gravure.

[2] C'est-à-dire littéralement *à travers les rangs*, parce que le condamné reçoit les coups de baguette en passant à travers une haie de soldats.

nette est horizontalement dirigée vers le ventre du patient. Deux aides soutiennent le soldat par les bras, pour l'empêcher de tomber en arrière ou de côté. Un roulement de tambour donne le signal du supplice. Le condamné, à qui l'on a préalablement rasé la moitié de la tête d'arrière en avant, se met en marche et parcourt le front des deux lignes de soldats qui forment la haie. Chaque soldat est armé d'une baguette de noisetier très-flexible, dont il frappe son malheureux camarade, au moment où celui-ci arrive devant lui [1]. Si le supplicié veut accélérer le pas, pour éviter les coups ou hâter sa délivrance, la baïonnette du fusil, maintenue par ses mains et poussée par le bourreau qui soutient la crosse, lui perce le ventre. S'il veut se laisser tomber, il en est empêché par les deux aides. Quand il a passé devant les deux files, l'une après l'autre, il est rare qu'il ne soit pas près d'expirer. S'il s'évanouit pendant l'exécution, et qu'on juge qu'il n'y a pas possibilité de passer outre, il est transporté à l'hôpital où on lui donne tous les soins que réclame son état. Aussitôt guéri, il subit le reste du châtiment, car la justice russe fait bonne mesure et ne trompe jamais ses clients sur la quantité.

En 1841, nous fumes témoin à Moscou d'une triple exécution militaire. C'étaient trois soldats nouvellement recrutés, condamnés, pour avoir volé et battu leur ancien seigneur, les deux moins coupables à deux mille coups de baguettes, le troisième à trois mille coups. L'un des trois patients mourut des suites de la bastonnade; celui qui avait reçu les trois mille coups s'en tira assez bien; quant au troisième, il ne put aller jusqu'au bout. On le livra aux chirurgiens, et après sa guérison, il reçut son reliquat de compte. Le public de Moscou avait été convoqué à cette exécution par circulaire spéciale du maître de police, envoyée à domicile, comme s'il se fût agi d'une fête.

N'arrêtons pas plus longtemps nos regards sur ces atrocités. Ce que nous avons encore à dire sur la barbarie de la législation russe, et sur les effets les plus terribles du despotisme, trouvera naturellement sa place dans les chapitres *Sibérie, Justice, Pologne, Servage, Armée, l'Empereur et sa Famille*, etc. Il nous suffit quant à présent d'avoir indiqué le caractère de cette législation pénale, parfaitement adaptée, comme on voit, aux principes et à la nature du gouvernement autocratique.

Le despotisme russe, dans son inflexible logique, pousse l'usage du bâton jusqu'à l'abus le plus révoltant. Dans ce pays, le bâton est l'*ultima ratio* de l'homme envers son semblable; tout ce qui est noble ou officier a le droit de battre quelqu'un, homme ou femme

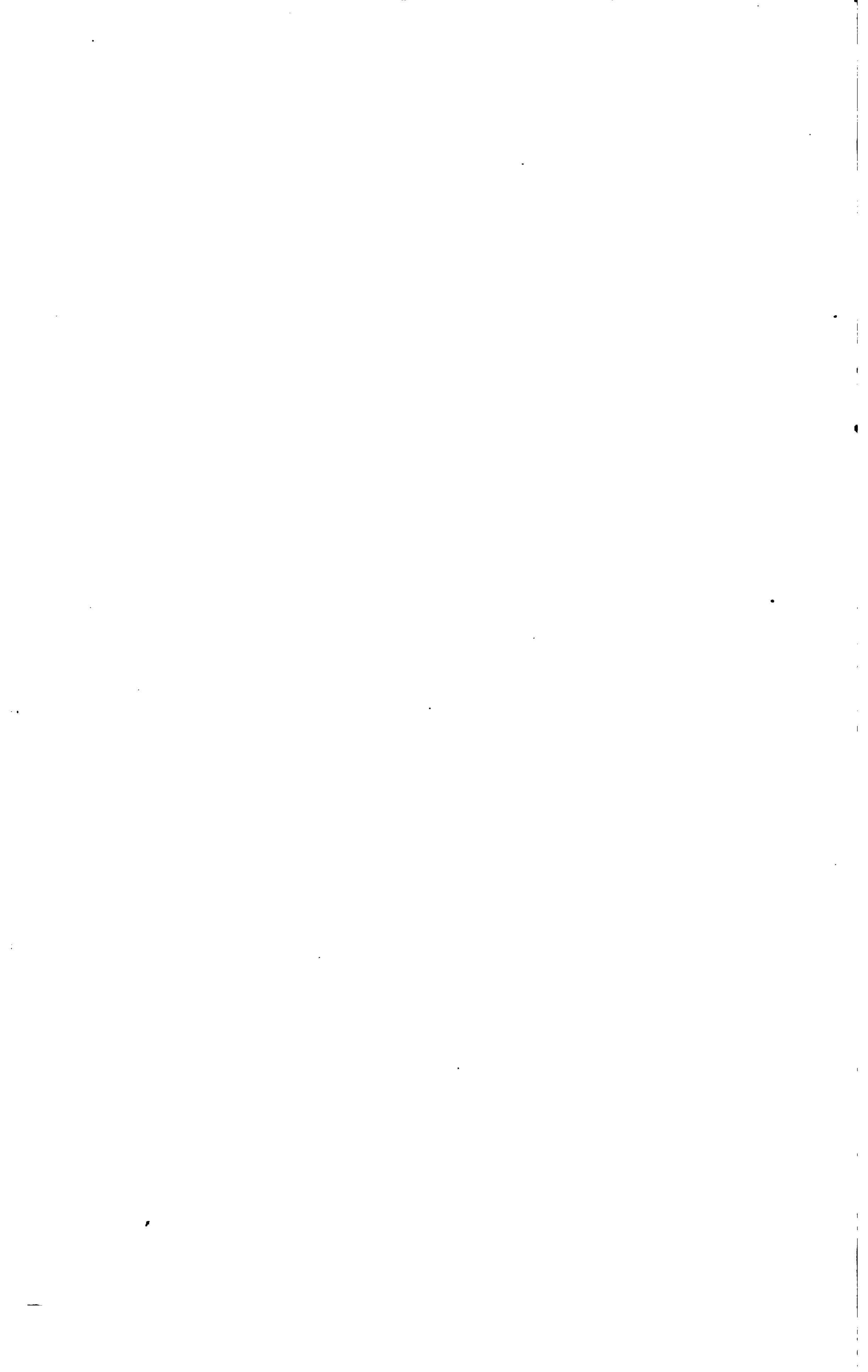
[1] Voir la gravure.

nette est horizontalement dirigée vers le ventre du [illegible]. Deux aides



LE SKROSS-STROÏ, SUPPLICE DES BAGUETTES.

Publié par Pagnerre, éditeur.



indistinctement, car le sexe le plus faible n'est pas à l'abri de cet odieux châtiment. L'éducation des serfs et des soldats se fait par le bâton. Un paysan n'a-t-il pas assez d'intelligence ou l'oreille assez juste pour apprendre la musique? — Le bâton. Un soldat ne tourne-t-il pas assez vite sur ses talons, est-il gauche ou stupide, ou bien manque-t-il quelque chose à sa tenue? — Le bâton. Pour la désobéissance de l'esclave envers son maître, le bâton ; pour un de ces milles petits délits dont nos domestiques se rendent chaque jour coupables, le bâton ; au marchand russe qui aura manqué de respect à un noble, le bâton [1]. Partout et toujours cet ignoble instrument de honte et d'oppression violente. Ceci seul peint tout un ordre social.

Le bâton est tellement dans les habitudes des nobles de Russie, qu'ils ne conçoivent pas un autre moyen de répression ou de vengeance pour les délits ou les offenses ordinaires. Les Russes les plus distingués par l'éducation et les manières ne s'en font pas faute. A ce propos il nous revient en mémoire un fait qui nous paraît éminemment caractéristique.

Le comte Panin, ancien ministre de Paul Ier, habitait son château, en compagnie de son médecin, M. D......, de sa gouvernante, madame P..., et d'un autre Français qui faisait l'éducation de deux jeunes garçons. Les attentions du précepteur pour madame P..., tout innocentes qu'elles étaient, déplurent au comte Panin, et lui inspirèrent un vif sentiment de jalousie. L'expulsion du jeune homme fut résolue. Un jour, le comte fait entrer le médecin dans son cabinet et lui dit : « Docteur, j'ai à vous consulter sur un sujet important; je me flatte que vous serez de mon avis. Dubois (c'était l'instituteur) est un drôle que je veux mettre à la porte; mais ce n'est pas assez de le chasser; je veux le punir plus efficacement. J'ordonnerai à quelques-uns de mes paysans d'aller l'attendre sur la route, de l'arrêter, et de lui administrer une vigoureuse bastonnade. Il ne mérite pas moins, n'est-ce pas; qu'en pensez-vous? »

Aussi stupéfait qu'indigné, le docteur D...... répondit qu'en France une pareille action serait appelée crime et lâche guet-apens. Et il s'empressa d'aller révéler à M. Dubois le projet du noble comte. Le jeune précepteur

[1] Un tailleur de Bordeaux, le nommé Boutoux, établi à St-Pétersbourg, refuse un jour de faire de nouveau crédit à un seigneur qui lui devait déjà une assez forte somme. Le noble se fâche et donne un soufflet au roturier, qui a l'impertinence de ne vouloir pas être dupé par un grand seigneur. Le tailleur riposte, et le noble va le dénoncer comme coupable de l'avoir frappé. Le malheureux Boutoux est arrêté, reçoit la bastonnade, est obligé de vendre son établissement à vil prix et de déguerpir aussitôt. — On voit qu'en Russie, ce ne sont pas seulement les Russes qui ont à redouter le bâton et le knout. Là, le fouet est cosmopolite.

partit, et, grâce aux pistolets dont le docteur l'avait muni, il sortit sans obstacle des terres de M. de Panin.

A dater de ce moment, M. D...... s'aperçut que le comte le traitait avec une froideur marquée. Il ne tarda pas à être obligé de le quitter[1].

Le comte Panin était pourtant un homme éclairé, spirituel, affichant des idées philosophiques et se donnant pour très-libéral. Mais il était Russe, avant tout, et pour un noble russe, le bâton est, vis-à-vis d'un inférieur, l'argument le plus naturel.

Que tout plie, que tout obéisse, que tout se courbe humblement devant la volonté d'un supérieur, tel est l'unique axiome des Russes; et les supplices sont les instruments pratiques de cette théorie. La nature elle-même doit céder le pas au despotisme; dès que l'empereur a dit : « Je le veux, » il ne doit plus y avoir d'obstacles, plus d'impossibilités matérielles.

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

Les conditions de temps que réclament toutes choses dans les pays soumis à la vulgaire raison n'existent pas pour un autocrate. Tout doit se soumettre, même ce qui est du domaine de la création et des révolutions physiques du globe. Pour l'empereur, l'hiver ne doit pas avoir de frimas, l'été de chaleurs ardentes. Si le soleil cessait d'éclairer notre planète, et que S. M. Nicolas Ier s'avisât de dire : « Que la lumière soit! » il faudrait bien, bon gré mal gré, que la lumière fût, sauf à l'autocrate à se contenter d'un soleil factice, comme tant de choses dont les tzars s'enorgueillissent et qui sont ce que le chrysocale est à l'or pur. Bref, imaginez tout ce qu'il y a de plus phénoménal, de plus fantastique, de plus incroyable, et vous n'aurez pas encore une idée exacte de ce que peut produire, par tous les moyens possibles, la volonté de cet homme-Dieu qui se fait appeler l'empereur de toutes les Russies.

Le 5 juin 1796, la foudre tombe dans le port de Wasili-Ostrow et brûle toutes les galères, tous les chantiers, et plus de soixante maisons d'ouvriers. Aussitôt un ukase solennel de l'impératrice Catherine II ordonne que tout le dommage, évalué à quatre-vingts millions de roubles, disparaisse en moins de six semaines, et que la flotte, reconstruite, soit prête à quitter le port avant l'arrivée des glaces. Un mouvement extraordinaire se fait dans St-Pétersbourg. Tout est en émoi, tout doit concourir à l'accomplissement des désirs de Sa Majesté. De nombreux courriers partent

[1] M. Dubois est actuellement ministre du culte protestant dans un des départements de l'est de la France.

à franc étrier pour porter le pompeux ukase jusqu'aux confins les plus reculés de l'empire. Ordre est envoyé à Arkhangel de diriger immédiatement sur la capitale des matériaux et des ouvriers munis de leurs outils. Revel et Riga reçoivent la même injonction. Il s'agit de reconstruire et d'équiper à neuf plus de cent galères portant de deux à trois cents hommes armés. Certes ce ne sera pas trop de toutes les ressources de la Russie pour exécuter une pareille tâche dans un aussi court espace de temps. Les hommes arrivent, ils travaillent nuit et jour, ils s'épuisent et meurent de lassitude; mais l'ouvrage avance... Hélas! il faut bien le dire, il ne put être achevé pour le terme prescrit, parce que toutes les puissances maritimes du monde, réunies, n'y seraient point parvenues, mais ce qu'on fit n'en fut pas moins miraculeux, et, dans tous les cas, l'impératrice avait été obéie [1].

L'empereur Paul imagine, un matin, de faire planter deux promenades magnifiques dans la perspective de Newski. On était en plein hiver, au milieu du plus grand froid de l'année; la terre était couverte de neige et glacée à plusieurs pieds de profondeur. On passera outre. L'autocrate veut une promenade, il la veut immédiatement, c'est-à-dire dans quelques jours, afin qu'aux premiers rayons du soleil printanier, les arbres, s'ils ne meurent pas, puissent donner quelques feuilles. Cette promenade sera double et aura quatre rangs d'arbres; elle s'étendra dans un espace de deux verstes ou deux kilomètres; elle sera environnée de barrières peintes de diverses couleurs. Les arbres devront, au moment de leur plantation, avoir quinze ou vingt pieds de haut. Il faut que tout cela se fasse, car Paul Ier a la volonté d'un tyran et l'ardeur capricieuse d'un fou. Des entrepreneurs se présentent; ils se chargent de tout moyennant un prix convenu.

On se mit à l'œuvre. Pendant trente jours, dix mille ouvriers furent employés à cette extravagante besogne. Les arbres étaient arrachés et replantés avec leurs racines et avec la terre où ils étaient nés. Les fosses destinées à les recevoir étaient creusées à une grande profondeur, mais on ne pouvait fendre qu'à coups de hache le sol durci par la gelée; quand le circuit de la fosse était tracé, on plaçait au centre un tas de bois et de fagots qu'on faisait brûler pour détremper et ramollir la terre. L'héritier du trône, le grand-duc Alexandre, inspectait les travaux, et stimu-

[1] Cette anecdote est tirée d'une note manuscrite du duc de Bassano, inscrite en marge d'un volume du célèbre voyage de Clarke en Russie, volume qui est entre nos mains. On lit au bas : « Note fournie par M. Sokolniki. » M. Sokolniki était en captivité à St-Pétersbourg à l'époque de cet événement.

lait le zèle des ouvriers. Il savait que la colère de son irascible père tomberait sur lui tout le premier, si tout n'était pas terminé à l'époque désignée. Bref, les arbres furent déracinés et replantés, les promenades sablées et environnées de gazon pris sous la neige, les barrières et les bancs posés et peints, tout cela dans l'espace voulu. Chaque arbre transplanté coûtait soixante-dix francs, et les entrepreneurs ne les avaient garantis que pour trois ans, comme une montre suspecte. L'essentiel pour l'empereur, c'était qu'ils donnassent des feuilles au printemps suivant; en courtisans qui savent leur métier, les arbres se gardèrent bien de mourir.

L'empereur Nicolas a fait mieux encore. Il a voulu que le palais d'Hiver, détruit il y a quelques années, fût entièrement rebâti dans l'espace d'un an. Ce tour de force a été exécuté; mais des six mille ouvriers employés à ce travail pendant l'hiver le plus rude, combien en est-il qui ont succombé à l'excès de la fatigue et du froid?

Les Russes sont fiers de leurs monuments aux formes colossales, des gigantesques palais qui embellissent ou plutôt qui attristent leur capitale. Mais quand on songe à l'effrayante consommation d'hommes qu'a exigée la construction de ces édifices, le sentiment qu'on éprouve en visitant Pétersbourg est tout autre que celui de l'admiration. Là où des millions d'individus sont aux ordres et à la discrétion d'un maître unique et tout-puissant, de pareils travaux n'ont rien de surprenant ni de méritoire, car ni les bras ni l'argent ne manquent jamais. Le despotisme a élevé les pyramides d'Égypte; en bâtissant les monuments de St-Pétersbourg il n'a fait qu'accomplir un acte tout simple de sa volonté. Ce qui, en pareille matière, constitue le mérite des pays soumis à un gouvernement modéré, c'est qu'on y fait des choses tout aussi belles, de meilleur goût et plus utiles, avec des moyens infiniment plus bornés; seulement on sait s'y résigner aux conditions de temps, tandis que le pouvoir aristocratique sacrifiera la fortune publique et la moitié d'une génération pour satisfaire en quelques mois un caprice ou un besoin de vanité. Il est dans la nature du despotisme de jouir beaucoup et vite; il s'inquiète peu du lendemain; après lui le déluge! Quand les sauvages d'Amérique veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent tout ce qu'il porte. Voilà le gouvernement despotique.

Le despotisme, surtout en Russie, est essentiellement ombrageux et poltron. Il sait si bien se rendre justice à lui-même, qu'il craint toujours la colère des gouvernés. La nation courbe la tête et se laisse frapper en silence; mais un jour vient où, poussée à bout, elle se lève et égorge l'oppresseur. La noblesse russe est à plat ventre devant l'empereur; mais si ses intérêts, trop longtemps froissés, éveillent ses susceptibilités, elle

éclate et assassine le maître. Rien n'est plus dangereux, on le sait, qu'un lâche révolté. Quand les serfs russes s'insurgent, c'est pour tout tuer, tout incendier, tout détruire. Les tzars n'ignorent pas ces conséquences normales de la nature de leur pouvoir; aussi tremblent-ils toujours pour leur couronne et même pour leurs jours. L'oreiller du despotisme donne de cruelles insomnies. Tout peut être danger pour un tel gouvernement, surtout en présence de la civilisation occidentale, qui, avec ses lumières et ses perfectionnements en toute chose, apporte en Russie le désir d'un régime plus rationnel et de vagues aspirations vers la liberté. Il faut donc que le pouvoir autocratique se défende contre les importations intellectuelles de la France et de l'Angleterre, tout en cherchant à s'approprier une certaine partie de leur civilisation. Il faut qu'il reste constamment cuirassé en présence de ces ennemis redoutables.

Et il se cuirasse, en effet : dans aucun pays l'espionnage n'est mieux organisé qu'en Russie. A Pétersbourg, *les murs ont des oreilles*. La police a recruté des serviteurs dans toutes les classes de la société, de sorte que dans chaque maison, à plus forte raison dans chaque lieu public, il y a des traîtres tout prêts à dénoncer au maître ou à ses subordonnés un mot hostile ou seulement suspect, une pensée mal exprimée ou mal comprise. L'espionnage est si général dans ce pays, qu'on ne comprend pas comment il peut s'y trouver deux individus qui osent se confier l'un à l'autre les choses intimes de leur cœur ou de leur esprit.

Ici, nous avons à peine besoin de le dire, le secret des lettres est pure fiction. Aucun cachet n'est sacré pour la police russe. Ceci s'avoue hautement, publiquement, comme une chose toute simple. Voici, à ce sujet, un mot d'une naïveté charmante : Un jour de l'année 1830, un diplomate français alla se plaindre à un employé supérieur de la poste de St-Pétersbourg de ce que les lettres qui lui étaient adressées par courrier ordinaire étaient toujours en retard. — « C'est singulier, répondit l'employé, et je ne comprends pas comment cela peut se faire, car, pour expédier vos lettres plus promptement, *j'y ai mis un commis de plus.* » Au premier de l'an, le diplomate mit un billet de 500 francs dans la main de l'honnête fonctionnaire, en lui disant : « Ce sera pour un second commis. »

Cette infâme habitude du gouvernement russe est si bien connue et des nationaux et des étrangers, que personne n'emploie la voie de la poste pour exprimer sa pensée sur les matières qui touchent à la politique. Il en résulte que la violation du secret des lettres est parfaitement inutile.

La défiance de tout ce qui a forme de lettre est telle, en ce pays, que les plis qui ne parviennent pas à leur adresse par l'entremise officielle de la poste sont, par cela même, suspects. Un voyageur anglais, M. Raikes, chargé

de remettre une lettre à la grande-duchesse Hélène, envoya son domestique au palais de cette princesse, avec ordre de déposer le paquet entre les mains de son chambellan ou de son secrétaire. Grande fut sa surprise lorsqu'il vit revenir le domestique et que celui-ci lui apprit que le chambellan avait repoussé la lettre comme si elle avait été empestée, et avait positivement refusé de la recevoir. M. Raikes fut obligé de décliner ses noms et qualités et d'exhiber son passe-port, pour qu'on osât accepter le message.

Les particuliers eux-mêmes, se modelant sur les princes, partagent ces ridicules terreurs. Il est d'usage dans les grandes maisons de refuser toutes les lettres dont on ne connaît pas bien exactement l'origine.

La censure est un puissant moyen de défense contre les idées de liberté. Aussi le gouvernement russe fait-il grand cas de cette arme, qu'il croit très-redoutable. Aucun livre, aucune brochure, aucun numéro de journal, pas une feuille, pas une ligne imprimée, n'est introduit en Russie, du moins ostensiblement, sans avoir été examiné, épluché, lacéré et débarrassé de tout ce qui pourrait sonner mal à l'oreille impériale. Comme dans le royaume des cieux, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, car la censure moscovite est si niaisement chatouilleuse, qu'elle fulmine souvent ses anathèmes contre les productions littéraires les plus inoffensives. Nous en donnerons plus loin la preuve.

Catherine II, qui savait si bien prendre les allures d'un philosophe, n'en faisait pas moins exercer la censure avec tous les raffinements d'inquisition et de bêtise qui caractérisent cette institution dans les États despotiques. C'était un agent de police nommé Legendre qu'elle avait chargé d'exercer ce noble métier pour tout ce qui s'imprimait à St-Pétersbourg en langues étrangères. Ce digne homme retrancha d'une pièce de vers où l'on parlait de l'Amour les mots sacramentels : *Ce Dieu malin*, et il motiva la suppression sur ce qu'il était de la dernière indécence de donner l'épithète de *malin* à un dieu. Tout ce que l'auteur put obtenir de lui, ce fut de substituer le mot *badin* à l'adjectif qui avait si fort choqué le pieux exécuteur des hautes œuvres littéraires de Catherine. Une autre fois, il supprima d'une ode à la louange de la tzarine une strophe où se trouvaient ces deux vers :

> Partout la foudre gronde et le glaive s'aiguise ;
> Un roi tombe du trône et son sceptre se brise.

Allusion aux préparatifs de guerre faits en 1790, et aux commencements de la révolution française. C'était un crime d'oser entrevoir que le trône de Louis XVI s'écroulerait.

Aujourd'hui la censure a fort à faire en Russie, le nombre des journaux et d'ouvrages étrangers ayant considérablement augmenté depuis vingt ans. Mais les limiers de l'empereur Nicolas suffisent à leur tâche ; leur impitoyable main souille toutes les créations de la pensée ; leurs ciseaux s'attaquent à tous les produits de l'imprimerie. A l'époque où le tzar actuel était revêtu du noble emploi de censeur en chef, on vit une traduction en langue italienne des *Méditations* de M. de Lamartine, être l'objet des plus pitoyables tracasseries. Chaque vers était déclaré impie ou séditieux, ou tout au moins dangereux ; il fallait changer, rogner, épurer, supprimer. Quel martyre pour l'illustre chantre du pèlerinage de *Childe-Harold !* Faites donc des vers pieux et royalistes, pour être ainsi livré aux bêtes ! — Rien de curieux comme les exécutions censoriales dont le *Journal des Débats* est souvent la victime à St-Pétersbourg. Ce n'est pas assez pour le gouvernement de livrer ce journal à ses abonnés de Russie au prix de 300 francs par an ; il faut encore qu'il le leur envoie en lambeaux et tellement défiguré, que cette feuille, pourtant si innocente ailleurs, est quelquefois réduite aux *nouvelles diverses*, au feuilleton et aux annonces. Le *Journal des Débats* révolutionnaire en Russie !

Les massacres auxquels préside le bureau de censure atteignent tant de victimes, qu'on a dû régulariser l'action de cette guillotine littéraire. Les livres étrangers sont mis en coupe réglée, c'est-à-dire que périodiquement les censeurs envoient aux libraires un tableau imprimé de tous les ouvrages autorisés, mutilés ou entièrement supprimés. Nous possédons plusieurs de ces curieuses listes, les unes en russe, les autres en français. On y voit parmi les ouvrages entièrement prohibés : les *Essais théologiques*, de M. Chenevière ; la *Lettre sur le saint-siége*, par l'abbé Lacordaire ; *Ithiel*, ouvrage de controverse religieuse, par M. Poupot, pasteur protestant de l'école de Sorèze ; *le Valet du Diable*, par Raban ; le *Livre du Peuple*, par M. de Lamennais (cela allait sans dire) ; *Aymar*, par M. de Latouche ; le *Mémoire sur M. de Talleyrand*, par MM. Place et Florens ; *une Carpe dans un baquet*, par M. Amédée de Bast ; l'*Histoire générale du dix-huitième siècle*, par M. Ragon ; les articles *Condorcet*, *Consommation*, *Constant* et *Culture*, de l'*Encyclopédie nouvelle*, dirigée par MM. Pierre Leroux et Jean Reynaud, et beaucoup d'autres productions allemandes ou françaises. Au nombre des livres mutilés, on remarque : *le Capitaine Paul*, par M. Alexandre Dumas, plusieurs livraisons du *Dictionnaire de la Conversation* et de l'*Encyclopédie nouvelle*, déjà citée ; les *Mémoires secrets*, de M. d'Allonville ; *Marie-Antoinette devant le dix-neuvième siècle*, par madame Simon-Viennot, etc... Nous avons aussi entre les mains quelques débris d'ouvrages lacérés. Ce sont des fragments

des *Chambellans ordinaires*, du *Pacha à mille et une queues*, par le capitaine Marryat, et de plusieurs autres publications. Toutes ces pages détachées portent les traces des ciseaux de la censure. Les unes ont été arrachées, d'autres coupées. De toutes ces mutilations, celle dont deux feuillets de M. Alphonse Esquiros ont été l'objet nous a paru la plus curieuse. Il nous est impossible de deviner ce qui, dans le passage retranché, a pu exciter la susceptibilité des gendarmes littéraires de Russie[1].

Le système de défense contre les principes et les idées de l'Occident ne serait pas complet, si le gouvernement russe permettait un contact prolongé entre ses sujets et les jacobins[2] de France et d'Angleterre. Mais on peut bien penser que le despotisme moscovite y a mis bon ordre. Il a rendu son cordon sanitaire aussi compacte et aussi rigoureux que possible; il a si peur d'être troublé dans ses jouissances! Malheur à lui si les Russes s'imprégnaient de la civilisation démocratique! Un ukase interdit à tout noble russe de séjourner à l'étranger plus de quatre années consécutives, aux individus des autres classes plus de trois ans. Quand l'absence se prolonge au delà de ce temps, les biens du délinquant sont confisqués[3]. Quant aux fortunes médiocres, la faculté de voyager leur a été complétement

[1] Voici la reproduction textuelle de ce passage ; le lecteur jugera :

« Il y a deux pages dans la vie de Jésus : l'une écrite avec du sang, l'autre avec de la gloire.

« Un enfant du peuple qui vient au monde dans une étable, un artisan qui manie la hache et le rabot, un juif que les peuples de la terre repoussent et méprisent, un séditieux battu de verges devant un peuple qui rit, une tête de malfaiteur bonne pour le crachat et le soufflet, un chef de bande qu'on renie et désavoue, un criminel pendu au gibet, un cadavre sur lequel on jette un peu de terre et d'oubli, voilà toute l'histoire de l'Homme.

« Tournons la page maintenant.

« Un envoyé promis depuis quatre mille ans, un berceau que les rois de la terre viennent adorer, une vie entourée de merveilles et de prodiges, une main qui commande aux sépulcres et les force à lâcher leur proie, des pieds qui marchent sur les flots de la mer, une doctrine sublime et tout empreinte de vérité, un regard qui touche et change les cœurs, une mort volontaire et toute-puissante, des sentinelles qui n'ont pu garder un cadavre, un supplicié qui envahit et conquiert le monde, une croyance qui traverse dix-neuf siècles, une parole restée debout et immortelle parmi les ruines et les débris de tous les systèmes humains, un gibet qui voit tomber devant lui tous les sceptres de la terre, une existence de vertu suivie d'une éternité de gloire, voilà l'histoire du Dieu. »

[2] En Russie, tout ce qui a des opinions tant soit peu libérales est *jacobin*.

[3] Cet ukase est du 17 avril 1834. Afin que les Russes ne puissent pas alléguer qu'ils n'en ont pas connaissance, on les oblige, quand on leur délivre un passe-port, à prendre par écrit et à signer l'engagement de se conformer à l'ordonnance impériale.

Un autre ukase, en date du 24 mars 1837, complète le premier, et règle la mise en séquestre des biens des voyageurs qui prolongent leur absence au delà du terme prescrit. On y lit qu'une simple visite des autorités sur les domaines de l'absent suffit pour constater l'absence et la contravention. Ce second ukase, dont le texte russe est entre nos mains, n'est pas moins curieux.

enlevée de fait par la récente ordonnance qui élève à 200 roubles argent, ou 700 francs par an, le prix des passe-ports pour l'étranger. Les commerçants ne peuvent sortir des limites de l'empire qu'en se résignant à être suivis, partout où ils se rendent, par l'œil de la police russe[1].

Quelques Russes des deux sexes résident presque en permanence à Paris, à Londres et dans les capitales des autres grands États; mais c'est à condition qu'ils y joueront ce rôle d'observateur que chez nous on qualifie volontiers d'un nom flétrissant. Quant à M. Demidoff et à quelques autres russes opulents, ils savent ce qu'il en coûte en cadeaux aux fonctionnaires influents et même à la famille impériale, pour se faire tolérer en France. Mais Paris vaut bien quelques millions dépensés en joujous de malachite et autres colifichets auxquels l'empereur et son auguste épouse paraissent fort sensibles[2].

La loi du 17 avril 1834 n'a pas seulement pour but de réprimer les fantaisies voyageuses des Russes; elle contient, en outre, des dispositions dont l'objet est de prévenir tout désir de mariage entre les femmes russes et des étrangers. On ne peut empêcher que la femme ne suive la condition et le domicile de son mari; mais en passant sous une domination étrangère, elle est tenue, en vertu de cet ukase, de vendre, dans le délai de six mois, les biens immeubles qu'elle possède en Russie; *et le gouvernement prélève* 10 *pour* 100 *sur les capitaux qu'elle emporte de son pays!*

Jusqu'à quel point, et combien de temps toutes ces précautions préserveront-elles le gouvernement russe des dangers de la propagande occidentale, nous ne savons; toujours est-il que l'autocratie se défend de son mieux contre l'invasion intellectuelle et morale de la France. Elle s'enferme dans ses domaines comme dans une forteresse, et, du haut de ses triples remparts, elle regarde au loin pour voir si elle n'aperçoit pas quelque ennemi sous la forme d'un livre, d'un journal ou d'une idée. Comme l'avare qui ne perd pas de vue son trésor, elle veille avec un soin farouche à la conservation de son pouvoir, criant : Qui vive! au moindre

[1] Voici, d'après une pièce originale imprimée en Russie, et que nous possédons, la teneur de l'engagement signé par les négociants :

« Je soussigné, après avoir pris communication de la circulaire de M. le directeur du ministère des affaires intérieures, en date du 25 mai 1825, et adressée à tous les gouverneurs civils, dépose la présente obligation dans la chancellerie de M. le gouverneur général militaire de *** ; je promets de présenter chaque fois le passe-port pour l'étranger, qui m'a été délivré dans cette chancellerie, et de le faire viser par MM. les consuls et agents russes résidant dans les villes étrangères où je me trouverai pour affaires de commerce ou par lesquelles je passerai. »

[2] On assure qu'assez récemment l'impératrice a consenti à recevoir de M. A. Demidoff un petit temple en malachite, qui avait coûté une somme énorme.

bruit du dehors, et croisant la baïonnette devant toute chose et tout individu qui lui porte ombrage.

Mais les garanties les plus sûres du despotisme moscovite sont dans l'organisation de la société qui l'entoure et dans l'éducation qu'il donne au peuple dont il dirige et monopolise l'exploitation.

« J'ai vu, dit Voltaire, des enfants de valets de chambre à qui on disait : Monsieur le marquis, songez à plaire au roi ; et j'ai ouï dire qu'à Venise les gouvernantes recommandent aux petits garçons de bien aimer la république, et que dans les sérails de Maroc et d'Alger on crie : Prends garde au grand eunuque noir. » C'est cette dernière formule qui fait le fonds de l'éducation des Russes ; seulement au lieu d'un grand eunuque noir, il y a un empereur à qui il faut savoir plaire et dont on doit craindre le courroux.

La crainte ! — voilà le principe et le grand ressort du gouvernement autocratique. Tous les Russes sont élevés dans la terreur superstitieuse de tout ce qui rappelle l'idée de *pouvoir*. Obéir et se taire, adorer l'empereur si l'on peut, le redouter à défaut d'autre sentiment, faire abnégation de soi-même pour tout rapporter à des maîtres exigeants, refouler tout élan de l'esprit ou du cœur vers l'indépendance, se résigner à n'être toute sa vie qu'un soldat sous les armes, ne faire usage de l'ouïe et de la vue que pour entendre et pour voir ce que prescrit ou autorise le pouvoir, se condamner au rôle de muet sur la politique, l'histoire, la philosophie et les matières religieuses, s'habituer à la dissimulation, au mensonge, à la flatterie, à la bassesse, tel est le catéchisme dans lequel les Russes apprennent la vie sociale. En général, ils se montrent élèves soumis et se laissent aisément façonner. Soit influence prolongée du despotisme sur leur race, soit tendance de leur nature semi-asiatique, ils profitent rapidement des leçons qu'on leur donne et deviennent sans efforts ce qu'on veut qu'ils soient.

L'empereur est le point de mire de toutes les pensées, le pivot autour duquel se meut toute cette étrange société. Il faut faire tant de choses pour lui plaire, et se garder de tant d'autres choses pour ne pas l'offenser, que ce dieu mortel est, en quelque sorte, l'unique préoccupation des nobles russes. Ceux qui ne l'aiment pas le craignent. — Catherine II regardait un jour, des balcons de l'Ermitage, la débâcle de la Néva. Elle voit une jeune fille tomber dans l'eau et envoie sur-le-champ à son secours. La pauvre fille une fois sauvée, l'impératrice veut la voir, et se la fait amener toute grelottante de froid. Elle la fait habiller de vêtements tirés de sa propre garde-robe, et la congédie en lui donnant quelque argent et en lui recommandant de venir la voir quand elle voudrait se marier. A peine sortie du

palais, la jeune Russe est interrogée sur ce qui vient de lui arriver : — « Ah ! s'écrie-t-elle, j'ai été plus épouvantée en entrant chez la souveraine qu'en tombant dans la rivière [1] ! » Ce mot peint admirablement les sentiments qu'un autocrate inspire à son peuple, sentiments si vifs et si ineffaçables que les bienfaits même ne peuvent les affaiblir. — On ne saurait trouver une plus éloquente définition du despotisme moscovite.

Dans les gouvernements modérés ou démocratiques, le souverain se contente des égards et des respects que lui attirent ses hautes fonctions. Moins il se montre exigeant, plus la vénération et la sympathie des citoyens sont empressées à se manifester en sa présence. Le peuple anglais pousse, sur le passage de la reine, de joyeux *hurrah!* auxquels il n'est pas obligé ; personne ne refusera au président des États-Unis le coup de chapeau tout à fait volontaire que les citoyens de ce pays adressent au premier magistrat de la république. En Russie, les démonstrations de l'amour des sujets pour le monarque sont obligatoires. Dans un État où tout est réglementé, discipliné, numéroté, on ne pouvait laisser au libre vouloir des gouvernés la forme des rapports publics entre eux et le maître suprême. La Russie est le pays de l'étiquette, et ici l'étiquette n'est pas, comme ailleurs, confinée dans la résidence du souverain ; elle envahit les lieux publics, elle court les rues et les promenades, elle s'installe au théâtre ; en un mot, on la rencontre partout où peut se montrer en présence de ses adorateurs ce fétiche qu'on nomme le tzar.

Quand l'empereur assiste officiellement et ostensiblement au spectacle, il faut qu'avant le lever du rideau et dans les entr'actes, tous les spectateurs se tiennent debout et tournés vers le soleil impérial.

Quand l'autocrate parcourt en voiture ou autrement sa bonne ville de St-Pétersbourg, tous ceux qui se trouvent sur son passage sont tenus de s'arrêter, de se découvrir et de s'incliner. Si l'on est en voiture, il faut descendre, quelque temps qu'il fasse, et se présenter sans pelisse. Paul Ier infligea maintes fois les punitions les plus sévères à des gens qui, ne le connaissant pas ou n'ayant pas été avertis à temps, ne s'étaient pas arrêtés pour lui rendre hommage [2]. On dira que Paul était un tyran bizarre et extravagant, que Nicolas est moins exigeant, et se promène le plus souvent *incognito*. Cela est vrai ; mais ce que ne fait pas cet empereur, il *peut* le faire. Son successeur pourra remettre en pratique tous ces usages qui n'ont pas, que nous sachions, été abrogés par aucun ukase. De ce qu'un souverain n'abuse pas souvent d'un privilége ou d'une mauvaise loi,

[1] *Mémoires secrets sur la Russie*, t. III, pag. 463.
[2] Voir plus loin les détails sur Paul Ier.

ce n'est pas à dire que ce privilége ou cette loi soit sans danger pour les gouvernés. Au surplus, le honteux et absurde cérémonial dont nous venons de parler est toujours usité entre militaires. Malheur au soldat qui, n'apercevant pas l'officier qui passe, ne s'arrête pas pour le saluer! les coups de poing dans le visage ou de bâton sur le dos lui rappellent la consigne à laquelle il a involontairement manqué.

Comment, avec cette constante préoccupation de ce qui peut plaire ou déplaire à leurs supérieurs, les Russes pourraient-ils conserver cette noble fierté qui est le signe caractéristique des esprits indépendants? Quel est le cœur, quelle est l'intelligence qui pourrait résister à l'influence de cette atmosphère d'obéissance servile? A dire vrai, toute la politique du despotisme moscovite tend à cet abaissement continu de la nation. Tout est combiné de façon à ce que personne ne puisse échapper complétement à l'action délétère de cette odieuse propagande.

Les ordres, et surtout les ordres militaires qui, dans tous les autres pays, sont destinés à récompenser les services rendus à la patrie et à exciter l'émulation, ne sont en Russie qu'un moyen pour le souverain de rémunérer la bassesse et d'exciter l'ambition des courtisans. C'est peu : pour se rendre le maître de tous les dévouements et de tous les esprits, le pouvoir a organisé la nation de telle manière que la carrière de chaque individu dépend du monarque. Il y a une aristocratie; mais comme la naissance n'en forme pas le fondement, comme on ne parvient à la noblesse que par la faveur du tzar, il en résulte que tous les désirs des sujets aboutissent à l'autocrate, que tout relève de lui, que tout espère en lui. De là, dans tout individu, une ambition démesurée et un esprit d'intrigue qui gâtent les meilleures qualités; de là aussi la courtisanerie plate et ignominieuse et tous les vices qu'enfante ce fléau, digne fruit du despotisme.

Les Russes sont les plus habiles courtisans qu'il y ait au monde. Dans aucun pays l'art de flatter le maître, de s'insinuer dans ses bonnes grâces, d'évincer de dangereux concurrents par toute sorte de moyens, n'est pratiqué avec autant d'adresse persévérante que dans celui-ci. C'est là qu'il faut chercher le type du vil flagorneur qui, pour parvenir aux honneurs et à la richesse, sacrifie, au besoin, parents, amis, liens sacrés, devoirs de probité et de loyauté. Reste à savoir si l'empereur peut éprouver, pour cette tourbe bassement adulatrice, un sentiment autre que le mépris.

Ne craignez pas que les Russes laissent jamais échapper un mot qui soit désagréable à l'autocrate. S'il survient un accident fâcheux, tel que la tempête qui, en 1839, fit noyer des centaines de personnes dans le trajet de St-Pétersbourg à Péterhoff, soyez certain que personne n'en parlera, de

peur d'affliger le maître, ou plutôt de crainte d'exciter sa mauvaise humeur qui pourrait retomber lourdement sur la nation. En Russie, un fait n'a pas toujours la valeur d'un fait; il est souvent considéré comme non advenu, quelque capital, quelque grave qu'il soit. L'histoire elle-même n'est sérieuse, aux yeux de ces gens-là, que pour certaines choses et certaines périodes. Tout ce qu'elle met à la charge des empereurs de Russie ou de leurs agents, est censé ne pas exister; tout ce qu'on y pourrait trouver qui fût de nature à contrarier le tzar est mis prudemment sous le boisseau. Que ne peut-on la refaire tout entière, et n'y laisser que ce qui peut flatter les despotes! Silence absolu, silence éternel sur une multitude d'événements anciens ou récents, mensonge sur beaucoup d'autres, telle est l'hygiène morale à laquelle la courtisanerie a habitué les souverains de Russie,

Il ne se trouvera jamais dans ce pays une voix assez sincère pour oser dire toute la vérité. L'empereur voudrait n'être pas trompé qu'il le serait toujours; triste condition des despotes! Il ne saura même jamais la situation exacte de ses vastes domaines, quelles sont les provinces qui souffrent, les populations qui se plaignent, les améliorations que réclament telles ou telles parties de l'empire. Tous les voyageurs russes, officiels ou autres, savants ou non, qui ont parcouru les possessions du tzar, ont menti à qui mieux mieux, pour faire leur cour au souverain. Le célèbre Pallas lui-même, ce judicieux naturaliste qui, le premier, a fait connaître la nature physique de la Russie méridionale, n'a trouvé que des éloges pour tout ce qu'il a vu [1]. Tous les états statistiques, tous les rapports envoyés par les gouverneurs de provinces à l'empereur sont mensongers. Nicolas ne connaît même pas exactement la population de son royaume. Un de nos amis, qui vient de terminer un long et utile voyage dans le sud de la Russie, a constaté d'énormes différences entre les chiffres officiels et les chiffres vrais. Quel pays que celui où les fonctionnaires se croient obligés de mentir sur de semblables matières!

Dans nos pays de franc-parler et d'habitudes semi-démocratiques, nous ne pouvons imaginer jusqu'à quel point d'extravagance, et presque de folie les Russes poussent l'esprit de courtisanerie. Prenez l'histoire de Russie règne par règne, et vous trouverez, presque à chaque page, depuis les siècles antérieurs jusqu'à nos jours, des exemples prodigieux de

[1] Pallas fut victime de cette faiblesse. Il fit à Catherine II un tableau si séduisant de la Crimée, que cette impératrice, pour le récompenser de ses travaux, lui donna de vastes domaines dans cette terre promise. Or, il se trouva justement que les nouvelles possessions du professeur faisaient partie d'un territoire extrêmement insalubre. Le malheureux courtisan y végéta misérablement, et finit par y mourir de la fièvre.

cette déplorable tendance. Sous Catherine II, le comble de l'habileté courtisanesque consistait à flatter l'amant en titre de la tzarine. Il n'était sorte de bassesses auxquelles les gens de cour, et jusqu'à des militaires et de vieux généraux, ne se résignassent pour se faire bien venir du favori. Cela soulève le cœur de dégoût. Un jour, Zouboff, chassant dans les environs de la capitale, s'arrêta sur le chemin de St-Pétersbourg à Tzarskoe-Célo. Les grands seigneurs qui venaient à la cour, les paysans, toutes les voitures, les courriers officiels, et jusqu'à la poste, s'arrêtèrent et ne passèrent outre que lorsque le jeune homme, las d'attendre le lièvre sur la route, jugea à propos de se remettre en chasse, et cette halte dura plus d'une heure. — Sous l'empereur Paul, c'était à son favori Koutaïcoff qu'il fallait savoir plaire, et les courtisans faisaient assaut de platitude pour se concilier la bienveillance de l'ancien valet de chambre du tzar. Le plus sûr moyen de lui faire la cour, c'était de combler de présents sa maîtresse, madame Chevallier, actrice du Théâtre-Français de St-Pétersbourg. Or, voici le biais que les intrigants avaient trouvé : les loges du théâtre étaient louées à l'année, mais toutes les fois que l'on donnait des pièces plus intéressantes, l'abonnement était suspendu au profit des principaux acteurs et des premières actrices, et c'était alors chez les bénéficiaires qu'on allait prendre et payer les billets de loges. Quand la suspension de l'abonnement était au profit de la Chevallier, les grands seigneurs se faisaient inscrire chez elle pour des loges. Le billet était de 20 à 25 roubles, mais ils se payaient, entre les mains de la maîtresse de Koutaïcoff, jusqu'à 5 et 600 roubles. Quelques-uns valurent à l'insatiable comédienne le double et le triple de cette dernière somme. Ces libéralités étaient soigneusement enregistrées en regard des noms de leurs auteurs, et la liste était soumise au favori qui prenait note de ceux qui s'étaient montrés le plus généreux, et les recommandait aux faveurs de l'autocrate. Ce nauséabond tripotage était connu de tout le monde à St-Pétersbourg, et personne n'y trouvait à redire. Mais voici, toujours sur le même sujet, un fait plus spécialement caractéristique :

Le prince Korsakoff, commissaire de l'empereur à l'armée de Condé, était rentré à St-Pétersbourg en même temps que les troupes russes faisant partie de la coalition. Il avait pour secrétaire un Alsacien nommé Prud'homme. Un jour d'abonnement suspendu au bénéfice de la Chevallier, ce secrétaire fut chargé d'aller demander un billet à l'actrice; et comme le prince Korsakoff avait appris que, pour obtenir quelque chose de l'empereur, il fallait faire l'aumône à la maîtresse du grand écuyer, il recommanda à Prud'homme de payer largement la loge demandée. Le secrétaire s'acquitta de la commission; mais le prince ne lui ayant pas

désigné le chiffre de l'offrande, il crut faire les choses très-grandement en donnant 100 roubles. En apprenant sa maladresse, le prince entre en fureur et accuse le secrétaire de sa ruine. Toutefois, pour tâcher de réparer la bévue, il court chez un bijoutier et achète pour 1,200 roubles de diamants qu'il envoie sur-le-champ à la Chevallier. Charmée autant que surprise de ce riche cadeau, la comédienne délivre gratuitement un billet de fauteuil à Prud'homme, invite le prince à un thé pour le présenter à son amant, et, quelques jours après, Paul Ier donne à Korsakoff le commandement d'un régiment en garnison à St-Pétersbourg. — Tout le monde admira et envia le savoir-faire du prince courtisan.

Quoique la noblesse russe ait peu d'affection pour l'empereur actuel, qui, ainsi qu'on le verra, contrarie souvent ses vues et ses intérêts, elle n'en est pas moins bassement adulatrice envers lui. N'a-t-on pas vu, en 1837, les seigneurs de la province de Penza décider qu'une maison, dans laquelle le tzar s'était arrêté dans un de ses voyages, serait convertie en chapelle, où l'on réciterait tous les jours des prières pour la conservation des jours de ce souverain?

Le célèbre voyage de Catherine II en Crimée est au nombre des exemples les plus frappants, et des mensonges dont se paye l'aveugle vanité des souverains moscovites, et de ce que peut l'ardeur courtisanesque de la nation russe.

Les autocrates ne voyagent pas aussi mesquinement que les rois constitutionnels et les présidents de républiques. Le cortége de Catherine se composait de quatorze voitures et de cent soixante-quatre traîneaux. Cinq cent soixante chevaux attendaient l'auguste voyageuse à chaque relais. Comme on était aux jours les plus courts, la nuit était fort longue; il fallait donc marcher dans les ténèbres; mais la nuit existe-t-elle pour une impératrice de Russie? Des deux côtés de la route, à de très-faibles distances, on avait dressé d'immenses bûchers de sapins, de cyprès, de bouleaux et de pins, auxquels on mettait le feu quelques instants avant l'arrivée du cortége. Ces réverbères, d'un nouveau genre, faisaient oublier la clarté du soleil. Pour procurer ce royal amusement à la tzarine, il avait fallu dévaster des bois précieux, mettre en réquisition, faire travailler et battre, Dieu sait combien de pauvres paysans; mais un monarque russe s'inquiète peu de cela, si même il peut le savoir.

Toutes les villes que traversait l'impératrice étaient soigneusement endimanchées et se présentaient aux regards de la souveraine, toutes pimpantes et toutes joyeuses de la posséder dans leurs murs. Rien de triste, rien d'affligeant sur le passage de Catherine. Partout le bonheur, la joie,

l'abondance. — Heureux peuple que le peuple russe..... pendant les voyages de ses maîtres!

Le 1er mai 1787, après deux mois de séjour à Kioff, l'impératrice s'embarqua sur le Borysthène, suivie d'une flotte magnifique. Cette flotte était composée de plus de quatre-vingts bâtiments portant trois mille hommes, marins ou soldats; à leur tête s'avançaient sept galères de forme élégante; peintes avec goût, et dont les nombreux équipages étaient vêtus avec une parfaite uniformité. Sur les tillacs on avait disposé de somptueux appartements, resplendissants d'or et de soie [1].

L'habile Potemkin, qui, en perdant le titre d'amant de la tzarine, avait conservé toutes ses bonnes grâces, s'était ingénié à semer la route de sa bienveillante souveraine de tout ce qui pouvait flatter son amour-propre d'impératrice. Des milliers de prétendus curieux, mis avec un luxe de propreté peu ordinaire en Russie, couvraient les rives du Dniéper, saluaient l'auguste visiteuse de bruyantes acclamations, et lui offraient en tribut les productions de leurs provinces. Des escadrons de Cosaques, postés là tout exprès, manœuvraient, en caracolant, dans les plaines que baignent les eaux du fleuve. Des villages postiches, bâtis pour la circonstance, s'élevaient çà et là pour égayer le paysage et faire croire que le désert n'existait plus en Russie. « Les villes, les bourgades, les maisons de campagne et quelquefois de rustiques cabanes, étaient tellement ornées et déguisées par des arcs de triomphe, par des guirlandes de fleurs, par d'élégantes décorations d'architecture, que leur aspect complétait l'illusion au point de les transformer à nos yeux en cités superbes, en palais soudainement construits, en jardins magiquement créés [2]. »

Potemkin avait soin de ne faire arrêter la flotte qu'en face des villes ou des villages bâtis dans des sites pittoresques. D'immenses troupeaux avaient été amenés dans les steppes environnants pour rompre l'uniformité de leur aspect. Une quantité innombrable de bateaux montés par des jeunes garçons et des jeunes filles, parés de leurs plus beaux vêtements, accompagnaient la flotte, en chantant les louanges de la grande, de la bonne, de l'incomparable et toute-puissante Catherine.

Tout cela, en Russie, s'appelle de la vérité!...

A Krementchuk, la tzarine descendit dans une maison aussi vaste qu'élégante. Un jardin anglais avait été improvisé à l'aide de rochers roulés à grand'peine, de gazon récemment semé, et d'arbres transplantés, à

[1] Ségur, *Mémoires, ou Souvenirs et anecdotes*, t. III, pag. 94. M. de Ségur était au nombre des diplomates étrangers à qui Catherine avait permis de voyager avec elle, pour se garantir contre l'ennui.

[2] Ségur, t. III, pag. 96.

force de bras, avec leurs racines et leur feuillage. Ici, nouvelle parade de nobles, de marchands et de paysans recrutés des provinces voisines et dûment endimanchés.

Il est un incident de ce voyage qui ne doit pas être passé sous silence. Le comte Schérémetoff donna à l'impératrice une fête splendide dans une de ses terres, située à une faible distance de Moscou. Au nombre des divertissements, était la représentation d'un grand opéra russe. L'auteur des paroles et celui de la musique, l'architecte qui avait construit la salle de spectacle, le peintre qui l'avait décorée, les acteurs et actrices, les figurants et figurantes du ballet, les musiciens de l'orchestre, étaient tous des serfs du comte Schérémetoff. C'était un opéra moscovite pur-sang. Il faut connaître les mœurs russes pour imaginer le nombre de coups de bâton à l'aide desquels tous ces paysans avaient été dressés à ces différents exercices!

L'empereur d'Autriche, Joseph II, qui vint rendre visite à Catherine pendant sa fastueuse pérégrination, exprima d'une façon remarquable son opinion sur toutes ces merveilles. Comme M. de Ségur le questionnait sur les nouveaux établissements de la Russie méridionale, il lui dit : « J'y vois plus d'éclat que de réalité... Tout paraît facile quand on prodigue l'argent et la vie des hommes. Nous ne pourrions tenter en Allemagne ni en France ce qu'on hasarde ici sans obstacle. Le maître ordonne; des milliers d'esclaves travaillent. On les paye peu ou point; on les nourrit mal; ils n'osent laisser échapper un murmure, et je sais que depuis trois ans, dans ces nouveaux gouvernements, la fatigue et l'insalubrité des marais ont fait périr cinquante mille hommes, sans qu'on les plaignît, et même sans qu'on en parlât. » Ce jugement, qui tire son importance autant de sa justesse que du rang de l'homme qui l'a formulé, nous dispense de tous commentaires.

Trente-sept ans plus tard, la courtisanerie russe se signalait par des actes absolument semblables. L'empereur Alexandre visitant, en 1824, les colonies militaires de la Russie méridionale, assista à la même comédie, entendit les mêmes mensonges. Le général de Witt fit des dépenses énormes et mit en jeu toutes les ressources d'une imagination féconde, pour faire croire à l'autocrate que les nouveaux établissements de cavalerie étaient dans l'état le plus florissant. Les maisons furent badigeonnées, les routes garnies d'arbres coupés la veille dans les bois environnants, et destinés à parader pendant un jour, que dis-je? pendant quelques minutes. On loua des hommes et des enfants pour faire foule autour du tzar; des troupeaux de moutons et de gros bétail, également loués, complétaient la décoration, et donnaient la plus séduisante idée de l'ai-

sance des habitants et de la richesse du pays. Lorsqu'ils avaient fini leur exhibition d'un côté, on les chassait sur un autre point où ils servaient à un nouveau spectacle, comme ces comparses de théâtre qui, pour simuler un grand nombre de soldats, passent et repassent sans cesse sous les yeux du spectateur, sortant par une coulisse et rentrant aussitôt par une autre. Beaucoup de ces malheureux.bestiaux périrent de fatigue, durant ces étranges évolutions. Mais les propriétaires furent bien et dûment indemnisés par le commandant des colonies, qui, à l'aide d'un surcroît d'exactions envers ses administrés, se remboursa très-largement. — Parmi les autres supercheries destinées à donner le change à l'empereur sur la véritable situation des gouvernements méridionaux, il en est une qui mérite une mention spéciale : en face de la maison où s'arrêtait le tzar, avait été installée tout exprès une boulangerie improvisée, et une jolie marchande y vendait des petits pains parfaitement semblables à ceux qu'on mange à St-Pétersbourg.

Malgré son intelligence, Alexandre s'y laissa tromper comme son aïeule, et quelque temps après, il expirait à Taganrok dans la persuasion qu'il avait rendu la vie et le bonheur aux steppes immenses de la Russie méridionale.

Même charlatanisme intéressé, mêmes adulations, mêmes stratagèmes pour le voyage de l'autocrate actuel dans les mêmes gouvernements. Tous les villages situés sur la route que l'empereur et l'impératrice devaient suivre pour se rendre à Odessa furent badigeonnés et coquettement peints. Partout où il y avait une ou plusieurs maisons brûlées, le vide laissé par l'incendie était dissimulé derrière un mur ou décoration de bois élevé pour la circonstance. Deux voyageurs français de notre connaissance se sont précisément trouvés dans une bourgade russe au moment où les autorités y procédaient à ce rafistolage officiel. — Les routes furent aussi remises en état, mais de quelle façon! Là où il existait des trous ou des fondrières, on jetait un tas de fagots que l'on recouvrait de sable fin, et toutes les inégalités du chemin disparaissaient. Mais ce sol mouvant n'aurait pu supporter le poids d'un cheval. Plusieurs jours avant le passage de la famille impériale, il était interdit aux voyageurs de suivre ou de traverser la route, afin de n'y pas creuser d'ornières et de n'en pas rider la surface. Il fallait donc aller à travers champs, pour ne rien déranger à la comédie qui allait se jouer.

C'était, on se le rappelle, en 1837 ; l'empereur allait passer en revue les troupes composant les colonies militaires du Sud, et visiter les principales villes russes du littoral de la mer Noire. Le point de réunion désigné aux chefs de corps était la ville d'Odessa. Mais la banlieue d'Odessa

n'était guère propre à servir de théâtre à de grandes manœuvres. D'ailleurs Odessa est une ville toute construite, toute formée. Le beau mérite de recevoir un descendant de Pierre le Grand dans une ville qui a mis un demi-siècle à s'élever, comme si elle eût été bâtie dans un pays de régime constitutionnel! Il faut quelque chose de plus étonnant, une merveille, un miracle, un chef-d'œuvre de courtisanerie. Le comte Woronzoff, gouverneur de la Russie méridionale, et le comte de Witt, commandant en chef des colonies militaires, décident la création d'une ville nouvelle. M. de Witt s'y entend, Dieu merci, et l'habile prestidigitateur, qui en 1824 sema tant de prodiges sur les pas d'Alexandre, n'est pas homme à reculer devant une difficulté de cette nature.

La ville fut créée en effet, et elle s'appela Wosnecensk. Dans l'espace de quelques mois Odessa vit surgir à quelques verstes de ses murs, d'abord quelques maisons, puis des rues entières, puis des palais; oui, des palais, un pour l'empereur et sa famille, l'autre pour Son Excellence le comte de Witt, qui se serait bien gardé de coucher sous la tente avec les officiers qui avaient l'honneur de lui obéir. Combien de milliers de soldats et de paysans furent arrachés, les uns à leurs garnisons, les autres à leurs travaux et à leurs familles, pour édifier cette flatterie sous forme de ville; combien sont morts à la peine, de froid ou de faim, de fatigue ou sous le knout, c'est ce que nous ne savons et ce que sans doute nul ne sait. Il *fallait* que cela fût, et tout fut exécuté à la lettre.

Mais est-ce tout? Non. Le comte de Witt, une fois le pavillon impérial construit, vint à penser, en homme aussi galant que bien avisé, que l'impératrice ne se plairait guère dans une habitation privée de jardin. — Vite, qu'on entoure la demeure sacrée d'un magnifique jardin anglais! — Il n'y a pas d'arbres. — Qui dit cela? Des factieux. Il faut qu'il y en ait, et il y en aura quelque part, près ou loin, ici ou là, n'importe. Dût-on ravager la propriété d'un ami, d'un parent, d'un frère, on se procurera des arbres, et, qui mieux est, des arbres tout venus, tout chargés de feuillage. Ainsi fut-il fait. — Il existait non loin d'Odessa une fort belle propriété ayant appartenu au comte Potocki et confisquée à la suite de la révolution de Pologne, à laquelle ce Polonais avait pris part. Le comte Potocki est le frère du comte de Witt [1]; mais

[1] Voici l'histoire de la parenté du comte de Witt et du comte Potocki :

Le comte de Witt, père de celui dont il est question, était Hollandais, au service de Pologne. L'ambassadeur polonais à Constantinople, ayant un jour aperçu au bazar des esclaves une jeune Grecque d'une beauté remarquable, la fit acheter pour son compte par un mu-

un courtisan russe n'y regarde pas de si près. — Par ordre du général, des milliers d'arbres furent arrachés dans le parc du noble proscrit, et transplantés, avec leur terre natale, dans le jardin du château de Wosnecensk. Partout ailleurs qu'en Russie un pareil acte serait une infamie; dans l'empire des tzars c'était une chose toute simple. D'ailleurs, il fallait à l'impératrice un rideau de verdure, une décoration d'opéra-comique. Les arbres du comte Potocki étaient si beaux, que vraiment il eût été difficile de résister à la tentation. Et qui pourrait dire d'avance combien chacun d'eux rapporterait à l'ingénieux créateur de tant de merveilles?

Mais est-ce tout, enfin? — Mon Dieu! non. — Il était à craindre que la vue des steppes immenses de la Nouvelle-Russie ne produisît une fâcheuse impression sur l'esprit des augustes personnages. La suprême habileté consistait donc à leur dissimuler le désert, c'est-à-dire à leur faire croire, à eux et aux étrangers venus à Wosnecensk, que cette partie des domaines du tzar possédait de riches métairies, des fermes peuplées de paysans heureux. Il s'agissait, en un mot, de réaliser en vingt-quatre heures la Normandie dans les plaines arides de la Russie. Que fit-on?

On enleva de Podolie les plus jolies esclaves qu'on pût rencontrer, et on les amena à Wosnecensk. Voilà des fermières toutes trouvées, et des plus accortes. Ces jeunes filles, convenablement attifées, et déguisées en laitières, ne pouvaient que donner aux hôtes du comte de Witt une excellente idée de la population agricole du pays. Et puis, avantage non moins précieux, après avoir paradé sous les yeux de l'impératrice, elles rendraient un nouvel office, en servant aux plaisirs des soldats, pour être enfin proclamées et couronnées rosières. — On a nié le fait; mais il faudrait prouver à tous les étrangers qui ont été témoins de cette abomination qu'ils ont mal vu ou qu'ils ont menti.

Le comte de Witt fut royalement récompensé de ses flatteries : — 100,000 roubles argent, ou environ 350,000 francs, une pluie de déco-

sulman, et l'envoya à son souverain, qui ne pouvait manquer d'être sensible à ce cadeau.

Or, le comte de Witt était alors gouverneur de Kaminieck, et quand la belle Grecque passa dans sa ville, il la trouva si fort de son goût, qu'il s'abstint de l'envoyer à son adresse et la garda pour lui. Plus tard, il l'épousa, et de cette union naquit le comte de Witt, cet ingénieux militaire qui s'entend si bien à créer des villes en six mois, à improviser des rosières, comme on le verra tout à l'heure, et à faire pousser des arbres en une nuit.

Devenue veuve ou séparée de son mari (le divorce était d'un usage très-fréquent en Pologne), l'ancienne esclave grecque devint comtesse Potocki, et donna le jour, entre autres enfants, au comte Potocki dont nous avons parlé. Le général de Witt et M. Potocki se trouvent donc être frères, frères de mère, il est vrai, et issus de pères différents; mais tout autre qu'un courtisan russe se contenterait de ce lien de parenté, et le tiendrait pour suffisamment respectable.

rations et de faveurs de toute nature, furent le salaire de ses conceptions de courtisan. — Nous n'avons pas entendu dire qu'il ait demandé à l'empereur charmé la grâce de son frère, qui lui avait fourni de si beaux arbres, et qui, par conséquent, était pour quelque chose dans sa *réussite*.

Nous nous flattons d'avoir peint assez exactement le courtisan russe. Pourtant un trait essentiel manque encore à l'esquisse de sa physionomie.

Ici nous retrouvons encore, et plus nettement caractérisée, la fatale influence du despotisme. Le despotisme abaisse tous ceux qui subissent son action ; il rétrécit les esprits, avilit les caractères et endurcit les cœurs, au point de les rendre étrangers à tout sentiment de charité, de délicatesse et de générosité. En Russie, dès qu'un homme de cour tombe en disgrâce, tout le monde s'éloigne de lui. Il n'a plus d'amis, de protecteur; le désert se fait autour de sa personne maudite : c'est Caïn après son crime, c'est l'excommunié du moyen âge à qui on refusait l'eau et le sel, et dont on craignait le contact odieux. M. de Ségur raconte que le célèbre Américain Paul Jones, compagnon de victoire du prince de Nassau, étant revenu à St-Pétersbourg, fut l'objet d'une accusation calomnieuse inventée par ses ennemis. L'impératrice Catherine II retira immédiatement sa bienveillance à l'amiral étranger, et aussitôt Paul Jones fut délaissé de tous les flatteurs, qui, l'instant d'auparavant, le fatiguaient de leur encens. Lorsque, plus généreux que ces lâches courtisans, M. de Ségur alla porter ses consolations à l'intrépide marin, il le trouva en proie au désespoir et décidé à se brûler la cervelle. Son isolement était complet ; tous ses prétendus amis le fuyaient comme un pestiféré ; aucun avocat ne voulut se charger de sa cause, aucun fonctionnaire ne consentit à l'écouter; son domestique même le quitta; de telle sorte qu'il se trouvait entièrement seul au milieu d'une ville immense. La colère de la souveraine l'avait atteint; c'en était assez pour le faire traiter comme un misérable marqué du signe de la réprobation. Grâce cependant à l'ambassadeur français, les calomniateurs furent confondus, l'innocence de Paul Jones brilla au grand jour, et l'impératrice, désabusée, avoua qu'elle avait eu tort. Sur-le-champ, et, comme par l'effet d'un talisman, les courtisans affluèrent chez l'amiral, et ce fut à qui d'entre eux trouverait les mots les plus chaudement sympathiques pour le plaindre de sa disgrâce momentanée et le féliciter de sa victoire sur ses ennemis.

Nous avons cité cet exemple parce qu'il est célèbre et significatif; nous aurions pu en mentionner mille autres. Transportons-nous d'un saut dans le siècle actuel, et nous trouverons encore à signaler des faits non moins

éloquents. — Le duc de Mortemart, ambassadeur de France à St-Pétersbourg, en 1830, ayant été visiter l'église de Kasan, et y ayant vu de nombreux trophées composés en partie de drapeaux pris sur nos armées, déclara qu'il ne mettrait plus le pied dans cette église où se trouvaient réunis, avec un faste aussi insultant que puéril, des souvenirs pénibles pour un Français. Quelque temps après, le tzar, guéri d'une maladie grave, contractée à la fin de la guerre de Turquie, jugea à propos de se décerner un *Te Deum* pour remercier le ciel de l'avoir conservé à ses sujets. Ce *Te Deum* devait être chanté dans l'église de Kasan. M. de Mortemart, officiellement invité à la cérémonie, refusa d'y assister. Il sentait que comme Français il ne pouvait, sans faiblesse, prendre part à une solennité qui devait avoir lieu au milieu des témoignages matériels de nos revers, que, comme ambassadeur de France, il ne le pouvait sans lâcheté. En conséquence, et malgré les plus pressantes sollicitations, il persista noblement dans son refus et s'abstint.

Son absence fut remarquée, et l'empereur en témoigna un vif mécontentement. Aussitôt tous les courtisans qui, la veille, n'avaient que des sourires pour l'ambassadeur, se retirent de lui, et il se fait à ses côtés un vide tel, qu'il aurait pu se croire infecté de quelque maladie contagieuse. — Quelques jours se passèrent ainsi, dans la solitude la plus absolue. — Enfin, un matin, M. de Mortemart est appelé auprès de l'empereur. Il s'y rend, et Nicolas, qui avait compris l'inconvenance de sa mauvaise humeur, le loue de sa résolution et lui fait compliment de son patriotisme. Il eût mieux valu comprendre plus tôt, et ne pas donner, par une colère déplacée, la preuve d'une âme assez peu élevée pour ne pas apprécier les sentiments honorables chez les autres.

Dès que le bruit se fut répandu que M. de Mortemart était rentré en grâce, l'hôtel de l'ambassade française ne fut pas assez vaste pour contenir la foule des gens de cour. Pendant plusieurs jours le diplomate, un instant mis en quarantaine, jouit d'un crédit énorme; il en profita pour obtenir, en faveur de nos compatriotes et de la France, des concessions auxquelles l'empereur s'était jusque-là obstinément refusé.

Mais l'exemple le plus curieux de cette lâcheté des courtisans russes, c'est la disgrâce de Souwaroff. Ce héros de la Russie revenait à St-Pétersbourg, chargé des lauriers que son heureuse étoile, et l'infériorité numérique des Français, lui avaient permis de moissonner en Italie. Enthousiasmé des succès de son généralissime, malgré la honteuse défaite de Zurich, Paul I[er] ordonna, par un ukase spécial, que Souwaroff ferait à St-Pétersbourg une entrée triomphale. Le cérémonial était tracé d'avance. Un corps considérable de cavalerie, dragons, hussards et Cosaques à che-

val, devait aller à la rencontre du vainqueur de la Trebia, à plusieurs lieues de la capitale; vingt mille hommes d'infanterie étaient commandés pour former la haie sur son passage; ordre était donné d'illuminer toutes les rues de la ville; le triomphateur devait être conduit dans un char impérial, avec la plus grande pompe, au palais de l'autocrate, pour y occuper l'appartement que la bienveillance du maître lui avait fait préparer; enfin, pour perpétuer la mémoire de cet homme illustre, il avait été décidé qu'on élèverait sur la plus grande place de St-Pétersbourg un monument de marbre et d'airain rappelant à la fois et les traits du héros et ses victoires les plus brillantes. Certes, il fallait que la reconnaissance de Paul fût bien vive pour décerner à un général, à un sujet, des honneurs dignes d'un souverain. On trouvera peut-être, dans cet étalage de gratitude, une preuve nouvelle de l'excentricité du caractère de Paul; mais personne, à coup sûr, ne blâmera le sentiment qui avait dicté le programme de cette fête nationale.

Voici maintenant le revers de la médaille :

L'empereur apprend que Souwaroff s'est permis de ne pas exécuter un ordre émané de sa toute-puissance; c'était une affaire d'étiquette militaire, un détail insignifiant et absurde, une vétille, presque rien [1]. Aussitôt la désobéissance du généralissime est pompeusement mise à l'ordre du jour de tous les corps d'armée, et le triomphe est contremandé. Souwaroff arrive, dangereusement malade, épuisé, mourant. Il entre à St-Pétersbourg au milieu de la solitude et du silence le plus complet. Il se fait conduire chez sa mère, dans un quartier éloigné; et là, dévoré de chagrin, désespéré de l'ingratitude de cet homme dont il a sauvé la couronne, il meurt comme un lépreux, dans un triste et solennel isolement!...

L'empereur daigna dire que la mort de Souwaroff était une calamité publique, mais que sa désobéissance avait terni ses lauriers. Aussitôt la tourbe des gens de cour de s'écrier : « C'était un grand homme, mais il donnait lui-même l'exemple de l'indiscipline. » — O race méprisable des courtisans, race plus méprisable encore des courtisans russes!

Voilà ce que deviennent les hommes sous l'action prolongée de l'autocratie.

[1] L'empereur voulait que le commandant en chef nommât à tour de rôle un des généraux de l'armée, qui devait être le général du jour, recevoir les ordres de son supérieur et les transmettre à qui de droit. C'était ce règlement que Souwaroff avait violé. Le prince Bagration était le seul officier supérieur en qui il eût confiance; il l'avait maintenu général du jour pendant toute la campagne. De là le mécontentement des autres généraux, de là d'odieuses dénonciations (les courtisans russes sont, en vérité, capables de tout); de là, enfin, la fureur de l'autocrate.

Nous terminons, ou plutôt nous suspendons ici cette étude sur le despotisme russe. Les chapitres suivants en seront, en quelque sorte, les corollaires; car, nous l'avons dit, la Russie est un pays impitoyablement logique. Plût à Dieu, pour la moralité et la condition matérielle de ses habitants, qu'il le fût un peu moins!

CHAPITRE II.

L'EMPEREUR ET SA FAMILLE.

Portrait de l'empereur Nicolas Pawlowitch. — Le souverain et le père de famille. — Tendance funeste des facultés intellectuelles de l'empereur. — Comment son précepteur devint baron. — Le tzar parle bien français; il aime les calembours. — Ses goûts littéraires. — Sa manie de détails. — Autographe de sa main. — *Caporalisme* ou soldatomanie; détails curieux; mot caractéristique du grand-duc Constantin; anatomie militaire, l'exercice *à nu;* la Russie est un vaste corps de garde; culte de la discipline et de l'étiquette militaire; sujétion de l'uniforme; le général Langeron et le grand-duc Michel. — Disgrâce du général Mouravieff. — L'empereur aime à poser; ses mœurs privées. — Histoire galante d'un empereur de la Chine, de son ministre de la police et de la femme d'un mandarin. — Caractère de Nicolas. — La vérité sur sa conduite pendant l'insurrection militaire de 1825; détails sur cet événement. — Anecdote sur M. Demidoff. — Attitude de Nicolas à l'époque du choléra, pendant la campagne de 1828, vis-à-vis de la noblesse russe et à la suite des révolutions de juillet et de Pologne. — Anecdote au sujet des événements de 1830. — Libéralité de Nicolas envers quelques étrangers. — Actes de barbarie; mot caractéristique de l'empereur au sujet de la citadelle de Varsovie. — Jugement sur le tzar Nicolas. — Portrait et caractère de l'impératrice. — La chevelure et la barbe du chef d'orchestre. — *Monsieur et Madame Nicolas.* — Portrait et caractère du grand-duc héritier. — Comment les Russes respectent l'ordre de succession au trône. — Histoire du mariage du grand-duc héritier. — Le duc de Leuchtenberg. — La grande-duchesse Olga. — Projet de mariage entre cette princesse et le duc de Bordeaux; clauses du contrat; véritables motifs de la rupture des négociations. — Le grand-duc Michel.

On va voir maintenant dans quel homme le principe du despotisme se trouve actuellement incarné.

L'empereur Nicolas Pawlowitch [1] est né le 7 juillet 1796 et a par conséquent quarante-huit ans. Il y a des gens qui le trouvent magnifique; un goût plus délicat apprécierait avec moins d'enthousiasme ses formes massives et presque gigantesques. Une taille de deux mètres moins quelques centimètres et une charpente à l'avenant suffisent bien pour constituer un Hercule; mais quand la distinction et une certaine élégance manquent à cet ensem-

[1] Fils de Paul.

ble, on est tout simplement un colosse et non un homme véritablement beau. Or, c'est là précisément le cas de l'empereur de Russie. Une précoce obésité ne fait qu'aggraver ce caractère de vulgarité cyclopéenne. La graisse sied mal aux Titans, surtout quand les Titans ont l'indécente habitude de porter des vêtements qui accusent toutes les formes du corps. La fureur du pantalon collant fait ressembler S. M. l'autocrate Nicolas à ces écuyers du Cirque-Olympique qui mettent leur amour-propre à dessiner leurs muscles les plus microscopiques. Quand le torse et les membres se chargent d'embonpoint, cela n'est plus seulement inconvenant, cela devient essentiellement disgracieux; et la seule chose qui vienne tout d'abord à l'esprit en voyant de pareilles proportions en long et en large, c'est : « Combien cet homme pèse-t-il? »

Le visage de l'empereur ne manque pas de dignité; un certain port de tête soigneusement étudié et une affectation de gravité hautaine aident à la lettre et complètent la *majestuosité* du souverain de toutes les Russies. Ce charlatanisme, du reste, ne messied pas à la personne physique du tzar. Les allures théâtrales vont généralement bien aux hommes qui tiennent du tambour-major, la simplicité ne leur convient pas.

L'habitude du commandement et la volonté opiniâtre se lisent aisément sur ce visage empreint d'un orgueilleux contentement de soi-même. Les yeux, sévères et froids, expriment la dureté inflexible. Le développement trop prononcé de toute la partie inférieure de la figure, la longueur de la lèvre supérieure, et un certain empâtement des mâchoires et du menton, révèlent la prédominance des instincts matériels sur l'intelligence, la prédilection de la forme en toute chose, et le manque de distinction dans les sentiments et les idées. L'aspect général est glacial, intimidateur, repoussant. Pas un éclair de bénignité dans cet œil mat et sans reflet; pas un moment de bonté souriante sur cette bouche magistralement sérieuse. C'est la physionomie la plus autocratique qui se puisse voir, c'est le despotisme fait homme, la plus irréprochable personnification du pouvoir absolu. A ce point de vue, l'empereur Nicolas peut offrir un sujet d'étude assez intéressant.

Il y a dans toute la personne de ce souverain quelque chose d'apprêté, de guindé, de faux, ou plutôt de pédantesquement officiel. On voit qu'il *pose* toujours, qu'il se regarde passer, qu'il cherche à imposer le respect et la crainte par son attitude pleine de hauteur et d'arrogante fierté. L'usage constant de l'uniforme a roidi ses mouvements et donné un tour particulier à tous ses gestes. On peut dire qu'il est toujours sous les armes et qu'il ne quitte jamais le hausse-col. C'est un type éminemment militaire, sans toutefois qu'il y ait en lui rien de notablement martial;

c'est plutôt un modèle de soldat discipliné qu'une physionomie d'homme de guerre.

Un coup d'œil jeté sur le portrait qui accompagne ce texte complétera l'idée qu'on doit se former de l'empereur Nicolas[1]. Passons à la personne morale.

Il y a en lui deux individus. Quand il est sur le terrain politique, c'est un despote, souvent un tyran, toujours un maître menaçant et terrible. Il faut que rien ne lui résiste, et il est sans pitié pour tout ce qui peut porter ombrage à son pouvoir. Il est acerbe dans son langage, quelquefois cruel et inexorable dans ses vengeances, tellement jaloux de son omnipotence, qu'il craint toujours qu'on ne cherche à y porter atteinte; de là sa sévérité, qui parfois tourne à la barbarie.

Mais dès qu'il rentre dans la vie privée, dès qu'il daigne redevenir homme, il se transforme volontiers. C'est alors le père de famille affectueux et indulgent, l'ami loyal et dévoué, si toutefois un autocrate peut être l'ami de quelqu'un. Il est fâcheux que le souverain domine trop le simple mortel, que le Dieu absorbe l'homme.

Nicolas est, sans contredit, un homme intelligent, mais point un homme d'esprit. Malheureusement il est à craindre qu'il n'ait en lui le germe de cette excentricité qu'on a remarquée chez plusieurs membres de sa famille. Paul, son père, était fou; Alexandre, son frère, est mort dans un état mental assez extraordinaire; Constantin, son autre frère, a toujours offert les symptômes d'un dérangement de cerveau; Nicolas, par l'inégalité de son caractère, par la violence de son langage et de ses actes politiques, par sa haine absurde de tout ce qui est réforme et rénovation, annonce devoir tôt ou tard arriver à cette situation intellectuelle qui, sans être la folie, n'en est pas moins une infirmité véritable.

Rien dans son langage ni dans ses manières n'annonce qu'il ait reçu une éducation brillante. Il a été élevé par un Suisse d'une capacité fort médiocre[2], et c'est sans doute à cela qu'il faut attribuer l'accent légèrement génevois qu'il a quand il parle français. Du reste, il possède fort bien notre langue, comme la plupart des Russes de famille aristocratique; mais il paraît l'avoir étudiée bien plus dans ses tours familiers que dans ses délicatesses et ses ressources de bon aloi. Il est assez initié au langage des

[1] Voir la gravure.

[2] Voici comment ce précepteur suisse fut anobli : un jour, Paul I[er] passant auprès de lui, lui dit en manière de plaisanterie : « Bonjour, baron. » A ce mot de *baron*, qu'il prend au sérieux, le précepteur tombe à genoux, et remercie l'empereur de la faveur insigne qu'il vient de lui accorder en lui conférant un titre de noblesse. L'empereur se montra, ce jour-là, homme d'esprit; il confirma le titre de baron, et s'amusa pendant plusieurs jours de cette plaisante aventure.

gamins de Paris pour laisser échapper de temps à autre, dans le tête-à-tête sans cérémonie, des expressions qui ont un singulier parfum d'argot d'atelier. Il se figure sans doute que ces façons roturières captent la confiance de l'auditeur, quand celui-ci est un artiste ou un commis-voyageur. Il excelle aussi dans le calembour, et en remontrerait sur ce point à Odry lui-même. Il faut dire que les Russes, en général, sont affectés de cette déplorable manie, une des plaies de l'intelligence ; ceux qu'on rencontre dans les salons de Paris, malgré leur habitude du monde, ne sont pas exempts de cette triste infirmité. — C'est un des traits caractéristiques des peuples à moitié barbares d'imiter les nations policées dans leurs plus mauvaises coutumes et d'emprunter à la civilisation ses résultats les plus frivoles. Les Russes sont de grands enfants. — En Russie, les jeux de mots des grands personnages font le tour de la capitale, et l'admiration qui les accueille est un encouragement pour leurs auteurs. Tout le monde, à St-Pétersbourg, a répété ce calembour du grand-duc Michel, frère de l'empereur. Une actrice venait d'épouser un comédien nommé Sonnet, et le grand-duc de s'écrier : « C'est fort bien ; mais il ne faut pas qu'elle fasse des petits sans Sonnet. » — Quelle délicatesse de goût ! et que de pareils lazzi sont bien placés dans la bouche d'une altesse impériale ! Une autre fois, c'était M. Narichkin qui recevait les félicitations des amateurs de ces facéties. On parlait de la guerre qui venait d'être déclarée par la Russie à la Porte Ottomane. L'impératrice mère s'exprimait d'un ton très-animé ; mais elle était à tout instant interrompue par le bruit d'une porte qui criait sur ses gonds. — « Qu'est cela ? dit-elle. — C'est, répondit M. Narichkin, la porte qui demande des secours à la graisse. »

Il faut qu'on nous pardonne ces citations. Il n'y a pas de détails trop futiles dans le portrait d'un peuple et de ses gouvernants. Une anecdote, un mot remarquable, un fait en apparence insignifiant, peignent quelquefois un pays ou un homme beaucoup mieux que ne feraient de longues phrases et toutes les fleurs du jardin de la rhétorique.

Nicolas se contente de bien parler le français et paraît abdiquer toute prétention au goût littéraire. S'il en était autrement, nous serions forcé de dire que ces prétentions sont assez mal justifiées. Les Russes et l'empereur lui-même auront à se reprocher longtemps d'avoir fait frapper une médaille en l'honneur du vicomte d'Arlincourt. C'est là un péché trop gros pour être facilement pardonné. On ne saurait s'imaginer, au surplus, le nombre d'écrivains qui, relégués chez nous, avec justice, dans la tourbe des infiniment petits, jouissent, sur les bords de la Néva, d'une réputation colossale. La Russie est la consolation des littérateurs affligés,

rôle éminemment charitable, et dont notre république des lettres ne doit pas se plaindre, car elle ne manque pas de génies incompris et de talents persécutés.

Le manque de goût et de tact est un trait distinctif de Nicolas. Sans recourir aux faits que nous avons recueillis à l'appui de cette opinion, nous citerons deux incidents du récent voyage du tzar en Angleterre : le premier jour de son arrivée dans la Grande-Bretagne, l'autocrate donnait sa main à baiser à tout le monde. Un peu plus tard, s'apercevant que ces manières autocratiques convenaient fort médiocrement au peuple anglais, il distribua force poignées de main. A une revue passée à Windsor, on l'a entendu dire : « *Mes camarades,* les soldats anglais, ici présents. » Un homme d'esprit et de goût se serait plié aux habitudes britanniques sans tomber dans cet excès de choquante trivialité. La veille ou l'avant-veille de son départ de Londres, les Anglais ont donné un bal splendide au bénéfice des réfugiés polonais. On croira difficilement que Nicolas ait eu l'idée de contribuer à la souscription et d'envoyer 12,500 fr. à une dame patronesse. Le bourreau de la Pologne, le persécuteur de tant de héros vaincus, s'associer publiquement à une fête polonaise! Ceci n'est pas seulement une grossière inconvenance ; c'est aussi une sottise assaisonnée de cruauté. C'est ce que le président du comité polonais, lord Dudley Stuart, a fait sentir à Nicolas, en refusant sa souscription. La leçon a été dure, mais qui dira qu'elle n'était pas méritée.

Suivez un homme dans ses habitudes intimes, dans ses goûts familiers, et vous devinerez bien vite la nature et la portée de son esprit. L'empereur Nicolas a la passion des détails. Il s'occupe de tout, se fait rendre compte de tout ; il lit tous les jugements des tribunaux civils, pour les modifier ou les réformer ; tout ce qui se fait dans son empire, en matière politique ou administrative, lui passe sous les yeux. C'est là une activité de pot-au-feu, qui dénote un esprit singulièrement terre à terre et mesquin ! Il y a dans cet autocrate du sergent-fourrier et du teneur de livres.

Il inspecte assez souvent l'école des Cadets, qui est l'école polytechnique de la Russie, et son désir de tout voir, de tout faire par lui-même, se trahit dans ces occasions. Sa visite n'est jamais annoncée : il tient trop à prendre ses gens en défaut ! Il se glisse dans les couloirs sur lesquels s'ouvrent les classes, et regarde à travers le *judas* ménagé tout exprès dans chaque porte. S'il aperçoit un élève appuyé nonchalamment sur son banc, ou qui, suffoquant dans son uniforme, l'a déboutonné pour quelques minutes, le professeur est à l'instant renvoyé comme coupable de ne pas veiller assez rigoureusement au respect de la discipline et de la tenue mi-

litaire. Sa tournée finie, il rentre dans son palais tout satisfait de lui-même, et tout fier de la façon triomphante dont il sauvegarde les intérêts de son royaume. D'autres occupations tout aussi graves l'attendent dans sa résidence impériale : son cabinet de travail est surmonté d'un télégraphe, et c'est lui, le tzar, le maître suprême, qui, de sa propre main, fait mouvoir les bras de l'instrument aérien, dont un Français, M. Chateau, lui a appris le mystérieux langage. A ce trait on reconnaît en même temps le cerveau étroit qui se complaît aux détails infimes et le despote ombrageux qui craint qu'une main infidèle ne tronque ou ne modifie la formule télégraphique de sa volonté. Celui-là connaîtrait bien peu les nécessités et les habitudes logiques de l'autocratie qui s'étonnerait de voir un puissant empereur gravement occupé à agiter les ficelles d'une mécanique à signaux.

L'autographe que nous donnons plus loin est une preuve frappante de cette prédilection pour les menues choses de la vie politique. On y voit M. de Benkendorff, ministre de la police, demander à l'empereur dans quelle tenue il faudra se présenter à la table impériale, et s'il convient qu'un certain colonel prussien, sans doute de passage à St-Pétersbourg, figure à la parade à pied ou à cheval. Ces questions sont trop graves pour que le tzar dédaigne de s'en occuper. Aussi répond-il : — « En *tenue de gala* [1] et cordons prussiens. J'ai ordonné que tous les officiers fussent à cheval, et Grunwald leur arrange cela. » Tout à l'heure nous avons vu Nicolas employé du télégraphe; le voici grand maître des cérémonies. — Maître Jacques aurait-il passé empereur?

Mais c'est particulièrement en tout ce qui concerne l'armée et la tenue militaire que l'empereur Nicolas montre son amour désordonné pour le détail. S'agit-il de supprimer ou d'ajouter un bouton de guêtre, d'élargir d'un centimètre les parements d'un uniforme, de changer la plaque d'un shako, ou d'examiner toute autre question de cette importance, c'est Sa Majesté l'autocrate de toutes les Russies qui délibère sur ces matières transcendantes, et qui résout le problème avec cette sagacité de maréchal des logis qui le distingue. Il n'est pas rare de voir le cabinet du tzar encombré de baïonnettes, de sabres, de casques, de bonnets de police, d'uniformes, de selles de cavalerie, d'épaulettes, de buffleteries et autres oripeaux militaires, le tout destiné à exercer l'imagination inventive de Nicolas et à subir sa haute et judicieuse critique. Voilà, certes, du temps bien employé! Auprès de pareils sujets de méditation, que sont les intérêts du peuple et de la noblesse, les lamentations de la

[1] Il y a dans l'autographe : en праздничная форма, ou en caractères français, *prazdnitschnaïa forma*, ce qui signifie : « en tenue de fête ou de gala. »

[illegible] et constans Prussiens.
J'ai ordonné qu'à tous les officiers [illegible] cheval, et pourrait leur arranger [illegible].

L'ordre ~~est~~ donné, pour qu'au Dîné au ~~Soir~~ au cordon Prussiens; mais à la parrade comment ~~doit~~-on être? Faut-il un cheval pour le Colonel Prussien?

A Benckendorff

Autographes de l'empereur Nicolas et du comte de Benckendorff.

Pologne, l'honneur de l'armée russe qui coule par tous les pores dans les montagnes du Caucase, et tant d'autres choses aussi importunes que futiles? Les prisonniers de Sibérie se plaignent. — Qu'ils attendent: Sa Majesté est absorbée par l'étude d'un modèle de coiffure pour l'infanterie. — Les habitants d'une province sont décimés par la famine. — A demain l'examen de leurs réclamations : aujourd'hui l'empereur se doit tout entier à la question des moustaches, envisagée au point de vue civil et militaire. Après de mûres réflexions, le gracieux souverain daigne enfin fulminer un ukase dont voici la traduction : « Sa Majesté l'empereur a remarqué elle-même, indépendamment des rapports qui lui sont parvenus à cet égard, qu'une foule de fonctionnaires civils se permettaient de porter des moustaches et de laisser croître leur barbe à la manière des Israélites, ou de ne pas se raser, par imitation des modes françaises. Sa Majesté a trouvé ce procédé fort inconvenant. Elle a, en conséquence, ordonné à tous les chefs de l'administration civile de s'opposer formellement à ce que leurs subordonnés portent des barbes et des moustaches, attendu que les moustaches ne peuvent être portées que par les militaires [1]. » — A la bonne heure! voilà qui est digne d'un grand souverain! Pour couronner convenablement cette œuvre de réforme, l'auguste rédacteur de cette loi mémorable aurait dû dire en terminant: «Mandons et ordonnons à tous les perruquiers et barbiers de notre empire de tenir la main à l'exécution de la présente ordonnance. » Il est vrai que cela allait de soi-même.

Du reste, les soins minutieux que l'empereur Nicolas donne à tout ce qui regarde la tenue militaire peuvent être rapportés à une autre passion tout à fait dominante chez ce monarque, à la *soldatomanie*.

Cette idée fixe est commune à tous les empereurs de Russie, et, il faut le dire, elle est assez naturelle. Dans un pays où le pouvoir n'a guère pour appui que la force brutale, où tout repose sur l'armée, il est tout simple que le souverain, à force de se préoccuper de l'institution qui constitue le seul fondement de sa puissance, finisse par s'imprégner de l'esprit militaire au point d'arriver à la manie proprement dite. Pierre III n'était heureux qu'au milieu de ses soldats; Paul Ier poussa cette prédilection jusqu'à la folie la mieux caractérisée, jusqu'au délire. Tous les jours, quelque temps qu'il fît, il consacrait trois ou quatre heures à la *wach-parade*. Vêtu d'un simple uniforme vert foncé, chaussé de grosses bottes, et coiffé d'un immense chapeau des plus burlesques, il employait toutes ses matinées à exercer les régiments de sa garde. — La tête nue, malgré l'intensité du froid, battant la semelle pour se réchauf-

[1] *Gazette du Sénat* du 26 avril 1837.

fer, le nez au vent, une main derrière le dos et de l'autre tenant sa canne, qu'il levait et baissait en cadence, en criant : *Raz, dwa, raz, dwa* (un, deux, un, deux); sottement glorieux de braver, sans fourrures, vingt ou vingt-cinq degrés de froid, cet homme était devenu *l'homme-parade*[1], et réalisait l'idéal du sergent instructeur. Assisté par ses deux fils aînés, il se livrait avec volupté à toutes les jouissances du *caporalisme*. Il allait et venait, commandant l'exercice, attentif à tous les mouvements, gourmandant les maladroits, et leur inculquant à grands coups de canne la science du port d'armes, faisant avancer celui-ci, reculer celui-là, relevant la tête à l'un, serrant la ceinture à l'autre, et toujours merveilleusement secondé, dans toutes ces importantes opérations, par son fils cadet, son digne élève, le grand-duc Constantin.

Alexandre eut moins à s'occuper de ces puérilités. La situation de l'Europe, à l'époque de son avénement, était trop sérieuse, pour qu'il pût, comme son père et son frère, jouer à la poupée avec ses soldats. La guerre le détourna de la parade, le bruit des batailles lui fit oublier l'exercice à poudre. Néanmoins il ne démentit pas le sang paternel, et montra que, lui aussi, avait su lire avec succès dans le manuel du conscrit.

Mais Nicolas a fait refleurir les beaux temps de la soldatomanie. La manœuvre est son plaisir le plus vif, sa récréation la plus recherchée. Nul ne s'entend mieux que lui à dresser un soldat, à le manipuler, à le dompter, à l'abrutir militairement, à le transformer en automate organisé. Lui-même donne l'exemple ; il manie le fusil avec une habileté prodigieuse, et offre, l'arme au bras, le plus irréprochable grenadier qui se puisse voir. Il surpasse tous ses subordonnés en science théorique et pratique, comme il les domine par sa haute taille,

Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

Il excelle à faire mouvoir un corps de troupes. Sa voix pleine et sonore articule le commandement avec énergie et précision. Son attitude impérieuse et ses mouvements intentionnellement majestueux imposent l'obéissance à ses ordres. Admirable cavalier, il parcourt avec la rapidité d'une flèche le front de ses régiments et se porte avec prestesse partout où sa présence lui semble nécessaire. Son cheval est le seul à s'apercevoir de l'accroissement de son embonpoint. Toute courtisanerie

[1] Pour faire leur cour à l'empereur, les plus vieux généraux, les officiers les plus cacochymes, osaient, sans respect pour leurs rhumatismes et leurs catarrhes chroniques, venir à la parade sans pelisse et aussi légèrement vêtus que l'empereur. Les Russes sont courtisans jusqu'à la fluxion de poitrine inclusivement.

à part, l'empereur Nicolas est vraiment magnifique à la tête de ses soldats, et le titre de premier caporal des deux mondes lui est légitimement dû.

Vaut-il mieux que cela, et peut-on dire de lui que c'est un militaire distingué? Hélas! ceux de nos compatriotes qui l'ont suivi dans la campagne de 1828 contre les Turcs savent qu'en présence de l'ennemi, l'empereur Nicolas se réduit à zéro, et qu'il manque absolument des qualités naturelles qui font les généraux habiles. Quant à la guerre de la Pologne, qui lui aurait fourni d'excellentes occasions d'acquérir l'expérience qui lui manquait et qui lui manque encore, il n'en faut point parler, car on sait que le tzar s'est dispensé d'y paraître en personne, tout en déplorant sans doute ce despotisme de la grandeur souveraine qui, en pareille circonstance, attache presque toujours les rois au rivage.

Avoir une armée admirablement disciplinée et stupidement obéissante, des soldats dont la tenue soit irréprochable dans les circonstances officielles, qui fassent l'exercice comme des mannequins mus par des ressorts intérieurs, tel est le but, tel est le rêve des empereurs de Russie. Un jour, quelqu'un faisait observer au grand-duc Constantin que les guerres contre la France avaient singulièrement formé les soldats russes. « Bah! répondit le prince, LA GUERRE GATE LE SOLDAT. » Cette admirable naïveté révèle, à elle seule, la tendance des autocrates en matière militaire. Nicolas, comme ses devanciers, veut des automates qui paradent proprement et suivant la rigueur des principes. Le reste est peu de chose, et le point de vue moral n'occupe pas le moins du monde ces imprévoyants despotes. Aussi verra-t-on à quels résultats ont abouti ces efforts exclusifs vers un perfectionnement tout superficiel.

Chez l'empereur Nicolas, la fureur du caporalisme est devenue, nous l'avons dit, prédominante. Elle le suit partout, et le soldat se trahit, à chaque instant, sous l'uniforme de généralissime. Il y a quelques années, un atelier de peintres étrangers avait été installé par ordre du tzar dans une salle du palais de l'Ermitage, voisin du palais d'hiver qu'habite la famille impériale. C'était un des plus agréables passe-temps du César d'aller causer familièrement avec les artistes campés auprès de lui. Dès qu'il entrait dans l'atelier, il se saisissait d'un tambour destiné à servir de modèle, et, les baguettes à la main, il se livrait, avec une joie enfantine, à toute sorte d'exercices musicaux capables d'assourdir les oreilles les moins délicates. La vérité historique veut qu'on reconnaisse que Sa Majesté est de première force sur cet instrument. On ne trouverait pas dans la garde nationale parisienne un tambour officiel qui accentue le roulement avec une aussi merveilleuse volu-

bilité, qui module avec autant de perfection tous les rhythmes adaptés au pas ordinaire et au pas accéléré. Il n'y a et ne peut y avoir, à ce sujet, qu'un avis parmi les heureux mortels qui ont été à même d'apprécier le talent de l'empereur de toutes les Russies.

Ce qui frappe ici, ce n'est pas tant la puérilité de cet empereur qui aime à faire montre de son talent sur le tambour, que l'idée de ce qu'il lui a fallu de résolution bizarre et de patience pour acquérir ce singulier talent. Car enfin, personne n'a l'art du tambour inné. Or se représente-t-on un prince, un héritier d'un grand empire, prenant des leçons de tambour, et étudiant gravement, pendant un temps plus ou moins long, les ressources de ce gracieux instrument?

Cette tympanomanie fut très-favorable à un des peintres français qui hantaient l'atelier de l'Ermitage : par un singulier hasard, cet artiste avait conservé de sa vie militaire une grande habileté sur le tambour. Un jour, l'empereur, en s'approchant de l'atelier, entend un magnifique roulement. « Qu'est cela, dit-il, en entrant, et qui donc manie ainsi les baguettes? — C'est moi, répond M. T...... » Et le tzar de féliciter chaudement le peintre. En même temps, il prend un autre tambour, et les voilà tous deux luttant de savoir-faire, faisant retentir les échos du palais du bruit de leur abominable charivari. A partir de ce moment, la plus étroite sympathie régna entre le monarque et l'artiste. Il n'avait manqué qu'un verre de rogomme pour cimenter une amitié née sous de si bruyantes auspices. Malheureusement le peintre se crut autorisé à pousser la familiarité avec l'empereur jusqu'à le traiter *tambour battant*. Il ne savait pas que les caresses d'un autocrate sont perfides comme les jeux du chat avec sa victime. Après avoir longtemps fait patte de velours, Nicolas fit sentir ses griffes à M. T....., qui dut plier bagage et quitter au plus vite St-Pétersbourg et la Russie.

L'empereur ne se contentait pas de tambouriner dans l'atelier de l'Ermitage; il se plaisait aussi à faire l'exercice avec un fusil qui se trouvait là à titre de modèle. Et certes, il exécutait la charge en douze temps avec une précision qu'aurait enviée le plus expert instructeur de l'armée prussienne. — Quand Nicolas entrait dans la salle, en jetant les yeux sur les tableaux commencés, il apercevait d'un coup d'œil les erreurs que l'artiste avait commises dans les détails de la tenue militaire. C'était un bouton placé trop haut ou trop bas, ou un sous-pied trop large d'un ou deux millimètres, que sais-je? Le plus petit *lapsus* était immédiatement dépisté par le sagace caporal, et rectifié avec tout le sérieux d'un professeur d'armes. M. Ladurnère, un des peintres dont il est ici question, était particulièrement estimé de Nicolas, parce que dans

ses tableaux de bataille, fort médiocres du reste, il s'étudiait à reproduire tous les détails de l'uniforme, jusqu'aux agrafes des habits et aux numéros inscrits sur les boutons.

Comment espérer d'un tel monarque la moindre indulgence pour les négligences des subalternes? Demandez aux officiers russes s'il est possible de trouver un supérieur plus brutal et plus méticuleusement sévère que Nicolas? Un fait entre mille montrera l'importance que cet empereur attache à des choses qui n'en ont pas réellement et donnera la mesure de la violence de son caractère : — Après les manœuvres de Wosnecensk, en 1837, le tzar alla inspecter le corps de Crimée commandé par le général Mouravief. Ces troupes, spécialement chargées des travaux du port de Sévostopol, et maniant la pelle et la pioche pendant les deux tiers de l'année, étaient et devaient être moins bien exercées que celles des colonies militaires du Sud. L'empereur, qui avait été enchanté de la tenue des troupes de Wosnecensk, depuis longtemps dressées par le comte de Witt, s'aperçut aisément de l'infériorité de la garnison de Sévostopol. Au lieu de recommander au général l'instruction de ses soldats, il entra tout d'abord en fureur et apostropha grossièrement le commandant Mouravief à la tête de ses régiments. Il fit plus : il publia un ordre du jour destiné à être envoyé dans toutes les provinces de l'empire, et dans lequel il signalait le général Mouravief comme un homme indigne d'exercer plus longtemps des fonctions supérieures dans l'armée. En même temps il destitua le malheureux officier [1].

Tel maître, tel valet. Nulle part cet aphorisme n'est plus vrai qu'en Russie. Il suffit que l'autocrate aime à s'occuper de tout ce qui touche à la discipline militaire, pour que les courtisans et la famille impériale elle-même croient devoir imiter son exemple. Le grand-duc Michel n'est pas moins infecté de ce goût ridicule que son auguste frère. Ce prince est si entiché de caporalisme, qu'il fit pendant un assez long temps manœuvrer dans une galerie de son palais une compagnie de magnifiques grenadiers ENTIÈREMENT NUS. Assisté de son médecin, il étudiait au point de vue anatomique toutes les évolutions, et cherchait à modifier l'exercice suivant le jeu naturel des muscles. — « Docteur, il me semble que le cubitus ne se meut pas librement dans le mouvement que je viens de commander. Qu'en pensez-vous? — Le tarse et le tendon d'Achille ne sont-ils pas gênés par ce changement de position? — Je crois que si je

[1] Un voyageur français, qui avait vu M. Mouravief chargé d'embonpoint et même beaucoup trop gros, le trouva, quelques mois après, d'une maigreur effrayante. Le pauvre homme ne pouvait se consoler de l'affront qu'il avait reçu à la face de toute l'armée russe, pour quelques manœuvres ou quelques mouvements d'exercice imparfaitement exécutés.

faisais porter l'arme un peu plus haut, la cuisse se développerait mieux. — N'y aurait-il pas moyen de faire saillir davantage les muscles pectoraux? » Et cette clinique militaire continuait ainsi pendant plusieurs heures consécutives. Nous ne jurerions pas que Son Altesse Royale n'ait pas complété ses études de physiologie soldatesque en disséquant elle-même quelques grenadiers, pour imiter l'exemple de ces professeurs d'équitation qui, le scalpel à la main, cherchent dans les flancs entr'ouverts des chevaux de nouveaux principes de science hippique. Le prince aurait fait déshabiller la Russie pour se donner le délicieux spectacle d'une armée innombrable manœuvrant *in naturalibus*. Mais, soit que son frère le tzar en eût conçu quelque jalousie, soit que la grande-duchesse sa femme craignît que la vue quotidienne d'un bataillon d'Antinoüs n'inspirât à son époux le goût exclusif de la statuaire antique, Son Altesse Royale dut renoncer à son joujou anatomique, et se contenter de la gloire d'avoir reculé, par ces conceptions éminemment originales, les limites du caporalisme.

Les voyageurs s'écrient : « La Russie est un vaste corps de garde! » Oui, sans doute, et il serait impossible qu'il en fût autrement. Tout, ici, est organisé suivant les goûts et les caprices du souverain. Le souverain aime à jouer au soldat; il est tout simple que les sujets se prêtent à ses fantaisies et se fassent militaires au moins par l'habit. Aussi, quand vous arrivez à St-Pétersbourg, vous semble-t-il que vous entrez dans une immense citadelle, dans un véritable camp. En Russie, tout est soumis à la discipline militaire, et la nation entière est constamment l'arme au bras. Tout ce qui tient au gouvernement de près où de loin, porte l'uniforme; les juges, les étudiants, les professeurs n'en sont pas dispensés. L'uniforme, dans cet étrange pays, est l'objet d'un culte particulier, c'est le signe de la sujétion, et, à ce titre, il ne saurait être mieux à sa place. Les Russes aiment beaucoup le bal masqué; eh bien, les hommes n'y peuvent paraître qu'en uniforme, et un petit manteau suspendu derrière le collet de l'habit constitue à lui seul le déguisement. — L'impératrice ayant, un jour, assisté à la représentation d'un proverbe chez un diplomate, en fut si ravie, qu'elle pria l'empereur de lui procurer le même plaisir dans son propre palais. Le tzar refusa, « parce que les acteurs seraient obligés de mettre bas l'uniforme, et qu'une pareille licence à la cour serait d'un très-mauvais effet. » — L'étiquette militaire, voilà la religion des Russes qui entourent le souverain. Malheur au fonctionnaire qui, même avec les motifs les plus légitimes, manquerait à cette loi rigoureuse! Du reste, les sujets se façonnent aisément aux absurdes obligations que leur impose cette vie d'automate. Voici une anecdote qui montre jusqu'à quel point les

supérieurs poussent l'exigence et les subordonnés la soumission en matière d'étiquette et d'uniforme. Le général Langeron, ce renégat qui a si longtemps porté les armes contre la France, était cloué dans son lit par un violent accès de goutte. Tout à coup sa femme annonce le grand-duc Michel. Ce fut un coup de théâtre : le général jette son bonnet de nuit, demande sa capote, qu'il endosse, met son hausse-col, et s'arrange de manière à recevoir le prince dans la tenue la plus sévère. Et il était moribond ! et il avait les deux jambes presque paralysées ! — Cependant le général Langeron était un des militaires les plus estimés à St-Pétersbourg. Il était comblé des faveurs de la famille impériale ; on l'aimait particulièrement à la cour, non-seulement à cause de ses services, mais encore et surtout à cause de son caractère enjoué, de son esprit et de ses bons mots. Il pouvait donc se croire autorisé à se dispenser, durant ses accès de goutte, du cérémonial ordinaire en présence de ses chefs. Il n'en était rien. Fixé depuis trente ans en Russie, il s'était plié aux habitudes de la discipline moscovite, et tenait à ne pas déplaire à son tout-puissant patron, dont la faveur tient quelquefois à un bouton de guêtre ou à un passe-poil. Ce fait nous a été raconté par une personne qui en a été témoin.

Du reste, l'empereur Nicolas lui-même a fait mieux que cela : pendant toute la cérémonie du mariage de sa fille avec le duc de Leuchtenberg (1839), on l'a vu, oubliant la solennité du lieu et de la circonstance, et surmontant l'émotion qu'il devait éprouver, se déranger à chaque instant pour rectifier les infractions à l'usage et au programme officiel. On le voit, en Russie l'étiquette passe avant toutes les convenances, et avant d'être père on est soldat, c'est-à-dire une machine soumise à certaines règles décrétées par un maniaque que préoccupent sans cesse les formules de *l'école de bataillon* et les traditions de la parade.

Encore si ces habitudes d'esprit et d'allure étaient compensées, chez Nicolas, par des instincts bienveillants et des élans de magnanimité ! Mais, il faut bien le dire, cet autocrate porte, dans tous ses actes, dans toutes ses résolutions, cette roideur, cette froide dureté qui se font remarquer dans ses manières quand il pose devant un corps d'armée. On peut citer de lui des traits nombreux qui révèlent sinon une insigne cruauté, du moins une grande insensibilité et une violence qui cède quelquefois aux conseils de la politique et de la raison d'État, mais jamais à ceux de la clémence. Et d'abord toute sa conduite envers la Pologne vaincue [1] témoigne d'un esprit de vengeance qui touche à la barbarie. Mais tenons-nous-en, quant à présent, aux faits isolés, et nous en trouverons de non moins significatifs.

[1] Voir le chapitre consacré à la Pologne.

Il n'est pas rare de voir cet empereur aggraver, de son propre mouvement, le châtiment des malheureux que la loi a frappés. Beaucoup de jugements ont été modifiés par lui, et presque toujours dans le sens d'une augmentation de peine. Nous en rappellerons trois exemples qui se rapportent à des faits assez connus. En 1827, on découvrit l'existence d'une société politique organisée parmi les officiers du corps lithuanien. Le fils du général Ilgestrom était du nombre des affiliés. Tous furent arrêtés et condamnés par un conseil de guerre à être dégradés et envoyés dans les garnisons de la Sibérie. Il semble que le châtiment était assez sévère, car il brisait la carrière des condamnés et leur infligeait un exil éternel. Mais la justice de l'empereur n'avait pas encore prononcé. L'arrêt fut, comme d'ordinaire, soumis à Nicolas, qui, usant de son droit souverain de révision, fulmina contre tous les prévenus la condamnation aux mines ! Or, nous l'avons dit dans le précédent chapitre, en Russie, le despotisme use peu de la peine de mort, parce que le principal objet de la législation pénale, dans un État de régime autocratique, c'est de flétrir l'homme et de lui rappeler, par un châtiment ignominieux, que sa condition est essentiellement précaire. Dans cet ordre d'idées le travail des mines est la peine la plus sévère après le supplice capital ; car il entraîne et implique l'exil, les galères, le knout et toutes les misères du forçat russe en Sibérie [1]. On voit que la sévérité de Nicolas s'exerce avec discernement, et qu'avec lui les condamnés ne perdent jamais au change.

Même cruauté dans l'affaire du porte-enseigne Anguel, que nous raconterons plus loin dans tous ses détails. Anguel avait été condamné à passer deux fois à travers les verges d'un escadron. L'empereur, jugeant que ce n'était pas assez pour un délit, à coup sûr très-véniel, écrivit en marge du jugement : « J'approuve l'arrêt, mais j'ordonne que le coupable passe *trois fois* à travers les verges de *deux* escadrons, qu'il soit destitué de son grade à perpétuité, *sans pouvoir quitter le service de la Russie* [2] ni avancer dans aucun cas. L'arrêt doit être exécuté immédiatement. » Or, passer trois fois à travers les verges de deux escadrons, ou recevoir environ deux mille coups de bâton, c'est tout simplement la mort. Nous l'avons déjà fait remarquer : en Russie on ne guillotine pas, mais on tue sournoisement avec le knout, qui a, de plus, l'avantage de flétrir la victime ; on ne fusille pas les militaires, mais on les fait hypocritement expirer sous le bâton, dans des tortures atroces et avec le sentiment de leur dégradation morale.

[1] Voir le chapitre *Sibérie*.

[2] Anguel était Saxon.

En 1828, quelques Polonais, accusés de complot contre le gouvernement russe, furent traduits devant le sénat et acquittés, faute de preuves. Mais ils n'échappèrent pas à la vengeance de l'empereur. La justice les avait absous, la haine du despote les condamna. Deux furent envoyés en Sibérie, le reste fut placé sous la surveillance de la police. Les juges, c'est-à-dire les sénateurs, subirent une détention d'un an à Varsovie.

Le fait suivant est encore plus odieux : il prouve que Nicolas n'est pas exempt de cette bizarrerie, souvent cruelle, qui est le propre d'un grand nombre de despotes.

Un homme, un Français, employé comme professeur dans un collége de St-Pétersbourg, est chargé, un dimanche, de conduire les élèves à la messe. Pendant l'office, il s'assied sur une chaise placée par hasard auprès de lui. Or, dans la religion grecque, il est défendu de s'asseoir durant le service divin. Le prêtre fait signe à l'étranger de se lever ; celui-ci n'obéit pas au geste menaçant du pope.

Certes, il ne viendra à l'idée d'aucun homme de sens que M. R..... (c'était le Français en question) eût la coupable et folle intention d'offenser la susceptibilité religieuse des Russes. Évidemment il était sous l'empire d'une préoccupation toute-puissante, ou obligé, par une subite indisposition, de se tenir assis. La raison disait cela ; mais les nécessités du despotisme disaient autre chose. Le fait fut rapporté à l'empereur, pape et juge suprême. Quelques jours auparavant, pareille chose s'était passée sous les yeux même du tzar, et dans des circonstances bien plus graves : un secrétaire du ministre de Sardaigne, assistant à la messe dans la chapelle impériale, avait trouvé de bon goût de rester debout au moment où les fidèles se prosternaient pour l'adoration. L'empereur avait été vivement blessé de cette conduite, évidemment dictée par une pensée blâmable ; mais comme il s'agissait d'un membre du corps diplomatique, il avait fermé les yeux, attendant qu'une occasion s'offrît de châtier le secrétaire de légation sur le dos de quelque individu sans importance. — Le mot *lâcheté* n'est pas rayé du dictionnaire des gouvernements despotiques.

Le professeur se trouvait dans le même cas que le sujet du roi de Sardaigne, avec cette différence, pourtant, que tout se réunissait pour le rendre parfaitement excusable. Mais l'empereur est irrité et il faut qu'il se venge. Qu'ordonnera-t-on du coupable? l'enverra-t-on en Sibérie? lui donnera-t-on le knout? — Ce serait trop peu. Heureusement l'empereur Nicolas a des ressources d'imagination que n'ont pas les rois constitutionnels. — « Ce Français doit être fou, dit-il ; qu'on l'enferme dans un hôpital d'aliénés! »

L'ordre fut ponctuellement exécuté. Le malheureux Français fut saisi,

garrotté, affublé de la camisole de force et jeté dans un cabanon.... Il en sortit au bout de quelques jours, grâce aux énergiques sollicitations de l'ambassadeur français, mais il en sortit *complétement fou*. L'empereur avait dit : « Cet homme est un insensé. » Il n'avait fait que prédire ce qui arriverait par son ordre. — On n'a pas besoin d'ajouter que le professeur fut immédiatement expulsé de Russie [1].

Un document précieux, et qui a une importance historique, nous offre le tzar Nicolas *peint par lui-même*. C'est le discours adressé par cet empereur à la municipalité de Varsovie, le 16 octobre 1835. Nous reproduisons ici cette pièce, en rétablissant les passages qui avaient été supprimés dans le texte publié en France :

« Je sais, messieurs, que vous avez voulu me parler ; je connais même le contenu de votre discours, et c'est pour vous épargner un mensonge que je désire qu'il ne me soit pas prononcé. Oui, messieurs, c'est pour vous épargner un mensonge, car je sais que vos sentiments ne sont pas tels que vous voulez me le faire accroire.

« Et comment y pourrai-je ajouter foi, quand vous m'avez tenu ce même langage la veille de la révolution ?

« N'est-ce pas vous-mêmes qui me parliez, il y a cinq ans, de fidélité, de dévouement, et qui me faisiez les plus belles protestations d'attachement? Quelques jours après, vous avez brisé vos serments, vous avez commis des actions horribles.

« L'empereur Alexandre, qui avait fait pour vous plus qu'un empereur de Russie n'aurait dû faire, qui vous a comblés de bienfaits, qui vous a favorisés plus que ses propres sujets, et vous a rendus la nation la plus florissante et la plus heureuse, l'empereur Alexandre a été payé de la plus noire ingratitude.

« Vous n'avez jamais pu vous contenter de la position la plus avantageuse, et vous avez fini par briser vous-mêmes votre bonheur. Je vous dis ici la vérité pour éclaircir notre position mutuelle, et pour que vous sachiez bien à quoi vous en tenir ; car je vous vois et vous parle pour la première fois depuis les troubles.

« Messieurs, il faut des actions et non pas des paroles ; il faut que le repentir vienne du cœur. Je vous parle sans m'échauffer ; *vous voyez que je suis calme ; je n'ai pas de rancune et je vous ferai du bien malgré*

[1] M. R. . . . . a fait une longue maladie, suite naturelle du traitement barbare qu'il avait subi par ordre de Nicolas. Il habite actuellement Paris, et il est facile de voir, quand on lui parle de la Russie et de St-Pétersbourg, que son intelligence a gardé des traces funestes du terrible ébranlement qu'elle a éprouvé.

vous. Le maréchal que voici remplit mes intentions [1], me seconde dans mes vues, et *pense aussi à votre bien-être*. (A ces mots, les membres de la députation saluent le maréchal.) Eh bien, messieurs, que signifient ces saluts? Avant tout, il faut remplir vos devoirs. Il faut se conduire en honnêtes gens. Vous avez, messieurs, à choisir entre deux partis : ou persister dans vos illusions d'une Pologne indépendante, ou vivre tranquillement et en sujets fidèles sous mon gouvernement.

« Si vous vous obstinez à conserver vos rêves de nationalité distincte, de Pologne indépendante, et de toutes ces chimères, vous ne pouvez qu'attirer sur vous de grands malheurs. *J'ai fait élever ici une citadelle, et je vous déclare qu'à la moindre émeute, je ferai foudroyer la ville ; je détruirai Varsovie*, ET CERTES, CE NE SERA PAS MOI QUI LA REBATIRAI!

« *Au bout du compte, je suis content que les choses en soient arrivées à ce point que je ne doive plus être qu'empereur de Russie ; c'est en ce caractère que je vois en vous mes sujets*, etc. »

Le style, c'est l'homme. Ce langage vulgaire et brutal, trivial et violent, ces menaces, ce ton de matamore vindicatif, cette éloquence sauvage hypocritement abritée derrière de mensongères protestations de calme et de sang-froid, tout cela, c'est l'empereur Nicolas peint de pied en cap, c'est le despote daguerréotypé. Aussi nous dispensons-nous de tout commentaire.

Pour tracer le portrait de Nicolas, nous n'avons pas recours, on le voit, aux assertions hasardées qui courent le monde et qui représentent ce monarque tantôt comme un modèle de douceur et de vertus, tantôt comme un monstre capable des forfaits les plus atroces. Nous ne relevons pas tout ce qui a été dit sur le mystère de la mort d'Alexandre, sur la disparition subite du grand-duc Constantin, et la fin non moins étrange du maréchal Diébitch. Nous savons que la Russie est la terre classique des trépas inexplicables et fantastiques ; que la cour de St-Pétersbourg est comparable à ces mobiles planchers de théâtre, dans lesquels s'ouvrent d'invisibles trappes qui escamotent les personnages voués aux oubliettes par le tyran du mélodrame. Nous aimons mieux mettre sur le compte du hasard, de l'apoplexie et du choléra bien des catastrophes qui ont exercé la maligne sagacité des écrivains hostiles à la Russie. Nous laissons de côté tout ce qui n'a pas le caractère de la certitude, et nous ne jugeons des hommes et des choses que d'après des faits incontestables, des documents écrits, notre propre témoignage, et celui des hommes les plus dignes de foi.

[1] Paskéwitch.

Examinons maintenant une autre face du caractère de l'empereur Nicolas.

La plupart des voyageurs, et M. de Custine entre autres, attribuent à l'autocrate une grande fermeté de caractère, une rare énergie et un courage à toute épreuve. Telle n'est pas l'opinion des étrangers qui ont été à même de juger l'auguste personnage dans la campagne de 1828. Toutes les fois qu'il s'agissait de prendre un parti vigoureux et décisif, Nicolas se montrait irrésolu, timide, inquiet, outre mesure, des chances de succès. C'est l'avis de toutes les personnes qui ont suivi attentivement les opérations de cette guerre, qu'un ennemi plus vigilant et plus actif que les Turcs auraient tiré un immense avantage des pusillanimes hésitations du Fabius moscovite.

Veut-on d'autres preuves de cette timidité instinctive? Qu'on examine l'attitude de Nicolas vis-à-vis de la noblesse de son empire. On le verra risquer modestement et à petit bruit des tentatives de réforme nuisibles aux intérêts de l'aristocratie, et y renoncer avec éclat dès que les nobles murmurent et passent des représentations à la menace.

Pour ne citer qu'un fait qui a produit une vive sensation, nous rappellerons l'ukase du 2 avril 1842 qui contenait des dispositions favorables aux serfs et pouvait, à la rigueur, être considéré comme un furtif acheminement vers l'émancipation des paysans. Tout aussitôt l'aristocratie réclame et s'agite; cette atteinte bien humble et bien indirecte à ses priviléges excite sa colère, et le bruit de ses doléances arrive jusqu'à l'oreille du monarque. Voilà Nicolas mis en demeure de prouver son énergie et sa fermeté. Mais les mécontents le connaissaient bien. Le 3 du même mois, c'est-à-dire le lendemain du jour où l'ukase réformateur avait été publié, une nouvelle ordonnance vint calmer les ressentiments des seigneurs ameutés. Dans ce second ukase, l'empereur se défendait de toute intention d'affranchir les serfs, et déclarait que les dispositions dont on se plaignait ne devaient être regardées que comme réglementaires et sans aucune portée sérieuse. « Sa Majesté, ajoutait le ministre de l'intérieur Pérowski, en m'ordonnant de communiquer tout ce qui est dit ci-dessus à MM. les gouverneurs militaires et civils, leur impose en même temps les obligations suivantes : 1° de veiller avec soin à ce qu'il ne soit fait, à l'occasion dudit ukase, aucune fausse interprétation, comme, par exemple, celle de l'affranchissement des paysans; si parmi eux ou parmi les personnes d'une autre condition, il s'en trouvait qui, contre toute vraisemblance, cherchant à répandre des bruits faux et dangereux, trompassent le peuple, d'arrêter ces coupables et de les livrer à toute la rigueur des lois; 2° de veiller également à ce que les paysans demeurent

dans l'obéissance et sous le pouvoir légitime de leurs seigneurs ; s'il s'en trouvait d'insoumis, de les rappeler sur-le-champ à leurs devoirs, autant que possible par des moyens de douceur, et, s'il le fallait, par toute la sévérité que les lois autorisent. »

La reculade vous semble-t-elle assez complète? Trouveriez-vous dans l'histoire des monarchies modernes beaucoup d'exemples d'une pareille faiblesse?

Ce qui s'est passé à la cour de Russie et dans le for intérieur du tzar, au moment de la révolution de juillet, est fort peu connu. Ce que nous allons en raconter, d'après des témoignages irrécusables, apportera de nouvelles preuves à l'appui de nos assertions. — Constatons d'abord que le tzar avait prévu ce qui se passerait en France. Un jour du mois d'avril 1830, il manda notre ambassadeur, M. le duc de Mortemart, l'engagea à monter en traîneau à côté de lui, et, malgré un froid piquant, qui gratifia le diplomate d'un gros rhume, ils firent le tour de la capitale, tous deux seuls, et n'ayant pour témoin de leur entretien que le cocher, qui ne comprenait pas un mot de français. L'empereur dit à M. de Mortemart que le cabinet des Tuileries préparait un coup d'État contre les libertés de la France. — A ces mots, l'ambassadeur se récria et affirma que son auguste interlocuteur se trompait. Il n'avait, en effet, reçu de son gouvernement aucune communication qui pût lui faire seulement soupçonner que tels fussent les projets du ministère Polignac. Nicolas insista, et déclara qu'il était parfaitement informé et au courant de tout ce qui se tramait chez nous contre nos franchises politiques. Il ajouta que c'était folie à Charles X de vouloir pousser à bout le peuple français, déjà profondément irrité ; qu'il y allait de sa couronne, peut-être même de sa vie ; que les puissances signataires des traités de 1815 voyaient avec un vif déplaisir ces dangereuses aberrations. S'animant peu à peu, et donnant involontairement des signes physionomiques d'inquiétude et de frayeur, il fit à M. de Mortemart un sombre tableau des désordres que l'obstination réactionnaire des Bourbons allait infailliblement occasionner. Enfin, il termina par cette phrase, qui est un véritable document d'histoire contemporaine : « Dites bien au roi Charles X que si nous avons garanti à sa famille la couronne de France, nous avons garanti à la nation française la charte et les institutions qui en découlent ; dites-lui que, s'il viole le pacte solennellement juré, nous nous considérerons comme dégagés envers lui, et que nous ne prendrons plus conseil que de l'intérêt de nos peuples. »

Pour qui connaît la politique stationnaire et antilibérale du tzar, ce langage s'explique par la crainte que lui inspirait l'orage formé au-dessus

de la France, et nullement par une généreuse inspiration d'équité envers la nation française. Quoi qu'il en soit, et c'est ce que nous avons voulu constater par ce récit, la révolution de juillet *était prévue par Nicolas*. Le tzar avait calculé la marche des choses et des événements, et d'ailleurs, les rapports de ses nombreux espions ne lui laissaient aucun doute sur l'issue de la lutte engagée chez nous entre le pouvoir et le pays. Il savait un conflit inévitable, et il devinait qu'il serait fatal à la branche aînée des Bourbons.

Or un danger prévu perd beaucoup de ses proportions. On le redoute moins précisément parce qu'on a le temps ou de l'écarter ou de l'atténuer; et certes, depuis avril jusqu'à juillet, Nicolas avait eu tout le loisir de se familiariser avec l'idée de ce péril qui, d'abord, lui avait semblé si formidable. Qu'arriva-t-il cependant ?

Quand la nouvelle de la révolution lui parvint, l'empereur fut saisi à la fois d'une colère violente et d'une terreur profonde. Comme il se rendait en toute hâte chez son frère, le grand-duc Michel, pour lui faire part de ce terrible événement, il rencontra dans une pièce d'attente une française, mademoiselle Meunier, lectrice de la grande-duchesse : « Eh bien, s'écria-t-il d'un ton furieux et le visage altéré, vos compatriotes font de belles choses ! Cette race maudite en veut donc au repos de l'univers ! » Et laissant la pauvre demoiselle consternée de cette singulière apostrophe, il poursuivit son chemin avec les marques d'une agitation fébrile. La réflexion fut impuissante à calmer cette significative émotion. L'empereur voyait le fantôme de 93 se dresser à l'occident et menacer de nouveau le principe monarchique. C'en était assez pour lui inspirer une de ces résolutions désespérées qui trahissent la frayeur; il se promit de déclarer la guerre à la France, et tout fut préparé pour entrer en campagne, avant que nous pussions nous reconnaître et aviser aux moyens de nous défendre.

Mais il était écrit que le tzar serait préservé des suites de son cruel émoi par une nouvelle alerte encore plus forte et plus féconde en redoutables péripéties. La Pologne fit aussi sa révolution, et l'étincelle échappée de Varsovie allait sans doute embraser les éléments révolutionnaires qui couvaient sourdement en Europe. Désormais il y avait une barrière infranchissable entre la Russie et la France. Il faudrait d'abord combattre les Polonais, et quel que fût le résultat de la lutte, il serait déplorable pour l'armée russe qui ne pourrait plus se montrer sur les champs de bataille de l'Occident que mutilée, fatiguée et peut-être épuisée. Le tzar était en proie aux plus poignantes perplexités. Enfin, il s'arrêta à un parti qui prouve d'une manière éclatante et sans réplique l'excès de sa

terreur : il fit faire, lui, l'empereur de Russie, le despote vindicatif, des propositions d'arrangement aux chefs de la révolution polonaise! Les principaux articles de ce programme de conciliation étaient : que la nationalité polonaise serait reconnue et garantie; que la Pologne serait gouvernée par un vice-roi *polonais*, nommé par l'empereur, il est vrai, mais choisi parmi trois candidats présentés par le sénat; que le royaume de Pologne s'administrerait lui-même, et que, pour garantie de la bonne foi du tzar dans l'exécution de ces engagements, pour donner à l'indépendance de ce royaume reconstitué toute sécurité du côté de la Russie, toutes les forces moscovites entretenues jusque-là en Pologne seraient immédiatement et pour toujours rappelées. Rapprochez ceci du discours de Varsovie cité plus haut, et dites s'il est possible d'attribuer ces propositions à un sentiment de générosité ou de justice?

Plus tard, quand Nicolas vit la marche toute pacifique que prenait en France le torrent révolutionnaire, quand il fut bien et dûment assuré des dispositions plus que bénignes du gouvernement issu des barricades, il se montra intraitable envers les Polonais. Comme le duc de Mortemart retournait en Russie, en passant par le duché de Posen, sa voiture fut, pendant une nuit ténébreuse, arrêtée dans un bois par des Polonais qui venaient le supplier d'intercéder pour eux auprès de l'empereur. Mais il n'était plus temps. M. de Mortemart fit tous ses efforts pour fléchir la colère de l'autocrate, désormais privée du contre-poids de la peur ; tout fut inutile, et Nicolas, délivré de ses mortelles appréhensions, donna un libre cours à ses sanguinaires rancunes contre un peuple vaincu.

On a beaucoup vanté la conduite de l'empereur Nicolas dans l'insurrection militaire qui éclata lors de son avénement au trône, et aussi pendant le choléra, en 1832. Rétablissons les faits dans toute leur vérité, et l'on verra que, chez ce monarque, la première impression dans les conjonctures périlleuses, c'est la peur, et que le courage ne lui vient que lorsque le poltron se révolte. Il est vrai qu'alors il devient véritablement héroïque, et que quelquefois même il touche au sublime; mais il n'arrive jamais à cet état d'exaltation qu'après avoir passé par la couardise. — Dans l'insurrection de 1825, il fut d'abord hésitant, troublé, indécis; il ne descendit sur la place publique que lorsqu'il vit qu'il y allait non-seulement de son trône, mais aussi de son existence et de celle de toute sa famille. — Au moment de l'invasion du choléra, il quitta prudemment St-Pétersbourg et alla se réfugier à Péterhoff, résidence impériale située à quelques verstes de la capitale. Par son ordre, un cordon sanitaire fut formé, afin, non pas d'interdire l'entrée de la ville, mais d'empêcher qu'on en sortît et que le fléau se propageât jusqu'à l'asile de sa très-pol-

tronne majesté. Le corps diplomatique ne lui dissimula point l'étonnement que lui causait cette fuite inopportune ; mais la pusillanimité l'emporta, et le tzar persista à rester éloigné du foyer de l'épidémie. Cependant son absence commença à être mal interprétée par le peuple ; quelques fanatiques énergumènes répandaient des bruits d'empoisonnement ; la difficulté de se procurer des vivres, difficulté résultant de la défense de sortir de la ville une fois qu'on y était entré, surexcita la colère de la populace russe. Sept ou huit mille mougiks, armés de haches, se réunirent sur une des places de Pétersbourg et préludèrent à la révolte et à l'assassinat en poussant des hurlements épouvantables. Plusieurs bourgeois furent égorgés comme empoisonneurs. En un instant, la terreur fut au comble, et personne n'osa plus sortir. L'absence de l'empereur aggravait cet état de choses. Le maître ayant disparu, par une conséquence naturelle du gouvernement despotique, tous les ressorts de l'administration étaient paralysés. On marchait droit à l'anarchie et peut-être à une révolution, qu'aurait favorisée l'éloignement de la garnison, envoyée en Pologne. Enfin, l'empereur, prévenu de ce qui se passait, se décida à reparaître : l'heure du courage avait tardivement sonné ! Il part dans une calèche, ayant pour toute escorte cinq ou six cavaliers, se dirige tout droit vers le théâtre de l'émeute, harangue la foule avec une éloquence entraînante, se prosterne pour implorer la clémence du Tout-Puissant, et la multitude qui l'entoure tombe à genoux avec lui, persuadée, subjuguée, fascinée par sa présence et ses exhortations.

Voilà comment le courage de Nicolas se manifeste. Il est presque toujours précédé d'un accès de pusillanimité. Le premier mouvement est un acte de faiblesse ; le second est quelquefois une inspiration d'admirable intrépidité. Est-ce là le courage véritable, le courage dans la sérieuse acception de ce mot ? Harpagon est-il moins avare pour se mettre, une fois le temps, en frais de gala ?

Mais la courtisanerie russe tient à faire de l'autocrate un héros, que dis-je ? un demi-dieu, et elle a trouvé de complaisants échos, même au milieu de nous !

Nicolas a des goûts et des habitudes domestiques assez simples. Le cabinet qu'il occupe dans le palais d'hiver, sa résidence pendant huit mois de l'année, est d'une élégance de bon goût, mais nullement somptueux. L'ordinaire de sa table n'a rien du faste oriental ni de la recherche gastronomique de nos Lucullus modernes. Toute la dépense de bouche est réglée suivant un marché à forfait conclu avec le maître d'hôtel en chef. Toutes les fois qu'il y a bal à la cour, les frais du souper sont calculés sur le pied de 1,000 roubles par cinquante personnes. Du moins,

tels étaient les arrangements de l'empereur avec son cuisinier il y a quelques années. Ceci annonce, de la part de Nicolas, des instincts d'économie assurément fort louables, et qui n'impliquent pas l'avarice. La libéralité de ce souverain nous paraît même hors de doute et incontestée, surtout quand elle s'exerce envers les étrangers. En pareil cas, est-ce générosité naturelle, ou désir de se faire au dehors un renom de munificence, nous ne savons. Quoi qu'il en soit, nous connaissons de Nicolas des actes de largesse qui prouvent qu'il est exempt de cette lèpre morale que le peintre d'Eugénie Grandet, aidé de Molière, a si énergiquement caractérisée.

M. de Montferrand, architecte français, établi depuis longtemps en Russie, reçut de Nicolas 100,000 francs, et une pension de 5,000 francs, pour avoir élevé la colonne d'Alexandre. M. Chateau, qui a établi en Russie deux lignes télégraphiques de jour et de nuit, a touché pour prix de ses travaux, 200,000 francs, et jouit encore en France d'un traitement de 20,000 francs[1].

Les Russes sont très-fiers de ces grandioses façons d'agir de leur empereur envers certains étrangers. Ils citent avec orgueil les noms des voyageurs qui ont trouvé à la cour du tzar une hospitalité empressée et de fastueuses prévenances. Il est de fait que Nicolas exerce envers les curieux qui arrivent dans son empire le merveilleux talent de charlatan qui le distingue, et qu'il emploie à l'égard de ceux qui en valent la peine de prodigieuses ressources d'habileté. Mais, quand on arrive à connaître un peu complétement la Russie et l'homme qui la gouverne, on finit par perdre ses illusions sur ce point, et les yeux les plus prévenus sont bien obligés de s'ouvrir et de voir la vérité. Nous pourrions citer plusieurs de nos compatriotes qui savent à quoi s'en tenir sur la sincérité de ces démonstrations envers les étrangers; nous nous bornerons quant à présent à un nom et à un fait :

M. Clapeyron était ingénieur au service de l'empereur Nicolas, et attaché, avec le grade de colonel, à l'une des grandes institutions publiques de St-Pétersbourg. Après la révolution de juillet, il devint suspect, comme tout ce qui, en Russie, portait le nom de Français. Sur la dénon-

[1] M. Chateau ayant inventé un perfectionnement à son procédé télégraphique, l'empereur l'a invité à revenir à St.-Pétersbourg pour appliquer ses nouvelles idées. M. Chateau s'est mis à la disposition de l'autocrate à condition qu'il ne serait pas obligé de faire le voyage de Russie, qu'on lui allouerait 100,000 francs, et qu'on donnerait une magnifique parure de diamants à sa femme. Nicolas ayant trouvé ces conditions un peu dures, l'affaire en est restée là. Nous citons ces détails afin de montrer de quelle manière les gens qui connaissent bien le despotisme ont coutume de traiter avec lui.

ciation d'un misérable, qui avait besoin d'acheter un grade ou une distinction par un infâme mensonge, il fut condamné par l'empereur à expier par l'exil les opinions libérales qu'on lui supposait. Et ici l'on va voir quelle lâche perfidie le despotisme russe sait mettre à son service, pour ne rencontrer aucune opposition à l'exécution de ses volontés : M. Clapeyron fut mandé chez son supérieur, qui lui dit du ton le plus mielleux que l'ingénieur chargé des travaux de certain gouvernement du nord de l'empire était soupçonné de malversation; que l'empereur désirait envoyer dans cette province un homme probe et capable; que son choix était tombé sur lui, et qu'il eût en conséquence à partir dans les vingt-quatre heures.

Ne se doutant pas du piége qu'on lui tendait, M. Clapeyron partit, en effet, dans la plus parfaite sécurité. En arrivant dans la ville qu'on lui avait désignée, il prit la place de l'ingénieur mis à l'index et la haute direction des travaux. Mais l'illusion ne dura pas longtemps. Quelques jours après, arriva un ordre secret qui lui apprit qu'il était là par la volonté de l'autocrate, en punition d'un crime qu'on ne se donnait pas la peine de lui signaler.

Au bout de cinq mois seulement, et sur les pressantes réclamations de notre ambassadeur, il fut remis en liberté. Ce fut en vain qu'il sollicita du ministre de la police une réhabilitation à laquelle il devait tenir et des explications auxquelles il croyait avoir droit. On lui opposa toujours un silence hypocrite ou des fins de non-recevoir. Bref, fatigué de la position intolérable que lui avait faite cette étrange aventure, M. Clapeyron donna sa démission et revint en France, où il attend encore des éclaircissements quelque peu satisfaisants sur ses cinq mois de déportation [1].

On ne sait ce qu'on doit flétrir le plus énergiquement, de cette façon leste et dégagée de confisquer la liberté d'un homme et de briser sa carrière après avoir exploité ses talents, ou de cette perfidie qui emprunte le langage de l'amitié pour frapper sans résistance une victime noblement confiante.

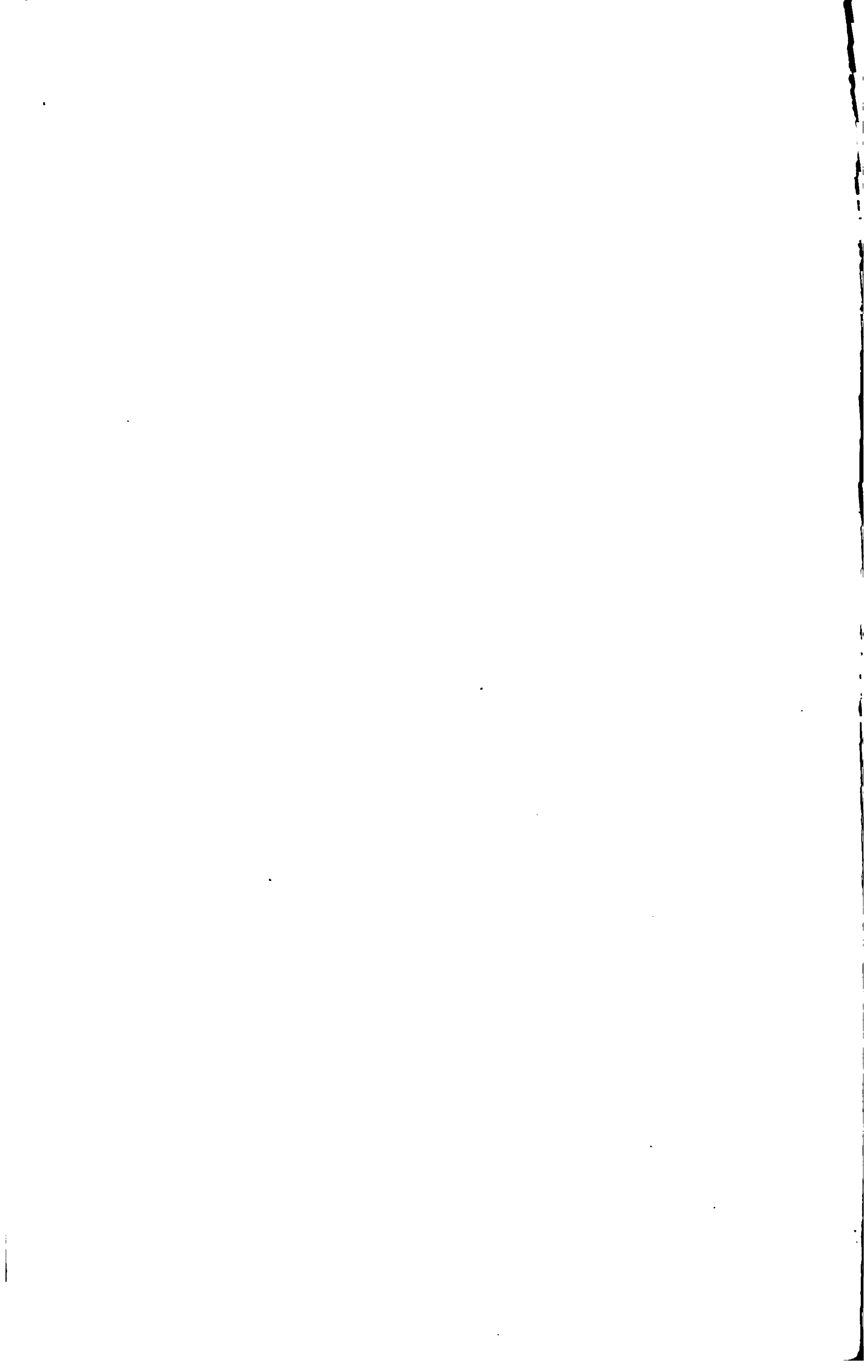
Nous ne peignons pas ici un portrait isolé, mais bien un tableau de famille. Nous allons donc, après avoir consacré à Nicolas l'espace qui était dû à sa personne impériale, nous occuper de l'impératrice, du grand-duc héritier et des autres princes du sang.

L'impératrice Alexandra Feodorowna est, comme on sait, la sœur du roi de Prusse actuel. Elle a dû être fort jolie femme, mais chez elle la décadence physique est arrivée avant l'âge. L'expression souffrante

[1] M. Clapeyron est actuellement ingénieur en chef des mines de France.

de ses yeux bleus, ses orbites profondes et énergiquement encadrées de noir, son nez saillant au milieu d'un visage amaigri, les rides qui sillonnent son cou, sa grande taille qui aspire à se courber, tout en elle atteste ou de cruels chagrins ou de grandes fatigues. La série d'enfants auxquels elle a donné le jour n'a sans doute pas peu contribué à accélérer cette déchéance corporelle. L'existence à laquelle cette princesse s'est condamnée en acceptant la main d'un autocrate a fait le reste. La vie des grands, en Russie, est éminemment monotone : le plaisir de la promenade et de la campagne n'existe que pendant deux mois environ, et encore est-il souvent compromis par de soudains refroidissements de température ou par des chaleurs intolérables. Quant au spectacle, c'est une récréation assez fatigante pour une impératrice, et, dans tous les cas, fort peu hygiénique. Reste le bal, et c'est à ce pis aller que la tzarine s'est vouée avec tout l'excès d'ardeur qu'elle ne trouvait pas à dépenser autrement. Les Allemandes raffolent de la valse ; S. M. Alexandra Feodorowna valsa et dansa ; elle valsa avec fureur, avec frénésie ; elle dansa avec passion et exubérance ; ce fut l'unique affaire de sa vie, la constante préoccupation de sa pensée. Elle donnait quelquefois des matinées dansantes qui se prolongeaient jusqu'au lendemain, et où on la voyait toujours en place et à son poste. Il n'est pas possible de supposer que cette infatigable persistance fût le résultat d'une obéissance passive à des ordres supérieurs ou aux nécessités de l'étiquette. Un pareil dévouement et une abnégation aussi continue mériteraient le nom de martyre, la danse n'étant plus, dès lors, qu'un supplice atroce. Non, c'était affaire de goût chez la tzarine, et elle s'est livrée à ce penchant avec un entraînement qui devait nécessairement lui être fatal, comme tous les exercices violents auxquels les organisations faibles ne peuvent s'accoutumer. C'était sa seule passion, et elle s'y abandonna avec d'autant moins de réserve, que son auguste époux ne trouvait rien à redire à un plaisir aussi innocent. Ce culte effréné pour Terpsichore a détruit la santé de l'impératrice ; la danse a été pour elle un moyen de suicide, volontaire ou non ; on pourrait lire sur son visage dévasté le nombre de nuits qu'elle a consacrées à cette dangereuse gymnastique.

Mais quoi ? La tzarine n'a-t-elle pas en elle-même des ressources qui lui permettent de se priver sans regret de ces turbulentes jouissances ? Sans être une Catherine II, ne peut-elle pas trouver dans l'étude de la littérature, de l'histoire et des arts, une suffisante compensation à ses peines intérieures et aux soucis de la royauté ? faudrait-il croire, avec des gens qui prétendent la bien connaître, que les plaisirs de l'esprit lui étant interdits par l'imperfection de son organisation intellectuelle, elle



est réduite à rechercher de moins nobles passe-temps? Il est difficile de savoir la vérité sur l'intelligence des princes et surtout des princesses. Les uns et les autres ont toujours à leur service tant de courtisans qui se chargent d'avoir de l'esprit pour leurs maîtres, qu'on ne sait jamais à quelle limite s'arrête le chiffre des emprunts.

Si l'on interroge le peuple russe et quelques voyageurs qui ont été bien accueillis à la cour de St-Pétersbourg, on aura du caractère de l'impératrice la plus favorable idée. Mais il est permis de se demander si le peuple et les étrangers sont bien à même de connaître et d'apprécier les qualités morales de cette souveraine. Dans un État tel que la Russie, l'empereur seul peut être bien connu, parce que lui seul ordonne, punit ou fait grâce. La femme du monarque n'intervient jamais, soit qu'elle ait le sentiment de sa faiblesse, soit qu'elle craigne d'offenser l'autorité jalouse du maître suprême. Avec un despote comme Nicolas, surtout, il n'y a point place dans l'empire pour une femme, quelque utile que pût être son assistance. Il s'ensuit que la nation ne sait de la tzarine que son sourire gracieux quand elle passe en voiture, quelques actes de bienfaisance, et ce que les courtisans publient sur l'excellence de son cœur et de son intelligence. Quant aux voyageurs, ils recueillent de la bouche de l'impératrice quelques propos flatteurs pour leur pays, quelques paroles officiellement bienveillantes, et les voilà publiant que la tzarine est un modèle de douceur et de bonté.

Nous ne nous inscrirons pas en faux contre ce jugement, parfaitement conforme aux lois de la galanterie française. Nous dirons seulement que dans sa famille, l'impératrice ne jouit pas de la même réputation d'aménité et d'indulgence. En Allemagne et même parmi ses plus proches parents, elle passe pour être dure, impérieuse, et pour n'avoir rien de la bonhomie germanique. Soit que son caractère ait été modifié par le chagrin, soit que, forcée de renoncer aux priviléges de la jeunesse [1], elle veuille se dédommager de la perte des hommages qui s'adressaient à la *femme* par l'obéissance due à l'*impératrice*, on dit qu'elle se montre sévère et froidement dédaigneuse à ceux qui l'approchent. Y a-t-il ici exagération ou mensonge? Nous ne prononcerons pas sur ce point délicat, aimant mieux, quand il s'agit d'une femme, laisser supposer le bien que d'affirmer le mal.

Le despotisme a des tentations si fortes, qu'on se demande si la tzarine n'y a jamais succombé.

Si l'on cherchait bien, peut-être trouverait-on dans quelques faits signifi-

[1] L'impératrice est née le 13 juillet 1798; elle a donc 46 ans.

catifs la preuve qu'elle n'a pas plus résisté qu'un autre à cette épidémie morale. Et, par exemple, comment qualifierait-on ce fait dont plusieurs centaines de personnes, russes et étrangères, ont été témoins? A l'époque des grandes parades de Wosneecensk, le commerce de la ville d'Odessa donna un magnifique bal à la famille impériale. On croira difficilement que ceux qui payaient les violons fussent exclus de la fête; ce fut pourtant ce qui arriva : le commerce, qui donnait le bal, n'y assista pas. Des nobles russes, des princes, de hauts personnages subir le contact de ces petites gens! fi donc! Cependant tout allait au mieux, quand l'impératrice avise le chef d'orchestre, dont la longue barbe et la chevelure pendante étaient assez remarquables, mais n'avaient rien de surprenant dans un étranger. Sa Majesté se déclare fort scandalisée qu'un musicien se permette d'exhiber fièrement devant elle le signe de la servitude et de la roture [1]. Sur un mot échappé de sa bouche, l'artiste est prié de sortir, et, après une courte absence, il rentre dans la salle sans barbe et les cheveux courts. La volonté de la femme du souverain devait, quelque capricieuse qu'elle fût, être à l'instant même exécutée, car le despotisme russe n'admet ni ajournements ni moyens termes.

On a dit que l'empereur Nicolas, tout en aimant sa femme, la rendait malheureuse. En général, il semble assez difficile qu'une femme trouve le bonheur auprès d'un despote, c'est-à-dire d'un homme chez qui la faculté de faire tout ce qui lui plaît provoque naturellement les abus de la volonté. Et quand cet homme a, comme Nicolas, des habitudes de sévérité exagérée et de dureté inflexible, il est encore plus malaisé, ce semble, que ceux qui lui sont attachés par des liens indissolubles puissent jouir auprès de lui d'une félicité sans nuages. A vrai dire, les princesses allemandes qui ont le courage d'épouser des princes russes jouent presque toujours de malheur. Pour ne pas remonter bien haut, Sophie de Brunswick, femme du tzaréwitch Alexis, la régente Anne, mère infortunée d'Iwan III, ont eu cruellement à se repentir d'avoir accepté le dangereux honneur de faire partie de la famille impériale russe; Catherine II eut beaucoup à souffrir de la brutalité soldatesque de Pierre III, et, chose inouïe, ne trouva le repos que dans le crime; on sait, ou plutôt on peut se douter de ce que les deux femmes de Paul Ier, Natalie de Darmstadt, et Marie de Wurtemberg, ont eu à endurer des étranges violences et des caprices de ce fou couronné; Élisabeth de Bade, en donnant sa main à Alexandre, se condamna à une existence de tristesse et de lar-

[1] En Russie, il n'y a que les mougiks ou paysans qui portent la barbe et les cheveux longs.

mes ; quelque temps seulement avant d'expirer, cet empereur à bout de galanteries, et tardivement honteux de ses écarts de conduite, parut s'apercevoir qu'il avait pour épouse un ange de douceur et de résignation ; quant au grand-duc Constantin, il fit deux victimes, et la première, qui était une princesse de Saxe-Cobourg, expia par une mort prématurée le tort d'avoir cru au bonheur conjugal avec un caporal affublé d'un titre de vice-roi. Nous souhaitons sincèrement que l'impératrice Alexandra Feodorowna ne grossisse pas cette liste déjà trop longue!

Si l'on se fie aux apparences, l'empereur Nicolas est, sinon toujours, du moins assez souvent, et devant des personnes qui en peuvent rendre témoignage, époux affectueux et bienveillant. Il a même, comme un simple bourgeois, ses moments d'épanchements intimes et de familière bonhomie avec l'impératrice. C'est alors qu'il daigne se laisser aller à la plaisanterie plus ou moins assaisonnée de sel attique. Il se plaît à appeler la tzarine « madame Nicolas. » Nous avons même vu une liste de souscription en tête de laquelle était écrit de la main de l'autocrate : « Monsieur et madame Nicolas. » C'est là un *maximum* d'expansion rarement dépassé; et qui peut dire à combien d'actes de despotisme conjugal ces sourires passagers servent de compensation?

On a fait grand bruit de la sévérité de mœurs de Nicolas, on l'a même proposé à tous les maris comme un modèle de constance et de fidélité. A Dieu ne plaise que nous cherchions à détruire de douces illusions et à semer la division dans un auguste ménage; mais force nous est de dire que de méchants bruits ont souvent couru à St-Pétersbourg sur l'empereur. Si l'on en croit certaines gens malintentionnés, S. M. Nicolas ne se contenterait pas d'imiter Louis XIV sous le rapport de l'ambition et du patriotisme; il aurait avec ce grand roi un autre point de ressemblance, et donnerait un démenti à ceux qui l'accusent de n'avoir jamais ressenti que de chastes ardeurs. Après tout, un grain de galanterie ne messied pas à un despote, et il ne suffit pas de *boire et de battre* pour être digne de ce surnom de *diable à quatre* qui allait si bien au royal amant de la belle Gabrielle.

Suivant les mêmes personnes qui osent nier la fidélité conjugale de l'autocrate, les premières infractions au pacte matrimonial remonteraient à une époque déjà quelque peu ancienne. On vit, dit-on, plus d'une fois ce souverain, à Odessa, en 1828, se livrer avec la belle et charmante princesse O....... à ces familiarités qui, d'abord innocentes, finissent presque toujours par devenir coupables. Le tzar aimait à poursuivre la jeune princesse au bord de la mer, et à lui faire, en présence de l'impératrice, toutes sortes d'agaceries, enfantillages inoffensifs et menaçants seulement pour

l'avenir. Ceux qui observaient ces folâtres ébats auguraient mal de pareils préliminaires. Leurs prévisions se seraient-elles vérifiées?

A propos de cette princesse, il est à remarquer que lorsqu'une demoiselle noble est très-jolie, elle est infailliblement nommée dame d'honneur, et que les plus belles d'entre les dames d'honneur sont presque toujours désignées pour accompagner l'empereur et l'impératrice dans leurs voyages. C'est pur hasard, assurément, mais le hasard est quelquefois si mauvaise langue!

Nous sommes ici sur un terrain brûlant; nous le sentons, et avons hâte de le quitter. Loin de nous le désir de donner au livre que nous écrivons l'allure et le caractère d'une chronique scandaleuse; nous laissons à d'autres le facile plaisir de démolir à petits coups cette réputation d'agneau sans tache dont l'autocrate jouit au dehors. A vrai dire, nous ne voyons pas de quelle importance pourraient être nos révélations. Qu'un despote, qu'un homme qui n'a qu'à formuler sa volonté et ses caprices pour être obéi, ait, dans les accès de son humeur érotique, la fantaisie d'user et même d'abuser de cette omnipotence; que, pour se distraire des ennuis du pouvoir, il s'aventure de temps à autre sur le fleuve de Tendre, et daigne, pour quelques instants, échanger la massue d'Hercule pour la quenouille d'Omphale; c'est ce qui nous paraît tout naturel et fort peu digne d'attention sérieuse. Se figure-t-on d'ailleurs qu'il en pût être autrement? Quel ange, ayant les formes matérielles de Nicolas, entouré du prestige de la souveraineté et armé de l'énorme ascendant que donne l'autorité absolue, résisterait aux séductions d'un entourage féminin rompu à toutes les ruses de la coquetterie? Il ne faut pas demander aux hommes plus qu'ils ne peuvent faire et donner, et il faut se montrer juste, même envers un despote.

A quoi n'est pas exposé un souverain puissant, entouré de femmes séduisantes, et qui s'ennuie de la monotonie de son intérieur? Un empereur de la Chine, renommé dans tout son empire et au dehors par sa continence et par sa fidélité maritale, vit, un jour, une jeune princesse, femme d'un mandarin diplomate et nièce de la main gauche d'un monarque voisin. La beauté de la noble étrangère le frappa tout d'abord de surprise, puis elle l'émut profondément; enfin il fut obligé de s'avouer à lui-même qu'il était amoureux de la jeune femme, amoureux fou, amoureux comme un simple mortel, lui, le maître du céleste empire, le monarque invincible, le fils du Ciel, le modèle de la vertu conjugale!

Si l'impératrice le savait? — Hélas! elle le sut! Durant une fête qui se donna dans la résidence impériale, le fils du Ciel laissa imprudemment éclater sa coupable passion; il ne perdit pas du regard la princesse, dansa

souvent, trop souvent, avec elle, lui adressa mille compliments flatteurs et scandalisa tous les assistants par ses impétueuses galanteries. Il y eut de la brouille dans le royal ménage, car la souveraine n'était pas assez aveugle pour ne s'être pas aperçue des façons d'agir de son auguste époux pendant toute la durée de la fête.

Or, au moment où le céleste souverain espérait fléchir la rigueur de l'objet aimé, quelqu'un lui dit que la princesse étrangère, pour laquelle il aurait donné et ses domaines, et sa couronne, et ses sujets, et sa propre femme, était la... (comment dirai-je ce mot?) la... *favorite* de son ministre de la police. Et c'était la vérité ! Le grand mandarin de la police, malgré ses soixante-huit ans bien sonnés, faisait encore le papillon. Bien plus, le vieux Céladon se ruinait en folles dépenses pour l'objet de sa caduque idolâtrie; tous les ans il faisait venir d'une grande ville étrangère qu'on appelle Paris une quantité de riches objets de toilette et de bijoux destinés à sa bien-aimée. Il se ruinait, le brave homme, tant sa flamme était vive! Tout cela, l'empereur le sut, et ce fut pour lui un vrai coup de foudre. Il était si amoureux!

Toutefois il ne se laissa pas aller au découragement; il se savait tout-puissant, bel homme et persévérant en diable. Il persista donc; mais la jeune étrangère préférait la tendresse paisible de son mandarin aux amours orageux et dangereux d'un empereur, d'autant plus qu'elle n'ignorait pas les brusqueries de Sa Majesté et les terribles écarts de sa volonté fantasque.

Le fils du Ciel fut-il heureux? ou bien fut-il dédaigné et repoussé? On ne sait. Ce qu'il y a de certain, c'est que le mari de l'étrangère fut nommé ambassadeur auprès d'un souverain du Nord, et que la princesse dut quitter la capitale du céleste empire. Mais on croit qu'elle trouve encore le moyen de voir, de temps à autre, son cher mandarin septuagénaire. Un astrologue chinois a même prédit que, durant l'été de cette bienheureuse année 1844, les deux amants se rencontreraient dans une ville d'un petit royaume voisin de l'empire du milieu, laquelle est renommée, dans toute l'Asie, pour ses eaux minérales et ses maisons de jeu. Peut-être, averti de la publicité donnée à ce rendez-vous, le mari de la princesse sera-t-il assez bien avisé pour ne pas se séparer de sa fidèle compagne pendant cette belle saison.

Quant à l'empereur, il se consola par d'autres amours. Dieu merci, un fils du Ciel n'est pas à cela près d'une favorite, et il peut jeter le mouchoir à plus d'une femme, noble ou bourgeoise, trop heureuse de cette faveur insigne.

Le mariage de l'empereur Nicolas avec Alexandra Feodorowna a été

remarquablement fécond. Voici les noms et l'âge des enfants qui en sont issus :

Alexandre Nicolaïewitch [1], né le 29 avril 1818;

Marie Nicolaïewna [2], née le 18 août 1819, mariée le 14 juillet 1839 avec le prince Maximilien-Joseph-Eugène-Auguste, duc de Leuchtenberg;

Olga Nicolaïewna, née le 11 septembre 1822;

Alexandra Nicolaïewna, née le 7 juillet 1825;

Constantin Nicolaïewitch, né le 21 septembre 1827;

Nicolas Nicolaïewitch, né le 8 août 1831;

Michel Nicolaïewitch, né le 25 octobre 1832.

Occupons-nous d'abord du grand-duc Alexandre, l'aîné des enfants et par conséquent l'héritier du trône.

Dans sa constitution physique comme dans son caractère, le grand-duc héritier paraît tenir plus du sang allemand que de la race slave. L'une et l'autre sont empreints de ce cachet de mollesse qui est le propre des tempéraments lymphatiques. On devine que ce jeune homme, si gracieux sous l'élégant uniforme de cosaque, est faible moralement et corporellement. On cherche vainement dans ses formes et ses allures le type d'après lequel son père est modelé. C'est le rejeton dégénéré d'un arbre vigoureux; ce n'est même pas une pâle et incomplète copie d'un colosse : il n'en est que l'ombre.

La nullité de caractère de ce prince fait présumer que si, à la mort de son père, les rênes de l'État tombent dans ses mains, l'œuvre de Nicolas s'écroulera de tout son poids, ne trouvant pas d'épaules assez solides pour la porter. Cet inconvénient, inhérent au principe de l'hérédité monarchique, est bien plus grave en Russie que partout ailleurs, parce que là où l'autorité réside tout entière, et sans contre-poids, dans la main d'un seul, la faiblesse du souverain expose l'État à des maux incalculables. Mais les Russes se préoccupent médiocrement de ces périls, la question étant d'abord de savoir si le tzaréwitch Alexandre est destiné à régner. En effet, l'ordre de succession, qui est la première loi d'un État monarchique, est compté pour rien en Russie. Depuis Pierre Ier, qui s'arrogea le droit de désigner son successeur, le trône des tzars a été presque toujours occupé par des usurpateurs. Catherine Ire devient impératrice par la grâce de Mentchikoff, qui a l'audace de la proclamer, ce qui a fait dire qu'un garçon pâtissier avait fait une servante souveraine de toutes les

[1] Fils de Nicolas.
[2] Fille de Nicolas.

Russies; Pierre II n'a eu d'autre titre qu'un testament; Anne est élue par l'armée, le conseil et le sénat; Iwan monte sur le trône, grâce à un simple ukase; Élisabeth dit dans son manifeste qu'elle s'empare de la couronne de son père, parce que telle est la volonté du peuple et des gardes révoltés. Sous ce prétexte, elle condamne l'empereur légitime, un enfant sans défense, à une prison éternelle; ses frères subissent le même sort. Pierre III doit le pouvoir suprême au bon plaisir d'Élisabeth ; il est détrôné et étouffé par ordre de sa femme, Catherine II, qui, toute souillée du sang de son époux, déclare que c'est Dieu même qui l'appelle à l'empire. Ce n'est pas assez pour elle d'avoir assassiné Pierre III, elle fait encore massacrer l'empereur Iwan, toujours captif, et une fille d'Élisabeth, sa bienfaitrice. Paul Ier et Alexandre ne furent redevables du diadème qu'à leur naissance; mais Nicolas est empereur en vertu du testament d'Alexandre et de la renonciation de son frère aîné Constantin. De pareils précédents autorisent à croire que si les Russes ou la famille impériale ne veulent pas du tzaréwitch Alexandre pour maître, la substitution d'un usurpateur à l'héritier légitime sera chose assez facile et tout à fait dans les usages. Toutefois il se pourra que la noblesse tienne au jeune Alexandre, précisément parce que sa faiblesse promet un champ plus libre aux prétentions des seigneurs.

En attendant, le rôle du grand-duc héritier est parfaitement nul. De temps en temps son père le charge de parcourir certaines parties de l'empire, pour entretenir dans les populations lointaines le feu sacré de l'amour et de l'obéissance au souverain; le jeune prince a même été, il y a quelques années, envoyé en Sibérie, où il a fait un très-court séjour, et où sa présence n'a été signalée par aucun bienfait envers les prisonniers. Mais ces voyages officiels sont à peu près les seuls priviléges de la position actuelle du tzaréwitch, qui n'est, pour le moment, que le très-humble sujet et serviteur de son auguste père. Il a même dû prêter, à l'époque de sa majorité, le serment que l'ombrageux despotisme des autocrates exige de leurs propres fils. Voici la formule de ce serment, telle qu'elle a été prononcée par le grand-duc Alexandre le 4 mai 1834, jour de sa majorité [1], après un *Te Deum* solennel chanté dans la grande chapelle de la cour :

« Au nom du Dieu tout-puissant, devant son saint Évangile, je jure et promets de servir fidèlement et loyalement Sa Majesté Impériale, mon très-gracieux souverain et père, et de lui obéir en toutes choses, sans épargner ma vie et jusqu'à la dernière goutte de mon sang; de garantir et défendre de toutes mes facultés, de toutes mes

[1] La majorité pour les princes de la famille impériale russe est fixée à seize ans.

forces et de tous mes moyens les droits et priviléges de l'autocratie souveraine de la puissance et de l'autorité de Sa Majesté Impériale, établis ou à établir par les lois, en coopérant à tout ce qui peut concourir au service de Sa Majesté Impériale et au bien de l'empire, en ma qualité d'héritier du trône de toutes les Russies, ainsi que du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande, réunis à cet empire. Je jure et promets d'observer dans toute leur force et leur inviolabilité tous les règlements pour l'ordre de succession au trône et les dispositions de la pragmatique sanction concernant la famille impériale, tels qu'ils sont établis par les lois fondamentales de l'empire, comme je puis en répondre devant Dieu à son jugement dernier.

« Seignèur, Dieu de nos pères et roi des rois! enseigne, éclaire et dirige-moi dans la grande tâche qui m'est réservée; que la haute sagesse qui siége sur ton trône m'accompagne; fais la descendre des cieux, afin que je puisse discerner ce qui est agréable à tes yeux et ce qui est juste selon tes lois. Que mon cœur soit dans tes mains. Ainsi soit-il! »

Sept ans après avoir prêté ce serment, qui caractérise si bien le pouvoir défiant et soupçonneux des tzars, et qui révèle les craintes qu'inspirent aux empereurs de Russie les membres de leur propre famille, le tzaréwitch Alexandre Nicolaïewitch épousait Marie-Alexandrowna, fille de Louis II, grand-duc de Hesse-Darmstadt. L'histoire de ce mariage est trop singulière pour que nous la passions sous silence. La voici dans ses principaux détails :

Le grand-duc héritier se mourait de spleen ; pour le guérir, son père résolut de le marier, et il jeta naturellement les yeux sur ces cours d'Allemagne qui ont l'heureux privilége de fournir aux princes et aux princesses nubiles des sujets des deux sexes tout à fait propres à améliorer les races royales en décadence. Le prince avait déjà parcouru une partie de l'Allemagne, et son cœur était resté froid. Il avait vu bien des princesses séduisantes par leur esprit ou par les grâces de leur personne, et aucune d'elles n'avait su fixer ses hommages. Le prince promenait son ennui de royaume en province, et ne trouvait pas le remède qu'il cherchait, ou plutôt qu'on cherchait pour lui. Son père commençait à se désespérer de l'issue que paraissait promettre cette pérégrination matrimoniale ; il pressait son fils de faire un choix ; mais le jeune homme continuait le cours de ses impressions de voyage, aussi insensible aux attraits des blondes Allemandes que s'il eût eu le cœur triplement bardé de fer, comme le héros du poëte latin. Faudrait-il donc renoncer à trouver une épouse pour le grand-duc dans cet essaim de jeunes princesses dont il passait bravement la revue? Le tzar serait-il réduit à demander au roi Louis-Philippe une de ses filles en mariage pour son fils aîné? Cruelle extrémité, et à laquelle l'éternel célibat du prince lui eût semblé préférable. Où était le Villiaume qui ferait briller le flambeau de l'hymen pour

ce rejeton d'un puissant empereur? Le fils du tzar Nicolas serait-il donc obligé de se jeter à la tête de la première venue, ou devait-il se résigner à mourir *incompris*?

Cependant il était un petit État allemand que la jeune altesse impériale n'avait pas encore visité : c'était le duché de Hesse-Darmstadt. Guidé sans doute par un pressentiment secret, le grand-duc se dirigea vers la capitale de cet État, sans rien espérer toutefois de la nouvelle exhibition de jeunes filles à laquelle il allait indubitablement assister.

Louis II accueillit l'héritier du trône russe avec toute la magnificence que comportait le budget de son petit royaume. Son cœur de père voyait déjà un gendre dans le prince moscovite. Il lui présenta deux de ses filles, comptant bien que l'une d'elles triompherait de la froideur du jeune homme. Il se trompait; Alexandre fut simplement poli, et rien ne trahit en lui cette émotion sur laquelle l'excellent père avait fondé ses plus chères espérances.

Au nombre des jeunes personnes qui composaient la cour du grand-duc, l'altesse voyageuse en avait remarqué une dont l'attitude pleine de modestie et la mise remarquablement simple faisaient contraste avec le luxe et le ton officiel qui régnaient autour d'elle. Évidemment elle n'était pas de la famille, car à table, au spectacle, partout elle avait le second rang et semblait complétement oubliée, sinon dédaignée. Était-ce donc une Cendrillon ou une de ces créatures infortunées que la pitié d'un parent recueille quelquefois et tolère par pur esprit de charité? Pourquoi le grand-duc Louis ne l'avait-il pas présentée à son hôte? Pourquoi cette affectation de dédain pour une jeune fille chez qui on pouvait deviner de précieuses qualités, et qui, loin de déparer le cercle brillant où elle était admise, aurait dû y tenir la première place? Voulait-on la soustraire aux regards du prince, de peur qu'il ne fît une comparaison peu favorable aux deux filles du grand-duc?

Ce mystère piqua la curiosité d'Alexandre; puis les grâces naïves de la jeune personne firent impression sur lui; puis enfin, le charme opérant de plus en plus, il se sentit fasciné, vaincu, tout à fait pris d'amour. Alors le grand-duc Louis fut questionné, et il déclara que la princesse dont on lui demandait le nom était sa fille.....

Sa fille!... Pourquoi donc cette indifférence, ce dédain si blessant? Pourquoi cette préférence si marquée pour ses sœurs?

A la cour, le mot *pourquoi* est souvent indiscret : il l'était particulièrement chez Louis II. Dans les familles princières, comme dans le foyer domestique des simples sujets, il y a quelquefois des mystères qu'il ne faut pas chercher à approfondir. Nous pouvons toutefois soulever un coin du

voile qui cachait au tzaréwitch le secret de l'étrange position de la jeune princesse à la cour de son propre père.

C'est une histoire singulière, et qui a même un côté dramatique. Un chambellan du grand-duc avait autrefois brûlé d'une flamme coupable pour la grande-duchesse. Un jour, la princesse mit au monde un enfant du sexe féminin, sans que la joie qui accueille d'ordinaire un nouveau-né régnât dans le palais de son auguste époux. Les courtisans s'entretenaient tout bas et remarquaient l'expression chagrine du visage du grand-duc. Ce fut bientôt le secret de tout le monde; et chacun put prévoir que le souci et la division venaient d'entrer dans la demeure du souverain.

Comme il faut bien que la fureur du commentaire, qui tourmente les esprits oisifs, trouve toujours à se satisfaire, les habitants de la ville de Darmstadt ne se firent faute de gloser sur ce qui se passait dans ces hautes régions, dont l'accès n'est pas interdit à la malignité populaire. L'opinion publique, échauffée par des rumeurs malveillantes, attribua au grand-duc des actes de vengeance dignes de défrayer un mélodrame. On prétendit que le chambellan avait eu à déjouer de formidables complots contre sa vie, et que l'agent subalterne du crime était tombé victime de son imprudent dévouement. D'autres bruits tout aussi absurdes circulèrent dans la capitale de la Hesse, et trompèrent, pendant quelque temps, l'avide crédulité de la multitude. L'imagination allemande se plaît aux conceptions bizarres; il n'était pas surprenant que les chagrins domestiques de Louis II devinssent le thème des mensonges les plus extravagants.

L'enfant qui avait causé tout cet émoi fut élevée dans le palais ducal; mais privée de l'appui de sa mère, qu'une mort prématurée avait délivrée d'une longue perspective de chagrins, la pauvre jeune fille fut traitée en étrangère. Elle expia par des humiliations de chaque jour son apparition dans une famille dont elle était soupçonnée d'avoir souillé l'écusson. Les germes heureux dont la nature l'avait dotée durent se développer dans l'isolement et le silence. Jamais initiation plus douloureuse aux misères de la vie ne servit de châtiment à un crime plus involontaire.

Mais l'heure avait sonné où les choses allaient changer de face. Cendrillon avait plu au tzaréwitch, et elle fut immédiatement demandée en mariage. Un tel honneur ne pouvait être refusé par un grand-duc de Darmstadt. Le 28 avril 1841, St-Pétersbourg célébra par des réjouissances publiques l'indissoluble union du fils aîné de l'empereur Nicolas avec Maria Alexandrowna, la jeune princesse dédaignée et persécutée.

La femme de l'héritier du trône de toutes les Russies est donc d'origine

suspecte, et ses fils, futurs héritiers du même trône, auront peut-être du sang roturier dans les veines.

O exigences du principe d'hérédité monarchique! ô pureté des races royales! n'êtes-vous donc aussi que des fictions?

Quoi qu'il en soit, ce mariage promet d'être heureux, et l'empereur Nicolas n'aura probablement pas à se repentir d'avoir cédé aux désirs de son fils.

Il a aussi trouvé dans le duc Maximilien de Leuchtenberg un gendre selon son cœur. Ce jeune prince s'est, en effet, accommodé avec une facilité merveilleuse aux habitudes de la cour de Russie, et se montre d'une obéissance sans réserve à toutes les fantaisies de son beau-père. Dans une circonstance assez mémorable, il a poussé la résignation jusqu'à accepter un rôle odieux dans une comédie militaire donnée par l'empereur. Il s'agissait d'une représentation de la bataille de Borodino ou de la Moscowa, véritable fête de caporal dont l'idée était due à Nicolas. Or, on sait que, d'après les Russes, la bataille de la Moscowa fut gagnée par eux et que les Français furent battus à plate couture. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire dans cet heureux pays! Eh bien, le commandement du corps de troupes qui, dans cette petite guerre commémorative, devait représenter l'armée française en déroute, avait été, par une délicate attention, réservé au duc de Leuchtenberg, au fils d'Eugène Beauharnais! Et le fils d'Eugène accepta! et il ne comprit pas ce qu'il y avait de honteux dans cette ignoble parodie jouée par le descendant d'un homme illustre, d'un des plus héroïques compagnons d'armes de Napoléon! Quand l'intrépide Beauharnais enfonçait les bataillons russes, frappés d'admiration et de terreur au spectacle de tant de valeur chevaleresque, qui lui eût dit que, moins de trente ans après notre victoire, un de ses fils, traître à son nom, et au mépris des plus vulgaires convenances, viendrait sur ce même champ de bataille, s'associer solennellement à un mensonge historique, et se charger du personnage ridicule de la journée? Un pareil acte suffit pour faire apprécier l'intelligence et le caractère du prince de Leuchtenberg. Il n'y a rien à espérer d'un tel homme, et la France ne sera pas tentée de le revendiquer comme un de ses enfants.

Que Nicolas s'applaudisse donc d'avoir un gendre si empressé à le comprendre et à lui plaire. Nous ne savons, toutefois, s'il doit se féliciter de l'avoir uni à sa fille Marie. Bien des gens, et aussi quelques malins journaux, ont prétendu qu'il eût mieux convenu à la grande-duchesse Olga, et que cette jeune princesse n'était pas éloignée de partager cet avis.

Jusqu'à ce moment cette pauvre duchesse Olga a eu peu de chance, ou s'est montrée bien difficile dans le choix d'un époux. Elle a refusé tous

les prétendants à sa main et ne s'est laissé fléchir, une fois, que pour subir le désappointement le plus poignant pour une jeune fille qui se croit à la veille de se marier. Il s'agissait du duc de Bordeaux, et l'empereur Nicolas, tout joyeux de faire pièce à Louis-Philippe, avait réussi à vaincre les scrupules de sa fille. Le mariage était arrêté, et le contrat dressé. Il y était stipulé, entre autres choses, que le duc de Bordeaux prendrait le titre de duc de Moldavie et résiderait à St-Pétersbourg; que si jamais il remontait sur le trône de ses pères, il y aurait alliance entre la France et la Russie; que les sujets russes seraient traités chez nous sur le même pied que les citoyens français, et réciproquement. Ce contrat fut envoyé aux chefs du parti légitimiste, avec autorisation de faire telles observations qui leur paraîtraient convenables dans l'intérêt de leur cause. Les fortes têtes de la légitimité demandèrent que le titre de duc de Moldavie ne fût pas imposé au jeune prince et que la duchesse de Berry, traitée un peu légèrement dans le contrat, y fût qualifiée de reine-douairière de France. Tout allait au mieux, lorsque l'étourderie de la comtesse de Luchesi Palli fit tout remettre en question. L'imprudente mère de Henri V dit et répéta hautement qu'il n'en serait pas de son fils comme du duc de Leuchtenberg qui n'était que le plus humble serviteur de Nicolas; que le duc de Bordeaux, étant roi de France, marcherait l'égal du tzar; que bien loin de l'autoriser à changer de religion, comme on l'espérait à St-Pétersbourg, elle entendait que la grande-duchesse Olga se fît catholique; enfin, elle fit si bien, que l'empereur et l'impératrice, instruits de ses prétentions, lui déclarèrent que tout était rompu. Tel est l'historique de ce projet de mariage sur lequel le parti légitimiste avait fondé, avec raison, de si grandes espérances, et qui eût été une véritable bonne fortune pour la branche aînée des Bourbons de France.

Il nous reste encore, pour compléter le tableau de la famille impériale, à parler des sœurs et du frère de Nicolas.

L'empereur a une sœur du nom de Maria Pawlawna, née le 16 février 1786, et devenue grande-duchesse de Saxe-Weimar.

Anna Pawlawna, autre sœur de Nicolas, née le 19 janvier 1795, est reine des Pays-Bas.

Le grand-duc Michel Pawlowitch est le frère cadet du tzar, plus jeune de deux ans seulement [1]; sa femme, la grande-duchesse Hélène, née le 13 janvier 1807, est fille du prince Paul, frère de Guillaume, roi de Wurtemberg. Trois enfants sont nés de ce mariage, ce sont : Maria Michaïlowna [2],

[1] Il est né le 9 février 1798.
[2] Fille de Michel.

née en 1825, Élisabeth Michaïlowna, née en 1826, et Catherine Michaïlowna, née en août 1827.

S. A. I. Michel Pawlowitch est un bel homme, dans l'acception matérielle de ces mots, moins colossal toutefois que l'autocrate. Si Nicolas est le premier caporal de l'empire, Michel mérite qu'on lui assigne le second rang. C'est un bon inspecteur aux revues, et voilà tout; du reste, complétement nul à la guerre, nullité qu'il croit racheter par une sévérité ridicule et souvent odieuse. Ce que nous avons dit précédemment achèvera le portrait de ce prince au point de vue militaire.

On peut citer du grand-duc Michel des traits qui prouvent que ce prince comprend et pratique aussi bien que son frère le machiavélisme russe. En voici un entre autres.

Un grand nombre d'officiers, impliqués dans la conspiration de 1825, avaient été dégradés et servaient comme simples soldats. Le bataillon dans lequel ils avaient été incorporés s'était aussi recruté d'autres jeunes gens dont les tendances libérales avaient paru suspectes. Cette petite troupe, composée de sept ou huit cents hommes, tous soldats d'élite et frappés d'une condamnation pour motifs politiques, se trouvait au nombre des corps russes qui, pendant la guerre de 1828 contre la Turquie, avaient mis le siége devant la ville d'Ismaïloff. Le grand-duc Michel commandait en chef l'armée de siége. Après plusieurs jours de travaux préparatoires, on résolut de frapper un coup décisif. La brèche à peine ouverte, le grand-duc se porta devant le bataillon des condamnés, et lui ordonna de monter le premier à l'assaut. « Voici, dit-il, le moment de vous réhabiliter aux yeux de l'empereur et de la nation. Sachez, en vous couvrant de gloire, dans ce jour mémorable, mériter le pardon de votre souverain ! » Aussitôt il fait battre la charge, et le bataillon s'élance sur les remparts de la place. Nous avons dit que la brèche était à peine ouverte ; ajoutons qu'elle était encore absolument impraticable, et qu'il y avait folie ou crime à y aventurer des malheureux, certains d'y trouver une mort inutile. — Le bataillon suspect fut abandonné sur les murs par le reste de l'armée. Pas un seul des militaires qui le composaient n'échappa au sabre des Turcs!... Le gouvernement russe fut débarrassé dans un seul jour d'une phalange de jeunes gens dont les idées l'inquiétaient, et le grand-duc, qui avait à se reprocher mainte bévue comme général, put se consoler en pensant qu'à défaut de science militaire, il avait fait preuve, devant Ismaïloff, d'une habileté politique tout à fait à la hauteur du système gouvernemental de son bien-aimé frère.

Tout rigide observateur du décorum qu'il est en public, à l'instar de l'empereur, le grand-duc Michel n'en a pas moins le goût des grosses

plaisanteries, dans la conversation familière. Il affectionnait particulièrement, il y a quelques années, un comédien français, homme d'un esprit facétieux et assez indépendant. Il se plaisait aux boutades de l'artiste, et tolérait tout ce que lui inspirait sa franchise. Disons ici, sans faire aucune application injurieuse, qu'il n'est pas rare de voir les grands seigneurs russes admettre dans leur intimité de complaisants parasites destinés à remplir auprès d'eux l'office de bouffons. Tout est permis à ces individus dont l'emploi est d'amuser leurs patrons. On leur laisse toute liberté de pensée et de parole, parce que rien de ce qui sort de leur bouche ne peut être pris au sérieux. Les Russes ne comprennent l'indépendance d'esprit que chez les gens sans importance. Chez les autres, elle est criminelle. En d'autres termes, la vérité n'est tolérée dans ce pays, qu'à condition d'émaner d'une source qui lui ôte toute sa valeur réelle ; elle déplaît dès qu'elle a une origine respectable. Le laisser aller de certains personnages de ce pays envers leurs fous, et leur intraitable sévérité envers des interlocuteurs moins futiles, sont chose bien connue des étrangers qui ont observé attentivement les mœurs de la société russe. Nous avons parlé de la familiarité du grand-duc Michel avec son acteur favori ; voici l'autre partie de la démonstration : « Je me souviens, dit M. May [1], qu'après une conversation d'une demi-heure avec le grand-duc Constantin, dans laquelle j'avais montré tout le respect que je croyais lui devoir, il m'échappa de confirmer ses opinions sur quelques matières en lui disant : — Vous avez raison, monseigneur. — Je parlais au sérieux ; j'exprimais naturellement ma conviction. Aussitôt cette réplique, il éclata de rire, et la relevant : « J'ai raison! dit-il ; en vérité, j'ai raison! Dieu soit loué! c'est fort heureux! j'ai raison! j'ai raison! cela est étonnant! — Et s'adressant aux généraux qui l'entouraient : — Trouvez-vous qu'en effet j'aie raison, messieurs? — Des marques de la plus grande hilarité servirent de réponse à cette interpellation. En examinant les figures, je vis bien qu'il était impossible que le grand-duc eût jamais tort. » Si M. May eût été un comédien, Son Altesse Impériale l'eût laissé dire sans observations.

Constantin! cette physionomie manque à notre esquisse ; et vraiment, nous ne résisterions pas au désir de crayonner cette hideuse figure de grand-duc moscovite, s'il nous était loisible de consacrer aux hommes qui ne sont plus et qui n'ont pas laissé une grande place dans l'histoire, un espace dû aux choses contemporaines. Force nous est donc de renoncer quant à présent au plaisir de l'anachronisme, et de clore ici la série de nos silhouettes impériales, sauf à les parfaire par des détails qui se trouveront disséminés dans la suite de cet ouvrage.

[1] *St.-Pétersbourg et la Russie en* 1829. T. Ier, pag. 206.

CHAPITRE III.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES ET LA CONSPIRATION DE 1825.

Origine des sociétés secrètes de Russie. — Les *Chevaliers russes*. — L'*Union du Salut*. — L'*Union du Bien public*. — But de ces associations. — *Union des Boyards*. — Projets d'insurrection et d'assassinat contre Alexandre. — Mort de cet empereur. — Journée du 14 décembre 1825. — Conduite de Nicolas avant et pendant le combat. — Jugement des conspirateurs. — Exécution des condamnés à mort. — Cruautés inutiles. — M. Demidoff et le livre jaune. — Réflexions sur ces événements.

Dans le courant du précédent chapitre, il a été plus d'une fois question de la conspiration de 1825. Comme cet événement, qui a inauguré le règne de l'empereur Nicolas, a eu et peut encore avoir une haute portée politique, nous allons en rappeler les principales circonstances. Ce sera pour nous l'occasion de parler des sociétés secrètes qui ont longtemps agité et inquiètent encore la Russie. Notre récit complétera, d'ailleurs, certaines faces du caractère de Nicolas, que nous n'avons pu qu'ébaucher.

Durant toutes les guerres de l'empire, le tzar Alexandre fut adoré de son peuple. Sa douceur et sa magnanimité, jointes à un courage sans ostentation et à un vif sentiment de patriotisme, l'avaient placé dans l'estime et dans l'amour de ses sujets bien plus haut que tous les empereurs qui l'avaient précédé sur le trône. Les Russes étaient si peu habitués à tant de mansuétude et de grandeur d'âme, que, vaincus par le prestige d'une si noble nature, ils conçurent pour leur souverain cette affection enthousiaste qu'inspirent les hommes véritablement grands par l'intelligence et par le cœur.

Mais la défaite de la France et le triomphe définitif de la coalition ouvrirent à Alexandre une voie nouvelle, où il s'engagea avec toute l'ardeur d'un esprit convaincu. Il fut le promoteur et le patron de la Sainte-Alliance. Or, le pacte conclu sur les ruines de la France impliquait tout un système politique nouveau et en désharmonie complète avec les idées que la révolution française avait vulgarisées. C'était, malgré la charte, le retour aux choses du passé, avec une teinte sinistre de religiosité; c'était

une réaction bien caractérisée et aggravée de mysticisme. Madame de Krüdner avait passé par là, et l'on put voir la trace de son influence sur l'autocrate jusque dans les proclamations et les manifestes qui furent, sous la plume d'Alexandre, les prolégomènes du quintuple traité. Bientôt vint l'application des principes aux faits. Il y eut beaucoup à réprimer, beaucoup à punir. La sourde fermentation qui régnait dans plusieurs États européens fit explosion : Naples et le Piémont firent entendre un cri de révolte, et il fallut protéger systématiquement, par la force des baïonnettes, l'absolutisme monarchique contre les idées de rénovation et de liberté. Que l'empereur Alexandre agît suivant sa propre impulsion, ou qu'il cédât aux conseils de la fougueuse politique de l'Autriche, ce n'en était pas moins à lui qu'on faisait remonter la responsabilité et l'odieux de la répression. Chef et protecteur de l'alliance, c'était vers lui que se tournaient, en même temps, les regards de ses associés et la colère des peuples souffrants. Le fardeau était lourd; le tzar n'en fut pas effrayé.

Cette position nouvelle réagit sur le caractère d'Alexandre; il s'imprégna peu à peu de cet esprit rétrograde dont il s'était constitué le défenseur providentiel. La constitution de Pologne mal exécutée, les promesses faites par lui à ce royaume voisin déloyalement éludées, quelques actes d'implacable rigueur, d'autres faits non moins significatifs, furent les symptômes d'une grave modification dans les idées et les tendances de l'empereur.

Cette évolution inattendue coïncida précisément avec un mouvement en sens contraire dans l'esprit des populations. La jeunesse allemande, irritée de l'ingratitude des gouvernements germaniques, oublieux de son héroïque dévouement, s'agitait dans l'ombre et s'organisait en sociétés secrètes. Quant aux Russes, tous ceux qui avaient séjourné en France rapportaient dans leur patrie des désirs de liberté qui, jusqu'à ce moment, étaient restés éloignés de leur cœur. Ce peuple français, que de grossiers imposteurs leur avaient peint comme un essaim de barbares et de brigands, leur était enfin apparu tel qu'il était, c'est-à-dire bon, généreux, intelligent, et supérieur aux autres nations en lumières et en civilisation véritable. La propagande du libéralisme les avait trouvés dociles à ses leçons, et ils retournaient en Russie avec un bagage d'idées constitutionnelles très-suffisant pour commencer l'éducation révolutionnaire de leurs compatriotes. La plupart des officiers qui avaient fait partie du corps d'armée d'occupation étaient plus ou moins convertis. Les vainqueurs avaient été absorbés par les vaincus, et le triomphe matériel avait été payé d'une défaite morale.

Les guerres avec la France furent donc pour les Russes un moyen d'é-

ducation politique. Les guerres d'Amérique avaient eu la même influence sur nos pères; mais entre nous et les Russes il y eut cette différence remarquable, que la France, adoptant les idées de liberté dans leur caractère le plus universel et le plus désintéressé, entendait les appliquer à toutes les classes de la société et à tous les peuples, tandis que les Russes ne voulaient de la liberté que pour certaines catégories de citoyens et ne travaillaient que pour eux-mêmes.

Du reste, dès 1816, l'esprit d'opposition, suscité par les violences du despotisme, s'était manifesté en Russie comme en Allemagne. Les campagnes de 1813, 1814 et 1815, et le contact de l'Occident, avaient préparé l'initiation de nos ennemis aux principes qu'ils se flattaient d'anéantir. Cette action avait été si prompte, que la première pensée des associations secrètes en Russie doit être rapportée à cette époque.

Par une étrange combinaison, le sentiment révolutionnaire trouva, en Russie, un puissant auxiliaire dans les instincts les plus égoïstes du cœur humain. L'affranchissement des serfs avait toujours été la noble utopie de l'empereur Alexandre, et plusieurs actes décisifs avaient prouvé que tôt ou tard la volonté du tzar s'accomplirait. Une recrudescence de tyrannie de la part des seigneurs amena chez l'autocrate un redoublement de généreuse pitié pour les esclaves. Des faits horribles, presque incroyables, avaient éveillé la sollicitude du souverain pour les victimes. On parlait de traitements épouvantables infligés à des serfs. On racontait, entre autres, que la femme d'un général se plaisait à martyriser une jeune fille qui la servait; qu'elle étudiait sur elle les effets de l'acupuncture, et se délectait à ses cris de douleur quand elle la forçait à marcher nu-pieds sur des charbons ardents, ou à plonger sa main dans l'eau bouillante. L'infâme alla expier ses crimes en Sibérie, et son mari partagea sa condamnation pour avoir toléré ces atrocités. Des mesures générales donnèrent une tardive sécurité aux malheureux paysans. Mais Alexandre n'ignorait pas que ces concessions aux opprimés lui attireraient l'animosité des oppresseurs. La noblesse, froissée dans ses intérêts et dans son amour-propre, ne pardonna point ces attaques à ses antiques priviléges; elle murmura et forma des projets de vengeance, dont l'empereur ne tint pas compte, bien résolu qu'il était à poursuivre l'œuvre d'émancipation rêvée par son bienfaisant génie. L'orgueil et l'égoïsme mécontents donnèrent la main au libéralisme, et de cette union monstrueuse sortit une conspiration en règle contre l'autorité du tzar, conspiration qui avait pour but, non plus une révolution de palais, mais un changement de forme gouvernementale.

D'autres causes non moins efficaces concouraient à exciter contre

Alexandre une partie de la nation russe. On crut voir dans la destitution du prince Galitzin, ministre des cultes et de l'instruction publique, et dans son remplacement par l'amiral Chichkoff, la preuve péremptoire des vues rétrogrades de l'empereur. Dans son discours d'installation, Chichkoff osa dire que les classes inférieures de la société n'avaient pas besoin d'instruction, et que les lumières étaient beaucoup plus funestes qu'utiles à des hommes nés pour obéir. C'était là un programme d'absolutisme sans métaphores et sans restriction. De déplorables événements, attribués par le peuple à la colère divine, et habilement exploités par les chefs des mécontents, ajoutèrent de nouveaux éléments à la fermentation qui régnait déjà : le palais de Tsarskoe-Sélo fut dévoré par les flammes; l'empereur tomba malade au moment du mariage du grand-duc Michel, et St-Pétersbourg faillit être anéanti par une inondation de la Néva. Les pertes matérielles occasionnées par ce dernier désastre réduisirent au désespoir un grand nombre de familles de négociants et de propriétaires. Or les hommes aigris par le malheur sont beaucoup plus accessibles que les gens heureux aux suggestions des partis politiques. Alexandre lui-même parut profondément affecté par cette douloureuse catastrophe. Le moment était venu où cette âme tendre et dépourvue d'énergie, désormais privée du stimulant de la gloire militaire, allait, l'illuminisme aidant, tomber dans les vagues tristesses du découragement et dans cette léthargie morale qui est la mort de l'esprit. La certitude qu'il était entouré d'ennemis, et l'impossibilité de saisir le complot corps à corps jetaient le trouble et l'inquiétude dans ce cœur déjà plein de sinistres pressentiments. Une surdité presque totale, en aigrissant son humeur et en lui donnant le goût de la solitude, rendit l'empereur à peu près inabordable. « La musique et les spectacles surtout lui étaient insupportables; sa cour était devenue d'un sombre effrayant. Hors deux ou trois concerts, et la mascarade obligée du jour de l'an, les échos du palais d'hiver ne répétaient que les cris des corbeaux, dont les troupes innombrables allaient passer la nuit sur les toits de ce vaste édifice [1]. » En un mot, Alexandre n'avait plus rien de ce qui l'avait fait autrefois chérir de son peuple, rien, si ce n'est quelques qualités du cœur, que la noblesse courroucée lui imputait à crime, car c'était dans cette source vive des sentiments charitables que le tzar avait puisé les nobles résolutions dont ses ennemis les plus acharnés voulaient précisément tirer vengeance.

C'est à cette disposition d'esprit qu'il faut attribuer les mesures odieuses exercées, en 1823 et 1824, par la police russe, contre un grand

[1] May, t. II, pag. 343.

nombre d'étrangers injustement soupçonnés de desseins criminels; c'est aussi cet état continuel d'inquiétude qui décida Alexandre à aller, en 1825, visiter son armée de Podolie. Il voulait s'assurer par lui-même des dispositions suspectes de ses officiers, et étudier la conspiration dans son foyer le plus actif.

Profitant de toutes les circonstances qui avaient favorisé leurs desseins, et de la profonde modification qu'avait subie le caractère de l'empereur, les sociétés secrètes s'étaient fortifiées dans l'ombre, et avaient grandi, grâce surtout à la discrétion absolue dont l'habileté de la police faisait un devoir à tous leurs membres. La franc-maçonnerie se propageait en Russie, et comptait des adeptes dans les hautes classes, aussi bien que dans l'armée. Il existait une association dite *Société des Chevaliers russes*, dont le but était de mettre un terme aux abus révoltants qui entachaient toutes les branches de l'administration publique. Cette société, qui avait eu pour fondateurs le général Michel Orloff, le comte Mamonoff et M. Tourguéneff, actuellement conseiller d'État, avait tout d'abord rallié bon nombre d'adhérents; mais son programme, qu'on pouvait interpréter au besoin dans le sens d'une réforme sociale complète, avait quelque chose de trop vague pour pouvoir devenir un symbole de foi politique. Les *Chevaliers russes* se rallièrent à une autre société, formée en même temps que la leur. Celle-ci se faisait appeler l'*Union du Salut* ou des *Vrais et fidèles Enfants de la Patrie.* Les statuts avaient été rédigés par le colonel Pestel, homme énergique et sincèrement dévoué aux idées démocratiques dont l'aurore semblait enfin vouloir luire sur la Russie. Cette association se divisait en trois catégories : les *frères*, les *hommes* et les *boyards*. Ces derniers composaient seuls le conseil suprême, dont les décisions engageaient tous les membres indistinctement. On reconnaît ici déjà la jalouse influence de l'aristocratie. Les réceptions étaient à peu près semblables à celles des francs-maçons. Le candidat, avant toute initiation, s'engageait, par serment, à garder un secret absolu sur tout ce qui allait lui être révélé. Pour être admis, il prêtait un second serment et jurait de se consacrer tout entier à l'œuvre dont il était destiné à prendre sa part. Bientôt cette société prit le nom d'*Union du Bien public*. Elle déclara dans ses règlements que son unique but était le bien de la patrie, but tout à fait conforme aux vues du gouvernement lui-même : elle ajoutait que ses délibérations secrètes n'avaient d'autre objet que de la mettre à l'abri de l'œil malveillant et des commentaires calomnieux de la police. Toutefois, sous cette apparente bénignité d'intentions, elle cachait la résolution bien arrêtée de changer les institutions de la Russie. La société se composait de quatre sections, dirigées par un comité central, siégeant à St-Pétersbourg.

La première était chargée de poursuivre un but exclusivement philanthropique. Les établissements de charité rentraient dans ses attributions et étaient placés sous son contrôle immédiat. La deuxième section devait s'occuper de la propagation des lumières, s'attacher à la culture morale et intellectuelle de la jeunesse, lui donner l'exemple des vertus civiques et privées, et l'encourager au bien par ses leçons. A la troisième était dévolu le soin de surveiller la magistrature, de corriger les abus dans l'ordre judiciaire, et de faire rendre justice à qui de droit. L'économie politique et la science sociale constituaient la mission des membres de la quatrième section. Le pouvoir exécutif était exercé par le comité central. Point de cérémonies spéciales pour les initiations. On se bornait à exiger du récipiendaire une déclaration écrite d'adhésion aux statuts de la société. Plus tard, cette déclaration était brûlée, sans toutefois qu'il sût que ce témoignage matériel de sa complicité avait été anéanti. Chaque membre était tenu de verser dans la caisse commune la vingt-cinquième partie de son revenu annuel.

Quelque puéril et impraticable que fût, en apparence, le plan de philanthropie adopté par cette association, il n'en était pas moins, au fond, très-sérieux, car il impliquait le bouleversement des choses existantes, et une refonte complète des institutions tant politiques que sociales. On délibéra longtemps, en effet, sur ces graves questions. Enfin les principes quasi-républicains l'emportèrent. Puis, abordant le problème le plus délicat, l'Union Centrale vota, à la pluralité des voix, la mort de l'empereur Alexandre.

Ici, une observation : n'est-il pas étrange qu'au milieu de toutes les idées nouvelles qui fermentaient dans l'esprit des conspirateurs, et faisaient l'objet de leurs discussions, il ne fût pas le moins du monde question de l'affranchissement des serfs? Quoi! voilà des hommes épris de la liberté, des réformateurs philanthropes, et le mot *égalité* est banni de leurs rêves politiques! Ils veulent régénérer la société de leur patrie, ils ont à cœur le bien public et le bonheur de l'individu, et ils ne songent pas qu'il y a autour d'eux des millions d'hommes qui souffrent dans leur liberté et dans leur dignité, dans leur corps et dans leur âme! Ils proclament les saintes maximes de la fraternité, et ils veulent perpétuer la servitude de l'immense majorité de leurs semblables! Il y a là une grave révélation d'un fait fondamental : le profond égoïsme des conspirateurs et la démoralisation résultant, pour les hommes les plus éclairés d'un État, de cette institution monstrueuse qu'on nomme *l'esclavage*. En présence d'un pareil déni de justice, il est impossible de voir dans la plupart des membres influents des sociétés secrètes de Russie autre chose que des ambitieux qui dissimu-

laient leurs vues intéressées et leurs désirs de vengeance sous le masque d'un libéralisme généreux, et prenaient pour instruments quelques jeunes gens au cœur plus droit et plus sincère.

Quand les points essentiels de la profession de foi des conspirateurs furent bien fixés, la division, inévitable en si grave occurrence, et surtout en si nombreuse compagnie, s'introduisit dans l'association. Saisis de frayeur ou de remords, un grand nombre d'affiliés cherchèrent des prétextes pour se retirer. Craignant une scission éclatante, les chefs déclarèrent, en février 1821, la société dissoute, et livrèrent aux flammes les règlements et tous les documents écrits. C'était le seul moyen d'éliminer les poltrons et les contradicteurs. L'Union se reforma à St-Pétersbourg en 1822; elle s'était maintenue dans le sud, grâce à l'activité de Pestel, qui se dévouait corps et âme au triomphe de ses opinions.

Mais, depuis sa reconstitution, cette société avait changé de nom; elle se faisait appeler l'*Union des Boyards*, et se divisait en deux classes, les *croyants* et les *adhérents*. A la première était réservé le privilége de nommer les membres du directoire et de contrôler ses actes. Pour se faire admettre, il fallait subir des épreuves physiques et morales. Il y avait plusieurs degrés d'initiation, et le candidat n'était reçu qu'après avoir satisfait rigoureusement à toutes les conditions requises.

Les *Boyards unis* discutèrent les bases d'une constitution pour la Russie; ils adoptèrent la forme monarchique, mais en laissant à l'empereur une autorité si restreinte, que le souverain n'était plus qu'un magistrat, comme le président de la république des États-Unis. Quant au pays, ils le divisaient en provinces, formant des États indépendants, mais unies entre elles par un lien fédératif. Il y avait tendance manifeste au gouvernement républicain; mais tous les adeptes n'apercevaient pas la pente qui les conduisait invinciblement à cette conclusion. Il n'est pas sans intérêt de savoir que la première idée d'un gouvernement républicain fut émise par Novikoff. Il y avait eu en 1820, à St-Pétersbourg, une délibération du comité central, dans laquelle Pestel avait exposé les avantages et les inconvénients du régime monarchique et de la forme républicaine. Après une longue discussion, on était allé aux voix, et la république avait été unanimement adoptée. Nicolas Tourguéneff, entre autres, avait exprimé son opinion en s'écriant : « Un président *sans phrases!* » Ainsi le mot terrible avec lequel un révolutionnaire français avait tué un roi, était déjà naturalisé en Russie; le progrès avait été rapide!

En 1823, les princes Serge Troubetzkoï et Obolenski furent nommés présidents des croyants, conjointement avec Mouravieff, déjà revêtu de ces fonctions. Quelque temps après, on s'occupa de mettre en

relations la société du Nord avec celle du Sud, dont Pestel était toujours le chef infatigable. Cette dernière, qui avait aussi un directoire, subissait l'influence de deux autres comités, dont l'un, celui de Kamenka, était présidé par Davydoff et par le prince Serge Volkonski, et l'autre, celui de Vassilkoff, obéissait au colonel Serge Mouravieff Apostol et au sous-lieutenant Bestoujeff. Une insurrection militaire était le moyen adopté par cette association pour se défaire du gouvernement; la destruction de la famille impériale tout entière avait été délibérée et résolue. Cette société, si bien organisée et maintenue par les soins du colonel Pestel, était en rapport avec l'association secrète de Pologne, dont la seule préoccupation était l'indépendance de ce pays. Il était donc important pour l'Union du Nord de s'allier à la société du Sud. Ce fut le prince Troubetzkoï qui fut chargé de la négociation.

Ici pas plus que là, après pas plus qu'avant, il ne fut question de l'affranchissement des serfs. Pas un mot même sur l'amélioration de la condition des paysans! C'était toujours et partout la même pensée aristocratique, mêlée de vagues aspirations vers une liberté égoïste et restrictive.

On remarquera que nous nous bornons à citer les noms des chefs les plus importants. Il nous paraît inutile de mentionner les agents subalternes, et cette pléiade de dévouements plus ou moins actifs qui, au moment de la lutte, désertèrent leur drapeau, ou qui, après le combat, se mirent au service de l'homme dont ils avaient juré la mort.

La société du Sud apprit, un jour, que l'empereur et le grand-duc Nicolas arriveraient prochainement à la forteresse de Bobruisk, pour passer en revue les troupes de la dix-neuvième division militaire. L'occasion était trop bonne pour que les conspirateurs la laissassent échapper. Le comité de Vassilkoff résolut de tenter une insurrection. Voici ce qui fut arrêté : quelques hommes sûrs endosseraient l'uniforme du régiment de Schweïkovski, et s'empareraient d'Alexandre et de Nicolas; on soulèverait, en même temps, les troupes du camp, puis on marcherait sur Moscou en entrainant toutes les forces militaires échelonnées sur la route. Une fois arrivée à Moscou, l'insurrection verrait ses rangs se grossir de tous les seigneurs mécontents, en très-grand nombre dans cet asile de la vieille noblesse russe. Si ce projet était imprudemment combiné, il avait du moins le mérite de la hardiesse; mais il n'y eut pas lieu d'en risquer l'exécution, les conjurés ayant jugé à propos d'y renoncer.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1824, même velléité d'insurrection. L'empereur était attendu à Bélaïa-Tserkoff pour l'inspection du troisième corps. Il fut convenu que le tzar une fois mort, Serge Mouravieff, Schweïkovski et Tiesenhausen soulèveraient les troupes, se rendraient à Mos-

cou et à Kieff, d'où Mouravieff marcherait sur St-Pétersbourg, afin de joindre ses forces à celles de l'Union du Nord. Mais cette fois encore, les conspirateurs durent ajourner leurs espérances, le voyage de l'autocrate ayant été contremandé.

Dans cette même année 1824, l'*Union des Boyards* entra en pourparlers avec la société patriotique polonaise. Bestoujeff-Roumin et le Polonais Krzyzanowski, commissaires des deux associations, jetèrent les bases d'un arrangement qui, en rapprochant les membres de l'une et l'autre société, devait augmenter les forces de la double conspiration. Les Russes s'engagaient à respecter l'indépendance de la Pologne, et à lui rendre les provinces qui lui avaient été extorquées. Les Polonais promettraient, en retour, d'empêcher le grand-duc Constantin de passer en Russie, au moment où le complot ferait explosion ; ils devaient aussi attaquer en même temps, pour tenir l'ennemi en échec sur plusieurs points à la fois. La révolution accomplie, ils proclameraient la république. Cette action simultanée ne pouvait être que favorable aux vues des conjurés des deux pays ; mais, au seul mot d'indépendance de la Pologne, la plupart des membres de l'*Union des Boyards*, n'écoutant que leur haine nationale pour leurs voisins, refusèrent de souscrire à cet acte de conciliation ; en sorte que la réunion resta à l'état de projet. Déjà dans une autre circonstance, on avait pu apprécier l'esprit étroit et exclusif des chefs des sociétés russes. Un membre de l'*Union du Salut*, Alexandre Mouravieff, avait reçu du prince Troubetzkoï une lettre qui annonçait qu'Alexandre était décidé à restituer à la Pologne toutes les provinces conquises par la Russie, et que, prévoyant, de la part des Russes, une vive opposition, l'empereur avait pris le parti de se retirer à Varsovie avec toute sa cour. Cette nouvelle, toute invraisemblable et fausse qu'elle était, produisit une grande agitation parmi les conspirateurs. Ils déclarèrent le tzar traître à la patrie, et arrêtèrent immédiatement sa mort. Le prince Schakovskoï proposa de consommer l'attentat le jour où son régiment serait de garde auprès de l'autocrate. Yakouchkine se dévoua pour frapper le despote. Mais au milieu de ces entraînements irréfléchis, plusieurs associés, effrayés de cet accès de subite frénésie, firent de sages représentations, et protestèrent si vivement, que leurs collègues les plus ardents durent céder à leurs avis, et considérer leur décision comme non avenue. Ce fait, toutefois, montre quelle était la portée du libéralisme des patriotes russes. Tout pour la Russie ! rien pour la Pologne conquise et opprimée !

Cependant la société du Sud, toujours alerte, toujours aux aguets, se mit en rapport avec une autre association secrète, dont on avait jusque-là ignoré l'existence ; c'était la société des *Slaves réunis*. Celle-ci, composée de trente-

six membres, presque tous officiers d'artillerie, se proposait de réunir en une seule république fédérative les huit pays slaves dont les noms étaient inscrits sur l'anneau octogone de la société ; c'étaient la Russie, la Pologne, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, la Servie, la Valachie et la Moldavie. Bestoujeff, chargé de négocier avec cette société, fit facilement comprendre à ses membres qu'il était de l'intérêt commun de se réunir, et qu'avant de songer aux peuples voisins, il fallait assurer les destinées de la Russie. Les deux associations se fondirent l'une dans l'autre, et il fut convenu qu'on attendrait l'arrivée de l'empereur à Bélaïa-Tserkoff, en 1825, pour faire une tentative sérieuse de révolution. Jusque-là, on devait chercher à faire de nouveaux prosélytes, propager l'esprit de révolte dans les régiments, stimuler les seigneurs qui ne s'étaient pas encore déclarés, en un mot, augmenter, par tous les moyens possibles, les forces de la conspiration.

Les choses en étaient là lorsqu'on apprit que l'empereur venait de mourir à Taganrok, en désignant pour héritier du trône le grand-duc Nicolas, au préjudice de Constantin, qui, il est vrai, avait renoncé à la couronne du vivant d'Alexandre. Cette nouvelle jeta le trouble dans le sein des associations. Quelques membres, parmi lesquels on cite Batenkoff, firent observer que l'occasion était perdue et ne se représenterait peut-être pas avant un demi-siècle ; que le serment une fois prêté à Nicolas, il n'y aurait plus aucun espoir de réussir ; qu'à tout prendre, une monarchie était encore nécessaire en Russie, et qu'en conséquence il fallait renoncer aux projets qu'on avait formés. La dissolution de la société fut mise en question. Mais les chefs de l'Union du Nord résolurent de persévérer. Le moment était venu de nommer un directeur suprême, un général à qui tous les membres de la société obéiraient dans la crise qui se préparait. Le prince Serge Troubetzkoï fut élu dictateur ; choix doublement malheureux, d'abord en ce qu'il prouvait que les conjurés n'avaient renoncé à aucune de leurs idées aristocratiques, ensuite parce qu'il était impossible de trouver un homme plus dépourvu que Troubetzkoï des qualités que doit réunir un chef de complot. Ce prince était, en effet, un malheureux aussi dénué de bon sens que de courage. Ses complices ne devaient pas l'ignorer ; mais son titre éminent lui avait fait donner la préférence, tant les Russes les plus avancés en libéralisme avaient conservé leurs préjugés de caste et leur respect superstitieux pour la noblesse.

Du reste, à la veille du combat comme six mois auparavant, pas d'unité de vues, pas d'idées communes ; la division des forces, l'incertitude dans laquelle flottaient les membres les plus influents, diminuaient encore les

chances de succès. Il est vrai que les conspirateurs comptaient beaucoup sur la connivence de l'armée et même d'une partie du peuple ; mais c'était précisément là une erreur fondamentale. Avec des soldats russes et une nation façonnée à l'esclavage, on peut espérer faire réussir une révolution de palais, mais nullement une révolution de principes ; en d'autres termes, les éléments sur lesquels on se flattait d'agir au moment du combat, devaient être tenus pour rien, n'étant pas suffisamment préparés à la transformation qu'on prétendait leur faire subir. Ainsi, confusion de vues, anarchie d'influences, choix d'un chef incapable et pusillanime, impossibilité de compter sur la démocratie de l'armée et de la nation, tout se réunissait pour faire craindre un échec.

Néanmoins on dressa un programme de ce qu'il y aurait à faire, une fois que le pouvoir serait renversé. On devait installer un gouvernement provisoire dont le premier soin serait de faire élire des députés par les provinces : décréter la formation de deux chambres législatives, dont une viagère ; créer des chambres provinciales, qui auraient constitué des législations particulières semblables à celles des États-Unis d'Amérique ; transformer les colonies militaires en milice ; remettre le commandement de la citadelle de St-Pétersbourg à la municipalité ; proclamer l'indépendance des universités de Moscou, de Dorpat et de Wilna, etc. — Rien encore au sujet de l'esclavage !... — Rien non plus sur la difficile question de savoir quel serait le chef du nouveau gouvernement. On parla d'Alexandre, le jeune fils de Nicolas ; mais cette proposition ne fut pas prise au sérieux. La nécessité de l'extermination de toute la famille impériale était dans tous les esprits, et l'on ne se préoccupait pas de désigner à l'avance l'héritier, plus ou moins constitutionnel, de la couronne qu'on allait briser.

Au milieu de ce pêle-mêle d'idées et de plans contradictoires, les délibérations continuaient. Le domicile de Ryléieff était le rendez-vous des conjurés. Le 12 décembre, c'est-à-dire l'avant-veille du jour du combat, une conférence eut lieu entre le prince Troubetzkoï, les frères Bestoujeff, le prince Obolenski, Kahovski, Arbouzoff, le prince Alexandre Odoïevski, Poustchin, Batenkoff, Répin, Yakoubovitch, le comte Konovnitzin et Stchépin-Rostovski. Nouvelle réunion dans la soirée du 13. Le lendemain devait paraître le manifeste de Nicolas sur son avénement au trône, et le sénat avait ordre de se réunir à sept heures du matin pour les préparatifs de la prestation du serment. La solennité des circonstances excitait l'enthousiasme des uns, ébranlait le courage des autres, et donnait à tous cette émotion qui naît dans les cœurs les plus énergiques à l'approche d'un danger formidable. Nicolas Bestoujeff affir-

mait pouvoir répondre des marins de la garde; on comptait aussi sur plusieurs compagnies des régiments de Finlande et de Moscou. C'était peu sans doute; mais les conjurés se fiaient à leur bonne étoile, et l'exaltation de la plupart d'entre eux leur dissimulait les difficultés de l'entreprise. Troubetzkoï devait prendre le commandement des insurgés, et il jurait de porter le premier coup à l'autocrate. Les simples *adhérents*, mis au fait des résolutions du comité suprême, furent sommés de tenir leur serment et de prendre les armes. Leur mission était de soulever le plus grand nombre possible de soldats, et de les conduire sur la place du Sénat ; pour cela, il fallait persuader aux troupes que la renonciation de Constantin était mensongère, et les engager à réclamer à haute voix les droits de ce frère aîné de Nicolas. On espérait qu'en présence d'une partie de la garnison révoltée, Nicolas, intimidé, n'oserait se proclamer empereur et composerait avec les mécontents, qui lui dicteraient facilement leurs volontés. On devait agir simultanément dans d'autres villes, et notamment à Moscou. Une lettre de Troubetzkoï, ainsi qu'une autre de Poustchin, devaient être montrées aux généraux Michel Orloff et Wiesen, qui commandaient le corps en garnison dans la seconde capitale de l'empire, et qui, sans doute initiés aux secrets des conjurés, n'avaient plus besoin, croyait-on, que d'un dernier encouragement pour se joindre ostensiblement à l'insurrection.

Cependant que faisait Nicolas? Ignorait-il ce qui se tramait contre lui? Non ; mais, dominé par ce sentiment de timidité instinctive qui, chez lui, précède toujours, comme nous l'avons dit, l'explosion de l'intrépidité, il attendait, indécis et troublé, que l'orage qui grondait aux portes de son palais éclatât sur sa tête, sauf à prendre un parti quand il n'en serait peut-être plus temps. Il y a des natures qui sont toujours disposées à ajourner le courage.

La matinée du 14 décembre 1825 se leva froide et sombre sur St-Pétersbourg. Le thermomètre marquait 20 degrés au-dessous de zéro. Déjà dans la plupart des régiments, notamment dans ceux de la garde à cheval, de Préobrajenski, de Semenoffski, des chevaliers gardes, des grenadiers de Pawlowski, des chasseurs de la garde, de ceux de Finlande et dans le bataillon des chasseurs, le serment avait été prêté sans la moindre opposition. A ce moment quelques officiers, parmi lesquels Yakoubovitch, Nicolas Bestoujeff et Arbouzoff, se rendirent auprès des marins de la garde, pour les décider à les suivre. Les matelots refusèrent, en effet, de prêter serment à Nicolas. Furieux de cette désobéissance, le général fait arrêter les commandants des compagnies. Tout à coup, plusieurs détonations d'armes à feu se font entendre : « Soldats! s'écrie un des conjurés,

entendez-vous ces décharges ? Ce sont vos camarades qu'on massacre ! » A ces mots, prononcés avec l'accent de l'enthousiasme et de la colère, le bataillon entier, accompagné des officiers, s'élance sur les pas des conspirateurs.

En même temps, le régiment de Moscou se soulevait. Le prince Stchépin-Rostovski, Michel et Alexandre Bestoujeff, et plusieurs autres officiers, parcouraient les rangs en adressant aux soldats les discours les plus propres à les irriter contre le nouveau tzar. Ils affirmaient que Constantin n'avait jamais renoncé à la couronne; qu'il était prisonnier, ainsi que le grand-duc Michel, chef de ce même régiment; que le serment exigé était un indigne abus de leur crédulité. Ils ajoutaient, pour flatter les espérances des soldats, que Constantin, devenu empereur, augmenterait leur paye et améliorerait leur condition matérielle. Ils terminaient par un anathème et des menaces terribles fulminés contre ceux qui trahiraient la cause du souverain légitime pour favoriser celle de l'usurpateur. Ces paroles produisirent l'effet qu'ils en attendaient. Comme les grenadiers faisaient mine de résister, Michel Bestoujeff ordonna aux compagnies qu'il venait d'embaucher de les repousser à coups de crosses, et de charger leurs armes. « Enlevez le drapeau ! » s'écrie-t-il, et aussitôt il s'élance au-devant du général Friedericks, qui tombe blessé mortellement par la main du prince Stchépin; assailli par le général Schenschin, il se précipite sur lui et le met hors de combat; puis, se retournant furieux, il jette à ses pieds le colonel Khvostchinski, un sous-officier et un grenadier qui l'attaquaient à la fois. Il parvient enfin à s'emparer du drapeau; alors, n'ayant plus rien à craindre de ses adversaires, stupéfaits de tant d'audace et de courage, il marche à la tête de la troupe rebelle, vers la place du Sénat, rendez-vous général des insurgés.

Le régiment des grenadiers du corps manifestait des dispositions hostiles, et même il avait déjà prêté serment à Nicolas, lorsque les lieutenants Suthoff et Panoff haranguent les soldats, les exhortent à embrasser la cause de Constantin, et finissent par les convaincre. De tous côtés, des troupes de révoltés arrivent en face du sénat en criant : « *Vivent Constantin et la constitution!* » On prétend qu'en mêlant le mot de constitution à leurs *vivat* enthousiastes, les soldats dans leur profonde ignorance, croyaient émettre un vœu en faveur de la femme de Constantin.

Le moment était décisif; la contagion de la révolte avait gagné une masse assez considérable de troupes et même quelques bourgeois. Si les chefs du complot avaient eu de la résolution et du sang-froid, ils auraient pu pénétrer dans l'intérieur du palais impérial, faire main basse sur le tzar et sa famille, et terminer ainsi le premier acte de la révolution. Mais le

défaut d'ensemble, l'incapacité et la lâcheté des principaux meneurs, s'opposèrent à ce qu'on profitât des circonstances qui favorisaient l'insurrection. On perdit beaucoup de temps en discours inutiles ; puis, faute encore plus grave, on fit boire les soldats outre mesure, pour les exalter et les pousser à une résistance furieuse. Il en résulta qu'un grand nombre d'hommes armés dont la coopération aurait pu être d'un poids immense pour les conspirateurs restèrent immobiles, à moitié abrutis par l'ivresse, ne sachant à quel chef obéir, et se bornant à crier : *A bas Nicolas ! Vivent Constantin et sa femme la constitution !* Il est vrai que Nicolas ne déployait pas une activité plus exemplaire ; car déjà depuis plusieurs heures, la sédition parcourait les rues et les places de la capitale les armes à la main, et l'empereur était encore confiné au fond de son palais. Sa bravoure délibérait.

Cependant le péril approchait de la demeure impériale. Nicolas avait tout à craindre de la colère des insurgés, et il y avait autant de danger pour lui à rester derrière le rideau, qu'à descendre sur le théâtre de l'émeute. Hésiter plus longtemps eût été signer son arrêt de mort, ou tout au moins sa déchéance. Heureusement le tzar avait eu le temps de la réflexion, et le sentiment de sa formidable position lui avait fait trouver enfin une inspiration de courage. Vers les quatre heures du soir, il sort à pied, suivi seulement du comte Miloradowitch, gouverneur de St-Pétersbourg ; il fait halte sur l'esplanade de l'Amirauté, vis-à-vis la perspective de Newsky, réunit autour de lui quelques centaines de partisans, et après un quart d'heure de nouvelle délibération, il marche, à cheval, vers les révoltés. Miloradowitch, qui l'accompagne, harangue les soldats mutinés. Mais à peine a-t-il prononcé quelques mots, qu'un coup de pistolet tiré par Kahovski le blesse mortellement et l'étend aux pieds de son maître. Nul doute que le coup ne fût destiné à l'empereur, mais la bonne étoile de l'autocrate le préserva de la mort et lui réservait encore de longs jours. Les troupes fidèles commencent alors un feu terrible, et le combat devient général. Kahovski, qui déjà avait tué Miloradowitch, atteint d'une seconde balle le colonel Stürler ; l'intrépide Yakoubowitch se déchaîne comme un lion et terrasse tout ce qui s'offre à ses coups ; Küchelbecker vise le grand-duc Michel, mais les marins de la garde détournent l'arme prête à faire feu. La mitraille creuse de sanglants sillons dans les rangs des insurgés, et le champ de bataille est bientôt jonché de cadavres et de blessés [1]. Nicolas, devenu un héros, préside à cette exécution et dirige la foudre qui frappe ses ennemis. Enfin le feu des révoltés se ralentit ; encore quelques efforts

[1] Voir la gravure.



de la part des troupes fidèles, et tout sera fini. Avant neuf heures du soir, en effet, la place d'Isaac, dont les révoltés s'étaient rendus maîtres, était balayée, et la vengeance du tzar était satisfaite ; il n'y eut plus qu'à confier aux flots discrets de la Néva les corps mutilés des quinze cents malheureux qui avaient succombé dans cette triste et mémorable journée.

Pendant cette lutte de quelques instants, que faisaient les principaux chefs du complot? que faisait le prince Troubetzkoï, ce Romain qui devait frapper le tyran et guider ses amis à la victoire? — Le lâche avait fui, éperdu, même avant le combat, et avait couru à l'état-major général pour y prêter serment à Nicolas, à l'homme dont il avait juré de répandre le sang; il se trouva mal à plusieurs reprises et finit par se réfugier dans la maison de M. de Lebzeltern, ambassadeur d'Autriche et son beau-frère. Ryleïef, non moins pusillanime, déserta son poste à l'exemple de Troubetzkoï. Batenkoff ne tarda pas à le suivre; le colonel Boulatoff ne parut qu'un instant, et comme simple spectateur, quoiqu'il eût dit, en chargeant ses pistolets, au moment de sortir de son domicile : « On verra aujourd'hui qu'il existe en Russie des Brutus et des Riégo. » Le prince Odoïevski se cacha sous l'arche d'un pont et n'en sortit que pour chercher un asile chez son oncle, le sénateur Dmitri-Landskoï, qui, en bon courtisan, s'empressa de le conduire à l'empereur.

La conspiration éclata sur d'autres points de l'empire ; mais ces tentatives partielles furent sans résultat. Moscou ne bougea pas. Pestel était arrêté, ainsi que Serge et Matthieu Mouravieff; mais délivré par quelques membres de l'association des *Slaves réunis*, Serge entra dans Vassilkoff à la tête d'une troupe d'hommes déterminés. Avant de quitter ce bourg, pour se porter sur Kieff, il fit bénir le drapeau du régiment de Tchernigoff, qui s'était rallié à lui ; l'aumônier célébra l'office divin, et lut aux soldats assemblés le code politique composé par Bestoujeff-Roumin. Mais il fallut employer d'autres moyens pour décider la troupe à marcher; on dut, comme à St-Pétersbourg, parler des droits de Constantin et signaler l'usurpation de son frère. Enfin, on quitta Vassilkoff. A quelque distance on rencontra une compagnie de mousquetaires qui se laissa facilement entraîner; poursuivant sa marche, Mouravieff fut rejoint sur les hauteurs d'Oustinofka, par un détachement de la brigade du général Roth qui avait été chargé de le poursuivre et de l'arrêter. Un engagement devint inévitable. Les conjurés firent d'abord bonne contenance ; mais Mouravieff ayant été blessé, dès le commencement de l'action, ses propres soldats le livrèrent lâchement à l'ennemi ; Bestoujeff-Roumin fut également fait prisonnier. Plus heureux que son frère, Hippolyte Mouravieff

fut tué dans le combat; un autre conjuré, le lieutenant Kozmin se brûla la cervelle. Le reste de la troupe fut pris sans défense sur le champ de bataille, ou arrêté à quelque distance de là. Ceci se passait le 13 janvier 1826.

Retournons à St-Pétersbourg.

Dans la nuit qui suivit le combat, le comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères, somma l'ambassadeur d'Autriche de livrer le prince Troubetzkoï. Il fallut céder, et le lâche fut arrêté. Conduit devant l'empereur, il se renferma d'abord dans un système absolu de dénégation; mais les papiers qu'il avait eu la sotte imprudence de laisser chez lui, ayant été saisis et apportés à Nicolas, Troubetzkoï fut obligé de confesser la vérité. Alors il se crut autorisé à faire les révélations les plus complètes. Il nomma tous ceux des conspirateurs qu'il connaissait, exposa leurs desseins et entra dans les plus minutieux détails. Puis, pour couronner dignement son œuvre, il se précipita aux pieds de l'autocrate, en lui demandant la vie à mains jointes et les larmes aux yeux. « Vous vivrez, répondit Nicolas avec un accent dans lequel il y avait plus de pitié dédaigneuse que de colère, vous vivrez, si toutefois la vie vous paraît supportable après ce que vous venez de faire. » Le misérable accepta, préférant à une fin glorieuse une existence chargée d'opprobre. A ses compagnons la mort sur l'échafaud, une mort sans ignominie et héroïquement affrontée; à lui, chef du complot, la vie avec l'abjection, la vie du réprouvé que poursuit le mépris de ses concitoyens et du monde entier. Ce fardeau lui parut léger, car autant il était faible pour accomplir un devoir de dévouement et de courage, autant il avait de force pour supporter l'infamie!

Il est à regretter que M. de Custine dans son ouvrage, d'ailleurs si remarquable, ait jugé à propos de faire de Troubetzkoï une espèce de héros digne de toute la sympathie des gens de cœur. Mieux informé, il eût été moins jaloux d'apitoyer ses lecteurs sur le sort d'un homme pour lequel il est impossible d'éprouver d'autre sentiment que celui d'une profonde répulsion.

Le procès des conjurés dura six mois, six mois d'angoisses et d'affreuse inquiétude pour les familles qui comptaient quelqu'un des leurs parmi les prisonniers. Ici, nous voyons paraître l'empereur Nicolas dans toute la vérité de son caractère : nous le voyons se charger lui-même du rôle odieux de juge instructeur, faire comparaître les prévenus devant lui, en tête à tête, les interroger, et employer avec eux tous ces petits moyens de procureur du roi qui, dans bien des cas, remplacent si avantageusement la torture; nous le voyons se complaire à tirer des vaincus l'aveu de

toutes leurs espérances, de tous leurs plans, examiner, retourner le complot dans tous les sens, le presser pour en faire sortir tout ce qu'il pouvait rendre, en un mot remplir l'emploi d'inquisiteur avec une habileté et une ardeur plus dignes, à coup sûr, d'un Jeffries que d'un puissant souverain. Après six mois on pouvait espérer que, plus calme et généreusement oublieux de la tentative de ses ennemis politiques, le tzar jugerait avec modération et voudrait donner l'exemple d'une habile magnanimité. Mais l'esprit de vengeance parlait trop haut dans son cœur pour y laisser place à des dispositions bienveillantes. L'arrêt fut rendu en juillet 1826, et le sénat en endossa la responsabilité. Sur cent vingt et un accusés, trente-six furent condamnés à mort, la plupart des autres aux travaux forcés à perpétuité ou à temps, avec perte des titres de noblesse, et à l'exil perpétuel en Sibérie; quelques-uns à servir comme soldats dans des garnisons éloignées. Cinq d'entre eux furent mis en dehors de toute catégorie et condamnés à être écartelés, savoir : le colonel Pestel, le sous-lieutenant Ryleïeff, le lieutenant-colonel Serge Mouravieff Apostol, le sous-lieutenant Bestoujeff-Roumin et le lieutenant Kahowski. Voici comment l'arrêt fut modifié par la clémente volonté de l'empereur : les cinq coupables condamnés à être écartelés obtinrent l'insigne faveur d'être simplement pendus. Trente et un condamnés de la première catégorie, qui devaient avoir la tête tranchée, furent envoyés aux travaux forcés à perpétuité, après avoir été préalablement dégradés. Ceux-ci encoururent la mort civile, et par un raffinement de barbarie dont chez nous on n'aurait jamais l'idée, ils perdirent *jusqu'à leurs noms* [1] ! Perdre jusqu'à son nom! Cette abolition complète de l'homme n'a-t-elle pas quelque chose d'effrayant?

Les femmes ne furent pas épargnées. Madame L......, entre autres, fut exilée en Sibérie.

La vengeance de l'empereur poursuivit ses ennemis jusque dans la tombe. Il fut déclaré dans la sentence que, quant aux insurgés tués près d'Oustinofka, on placerait sur le tertre où reposaient leurs cendres, non une croix ou quelque autre signe de piété chrétienne, mais des potences portant leurs noms. Cette exécution en effigie après le jugement suprême de Dieu, ce supplice posthume, ces noms cloués sur un gibet au-dessus de quelques ossements, en disent plus sur l'esprit de la législation pénale

[1] Voici les noms des plus marquants parmi ces trente et un condamnés :
Le prince Troubetzkoï, le lieutenant-colonel Matthieu Mouravieff Apostol, le colonel Davydoff, le général-major prince Serge Volkonski, le colonel Schweikowski, le capitaine en second prince Stchépin-Rostowski, le conseiller d'État Nicolas Tourgueneff.

russe, et aussi sur le caractère de Nicolas, que ne feraient les commentaires les plus détaillés.

On affirme que mandé, la veille de son exécution, devant l'empereur, Pestel lui donna des conseils sur la manière de gouverner la Russie conformément aux vœux et aux intérêts des classes aristocratiques. Il l'engagea surtout, dit-on, à favoriser beaucoup plus que ses prédécesseurs les idées de nationalité. Nicolas a suivi ces avis, si tant est qu'ils aient été donnés, ce qui nous paraît douteux, car Pestel était trop franchement révolutionnaire pour ouvrir à l'autocrate la voie du salut, et fermer le chemin aux conspirateurs futurs.

Le 25 juillet 1826, le bruit du tambour apprit aux habitants de la capitale que la justice du tzar allait être satisfaite. Les troupes qui devaient assister à l'exécution furent réunies sur les glacis de la citadelle. Puis les cinq condamnés à mort furent conduits devant l'échafaud. Comme l'instrument du supplice n'était pas encore dressé, les malheureux durent rester pendant plus d'une heure spectateurs de ces horribles préparatifs. Les condamnés à l'exil parurent ensuite et furent placés devant le front du régiment dont chacun d'eux avait fait partie. Quant à ceux qui n'étaient pas militaires ou dont les régiments ne se trouvaient pas à St-Pétersbourg, on les réunit au pied de l'échafaud. Après lecture de la sentence, on les fit mettre à genoux, on leur cassa leurs épées sur la tête, on leur arracha leurs uniformes, leurs épaulettes, leurs décorations, on jeta le tout dans un grand brasier allumé près du gibet ; puis on les fit défiler devant les potences, et on les reconduisit à la citadelle, pour les diriger sur le lieu de leur déportation.

Le tour des condamnés à mort était venu. Pestel, Ryleïeff, Mouravieff, Bestoujeff-Roumin et Kahowski, couverts de capotes grises, dont le capuchon leur enveloppait entièrement la tête, montèrent sur l'échafaud avec résolution. Eux, du moins, avaient compris que des hommes politiques, que des conspirateurs, devaient savoir mourir avec courage. Ce fut un moment tristement solennel que celui où les bourreaux s'emparèrent des cinq victimes. La foule qui entourait le lieu funèbre sentait instinctivement qu'avec ces nobles jeunes gens allait mourir, pour ne renaître que dans un avenir éloigné, tout espoir d'une situation plus tolérable pour la Russie. Il y avait, d'ailleurs, dans la population de la capitale une secrète sympathie pour ces hommes qui avaient mis leur vie au service de leurs opinions. Aussi l'émotion fut-elle générale et des plus vives, quand on vit les cinq patients arrivés sur le seuil de l'éternité. Elle redoubla quand on aperçut trois d'entre eux tomber tout à coup de toute la hauteur du gibet et enfoncer dans leur chute le plancher de l'échafaud. Les cor-

des qui les suspendaient s'étaient brisées, et les malheureux durent être une seconde fois témoins des préparatifs de leur supplice. Dans cet instant suprême, dans cette minute de relâche entre la vie et la mort, l'intrépide Pestel trouva assez de sang-froid pour s'écrier : « Triste pays que celui où l'on ne sait même pas pendre un homme ! » Paroles dont l'amertume révèle l'absence de tout regret, et qui, dans leur farouche concision, contiennent un légitime anathème contre une société assez avilie pour ne pas vouloir de la liberté.

Madame Ryleïeff, en apprenant le sort de son mari, devint folle de désespoir. La princesse Troubetzkoï et madame Mouravieff obtinrent la triste faveur de suivre leurs époux en Sibérie. L'empereur Nicolas s'est toujours montré d'une dureté sans égale envers cette famille Troubetzkoï. On le lui a reproché très-vivement sans réfléchir que par sa déplorable conduite le chef de cette famille avait perdu tout droit non-seulement à la clémence, mais encore, ce qui est pis, à l'estime du tzar. Quant à la princesse sa femme, plusieurs Russes autrefois affiliés aux sociétés secrètes, et tout à fait dans les mystères de la conspiration, nous ont affirmé qu'elle avait partagé et la culpabilité et les torts, pour ne pas dire les crimes, de son époux.

L'autocrate, une fois son ressentiment bien et dûment assouvi, s'amusa à faire de la clémence, mais il en fit à sa manière. C'est ainsi que, pour prouver qu'il ne rendait pas les familles des condamnés responsables des erreurs d'un ou de quelques-uns de leurs membres, il fit donner une somme de 50,000 roubles au père de l'infortuné Pestel. Et le père de Pestel accepta !... Ce n'est vraiment qu'en Russie que se peuvent voir de pareilles énormités. Du reste, Nicolas a montré plus tard, par sa conduite envers la Pologne, combien il était peu sincère en proclamant la non-solidarité des parents en matière criminelle.

Il y eut, pendant plusieurs mois après la journée du 14 décembre, de nombreuses arrestations, des condamnations clandestines infligées à d'obscurs agents du complot, bien des larmes répandues, bien des dévouements mis à l'épreuve, bien des lâchetés impunément commises. Parmi les épisodes qui se rattachent au dernier acte de cet événement, il en est un que nous raconterons d'autant plus volontiers que nous le croyons tout à fait inconnu du public, et qu'on y voit figurer un homme dont le nom a été souvent répété chez nous :

M. Paul Demidoff, frère de M. Anatole Demidoff, qui habite la France, était du nombre des conspirateurs. Il vivait à Moscou avec madame B***, femme d'un bijoutier du Palais-Royal. Le complot une fois découvert et avorté, la police fit des perquisitions chez tous les individus suspects, ou

qui avaient été dénoncés par Troubetzkoï et les autres traîtres ses dignes émules. Ordre fut donné aux autorités de Moscou de faire une descente chez M. Paul Demidoff et d'y chercher les preuves de sa complicité. M. Demidoff était absent de Moscou, mais madame B*** fut instruite des intentions de la police. Elle savait qu'un secrétaire placé dans la chambre de son amant contenait un carnet dans lequel Paul Demidoff avait coutume d'enregistrer tout ce qui concernait la conjuration ; ce carnet, il l'appelait le *livre jaune*, et lui seul avait le privilége de l'ouvrir. Prévenue de ce qui se prépare, madame B*** court au secrétaire pour en arracher le livre fatal... Pas de clef! Elle la cherche, et ne la trouve pas!... Les agents de la police doivent approcher. Que faire?... Une inspiration soudaine lui vient à l'esprit : elle entasse des matières combustibles autour du secrétaire et y met le feu. En quelques instants le meuble est détruit par les flammes, et le livre jaune est réduit en cendres. « Maintenant qu'ils viennent, » s'écrie madame B***. Toutes les perquisitions furent inutiles ; le seul témoignage matériel de la complicité de Paul Demidoff était anéanti.

Jetons un coup d'œil rapide sur les événements que nous venons de raconter. Nous serons d'abord frappés d'une particularité qui a sans doute déjà fixé l'attention de nos lecteurs : c'est la couleur éminemment aristocratique et militaire de cette conspiration. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner son personnel. Sur les cent vingt et un accusés qui figurèrent au procès, il n'y en avait que cinq ou six qui n'appartinssent pas aux classes nobles ou qui ne fissent point partie de l'armée. Dans l'ordre militaire on trouve : deux cornettes, douze enseignes, dix-neuf sous-lieutenants, vingt et un lieutenants, vingt capitaines, trois majors, dix lieutenants-colonels, treize colonels et deux généraux-majors. Dans l'ordre civil, on compte deux assesseurs et un secrétaire de collége, un chirurgien, un scribe et deux conseillers d'État ; enfin la noblesse est représentée par trois barons, deux comtes et sept princes, qui sont : Troubetzkoï, Obolenski, Bariatinski, Serge Volkonski, Stchépin-Rostowski, Valérien Galitzin et Schakowskoï. Qu'on remarque bien que nous laissons en dehors de cette énumération tous ceux qui, en considération de la part secondaire qu'ils avaient prise au complot, ne figurèrent pas dans l'instruction jusqu'au jour de l'arrêt. Eh bien, un pareil personnel indique suffisamment la portée de la conspiration. Certes, il faut reconnaître qu'en Russie les projets de révolution n'ont de chances de succès qu'autant qu'ils trouvent des adhérents dans la noblesse et dans l'armée, les deux seules puissances de l'État. Mais, d'un autre côté, les conspirations prétoriennes et aristocratiques ne peuvent jamais avoir ce caractère de

sympathique universalité qui donne tant de force aux révolutions démocratiques. En Russie le peuple n'est rien, il n'existe pas socialement parlant. Le peuple armé lui-même, c'est-à-dire le soldat, est parfaitement nul de toute façon. Les tentatives de changement politique ne peuvent donc venir que des castes dominantes, et il est difficile d'admettre que celles-ci, entichées de préjugés fondés sur leurs plus chers intérêts, éprouvent jamais autre chose que des éruptions révolutionnaires à fleur de peau. On a déjà vu à quoi se réduisaient les vues rénovatrices des sociétés secrètes dont nous avons parlé. Un changement de forme politique mal compris par la plupart des affiliés, et indépendant de toute solution sur la question de la servitude et sur la question polonaise, tel était le programme des mécontents, et vraiment, c'était peu !

Toutefois c'était beaucoup pour la Russie, pays de despotisme immuable et de passive obéissance. D'ailleurs, une modification grave dans les institutions politiques d'un État entraîne presque toujours et forcément des changements sérieux dans les institutions sociales. Une fois le boulet révolutionnaire lancé, qui peut dire où il s'arrêtera et où frapperont ses ricochets ? La traînée de poudre semée sur le sol russe par les conspirateurs de 1825 aurait probablement dépassé la limite qu'on lui avait d'abord assignée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les paysans espéraient en secret, et que, pendant plus de deux ans après l'inutile combat du 14 décembre, ils se refusèrent à payer l'obrok [1], croyant que c'en était fait de la servitude. Ce fait prouve que les conséquences d'un bouleversement politique en Russie auraient pu être tout autres que celles auxquelles les conjurés avaient borné leurs espérances.

Quand un principe juste et rationnel a germé au milieu d'une nation, il faut, bon gré, mal gré, qu'il atteigne tout son développement logique. C'est la vapeur, dont la force d'expansion a besoin d'espace et brise tout ce qui lui fait obstacle. L'idée révolutionnaire importée de France en Russie fera son chemin, il n'en faut pas douter. Un gouvernement despotique est plus exposé que tout autre au fléau des conspirations, surtout quand il se combine avec le gouvernement militaire. C'est la destinée du pouvoir des empereurs moscovites d'être sans cesse en butte aux vengeances d'une foule d'intérêts froissés ; et le principe démocratique accomplira son irrésistible évolution à la faveur du jeu des ambitions contrariées et de la fermentation des mécontentements. Croit-on, par hasard, qu'il n'existe plus de sociétés secrètes dans ce pays ? Nous ne voulons pas dire ce que nous savons à cet égard, de peur de compromettre et des dévouements respec-

[1] C'est la redevance à laquelle les serfs russes sont assujettis.

tables, et des projets que nous approuvons du fond du cœur. Nous nous bornons à affirmer que les dangers auxquels l'empereur Nicolas se flatte d'avoir opposé des remèdes souverains sont toujours menaçants. N'a-t-on pas vu, en 1838, une association clandestine, évidemment formée des débris de celles de 1825, découverte à Moscou, et neuf de ses membres, appartenant à la noblesse, condamnés à servir comme simples soldats? Le prince Galitzin, gouverneur de Moscou, ne fut-il pas destitué pour n'avoir pas dénoncé cette société dont il n'ignorait pas l'existence? Nous nous bornons à ce fait, qui est du domaine public; quant à ceux dont la connaissance nous est personnelle, nous nous garderons bien de les divulguer, et nous croyons que la police de Nicolas y perdra son latin, les Russes possédant les deux qualités fondamentales du conspirateur, une discrétion à toute épreuve, et une impénétrable dissimulation.

Malheureusement les éléments que les esprits les plus avancés veulent faire servir à l'exécution de leurs desseins sont ou insuffisants ou tout à fait contraires à l'œuvre de régénération. La société russe porte l'empreinte profonde de la servitude, et aux vices de l'esclave elle joint ceux du barbare qui n'a emprunté à la civilisation moderne que ses plus pernicieuses conséquences. Égoïsme, bassesse, libertinage, friponnerie, despotisme, tels sont les traits caractéristiques de la noblesse moscovite. Les exceptions, car il y en a, et de très-honorables, sont tout individuelles et peu nombreuses. La bourgeoisie n'existe pas. Le peuple, courbé sous un joug de fer, croupit dans l'ignorance et la superstition. L'armée peut se diviser en deux catégories : les soldats, qui n'ont d'autre sentiment que celui d'une soumission stupide à leurs chefs; les officiers, que les habitudes de jeu, de rapine, de mendicité et de tyrannie démoralisent infailliblement. Que reste-t-il donc comme instrument du progrès et des révolutions? Quelques cœurs d'élite, quelques intelligences hors ligne, qui ne savent trop sur quelles bases on pourrait agir dans l'occasion, et qui travaillent dans l'isolement. Il faut y ajouter la vieille aristocratie, mécontente de la cour, et dont le farouche orgueil sera toujours facilement exploité par les révolutionnaires intelligents, triste ressource, après tout, pour une entreprise de régénération.

Tout porte donc à croire que la lumière ne luira pas de sitôt sur la Russie, et que le bienfait de la liberté est réservé, dans ce pays, aux générations futures. En attendant, les révolutions de palais s'y succéderont sans profit pour les classes inférieures, ni pour les institutions politiques. Sous ce rapport, l'empereur Nicolas a encore plus à craindre que son prédécesseur, car la hauteur de ses manières et ses procédés violents lui ont fait plus d'un ennemi personnel dans la noblesse et surtout dans l'armée.

CHAPITRE IV.

PORTRAIT ET CARACTÈRE DES RUSSES.

Uniformité de caractère et de formes physiques expliquée par la configuration géodésique de la Russie. — Influence de l'humidité sur la constitution des Russes. — Portrait des Russes. — Traits généraux de leur caractère : mobilité, facilité d'assimilation. — Singulier mode d'éducation. — Hommes transformés en tuyaux d'orgue. — Merveilleux talent d'imitation. — Penchant au vol ; anecdote curieuse. — Statistique criminelle. — Esprit de vengeance ; aventure d'une danseuse espagnole ; vengeance d'un général russe. — Habitudes de flagornerie. — Caractères excentriques ; singulières manies ; Souworoff ; anecdote sur ce général et M. de Lameth. — Extrême susceptibilité des Russes. — Pourquoi les Russes ne méritent pas l'indulgence des étrangers. — Bonnes qualités des Russes. — Duels très-rares en Russie ; histoire de deux duels curieux. — Caractère de la noblesse : manie des décorations, préjugés de caste. — Singulière conversation. — Orgueil des seigneurs ; ostentation, prodigalité. — Un prince marchand de bric-à-brac. — Jactance des nobles ; anecdote. — Frivolité ; mauvais goût ; programme d'un divertissement mythologique. — Insolence et brutalité. — Un Crésus moscovite et son médecin. — Friponnerie ; faits à l'appui. — Despotisme de l'aristocratie russe ; aventure d'un perruquier français. — Caractère de la classe bourgeoise. — Caractère des paysans.

Nous avons exposé la nature du gouvernement russe ; nous avons ensuite fait connaître à nos lecteurs l'homme en qui se personnifie le principe autocratique, et l'esquisse de cette physionomie impériale nous a amenés à rappeler en quelques pages l'événement qui inaugura le règne de Nicolas. Nous reprenons maintenant le développement de notre thèse, et nous allons montrer quelle a été l'influence du despotisme sur la nation russe.

Avant de tracer le portrait physique et moral des Russes, il faut que le lecteur nous suive dans quelques considérations géographiques, indispensables pour expliquer ce que nous avons à dire sur la constitution physiologique et intellectuelle de ce peuple.

La première chose qui frappe l'observateur attentif en Russie, c'est

l'étrange uniformité de caractère et de formes corporelles qui règne entre les habitants des diverses provinces, quelques gouvernements méridionaux exceptés. On s'explique cette régularité du type national, quand on examine la configuration géodésique de l'empire moscovite.

La Russie n'est, en quelque sorte, qu'une vaste plaine depuis St-Pétersbourg jusqu'à Tobolsk ; une seule chaîne de montagnes la traverse du sud au nord sous le 75e degré de longitude. Les monticules ou buttes qu'on rencontre dans quelques endroits, à Moscou, par exemple, sont peu élevés. Le nivellement exécuté par l'abbé Chappe-D'Auteroche, sur une étendue de près de sept cents lieues de l'est à l'ouest, confirme l'exactitude de ces assertions. Le savant ecclésiastique a constaté l'existence de deux plateaux principaux intercalés dans cette plaine. Le plus bas a une hauteur moyenne de 62 mètres au-dessus du niveau de la mer; l'autre ne dépasse pas 500 mètres. Ce dernier occupe la majeure partie de l'espace de 700 lieues. Les plaines intermédiaires n'ont guère plus de 160 mètres de hauteur moyenne. Les inégalités y sont rares; elles ne dépassent pas 480 mètres au-dessus du niveau de la mer, et 140 environ au-dessus du plan sur lequel elles surgissent; ajoutons que leur étendue est souvent de vingt lieues de diamètre, et qu'on parvient à leur sommet par des pentes insensibles. La chaîne qui sépare la Sibérie de la Russie proprement dite constitue la zone montagneuse. Elle est la seule qu'on trouve sur cette surface de 700 lieues de long sur 500 de large. Ces montagnes ne s'élèvent moyennement qu'à 280 mètres au-dessus du plan qui les supporte. Quelques-unes seulement, dans les environs d'Ekathérinenbourg et de Solikanskaïa, ont jusqu'à 618 et 942 mètres de hauteur.

Ainsi cette partie de la Russie n'offre, en général, aux regards, que des plaines immenses presque de niveau. On n'y voit point, comme en France, de brusques inégalités de terrain et ces bassins, si différents les uns des autres, qui renferment des populations si variées. La France, malgré sa médiocre étendue, présente des types dont la diversité est frappante. Il ne faut pas être un observateur bien sagace pour apprécier les traits distinctifs qui séparent les Gascons des Normands, les Picards des Provençaux, les Bretons des Auvergnats, les habitants du Jura de ceux du Berri. La même variété se fait remarquer dans les productions de notre pays. En Russie, au contraire, où le sol est presque partout de niveau, on voit les mêmes produits végétaux depuis St-Pétersbourg jusqu'à Tobolsk : un peu de blé, du chanvre, des pins, des sapins et quelques espèces de bois blanc. Même uniformité dans le règne animal. On rencontre dans les bois les mêmes bêtes fauves, dans les rivières les

mêmes poissons, à l'exception du sterlet[1], qui devient plus rare à mesure qu'on approche de Pétersbourg. Les quelques arbres fruitiers qui croissent dans les environs de Moscou, et les oiseaux aquatiques qui fréquentent de préférence les marécages de la Sibérie n'infirment point la loi générale. Cette loi comprend la race humaine elle-même. Qui a vu les Russes d'une province connaît la nation entière. Partout, à quelques insignifiantes exceptions près, même taille, mêmes mœurs, même tournure d'esprit, mêmes qualités et mêmes défauts, passions semblables, usages identiques, costume et habitations uniformes. On remarque bien çà et là un peu plus de gaieté dans les habitants des plateaux élevés que dans ceux des plaines basses ; mais cette nuance est beaucoup moins sensible que dans les autres pays.

En Russie, les rivières ont fort peu de pente, à cause de l'égalité de niveau des plaines qu'elles traversent ; les eaux pluviales et celles qui proviennent de la fonte des neiges ont un écoulement qui ne suffit pas à les épuiser. Il en résulte que ce pays est, en général, excessivement humide. L'été, les chaleurs sont de trop courte durée pour que le soleil puisse dessécher le sol ; de là ce grand nombre de marais que le voyageur étonné rencontre même au milieu du continent et à trois ou quatre cents lieues de toute mer. Les effets désastreux de cette humidité sur la santé de l'homme pourraient être, jusqu'à un certain point, combattus par la pureté de l'atmosphère hyémale ; mais dès que le froid devient rigoureux, les habitants se renferment dans leurs demeures, où ils respirent un air vicié par des exhalaisons infectes et par les vapeurs qui s'échappent des poêles ; ils vivent sans exercice sous l'action d'une température étouffante et exposés à des influences si délétères, que, sans l'usage des bains, il leur serait impossible de résister longtemps à un pareil genre d'existence. Le système nerveux se ressent singulièrement de cette hygiène extérieure. Il finit par s'émousser et par arriver à une insensibilité que l'habitude de la flagellation dans les bains ne fait qu'augmenter. « Il faut écorcher un Russe pour lui donner du sentiment, » dit Montesquieu ; la forme hyperbolique à part, ceci est d'une parfaite exactitude. L'abus du bâton est donc moins grave en Russie, au point de vue purement physique, qu'il ne le serait partout ailleurs. On est habitué à voir, dans ce pays, de pauvres mougiks, après avoir reçu une violente bastonnade, se relever et retourner à leurs travaux sans donner le moindre signe de douleur.

[1] Poisson très-estimé en Russie, et qui est l'objet d'un grand commerce dans l'intérieur de l'empire.

Un autre résultat de l'action de l'humidité sur les Russes, c'est de favoriser chez eux la prédominance du tempérament lymphatique et le développement des scrofules. La constitution scrofuleuse a aussi une autre cause plus efficace peut-être : c'est l'influence des maladies vénériennes, excessivement communes et mal soignées. Presque tous les gens du peuple sont attaqués de cet horrible mal, qui, lorsqu'il ne tue pas l'individu qu'il a envahi, dégénère et s'atténue, grâce à l'usage des bains de vapeur. Mais le germe se transmet de génération en génération ; de là l'apparition des scrofules qui, comme on sait, ont une connexion si positive et si intime avec le mal vénérien.

Souvent, toutefois, le tempérament prend le dessus, et alors, puisant dans la richesse d'un sang généreux des ressources de vie et de santé qui ont triomphé d'un ennemi redoutable, les Russes acquièrent cette force musculaire et ces formes athlétiques qui font d'une certaine portion du peuple moscovite une petite nation d'Hercules. Quand le Russe a échappé aux terribles épreuves de la vie de soldat, oh ! alors, il est aussi invulnérable que s'il avait été trempé dans les eaux du Styx, comme le ciment, qui devient de plus en plus dur et consistant, quand il est exposé à l'air libre. Depuis l'aristocrate sensuel, qui, après s'être saturé de mets exquis, ronge avec volupté une rave ou un concombre cru, jusqu'au sale habitant de la Sibérie, qui se nourrit de poisson putréfié, et invite ses voisins à venir se régaler avec lui de l'arrière-faix de sa femme en couche [1], tous les Russes qui ont résisté aux premières misères de leur existence semblent être les hommes les plus robustes, les plus insensibles, les plus capables de supporter les extrêmes de froid et de chaleur, comme les excès de gloutonnerie et d'abstinence. En sortant d'une étuve, ils se roulent tout nus dans la neige et s'endorment impunément sur un glaçon. Ils passent sans inconvénient des travaux les plus rudes à l'inaction la plus complète. Après le jeûne le plus austère, ils se gorgent de viande sans en être le moins du monde incommodés ; ils vivront avec un *soukaré*, ou biscuit, et un oignon, aussi bien qu'avec l'ordinaire le plus substantiel. Voilà ce qui fait du Russe un soldat, à certains égards, si précieux ; mais ce sont précisément ces avantages physiques, c'est cette absence de sensibilité nerveuse, qui privent ce peuple de toute spontanéité d'intelligence, de tout élan, et même de tout génie.

Le Russe pur sang offre à l'observation de l'artiste une superbe étude d'académie. Ses grands yeux bleus, son teint blanc, sa chevelure flot-

[1] Voir Gmélin et Müller.

tante, sa longue barbe qui cache les imperfections de la partie inférieure du visage, l'expression douce et paisible de sa physionomie, sa haute taille, ses formes irréprochables, font de ce représentant semi-asiatique de la race slave un type remarquable de beauté matérielle, avec une teinte particulière de mélancolique résignation et d'intelligence passive. Un examen plus attentif fait apercevoir dans le regard ce quelque chose d'astucieux et d'hypocrite qui donne aux yeux de quelques peuples orientaux un caractère si reconnaissable. — Tout ce que nous venons de dire doit s'entendre des hommes ; quant aux femmes, elles sont généralement d'une laideur disgracieuse, que leur saleté rend encore plus frappante. C'est là une anomalie singulière, mais qui, pourtant, n'est pas sans exemple. — Nous parlons ici du Russe primitif, et que n'ont pas encore altéré les habitudes de la vie civilisée.

Le caractère des Russes participe des deux natures asiatique et européenne. Mais ici il faut distinguer ce qui est commun à la race entière et ce qui est particulier aux individus d'une seule classe. Nous allons commencer par le type général.

Un des traits les plus saillants de la nation russe, le plus saillant peut-être, c'est la merveilleuse faculté de s'assimiler les usages, les idées et les langues des autres peuples. Mirabeau avait remarqué que les Russes étaient excessivement malléables, et cette observation était parfaitement juste. On fait du paysan moscovite ce qu'on veut. Sous la main de son maître il reçoit toutes les empreintes possibles, se modifie, s'améliore ou s'éclaire, devient musicien, ouvrier adroit, mais tout cela pourtant dans de certaines limites et sans dépasser jamais ce niveau que le talent d'imitation suffit à atteindre et que le génie seul dépasse. Il est vrai que l'agent nécessaire de cette éducation, c'est le bâton ; mais il faut convenir que ce rude précepteur accomplit des miracles. Rien de plus curieux par exemple, que la manière dont on élève les soldats. Quand on confie un bataillon de recrues à un officier, on lui fournit le drap et le cuir nécessaires à l'habillement de tous ces malheureux. On croit peut-être que l'officier s'informe quels sont les hommes du bataillon qui sont capables de faire les habits et les souliers ? — Erreur. Il dit indistinctement, et sans autre guide que le caprice, à l'un : « Toi, tu seras tailleur ; » à l'autre : « Toi, cordonnier ; » à un troisième : « Toi, musicien ; » et ainsi de suite pour tous les métiers qui entrent dans les nécessités de la vie militaire. Si les élus murmurent, on leur fait une distribution préalable de coups de bâton, puis on leur donne quelques méchants outils, en leur enjoignant d'aller s'essayer à tirer l'aiguille et l'alène. S'ils ne réussissent pas, nouvelle bastonnade, et toujours ainsi, jusqu'à ce qu'ils

aient confectionné une botte ou un habit passable, ou qu'ils sachent jouer la marche du régiment. Un voyageur qui entendait un colonel se vanter d'en user ainsi pour former les *grenadiers de Moscou*, lui fit observer que parmi les soldats nouvellement enrôlés il y en avait plusieurs qui, dans leurs villages, avaient exercé les métiers dont on avait besoin. « Au lieu de choisir vous-même, ajouta-t-il, que ne les interrogez-vous ? Celui qui sait jouer de la *balaleïka* [1] aurait été un bon fifre, et celui qui, de lui-même, apprit à faire les *lapki* [2] serait devenu le meilleur cordonnier. — Oh ! répondit le colonel, on voit bien que vous êtes étranger et que vous ne connaissez pas les Russes ; parmi tous ces marauds, il n'en est pas un seul qui voulût avouer son talent. » Et l'officier disait vrai. Les Russes ont, comme tous les esclaves, l'habitude du mensonge et de la dissimulation. On les force à se faire soldats ; ils se vengent en ne révélant pas les qualités qui pourraient les rendre utiles à leur pays.

Le genre d'éducation auquel on soumet ces pauvres gens a pour effet, on le conçoit, d'oblitérer ce qu'ils peuvent avoir d'intelligence, et de les transformer en véritables machines. On ne peut se faire une idée de l'abus que le despotisme moscovite fait du moral de l'homme. Entre ses mains l'être le mieux doué devient en peu de temps un automate ; il n'y a pas d'organisation, quelque riche qu'elle soit, qui puisse résister à cette action pernicieuse. Aussi, en Russie, tout le monde et toutes choses portent l'empreinte de la servitude. Les arts eux-mêmes, les arts qui ne vivent que par la liberté, sont esclaves comme tout le reste. Croirait-on par exemple, que les Russes ont inventé une musique esclave ? Telle est pourtant l'exacte vérité. On dresse une cinquantaine de serfs à souffler dans des cornets de différente grandeur, et dont chacun ne rend qu'un son. Toute la difficulté pour l'exécutant, c'est de pousser ce son en temps opportun ; et le bâton le lui apprend. C'est donc une espèce d'orgue, dont les tuyaux sont isolés et représentés chacun par un homme. Chaque musicien n'a devant lui qu'une seule et même note qu'il fait entendre au moment voulu. Ces étranges orchestres parviennent à jouer ainsi des morceaux assez compliqués, et dont l'effet est des plus agréables, surtout la nuit, à la campagne. Mais se figure-t-on l'abrutissement d'une créature humaine, condamnée à produire éternellement la même note ? Se représente-t-on l'existence de ces hommes-tuyaux qui, par ordre d'un maître impitoyable, consacrent leur vie et leur intelligence à introduire toujours la même quantité d'air dans un cornet, transformé par là en instrument

[1] Espèce de luth à deux cordes dont se servent les paysans russes.
[2] Chaussure d'écorce de tilleul.

de supplice? C'est le système cellulaire appliqué à un art essentiellement libéral. C'est l'emprisonnement solitaire dans une note de musique. Nous défions le génie le plus vigoureux de ne pas succomber à un pareil régime; et nous ne comprenons pas que les infortunés qui le subissent ne deviennent pas fous après quelques années de cet exercice monophone. Ceci est d'autant plus criminel, que les Russes sont généralement très-bien organisés pour la musique; on sait que les excellents pianistes se comptent dans ce pays par milliers : rien ne serait donc plus facile que d'apprendre à des paysans convenablement choisis à jouer d'un instrument quelconque; mais il faudrait y mettre du temps et des soins, et l'on trouve plus simple d'enseigner à ces pauvres diables, le knout aidant, à remplir l'office d'un ressort dans une mécanique. Aussi l'esclave, au lieu de devenir musicien, devient-il un *ré* ou un *la*, rien de plus, rien de moins.

Du reste, tout ce qui est du domaine de l'imitation proprement dite rentre dans les attributions du génie russe. Ce peuple imite tout, et avec une perfection merveilleuse. Il contrefait avec l'unique secours de ses mains et de quelques grossiers outils, les machines les plus compliquées, les objets industriels les plus délicats, et tous les produits dont la confection exige, dans d'autres pays, le concours de plusieurs individus. Sous ce rapport, il y a analogie complète entre les Russes et les Chinois. On trouve en Russie une foule d'hommes du peuple, sans aucune éducation, qui copient avec une exactitude prodigieuse tout ce qui est portrait ou tableau. « J'ai vu, dit Clarke, le portrait de l'empereur Paul en miniature, exécuté par un pauvre esclave qui avait aperçu le tzar une fois seulement dans un voyage que ce prince fit à Moscou. Dans tout ce qui avait rapport à la ressemblance et aux détails de la représentation, c'était l'ouvrage le plus étonnant qu'on eût peut-être jamais vu. La copie produisait l'effet de l'original vu au travers d'une lentille qui diminue les objets... Un noble russe emprunta à un de ses amis un tableau de Diétrich dans le style de Polemburg. La personne à qui appartenait ce tableau avait apposé son cachet au revers de la toile et y avait écrit des vers de sa composition. Au moyen de ces remarques, elle croyait bien garantir l'originalité de son tableau; mais on copia si parfaitement et la peinture et les vers inscrits, que cette reproduction, mise dans le cadre de l'original, fut rendue à son propriétaire sans qu'il s'aperçût de la fraude; elle ne fut connue que plus tard et par l'aveu du peintre copiste. » Ne vous semble-t-il pas lire une histoire qui aurait eu pour théâtre la Chine et pour acteur un de ces habiles fabricants de Canton qui imitent les étoffes jusque dans leurs moindres défauts et les œuvres des peintres européens jusque dans les aspérités de la toile?

Quant à la facilité avec laquelle les Russes apprennent et prononcent les idiomes étrangers, elle n'est pas exclusivement le résultat d'une faculté inhérente à la race slave. Elle peut être aussi attribuée à une cause physiologique : la prononciation de la langue moscovite est tellement tourmentée, qu'elle habitue les muscles de la bouche à tous les mouvements auxquels ils peuvent se plier ; aussi aucune langue étrangère ne trouve-t-elle la bouche des Russes rebelle.

A cette facilité les Russes joignent une tendance miraculeuse à l'assimilation morale et intellectuelle, une puissance d'identification peut-être sans autre exemple. Rien de plus curieux que d'étudier les diverses métamorphoses d'un noble russe dès qu'il est hors de son pays. On le voit devenir successivement gai et caustique comme un Français, fou de musique comme un Italien, excentrique comme un Anglais, flegmatique comme un Allemand, rampant comme un esclave, fier comme un républicain. Puis, après l'avoir vu changeant de mode, de manière de vivre, d'allures, de langage et d'opinion dans chacun des pays qu'il a visités, on sera stupéfait de la promptitude avec laquelle ce même homme, si libéral naguère, redeviendra, une fois de retour en Russie, plat courtisan, despote inexorable, en un mot moscovite renforcé. C'est ce talent de transformation qui explique les dispositions surprenantes de presque tous les Russes pour le métier de comédien.

Cette extrême mobilité implique jusqu'à un certain point la dissimulation, ou du moins elle y touche de bien près. Les Russes sont, en effet, et par-dessus tout, profondément dissimulés, et c'est pour cela qu'il est si facile de recruter dans ce pays d'excellents agents de police et d'admirables diplomates. Un Russe nous disait un jour : « Vous croyez nous connaître après plusieurs années de séjour chez nous. Vous vous trompez. Nous vous accueillons avec affabilité, nous simulons la franchise avec vous ; mais nous ne nous laissons jamais deviner, et vous nous ignorez encore quand vous quittez notre pays. » Celui-ci, du moins, a eu un instant de franchise.

Les Français, si confiants et si expansifs, se laissent aisément tromper par les airs de bonhomie que les Russes savent prendre quelquefois pour masquer leurs pensées. Il faut dire qu'en général, l'aristocratie moscovite, qui tient à passer pour très-civilisée, se pique d'une grande politesse envers les étrangers. A l'égard des Français, cette politesse devient excessive, parce qu'elle prétend s'élever à la hauteur de cette fine fleur d'élégance et de distinction qui caractérise chez nous les éducations d'élite. La plupart du temps, nous prenons le change et ne nous doutons pas que les Russes entretiennent contre nous au fond du cœur une inimi-

tié qui se révèle quand l'occasion s'en présente. Tout ce qui est Français est, par cela seul, suspect en Russie. On nous accueille partout avec une apparente cordialité et l'on nous surveille comme des ennemis.

Point d'abandon, point de cordialité dans l'amitié des Russes. Un certain sentiment de gêne et de contrainte se révèle dans toutes leurs protestations de dévouement, et leurs démonstrations sont toujours restrictives. *Esclavage!* ce mot sinistre se lit sur le front de tous les sujets de l'autocrate; et il suffit pour donner la raison de bien des défauts et des vices dont l'esprit et le cœur des Russes sont infestés. Là où l'expression d'une pensée indépendante est un délit et peut devenir un crime, où la terreur est le premier moyen de gouvernement, et la flatterie la clef de tous les honneurs, on doit s'attendre à trouver un peuple hypocrite et constamment boutonné jusqu'au menton. L'astuce et la fourberie sont les compagnes obligées de la servitude. Quand ces deux penchants manquent à une nation esclave, c'est qu'elle est déjà trop abrutie par le despotisme pour songer à opposer la ruse à la force brutale.

Les Russes voient partout le fantôme de la police. L'espionnage est chez eux si général et si admirablement pratiqué, qu'ils soupçonnent toujours autour d'eux des oreilles chargées d'écouter leurs propos, et des yeux payés pour les surveiller. Le moyen, avec cela, de n'être pas passé maître en dissimulation? Les Russes qui habitent l'étranger en sont là. Nous en avons connu plusieurs qui, à Paris même, se croyaient enveloppés d'un réseau de machinations redoutables, et tremblaient que leurs relations, fort innocentes du reste, avec quelques membres de l'opposition, ne leur attirassent quelque méchant tour de la façon de Nicolas. L'un d'eux, toutes les fois que nous avions l'honneur de lui faire visite, renvoyait son valet de chambre, venait ouvrir lui-même, fermait toutes les portes avec le plus grand soin, scrutait du regard toutes les pièces de l'appartement pour s'assurer si quelque perfide Sinon ne s'était pas introduit dans la place; le pauvre homme aurait volontiers regardé dans les armoires et sondé tous les meubles. Enfin, quand son inspection était terminée, il entamait la conversation, mais d'une voix si basse, qu'il fallait prêter attentivement l'oreille pour l'entendre. Le malaise de notre interlocuteur et toutes ses précautions contre une trahison possible nous auraient fort diverti, si le personnage ne nous eût pas semblé avant tout digne de pitié.

Faites donc un peuple franc et loyal avec de pareilles craintes incessamment suspendues sur sa tête!

Si la dissimulation et la fausseté peuvent, jusqu'à un certain point, se justifier par l'influence des institutions, il n'en est pas de même du pen-

chant au vol qui, il faut bien le dire, est général en Russie et commun à toutes les classes. Passe encore pour la mauvaise foi : c'est un point de ressemblance avec la Grèce et Carthage ; il faut bien aussi que la teinte asiatique se trahisse de plus d'un côté chez ce peuple encore si peu européanisé. Mais l'amour du vol ne trouve même pas son excuse dans la fatalité phrénologique. Et par malheur, la société russe tout entière, sauf les exceptions individuelles, bien entendu, est entachée de ce vice honteux. Du général au dernier soldat, du ministre au plus humble commis d'administration, du noble au paysan, tout vole plus ou moins, tout pille en grand ou en petit. Ce qu'il y a d'aggravant, c'est que l'opinion publique en Russie ne flétrit pas ces infâmes habitudes comme elles le sont partout ailleurs. Pour beaucoup de Russes, ce qu'il faut craindre le plus quand on est convaincu de vol et arrêté, ce n'est pas d'être puni et méprisé, c'est uniquement d'être obligé de restituer l'objet dérobé. C'est vraiment chose surprenante que le peu de répulsion qu'on témoigne en général dans ce pays pour une passion aussi basse et aussi coupable. Et cette absence de répression morale favorise singulièrement le penchant national. On ne saurait trop conseiller aux étrangers qui parcourent la Russie de ne jamais rien laisser sur les meubles de leur chambre. La prudence veut aussi que, quand on sort, on ferme sa porte non-seulement à clef, mais encore à l'aide d'un cadenas solidement fixé. Quant à la montre et à la bourse du voyageur, elles ne sont en sûreté que lorsqu'on se tient éloigné de toute réunion un peu nombreuse dans un lieu public, et même des églises. C'est un dicton russe que ce qui n'est pas renfermé appartient à tout le monde. Ceci devrait être inscrit en tête du *Guide de l'étranger en Russie*, afin de s'épargner des surprises peu agréables en arrivant dans cette heureuse contrée.

L'influence de la religion grecque ne serait-elle pas pour quelque chose dans cette étrange démoralisation ? Ce serait là un sujet assez digne d'être approfondi, mais que nous sommes obligé de laisser de côté. Ce qu'il y a de certain et de très-remarquable, c'est que tandis que les Russes chrétiens du rite grec sont voleurs, les Tatares musulmans sont d'une probité exemplaire, les Sibériens païens d'une bonne foi à toute épreuve, les Livoniens, les Esthoniens et les Finnois, de la communion luthérienne, d'une loyauté et d'une honnêteté parfaites. La conclusion semble donc assez naturelle ; toutefois nous laissons la question indécise [1].

[1] « Le culte des images a cependant introduit un heureux préjugé chez les Russes. Celui

« Les Russes sont-ils *bonne paye?* » demandions-nous, un jour, à un marchand français établi à Moscou. — « Oui, répondit-il, pourvu qu'on les fasse toujours payer d'avance. » Ce jugement nous parut aussi heureusement formulé que celui de Pierre le Grand, qui refusa d'expulser les juifs de son empire en disant : « Je ne les crains pas, car mes Russes leur en remontreraient. » Et il ajouta, comme on sait : « Trois juifs pour un Russe. » Les Juifs ont, du moins, le mérite d'avoir profité du progrès moral qui s'est accompli en Europe depuis un siècle, et de s'être, en assez grand nombre, élevés au rang des hommes que l'opinion publique entoure d'une légitime considération, tandis que les Russes d'aujourd'hui sont, à peu de chose près, les Russes du temps de Pierre Ier.

Il faut dire toutefois que les Russes sont beaucoup plus filous que voleurs audacieux. Ils ont une horreur invincible pour l'effraction, et quand ils tuent, c'est rarement pour s'approprier le bien de la victime. Il s'ensuit que la plus mince clôture suffit pour mettre en sûreté, même au milieu d'une ville. A St-Pétersbourg, on peut parcourir de nuit les rues les plus désertes, sans avoir à craindre ces attaques qui rendent Paris si dangereux dans l'obscurité. Si l'on a quelque chose à redouter, c'est de la part des boutechniks, ou agents de police, qui sont les plus infâmes coquins et les plus odieux brigands qui existent. Sur les chemins, même

qui, sans scrupule, forcera un coffre-fort, n'osera briser un cachet. Voici un fait : ayant un jour donné à un jeune soldat qui me servait deux roubles pour deux lettres que je lui ordonnais de porter à la poste, je sortis. A mon retour, je vois qu'on a forcé mon coffre et enlevé dix roubles en cuivre qui s'y trouvaient. J'apprends que mon soldat a joué et perdu beaucoup d'argent avec les courriers de la chancellerie, et je le fais en vain chercher. Je le dénonce comme déserteur. Trois jours après, il se présente, se jette à mes pieds et demande grâce, avoue qu'il a volé les dix roubles, et qu'il s'est caché au fond des bois, mais que la faim et le repentir le ramènent. Loin de le livrer comme voleur et déserteur, je me contente d'ordonner à un bas officier de lui distribuer vingt coups de baguette. A cet ordre, il se jette encore à mes pieds, et me supplie, en pleurant, de le faire punir plus sévèrement, afin, dit-il, *qu'il ne lui reste rien sur la conscience : qu'il méritait pour le moins cent coups, et qu'il en aurait davantage si je l'envoyais au régiment.* Il insiste longtemps pour obtenir cette singulière grâce. Surpris d'une telle requête et touché de son repentir, j'étais loin de la lui accorder, mais je lui dis : « Maintenant que tu as tout avoué, dis-moi aussi ce que tu as fait de mes lettres, qui sont importantes. — Monsieur, je les ai portées à la poste. — Voudrais-tu donc me faire croire que tu n'auras pas commencé par jouer les deux roubles que je t'avais remis, avant de briser mon coffre? — Oh! dit-il, Dieu me préserve *d'avoir touché à un argent qui appartenait à une chose cachetée.* » Effectivement, après avoir perdu, rouble après rouble, ce qu'il avait enlevé, il avait porté les lettres et l'argent à la poste, et j'en reçus les réponses dans le temps! » (*Mémoires secrets sur la Russie*, par le major Masson, t. 2, p. 74.) Il est bon d'observer que si le peuple a le respect du cachet, en revanche, le gouvernement l'a fort peu. Nous avons déjà dit comment les serviteurs de Nicolas comprennent le secret des lettres. L'auteur de l'ouvrage que nous venons de citer aurait donc dû faire une distinction.

sécurité. Point de bandes sanguinaires qui parcourent les campagnes le poignard à la main, et assassinent pour voler. Le Russe n'est point féroce. Il ne tue guère que par vengeance, ou dans un accès de fureur produit par l'ivresse. Cependant la statistique suivante, sans avoir rien d'effrayant, prouve que les crimes sont assez fréquents en Russie :

En 1821, sur une population de 10,593,251 âmes, habitant le plateau de l'Oka, qui renferme la ville de Moscou, on compta 223 homicides; en 1822, 200. En prenant la moyenne des deux années, on trouve 1 homicide sur 50,000 habitants. En divisant par catégories on arrive à ce résultat moyen : 141 hommes, 33 femmes et 37 enfants. On a remarqué que les meurtres d'enfants étaient le plus communs parmi les paysans et beaucoup plus rares parmi les soldats qu'on ne devrait s'y attendre. Le plus grand nombre des personnes tuées avaient été victimes de la colère et de l'ivresse, et avaient succombé sous des coups de poing ou de bâton. Le nombre moyen d'homicides commis à l'aide d'instruments tranchants ne fut que de 26 hommes et de 6 femmes, ce qui ne représente que le quart du nombre des individus morts sous le bâton ou sous les coups de poing. 4 hommes et 1 femme seulement périrent par les armes à feu. Il n'y eut durant les deux années que 6 empoisonnements, dont 5 pouvaient passer pour accidentels. — Quant aux relations de famille, voici leur part dans cette statistique : un père fut assassiné par son fils, une mère de même; 5 maris furent tués par leurs femmes; 23 femmes par leurs maris ; 1 fils par son père; il y eut 3 fratricides. Presque tous les crimes dans les familles eurent lieu dans la classe des paysans; cependant on voit figurer trois cas de ce genre dans le bilan du clergé. — Sur les 423 homicides commis dans le cours de ces deux années, il n'y eut que 206 meurtriers arrêtés et mis en jugement. On constata toutefois que, sur ce nombre total, 127 meurtres devaient être attribués à des paysans ; 20 à des soldats congédiés ou déserteurs, 7 à des individus se livrant au commerce, 6 à des membres du clergé, 4 à des gentilshommes. On sait en outre, que 80 meurtres furent commis par des femmes, savoir : 72 infanticides, 5 homicides sur des maris et 3 cas indéterminés. Il est très-remarquable de ne voir que 6 assassinats de seigneurs par leurs esclaves. — Il ne nous paraît guère possible qu'il y ait diminution notable dans ces chiffres pour les années qui ont suivi 1821 et 1822, l'instruction ne s'étant pas répandue dans les masses populaires, et rien n'ayant pu modifier les diverses classes de la société russe dans le sens d'une amélioration morale.

Nous serions disposé à croire que l'esprit de vengeance est pour beaucoup dans ce dénombrement de meurtres. Le Russe est éminemment

vindicatif, et s'il ne sent pas l'injure adressée à sa dignité d'homme, dont il n'a que faire, il n'oublie pas l'atteinte portée à ses intérêts ou à son égoïsme. Nous ne voulons pas nous étendre sur ce point, qui pourrait donner lieu à bien des récits intéressants. Nous nous bornerons à citer deux faits, dont l'un date à peine d'une année, et dont l'autre est personnel à un individu dont le nom n'est pas sans une certaine célébrité.

Mademoiselle Lolla Montès, danseuse espagnole, était, l'an dernier, à Varsovie. Le ministre de la police, séduit par les charmes de la belle andalouse, se persuada qu'il n'avait qu'à se montrer pour la subjuguer, et que, d'ailleurs, la clef d'or lui ouvrirait aisément ce cœur dont il rêvait la conquête. Il avait compté sans la fierté castillane. La danseuse rejeta les offres du galant fonctionnaire, qui, revenu plusieurs fois à l'assaut, fut toujours repoussé avec perte.

Un grand seigneur russe, un délégué du tzar, ne pouvait tolérer un pareil acte d'indépendance, et le ministre imagina une vengeance qui, dans tout autre pays, eût été trouvée ignoble, mais qui dans une ville russe pouvait passer tout simplement pour ingénieuse : il organisa une cabale contre l'artiste, et pendant une représentation donnée par elle, il la fit siffler à outrance. La danseuse, qui jusque-là n'avait recueilli que bravos, couronnes et billets parfumés, surprise d'un si brusque changement d'humeur de la part du public, attribua d'abord cette bruyante manifestation à un caprice facile à conjurer. Mais l'orage continua, et ne pouvant plus douter de l'origine des sifflets, elle s'arrêta tout à coup, s'approcha de la rampe, et d'une voix pleine de colère, elle révéla au public l'infamie du ministre de la police.

La prison, et peut-être pis, eût puni la danseuse de cet acte de courage, si le digne fonctionnaire n'eût pas craint, en la faisant arrêter, de s'attirer le ressentiment des augustes patrons de mademoiselle Lolla Montès. La jeune Espagnole était, en effet, spécialement protégée par l'empereur, et, grâce à cette égide, elle put quitter Varsovie sans être inquiétée [1].

M. le comte de Ségur, se trouvant à Kieff avec l'impératrice Catherine II, avait fait connaissance avec le général Kamenski. Un de nos compatriotes qui était entré au service de cet officier vint se plaindre à notre ambassadeur des mauvais traitements que lui infligeait le général et des persécu-

[1] Cette haute protection s'est manifestée par l'octroi d'une passe en vertu de laquelle mademoiselle Lolla Montès peut parcourir les domaines du tzar sans avoir rien à redouter ni de la police ni de la douane. De tous les artistes étrangers, elle est, nous le croyons, la seule, avec mademoiselle Taglioni, qui ait été honorée de cette précieuse faveur de l'autocrate.

tions dont il était l'objet. M. de Ségur intervint, le Russe ne voulut d'abord rien entendre ; alors le diplomate déclara à M. Kamenski que s'il ne promettait pas de laisser désormais tranquille le Français qu'il avait jusque-là poursuivi de son ressentiment, lui, M. de Ségur, irait d'abord comme ambassadeur, se plaindre à l'impératrice, et qu'ensuite, comme militaire français, il lui demanderait raison des insultes faites à un compatriote, insultes qui lui seraient désormais personnelles, puisqu'il prenait la victime sous sa protection. C'était ainsi que nos diplomates comprenaient alors la dignité du nom français. Soit lâcheté, soit crainte d'irriter Catherine, le général promit ce qu'exigeait M. de Ségur; mais il lui garda rancune et attendit patiemment l'occasion de se venger.

Longtemps après, dans la première guerre des Français contre les Russes, guerre si glorieusement terminée par le traité de Tilsitt, le général Philippe de Ségur, fils de l'ambassadeur, fut blessé et fait prisonnier. On le conduisit devant le général Kamenski. Le Russe se rappela qu'il avait une dette de vengeance à payer au nom de Ségur. Sur le refus énergiquement formulé par le prisonnier de lui révéler la situation et les forces de l'armée française, le misérable lui ordonna de se rendre immédiatement à pied, et sans être pansé, à un endroit situé à plus de vingt lieues du théâtre du combat. Or, les chemins étaient impraticables, et l'on s'enfonçait dans la neige jusqu'aux genoux. M. de Ségur se mit en marche, mais le spectacle de ses souffrances émut les officiers qui l'accompagnaient. Indignés de la cruauté de leur général, ils placèrent le blessé sur une kibitka [1], et le firent transporter jusqu'au lieu désigné.

A défaut d'esprit de vengeance, le fanatisme suffirait pour donner au caractère des Russes une teinte parfois quelque peu sinistre. Ici, bien entendu, il n'est question que du Russe primitif : celui-ci pousse la superstition jusqu'à l'extravagance, le fanatisme jusqu'à la férocité. C'est le propre de tous les peuples ignorants et faciles à exalter, et les Russes peuvent être placés au premier rang dans cette catégorie.

L'habitude de l'obéissance aveugle les porte à la crédulité. Aussi tous les imposteurs qui ont voulu se faire passer pour héritiers légitimes du trône moscovite ont-ils, à toutes les époques, rallié autour d'eux bon nombre d'adhérents. Essayez de tromper ainsi le peuple français?...

De ce que les Russes sont crédules et superstitieux, il ne faut pas conclure qu'ils manquent d'intelligence. Ils sont, au contraire, spirituels, sagaces, pénétrants, aussi prompts à comprendre qu'à exécuter, sans génie,

[1] Petite voiture.

toutefois, sans spontanéité, sans initiative. Il est difficile de dire jusqu'à quel degré de perfectionnement l'éducation pourrait les conduire, mais à coup sûr ils se développeraient rapidement à la faveur de la liberté et d'un enseignement approprié à leur situation intellectuelle.

Quant à présent, la flatterie et l'obéissance sont le but de l'éducation de tous les Russes. Il faut croire que cet enseignement répond à un besoin secret de la nature moscovite, car ils profitent merveilleusement des leçons de flagornerie qu'on leur donne. Et ici, il faut bien distinguer : car on se tromperait singulièrement si l'on attachait au mot *courtisan*, quand il s'agit d'un Russe, ces idées de spirituelle urbanité, d'élégance de mœurs, de fine courtoisie qui s'appliquent si bien aux marquis de la cour de Louis XIV. Les Russes sont rarement polis sans platitude, et flatteurs sans bassesse. Rien de plus affligeant, de plus douloureux à voir, que l'attitude d'un Russe en présence d'un supérieur. Ce sont des gestes serviles, une tenue honteusement obséquieuse, des compliments à brûle-pourpoint, un encens grossier dont l'interlocuteur n'est pourtant pas suffoqué. Cet oubli de la dignité de l'homme et du citoyen, cette dégradation volontaire, saisissent le cœur de l'étranger d'un sentiment de pitié mêlé de mépris dont il est impossible de se défendre, pour peu qu'on soit habitué au langage et aux manières des nations libres. Le Russe à demi-éclairé surtout est nauséabond ; c'est le plus vil des hommes, et la plus abjecte créature qui se puisse rencontrer.

Il y a, en Russie fort peu de ce qu'on appelle de grands caractères. Et il est à remarquer que lorsqu'un homme sort du commun, la bizarrerie et l'excentricité apparaissent presque aussitôt. C'est ce qui arrive toujours chez les nations qui ne sont pas soumises à une opinion publique uniforme, ni à l'empire des convenances sociales, du goût ou même de la mode. Pierre le Grand avait la manie d'arracher les dents. Romanzoff affichait des singularités incroyables. Potemkin passait des journées entières à épousseter ses diamants. Les Soltikoff, les Narichkin ont leurs tics de famille ; les Dolgorouki ne peuvent souffrir ni les chats ni les pommes ; et ainsi pour beaucoup d'autres. Quant à l'originalité du célèbre Souworoff, tout le monde la connaît. Cet homme tenait quelque peu du singe, et avait assurément des moments de folie. Il restera dans l'histoire comme un type étrange et hideux du pasquin militaire, du bouffon en uniforme. Et c'est un des plus grands caractères de la Russie moderne[1] !

[1] Voici un des plus jolis traits de la vie de cet homme extraordinaire :

Pendant le voyage de Catherine II dans la Russie méridionale, Souworoff se trouva à Kieff en même temps que les ambassadeurs de quelques puissances et Alexandre de Lameth, qui

Mettons au nombre des plus graves défauts des Russes leur extrême susceptibilité. Ils sont si chatouilleux, qu'un mot équivoque, un rien les blesse et les irrite. Les dures vérités que les publicistes étrangers se permettent sur leur pays et sur leur gouvernement ont surtout le privilége de froisser au plus haut point leur amour-propre. Il ne paraît pas un livre, pas une brochure, pas un article de journal tant soit peu hostile à leurs institutions et à leurs habitudes morales, qu'ils ne jettent aussitôt les hauts cris, et ne se croient obligés de riposter par des réfutations, explications, rectifications que, par malheur, personne ne lit. Ils ne prennent pas garde que cette susceptibilité donne raison à leurs adversaires. D'où vient, en effet, tant de bile acrimonieuse, si les écrivains auxquels ils prétendent répondre n'ont débité que mensonges et calomnies? Est-ce qu'une grande nation se préoccupe des fables que l'on invente sur elle chez ses voisins? Qu'importe à la France que des plumes plus ou moins véridiques fassent connaître ses imperfections? qui de nous s'est préoccupé des bavardages de mistress Trollop? Les républicains des États-Unis se sont-ils davantage émus des satires de cette humoriste fille d'Albion? Tous les poëtes et les prosateurs russes se coaliseraient pour fulminer, chacun à son tour ou en masse, un manifeste politico-littéraire contre nous, que nous nous sentirions fort peu touchés de ces attaques. Serviteurs de l'empereur Nicolas, que vous êtes maladroits! Et que vous entendez mal les intérêts de votre maître et de vos concitoyens! Les assertions de vos antagonistes trouvent la plus triomphante confirmation dans votre dépit, et, en vérité, ils n'auraient pu rencontrer de meilleurs avocats.

« Mais, dites-vous, si nous sommes tels que vous nous dépeignez, pourquoi ne pas nous encourager au bien? pourquoi ne pas chercher, par un langage amical, et par d'affectueux conseils, à nous améliorer, à nous inspirer le désir du progrès? »

Hypocrite humilité! Si vous étiez au nombre de ces peuples qui cherchent avidement la lumière, il y a longtemps que vous auriez mis

voyageait pour son agrément. Ce dernier était déjà connu pour sa mauvaise tête, et annonçait devoir être un intrépide duelliste, ce qu'il devint en effet. Présenté à Souworoff, voici le singulier entretien qu'il eut avec lui :

« De quel pays êtes-vous? lui demanda brusquement le général russe. — Français, répondit Lameth. — Quel état? — Militaire. — Quel grade? — Colonel — Votre nom? — Alexandre de Lameth. — C'est bon! »

Un peu surpris de ce brutal interrogatoire, Lameth voulut prendre sa revanche, et, regardant fixement Souworoff, il lui demanda à son tour, du même ton :

« De quel pays êtes-vous? — Russe. — Quel état? — Militaire. — Quel grade? — Général. — Quel nom? — Souworoff. — C'est bon! »

à profit les leçons que l'Occident civilisé vous envoie incessamment. Vous auriez fait comme les États-Unis, qui, beaucoup plus jeunes que vous dans la vie politique et sociale, vous ont néanmoins dépassés de mille lieues et se sont mis bravement au pas de l'Europe policée. Mais vous, vous restez cloîtrés dans vos monstrueuses institutions. Vous avez fermé l'oreille au bruit des idées dont la lutte se faisait entendre autour de vous. Que dis-je ! En toute circonstance, vous vous êtes montrés disposés à combattre l'esprit de rénovation. Où est le temps où votre impératrice Catherine II s'inspirait de Voltaire et de Beccaria pour écrire son *instruction* au code russe, qui eut l'honneur d'être mise à l'*index* en France[1]? Comme un enfant hargneux et entêté, non-seulement vous avez constamment refusé de vous associer au mouvement de la grande famille sociale, mais encore vous avez de tout temps conservé envers vos frères, les autres peuples, une attitude pleine d'arrogance et de menace. Votre gouvernement est le symbole de tout ce qui est rétrograde, le représentant de tout ce qui rappelle au reste de l'Europe un passé détestable. Votre société apparaît aux esprits généreux comme une immense borne au milieu de l'espace où se meut le genre humain, comme un anachronisme obstiné, comme un bloc de granit auquel les efforts de dix générations n'ont pu faire brèche. Citez donc un seul service rendu par vous au monde. Où sont vos grands écrivains, vos philosophes, vos savants, vos économistes, vos orateurs inspirés? Que vous devons-nous, nous dont vous sollicitez l'indulgence? Vous auriez tout juste la valeur d'un zéro, au milieu de nous, si votre force de résistance et votre rôle hostilement passif ne vous rendaient jusqu'à un certain point dangereux. En échange des connaissances que nous vous avons inoculées, et qui vous ont donné la force matérielle et le bien-être, vous nous avez apporté la guerre, la lutte sans merci ni générosité ; vous êtes les ennemis de la France, à cause de ses tendances, de l'Angleterre en Asie, de l'Autriche en Orient, de la Prusse chez elle-même. Vous nous avez pris une partie de nos sciences, de nos jouissances de luxe, de nos progrès dans l'art militaire, et pour tout remercîment, vous avez présenté à nos poitrines la pointe des lances de vos Cosaques. En reconnaissance de tout le bien que vous a fait l'Occident, vous vous êtes constitués les champions de tout ce qui rêve encore le despotisme brutal et l'arbitraire violent. N'êtes-vous pas les patrons empressés de tous les intérêts égoïstes et de tous les esprits malades

[1] Il est vrai que, quelques années plus tard, tous les livres français étaient proscrits en Russie, et que cette même impératrice faisait confisquer l'*Avis au peuple*, par Tissot, en disant que « le peuple n'avait pas besoin d'avis. »

qui veulent comprimer les naturelles aspirations des peuples à une condition meilleure ? N'avez-vous pas des menaces à l'appui de tous les plans liberticides, des boulets au service de toutes les théories d'oppression politique ?

Et vous invoquez notre bienveillance ! et vous exigez qu'on vous traite comme un écolier docile en qui son maître a placé de légitimes espérances ? — Franchement, ce serait perdre son temps et ses métaphores, et vous seriez tous les premiers à rire de notre simplicité. Souffrez que, désespérant pour longtemps de votre éducation, les écrivains qui vous jugent parlent de vous avec quelque sévérité. C'est une espèce de knout à laquelle il doit vous être facile de vous résigner, vous qui faites du fouet et du bâton un si efficace moyen de gouvernement. Tout ce qu'on peut vous accorder, c'est d'attribuer vos imperfections et vos vices à la fatale influence de vos institutions : et c'est aussi ce que nous faisons. Le mal que nous observons chez vous, nous en cherchons la cause dans le milieu politique où vous vivez. Ayez le courage d'en sortir, et vous pourrez encore profiter des avis de vos instituteurs en civilisation.

Vous nous menacez de vos rancunes [1], et nous faites entendre que vous pourriez bien à la fin nous retirer votre amitié ? — Ce serait perdre beaucoup sans doute ; mais, en conscience, cette amitié, quelle preuve sérieuse nous en avez-vous donnée ? Pour ne remonter qu'à 1830, quelle marque de sympathie nationale nous est venue de chez vous [2] ? ne vous êtes-vous pas associés à tous les actes et à toutes les pensées hostiles dirigés contre nous ? Votre autocrate ne s'est-il pas montré dans ses discours comme dans

[1] Voir *Lettre d'un Russe à un journaliste français sur les diatribes de la presse antirusse*, brochure anonyme, mais que nous savons être du comte Tolstoï, ancien conspirateur en 1825, aujourd'hui sujet fidèle et plus que dévoué de l'empereur Nicolas.

[2] Dans toutes les maisons de poste, sur les routes de Russie, on aperçoit des images grossièrement enluminées, représentant les Français à Moscou ; les Russes y sont figurés la torche à la main, et accomplissant ce grand acte de patriotisme stupide qu'on appelle l'incendie de Moscou. Quant aux Français, on les voit commettant des atrocités et recevant des enfants sur la pointe de leurs baïonnettes. Ceci se voyait encore en 1837. L'empereur a-t-il ordonné que ces ignobles caricatures disparussent de la cabane de ses fidèles employés des postes ?

C'est là un échantillon, entre mille, de l'amitié des Russes pour la France.

Rappelons encore qu'en 1830, après notre glorieuse révolution, ce sentiment d'hostilité contre nous éclata de la manière la moins équivoque. Il n'était question à St-Pétersbourg que de mettre une bonne fois à la raison ces écervelés de Français qui se faisaient un jeu d'agiter le monde. Les officiers russes disaient aux petits marchands, en leur achetant les produits de notre industrie : « Ce que vous nous vendez 10 francs, nous l'achèterons bientôt 1 franc à Paris même. » Dans une revue passée par l'empereur, soldats et officiers firent entendre à plusieurs reprises ce cri farouche : « Paris ! Paris ! »

ses conceptions politiques, l'ennemi acharné et systématique de nos idées et de nos tendances?

Vous faites sonner bien haut l'hospitalité empressée que les étrangers trouvent dans votre pays. — Il y a plusieurs espèces d'hospitalité : l'hospitalité intéressée, l'hospitalité vaniteuse, et l'hospitalité charitable. Dans laquelle de ces catégories faut-il placer la vôtre? Nous ne savons ; mais en considérant votre extrême susceptibilité et votre horreur des révélations, on peut croire que vous ne faites si bon visage aux étrangers que pour les séduire par les apparences et les empêcher d'apercevoir ce qu'il y a au fond de votre prétendue civilisation. Quels sont d'ailleurs les étrangers pour lesquels vous êtes si avenants? Ceux qui vous arrivent patronnés par leur ambassadeur et étayés de lettres d'introduction pour vos personnages les plus influents; ceux que leurs titres nobiliaires ou militaires recommandent à votre vanité aristocratique. Mais qu'un voyageur arrive au milieu de vous sans avoir le droit de se dire duc, marquis, ou maréchal de France, ou général; que, pour comble d'infortune, il ne soit pas assez fourni d'argent pour faire brillante figure à St-Pétersbourg, et Dieu sait l'accueil que lui fera ce que vous appelez votre haute société! Chez un peuple civilisé, la véritable hospitalité n'est pas celle qui s'exerce dans les riches salons, chez tel ou tel grand seigneur, chez tel ou tel gros financier; c'est celle qui consiste à assurer à tout étranger riche ou pauvre, noble ou roturier, illustre ou obscur, égards empressés, sans faste et sans éclat, protection légale, sécurité complète, assistance désintéressée. Cette espèce d'hospitalité, on la trouve en France, en Allemagne, en Angleterre. La trouve-t-on chez vous?

Vous vous faites un immense mérite d'entretenir à grands frais dans votre pays bon nombre d'étrangers. — Mais ces étrangers vous ont rendu, ce semble, quelque peu service, en vous aidant de leurs lumières, en dirigeant vos établissements industriels, en instruisant vos enfants, en formant vos officiers et vos ingénieurs, en construisant vos palais, en donnant à votre commerce une activité que, sans eux, il n'aurait jamais connue. Si vous les aviez expulsés, que seraient devenues vos écoles et vos manufactures? Pendant bien longtemps encore vous aurez besoin de nous. Si la main qui vous soutient abandonne un seul instant les lisières, vous tomberez comme des enfants débiles. S'il en est ainsi, et vous ne pouvez le nier, quels sont les bienfaiteurs, quels sont les obligés?

Vous fermerez, dites-vous, les portes de votre empire aux voyageurs? — Vous avez donc de bien sérieux motifs pour ne pas vous faire voir à qui veut vous étudier et vous peindre? Au surplus, faites suivant votre ran-

cune et vos terreurs ; fermez toutes vos barrières, calfeutrez-vous soigneusement, réalisez une Chine européenne. L'Occident, à coup sûr, ne vous rendra point la pareille. Vos nationaux seront toujours bien accueillis chez nous, et s'il leur vient en fantaisie d'écrire sur la France quelque ouvrage bien sévère, bien mortifiant, tenez-vous pour assurés que personne n'y prendra garde, et que même nous rirons volontiers de nos défauts avec celui qui en aura fait la peinture exacte.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les Russes, qui se plaignent qu'on visite leur pays pour divulguer ensuite leurs secrets, entretiennent chez nous d'innombrables espions qui ne se contentent pas d'exercer leur infâme métier dans les hautes régions de la politique, et qui s'introduisent traîtreusement jusque dans nos foyers domestiques pour révéler à leurs maîtres nos plus intimes pensées.

Et tandis que nous voyageons chez eux à visage découvert, à nos risques et périls, en avouant hautement notre mission d'examen, eux nous étudient en secret, dans l'ombre, sans que nous puissions nous méfier de l'ennemi qui surveille nos actions et stéréotype nos paroles, pour en faire un usage odieux. N'est-il pas étrange que le peuple qui a poussé la théorie de la police jusqu'à l'idéal du genre, se formalise à ce point d'être espionné ouvertement, en toute loyauté?

L'auteur des *Mystères de la Russie* a voulu profiter de l'occasion qui se présentait naturellement pour dire toute sa pensée à ce sujet et pour exposer les motifs qui l'ont décidé à mettre de côté toute puérile indulgence. Il tenait à faire connaître les graves considérations qui, tout en le préservant des allures d'un *Alceste*, l'ont également éloigné du langage mielleux d'un *Philinte.*

Complétons la physionomie générale de la nation moscovite par l'énumération de ses bonnes qualités.

Le Russe est naturellement brave, hospitalier et charitable. Par bravoure nous n'entendons pas cette obstination fanatique qui porte le soldat moscovite à rester inébranlable en présence d'une mort certaine. Non, le Russe vaut mieux que cela, et il serait l'homme le plus intrépide, si l'on ne prenait pas le soin de l'abrutir par l'habitude d'une obéissance stupide et par le despotisme d'une discipline, ridicule à force d'être exagérée. Quant à l'hospitalité, nous voulons parler de celle qu'exerce avec une noble simplicité le serf russe, pauvre et méprisé, et non de cette bienveillance fastueuse que les étrangers trouvent chez la plupart des grands seigneurs.

Il faut aussi féliciter les Russes d'être exempts de certains préjugés qui sont la plaie des peuples les plus civilisés. Ainsi, chez eux, la naissance

n'a jamais été regardée comme supérieure au mérite. L'ancienneté des parchemins y est comptée pour peu. Ce qu'ils appellent *noblesse* a une origine vraiment respectable et précieuse, la liberté; car le mot russe *dworannoï* qui désigne un noble, signifie *propriétaire de biens ruraux*, parce que l'homme libre seul peut en posséder. *Noble* est donc ici synonyme d'*homme libre*. Les *parvenus*, dans ce pays, sont considérés à l'égal et quelquefois bien plus que les aristocrates qui ne se sont donné que la peine de naître. Le mérite y prime l'hérédité, et l'on sait que l'ordre de la noblesse y est organisé de telle façon que tout le monde, depuis le plus humble serf, peut y arriver. Cette institution ainsi entendue est passablement démocratique et offre des avantages qui malheureusement sont neutralisés par le maintien de la servitude.

Le faux point d'honneur qui a engendré l'usage du duel n'existe pas non plus en Russie, ce qui n'empêche, certes, pas les Russes d'être courageux et de savoir, quand il le faut, braver la mort. Tel officier qui aura riposté à un soufflet par un coup de canne, sans exiger d'autre réparation, montera sur la brèche d'une ville assiégée avec une rare intrépidité. Il faut convenir toutefois que la pratique du duel, restreinte dans de certaines limites, indique chez un peuple une noble susceptibilité, un sentiment d'honneur qui peut quelquefois, sans doute, s'égarer, mais qui est le signe d'une fierté digne d'estime et d'un légitime amour de l'indépendance individuelle. Le duel est, d'ailleurs, un moyen préventif assez efficace; et il est même remarquable que les peuples qui en ont le plus usé et abusé, comme la France, par exemple, sont ceux qui pratiquent le plus rigoureusement les règles de la politesse et le respect de cette indépendance personnelle dont nous venons de parler. Il est triste de voir des militaires tolérer des insultes graves et se contenter de répondre à des coups par des coups. C'est là ce qui se voit souvent en Russie. L'officier n'est plus, dès lors, qu'un laquais ou qu'un portefaix en uniforme; et ce n'est vraiment pas la peine de porter une épée quand on sait si bien jouer du poing. Hâtons-nous de dire que les officiers russes qui ont reçu une bonne éducation se conduisent tout autrement. Nous pouvons citer des exemples assez remarquables de duels, qui ont eu lieu en Russie, malgré la sévérité des lois et le redoutable déplaisir du souverain.

Un colonel d'un régiment, en garnison à Varsovie, voulait forcer un lieutenant à donner sa démission. C'est ainsi qu'en usent les officiers supérieurs pour faire avancer leurs favoris; ils persuadent aux uns de changer de régiment, aux autres de jeter l'uniforme aux orties et d'entrer dans le service civil. Le lieutenant, que le colonel persécutait de ses

Pour eux, il n'y a d'États respectables que ceux dont tous les habitants sont divisés en catégories bien distinctes, comme le sont les animaux d'après les principes de l'histoire naturelle. L'absence de castes est, à leurs yeux, l'anarchie. Ils croient sincèrement qu'un peuple libre est un peuple sans dignité, sans avenir, et qu'un homme non classé est un vagabond. Qu'on nous permette de rapporter ici une conversation curieuse que nous eûmes, il y a quelques années, avec un sénateur russe. Elle résume assez bien les opinions de ces grands enfants du Nord. La scène se passait à table, en présence de plusieurs autres Russes qui approuvaient du geste et du regard tout ce que disait l'honorable sénateur :

« Monsieur, est-ce que vous servez? me demanda mon voisin.

— Comment l'entendez-vous? répondis-je.

— Je demande si vous êtes militaire.

— Non, monsieur, j'ai trop d'indépendance dans le caractère pour avoir jamais désiré les honneurs de l'épaulette.

— Indépendant! mais il faut bien, pourtant, que vous reconnaissiez un supérieur quelconque, que vous obéissiez à quelqu'un.

— Je n'obéis qu'aux lois de mon pays, et personne au monde n'a le droit de me donner un ordre. Ah! si, je me trompe, j'obéis à mon commandant quand je suis de garde, car j'oubliais de vous dire que je fais partie de la garde nationale. »

La figure de mon interlocuteur, qui s'était d'abord quelque peu assombrie, devint plus souriante.

« Ah! vous faites partie de la garde nationale, c'est fort bien. Vous êtes sans doute officier?

— Non, monsieur. »

Le visage de mon sénateur se rembrunit de nouveau, avec une teinte marquée de surprise.

« Mais, enfin, vous avez un grade quelconque?

— Pas le plus petit grade.

— Qu'êtes-vous donc?

— Je suis simple chasseur, ou, si vous l'aimez mieux, soldat.

— Ah! »

Que de choses dans cette exclamation! Et comme je baissais dans l'opinion de mon interrogateur!

« Vous n'êtes pas officier, poursuivit-il, mais vous le serez sans doute un jour?

— J'espère bien ne l'être jamais. »

Stupéfaction générale.

« Et pourquoi donc?

— Parce que les ennuis du commandement ne sont pas compensés par quelques misérables jouissances d'amour-propre. »

Mon Russe était fort désappointé. Il paraissait chagrin d'être obligé de me retirer son estime. Je vis qu'il lui restait une lueur d'espoir à mon égard, et qu'il allait se retourner d'un autre côté. En effet, après quelques minutes de silence, il continua ainsi l'interrogatoire.

« Monsieur votre père, qu'est-il?

— Monsieur, je me plais à penser que vos questions ne vous sont dictées que par un sentiment de bienveillance, dont je vous remercie. S'il en était autrement, je les trouverais fort étranges. Vous me demandez ce qu'est mon père? il est maire de la petite ville qu'il habite.

— Ah! il est maire! »

Ici la physionomie du digne Moscovite s'épanouit.

« A la bonne heure! s'écria-t-il. Et il est probable que vous le serez vous-même un jour?

— Il y a tout à parier que non.

— Je ne vous comprends pas. Après tout, qu'êtes-vous? à quelle classe appartenez-vous?

— Je suis citoyen Français, et n'appartiens à aucune classe.

— Mais que porte votre passeport?

— Propriétaire; et cela veut dire que je ne suis rien: ce qui n'empêche pas que je ne sois, dans l'estime de bien des gens, aussi haut placé que beaucoup de ducs et pairs et pas mal de princes.

— Tenez, vous devriez entrer au service de la Russie. Vous êtes intelligent, instruit, vous parviendriez promptement. Vous auriez un *tschinn* (un rang), et seriez quelque chose.

— Je vous suis obligé, monsieur, de votre sollicitude, mais permettez que je reste ce que je suis.

— C'est dommage. Vous débuteriez par la quatorzième classe de la noblesse, et vous pourriez espérer d'arriver assez promptement à la huitième.

— J'aime mieux être de la première dans mon pays. »

Le sénateur ne m'adressa plus la parole. J'étais décidément un homme absurde et fort peu estimable.

Je n'étais pas même décoré!

« Hélas! me dis-je tout bas à moi-même, fera-t-on jamais des Russes un peuple digne de la liberté? »

On conçoit que des hommes aussi entichés de préjugés aristocratiques, et aussi fiers de quelques vaines distinctions, poussent l'orgueil et la

morgue aussi loin que possible. Pour un noble russe, un bourgeois est un homme méprisable et dont il faut fuir le contact; un paysan, une bête brute, quelque chose qui n'existe et ne se meut que par la volonté d'un plus puissant. Inutile de dire que les nobles ne reçoivent ni ne visitent les marchands de leur nation. Ce dédain, ils l'étendent jusqu'aux négociants étrangers, qu'ils assimilent aux petits commerçants de leur pays. Cependant, la nécessité a quelquefois rapproché la noblesse moscovite de la roture. A l'exemple de ces gentilshommes français qui, après les désordres de la régence et les déceptions de la banque de Law, se résignèrent à déroger au point d'épouser de petites bourgeoises riches, on a vu un certain nombre de seigneurs russes chercher dans l'industrie la réparation du déficit que la débauche, le jeu ou de folles prodigalités avaient creusé dans leur fortune. Mais, en devenant marchands ou, tout au moins, fabricants, ces enfants perdus des classes privilégiées conservaient toute leur fierté et leurs allures princières.

L'orgueil est le propre de toutes les aristocraties; mais quand l'esclavage existe dans un État, l'influence de cette institution, en inspirant à la caste dominante un injuste mépris pour le serf, ajoute un caractère aggravant à la tendance égoïste et vaniteuse des grands. La noblesse anglaise ne hante pas les petites gens, mais elle ne les méprise ni comme hommes ni comme citoyens. L'aristocratie russe, au contraire, habituée à commander à des malheureux qu'elle considère comme des animaux ou comme des *choses*, a plus que du dédain pour tout ce qui lui est inférieur en position sociale. C'est donc, sous ce rapport, la pire de toutes les aristocraties.

Un autre trait distinctif de ce qu'on appelle la haute société russe, c'est l'ostentation, l'amour de briller. On reconnaît là une des faces de l'orgueil et de la vanité. Que de nobles moscovites se sont ruinés par le luxe de leur maison, de leurs équipages et de leur toilette, en consacrant à des festins et à des bals splendides des revenus hors de proportion avec de si folles dépenses! Il résulte de ce penchant que les seigneurs russes, à l'exception de ceux qui ont des fortunes colossales, sont la plupart du temps sans argent. Et comme ils ne sauraient renoncer à leur vie fastueuse, ils achètent tant qu'ils peuvent, sans payer, et usent de tous les moyens pour se procurer des ressources. Nous ne dirons pas, comme Clarke, qu'ils vendraient tout ce qu'ils possèdent, « depuis leur femme jusqu'à leur chien. » Mais nous affirmons, avec le même voyageur, qu'ils ne se font pas scrupule de mettre en gage ou de céder à vil prix les meubles de leur hôtel et leurs habillements. Il en est qui passent une partie de leur temps à de honteux tripotages dont ils espèrent quelque profit. D'autres,

réduits aux derniers expédients, se sont faits marchands de bric-à-brac. Un prince Troubetzkoï, le père peut-être, ou l'oncle, de celui dont nous avons raconté les tristes exploits, était devenu marchand de minéraux, de tableaux, de bas, de bonnets, de quincaillerie, d'antiquités, enfin de tout ce qui constitue l'approvisionnement d'une boutique et d'un musée. Il achetait tout ce qu'il pouvait trouver, pour le revendre avec bénéfice. Plusieurs pièces de son hôtel étaient encombrées des objets destinés à alimenter son petit commerce. Les étrangers n'étaient pas médiocrement surpris de voir un prince menant grand train, et affectant des allures grandioses, occupé d'un pareil trafic. Et le digne homme s'y entendait merveilleusement. Il connaissait toutes les ruses par lesquelles les brocanteurs ont coutume de séduire et de tromper le chaland. Il surfaisait effrontément, vantait outre mesure les bonnes qualités de l'objet convoité, en dissimulait les côtés défectueux, cajolait, flattait, pressait la pratique, et finissait presque toujours par triompher. « On pouvait, dit Clarke [1], tout acheter de son altesse, depuis un soufflet jusqu'à un tableau de Claude Lorrain. Dans la même pièce étaient étalés des mouchoirs de poche, des bas, des fleurs artificielles, des éventails, de l'eau de Cologne, du savon, de la pommade, des peintures, des livres, des fusils, des pistolets, des minéraux, de la bijouterie, des harnais, des selles, des brides, des pipes, de vieux habits, des sabres, des oiseaux empaillés, des bronzes, des boucles, des boutons, des tabatières, des perruques, des montres, des boîtes et des souliers. « Ma maison, nous dit-il en nous voyant, est à votre service et à celui de tout autre qui voudra l'acheter. Je vous la vendrai pour un seul rouble, pourvu que vous veuillez aussi me donner un rouble de chacun des articles qui composent son mobilier. » Tandis que nous marchandions avec le prince, il reçut un billet qu'il lut tout haut : c'était le prince L.... qui lui empruntait de l'argent. « Voici un homme, dit alors son altesse, qui a un salon d'un million de roubles, et qui m'en demande quarante-cinq pour payer ses dépenses dans le pays. Vous voyez comme nous allons en Russie [2] ! »

L'amour de l'ostentation, qui distingue les nobles russes, les porte à afficher beaucoup plus de générosité qu'ils n'en ont réellement. A les entendre, nul ne récompense plus libéralement un service rendu, nul n'est plus magnifique, plus large en affaires, plus grand seigneur envers ses subalternes salariés. Il y a au fond de tout cela de grossiers mensonges. Un

[1] Clarke écrivait en 1810.

[2] Édouard-Daniel Clarke, *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, t. I, p. 107.

exemple, entre cent que nous pourrions citer, suffira pour montrer ce qu'il faut croire de cette verbeuse jactance :

M. P. D...... jouissait d'une fortune énorme, qui a rendu son nom célèbre à l'étranger. Un jour, il fut atteint d'un accès de goutte remontée dans l'estomac. Il fit appeler le docteur D......, médecin de l'ambassade de France. Quelques jours après, il était parfaitement rétabli, et cette guérison fut attribuée à un quasi-miracle opéré par le génie du docteur. C'était pour le convalescent une excellente occasion de faire claquer son fouet. Il répandit le bruit qu'il avait envoyé un million de roubles à son sauveur. La nouvelle circula aussitôt dans tout St-Pétersbourg, et l'empereur lui-même en parla au maréchal Maison, qu'il chargea de ses félicitations pour le médecin français. Malheureusement il n'y avait pas un mot de vrai dans l'assertion accréditée par M. P. D...... Le docteur avait reçu pour tout salaire 3,000 roubles (environ 3,300 fr.), et une épingle en brillant de peu de valeur.

Pour continuer ce jeu de vanité, M. P. D...... voulut s'attacher complétement le médecin à qui il devait la santé et la vie même. On conçoit que le docteur mit ses services à un prix élevé. L'opulent moscovite dut s'engager à lui donner 30,000 francs par an, pendant cinq années. Ce traité fit grand bruit dans la capitale ; tout le monde en parla, et la vanité de M. D...... en fut agréablement chatouillée : c'était tout ce qu'il voulait. Du reste, personne ne s'avisa de dire que c'était folie de donner 30,000 fr. par an à un médecin. Les Russes n'y trouvèrent rien à redire, et se contentèrent d'admirer.

Ce même médecin, qui pendant cinq ans donna les soins les plus assidus, les plus efficaces et, on peut le dire, les plus pénibles, à son riche malade, a été complétement oublié sur le testament de M. P. D...... Bien mieux, quand il a réclamé à la succession le prix d'une caisse de livres perdue par la faute et pour le service de son ingrat patron, l'exécuteur testamentaire a refusé d'acquitter cette dette d'honneur !

La fatuité et l'habitude de la fanfaronnade sont les corollaires de l'ostentation. Les Russes ne sont pas exempts de ce complément d'imperfection. Qu'un peuple soit fier de lui-même, cela se conçoit quand il a, comme les Français, une histoire brillante, des traditions chevaleresques, un magnifique renom militaire, une réputation universelle d'esprit et de courage, le premier rang dans les sciences, le premier pas en civilisation. Mais ce qui peut s'excuser lorsque toutes ces conditions se trouvent réunies, peut-il seulement se comprendre de la part des Russes, barbares encore à moitié enveloppés des langes de l'enfance sociale? N'est-il pas souverainement divertissant de voir les sujets de l'empereur Nicolas se croire sérieuse-

ment la première nation du monde, se donner pour le peuple le plus avancé, le plus éclairé, le mieux organisé, et s'attribuer hautement une mission de régénération politique, religieuse et morale?

Ils se croient une mission sociale, et les plus civilisés d'entre eux sont les hommes les plus futiles, les plus légers qu'il y ait au monde. Demandez aux libraires français et belges qui ont des correspondants à St-Pétersbourg, quels sont les livres qu'ils expédient de préférence et en plus grand nombre dans ce pays? Ils vous répondront que la majeure partie de leurs envois se compose de tous les romans nouveaux, bons ou mauvais, de toutes les rapsodies qui paraissent, de toutes ces œuvres éphémères qui chez nous passent entièrement inaperçues, et aussi, il faut le dire, des productions les plus licencieuses qui sortent de la presse étrangère. Si vous examinez une bibliothèque de grand seigneur russe, vous serez surpris de voir plusieurs milliers d'ouvrages frivoles pour quelques douzaines de livres sérieux et véritablement instructifs, le tout, bien entendu, admirablement relié en cuir du pays. Quelques-uns de ces personnages imiteraient volontiers le style de ce favori de Catherine II qui ordonna à un libraire de lui composer une bibliothèque, en lui donnant pour toute instruction de mettre les petits volumes en haut et les grands en bas. — Écoutez une conversation dans un salon de l'aristocratie russe, vous n'entendrez guère que des plaisanteries sur les personnes absentes (car les Russes sont très-railleurs et très-médisants), des bavardages insignifiants sur quelques œuvres littéraires, la plupart du temps fort mal appréciées, des épigrammes assez finement aiguisées, force calembours, et bon nombre d'autres facéties d'un goût plus ou moins épuré; presque jamais rien de sérieux, même dans la bouche des hommes, rien qui puisse donner lieu à des discussions importantes. La défense de s'occuper de politique, autrement que pour approuver tout ce que fait le gouvernement, favorise ces instincts futiles et entretient dans les intelligences les plus distinguées de puériles habitudes de pensée et de réflexion.

Les Russes sont intelligents, nous venons de le dire, après l'avoir déjà affirmé plusieurs fois; ils ont même de l'esprit, de la pénétration, de la finesse. D'où vient donc que la plupart de leurs conceptions sont si imparfaites, et si souvent entachées de mauvais goût? C'est que leur éducation est incomplète, et même à peine ébauchée; c'est qu'ils se ressentent de l'état de barbarie où leur société est encore plongée et dont les plus éclairés d'entre eux ne sont sortis que d'hier. — Comme preuve de ce mauvais goût, nous citerons un fait qu'un témoin oculaire nous a raconté.

L'empereur s'était confiné, pendant la semaine sainte, au palais d'Anitchkoff, où il se reposait du bruit et des fatigues de sa vie habituelle. Pour distraire l'auguste famille, les courtisans eurent l'ingénieuse idée d'organiser un divertissement travesti dans lequel ne figureraient que des personnages mythologiques. Pour rendre la plaisanterie plus piquante, on résolut de distribuer les rôles de façon à ce que chaque acteur offrît une contradiction choquante avec l'individu qu'il devait représenter.

Voici une petite partie du programme : *Diane*, le comte S. P., l'homme le plus lourd et le plus laid de toutes les Russies. — *Les neuf Muses*, neuf officiers de taille colossale, et de proportions effrayantes. — *Vénus*, le prince Y..., taillé à peu près de même, et, en outre, affligé d'une laideur phénoménale. — *Les trois Grâces*, le comte L... vieillard septuagénaire et presque aveugle, accompagné de deux courtisans non moins ingambes, et non moins clairvoyants. — *Hercule*, madame A... qui passe pour une des femmes les plus mignonnes et les plus délicates de la capitale. — *Vulcain*, une dame d'une beauté et d'une grâce achevées. — Le *Temps*, devait être représenté par un petit enfant, qui se trouva malade le jour de la représentation, ce qui fit dire à Vulcain : «Le temps nous a manqué.» (Toujours des calembours !) Diane parut conduisant en laisse le chien favori de l'empereur, attention délicate et qui donnait au divertissement un atticisme tout particulier. Si l'animal eût aboyé, la joie des acteurs eût été complète. Mais il ne jugea pas à propos de mêler sa voix harmonieuse à celle des personnages, qui récitèrent chacun une pièce de vers, moitié russe, moitié français.

Que dites-vous de cette carnavalade? n'est-ce pas que tout cela est bien inventé et d'un goût irréprochable? Quelle délicatesse d'imagination ! quelles charmantes plaisanteries ! et que ces grotesques déguisements sont dignes de gens qui s'appellent modestement les *Français du Nord !* — Nous devons dire à la louange de l'empereur Nicolas et de sa femme, qu'ils parurent fort peu enchantés de ces arlequinades, et que, malgré les efforts inouïs risqués par les exécutants, voire par l'aveugle septuagénaire, pour dérider l'auguste visage, l'autocrate eut assez d'esprit pour ne pas même daigner sourire[1].

[1] La cour de Catherine II, qui se piquait d'imiter en tout les Français, et qui avait tant à cœur de se montrer digne de la servile admiration de Voltaire, a laissé à la génération russe actuelle des exemples de mauvais goût tout à fait analogues à celui dont on vient de lire les détails. Les courtisans donnèrent un tournoi où, plusieurs heures durant, des troupes nombreuses de paladins pourfendirent des lions bourrés de foin et transpercèrent de leurs vaillantes épées des Sarrasins de carton. Chaque quadrille représentait une nation et en portait le costume. Les fonctions de juge du camp étaient remplies par le maréchal Munich,

Parmi tous ces hommes de cour aux manières si polies, au langage si mielleux, il n'est pas rare d'en rencontrer dont le caractère, publiquement dominé par l'empire des convenances, prend sa revanche dans le foyer domestique. L'insolence, la dureté et la brutalité de ces grands seigneurs envers leurs subordonnés, et même envers leurs femmes, sont connus de tous ceux qui approchent d'eux et devinent leur vie intime, s'ils ne la connaissent pas. On en voit aussi qui à ces allures grossières joignent cette excentricité dont nous avons parlé. M. P. D....., que nous avons eu l'occasion de citer, était un type assez curieux en ce genre. Il avait fait ses études à Paris et parlait français avec ce parfum de délicatesse et de pureté qui, chez nous, est la marque d'un esprit distingué. Mais ce qui chez un Français eût été le signe d'une éducation d'élite n'était chez lui que l'effet de ce talent d'imitation pour lequel les Russes ne reconnaissent pas de rivaux. Il avait conservé sous son vernis parisien une haine profonde contre tout ce qui était français. C'était le caractère le plus bizarre : il alliait une élégance remarquable à une grossièreté révoltante. Des singularités par trop extraordinaires l'avaient fait, à tort, soupçonner de folie; c'était tout simplement un de ces originaux maussades et dangereux de qui on dit, pour excuser leurs incartades : il est timbré. Grâce aux magnifiques cadeaux qu'il faisait à l'impératrice et même au tzar Nicolas, grâce aussi à sa réputation d'excentricité, il se faisait pardonner bien des choses qui eussent été trouvées coupables chez un autre. Il appelait l'empereur *Nicolas-Morbus*, plaisanterie fort peu spirituelle, mais dont l'autocrate ne faisait que rire. Sa brutalité passait quelquefois toutes les bornes; mais il suffisait de lui répondre avec fermeté pour le dompter et le réduire au silence. Le docteur D...... lui prodiguait les soins les plus attentifs. Quand le Crésus moscovite avait ses accès de goutte, il couchait près de lui et se levait au moindre appel. Une nuit, le goutteux apostropha violemment le médecin, et, entre autres avanies, lui reprocha, en termes injurieux, sa naissance roturière. — « Je suis plus noble que vous, répondit le jeune Français, car vous n'êtes que de la quatrième classe, tandis que dans mon pays, où tous les hommes sont égaux, je n'ai personne au-dessus de moi. D'ailleurs, qu'on nous ouvre à tous deux la veine, et l'on verra si mon sang n'est pas plus riche, plus noble que le

ce vieux guerrier plus qu'octogénaire, et qui, après avoir passé une partie de sa vie sur les champs de bataille, l'autre en Sibérie, avait consenti, sans respect pour ses cheveux blancs, à jouer un rôle ridicule devant la cour assemblée. Pour compléter la charge, ce fut une femme, la comtesse de Boutourlin, qui remporta le premier prix.

Les courtisans de Catherine trouvaient tout cela délicieux. On voit que les Russes d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré.

vôtre. Sachez aussi que j'ai plus de cœur que vous, et que je ne me laisserai jamais insulter par un paltoquet de votre espèce. Mourez donc de la goutte et ne comptez plus sur mes soins. » Après cette furibonde sortie, le docteur se retira, en fermant violemment la porte de la chambre, et alla se coucher. — Le lendemain matin, il reçut une superbe bague que lui envoyait, sans dire mot, M. D......, tout honteux de son odieux emportement de la veille.

Si tous les médecins étrangers attachés à des seigneurs russes, et tous les outchitels (précepteurs), comprenaient aussi bien le soin de leur dignité, messieurs les boyards seraient un peu plus sociables.

Encore une fois, il y a des exceptions. Nous avons connu des Russes qui, par leur excellente éducation, leur politesse exquise, leurs sentiments élevés, leurs connaissances aussi variées que profondes, méritaient d'être comparés aux hommes les plus distingués des autres pays. Mais la généralité est telle que nous la dépeignons ; et nous n'avons à nous préoccuper ici que de la règle commune.

C'est au même point de vue que nous signalerons chez les nobles russes une mauvaise foi révoltante, et de déplorables habitudes d'improbité. Ici, nous pourrions nous dispenser d'insister, la friponnerie des seigneurs moscovites n'étant que trop connue. Tout le monde sait que ces honorables personnages ne se font aucun scrupule de ne payer ni leurs créanciers ni leurs domestiques. De marchand à boyard, le mot *crédit* est synonyme de celui de *cadeau ;* aussi les commerçants indigènes ou étrangers se gardent-ils bien d'accorder des facilités de payement à ces débiteurs peu délicats. Il n'y a peut-être pas un seul négociant de St-Pétersbourg ou de Moscou qui n'ait été dupé, mystifié, ignoblement volé par quelque escroc affublé d'un titre nobiliaire. Cela est triste à dire, mais le trait est trop général pour que nous puissions le laisser dans l'ombre. Cette improbité va quelquefois jusqu'à la filouterie. Les poches des étrangers ne sont pas à l'abri de toute invasion ennemie, même dans les réunions les plus brillantes. Dans les bals de la cour, où l'on n'admet que des gens titrés, il se trouve parfois des voleurs de haut parage qui *font* la montre, la bourse et le portefeuille, avec une adresse dont serait jaloux plus d'un habitué de notre police correctionnelle. Ceci nous rappelle la colère de ce pauvre roi de Suède qui, après le combat du 9 juillet 1790 contre les Russes, fit dîner à sa table les officiers prisonniers, et surprit l'un d'eux au moment où il volait une assiette d'argent. L'indignation du monarque eût été moins vive s'il eût tant soit peu connu son monde.

Enregistrer tous les faits qui sont à notre connaissance, et qui viennent à l'appui de nos assertions sur ce vice infâme, ce serait vouloir fatiguer

le lecteur. D'ailleurs nos récits offriraient une certaine monotonie, dont nous tenons à nous garder. Nous nous contenterons d'extraire de nos documents un fait qui montre de quel excès d'impudence et de mauvaise foi un noble russe sait quelquefois rehausser sa friponnerie.

Un Français, précepteur chez un grand seigneur qui résidait dans son château, attendait depuis longtemps les honoraires promis, et ne voyait rien venir. Il se décida enfin à réclamer le payement de ce qui lui était dû depuis plus de deux ans. Le seigneur répondit avec grossièreté, l'outchitel répliqua vivement, et une querelle s'engagea. Le boyard furieux menaça le Français de le faire bâtonner, à quoi celui-ci répondit qu'il tuerait le premier qui oserait mettre la main sur lui. Intimidé par l'énergie du précepteur, le boyard se radoucit et promit de payer. Néanmoins plusieurs jours se passèrent encore sans que cet engagement fût rempli.

Sur ces entrefaites, l'outchitel apprend qu'un aide de camp de l'empereur est en tournée d'inspection dans la province. Il trouve moyen de l'instruire de ses démêlés avec le seigneur, et l'aide de camp s'empresse de réprimander le débiteur récalcitrant; il le menace de la colère de l'empereur s'il persiste dans sa conduite déloyale. Force était de s'exécuter. Que fait le boyard? Il paye, mais en monnaie de cuivre. Or, comme la monnaie de cuivre est d'un poids considérable, le précepteur aurait été obligé, pour transporter la somme entière à St-Pétersbourg, de louer un chariot tout exprès; et la vue d'un si grand nombre de sacs d'argent l'aurait infailliblement fait assassiner, ou tout au moins dévaliser en route. Il préféra partir les mains vides, et le seigneur ne se fit pas faute de lui rire au nez, au moment où il quitta sa maison.

Nous avons connu un autre Français, également précepteur chez un Russe qui, pour ne pas le payer, parvint à lui faire croire que la police le poursuivait, par ordre de l'empereur, et lui persuada de s'enfuir, avec quelques roubles dans sa poche. Il va sans dire que le crédule outchitel n'a jamais reçu une obole de son débiteur.

Nous connaissons aussi des ouvriers français qui, appelés en Russie pour diriger des manufactures et de grandes exploitations, ont été, après avoir livré leurs secrets, et formé d'autres ouvriers, brutalement expulsés, au mépris des contrats les plus formels.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce point, et nous renvoyons aux chapitres *Mœurs*, *Noblesse* et *Servage*. On verra aussi, dans le dernier de ces chapitres, jusqu'où les nobles russes poussent le despotisme, la brutalité et la cruauté envers les malheureux qui leur obéissent. Ce despotisme, ils ne se contentent pas de l'exercer envers leurs esclaves. Les

étrangers eux-mêmes en sont souvent victimes. Parmi les exemples de cette tyrannie qui nous reviennent en mémoire, il en est un que nous citerons, parce qu'il est remarquable et significatif.

Un perruquier français, nommé Auguste Moine, mais plus connu sous son prénom d'Auguste, avait son établissement au pont des Maréchaux (Kouznetskoï moste). Un soir, après avoir fait la partie avec un de ses amis, il sortit de son arrière-boutique pour l'accompagner, et comme il faisait chaud, il ne remit pas sa redingote, qu'il avait quittée. En traversant le magasin, il est appelé par sa femme, qui lui demande le prix d'une coiffure. Auguste se retourne pour répondre, et reconnaît dans ses nouvelles pratiques le prince et la princesse W......i; il les salue très-humblement; mais le gentillâtre avait été choqué de sa mise irrévérentieuse. « De quel droit, lui dit-il, vous présentez-vous sans habit devant un homme de mon rang? — Je supplie Son Altesse de m'excuser, dit poliment le coiffeur, je ne la savais pas dans le magasin, et j'allais reconduire un ami, quand ma femme m'a appelé. — Les Français sont tous des insolents, s'écrie le prince furieux, il est temps de leur donner des leçons de politesse. Vous aurez de mes nouvelles, monsieur le perruquier! »

Le lendemain un domestique en livrée remet à Auguste une lettre dans laquelle il est invité à se rendre chez la princesse *** pour la coiffer. C'était un infâme guet-apens. Il court à l'adresse indiquée, entre, traverse une longue file d'appartements, et attend une heure entière. Enfin, plusieurs domestiques paraissent, le saisissent, le garrottent, et au même instant le maître du logis, le prince W.......i, se présente. A un signal du noble personnage, les domestiques tombent sur le malheureux Auguste et l'accablent de coups. Le patient a beau s'expliquer, demander grâce, implorer la générosité de son client; celui-ci reste inflexible, et les valets redoublent; quand le prince jugea que c'était assez : « C'est bien, dit-il, maintenant qu'on le place sur un traîneau et qu'on le mène chez le major du quartier qui le gratifiera d'une cinquantaine de coups de bâton, pour achever son éducation. » Cet ordre fut exécuté. Par bonheur, Auguste rencontra un brave homme, incapable de commettre un acte d'inutile cruauté. Surpris de le voir arriver dans un si pitoyable état, le major le questionna, et quand il sut la vérité, il prit sur lui de lui rendre la liberté, sauf à examiner l'affaire. Le bruit de cette aventure se répandit aussitôt dans toute la ville de Moscou. Tous les Français résidents demandèrent à grands cris une réparation éclatante de l'insulte faite à la nation dans la personne d'un de ses membres; ils se rendirent chez le consul pour le sommer d'envoyer un rapport circonstancié à l'ambassadeur de France.

Mais le prince W.......i, instruit de ce qui se tramait contre lui, fit circonvenir le perruquier, et moitié à prix d'argent, moitié par la menace, il obtint de lui un désistement.

Auguste Moine est mort, mais parmi les Français qui habitent Moscou, ou qui s'y trouvaient à l'époque dont il est ici question, il n'en est assurément pas un seul qui ne se rappelle l'événement que nous venons de raconter.

N'allons pas plus loin sur cette matière. Nous serions entraîné à dire bien des choses qui, toutes vraies qu'elles sont, pourraient nous faire soupçonner d'animosité contre les Russes.

Les femmes russes appartenant à la noblesse et qui ont reçu une bonne éducation peuvent être comparées, pour la grâce, les manières, le bon ton et l'esprit, aux Françaises les plus distinguées. Mais chez la plupart, ces brillantes qualités n'effacent pas l'influence d'une civilisation fausse et incomplète. Il n'est pas rare de trouver des dames russes des mieux élevées, qui se montrent aussi dures et aussi cruelles envers leurs esclaves que les hommes les plus endurcis au spectacle des misères humaines. Telle femme du monde dont vous avez vingt fois apprécié la conversation attrayante, le goût parfait, les connaissances variées, l'élégance raffinée et la douceur apparente, donnera, tout en causant avec vous de littérature ou de beaux-arts, l'ordre de fustiger jusqu'au sang une de ses esclaves qui aura commis quelque maladresse très-excusable. On cite des atrocités révoltantes commises par des dames de la plus haute noblesse russe; on impute même à quelques-unes des faits que la plume se refuse à raconter, tant la barbarie s'y mêle à la plus extravagante lubricité. Mais ici, ce n'est pas le caractère russe qu'il faut accuser; ce sont les institutions, c'est surtout l'esclavage, ce fléau qui torture le serf et démoralise le maître, qui martyrise le corps de la victime et pervertit le cœur du bourreau. Les dames russes sont élevées au milieu d'un troupeau de créatures méprisées, qu'elles ont pris l'habitude de faire agir et mouvoir au moindre signe, au moindre regard. Pour elles, un domestique a toujours été moins qu'un animal, moins que le dogue qui garde la porte de leur château. Dès leur tendre enfance elles ont fait sur leurs serviteurs un apprentissage de sévérité fatal à elles-mêmes. En apprenant à parler, elles ont appris à commander, et les premiers mots bégayés par leur bouche enfantine ont été des arrêts de condamnation. Le spectacle fréquent des supplices les a cuirassées contre la sensibilité. Elles en viennent à voir battre et tuer des hommes et jusqu'à de faibles femmes, sans s'émouvoir des cris du patient, de ce sang qui ruisselle à leurs pieds, de ces lambeaux de chair que le knout enlève à chaque nouvelle atteinte. Que peut-on espérer d'une pareille éducation?

Les leçons de la morale la plus philanthropique ne parviennent pas à détruire ces impressions du premier âge. La jeune fille grandit sous l'action des mêmes idées, des mêmes préjugés ; et quand elle est devenue femme, elle offre les plus hideux contrastes de douceur et de cruauté, de mansuétude et de violence, de délicatesse de mœurs et de brutalité. Supprimez l'esclavage, et le maître se moralisera en même temps que le serf affranchi.

Il ne faut pas non plus se fier aux manières et au langage des femmes de l'aristocratie russe pour juger leurs habitudes intimes et leurs mœurs. On verra dans le chapitre suivant ce qu'il faut penser de cette haute société féminine qui, au premier abord, paraît si séduisante et si exempte de vices.

Encore un mot sur la noblesse russe. Il est à remarquer que l'ingratitude n'est pas un de ses moins odieux penchants. Les fastes modernes de la Russie en fournissent une preuve éclatante. Pierre III fut le bienfaiteur de l'aristocratie moscovite. Il publia une ordonnance qui permettait aux nobles de l'empire de se soustraire, quand bon leur semblerait, au service militaire et de voyager à l'étranger, ce qui leur avait toujours été interdit. Il les affranchit en même temps de l'espèce de servitude où les avaient toujours maintenus les souverains moscovites. Certes, ces concessions étaient immenses. Aussi la noblesse voulut-elle, dans le premier élan de sa reconnaissance, élever au tzar une statue en or. Mais le bienfait fut bientôt oublié, et lorsque Catherine eut fantaisie de monter sur le trône, elle trouva cette même noblesse empressée à lui prêter le secours de son influence, de ses richesses et de ses bras pour accomplir ses sanguinaires desseins. Pierre III fut détrôné, puis assassiné par ceux-là même dont il avait brisé les entraves.

D'après tout ce qu'on vient de lire sur le caractère de ce peuple, on reconnaîtra que, s'il est quelques Russes que la nation la plus policée et la plus probe s'honorerait de compter au nombre de ses enfants, la majorité de la noblesse ne mérite ni estime ni sympathie. Cette partie de la nation moscovite a tous les défauts de la *caste*, et tous les vices que peuvent lui inoculer de détestables institutions, sans compter les instincts particuliers à la race slave et aux Asiatiques.

Mais il est temps de jeter un coup d'œil sur les autres classes de la société russe.

Les mots *bourgeoisie* et *tiers état* désignent fort mal cette classe d'individus qui, en Russie, végète entre la noblesse et le peuple, entre les hommes libres et les esclaves. Cette catégorie participe beaucoup plus des derniers rangs que de la caste supérieure, et, à vrai dire, elle est tout à

fait *peuple*, dans le sens le plus restreint et le plus triste de ce mot. Elle comprend tous ces marchands qui, grâce à une permission, chèrement payée à leurs maîtres, peuvent se livrer au commerce et s'enrichir, souvent au profit de quelques voleurs affublés de titres éminents. Il ne faut donc pas s'étonner que le commerçant russe ait tous les défauts inhérents à sa condition méprisée et précaire.

Il semble vraiment que les souverains russes se soient appliqués à maintenir cette classe dans une situation infime et presque abjecte, pour l'empêcher d'arriver à un degré de force et d'influence qui lui permettrait de tenir la balance entre la noblesse et le peuple. Rien de plus odieux, par exemple, que les moyens dont se servit Catherine II pour condamner la bourgeoisie de son empire aux éternels dédains des seigneurs et des serfs. Nous rappellerons ici les termes de l'ukase par lequel cette impératrice estima et tarifa en quelque sorte l'honneur des bourgeois moscovites. Nous croyons qu'il n'existe dans aucune législation rien de comparable à cette loi, modèle de barbarie et de machiavélisme. En voici les principaux articles :

« Celui qui insultera un bourgeois par parole ou par écrit, sera condamné à payer la somme que le bourgeois paye annuellement à la ville et au trésor.

« Celui qui le frappera avec la main, sans armes, payera à l'offensé le double de ce que ce dernier paye annuellement.

« Celui qui insultera la femme d'un bourgeois, doit lui donner le double de ce que son mari paye chaque année à la ville et au trésor. Si la femme paye elle-même un impôt, celui qui l'insultera doit payer le double de ce qu'elle et son mari payent annuellement.

« Celui qui insultera les filles d'un bourgeois, est obligé de payer quatre fois autant que leur père et mère payent annuellement.

« Celui qui insultera des enfants bourgeois en bas âge, payera la moitié de ce que les père et mère payent annuellement.

« Celui qui insultera un fils de bourgeois qui sera majeur, payera la somme que celui-ci paye annuellement tant à la ville qu'au trésor, de tel état et de telle condition qu'il soit. »

Ce n'est pas tout. Catherine, voulant engager ses sujets à doter l'hospice des enfants trouvés, décréta « qu'un bourgeois qui donnerait à cet établissement depuis 25 jusqu'à 1,000 roubles ou plus, recevrait pareille somme de quiconque l'insulterait, et même le double, si l'on portait la main sur lui. »

Voilà ce que vaut l'honneur d'un bourgeois russe, ainsi que celui de sa femme, de ses filles, de ses fils en bas âge et de ses fils majeurs. On peut

pour quelques roubles se donner le plaisir d'insulter toute une famille, à commencer par son chef. On peut même, pour un léger surcroît d'amende, aller jusqu'aux voies de fait. — Et si les voies de fait *avec la main, sans armes*, vont jusqu'au meurtre? — L'ukase ne s'explique pas là-dessus. Ce sera donc encore l'amende pure et simple. Un bourgeois, un vil commerçant vaut-il davantage? — Et remarquez que le bourgeois opulent, qui paye une plus forte taxe [1], reçoit bien plus pour une insulte que le petit marchand. D'où il suit logiquement que l'honneur des riches est bien au-dessus de l'honneur des pauvres.

Inspirez donc des sentiments d'honneur, de délicatesse et de loyauté à un peuple avec de pareilles lois!

Aussi le négociant russe n'a-t-il d'analogue que le juif d'Orient pour la platitude, la bassesse et la cupidité. Entrez dans une boutique de St-Pétersbourg; voyez l'air servilement cauteleux avec lequel le marchand vous surfait des trois quarts sur le prix de l'objet que vous voulez acheter. Observez le ton patelin, l'astucieuse politesse du Moscovite. Il vous prodigue les noms les plus flatteurs, les titres les plus brillants. Il ne parlerait pas plus humblement ni plus mielleusement à son seigneur et maître. Vous admirez les ruses et les détours qu'il emploie pour vous tenter. Vous vous étonnez du sourire éternellement gracieux qui épanouit ses lèvres, de ses courbettes, de son attitude obséquieuse, de son invincible ténacité; vous êtes assourdi par la volubilité de sa parole, par l'exubérance de son éloquence mercantile. Laissez-le aller jusqu'au bout, et dépenser, toujours souriant, toutes les ressources de sa rhétorique adulatrice. Puis, quand il aura dévidé son chapelet de compliments, d'encouragements et de protestations engageantes, offrez-lui sans vergogne le quart de ce qu'il vous a demandé. Loin de le croire humilié de l'opinion que vous avez de sa probité, insistez, et vous le verrez accepter sans honte et sans scrupule le marché ainsi réduit. Quiconque ne connaît pas les marchands russes, ne peut se faire une idée du brocanteur servile et rampant.

Souvent cet homme, qui a fait tant de frais de courtisanerie pour vous faire acheter un objet de mince valeur, est beaucoup plus à son aise que vous et n'a plus besoin de travailler. Mais il veut passer pour pauvre, de peur que son maître, le sachant riche, ne l'oblige à lui abandonner tout le fruit de ses économies. C'est cette crainte qui a donné aux marchands

[1] Les marchands russes payent au gouvernement un impôt calculé d'après le capital employé dans leur commerce.

russes et en général à tous les esclaves de ce pays l'habitude de thésauriser et d'enfouir leurs richesses [1].

Le marchand russe aime ses enfants, remplit exactement ses engagements envers ses confrères, non par délicatesse — il ne sait trop ce que veut dire ce mot, — mais pour conserver son crédit. Il est hospitalier et charitable, se montre résigné aux coups du sort, quand la mauvaise fortune le frappe, et fait un emploi honorable de son argent, quand il peut s'en servir ostensiblement et sans crainte. Voilà ses qualités les plus marquantes.

Le mougik, ou paysan russe, vaut mieux, cent fois mieux, que ses maîtres. Créature déshéritée des biens de ce monde, sans propriété, sans morale, sans honneur, et même sans religion, il est hospitalier, humain, serviable, fidèle et courageux. Le moins civilisé est toujours le meilleur, et plus on s'éloigne des capitales, plus on a chance de rencontrer le type primitif et patriarcal du mougik. — Les exemples de dévouement sont assez fréquents parmi eux. Malgré la terreur et la répulsion qu'inspirent au paysan russe les misères de l'état de soldat, on a vu des jeunes gens se jeter aux pieds des recruteurs et les supplier de les emmener à la place d'un frère plus utile à sa famille [2]. Il en est qui, en dépit de l'abrutissement produit par la servitude, sont susceptibles d'élan et de courageuse spontanéité, lorsqu'il s'agit de leur liberté. Quand Alexis Mikhaïlowitch, père de Pierre I[er], manifesta l'intention d'abolir l'esclavage, on vit aussitôt un nombre immense de serfs se rassembler et marcher en

[1] Les seigneurs russes ne veulent pas toujours accepter la rançon offerte par l'esclave qui s'est enrichi dans le commerce. Ils se contentent quelquefois de confisquer son trésor, et le renvoient à la glèbe. C'est tout simplement un vol, une infâme escroquerie, mais les choses portent un autre nom en Russie. — Il est des nobles qui, après s'être ruinés au jeu, ont fait des recherches minutieuses chez tous leurs serfs pour s'emparer de tout ce qu'ils y trouveraient. Aussi l'esclave qui a enfoui son pécule se laisserait-il égorger plutôt que de révéler sa cachette. Quelquefois même il meurt sans avoir pu confier son secret à ses enfants. Et l'argent qu'il a amassé par vingt ans de travaux se trouve ainsi perdu pour tout le monde.

[2] « On m'avait intéressé à un jeune homme qui était venu de deux cents lieues supplier qu'on le prît dans un régiment à la place de son frère qui avait une famille. J'en parlai au ministre de la guerre, en lui détaillant un dévouement qui, selon moi, méritait qu'on donnât la liberté au soldat sans retenir son généreux frère. J'aurais peut-être réussi, mais un parent du ministre, qui était présent, se mit à dire : « Ah! il faudrait donc renvoyer tous les soldats; car j'ai été mille fois témoin de pareils traits qui vous étonnent. » Je fus interdit, ne sachant ce que je devais le plus admirer, du bon naturel des esclaves russes ou de la dureté de leurs seigneurs. Celui-ci avait été pris par Pougatscheff, * enfermé dans un sac, et près d'être jeté dans la rivière, lorsqu'un parti russe le délivra. » (Masson, *Mémoires secrets sur la Russie*, t. II, p. 82, note 21.)

* Le faux Pierre III, qui, suivi de hordes nombreuses de Cosaques, fit trembler un moment l'impératrice Catherine II sur son trône.

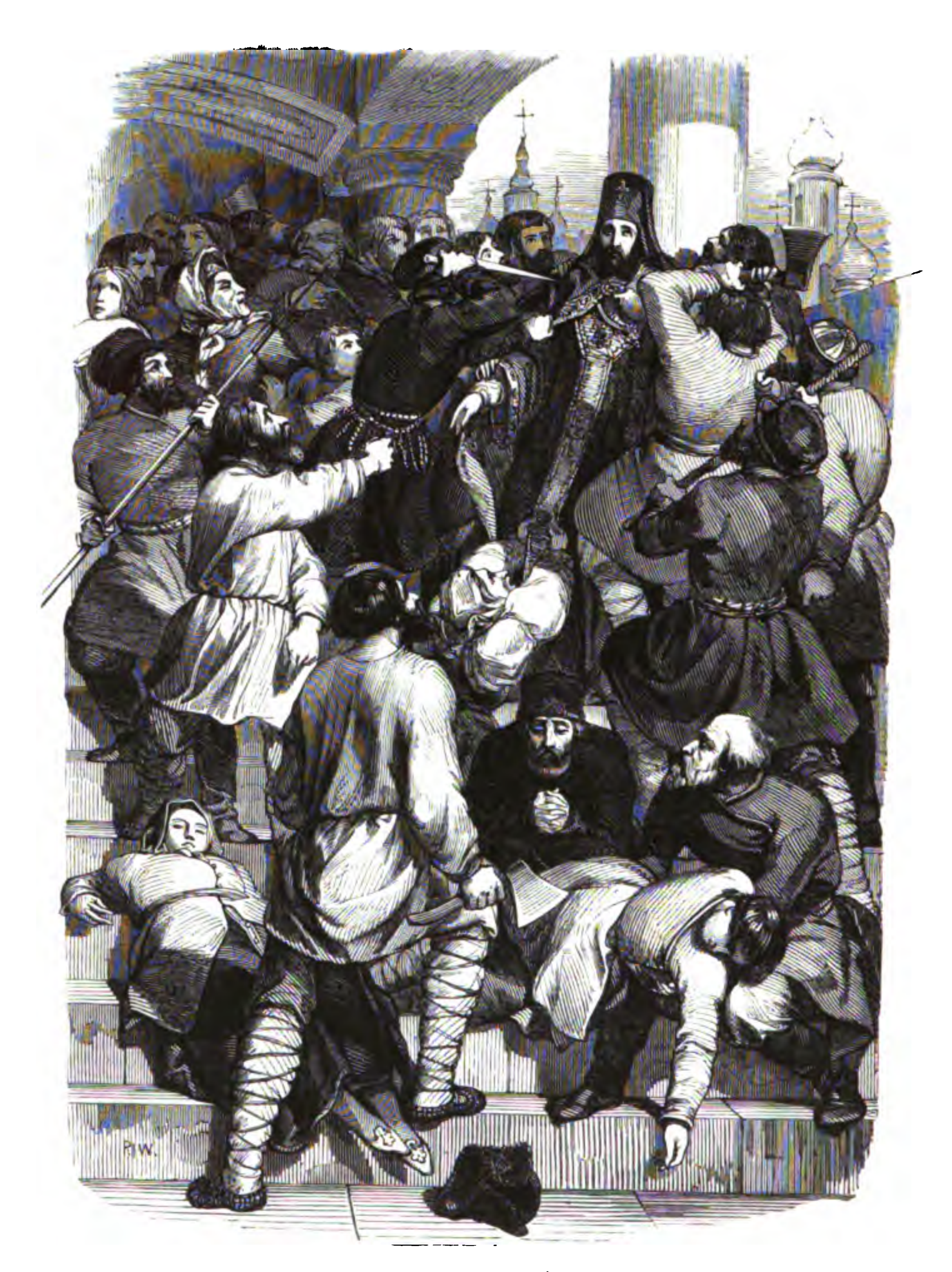
masse sur Moscou, qui s'opposait aux volontés du tzar. Dès que Catherine II parla de son code russe et de ses vues libérales à l'égard des serfs, ceux-ci se levèrent au nombre de plus de cent mille pour se soustraire à la tyrannie de leurs maîtres. Plusieurs seigneurs furent égorgés, ce qui fournit à l'impératrice un prétexte pour se rétracter. Pougatscheff aussi promit la liberté aux esclaves, et aussitôt la population opprimée tressaillit et s'agita. On raconte que le prince Scherbatoff, en rentrant chez lui, à Moscou, fut aussi scandalisé que surpris de voir son palais illuminé et d'entendre le bruit d'une orgie tumultueuse. Il trouva ses domestiques à table et sablant ses meilleurs vins. Ce spectacle le transporte de colère ; il ordonne aux séditieux de se retirer et leur promet un châtiment exemplaire. Mais quelle n'est pas sa stupéfaction lorsqu'un des convives se lève et lui crie : « Écoute, prince Alexandre, sois moins brutal ; tu pourrais te repentir de ta méchanceté, car notre vengeur n'est pas loin d'ici. » Le prince ne se le fit pas dire deux fois, et sachant qu'en effet Pougatscheff était près de Moscou, il se retira en toute hâte[1].

En l'absence de toute excitation à la révolte, le paysan russe est résigné à son sort, comme l'esclave façonné au joug. Il est obéissant, et se plie sans murmurer aux plus absurdes caprices de son seigneur. Son ignorance est celle du sauvage à qui personne ne s'est jamais donné la peine de rien apprendre. Un de nos amis a vu un mougik soigner un de ses camarades affecté d'un vomissement de sang, en lui bouchant et lui tamponnant alternativement la bouche et le nez avec des étoupes. Chez le paysan russe, ce n'est pas bêtise, c'est ignorance. Il pousse la crédulité à un excès fabuleux, lorsque c'est son supérieur qui parle. Devenu soldat, ses chefs lui persuaderaient aisément que la nuit est le jour, ou toute autre facétie de cette force. Il croit, les yeux fermés, et s'en rapporte aveuglément à ses maîtres, ainsi qu'à la petite image de saint qu'il porte suspendue à son cou, pour se garantir de tout maléfice. Au siége d'Otschakoff, sous le règne de Catherine II, un piquet de soldats allant occuper un poste avancé, rencontre un officier de tranchée qui leur crie : « Où allez-vous, malheureux? les Turcs tiennent le poste où l'on vous envoie. Retournez à votre régiment, ou vous allez être massacrés. » Les soldats rient du conseil de l'officier : « Le prince Dolgorouki nous a dit qu'il répondait de nous, s'écrient-ils, nous n'avons rien à craindre. » Dans leur confiante crédulité, ils continuent leur course, et sont tous égorgés par l'ennemi !

Le mougik est encore plus superstitieux, et c'est en grande partie au

[1] Castéra, *Histoire de Catherine II*, t. IV, p. 329.





ASSASSINAT DE L'ARCHEVÊQUE AMBROISE.

Publié par Pagnerre, éditeur.

... devenu bien sages : » Il nous semble que le dix-huitième siècle est fort peu responsable de ce que faisaient les barbares de Moscou tandis que l'Occident s'épanouissait à la lumière.

Publié par Pagnerre, éditeur.

clergé moscovite qu'il doit ce bienfait. La superstition aidant, les instincts sauvages prennent quelquefois le dessus, et alors l'esclave russe devient féroce et verse le sang avec une joie frénétique. Sans vouloir empiéter ici sur ce que nous avons à dire au sujet de la religion en Russie, nous rappellerons un fait célèbre dans les annales de ce pays :

En 1771, la peste, colportée par l'armée russe qui combattait les Turcs, se déclara à Moscou. Dans les premiers temps, les médecins effrayés, et déroutés, voyaient les malades mourir par centaines entre leurs mains. La terreur était extrême dans la ville. Tout à coup on répand le bruit qu'une image de la Vierge placée à la porte du Kremlin a la vertu d'éloigner la contagion. Le peuple se rend en foule autour de l'image et dépose à ses pieds des offrandes de toute nature. Bientôt le concours devint immense, et comme dans cette multitude il se trouvait des individus ayant le germe du fléau, ceux qui en avaient jusqu'alors été exempts en furent atteints et moururent. La place et les rues adjacentes furent encombrées de morts et de mourants, tandis que les survivants s'empressaient autour de la Vierge vénérée. Ambroise, archevêque de Moscou, s'apercevant que cette réunion d'hommes sur un même point favorisait singulièrement le développement de la maladie, fit enlever l'image et les offrandes. Aussitôt le peuple furieux l'accuse de sacrilége et de vol ; il enfonce les portes d'un monastère où le prélat s'était réfugié. Ambroise court au sanctuaire de l'église, où, suivant les usages du culte grec, les prêtres seuls ont le droit d'entrer. Il se croit en sûreté dans cette sainte retraite. Mais un enfant l'avait aperçu et s'était hâté de révéler son asile. La populace déchaînée se précipite dans l'église, saisit le vieillard par les cheveux, et le traîne à la porte pour le massacrer. Ambroise voit qu'il ne lui reste plus une seule chance de salut et qu'il faut se préparer à mourir. Il obtient de ses assassins la permission de communier une dernière fois. Il monte à l'autel et accomplit le divin sacrifice en présence de la multitude, qui attend, en frémissant de rage, la fin de la pieuse cérémonie. A peine a-t-il achevé, que les meurtriers le saisissent de nouveau, le poussent hors de l'église et l'égorgent sur les marches du péristyle [1].

Qu'on imagine de quoi est capable une pareille populace quand elle est poussée au désordre par les fumées de l'eau-de-vie jointes aux excitations furieuses de la superstition? Sans l'ivrognerie, le paysan russe serait le

[1] Voir la gravure.

Catherine II raconte ce fait dans une de ses lettres à Voltaire Elle termine par cette étrange réflexion : « En vérité, ce fameux dix-huitième siècle a bien là de quoi se glorifier ! Nous voilà devenu bien sages ! » Il nous semble que le dix-huitième siècle est fort peu responsable de ce que faisaient les barbares de Moscou tandis que l'Occident s'épanouissait à la lumière.

plus souvent pacifique et débonnaire. L'ivresse lui fait commettre des actes de barbarie auxquels répugne sa nature. Mais elle n'est la plupart du temps pour lui qu'un moyen d'oublier les coups de bâton qu'il a reçus la veille. Alors il se laisse tomber au coin d'une rue, et reste sur le sol glacé, jusqu'à ce qu'un boutechnik vienne le relever, le débarrasser de l'argent qu'il peut avoir en poche et le conduire à l'officier de police. L'usage veut que tout individu, homme ou femme, qui est tombé ivre, soit condamné à balayer les rues pendant tant d'heures ou de jours. Ceci nous rappelle un fait qui nous causa une inexprimable surprise. Passant, un jour, sur une place de Pétersbourg, nous aperçûmes un homme fort bien mis et portant chapeau noir, occupé à arracher les herbes qui croissent entre les pavés. Nous fîmes peu d'attention à cet individu, que nous supposâmes n'être qu'un original ou un maniaque. Le lendemain, au même endroit, nous vîmes le même personnage, toujours absorbé par son étrange occupation. Cette fois, nous remarquâmes auprès de lui deux soldats de police qui suivaient tous ses mouvements et le surveillaient de près. Nous nous retournions pour demander à un passant le mot de cette énigme, quand nous aperçûmes un peu plus loin cinq ou six dames, élégamment parées, et qui, un balai à la main, nettoyaient activement le pavé de la place [1]. Nous ne pouvions revenir de notre surprise, et nous aurions pris cette singularité pour un trait de mœurs, à coup sûr fort excentrique, quand un de nos amis nous expliqua que le monsieur à l'habit noir et les élégantes balayeuses étaient l'un un ivrogne de profession, l'autre des filles publiques, que la police avait ramassés ivres dans les rues.

[1] Voir la gravure.

plus souvent pacifique et débonnaire. L'ivresse lui fait commettre des actes de barbarie auxquels répugne sa nature. Mais elle n'est la plupart

PUNITION DES IVROGNES.

Publié par Pagnerre, éditeur.

CHAPITRE V.

MŒURS ET USAGES.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Libertinage. — Statistique des mariages à St-Pétersbourg. — Pruderie des dames russes en public. — Lupanars. — Voyage pittoresque de deux *demoiselles* de Marseille. — Comment on entend la pudeur en Russie ; anecdote. — Les bains russes ; description de ces établissements. — Droit du seigneur. — Dépravation sous le règne de Catherine II ; ce que c'était que le poste de favori de l'impératrice et comment on y parvenait. — Le *club physique ;* horribles saturnales. — Passion du jeu ; anecdote. — Penchant à la volupté, sensualité, ivrognerie, gloutonnerie. Soupe de trois cents francs. — Malpropreté ; anecdotes curieuses. — Baptême russe. — Cérémonie des funérailles. — Bénédiction des eaux à St-Pétersbourg. — Ennui des bals en Russie. — Étiquette dans les repas. — — Usages singuliers. — Multitude prodigieuse de domestiques. — Autres usages étranges. — Passion de la mode ; anecdote. Uniformité et monotonie. — Coup d'œil sur St-Pétersbourg : fondation de cette ville. — Graves inconvénients de sa situation. — Tableau des inondations qui l'ont dévasté à différentes époques. — Rigueurs de son climat ; souffrances du peuple dans les grands froids. — Marché aux provisions gelées. — Aspect général de St-Pétersbourg. — Caractère de ses monuments. — Rues désertes. — Saleté. — Pas d'auberges passables. — Théâtres. — Chasse aux chiens.

La société russe est restée trop longtemps plongée dans la barbarie, son premier épanouissement au soleil de la civilisation a été trop brusque, trop imprévu, pour qu'elle n'ait pas gardé dans ses mœurs des traces nombreuses de sa condition primitive, et pour que l'influence subite du monde policé ne lui ait pas été, sous bien des rapports, fatale. Il était naturel, en effet, que les Russes cherchassent d'abord dans les ressources toutes nouvelles que leur apportaient les nations étrangères des moyens de jouissance en rapport avec leurs habitudes sensuelles. Un peuple aussi profondément empreint du cachet asiatique, et qu'une religion toute de momeries prédisposait aux plaisirs grossiers de la matière, devait nécessairement voir dans son initiation aux arts de l'Europe chrétienne une source précieuse et attrayante de satisfactions charnelles. La première

chose que font les sauvages quand on les entoure de tout ce que la civilisation offre d'utile à l'homme, c'est de contenter mieux qu'ils ne peuvent le faire dans leurs forêts leurs besoins matériels et de donner carrière aux instincts de la brute. Les Russes ont fait de même, et en cela, ils ont suivi les conseils de la nature.

Une autre cause non moins efficace les poussait dans cette voie : dans un État où toutes les richesses sont le partage d'une seule caste, il est bien difficile, ou, pour mieux dire, impossible que la classe privilégiée ne fasse pas abus de ses trésors au profit de ses moins nobles penchants. Grâce à ces richesses, la noblesse moscovite a pu se livrer à toutes les orgies de sensualisme qui pouvaient allécher son immoralité. Elle a fait, dès les premiers temps de son éducation sociale, des pas de géant sur ce périlleux chemin, si bien qu'on a pu dire avec raison que les Russes étaient pourris avant d'être mûrs. Oui, c'est là un monde étrange et repoussant, offrant des signes de décrépitude quoique encore dans l'enfance, déjà saturé de la vie quoique l'essayant à peine. C'est parmi les nations du globe un exemple unique d'adolescence sénile, mélange informe des imperfections du jeune âge et des vices de la vieillesse.

Le libertinage est général en Russie, mais, appliqué au peuple, ce mot ne doit pas conserver son acception ordinaire ; il ne peut convenir qu'à la classe aristocratique. Ici la galanterie n'a pas ces allures élégantes et de bon goût qu'elle a eues chez quelques autres nations, chez nous, par exemple, du temps de Louis XIV. Elle a quelque chose d'éhonté qui dénote la débauche et une profonde dépravation. Elle se complique d'autres vices qui la rendent hideuse; elle s'enlaidit de tout ce qu'elle emprunte à l'ivrognerie, à la passion du jeu et à une mauvaise éducation sociale.

Les grands seigneurs russes cachent sous des manières quelquefois distinguées les goûts les plus licencieux. Ils n'ont pas renoncé aux traditions de Catherine II, cette impératrice de libidineuse mémoire. La morale vulgaire est trop au-dessous de ces messieurs pour qu'ils daignent s'y conformer. Du reste, ils trouvent tant de facilités auprès des femmes de leur pays, qu'il leur semble que les étrangères elles-mêmes n'aient rien à leur refuser. Les Françaises établies à Moscou et à St-Pétersbourg ont tous les jours à rougir et à s'indigner des propositions que leur font ces nobles mauvais sujets. Il va sans dire qu'avec de pareilles habitudes les Russes tiennent pour fort peu de chose le lien du mariage. Rien n'est plus commun que de voir un grand seigneur délaisser sa femme au bout de quelques mois d'union. Il est vrai que ces dames se vengent amplement, tout en conservant les apparences de la modestie.

Voici, du reste, des faits et des chiffres, qui peuvent servir comme de thermomètre à la moralité publique. Dans les premières années depuis 1811 jusqu'à 1821, le nombre moyen des mariages à St-Pétersbourg a été de 1 sur 200 habitants. Depuis quelques années on ne compte plus qu'un mariage sur 340 individus ; à Moscou 1 sur 239. A Paris, dans la même période, on a constaté 1 mariage sur 160 habitants; à Rome 1 sur 170.

Le rapport des enfants trouvés aux enfants légitimes a été à St-Pétersbourg, de 1800 à 1804, comme 1 est à 11 ; en 1834 il était comme 1 à 6. Et cependant le nombre moyen des mariages dans cet espace de temps était beaucoup plus considérable que maintenant. En France, les enfants naturels sont aux enfants légitimes dans la proportion de 1 à 33.

Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaires. Ils sont la preuve la plus incontestable de la dépravation des mœurs en Russie.

Les Russes sont dissimulés jusque dans le libertinage. Nulle part la conversation n'est plus décente, plus collet-monté que dans les salons des riches Moscovites. Les femmes surtout s'étudient à garder le décorum, et à rester chastes dans leurs discours. Mais telle femme charmante qui aura feint de rougir devant vous d'un mot innocemment équivoque, se dédommagera dans le tête-à-tête de la gêne qu'elle se sera imposée pendant tout un jour. Prudes et même bégueules dans le monde, elles jettent le masque dès qu'elles peuvent s'abandonner au désordre de leurs sens. Suivant nous, c'est la pire espèce de coquettes. Mieux vaut cent fois la franche et loyale sensualité des Italiennes.

Dans ce pays, la prostitution ne court pas les rues en toilette fastueuse, et ne prend pas le passant au collet, ce dont il faut féliciter les Russes. Il n'existe même pas à St-Pétersbourg d'établissements légalement autorisés; on se borne à tolérer ceux qui s'élèvent. En général ils sont tenus par des juifs, qui s'attachent à y faire régner l'ordre et la décence. Ce sont communément des Suédoises et des Norwégiennes qui peuplent ces asiles mystérieux. Grandes, bien faites, gracieuses et avenantes, elles réalisent, avec leurs yeux bleus et leurs cheveux blonds, le type de la femme du Nord. Elles sont douces, résignées, peu intéressées. Avec elles il n'y a jamais de marché préalable; la générosité a toute latitude, et l'on ne se plaint jamais de la modicité du salaire. Mais les seigneurs moscovites, blasés par de longues débauches, préfèrent souvent à ces pauvres filles de sales Kalmoukes et de hideuses Kirghizes, que la prévoyance du maître de la maison tient en réserve pour les cas extraordinaires.

Ces établissements sont fort bien achalandés, grâce surtout au zèle des

maîtres d'auberges et de bains. Dès qu'un voyageur arrive dans un hôtel, on lui demande s'il désire une compagne pour la nuit. Il en est de même dans les bains, où, sur l'offre du patron, on peut choisir, pour se faire masser, un homme ou une femme. L'étranger s'étonne d'un pareil cynisme, mais il ne tarde pas à apprendre que tel est l'usage toléré par les mœurs du pays.

Il y a des spéculateurs qui, connaissant bien les goûts des seigneurs russes, font métier de courir les foires des grandes villes, avec des lupanars ambulants dont ils sont les chefs. Un voyageur a vu à Makarieff un Parisien qui promenait ainsi une trentaine de malheureuses femmes. Il y en avait pour tous les goûts, des Géorgiennes, des Persanes, des Turques, des Grecques, des Suédoises, des Tatares et même des Chinoises. Il paraît que l'honnête industriel avait une clientèle nombreuse et recueillait force roubles.

Elles connaissaient aussi les Russes ces deux *demoiselles* de Marseille que nous rencontrâmes en 1837 à la foire de Nijni-Novogorod. Ces deux princesses tournaient la tête à tous les boyards; tous les jours, à la même heure, elles sortaient, passaient sur le pont dans une toilette éblouissante et faisaient de nouvelles victimes. Elles furent reconnues à Nijni-Novogorod par un perruquier natif d'Agen qui, à ce qu'il paraît, avait eu l'honneur de faire leur connaissance à Marseille. Elles racontèrent alors que, tourmentées du désir de faire leur tour d'Europe, elles avaient quitté leur ville natale, traversé l'Italie, la Grèce, la Turquie et pénétré en Russie, où, grâce à leurs charmes, elles étaient accueillies partout avec magnificence. En voyage, elles étaient escortées par une vingtaine de Cosaques qui, la lance haute, criaient sur leur passage : « Place, place! » comme s'ils eussent accompagné des princesses du sang impérial. Nos deux vertueuses compatriotes parcoururent ainsi triomphalement toute la Russie et rentrèrent à leur établissement de Marseille après avoir visité, sans bourse délier, la plus grande partie des Etats européens. Nous les attendons à la publication de leurs *impressions de voyage chez les Russes*. Certes, jamais pérégrination plus étrange ne fut tentée et accomplie. Nous défions les touristes anglais de mettre en parallèle rien d'aussi original.

Ce qui étonne surtout l'étranger, c'est l'absence de toute pudeur chez les femmes russes vis-à-vis des hommes qui les servent. La même prude qui aura refusé de prendre votre bras parce qu'il y aurait eu indécence à l'accepter, découvrira, sans scrupule, ses charmes les plus secrets aux regards de ses domestiques mâles. Mais ceci s'explique de soi-même : il est convenu en Russie qu'un esclave n'est pas un homme, qu'il

n'a ni les sens, ni les désirs de ceux à qui il obéit; dès lors, les femmes les plus réservées se conduisent en leur présence comme s'ils appartenaient à cette phalange d'êtres incomplets qui ont l'honneur de garder le harem des sultans. On voit souvent des dames se baigner devant leurs domestiques, recevoir de leurs mains le linge qui les attend au sortir de l'eau, et se faire essuyer par eux. Si vous vous récriez, elles répondront : « Y pensez-vous? sont-ce des hommes? » — « Me trouvant à la campagne chez une dame, dit l'auteur des *Mémoires secrets* [1], elle voulut, un jour, se donner le plaisir de la pêche. Elle envoya chercher des filets, et ordonna à quelques-uns de ses domestiques de se déshabiller pour se jeter à l'eau. Ils se mirent devant leur maîtresse nus comme Adam avant sa chute devant Ève. Elle leur donnait des ordres, dirigeait la pêche et regardait d'un air de mépris, vraiment comique, leurs membres rapetissés par l'eau et le froid. »

Du reste, il ne faut pas blâmer outre mesure les dames russes de cette impudeur. Quiconque n'a pas étudié les effets de l'esclavage sur l'esprit du maître et du serf, ne peut se faire une juste idée des ravages que l'influence du préjugé de race produit dans les cœurs les plus honnêtes et dans les intelligences les plus droites. Aucune monstruosité ne paraît impossible quand il est question de la *servitude* et de ses résultats moraux. Si les mêmes actes impudiques dont nous venons de parler ne s'observent pas dans nos colonies, ne voit-on pas les nègres et les négresses rester complétement nus jusqu'à l'âge de dix ou douze ans devant nos chastes créoles et devant leurs filles? Personne aux Antilles ne s'est encore avisé qu'il y eût à cela la moindre indécence.

Quant aux paysans russes, ils paraissent ignorer complétement ce que c'est que la pudeur. Et ici, nous retrouvons l'influence de la religion aussi bien que celle de l'esclavage. Dès son enfance le mougik est habitué à voir ses parents et ses voisins tout nus dans le bain. Peu à peu il s'accoutume à ce spectacle, la sensibilité du désir s'émousse dans son cœur et dans ses sens; ce qui remplirait de trouble et d'émotion un homme moins blasé, le trouve froid et indifférent. Ne lui parlez pas de chasteté, de décence ; il ne vous comprendrait pas. On voit que, par suite de l'éducation morale des serfs russes, il ne reste même pas pour consolation à ces malheureux la virginité des impressions et ce charme de l'imprévu qui est une des plus vives jouissances de l'amour.

Nous venons de parler, en passant, des bains russes. Se représente-t-on une foule d'individus, de tout sexe et de tout âge, se mêlant, dans l'é-

[1] T. II, p. 146, note 8.

tat de nature le plus absolu, au milieu d'une atmosphère chargée de vapeur, et se frottant les uns les autres pour se débarrasser de la crasse immonde qui couvre leur corps? Tel est l'étrange tableau qu'offre un bain russe partout ailleurs qu'à St-Pétersbourg et à Moscou. Chaque village possède une maison spécialement affectée aux bains de vapeur. L'établissement se compose de trois pièces. La première, où l'on se déshabille, est chauffée à la température du corps; la seconde est plus chaude et sert de transition; la troisième est l'étuve. Le local se loue 2 roubles et demi, ou environ 2 francs 50 centimes. Or, comme peu de paysans peuvent se permettre cette dépense, ils se rassemblent en nombre plus ou moins considérable et partagent les frais. Ils sont là tout nus, dans une promiscuité révoltante, plusieurs familles réunies, père, mère, fils et filles, suant à flots, se livrant à toute sorte de dangereux attouchements, se jetant sur le corps des seaux d'eau presque bouillante, se flagellant avec des verges de bouleau, se massant, s'essuyant, tout cela au milieu des conversations, des éclats de rire, et des actes de lubricité que provoque le mélange des sexes[1]. La police russe, d'ordinaire si chatouilleuse, ne s'inquiète pas le moins du monde de ces scènes scandaleuses. Mais il y a plus : le bain terminé, femmes et hommes sortent, toujours parfaitement nus, traversent la rue et vont se jeter dans la rivière qui coule près de là. Le voyageur, en parcourant un village russe, aperçoit quelquefois, à sa grande stupéfaction, des troupes d'individus qui, dans le costume du premier homme, se montrent sans scrupule à tous les regards, entourent sa voiture, l'examinent avec curiosité, causent entre eux, et vont ensuite tranquillement se rouler dans la neige ou se plonger dans l'eau froide. Nous n'avons pas besoin de détailler les conséquences de semblables habitudes pour la moralité de la population russe. Cela se comprend de reste. Nous ferons remarquer seulement la contradiction singulière qu'offrent de pareils usages avec la pruderie des classes aristocratiques. La Russie est le pays des contrastes, parce que les extrêmes de la civilisation s'y heurtent à chaque instant aux extrêmes de la barbarie. Le dandy y coudoie le sauvage, et la brutalité de l'homme primitif s'y montre à côté des habitudes raffinées de l'Européen policé. De ces deux éléments, quel est celui qui l'emporte? De quel côté la balance penche-t-elle? Personne n'hésitera à le dire : du côté de la barbarie.

A St-Pétersbourg les bains communs sont interdits; mais, en revanche, il est permis au baigneur de charmer les ennuis de l'isolement par la société d'une compagne qui, moyennant un faible salaire, se met en-

[1] Voir la gravure.



-- propreté morale, le plus grand nombre ...
ânger qui n'est pas encore accoutumé à l'affreuse saleté dans laquelle
complaisent les Russes de toutes les classes. Le cœur se soulève de dé-
ût à l'aspect de l'espèce de caverne enfumée où vous êtes obligé de pé-
trer. Vous frémissez en voyant dans quel repaire d'insectes vous dépo-
t vos vêtements, et au milieu de quelles immondices vous allez aspirer
ie vapeur étouffante. Quelle différence avec les bains turcs ! Ici la *squa-
lité* hideuse, révoltante; là, la propreté la plus recherchée, des flots
eau limpide et les parfums du savon de Candie; en Russie, l'indé-
nce, le libertinage; à Constantinople, la pudeur la plus exquise, la
asteté, l'observation de toutes les convenances. En vérité, les Russes
rraient bien profiter de leur contact avec les musulmans pour prendre
ux des leçons de moralité et de propreté. Ce serait toujours autant de
né, en attendant l'empire des sultans [1].

e bain de vapeur est la santé du paysan russe; mais il le dégrade
alement, en lui donnant, dès l'enfance, des désirs de libertinage qui,

[1] e voyageur Clarke fut, comme beaucoup d'autres étrangers, victime des bains russes. ie en faisant le récit de nos propres mésaventures, on pourrait croire que nous exa-, nous préférons donner ici, au lieu de nos impressions personnelles, celles du célèbre ls. Du reste, la manière dont notre auteur raconte son supplice d'une heure est si ite et en même temps si précise, que nous ne saurions trouver ni dans nos souvenirs, s aucun autre ouvrage, une meilleure description des bains russes. Nous citerons e passage de Clarke :

nme je souffrais d'un rhumatisme produit par le changement subit qu'éprouva la ature de Moscou, l'on me persuada d'essayer d'un bain russe. Rien ne peut être ni le, ni plus dégoûtant que ces établissements. Ils sont ordinairement remplis de ver- On m'avait recommandé de choisir ce qu'on appelle le bain *géorgien*, situé dans le a ou faubourg, et qui passe pour le meilleur de Moscou. Il me fallut plus de courage pénétrer que n'en eussent montré plusieurs de mes compatriotes dans une occasion importante. Qu'on se figure une petite hutte de bois; à l'une des extrémités un antre et affreux comme l'entrée du Tartare. Deux hommes à longue barbe, tout à fait nus, duisirent, et me montrant une planche couverte d'un simple drap avec un oreiller, ils nt de déposer là mes habits et de me reposer, si je le souhaitais. Cependant nombre les, et surtout de grillons, usurpaient la seule partie du drap sur laquelle je pouvais ir. Aussitôt que j'eus ôté mes habits, on me conduisit par un passage noir à l'endroit le bain, dont je vais décrire en détail toutes les circonstances.

ain gauche, étaient des citernes pleines d'eau, et sur le bord de ces citernes, se trou- rangée de vases d'airain poli; à gauche, une étuve, et dans le milieu de la pièce une our arriver à une plate-forme élevée au-dessus ...

Publié par Lacrosse, Edit.

privés de leur attrait le plus vif, c'est-à-dire la pudeur, finissent par n'être plus que de la bestialité. L'amour ne peut être pour ces malheureux qu'un besoin grossier semblable à celui qu'éprouvent les animaux, et tout à fait dépourvu des sentiments qu'y attachent les peuples civilisés. Nous avons vu dans un village voisin de St-Pétersbourg un mougik qui avait fait deux enfants à sa propre fille. Cet homme n'aurait pas compris qu'on l'en blâmât; et, en effet, personne parmi ses voisins ne trouvait à reprendre à sa conduite. M. May raconte qu'un jour, étant à se promener à la campagne avec un seigneur de ses amis, ils furent accostés par un paysan qui supplia son maître de vouloir bien prendre les prémices de sa fiancée, son âge et ses forces ne lui permettant pas de s'en charger lui-même.

N'est-ce pas le renversement de toutes les idées morales admises par presque tous les peuples, policés ou non?

Les seigneurs trouvent leur compte à la démoralisation de leurs esclaves; ils en profitent pour s'approprier celles de leurs femmes et de leurs filles qui ont le bonheur de leur plaire. Aussi se gardent-ils bien de leur inculquer des idées qui leur inspireraient plus de dignité et de respect d'eux-mêmes. La noblesse russe ne veut pas perdre les agréments de ce droit du seigneur qui, dans ce pays, s'exerce du consentement de tout le monde.

vapeur provoqua immédiatement dans mon corps la plus abondante transpiration. J'avais négligé de prendre mon thermomètre; mais la température du bain russe est bien connue. Suivant Storch, elle varie de 104 à 122° Fahrenheit, et quelquefois aux dernières marches, près du toit, elle est de 20° au-dessus de la chaleur de la fièvre. Ainsi placé, un homme commença à me frotter partout avec une étoffe de laine coupée en sac, couvrant l'une de ses mains, jusqu'à ce que la surface extérieure de la peau fût enlevée. Cette opération terminée, il me fit descendre et jeta plusieurs vases d'eau chaude sur ma tête, d'où elle coula par tout mon corps. Il me mit ensuite sur le plancher, lava mes cheveux avec ses mains, égratignant ma tête dans toutes ses parties avec ses ongles, genre de service qui plaît beaucoup aux Russes et pour des raisons qu'il est inutile d'expliquer ici. Après cela, il me fit de nouveau monter sur l'étuve, où il m'étendit encore une fois. Il prépara une abondante écume de savon, y trempa un morceau d'étoffe de laine, et en frotta de nouveau tout mon corps. Au moment de descendre, je fus encore arrosé de flots d'eau; on me fit ensuite étendre sur l'étuve pour la troisième fois; et l'homme qui me servait m'annonça que j'allais éprouver le plus haut degré de chaleur. Pour m'y préparer, on me dit de me coucher sur le visage et de baisser la tête; puis on apporta des branches de bouleau avec leurs feuilles; on les trempa dans l'eau chaude et l'écume, et l'on s'en servit pour commencer à me frotter de nouveau. En même temps, comme on jetait des flots d'eau chaude sur des boulets de canon rougis et sur la principale étuve, la vapeur devint si brûlante autour de moi, que je crus sentir passer un torrent de feu sur mes membres. Si je me hasardais à lever un instant la tête, je croyais respirer des flammes. Il m'était impossible de supporter cet état plus longtemps; mais dans l'impuissance de jeter des cris, je m'efforçai de descendre de l'étuve, et je parvins à la partie la plus basse de la pièce, où, assis sur le plancher, et les portes étant ouvertes, j'eus bientôt recouvré assez de force pour pouvoir sortir du bain. » (Clarke, t. I, p. 185.)

Et que serait-ce si l'empereur Nicolas ne maintenait pas, autant que possible, ses sujets dans l'observation des convenances publiques et dans les bornes d'une décence au moins apparente? C'est à la sévérité de l'autocrate et de l'impératrice que l'on doit attribuer la pruderie actuelle des dames russes. Il n'en a pas été toujours ainsi. Sous le règne de Catherine II, les femmes de la plus haute aristocratie, enhardies par l'exemple de la souveraine, avouaient publiquement leurs désordres et faisaient parade de leurs débauches. Le vent était au libertinage effronté, et les Russes s'y laissaient entraîner avec cette facilité d'impression qu'on leur connaît.

C'était le bon temps! Et la régence du duc d'Orléans n'a pas eu d'orgies aussi échevelées. Imaginez Messaline sur le trône d'un pays barbare!

La situation de favori de l'impératrice n'était pas, comme on pourrait le croire, un rôle non avoué et honteusement relégué dans les mystérieuses turpitudes du palais des tzars. C'était une place, un poste public, une véritable fonction à laquelle le titre d'aide de camp n'enlevait rien de son importance, et qui, rétribuée aux dépens des deniers publics, conduisait quelquefois à une influence politique incontestée. L'emploi n'était jamais vacant; un amant en remplaçait un autre, et il n'y avait pas d'*interim* à remplir. Douze favoris se succédèrent ainsi. Après Soltikoff, qui passa longtemps pour le père de Paul Ier, Stanislas Poniatowski, créé roi de Pologne par la suprême volonté de sa maîtresse. Puis, à la suite, Grégoire Orloff, Wassiltschikoff, Potemkin, qui devint et resta pendant longues années le premier personnage de l'empire; Zawadoffski, Zoritsch, Korsakoff, Lanskoï, dont la mort inspira des idées de suicide à la tzarine éplorée; Yermoloff, Momonoff et Platon Zouboff, qui, à l'âge de vingt-quatre ans, consentit à passer dans les bras d'une Phryné plus que sexagénaire [1]. On n'arrivait pas à ce poste privilégié sans subir un examen préalable d'où dépendait l'admission définitive ou le refus. Quand la tzarine avait jeté les yeux sur un jeune homme, elle le faisait prévenir qu'elle le trouvait à son gré, puis son médecin allait, par son ordre, s'assurer de l'état de santé du candidat. Si le résultat de l'inspection était de tout point satisfaisant, le même jour l'heureux élu était mandé au palais, installé dans un magnifique appartement situé au-dessous de celui de Catherine, et comblé des plus riches présents. C'était un spectacle nauséabond de voir, dans les dernières années de sa vie, cette femme promise à une immortelle célébrité, se livrer avec des jeunes gens et des courtisanes aux excès de la plus ignominieuse débauche. L'existence de

[1] Catherine avait soixante-cinq ans quand Zouboff devint son favori.

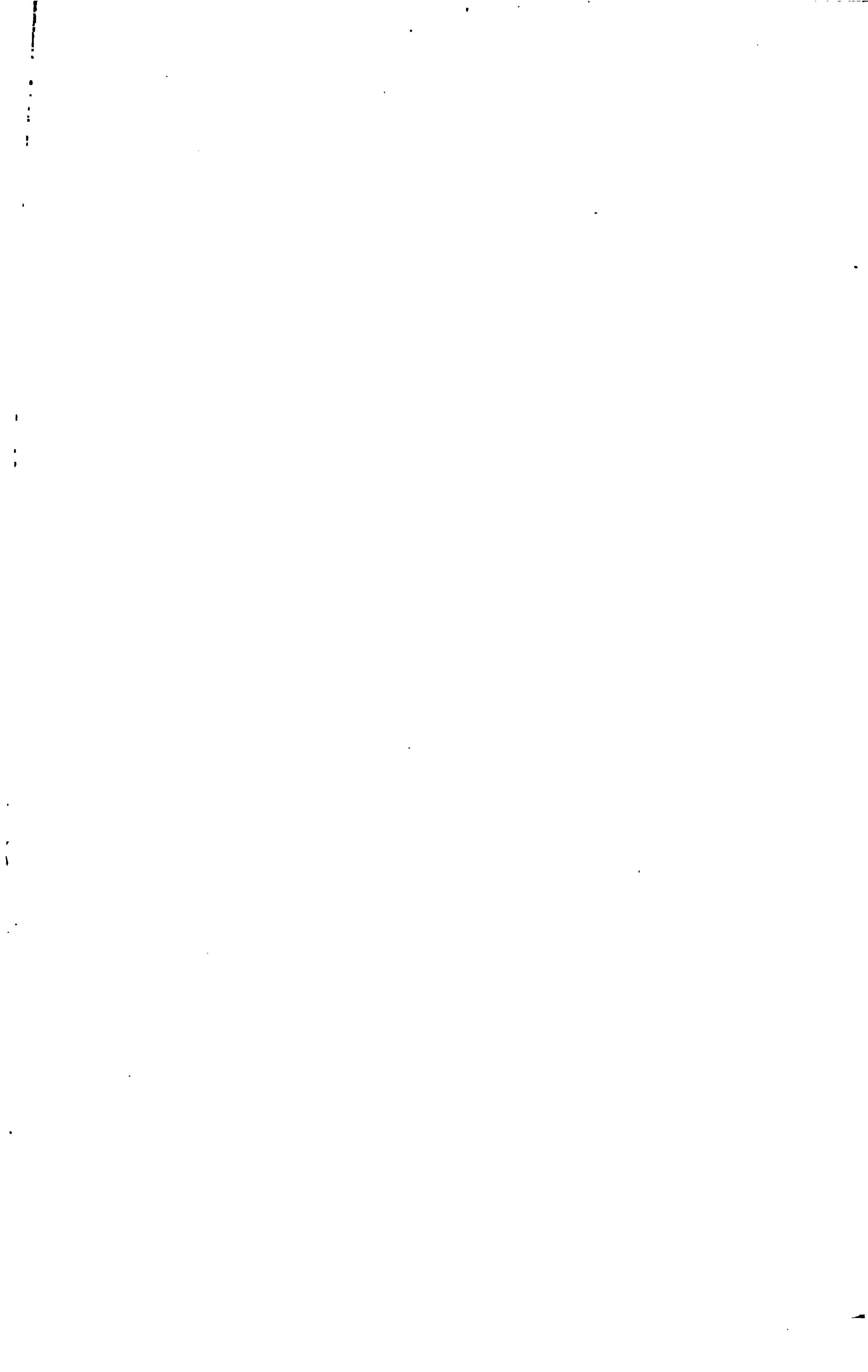
cette impératrice fut une longue orgie d'amour lubrique. Elle eut sur la nation russe une influence désastreuse au point de vue moral. Les traces en sont encore visibles.

La dépravation s'était infiltrée, comme un virus contagieux, dans toutes les classes de la société et notamment dans la noblesse. Plus de liens respectables, plus de passions pures et dévouées. L'amour cynique et grossièrement charnel avait remplacé les affections du cœur. On découvrit à Moscou une association qui, sous le nom significatif de *club physique*, réunissait tout ce que peut concevoir l'erotisme le plus extravagant. Des maris y faisaient recevoir leurs femmes, des frères leurs sœurs. On exigeait des femmes la beauté et la jeunesse, des hommes la santé et une qualité qu'on devine de reste. Il y avait des initiations en règle, et le candidat devait subir des épreuves dont on soupçonne la nature. Les hommes recevaient les dames, et réciproquement. On se réunissait à certains jours fixés pour se livrer pêle-mêle à l'accomplissement des mystères qui constituaient la base de cette étrange institution. Après un magnifique festin, le sort désignait les couples destinés à être unis durant toute la fête. On aurait longtemps ignoré l'existence de ce club si, la révolution française ayant éveillé le zèle de la police russe, on n'avait fait des perquisitions qui amenèrent la révélation de ces turpitudes. Comme la plupart des membres de l'association appartenaient à des familles puissantes par leur naissance ou leur position, le gouvernement ferma les yeux et l'affaire fut assoupie. Que pouvait dire Catherine, elle qui donnait l'exemple du scandale, elle qui, malgré sa capricieuse sévérité envers quelques-uns de ses courtisans, favorisait si puissamment la propagation de cette gangrène morale [1]?

Certes, les règnes de Paul, d'Alexandre et de Nicolas ont réparé bien des maux et guéri bien des plaies. Il n'entrera dans la pensée de personne que les Russes soient aussi dépravés qu'ils l'étaient du temps de Catherine II; mais, encore une fois, les traces étaient trop profondes pour avoir pu s'effacer complétement; d'ailleurs, ce qui en reste est trop en harmonie avec les tendances de la race moscovite et avec ses mœurs nationales pour pouvoir de sitôt disparaître.

Si les Russes cachent avec soin leurs habitudes de libertinage, ils ne prennent pas la même peine pour la passion du jeu, qui est générale

[1] Cette impératrice fonda un hospice destiné à recevoir cinquante dames attaquées de certaine maladie honteuse que nous n'avons pas besoin de nommer. Les femmes qui demandaient à y être admises n'étaient tenues de révéler ni leurs noms, ni leurs qualités. Elles étaient soignées avec autant d'empressement et d'égards que de discrétion. On dit même que ce dernier mot était brodé ou imprimé sur le linge qui servait à leur usage.





Geoffroy Sc.

EMPLOI DU TEMPS

* Voir la gravure.

parmi eux, sans en excepter les femmes. En Russie tout le monde joue, depuis le grand seigneur, tout fier de ses titres honorifiques, jusqu'au mougik, qui n'a que quelques copecks à risquer, depuis le marchand jusqu'au plus humble soldat. Rien de plus affligeant que de voir une femme jeune et belle passer toutes ses soirées à chercher des émotions dans les vicissitudes de la bouillotte et du whist. Et ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que joueurs et joueuses se permettent souvent de tromper leur partner, sans que ces friponneries soient énergiquement blâmées et punies. Nous avons vu, il y a quelques années, un officier général russe, surpris en flagrant délit de tricherie, vertement rappelé aux devoirs de la probité, mais aussi bien accueilli dans le monde, après cette action coupable, qu'il l'était auparavant.

L'impératrice mère jouait, un soir, avec quelques seigneurs de la cour, un jeu appelé le *passe-dix*. Il est d'usage que chaque joueur inscrive sa dette sur une carte avec un morceau de fusain ou de charbon, coutume fort sale, pour le dire en passant; puis, quand la dette est payée, on efface le chiffre au moyen d'une petite brosse. La princesse, à la fin de la partie, trouva un déficit dans sa bourse, et s'aperçut qu'un de ses adversaires ne lui avait pas payé ce qu'elle lui avait gagné. Elle réclama, et M. de ***, qui était le délinquant, pensant que l'impératrice mère était assez riche pour se passer de cet argent, eut l'effronterie de répondre : « Ce sont sans doute MM. Brosse et Cie qui se chargent de payer cette bagatelle. » Un cynique jeu de mots expliquait une escroquerie. — Les femmes trichent aussi; mais on conçoit qu'avec elles il est plus difficile de se plaindre et de se faire payer. Avis aux étrangers qui seraient tentés de prendre les cartes en compagnie d'une belle Russe.

Les Russes sont éminemment voluptueux, comme tous les hommes qui ont des esclaves toujours disposés à se prêter à leurs plaisirs et à leurs caprices. Chez les femmes ce penchant aboutit à une sensualité empreinte d'un certain caractère oriental. On voit souvent des dames qui se piquent de sévérité de mœurs, se retirer, après leur repas, dans leur boudoir, s'étendre nonchalamment sur les coussins de leur divan, se faire apporter des confitures, des fruits et des dragées, et manger jusqu'à ce qu'elles finissent par s'endormir, tandis que deux esclaves s'occupent l'une à leur frictionner légèrement la plante des pieds, l'autre à leur passer les mains dans les cheveux [1]. — Ce n'est pas seulement en Turquie que l'on trouve des odalisques.

Chez les hommes, la sensualité mène tout droit à l'ivrognerie, à la

[1] Voir la gravure.

gloutonnerie et au libertinage. Les seigneurs qui résident dans leurs domaines, ne sachant comment tuer le temps, l'emploient à manger, à boire, à fumer, à visiter leur harem et à dormir. Trois repas par jour ne leur suffisent pas ; dans les intervalles, ils se bourrent de confitures, de sucreries, de thé, de café, de sorbets et de punch. Véritable existence de Sybarite affamé. Quelquefois, pour se préparer à la sieste, ils se font gratter les pieds par un domestique, ou ordonnent à leurs bouffons de leur raconter des histoires extravagantes. Cette hygiène ne peut qu'exercer une action déplorable sur les facultés intellectuelles et sur la santé de ces voluptueux personnages. Ajoutez que les effets de ce régime épicurien ne sont pas combattus par un exercice salutaire. Quand le noble russe s'est amplement saturé de viande, de vin et d'eau-de-vie, au lieu de faciliter la digestion par la chasse ou la promenade, il reste dans l'inaction et tombe dans la torpeur, comme ces serpents qui, après avoir englouti leur proie, se laissent aller à un sommeil voisin de la léthargie. Aussi une obésité précoce, la goutte et l'apoplexie sont-elles les compagnes ordinaires de ce genre de vie.

C'est surtout les jours de gala qu'il faut étudier la capacité dévorante des seigneurs campagnards. L'étranger est étonné de la profusion de mets et de vins de toute espèce dont la table est chargée ; car on pense bien que ces vaniteux hobereaux ne laissent pas échapper d'aussi bonnes occasions d'exercer leur penchant à l'ostentation. Tel boyard criblé de dettes et déjà ruiné, n'hésitera pas à servir à ses convives une soupe au sterlet qui lui coûte 2 et 300 roubles[1]. Le reste est à l'avenant. Le champagne et les liqueurs coulent à flots. Il y aurait à boire et à manger pour cent personnes, et tout cela s'engouffre dans quelques estomacs! Le maître de la maison donne l'exemple. Il se gorge de victuaille, tient tête aux plus intrépides buveurs et reste le dernier sur la brèche, quand toutefois il ne tombe pas sous la table.

Ce sont là les mœurs d'un peuple qui se prétend policé, et qui s'attribue une mission religieuse et sociale dans ce monde!

Quant aux paysans, ils imitent leurs maîtres, et en cela, ils ne font que suivre leurs instincts. Ils faut les voir à certaines époques de réjouissance publique, à Pâques par exemple. Dès que le prêtre a par ces mots : *le Christ est ressuscité,* annoncé la fin des rigueurs du carême, l'orgie populaire commence, pour se prolonger toute une semaine. L'ivresse, le

[1] La *ouka*, ou soupe au poisson, est un luxe de grand seigneur. Ce potage se compose du jus de différents poissons; on y coupe par morceaux des sterlets de toutes les grosseurs. Or, le sterlet est quelquefois d'un prix exorbitant; la moindre soupe de ce genre ne coûte pas moins de soixante à quatre-vingts roubles.

jeu, la luxure immonde, les excès de nourriture, les chants avinés, sont les passe-temps par lesquels la tourbe des esclaves célèbre la résurrection du Seigneur. C'est un spectacle curieux, mais qui soulève le cœur, et l'étranger qui y a assisté reste convaincu qu'aucun peuple au monde ne possède une pareille faculté de déglutition et de digestion. — Heureusement le mougik n'a pas l'eau-de-vie méchante. Chez lui, d'ordinaire, l'ébriété ne se traduit pas en accès de colère. Elle produit d'abord la gaieté, puis une espèce d'état comateux qui se termine le plus souvent par un long somme, et quelquefois par la mort. Tout cela se passe au milieu de la saleté la plus horrible, de la plus repoussante squalidité. Car, on le sait, les Russes sont le peuple le plus malpropre de l'univers entier; et c'est là un trait de mœurs, ou de caractère, commun à toute la nation.

Que le paysan moscovite croupisse dans l'ordure, au sein d'une atmosphère chargée de vapeurs infectes; qu'il se laisse ronger par les insectes qui naissent, vivent et meurent dans sa chevelure et sur son corps; qu'il se nourrisse des aliments les plus grossiers, tels que la graisse et des racines crues; qu'il conserve jusqu'à leur destruction complète des vêtements gras, puants et contenant nombreuse garnison; nul ne s'en étonne, sachant la triste condition physique et morale dans laquelle gémissent ces pauvres gens; mais on éprouve une surprise mêlée de dégoût en voyant les nobles russes partager le même penchant à la malpropreté. Nous ne parlons pas ici, on le comprend, des Russes qui ont voyagé et qui ont rapporté des pays étrangers des habitudes plus conformes à la civilisation; il n'est pas non plus question de ceux qu'une bonne éducation et la fréquentation des voyageurs les plus distingués ont façonnés aux manières élégantes de la vie occidentale; il s'agit du Russe primitif, du gentilhomme qui a conservé les qualités et les défauts de sa race et de sa caste, du grand seigneur en qui le moscovite domine encore, en un mot, du véritable boyard. Eh bien, ce puissant seigneur qui commande à des centaines d'esclaves est aussi sale, aussi grossier dans ses mœurs que les malheureux sur qui s'exerce son autorité. Ce n'est pas à St-Pétersbourg, ce n'est même pas à Moscou qu'il faut chercher ce type national; c'est à la campagne, dans les châteaux éloignés des grandes villes. Allez, sans être attendu, visiter un de ces orgueilleux gentillâtres; vous êtes sûr de le trouver à moitié aviné, mangeant des raves et buvant du kouass, couvert de sales haillons, le visage crasseux et ombragé d'une barbe de huit jours, les cheveux en désordre et offrant, par de nombreux échantillons ambulants, les preuves d'une horrible population de parasites. S'il vous donne à dîner, quelque riche qu'il soit, vous le verrez se re-

paître, avec volupté, de concombres crus, de choux aigris, d'eau-de-vie de grain ; vous apercevrez avec terreur le domestique chargé de vous servir, crachant dans une assiette et l'essuyant avec un linge hideusement malpropre; pour peu que vous ayez bonne vue, vous distinguerez peut-être quelques habitants égarés de la chevelure de votre voisin arpentant la table et cherchant un asile. Devant vous, derrière vous, à droite, à gauche, dans votre assiette, dans tous les ustensiles qui vous servent, partout enfin, vous verrez des traces d'une saleté phénoménale. Bien heureux si vous n'en emportez pas sur vous-même! « Les horreurs de la cuisine russe sont inconcevables ! » s'écrie un écrivain dans sa juste indignation. Nous ne pouvons dire autrement.

Les poux (il faut bien nous résoudre à les appeler par leur nom) ont pris possession de toute la population russe. Cet affreux insecte semble naturalisé sur tout ce qui porte une peau moscovite. Grands et petits, noblesse, bourgeoisie et serfs, marchands et officiers, payent un tribut incessant à cet hôte aussi ignoble qu'importun. N'espérez pas vous en garantir. Le lit d'auberge dans lequel vous dormez avec confiance, le canapé où vous vous étendez, les fauteuils de votre chambre, vos tapis, vos rideaux, votre domestique, les personnes que vous fréquentez, sont également infestés de cette abominable vermine, infaillible produit de la saleté. Les Russes s'en soucient fort peu, tant ils y sont accoutumés! Quand Potemkin était à table, et qu'il parvenait à saisir un de ces incommodes ennemis, il l'écrasait tranquillement sur son assiette retournée. « Je me rappellerai toujours, dit l'auteur des *Mémoires secrets*, le jour où je fus présenté au général Melissino. Il était occupé à faire l'épreuve d'un beau microscope anglais dont il venait de faire emplette, et environné d'officiers de son corps. Il appela son valet de chambre pour lui demander un insecte, afin de le placer dans le foyer du verre. Mais à peine eut-il exprimé ce désir, que je vis trois ou quatre de ces officiers, poudrés à blanc, s'empresser de prévenir le domestique et présenter à la fois leur capture; de manière que le général, embarrassé du choix, donna la préférence au domestique, qui avait été aussi prompt que les officiers à saisir une proie derrière son oreille. J'étais si émerveillé, que je ne remarquai point ce que devinrent les animaux refusés [1]. »

« [1] Les Russes ont un jeu national, digne pendant des courses de New-Market, où l'on se sert de poux au lieu de coursiers. On voit sur quelques marchés de St-Pétersbourg et de Moscou, des revendeurs tirer un cercle sur un banc, et placer chacun un pou au centre. Celui dont le petit coureur parvient le premier du centre à la circonférence du cercle, gagne l'enjeu. Pierre le Grand jouait lui-même quelquefois à ce jeu-là dans les cabarets et autres lieux qu'il aimait à fréquenter incognito. On assure que ce prince célèbre n'était pas le der-

Comment il se fait que les Russes en apparence les plus propres ne soient pas exempts de ce fléau, c'est ce qu'il est facile d'expliquer. Les personnages les plus éminents vivent entourés de serviteurs qui s'asseoient sur les chaises et les divans quand le maître est absent, et couchent étendus sur le parquet (car un esclave russe est rarement jugé digne de coucher dans un lit). Ces domestiques infestent de poux tout ce qu'ils touchent, et le seigneur hérite de leurs richesses égarées. Les belles dames en sont là. Quand elles vont en visite, en descendant de voiture, ou en entrant dans l'antichambre, elles confient à leurs laquais leurs pelisses de fourrure. Les domestiques s'en enveloppent et quelquefois se couchent dessus; et quand leur maîtresse reparaît, ils lui jettent sur les épaules la chaude palatine déjà envahie et fourmillante. Et le lendemain, s'il vous arrive de vous trouver assis, dans un élégant salon, à côté d'une femme dont vous admirez la beauté délicate et la toilette exquise, il n'est pas impossible qu'en lui adressant quelque propos galant vous aperceviez un odieux parasite cutané prenant ses ébats dans les boucles parfumées de ses cheveux, entre un diamant de la plus belle eau et un camélia plein de coquetterie.

Mais laissons ce sale sujet, que nous demandons pardon à nos lecteurs d'avoir abordé. Aussi bien il est inutile d'insister, les voyageurs étant unanimes sur ce point, et personne, pas même les Russes, n'étant disposé à nier le fait.

S'il est certains détails de malpropreté qui peuvent trouver leur explication, et même à la rigueur, leur justification, dans le climat d'un pays, il en est d'autres qui ne peuvent être mis que sur le compte des habitants. Le peuple russe est naturellement sale. Pour ne citer qu'un trait entre mille : rien n'oblige les Russes à se moucher avec leurs doigts. C'est pourtant ce qu'ils se permettent souvent, sans se douter qu'en ceci ils font une chose souverainement dégoûtante. Les officiers et les prêtres de ce pays ne s'en privent pas. Nous avons vu sur le bâtiment qui nous débarqua à Cronstadt un officier supérieur qui paraissait être une des autorités du port, et qui se donnait de grands airs d'omnipotence, se moucher gravement de cette façon, comme un sauvage de la basse Bretagne ou du Cantal. Souvent on voit, au prône, le prédicateur s'interrompre et se tourner de côté pour commettre la même ordure.

nier à trouver dans sa superbe chevelure l'animal nécessaire pour participer au jeu. » (Masson, t. III, p. 410.)

Nous ne pouvons dire si cet usage subsiste encore, mais il y a toute apparence que les gens du peuple n'y ont pas renoncé.

Le peintre russe Swebach, bien connu en France, a raconté le fait suivant à un de nos amis : Étant à St-Pétersbourg, son médecin lui ordonna, pour nous ne savons quelle maladie, des bains dans lesquels il devait verser quelques bouteilles de rhum. Les domestiques de la maison et du voisinage demandèrent la faveur de se partager, pour la boire, l'eau des bains ainsi aromatisée. Le mougik qui servait Swebach ne se fit pas prier; tous les jours il vendait le punch léger provenant de la baignoire de son maître ; si bien que le remède, d'abord fort dispendieux, finit par ne plus rien coûter au malade [1]. Ce trait de malpropreté ne peut guère, nous le pensons, être rapporté à l'influence du climat. C'est de la saleté native et nationale, ni plus ni moins.

Ce penchant des Russes se révèle jusque dans leurs actes d'ostentation, jusque dans leurs jouissances de luxe. Il n'est personne qui n'ait remarqué à St-Pétersbourg et à Moscou la malpropreté des plus riches équipages, le mauvais entretien des harnais et des cuivres des voitures, la mise quelquefois incroyablement dégoûtante des laquais, et bien d'autres détails que nous ne voulons pas énumérer ici.

Les Russes ne peuvent donc s'en défendre : ils ne comprennent pas la propreté. Et cela est fâcheux à dire ; car la pratique de la propreté est une véritable vertu qui suppose et implique des instincts délicats, une éducation distinguée, l'entente du bien-être et de l'hygiène, l'amour des choses convenables et dignes.

Et voyez comme tout s'enchaîne, comme tout se tient, comme ce peuple russe est logique, malgré quelques contradictions plus apparentes que réelles : libertinage, absence de pudeur, sensualité grossière, passion du jeu, habitudes de débauche, ivrognerie, saleté, tout cela va fort bien ensemble et suit un ordre normal de déductions. En constatant la première de ces imperfections, nos lecteurs auraient deviné les autres.

Qu'on remarque bien que nous nous bornons à étudier le côté des mœurs russes le plus saillant et le plus caractéristique. Nous ferons tout à l'heure de même pour les usages. Nous n'écrivons pas un livre futilement descriptif; nous ne devons dire que ce qui peut concourir au but que nous nous proposons, et ce but, nous l'avons dit, c'est de faire connaître la nation russe dans ses défauts et ses qualités, l'empire moscovite dans sa force et sa faiblesse.

[1] Le maréchal de Richelieu prenait, lui, des bains de lait, et le liquide était ensuite donné aux pauvres. Mais le domestique chargé de cette distribution se gardait bien de dire d'où provenait la boisson dont il gratifiait ses courtisans.

Nous ne croyons pas avoir besoin, après tout ce que nous avons dit et raconté, de détailler le caractère et de signaler la tendance des usages en Russie. Sur ce point comme sur tout autre on doit s'attendre à trouver les Russes en arrière de plusieurs siècles. N'en déplaise aux futurs régénérateurs et conquérants du monde, la barbarie se révèle chez eux dans tous les détails de la vie sociale, aussi bien que dans l'organisation politique.

L'auguste cérémonie qui consacre l'entrée de l'homme dans la vie est elle-même empreinte de sauvagerie. Dans les maisons riches, voici comment se pratique le baptême : deux tables sont disposées dans une chambre; l'une est couverte d'images saintes, l'autre supporte un grand bassin en argent rempli d'eau et entouré de petits cierges. Le pope, après avoir consacré les fonts baptismaux, prend l'enfant, et le déshabille ; puis il le plonge par deux fois dans le bassin, et si complétement, qu'il faut que la tête elle-même disparaisse sous l'eau, au risque d'étouffer le nouveau-né. Autrefois cette immersion avait lieu dans l'eau froide. Mais peu à peu l'eau chaude a été adoptée, et l'Église grecque a approuvé cette modification. Toutefois le peuple russe, qui tient stupidement à ses anciennes coutumes, pratique encore le baptême comme jadis. Plusieurs enfants sont offerts en même temps au baptême, et le prêtre les plonge dans l'eau glacée, si l'on se trouve en hiver. Parmi ces malheureuses petites créatures, il en est qui ne peuvent supporter cette douloureuse opération et qui meurent. Il est aussi arrivé quelquefois que des enfants ont glissé des mains du pope et se sont noyés. Dans ce cas, le prêtre se borne à dire : « Il a plu à Dieu d'appeler cet enfant à lui ; passez-m'en un autre. » Et les parents se soumettent sans murmurer à l'arrêt de la Providence , si ingénieusement formulé par l'ecclésiastique.

Quand c'est un homme fait, un Tatare, par exemple, ou un Turc, qui se fait baptiser, on peut imaginer à quels scandales l'usage de l'immersion donne lieu, surtout lorsque, ce qui n'est pas rare, des femmes assistent à la cérémonie.

Des rites encore plus barbares, en ce qu'ils sont entachés d'une ridicule superstition, accompagnent l'homme dans son dernier asile. En Russie, les funérailles sont, quand le défunt en vaut la peine, célébrées avec une grande magnificence. De longues files de prêtres, de chantres et de pleureurs, de nombreux porteurs de croix, de bannières et d'emblèmes religieux, escortent le cercueil, qui généralement est peint d'une couleur éclatante. Une fois arrivé dans l'église, le corps, dépouillé du linceul, est exposé aux regards des assistants pendant tout le service divin.

Il est d'usage de mettre dans une des mains du cadavre un certificat

signé du pope et constatant que le défunt est digne d'entrer en paradis, dans l'autre une certaine somme d'argent variant de 2 copecks à 10 roubles et destinée à payer le passage du fleuve infernal dans la barque du classique nautonier du Tartare. On voit que les croyances du culte grec n'excluent pas entièrement les traditions du paganisme, et que le Dieu des Russes ne refuse pas une place dans son Olympe aux divinités mythologiques.

Est-ce aussi une idée superstitieuse qui a fait naître l'usage populaire d'acheter, à certain jour de l'année, tous les oiseaux qui sont à vendre dans les marchés, et de leur donner la liberté? Peut-être cette coutume n'est-elle qu'un touchant emblème des désirs des esclaves russes, et l'expression allégorique d'un sentiment naturel impitoyablement comprimé par des maîtres inflexibles. S'il en était ainsi, cependant, le gouvernement permettrait-il une pareille manifestation?

Le *marché au mariage* s'explique mieux, et accuse énergiquement la moralité des Russes. Le lundi de la Pentecôte, les filles esclaves à marier se rendent sur la promenade la plus fréquentée de la ville qu'elles habitent, et là, rangées des deux côtés de l'avenue, elles se font voir aux jeunes gens qui passent au milieu de cette double haie féminine. Les garçons font leur choix, et les élues deviennent leurs fiancées. C'est un véritable bazar matrimonial. Cet usage existe même à St-Pétersbourg, où le marché au mariage se tient dans le jardin d'Été. Cette promenade présente alors un coup d'œil étrange et pittoresque. Les jeunes filles des riches marchands de la capitale portent le costume français, tandis que leurs mères ont conservé les modes nationales. D'autres femmes ont adopté un mélange bizarre des deux accoutrements[1]. Cette variété offre à l'étranger un spectacle tout à fait piquant par son originalité.

La religion, ou plutôt la superstition, intervient dans la plupart des usages des Russes. On en verra la preuve dans le chapitre consacré au clergé. En attendant, nous rappellerons une cérémonie dans laquelle ce caractère de fausse piété se révèle hautement, mêlé de barbare absurdité. Nous voulons parler de la bénédiction des eaux.

Le 18 janvier (le 12 d'après le calendrier russe) est le jour choisi pour cette cérémonie, qui a pour objet de rendre les eaux de la Néva propices à la navigation. Un temple octogone, orné de tableaux, d'anges dorés, et d'emblèmes religieux, est élevé sur la surface glacée du fleuve, vis-à-vis le palais d'Hiver. Ce temple est uni à la terre ferme par un pont volant en bois, reposant sur des piles solides. Au centre de la construction,

[1] Voir la gravure.

signé du pope et constatant que le défunt est digne d'entrer en pa-



MARCHÉ AU MARIAGE DANS LE JARDIN D'ÉTÉ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Publié par Pagnerre, éditeur.



un grand trou a été d'avance pratiqué dans la glace, qui, à cette époque, a d'ordinaire de cinq à six pieds d'épaisseur. Au-dessus du trou est suspendue une colombe, autre emblème, ou, si l'on veut, autre superstition. Le matin, l'empereur, sa femme et toute leur famille, accompagnée de la cour, assistent au service divin, qui dure depuis onze heures jusqu'à midi. Dès que l'office est terminé, la procession sort du palais, ayant à sa tête un prêtre portant une lanterne et plusieurs autres chargés de bannières, de croix et d'images vénérées. L'archevêque et tout le clergé de la capitale paré de ses plus riches ornements, les chantres de la cour, les pages, les officiers aux gardes, forment la première partie du cortége ; puis vient le tzar suivi des grands-ducs et accompagné des dignitaires de l'État, des généraux et des courtisans, tous tête nue et marchant en silence.

Dès que l'empereur est arrivé au pavillon, l'archimandrite récite les prières d'usage et les chantres lui répondent. Pour bénir le fleuve, le prélat plonge une croix d'argent dans le trou qui s'ouvre à ses pieds, puis il présente à l'autocrate une coupe pleine de cette eau consacrée. Une salve d'artillerie annonce la fin de la cérémonie [1]. Des fenêtres du palais, l'impératrice et les dames d'honneur contemplent le spectacle de la foule qui couvre les rives du fleuve. Quant à l'empereur, forcé de rester la tête découverte pendant plus de vingt minutes, par un froid des plus vifs, il faut qu'il subisse, sans mauvaise humeur apparente, ce long et absurde supplice. Nous le plaindrions sincèrement, si Nicolas n'avait pas une santé à l'épreuve de toutes les températures. Nous nous doutons cependant que cette usage, renouvelé du mariage de la mer avec les doges de Venise, n'est pas précisément agréable à l'empereur, quelque robuste qu'il soit.

Les acteurs les plus marquants de cette scène n'ont pas plutôt disparu, que la multitude qui encombre les quais se précipite vers le temple pour se disputer l'eau bienfaisante que le prêtre vient de bénir. On voit des mères empressées plonger leurs enfants dans le trou sanctifié, tandis que des fidèles ahuris se battent pour remplir leurs cruches. C'est une lutte, une cohue, un pêle-mêle indescriptibles. Les distributions de comestibles en France, avant la révolution de juillet, ne produisaient pas tant de tumulte, ni de scènes scandaleuses. Enfin, quand tout le monde est satisfait, la multitude s'écoule lentement, et St-Pétersbourg rentre dans sa tranquillité et son silence habituel.

A part la danse et le chant, nous ne voyons dans les mœurs et les coutumes des Russes, rien de bien gai et de vraiment récréatif. Les riches

[1] Voir la gravure.

eux-mêmes n'ont jamais l'air de s'amuser. Les bals les plus brillants sont froids, guindés, monotones, souverainement ennuyeux. Le coup d'œil en est splendide, à cause de la quantité d'uniformes et des éblouissantes toilettes des femmes. Mais tout y est froid, glacial, et le thermomètre de la gaieté y est toujours à zéro et même au-dessous. Il est convenu en Russie que l'on s'amuse de cette façon. Brunet disait : « Qu'importe qu'on s'ennuie, pourvu qu'on s'amuse? »

Les dîners ne sont pas plus divertissants. Malgré la profusion presque ridicule des mets et la magnificence extravagante du service, il règne toujours à la table des Russes un ton cérémonieux et apprêté qui en bannit la conversation animée et le rire de bon aloi. Chaque observation de détail rappelle à l'étranger qu'il est chez un peuple élevé dans le respect puéril de l'étiquette et du code des convenances officielles. Il n'en est que plus surpris quand il voit, avant ou après le repas, les dames se servir de la même cuiller que leur voisin pour manger des confitures. Et son étonnement redouble en voyant des femmes très-prudes dans leurs propos, rendre aux hommes sur la joue le baiser qu'elles ont reçu sur la main. Explique qui pourra ces bizarreries. Conciliez donc aussi avec ce culte du décorum la passion du jeu qui possède les femmes les plus distinguées, et l'habitude de fumer, dont ces dames ne sont pas davantage exemptes ?

Il faut être fait à ces façons étranges pour n'en être pas choqué. Quel est, par exemple, le voyageur nouvellement débarqué qui verrait de sang-froid l'ordre aristocratique adopté à la table des gentillâtres moscovites? Chacun est servi d'après ses titres et son rang. Les meilleurs morceaux sont pour les personnages les plus huppés; les restes sont dévolus aux inférieurs. Dans un pays dont tous les habitants sont classés et rangés par cases distinctes, de pareilles coutumes n'ont rien que de très-naturel. L'essentiel pour le nouveau venu, c'est de vaincre, s'il le peut, le dégoût et le mépris que lui inspirent des mœurs aussi profondément empreintes de servilisme et de préjugés absurdes.

Ah! c'est bien là l'Orient, avec sa barbarie fastueuse et ses idées étroites; c'est l'Asiatique, courbé sous le joug d'une vénération superstitieuse pour ses supérieurs, plein d'orgueil et d'ostentation, amoureux d'un luxe exagéré et d'une magnificence tournant au clinquant, toujours entouré d'une tourbe d'esclaves obéissants, et tirant vanité du nombre d'individus qui vivent aux dépens de ses trésors. L'assimilation est complète, car en Russie, chaque noble quelque peu à son aise compte à son service une masse d'êtres dégradés qui préfèrent la vie fainéante des riches hôtels de St-Pétersbourg ou de Moscou, aux travaux de l'agriculture



et de l'industrie. Il est impossible, quand on ne l'a pas vu de ses propres yeux, de se faire une juste idée de la multitude de valets qui encombre la demeure des hobereaux moscovites. Ici, on compte ses domestiques, non par douzaine, mais par centaine. Un membre de la famille Orloff en possédait quatre cents. A table, vous en voyez toujours un bataillon, quelque restreint que soit le cercle des convives. Dans les cours, dans les antichambres, dans les salons, dans tous les recoins de la maison, vous apercevez des figures de laquais. De 1801 à 1832, la population domestique de St-Pétersbourg a quadruplé et est devenue tout à fait hors de proportion avec les besoins des gentilshommes, dont le nombre a seulement triplé durant cette période. C'est un fait constaté par les statistiques publiées en Russie même [1]. Ces statistiques nous apprennent aussi que plus d'un tiers des seigneurs russes n'ont pas les moyens d'entretenir des domestiques, et par conséquent font des dettes pour les nourrir; que d'autres, formant un second tiers, en louent au mois ou à la journée. A ces myriades de serviteurs il faut ajouter les paysans, les gens de diverses conditions, *et même les bourgeois* qui s'engagent comme domestiques. Au bout du calcul on trouvera qu'en 1832 il y avait, en moyenne, à St-Pétersbourg, neuf domestiques par gentilhomme ! Se figure-t-on l'influence que doit avoir sur le reste de la population cette armée de fainéants qui, par métier aussi bien que par désœuvrement, se livre à tous les vices les plus honteux, et alimente incessamment les prisons ainsi que les tribunaux correctionnels?

Mais telle est la mode, et un seigneur russe croirait déroger s'il n'était pas environné d'une phalange compacte de mauvais drôles portant la livrée, les uns splendidement harnachés, les autres percés aux coudes et couverts de guenilles, le tout, bien entendu, sale, puant, et grouillant de vermine.

L'usage, l'étiquette, la mode, voilà trois mots qui, à eux seuls, font la religion de la noblesse russe; voilà les objets de son culte le plus empressé, ses divinités, ses fétiches. Mais partout où le préjugé peut faire invasion et dominer, l'usage et la mode s'en imprégnent. Ce sont les exigences aristocratiques qui ont fait adopter dans ce pays tant de coutumes étranges et ridicules. Pourquoi, par exemple, à la fin du spectacle, les voitures à deux chevaux ne partent-elles pas avant que les équipages à quatre chevaux aient défilé; pourquoi en est-il de même à la porte des grands seigneurs? Voilà, certes, un usage bien absurde; c'est à la vanité

[1] Voir, entre autres documents, le *Panorama de St-Pétersbourg*, par M. Alexandre Bachoutsky, ouvrage dédié à l'empereur, et qui porte la date de 1834.

de la gentilhommerie moscovite que les petites fortunes en sont redevables. Il en résulte que l'étranger qui veut pouvoir quitter une maison quand il lui plaît, est obligé de faire la dépense de quatre chevaux. Et croirait-on que l'empire de ces exigences va jusqu'à la suppression complète, dans certains cas, des voitures à un seul attelage? Il y a plus d'un hôtel, plus d'un palais à St-Pétersbourg, devant lequel personne n'oserait se présenter autrement que dans un carrosse traîné par un quadrige. — Mais, comment faire quand on n'est pas assez riche pour se donner quatre chevaux? — Les seigneurs russes ont prévu la difficulté et l'ont résolue par une autre sottise : l'équipage à deux chevaux n'est pas de mise, mais le traîneau à un seul cheval est non-seulement toléré, mais encore considéré comme de très-bon goût. De sorte qu'on arrive au bal dans une petite voiture découverte, transi de froid, blanchi de neige, tandis qu'on aurait pu se donner le plaisir d'un landau bien clos et bien commode, traîné par deux chevaux. Ainsi le veut l'usage russe.

Il faut remarquer pourtant que les femmes, dans leur capricieuse volonté, n'écoutent, en matière de mode, que leur fantaisie, et ne reconnaissent qu'imparfaitement la domination des préjugés. Leur passion pour la mode n'a ni frein ni limite. Elles s'y livrent avec fureur, et aussi, il faut le dire, avec goût et élégance. Elles épient et suivent avec une rigoureuse exactitude toutes les modifications que nos modistes et nos couturières font subir à la toilette des femmes. Elles se plient avec une grâce toute particulière à ces brusques changements, et se montrent, sous ce rapport, les dignes émules de nos petites maîtresses les plus renommées.

Cette fureur de la mode nous rappelle un fait assez plaisant qui, malgré sa date un peu ancienne, peut être sans inconvénient rapporté ici.

Deux Anglais se rendirent à un bal auquel ils avaient été invités par un riche seigneur de Moscou. C'était sous le règne de Paul Ier. Pour se conformer à un ukase de cet empereur concernant les Anglais, les deux étrangers avaient fait une queue de leurs cheveux courts, qui offraient le coup d'œil le plus ridicule, surtout auprès des longues chevelures des Russes. A peine entrés dans les salons du gentilhomme moscovite, ils furent abordés par plusieurs individus qui leur demandèrent poliment le nom et l'adresse de leur coiffeur. Ils crurent d'abord qu'on se moquait d'eux, et ils allaient se fâcher sérieusement lorsqu'ils s'aperçurent, à leur étonnement, que ces questions étaient faites de bonne foi, et sans arrière-pensée railleuse. Le lendemain soir, nos deux voyageurs virent arriver chez eux un barbier qu'ils reconnurent pour celui qui les avait poudrés

le jour du bal, pauvre hère qui, jusque-là, avait misérablement végété. L'estimable artiste venait remercier les deux Anglais de lui avoir envoyé une foule de jeunes nobles qui avaient tenu absolument à avoir les cheveux coupés par lui. « Ma fortune est faite, s'écria-t-il, et c'est à vous, messieurs, que je la devrai. Maintenant la mode est donnée, je suis sûr de mon affaire. » — Cette aventure n'en resta pas là ; les officiers de police sachant que les jeunes gens qui s'étaient fait tondre avaient paru dans leur nouvelle toilette sur les promenades publiques, les réprimandèrent vertement et les menacèrent de la colère de l'empereur. Force fut aux *lions* de Moscou de s'affubler de perruques. Quant aux deux Anglais, ils durent se tenir enfermés chez eux du matin au soir, de peur de s'attirer un traitement bien autrement rigoureux.

En somme, et pour nous résumer, les mœurs et usages des Russes, intéressants à étudier au point de vue social et philosophique, n'offrent rien de bien original. L'étranger quelque peu observateur a bientôt pénétré le fond de cette société et sait bien vite à quoi s'en tenir sur la légitimité de ses prétentions aux manières et aux sentiments des nations civilisées. Pour la bien connaître, il n'est pas nécessaire de visiter en détail toutes les provinces de ce vaste empire. L'uniformité que nous avons signalée dans le type physique et dans le caractère des Russes se retrouvant dans les mœurs et dans les coutumes, il suffit de voir Pétersbourg, Moscou, et quelques villages un peu éloignés de ces deux capitales, pour pouvoir apprécier l'ensemble complet. Voilà pourquoi plusieurs voyageurs ont pu, après quelques mois seulement de résidence en Russie, juger en toute connaissance de cause les diverses classes de la population moscovite.

Uniformité, monotonie, telle est la double étiquette imposée par la nature elle-même à ce pays. La surface morale de cet empire est tout aussi plane que sa surface physique. Partout on y sent une odeur de steppe, et les hommes y sont aussi nivelés que le sol.

Cette tendance à l'uniformité est si naturelle aux Russes, que, même en se construisant une capitale, ils n'ont pu en faire abstraction. Ils voulaient bâtir une grande ville, et ils ont fait une steppe. St-Pétersbourg est la monotonie et l'ennui sous forme de rues, de places publiques et de monuments. Nulle part le granit n'est aussi officiel, aussi fatigant au regard, et il n'y a pas de mausolée plus attristant, dans sa vaniteuse magnificence, que cette capitale aux immenses édifices.

Ce sujet nous amène naturellement à jeter un coup d'œil sur St-Pétersbourg ; nous le faisons d'autant plus volontiers, qu'une description pure et simple de cette ville serait, à tout autre endroit de cet ouvrage, un inu-

tile hors-d'œuvre, tandis qu'ici elle se rattache de plus d'un côté aux matières que nous venons de traiter, c'est-à-dire au tableau du caractère, des mœurs et des usages du peuple russe. Il va sans dire que notre aperçu sera extrêmement succinct, et que, fidèle à notre programme, nous ne dirons rien qui ne profite à notre démonstration générale. Ce n'est pas une description que nous allons faire; mais simplement un examen ayant son but et sa portée.

Lorsque Pierre Ier, après la mort de son frère, se vit maître du pouvoir, il entreprit l'immense tâche de civiliser le peuple barbare dont les destinées lui étaient confiées. Il voyagea dans l'Europe occidentale, afin de s'initier à la vie et aux arts des peuples policés. Il visita la Hollande, et fut frappé de ce que peut une nation industrieuse qui a résolu de conquérir sur la nature les ressources qu'elle lui a refusées. Préoccupé du projet de doter son empire d'une marine militaire et marchande, il étudia l'art de la construction navale, examina attentivement la manière dont la ville d'Amsterdam avait été mise à l'abri des invasions de l'Océan, et prit à son service des ingénieurs expérimentés.

Revenu dans ses domaines, le tzar conçut l'idée de créer dans le golfe de Cronstadt un port marchand et militaire. La largeur et la profondeur de la Néva à son embouchure lui parurent propres à faciliter l'exécution de ce dessein. Quant aux inconvénients de la position, il ne s'en inquiéta pas, ses vues n'allant pas alors au delà de la fondation d'un chantier et d'un refuge pour quelques navires.

Pour protéger la formation de cet établissement maritime, il fit construire une forteresse sur la rive droite du fleuve, dans une île formée par deux bras de la Néva. Puis s'éleva l'*Amirauté* sur la rive gauche de la Grande Néva, puis enfin le palais de Bois. Bientôt après, Pierre se décida à bâtir une ville sur le modèle d'Amsterdam, et il en jeta les fondements dans Wassili-Ostroff, île formée par la Grande et la Petite Néva. On y creusa des canaux, et on y construisit quelques maisons en bois. Il fallut dessécher le terrain, le sillonner de saignées pour le débarrasser des eaux qui l'encombraient, car on travaillait sur un marécage. Bref, le projet de la nouvelle Amsterdam devenant de plus en plus difficile à exécuter, le tzar fit combler les canaux, qui sont devenus des rues. Wassili-Ostroff est aujourd'hui un des beaux quartiers de St-Pétersbourg.

Alors seulement Pierre rêva une grande et belle ville destinée à devenir la capitale de la Russie. Les deux rives de la Néva étaient bordées, à une grande distance, de terrains marécageux. Cette difficulté n'arrêta pas l'indomptable autocrate. Il fit dessécher et défricher ce sol mobile, inconsistant; pour le rendre propre à supporter des palais et des édifices

considérables, il fit percer une multitude de canaux souterrains où devaient se rendre les eaux stagnantes et les infiltrations des neiges. Il traça de belles et larges rues, et força les boyards à y construire des maisons. Peu à peu le rayon de la ville s'agrandit, la population s'accrut, et St-Pétersbourg devint une cité maritime dont le brillant avenir était facile à prophétiser.

Telle est l'origine de cette capitale. Elle est assise, on le voit, sur un marais de l'Ingrie, à l'extrémité septentrionale de la Russie, sous le soixantième degré de latitude nord.

On est tout d'abord frappé de la singulière situation de cette ville relativement au reste de l'empire moscovite. On se demande si cette position géographique ne prive pas de vastes États d'un centre nécessaire, n'affaiblit pas l'action du gouvernement sur les populations éloignées, et ne livre pas une grande partie du pays aux dangers des révoltes et des révolutions. Certes, il est difficile de démontrer que ces considérations sont mal fondées.

Ici, de peur qu'on ne nous accuse de partialité, nous citerons l'opinion d'un écrivain parfaitement compétent, et dont le jugement ne sera récusé par personne, du savant Robert qui a écrit sur St-Pétersbourg la page suivante :

« En général, on ne peut trop s'étonner que ce soit dans un climat si âpre, sur un terrain marécageux, sans consistance, dans une contrée déserte, stérile, peu salubre, couverte de sables et d'immenses forêts, que le tzar Pierre ait songé à élever St-Pétersbourg, position qui met ses habitants dans la nécessité de s'approvisionner à grands frais dans les provinces éloignées. Ajoutons à cela que la Néva, sur laquelle St-Pétersbourg est construite, reste communément gelée six mois consécutifs ; que, dès lors, les vaisseaux ne peuvent en sortir que fort tard et sont obligés de rentrer bientôt ; que lors même que les glaces sont fondues, ils ne peuvent en sortir que par un vent d'est, et que, dans ces parages, durant l'été, il ne règne souvent que des vents d'ouest ; que les eaux douces de la Néva pourrissent les vaisseaux en peu d'années. Si on considère, en outre, que le local de St-Pétersbourg est sujet à des inondations qui y causent quelquefois de grands ravages ; que la rigueur du froid y faisant donner la préférence aux constructions en bois, elle est exposée à des incendies fréquents et très-redoutables ; si on observe enfin que le tzar, en approchant de la mer sa capitale, pour y favoriser le commerce, l'a éloignée du centre de son empire où il était si essentiel qu'elle se trouvât, à cause de son immense étendue ; si on considère enfin que, par cette position maritime, il n'a rien gagné pour le commerce, puis qu'en le fixant

à St-Pétersbourg, il l'a ruiné à Arkhangel, on doit conclure que, sous les rapports les plus importants et les plus essentiels, l'assiette de St-Pétersbourg n'est nullement heureuse. Mais Pierre I[er] avait la tête pleine des prodiges qu'il avait vus s'opérer en Hollande par le commerce maritime ; son génie ardent lui avait aisément persuadé qu'il réaliserait au fond du golfe de Finlande le spectacle que lui avait offert le Zuyderzée. »

Complétons cette opinion par quelques considérations et quelques faits authentiques :

Si la capitale eût été placée au centre de l'empire, il est très-certain que le rebelle Pougatscheff n'aurait pu parvenir à soulever des masses considérables de paysans en se faisant passer pour Pierre III. Catherine II aurait été immédiatement instruite du danger qui menaçait sa couronne, et quelques jours auraient suffi pour étouffer la sédition ; ou, pour mieux dire, jamais pareille entreprise n'aurait été essayée. Les mêmes périls menaçent aujourd'hui l'empereur Nicolas. La plus grande partie de ses États peut être occupée par une armée insurgée, et l'autocrate se voir bloquer dans sa capitale, avant qu'un seul régiment se soit mis en marche pour sa défense.

Comme place frontière, les dangers ne sont pas moindres. Cela tombe sous le sens et n'a pas besoin de démonstration. Rappelons cependant ce qui se passa durant la guerre contre Gustave III. Dix fois les Suédois furent au moment d'envahir St-Pétersbourg, et ils y seraient entrés, s'ils avaient eu des escadres un peu plus habilement dirigées et des troupes un peu plus décidées à se battre. En 1790, plusieurs bataillons ennemis débarquèrent à cinq milles de cette capitale, et s'emparèrent du poste important de Pardakoffski, qui ouvrait à Gustave la capitale russe. L'alarme fut des plus vives à St-Pétersbourg, et un adversaire plus actif aurait profité de cette alerte pour enlever la ville, paralysée par le trouble et la terreur. Huit mille Russes ne purent déloger deux mille Suédois de ce poste, et le dégel s'opposa à ce que des renforts leur parvinssent à temps pour venir à bout de la place. — En cas de guerre avec une grande puissance maritime, telle que l'Angleterre ou la France, St-Pétersbourg sera à la merci d'une flotte ennemie. L'escadre russe de la Baltique une fois battue, il ne restera plus, pour protéger la capitale, que la forteresse de Cronstadt; or, n'en déplaise aux Russes, qui déclarent cette place imprenable, il n'y a pas de remparts, quelque solides et bien défendus qu'ils soient, qui puissent résister longtemps aux moyens de destruction dont disposent aujourd'hui les flottes nombreuses assistées par des bâtiments à vapeur.

L'écrivain que nous avons cité parle des inondations auxquelles St-Pétersbourg est exposé. Nous allons, à ce sujet, rappeler quelques dates tristement éloquentes :

Le premier événement de ce genre dont les chroniqueurs fassent mention eut lieu entre les années 1060 et 1066. « En ce temps-là, dit un vieil auteur, parut une comète dont l'influence fit couler les eaux du Volkoff (lequel a son embouchure dans le lac Ladoga) cinq jours de suite au rebours de leur courant naturel. » — Suivant Weber, en 1691, la mer envahissant le lit de la Néva, couvrit les lieux où s'élève aujourd'hui St-Pétersbourg. L'inondation atteignit Nyenschantz, ville qui était située au confluent de l'Okhta et de la Néva. D'après le récit des pêcheurs finois qui habitaient l'île actuelle de Pétersbourg, ces désastres se renouvelaient tous les cinq ou six ans.

Voici maintenant l'énumération des plus fortes inondations depuis la fondation de la ville jusqu'à l'époque présente :

Le 5 novembre 1715, St-Pétersbourg fut presque tout entier sous les eaux, qui emportèrent tous les ponts, et détruisirent les quais et les chantiers. — Autre débordement en 1716. La même tempête ravagea le port militaire de Reval. — Le 5 novembre 1721, un vent d'ouest qui soufflait avec violence depuis neuf jours, fit refluer la Néva vers sa source, et mit la ville à deux doigts de sa perte. Dans les quartiers les plus élevés, les chevaux eurent de l'eau jusqu'au poitrail ; dans les parties basses, l'inondation atteignit sept pieds quatre pouces. Dans toutes les rues on allait en bateau. Le tzar Pierre, qui se trouvait à une fête donnée par l'ambassadeur d'Allemagne, ne put regagner son palais qu'avec des difficultés inouïes. — Le 10 du même mois, le fleuve, redevenu menaçant, jeta de nouveau l'épouvante dans St-Pétersbourg ; mais il rentra bientôt dans son lit. — Le 6 octobre 1723, inondation désastreuse. — Le 23 du mois suivant, la Néva, chargée de glaçons flottants, se répandit sur la ville, au grand dommage des habitants. — Le 1er novembre 1725, une crue inopinée endommagea les quartiers les plus voisins de la rivière ; l'impératrice, qui se rendait à l'église de la Sainte-Trinité, fut surprise en route par les flots menaçants du fleuve, et dut revenir en toute hâte au palais d'Été. — Le 18 septembre et le 1er novembre 1726, les eaux débordent de nouveau. « L'amiral Alexis Ivanovitch Nagaïeff, parlant de la dernière de ces inondations, rapporte qu'au moment de la crue, il se trouvait de garde à la citadelle de Cronstadt. Après avoir chassé du corps de garde Nagaïeff et ses compagnons, l'eau les poursuivit de rempart en rempart ; puis ayant couvert toute la plate-forme des canons, elle força ces militaires à aller s'établir sur les canons de la citadelle, où battus par les

vagues de la mer, ils demeurèrent jusqu'à minuit désespérant de leur vie [1]. » — Le 12 octobre 1729, le 15 septembre 1732, les 10 septembre et 13 décembre 1736, la Néva menace encore la capitale de l'empire russe.— Le 17 août 1744, désastre encore plus lamentable. — En 1752, les eaux s'élèvent à huit pieds cinq pouces au-dessus de leur niveau ordinaire, et se maintiennent à cette hauteur huit jours consécutifs. Les pertes furent immenses. — Le 29 septembre 1756, la ville est encore envahie par une nappe d'eau de huit pieds de hauteur. — En octobre 1757 les glaces de la Néva se rompent, et, poussées par les vagues qui les soulèvent, viennent fracasser les fortifications et la citadelle de Cronstadt. Les quais et les rues adjacentes sont également dévastés. — Le 25 août 1762, ouragan formidable qui occasionne un débordement, et endommage plusieurs navires devant Cronstadt. — Mais l'événement de ce genre le plus déplorable par ses résultats, fut, dans la période du dix-huitième siècle, celui du 10 septembre 1777. Les habitants de St-Pétersbourg furent surpris, la nuit, par l'inondation qui, dès six heures du matin, atteignit dix pieds sept pouces. Un grand nombre périrent. Plusieurs rues furent encombrées de barques, de galiotes et de gros bateaux. Un navire marchand, d'assez fort tonnage, arriva devant le palais et monta sur le quai de granit où il resta échoué. Un autre bâtiment qui arrivait de Lubeck fut jeté par le vent à dix sagènes [2] du littoral dans un bois qui couvrait encore une partie du Vassili-Ostroff. — Nous ne donnerons point de détails sur les catastrophes de 1788, de 1802, et de 1822. Nous arrivons à celle de 1824, la plus mémorable de toutes.

On était au 7 novembre. Les eaux, déjà grossies par de fortes pluies, s'élevèrent progressivement, poussées par un ouragan furieux. Bientôt la plus grande partie de la capitale fut envahie. La masse d'eau qui la couvrit était d'une hauteur effrayante, et la tempête l'agitait comme la mer durant une tourmente. La Néva remontait son cours avec une rapidité prodigieuse, emportant les ponts de bateaux et tout ce qui lui faisait obstacle, disséminant dans les rues et sur les places des embarcations de toutes les grandeurs, se brisant en lames écumantes contre les murs des palais, et entraînant dans ses abîmes les malheureux qui n'avaient pu se soustraire à sa poursuite. Le palais d'Hiver était assailli par des vagues mugissantes, dont l'écume s'élevait jusqu'à l'étage le plus voisin de la toiture. De larges et lourdes feuilles de fer battu, arrachées par la violence de l'ouragan, au palais de l'état-major général, volaient dans toutes les

[1] *Panorama de St-Pétersbourg*, t. II, p. 47.
[2] Environ 21 mètres 20 centimètres.

directions; les cloisons qui entouraient cet édifice encore inachevé furent ébranlées par le choc de deux grands trottoirs en bois que l'eau avait poussés contre elles. Une barque s'engagea dans une ruelle et la barra complétement. On voyait une foule d'individus, surpris par l'inondation dans les rues, grimper aux poteaux des réverbères, monter sur les arbres des boulevards, essayer d'atteindre aux fenêtres des maisons, et chercher un refuge sur l'impériale des voitures, tandis que les chevaux se débattaient dans les angoisses d'une horrible agonie. Deux gros bâtiments de transport vinrent s'accrocher au balcon d'un hôtel, deux autres forcèrent le passage d'une rue étroite. Dans le voisinage de l'Amirauté, on apercevait des croix qui, arrachées dans les cimetières les plus éloignés, flottaient au hasard et rencontraient dans leur marche de nouveaux cadavres, errants comme elles au gré des flots en fureur [1].

Vers le soir, les eaux se retirèrent, mais le désastre était complet. La nuit fut horrible, et l'impossibilité d'éclairer la ville, ajouta à la terreur des habitants. Le jour se leva enfin sur cette capitale bouleversée, ravagée, blessée en mille endroits. On s'aperçut que des maisons avaient disparu, que dans certaines rues des éboulements avaient eu lieu, que le granit des quais avait été ébranlé, que des édifices solidement construits avaient éprouvé de fortes avaries; en un mot, on put contempler un spectacle étrange et lamentable, image du chaos, et triste pendant de ces scènes de destruction que les tremblements de terre laissent après eux.

Il fut officiellement avoué que le nombre des personnes qui avaient péri s'élevait à quatre cent quatre-vingts. Si l'on tient compte de l'impossibilité où l'on est dans ce pays de despotisme de dire la vérité sur les catastrophes de cette nature, on sera convaincu que ce chiffre doit être porté au quadruple, si ce n'est plus. Quatre cent soixante-deux maisons furent détruites de fond en comble; trois mille six cent quatre-vingt-une furent endommagées. Trois mille six cents têtes de bétail disparurent. A la bourse, trois cent mille pouds de sucre [2], une égale quantité de sel, six cent mille pouds de farine [3], cinq cent mille roubles d'eau-de-vie de grain, enfin des vins étrangers, des denrées coloniales, des céréales, etc., pour une valeur de plusieurs millions de roubles, furent totalement perdus.

St-Pétersbourg, on le conçoit, a eu de la peine à se relever de ce désastre. Et peu s'en est fallu que cette malheureuse ville n'ait, depuis

[1] Voir la gravure.
[2] Plus de 4,800,000 kilogrammes.
[3] Plus de 81,600,000 kilogrammes.

cette époque, été visitée à plusieurs reprises par le même fléau. On vit en 1827, le 29 juin (chose extraordinaire), les eaux monter à près de cinq pieds. Nouvelle crue le 15 décembre 1830, avec rupture des glaces, qui menacèrent de tout renverser. Le 17 août 1833, débordement qui, par bonheur, cessa promptement.

Que dites-vous de ce tableau? Voilà, certes, une capitale bien située, bien protégée contre la fureur des éléments! Et c'est pour bâtir une ville ainsi exposée à une destruction soudaine que Pierre le Grand a sacrifié la vie de cent mille paysans, morts en travaillant à ses fragiles fondements ou enterrés par milliers dans les éboulements de terrain! Ce qu'on a dépensé depuis, en hommes et en argent, pour consolider ce château de cartes, on peut s'en faire une idée. L'imagination s'effraye des efforts que le despotisme russe a dû faire pour se créer une ville magnifique, en dépit de la nature, qui s'y est toujours opposée.

Mais poursuivons la démonstration.

Le climat de Pétersbourg est tel que l'indiquent et la latitude de cette ville et sa position topographique. Horriblement froid et humide, il oblige les habitants à de continuelles précautions pour se garantir de ses influences. En hiver, le thermomètre de Réaumur descend souvent à 30 degrés, et alors le séjour de cette capitale est intolérable. Constamment entourés d'une température de serre chaude, et couverts d'épaisses fourrures, les riches ne ressentent pas les effets du froid, mais les pauvres en souffrent cruellement. Les nuits surtout sont affreuses. Le linceul de neige et de verglas qui s'étend sur St-Pétersbourg semble, dans l'obscurité, devenir plus lourd et plus glacial. Malheur à ceux que les misères de leur profession obligent à rester dehors! Les boutechniks, par exemple, et les sentinelles sont souvent trouvés gelés dans leurs guérites. Malheur à vous-même qui, à l'abri de votre chaude pelisse, croyez pouvoir braver ces 30 degrés Réaumur, malheur à vous, si vous exposez la moindre partie de votre corps à l'air libre! Vous apercevez quelquefois dans les rues deux individus gravement occupés à se frotter le nez ou les joues avec de la neige; sans cette précaution, ces parties du visage, déjà paralysées par le froid, seraient atteintes de gangrène. — Ainsi donc, au dehors, des souffrances cruelles, des accidents terribles, la mort même quelquefois; dans l'intérieur des maisons, une température d'étuve, des vapeurs de poêle, lourdes et assoupissantes; pas d'air respirable, pas d'exercice possible, pas de soleil; toujours la neige, le givre, la glace à plusieurs pieds de profondeur dans le sol, des brouillards, un vent piquant et parfois insupportable, voilà, en quelques mots, un aperçu du climat de St-Pétersbourg pendant huit mois de l'année.

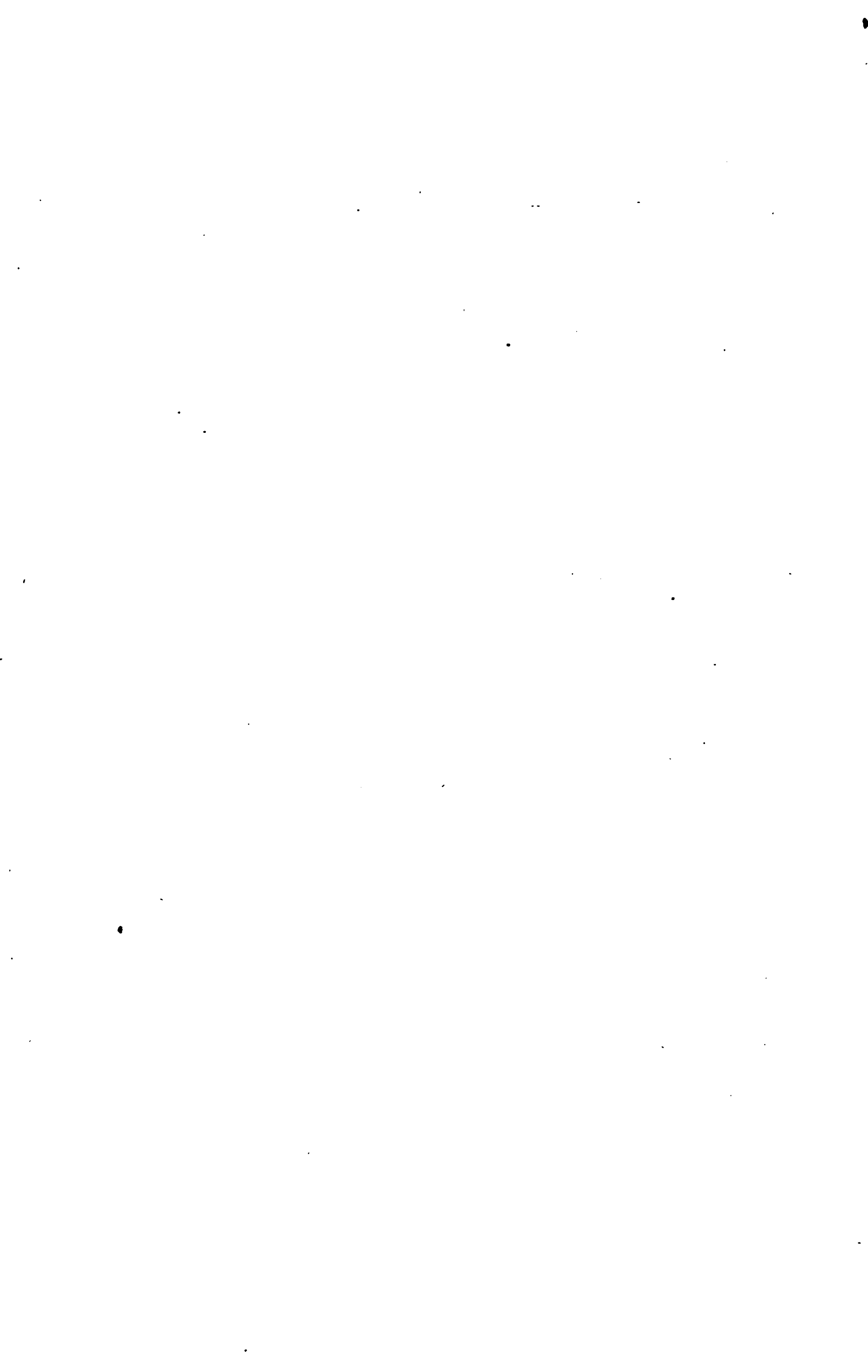


P I W

MARCHÉ DES VIANDES GELÉES.

Publié par Pagnerre, éditeur.

[illegible] de toutes les con-



C'est le moment où le thermomètre devient le sujet de toutes les conversations. L'alcool ou le mercure a-t-il baissé ou s'est-il élevé de quelques degrés, tout le monde en parle, sans s'épargner les commentaires. Fahrenheit, Réaumur et l'échelle centigrade ont les honneurs des préoccupations de tous les Russes de bonne compagnie. Et cette thermométromanie se prolonge aussi longtemps que la mauvaise saison.

C'est aussi le temps où les ménagères et les cuisiniers font leurs provisions de viandes pour une grande partie de la période hivernale. Tout ce qu'on achète est gelé et doit se conserver dans le même état. Rien de plus curieux que le marché où se vendent toutes ces denrées. Vous y voyez des tas énormes d'animaux entiers, roidis par le froid, et offrant l'apparence de cadavres pétrifiés [1]. Veaux, moutons, porcs, volaille, gibier, tout est réduit à l'état de marbre; et quand la pratique demande un morceau d'un animal, c'est à coups de hache qu'on fractionne la marchandise. Ces provisions doivent être ensuite empilées avec force neige, et quand on veut s'en servir, on les fait dégeler.

Arrive une température douce au milieu de l'hiver, et voilà les habitants de St-Pétersbourg dans les transes. Tous les approvisionnements de viande sont perdus. Mais c'est encore là le moins fâcheux. La capitale tirant toutes ses ressources alimentaires du dehors, et même des provinces les plus éloignées [2], elle se trouve tout à coup privée de subsistances. La neige fondue sur les chemins et les rivières dégelées ne permettent plus les longs voyages; par suite, point d'arrivages, et la disette menace St-Pétersbourg.

Ce n'est pas tout : une élévation insolite de température, en hiver, fond la croûte de glace qui couvre la capitale, détrempe le sol des environs, produit une humidité pernicieuse, et occasionne des maladies qui, par leur généralité, affectent un caractère épidémique.

Le moindre inconvénient d'une baisse considérable du thermomètre, dans cette saison, c'est de transformer St-Pétersbourg en un océan de boue mêlée de neige à moitié fondue. Les rues sont alors impraticables, et malheur à celui qui s'y aventure!

Le même désagrément se reproduit tous les ans au printemps, c'est-à-dire quand le dégel devient général et définitif. Alors, pendant plus d'un

[1] Voir la gravure.

[2] Il n'y a pas de ville qui tire ses approvisionnements de bouche d'aussi loin. La plus grande partie du bétail vient d'Astrakhan, ainsi que des bords du Don et du Volga, et fait par conséquent un voyage de plus de quatre cents lieues de France pour aller à la boucherie. Souvent on voit sur la même table le sterlet du Volga, le veau d'Arkhangel, le mouton d'Astrakhan, le bœuf de l'Ukraine, le faisan de Hongrie et de Bohême.

mois, on patauge dans la capitale comme en plein marais, et l'atmosphère est chargée d'une humidité malfaisante.

L'été proprement dit dure environ deux mois et demi. Et quel été! Des variations de température si brusques, qu'il faut se hâter de changer de vêtements, sous peine de suer à flots, ou de risquer une fluxion de poitrine ; une chaleur étouffante succédant tout à coup à un temps presque froid, et réciproquement. Les bons habitants de St-Pétersbourg se contentent de cela. Que dis-je? ils sont fiers du climat de leur pays et des agréments de leur capitale ! A leur aise ! qu'ils gardent leurs illusions et leurs trente degrés de froid, mêlés d'inondations, de boue, de brouillards, et de quelques jours de soleil. Ce n'est pas nous qui leur porterons envie.

Nous nous bornons à ces quelques lignes sur la situation et le climat de St-Pétersbourg. De plus amples détails seraient superflus.

Considérons maintenant, à vol d'oiseau, l'ensemble de cette ville.

Si nous ne redoutions l'étrangeté de la comparaison, nous dirions que l'aspect général de Pétersbourg est, comme celui du tzar Nicolas, glacial et plus étonnant que majestueux. C'est une cité éminemment officielle, toujours en uniforme, toujours sous les armes ; ses grandes lignes régulières, ses immenses palais, ses places incommensurables, ses rues tirées au cordeau, ses masses de pierres et de granit, remplissent d'abord l'étranger de surprise et d'admiration, et finissent par fatiguer ses regards. On cherche la vie dans ce colosse aux mille bras; on ne la trouve pas. Partout le désert, l'uniformité et l'ennui. Pétersbourg a été conçu dans des proportions si gigantesques, que même avec une pepulation à peu près suffisante, la solitude semble y régner éternellement. A part quelques localités, rendez-vous des promeneurs ou des gens d'affaires, les rues ressemblent à ces faubourgs de nos villes de province où l'on n'aperçoit que de rares passants, et où l'herbe dispute la voie publique au pavé. Pierre le Grand et ses successeurs ont voulu faire une ville magnifique; ils ont réussi en un point, mais ils ont fait une ville avant tout et superlativement ennuyeuse. C'est Versailles en grand, Versailles tel qu'il est aujourd'hui, Versailles veuf de la splendide cour de Louis XIV, de ses milliers de courtisans et de son peuple de laquais, Versailles vide, pompeusement insignifiant, et majestueusement insipide.

On ne saurait croire combien cette impassible régularité qu'on remarque dans les édifices de Pétersbourg, combien cette rigidité de lignes, cette sévérité de formes et cet aspect uniformément massif, deviennent, à la longue, insupportables aux yeux du voyageur. Cela est beau, si vous le voulez absolument ; mais cela manque de grâce et d'harmonie ; cela

est démesurément *grand*, mais point du tout *grandiose*, dans le vrai sens de ce mot. Mieux vaut cent fois une de nos cités du moyen âge, bien tortueuse, bien énigmatique, pleine de surprises pour l'esprit et le regard, et recèlant dans la pierre de ses vieilles églises tout un passé parfumé de poésie. La poésie! cherchez-en donc à St-Pétersbourg! Tout ce que je vois ici est jeune, à peine achevé, privé de l'auguste baptême de l'histoire. Quels souvenirs attachants ou mémorables appellent l'attention de l'observateur sur ces monuments si fiers de leur magnificence? Il faut être Russe pour voir avec émotion la maison de Pierre I[er], et sa chaloupe, et les autres objets qui viennent du même monarque. Pour nous, étrangers, ces reliques n'ont qu'un intérêt de curiosité et laissent le cœur aussi froid que l'imagination. Qu'y a-t-il encore à visiter? Rien, absolument rien que des monceaux de pierres, de marbre, de fer et de bronze, des palais d'un kilomètre de long, des rues d'une largeur prodigieuse, des squares dont l'œil ne peut mesurer l'étendue, tout cela dépourvu de sens, de vie, tout cela monotone, silencieux, solitaire et attristant, comme une vaste nécropole peuplée de fastueux tombeaux.

Encore si l'art prenait sa revanche sur l'histoire et la poésie absentes! Mais, tout le monde le sait, les plus beaux édifices de St-Pétersbourg ont un cachet de mauvais goût qui choque le regard le moins expérimenté. C'est partout une lourde imitation de la renaissance, une insipide et incomplète résurrection de la forme grecque, quelque chose de froid, comme le climat de la Russie, de faux comme la civilisation moscovite, d'ennuyeusement symétrique, comme le monde officiel de cette capitale. Les Russes ont cru ajouter à la valeur intrinsèque de leurs monuments, en y prodiguant avec une inutile libéralité les matériaux les plus précieux; ils ont manqué leur but. L'art se passe de clinquant; il vaut par lui-même, par sa poésie intime, par sa beauté propre. Votre église d'Isaac, malgré le marbre, le porphyre, l'or et l'argent que vous y avez entassés, n'en est pas plus belle, ni plus harmonieusement conçue. On aperçoit bien dans ces basiliques aux riches coupoles et dans ces palais gigantesques des détails dignes de l'approbation des connaisseurs, mais l'ensemble est toujours fautif, lourd, désagréable, fatigant et en contradiction avec les règles de l'art, comme avec les exigences du goût.

Nous ne parlons pas de la malpropreté des rues et des maisons. Saleté et magnificence, voilà St-Pétersbourg, s'écrie un voyageur. Ces deux mots résument assez bien le caractère de cette ville.

C'est surtout dans les hôtels publics que cette saleté règne sans partage. Dans les auberges les plus renommées, l'ordure s'étale sans conteste, pour le plus grand déplaisir du voyageur. Au dehors, dans la rue, luxe et

splendeur, constructions admirables, espace, air libre, lumière ; au dedans, aspect repoussant, ignorance ou mépris du *comfort*, immondices dégoûtantes. La vermine et la poussière ont pris possession de l'appartement que vous louez fort cher, et ce ne sont pas les domestiques de la maison qui vous en débarrasseront [1]. Cet inconvénient ne contribue pas médiocrement à rendre fort désagréable le séjour des hôtels de cette ville. Il y a en Espagne plus d'une *posada* de village moins maussade et moins repoussante que les maisons garnies les mieux achalandées de Pétersbourg.

L'étranger qui n'a pas accès au palais impérial a bientôt tout vu, tout examiné, dans cette capitale d'où la variété semble avoir été bannie à dessein. Il ne lui reste plus, pour distractions, que la promenade aux Iles [2], et en hiver le spectacle. Encore le théâtre aura-t-il peu de charmes pour lui, s'il connaît le répertoire de notre *Vaudeville* et de notre *Gymnase*, s'il est habitué au talent des meilleurs acteurs de Paris, et s'il a le goût délicat en cette matière. Car il verra à Pétersbourg toutes les petites pièces qu'il a vues en France, jouées par des comédiens médiocres, qui pour la plupart, n'ayant pu réussir chez nous, sont allés tenter la fortune en Russie. Remarquez qu'au spectacle, comme partout, dans ce pays, il y a une étiquette, un règlement officiel dont il est dangereux de ne pas suivre à la lettre toutes les prescriptions : ainsi, il est permis d'applaudir, mais il est interdit de siffler. Un simple *chut!* est toléré pour exprimer la désapprobation. Notre compatriote, M. Gallois, depuis peu propriétaire du Cirque-Olympique, fut expulsé de la Russie uniquement pour s'être permis de siffler au spectacle. Aucune excuse ne fut acceptée. Le crime était trop capital pour pouvoir être pardonné!...

Rentré chez lui, bienheureux le voyageur fatigué, s'il n'est pas tenu éveillé une partie de la nuit par le vacarme que font dans la rue les chiens

[1] Nous préférons toujours, en pareille matière, citer l'opinion et les impressions des autres, ne voulant pas nous exposer au reproche de partialité et d'exagération. Ici donc nous laisserons encore parler un voyageur à qui on ne soupçonnera certes pas de l'animosité contre les Russes.

« Je demeurais à Pétersbourg, dit M. Marmier *, dans un hôtel que l'on m'avait indiqué comme un des meilleurs. Tous les sept ou huit jours, quand mon mougik, las de bâiller sur l'escalier, ne savait plus que faire, il venait relever la couverture de mon lit, versait un peu d'eau fraîche dans ma cuvette, et s'en allait enchanté d'avoir accompli de telles merveilles. Quant à nettoyer une commode, essuyer un fauteuil, c'était une œuvre par trop indigne de lui ; il laissait paisiblement les flots de poussière s'amasser sur les meubles. »

[2] Les *Iles* sont un marais masqué par de la verdure. C'est la promenade en faveur durant la saison chaude.

* *Lettres sur la Russie*, t. I, p. 266 (1843).

pourchassés par les agents de la police. C'est peu d'avoir échappé au danger, très-réel, d'être dévoré, dans certains quartiers, par ces animaux, aussi féroces pour les étrangers que les chiens de Constantinople ; il faut encore subir leurs hurlements quand on n'a plus à redouter leurs attaques. De deux à six heures du matin, des escouades d'employés traquent ces malheureuses bêtes dans les carrefours, tendent des filets à l'extrémité des rues, et y poussent leurs ennemis à grands coups de bâton. Cette chasse ne se fait pas sans un certain tumulte, auquel il faut être habitué pour ne pas donner au diable une police aussi peu soucieuse du repos des citoyens.

Pour revenir au caractère général de St-Pétersbourg, dont nous n'avons voulu donner qu'une esquisse, on voit qu'il est logiquement conforme au type physique du pays, lequel influe si puissamment, comme nous l'avons démontré, sur la nature morale des habitants. La *steppe*, c'est-à-dire l'uniformité, la monotonie, l'ennui, se retrouvent dans l'ensemble comme dans les détails de la capitale de la Russie. La vie est nécessairement si peu variée dans cette ville, que les Russes qui y résident n'y trouvent rien qui les sollicite à une modification de leurs mœurs et de leurs usages.

La civilisation aura donc fort à faire pour changer les tendances morales et les coutumes de ce peuple ; car tout ce qui peut agir directement sur lui, action du gouvernement, influence de la religion, tout, jusqu'à la nature physique, conspire à le maintenir dans les mêmes errements.

CHAPITRE VI.

RELIGION ET CLERGÉ.

Introduction du christianisme en Russie. — En quoi consiste le schisme russe. — Réforme religieuse de Pierre Ier, abolition du patriarcat, création du saint synode, etc. — Point de guerres religieuses en Russie. — Secte des raskolnikis; croyances bizarres; fanatisme. — Le clergé noir et le clergé blanc. — Costume de l'un et de l'autre. — Bonheur des femmes d'ecclésiastiques. — Ignorance et dépravation des prêtres. — Curieux échantillon de l'instruction religieuse en Russie. — Mépris du peuple pour les prêtres. — Pauvreté et condition précaire du bas clergé. — Prix courants des indulgences. — Richesses des couvents et des églises. — Hiérarchie ecclésiastique. — Omnipotence religieuse de l'empereur; il peut faire des saints et les destituer; curieux exemples à l'appui. — Parade grotesque ordonnée par Pierre le Grand pour ridiculiser le clergé. — Excessive sévérité de Nicolas pour tout ce qui tient à la religion; persécution contre l'Église ruthénienne; horribles cruautés; séductions; système d'embauchage. — Superstition des Russes. — Leur respect fanatique pour les images des saints. — La dévotion se mêlant à la friponnerie et à la prostitution. — Croyance extravagante aux miracles; exemples curieux. — Singuliers tableaux d'église; la Vierge blessée. — Les vérités de Pâques; aventures d'un voyageur français. — Actes extérieurs de dévotion; attitude du peuple russe les fêtes et dimanches; nombre prodigieux de jours de fête; manie des pélerinages et des bénédictions. — Jeûnes austères des Russes pendant le carême. — Grand nombre de cultes dans l'empire russe. — Histoire de l'expulsion des jésuites.

Nous ne voulons pas nous laisser aller au facile plaisir de faire de longues dissertations sur l'influence des religions, sur les moyens de modifier les croyances des Russes, et de les amener à la foi catholique. Indépendamment de l'ennui qui s'attache toujours à de pareilles amplifications, elles nous semblent ici tout à fait hors de propos. Nous allons citer des faits, rappeler quelques dates et époques, quelques souvenirs intéressants. C'est assez pour le tableau que nous voulons tracer.

Tout le monde sait que l'introduction du christianisme en Russie date du commencement du onzième siècle. A l'époque du schisme de Photius, patriarche de Constantinople, des missionnaires grecs, partisans de la doctrine schismatique, prêchèrent en Moscovie les dogmes chrétiens et y

firent de nombreux prosélytes. Ce qui constitue principalement les divergences des deux Églises, grecque et latine, c'est d'abord que la première refuse de reconnaître la suprématie et l'autorité souveraine du pape, et qu'en second lieu, elle n'admet pas que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, mais seulement du Père par le Fils. C'est pour cela que les chrétiens du rite grec font le signe de la croix autrement que les Latins, et ne disent pas le *Gloria Patri*. Il y a encore d'autres points de scission : ainsi les Grecs baptisent par immersion, et les Latins par aspersion. Ceux-ci consacrent avec du pain azyme, les premiers avec du pain levé, et ils administrent le sacrement de l'eucharistie sous les deux espèces. Les Russes ne croient pas au purgatoire tel que le comprennent les catholiques; ils croient seulement que ceux qui meurent dans le péché ne sont pas damnés éternellement, et qu'ils peuvent être arrachés à l'enfer par les prières et les aumônes.

Le tzar Pierre Ier a révolutionné l'empire de Russie sous tous les rapports, et a réformé jusqu'aux institutions religieuses fondamentales. Il subordonna l'Église à l'État, et ajouta au pouvoir temporel du souverain une autorité spirituelle sans contrôle. Il enleva aux prêtres le droit de vie et de mort, qu'ils exerçaient depuis Wladimir Monomaque. Il abolit le patriarcat et le remplaça par un collége ou synode perpétuel composé d'une quinzaine de membres, évêques ou archimandrites, mais tous nommés par l'autocrate. Ce tribunal fut investi du droit de régler toute la discipline ecclésiastique, d'examiner les mœurs et la capacité des évêques, de résoudre les questions religieuses, autrefois soumises à la décision du patriarche; enfin de vérifier les revenus des monastères et de présider à la distribution des aumônes. Le saint synode devait rester soumis à l'empereur, et même le sénat devait, en certaines circonstances, avoir la préséance sur lui.

Rien de plus sage que la plupart des règlements religieux de Pierre. Il fut décrété que nul ne pourrait entrer dans les ordres monastiques avant l'âge de trente ans; que les militaires et les cultivateurs ne pourraient jamais être admis dans un couvent sans l'autorisation du souverain ou du synode; qu'un homme marié ne serait reçu dans un monastère, même après le divorce, qu'autant que sa femme se ferait religieuse de son plein gré, et qu'ils n'auraient pas d'enfants. Aucun fonctionnaire de l'État ne put quitter le service public pour endosser le froc, sans une permission expresse. Il fut enjoint aux moines de travailler de leurs mains à quelque métier. On établit que les religieuses ne sortiraient jamais de leur monastère; qu'on leur donnerait la tonsure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconesses de l'Église primitive; que si, avant

d'avoir reçu la tonsure, elles voulaient se marier, elles le pourraient, et y seraient même encouragées. Pour que ces filles, dont la dévotion prive la société d'une augmentation de population quelquefois précieuse, fussent de quelque utilité à l'État, le tzar voulut qu'on les employât à des ouvrages manuels appropriés aux habitudes de leur sexe. Pour combattre l'oisiveté, signalée par Pierre comme une des plaies des monastères, il fut ordonné aux moines de travailler activement et sans relâche, et de servir les pauvres. Les soldats invalides furent distribués dans les couvents, avec injonction aux religieux d'avoir soin de ces vieux serviteurs de l'empire. Quelques monastères de l'un et de l'autre sexe furent destinés à recevoir des orphelins et à les élever. Il fut interdit aux curés d'employer plus d'un de leurs enfants au service de leur église, hors le cas où la paroisse le demanderait elle-même.

Tout cela, et bien d'autres règlements que nous passons sous silence, fut inspiré à Pierre par la légitime et très-louable volonté de faire servir la religion et ses serviteurs à un but réellement utile. Ce souverain, dont la vaste intelligence avait devancé la Russie du dix-huitième siècle, comprenait que le pouvoir doit être libre, que les ministres d'un culte ne doivent pas être mis en position de gêner l'action de l'autorité politique, et que dans un pays tel que la Russie, il est dangereux de favoriser la fondation d'établissements peuplés d'oisifs et de célibataires.

C'est peut-être à cette subordination du clergé qu'il faut attribuer le caractère pacifique et peu ombrageux de l'Église moscovite. N'ayant pas de puissance à partager ni à garder, les prêtres de ce pays n'ont jamais ressenti pour des sectes rivales ces haines jalouses, dont l'ambition est la cause, et qui ont souillé l'histoire de bien des peuples. Leur premier devoir étant d'obéir, ils sont peu à peu devenus tolérants, et quand ils ont eu à lutter contre des schismes intérieurs, ils n'ont jamais montré cette passion quelquefois sanguinaire qui a caractérisé ailleurs bien des guerres religieuses. C'est un grand bien pour la Russie et l'on ne saurait trop l'en féliciter.

Certes les occasions de guerres religieuses n'ont pas manqué aux Russes; car ils ont eu leurs sectes comme tous les cultes qui ont régné ou règnent encore sur ce monde. Mais ces sectes n'ont jamais eu, grâce à l'action répressive du pouvoir politique, des tendances dangereuses. La seule que les historiens et les voyageurs aient l'habitude de citer, est celle des *Raskolnikis* ou *staroï-vertsi* (*vieux croyants*); encore cette fraction de l'Église russe ne se fait-elle remarquer que par l'excentricité de ses croyances et la bizarrerie de ses pratiques.

Cette secte, la plus ancienne de toutes, date du douzième siècle. Elle

a, comme toutes ses semblables, la prétention d'observer bien plus rigoureusement que ses rivales et que le culte dominant les préceptes de Jésus-Christ et de ses apôtres. Elle tient ses assemblées dans des maisons particulières, et fuit le contact des gens dont les mœurs corrompues offriraient aux fidèles un spectacle dangereux. Les raskolnikis croient que c'est un énorme péché de dire trois fois *alleluia;* ils ne le disent que deux fois. Ils donnent la bénédiction avec l'*index* et le doigt du milieu seulement, disant qu'il y a sacrilége à la donner, comme les évêques russes, avec les trois autres doigts. A l'époque où on les persécutait, plusieurs d'entre eux se laissèrent couper la main plutôt que de faire le signe de la croix avec trois doigts. Ils croient aussi qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie est indigne de conférer le baptême. Longtemps en butte aux tracasseries du clergé moscovite secondé par le gouvernement, ils sont arrivés à cet état d'exaltation qui fait affronter et rechercher le martyre. Pierre I[er] essaya par tous les moyens de les faire renoncer à leurs croyances. Il ne put y parvenir. Un de ces sectaires voulut venger ses frères persécutés. Il pénétra jusqu'au tzar, mais au moment de frapper, il eut horreur de son crime et en fit l'aveu. Au lieu de pardonner, Pierre redoubla de rigueur. Mais l'enthousiasme des raskolnikis s'accrut en proportion de la colère du souverain. L'un d'eux, nommé Toma, eut l'audace de prêcher ouvertement, à Moscou, contre l'invocation des saints et quelques autres dogmes de l'Église dominante. On se contenta d'abord de le réprimander et on l'exhorta à abandonner ses erreurs. Les prêtres russes ne savaient pas de quoi est capable la foi religieuse poussée jusqu'à la passion délirante. Sans tenir compte de leurs menaces, Toma s'arme d'une hache, et se rend, le jour de la fête de saint Alexis, dans l'église la plus fréquentée ; il fend les flots de la foule qui encombrait le temple, et frappant à coups redoublés, il met en pièces une image du saint et une autre de la Vierge; puis il s'élance dans la chaire pour haranguer la multitude; mais il est aussitôt arrêté et jeté en prison. Le clergé voulut éprouver jusqu'au bout ce courage farouche. Il condamna le coupable à tenir sa main droite, armée de la même hache, au-dessus d'un brasier ardent jusqu'à ce qu'elle fût consumée, puis à être brûlé vif. Toma subit le supplice sans pâlir et sans se plaindre. Tant que sa voix put se faire entendre, il tonna contre ses ennemis et leur reprocha ce qu'il appelait leurs impiétés. La même ferveur animait ses coreligionnaires, et tous auraient affronté les tortures pour le triomphe de leur foi. Réduits au désespoir, plusieurs centaines de ces fanatiques se renfermèrent dans un temple, y mirent le feu, et moururent avec joie, comme mouraient les premiers chrétiens. — Vaincu par tant d'opiniâtreté, le tzar essaya contre eux l'arme du ridicule

et du mépris : il ordonna que chacun d'eux portât sur ses vêtements un lambeau d'étoffe jaune, qui le signalerait aux risées du peuple. Mais l'espoir de l'autocrate fut encore trompé : les raskolnikis se firent honneur de ce signe de réprobation. A moins de les exterminer tous, il était impossible de prolonger cette lutte contre des hommes indomptables. Pierre n'ignorait pas, d'ailleurs, que parmi les raskolnikis se trouvait un grand nombre des plus honnêtes marchands de son empire. En conséquence, il suivit les conseils de la politique qui lui commandait de mettre un terme à ses inutiles sévérités. Aujourd'hui les staroï-vertsi ne sont pas moins exclusifs ni moins fermes dans leurs doctrines, et l'on retrouve encore chez eux cet enthousiasme religieux qui fait accomplir aux faquirs indiens tant de prodiges de volonté stupide.

Le clergé russe se divise en deux corps : les moines et les prêtres réguliers. Les premiers forment ce qu'on appelle le *clergé noir*. Seuls ils peuvent aspirer aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Leur costume se compose d'une robe noire appelée *talar*, d'un grand chapeau de même couleur, rond, sans ailes, et recouvert d'un voile noir. Leurs longs cheveux couvrent leurs épaules, et leur barbe s'étale en liberté sur leur poitrine.

Le *clergé blanc*, alimenté par les petits séminaires, est la pépinière des prêtres ou *popes*. Une robe brune boutonnée du haut en bas, recouverte d'un talar à larges plis et à manches pendantes, un grand bonnet en velours brun ou rouge, et orné d'une bande de fourrure, la chevelure et la barbe longues, tel est le costume des ecclésiastiques de cette catégorie. Pour être reçu pope, il faut, de toute rigueur, être marié ; et quand un pope devient veuf, il ne peut se remarier, ni rester prêtre. Il faut qu'il se retire dans un couvent. Aussi la femme d'un prêtre russe est-elle la créature la plus heureuse du monde. Point de contrariétés de la part de son époux, indulgence plénière pour ses caprices et ses attaques de nerfs, soins empressés à la moindre indisposition, nourriture abondante, égards délicats, enfin tout ce qui peut contribuer à entretenir la santé et à prolonger la vie de la plus gracieuse moitié du genre humain. Que de femmes russes envient le sort de ces êtres privilégiés !

Ignorants, libertins, ivrognes et sales, tels sont les popes. L'éducation qu'ils ont reçue au séminaire suffit tout au plus à les dégrossir, et elle ne fait guère qu'obscurcir leur intelligence par l'étude d'une théologie grossièrement absurde. Ce sont eux pourtant qui sont chargés d'élever et d'instruire à leur tour les enfants destinés à l'état ecclésiastique.

Voici un échantillon de ce qu'ils enseignent à la jeunesse moscovite. C'est un examen subi par des séminaristes. L'un d'eux tire d'une urne

cette question : *Quid est angelus* (qu'est-ce qu'un ange). Alors s'établit le dialogue suivant.

LE PRÊTRE. Dites-moi ce que c'est qu'un ange.

L'ÉLÈVE. C'est un esprit saint qui sert Dieu dans le ciel.

LE PRÊTRE. C'est juste. Combien y a-t-il d'anges au ciel?

L'ÉLÈVE. Il y en a une quantité qu'il serait difficile d'énumérer.

LE PRÊTRE. Pardon; on peut très-bien l'énumérer. Qui d'entre vous peut me dire combien il y a d'anges au ciel?

UN AUTRE ÉLÈVE. On en compte douze légions.

LE PRÊTRE. Et combien dans chaque légion?

L'ÉLÈVE. Au temps où la Bible fut écrite, chaque légion se composait de quatre mille cinq cents anges.

LE PRÊTRE. Prenez la craie et faites-nous sur le tableau cette multiplication.

L'élève calcule et trouve pour résultat cinquante-quatre mille anges.

LE PRÊTRE. Fort bien. Maintenant, de quel sexe sont les anges?

L'ÉLÈVE. Il serait difficile de le dire au juste.

LE PRÊTRE. Oui; mais quelle est leur forme extérieure? Ressemble-t-elle à celle du sexe masculin ou féminin, ou, pour m'expliquer plus clairement, quels vêtements portent-ils quand ils se mêlent aux hommes?

L'ÉLÈVE. Des vêtements qui tiennent le milieu entre ceux de l'un et de l'autre sexe, une sorte de robe flottante.

LE PRÊTRE. Très-bien [1].

Quel respect le peuple russe peut-il avoir pour des prêtres aussi ignorants, et dont les mœurs blessent la morale la plus vulgaire? A part quelques-uns, en très-petit nombre, tous méritent le mépris dont les couvrent non-seulement les nobles, mais encore les paysans. Ceux-ci comprennent fort bien la situation avilissante où se complaisent leurs pasteurs spirituels. Quand ils se sont enivrés avec eux, ils ne reculent pas devant une partie de coups de poing, dénoûment assez ordinaire de ces ignobles orgies. Qu'est-ce qu'un pope pour un mougik? Un homme qu'il faut respecter tant qu'il est dans l'exercice de ses saintes fonctions, mais qui, dans les relations vulgaires de la vie, doit être relégué au dernier rang, presque dans la catégorie des êtres immondes. Pour lui, il n'y a pas assez de sarcasme injurieux, pas d'insulte assez humiliante. « Qu'un Russe prêt à entreprendre un voyage rencontre sur sa route un pope, il regarde

[1] Kohl, *Reisen im innaren von Russland und Polen;* traduction de M. X. Marmier, dans ses *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne*, t. II, p. 39.

cette apparition comme de mauvais augure, et crache à terre pour détruire l'influence sinistre qui le menace. Qu'on invite à s'asseoir à table un Russe qui a déjà dîné : « Croyez-vous, dit-il, que je sois un pope, pour dîner deux fois [1] ? »

Il y a quelque chose de profondément douloureux à voir la condition méprisée de ces prêtres, de ces ministres d'un Dieu que révèrent tant de millions d'hommes. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que, nous le répétons, ce mépris est mérité. A qui faut-il faire remonter la faute de la dégradation intellectuelle et morale de ces pauvres gens? A la religion grecque et au gouvernement russe; à la religion qui ne leur prescrit que des momeries ridicules; au gouvernement qui, dans l'intérêt de son omnipotence, les maintient à dessein dans l'ignorance et dans l'abjection. Le pouvoir, en Russie, comme partout, peut et doit protéger ses prérogatives contre tout envahissement du clergé; mais comme il est dans la nature du despotisme d'exagérer les dangers de sa position, et d'abuser des droits qu'il croit avoir sur l'homme, les empereurs moscovites poussent leurs précautions contre le bas clergé jusqu'au crime, c'est-à-dire jusqu'à désirer et faire que les serviteurs du Christ soient réduits à vivre dans le plus profond avilissement. C'est là du machiavélisme tout pur, et, il faut bien le reconnaître, ce machiavélisme porte ses fruits; car, d'un côté, les prêtres étant méprisés, le gouvernement n'a rien à en redouter, et de l'autre, les instituteurs naturels des pauvres étant ignorants et vicieux, les classes infimes ne peuvent sortir de la condition inférieure qui fait leur faiblesse.

Pour achever de les assimiler au peuple, on condamne ces malheureux prêtres à une éternelle pauvreté. Ils sont obligés, pour vivre, de cultiver de leurs propres mains le coin de terre attenant à leur presbytère, de se livrer aux travaux les plus fatigants, et aussi de chercher toutes les occasions d'arracher à la charité de leurs paroissiens quelques chétives aumônes. Non-seulement ils font de fréquentes quêtes parmi les fidèles, mais encore, pour s'assurer une augmentation de profits, ils tarifent tout ce qui tombe sous leur juridiction. Les péchés et les châtiments ont chez eux leurs prix courants comme des marchandises. Pour racheter un vol, tant de douzaines d'œufs; pour la plus légère infraction à un jeûne, tant de poules; pour un blasphème, des monceaux de victuailles. Le pénitent se soumet humblement aux arrêts de son supérieur, et il donnera jusqu'à son dernier copek pour obtenir l'absolution. Le prêtre exploite habilement ce désir, et augmente le prix de ses denrées spirituelles

[1] Marmier, t. II, p. 37.

en proportion de l'importance qu'y attache le fidèle. Dans ce pays, la religion s'approprie les principes de l'économie politique, et se plaît surtout à pratiquer cette maxime commerciale d'après laquelle le prix doit toujours être en raison directe de la demande.

Tristes nécessités de l'indigence qui est l'éternel partage de ces ministres de Dieu! La politique s'est attachée à rendre leur situation aussi dépendante et précaire que possible. Ils sont, comme le dernier des sujets de l'autocrate, exposés à être envoyés en Sibérie. La loi civile ne leur attribue aucun privilége, et bien qu'ils soient hommes libres, ils peuvent être condamnés à servir dans l'armée comme simples soldats. C'est ainsi que, pendant la guerre de Suède, sous le règne de Catherine II, on enleva plusieurs milliers de fils de prêtres, dont on forma des bataillons d'artillerie; plusieurs de ces jeunes gens avaient commencé leurs fonctions sacerdotales. Ils furent brutalement arrachés à leurs autels, à leurs femmes, à leurs champs, pour apprendre à tirer le canon et à verser le sang de leurs semblables. Nous croyons nous rappeler qu'un fait semblable s'est produit durant les dernières guerres de la Russie contre la France.

Si les prêtres sont pauvres, les églises sont prodigieusement riches. Toutes possèdent un trésor qui ferait envie à plus d'un petit souverain temporel. L'or, l'argent, les pierreries, les étoffes splendides, y sont conservés et offerts avec orgueil aux regards des visiteurs. La religion grecque ne cesse de prêcher la nécessité des aumônes à l'église. Les empereurs, comme leurs sujets, ont suivi ce précepte, et leurs offrandes ont constitué au clergé russe le plus admirable matériel d'ustensiles, d'ornements et d'objets précieux. Rien de plus éblouissant que l'aspect d'une église moscovite un jour de grande cérémonie. Le sanctuaire, l'autel, l'évêque qui officie, les ecclésiastiques qui l'entourent, tout resplendit de l'éclat de l'or et des pierreries. Nos messes solennelles dans nos plus opulentes cathédrales ne peuvent donner une idée du luxe et de la magnificence déployés par les prélats de l'Église russe. Ainsi, ces mêmes prêtres qui ne trouvent sous le toit conjugal que pauvreté et privations, possèdent en commun plus de trésors que n'en recèlent les palais de tous les souverains d'Orient. Chez eux, le dénûment, les vêtements grossiers, souvent même le manque du nécessaire; à l'église, dans les temples d'un Dieu humble et résigné, les chasubles étincelantes, les mitres chargées de diamants, les vases sacrés incrustés de rubis et d'émeraudes, tout ce que le génie asiatique peut produire de plus somptueux. Quelles idées de pareils contrastes n'éveilleraient-elles pas dans l'esprit des popes, si l'intelligence de ces hommes n'était pas oblitérée dès l'enfance!

Au clergé noir sont réservées, nous l'avons dit, les hautes dignités ec-

clésiastiques. Aussi le laisse-t-on acquérir une instruction plus en harmonie avec la position qu'il occupe. La plupart de ses membres sont beaucoup plus éclairés que ceux du clergé blanc ; ils sont aussi plus respectés, bien que leurs mœurs ne soient pas exemptes de gros péchés.

Le titre de *métropolitain* est le plus élevé qui existe aujourd'hui en Russie. Il y a trois métropolitains, l'un à St-Pétersbourg, un autre à Moscou, le troisième à Kieff. Mais ces prélats, ainsi que tout leur état-major, archevêques, évêques, archimandrites, protopopes, popes, archidiacres, diacres, sacristains, sont soumis sans réserve à la suprême autorité de l'empereur, chef de la religion, comme il l'est du gouvernement temporel. Le synode lui-même n'est qu'une commission obéissant aux volontés du tzar. Il y a deux ans, le président de ce saint tribunal était un colonel de cavalerie, aide de camp de S. M. Nicolas. C'est tout dire. — Mais ce pouvoir de l'empereur va bien au delà des règlements et de la discipline ecclésiastiques ; il s'étend jusqu'aux choses qui sont du domaine exclusif de la conscience. L'autocrate est à lui seul pape et concile. Il tranche les questions les plus difficiles de la théologie, modifie le culte comme il l'entend, impose des croyances nouvelles, décrète des saints et les destitue. « Il n'y a pas longtemps qu'en ouvrant le caveau d'une cathédrale, celle de Novogorod, si je ne me trompe, on y trouva le corps d'un métropolitain parfaitement conservé. Là-dessus, grand miracle, rapport du saint synode, décision de l'empereur qui appelle à l'état de bienheureux le prélat honoré si visiblement de la faveur du ciel ; on transporte pompeusement les membres du nouvel élu dans une châsse splendide ; mais à peine avaient-ils été exposés à l'air, qu'ils tombent en poussière. Cette première déception en amène une autre : on s'enquiert des vertus du défunt, et l'on apprend par la rumeur publique que c'était un homme fort vicieux, qui n'avait eu d'autre ambition que celle de vivre joyeusement sur cette terre, sans s'inquiéter de ce qui lui arriverait dans le ciel. Nouveau rapport à l'empereur qui, cette fois, se fâche sérieusemeut, et publie un autre ukase par lequel il destitue l'impudent métropolitain et condamne son vil cadavre à être transporté en Sibérie [1]. » L'empereur Paul Ier, tout soldat qu'il était, ne se privait pas du plaisir de faire des saints. Un numéro de la *Gazette impériale* de St-Pétersbourg, daté du 7 décembre 1798, nous apprend qu'on trouva dans la ville de Trotma, en 1796, le cadavre d'un moine qui, durant sa vie, s'était signalé par nombre de miracles. L'empereur, vu le rapport du très-saint synode, s'empressa de canoniser

[1] Marmier, *Lettres sur la Russie*, t. II, p. 59.

le pieux personnage, et de déclarer ses ossements parfaitement propres à opérer des guérisons [1].

Presque tous les successeurs de Pierre le Grand ont traité la religion et le clergé avec plus de sérieux et de respect que ce réformateur de la Russie. La raison en est simple : depuis Pierre I[er], les souverains moscovites, n'ayant plus rien à craindre des corps ecclésiastiques, n'ont eu d'autre intérêt que d'encourager la superstition et la crédulité, de seconder l'œuvre d'obscurantisme si bien commencée et continuée par les prêtres. Pierre, au contraire, avait à combattre, à lutter contre les gens d'Église. Il voulait abattre leur puissance, modifier profondément leur condition, et les courber sous le joug des souverains temporels [2]. Toutes les armes lui étaient bonnes pour attaquer les prêtres. Plus d'une fois il ne craignit pas de les rendre ridicules en les forçant à prendre part aux farces les plus grossières. Il insultait aux plus augustes cérémonies de la religion, en les transformant en ignobles mascarades. Pour se moquer du catholicisme dont la Sorbonne lui avait vanté l'excellence, il nomma pape un fou nommé Sotoff. Un jour, il imagina de le marier. Le bouffon avait quatre-vingt-quatre ans ; on lui choisit une veuve de son âge, et la noce fut pompeusement annoncée. Le tzar voulut que les invitations fussent faites par quatre bègues ; des vieillards décrépis conduisaient la mariée ; quatre des plus gros hommes de Russie servaient de coureurs. Le tzar lui-même marchait en tête, à côté de cardinaux nommés par lui pour la circonstance. La musique était sur un char traîné par des ours qu'on piquait avec des pointes de fer, et qui, par leurs grognements, formaient une basse fondamentale tout à fait appropriée aux airs barbares joués par les musiciens. Les époux furent bénis dans la cathédrale par un vieux prêtre,

[1] Voici le texte de l'ukase impérial :

« Nous, Paul, etc...., ayant été assuré par un rapport spécial du très-saint synode, de la découverte qui a été faite dans le couvent de Spasso-Soumorin, des ossements miraculeux du très-vénérable Féodose, lesquels ossements miraculeux se distinguent par l'heureuse guérison de tous ceux qui y ont recours avec une entière confiance, nous prenons la découverte de ces saints ossements comme un signe véritable que le Seigneur jette sur notre règne les regards les plus distingués et les plus gracieux. C'est pourquoi nous élevons notre fervente prière et notre gratitude au dispensateur suprême, et chargeons notre très-saint synode d'annoncer dans tout notre empire cette découverte remarquable, selon les usages prescrits par la sainte Église et par les saints Pères, etc., etc.

« Le 28 septembre 1798. »

[2] Les changements introduits par ce prince dans les institutions religieuses de son empire excitèrent d'abord bien des mécontentements et des murmures. Un prêtre publia un libelle dans lequel il disait que Pierre était l'Antechrist. Voltaire, avec sa malice bouffonne, rappelle qu'un autre prêtre répondit que ce souverain ne pouvait être l'Antechrist, attendu que le nombre 666 ne se trouvait pas dans son nom et qu'il n'avait point le signe de la bête.

aveugle et sourd, à qui on avait mis des lunettes [1]. Tout le reste était à l'avenant, et cette indigne profanation fut couronnée par le déshabillé du pape et de sa *jeune* épouse.

Pierre III suivit, sous ce rapport, l'exemple de son aïeul, mais il ne l'imita que dans ce que sa conduite envers le clergé avait eu de trop sévère. Il dépouilla l'Église grecque d'une partie de ses richesses; il fit enlever des couvents les images des saints, objets d'une vénération fanatique; il exila l'archevêque de Novogorod qui voulait s'opposer à cet enlèvement : il affectait pour la religion dominante un souverain mépris. Le clergé russe se vengea cruellement. Il répandit d'un bout de l'empire à l'autre que Pierre n'avait embrassé la communion grecque que pour arriver au trône, et qu'au fond du cœur il était luthérien. Mille autres bruits de même nature, semés à dessein par les moines irrités, attirèrent sur l'empereur la désaffection et la colère du peuple. Et quand la sanguinaire Catherine eut résolu d'arracher la couronne du front de son époux, elle trouva la nation toute disposée à se défaire d'un souverain qui avait osé heurter à ce point les préjugés populaires.

Certes, ce n'est pas l'empereur Nicolas qui commettrait de pareilles irrévérences envers l'Église et ses serviteurs. Il comprend si bien que la religion, telle qu'on l'entend et qu'on la pratique dans son empire, est nécessaire à son despotisme, qu'il est sans pitié pour tout ce qui peut porter atteinte à ce fondement de sa puissance. Sa sévérité en tout ce qui touche aux matières religieuses est impitoyable. On l'a vu destituer un malheureux employé d'une administration publique, pour avoir, en traduisant une *Orientale* de M. Victor Hugo, osé dire : « Si j'étais Dieu. » En toute occasion, il déploie un zèle pieux qui ferait croire que sa dévotion tourne au fanatisme. Les persécutions de Catherine II contre le clergé ruthénien, il les a ressuscitées et remises à l'ordre du jour. On sait que les ruthéniens professent la religion grecque avec quelques restrictions : ainsi ils reconnaissent l'autorité du pape, et cela a suffi, on le pense bien, pour exciter contre eux la haine des souverains russes. L'Église ruthénienne est unie à l'Église romaine, et c'est encore un titre à l'animosité des tzars. Elle comprenait autrefois les évêchés de Kieff et de Léopol, la Podolie et la Volhynie, une partie du palatinat de Lublin, et les gouvernements de Smolensk, Czernikoff, Poltawa, Karkoff et Ekatherinoslaff, en tout plus de dix millions d'âmes. C'est contre cette population que Catherine et son petit-fils Nicolas ont exercé leurs fureurs implacables. Tous les moyens, les plus violents comme les plus perfides, ont été

[1] Voltaire, *Histoire de Russie.*

mis en œuvre par l'empereur actuel pour convertir ces malheureux. Une ordonnance de 1795 portait que tout catholique, prêtre ou laïque, qui s'opposerait aux progrès du culte dominant ou empêcherait la réunion à l'Église russe de familles ou de villages séparés, serait traité comme rebelle. En 1833, Nicolas fit revivre cet ukase qui devint entre ses mains une arme redoutable. Des missionnaires furent envoyés dans les villages peuplés de ruthéniens, et ces étranges apôtres organisèrent une propagande à la façon de Mahomet. Il faut, sous peine de confiscation, d'exil, et de pis encore, écouter les homélies de ces évangélistes de nouvelle espèce. Riche ou pauvre, tout doit céder, tout est frappé en cas de résistance. Les popes se font, au besoin, accompagner d'une escouade de soldats, dont la seule vue excite les paysans à la révolte. Une collision a lieu, et le sang coule. Les baïonnettes triomphent aisément des refus de ces pauvres gens, et la conversion de tout le village est enlevée à la pointe de l'épée. Laissons encore parler M. Marmier : « Il y a quelques années, dit-il, une commission ecclésiastique, escortée de deux bataillons, s'empara d'une église, assembla les habitants et leur déclara qu'ils devaient, par ordre suprême de l'empereur, se rallier à la religion dominante. Ils s'y refusèrent ; les soldats fondirent sur eux le sabre à la main ; les uns moururent sous les coups, d'autres se précipitèrent vers un étang recouvert d'une glace légère ; les soldats les poursuivirent, brisèrent la glace, et les malheureuses victimes de la foi furent englouties dans les eaux. »

Les agents du gouvernement russe ne se bornent pas à ces actes odieux ; ils emploient à l'égard des paysans les moyens de séduction les plus infâmes. Argent, aliments, eau-de-vie, récompenses considérables, ils promettent tout ce qui peut entraîner des gens qui manquent du nécessaire ; puis ils leur arrachent une demande de réunion à l'Église russe, demande que le tzar daigne toujours agréer. C'est par des mensonges grossiers, par de fallacieuses assurances, autant que par l'intimidation, que les Russes ont obtenu l'acte d'union de Polock, dont nous parlerons ailleurs. Trois évêques ruthéniens se laissèrent séduire et se rallièrent, en 1838, avec un assez grand nombre de paroissiens, à l'Église moscovite. Mais le métropolitain et le reste du clergé n'ont cessé de protester contre cet acte de coupable faiblesse, déterminé par les honteuses intrigues de la Russie.

Quant aux persécutions que l'empereur Nicolas fait subir aux populations catholiques, il en sera question plus loin, à l'occasion de la Pologne. Nous ne voulions ici qu'indiquer les sentiments de l'autocrate à l'égard des cultes nationaux dissidents, sentiments uniquement inspirés par une poli-

tique qui veut tout dominer, tout courber sous ses lois. A cette politique, il faut des esclaves qui ne reconnaissent d'autre autorité spirituelle et temporelle que celle de l'empereur; il lui faut aussi des prêtres ignorants qui entretiennent le peuple dans la superstition et laissent son intelligence dans les ténèbres. Le jour où les masses opprimées ouvrent les yeux à la lumière, le despotisme est perdu.

Grâce à son ingénieux système d'abrutissement, l'autocratie moscovite est encore loin d'avoir à redouter le réveil des classes populaires. La vraie religion, celle qui prend sa source dans les mystérieuses retraites du cœur et dans les profondeurs de la conscience, élève l'âme, la purifie, et la dispose à ces nobles élans qui font accomplir des actes héroïques de courage ou de dévouement. La superstition, au contraire, fausse l'intelligence, paralyse toute initiative, avilit et dégrade les peuples les plus heureusement doués. Or, les Russes sont affligés de ce fléau intellectuel et moral; ils le sont à un tel point, qu'ils ne le cèdent, à cet égard, à aucune peuplade sauvage. Le Russe est l'être le plus crédule et en même temps le plus obstiné dans ses croyances. Heureux les autocrates d'avoir affaire à une pareille nation!

Un Russe n'entreprendra jamais rien un lundi, ce jour étant considéré par lui comme éminemment néfaste. Si vous vous êtes mis en voyage ce jour-là, et qu'il vous mésarrive, c'est l'influence du lundi qui en est cause. Les dames russes, aussi ignorantes que belles, partagent ce préjugé superstitieux.

Si une maladie épidémique se déclare quelque part, c'est le mauvais œil, c'est un maléfice qui l'a engendrée. Aussitôt on a recours aux exorcismes, aux conjurations et aux prières pour chasser le malin esprit. Si un cheval est pris de coliques, c'est évidemment qu'il a avalé le diable sous la forme d'un serpent caché sous l'herbe. Vite on va chercher le maréchal ferrant du village voisin, cet être privilégié qui possède des secrets magiques pour guérir les animaux que tourmente le démon.

Les gens du peuple ne mangent jamais du pigeon, parce que le Saint-Esprit s'est manifesté sous la forme de cet oiseau.

L'insecte noirâtre et puant qui infecte les cuisines de toutes les maisons, dans certaines parties de l'empire, est le bon génie du foyer domestique. Il présage aux gens du logis richesse et bonheur. Aussi ces abominables petites bêtes sont-elles inviolables. Quand on veut s'en débarrasser, on ouvre les fenêtres et on attend tout bonnement que l'air glacial les tue.

Le vol des corneilles est encore consulté par quelques-uns. — Des pièces de monnaie bénites, enterrées aux quatre coins d'une maison en

construction, sont un excellent préservatif contre un grand nombre de calamités. — Il va sans dire que les cartes sont regardées comme un moyen infaillible de deviner l'avenir. — Mais ce n'est pas le seul. La veille de Noël, par exemple, les jeunes filles se réunissent pour savoir si elles sont destinées à se marier bientôt. Elles tracent un cercle avec des grains, et placent au centre un coq mis à une diète rigoureuse depuis vingt-quatre heures. La personne devant qui se trouve le tas de grains sur lequel le coq se précipite tout d'abord, est celle qui se mariera la première. S'il arrive qu'ayant soif il boive beaucoup, le mari sera à coup sûr un ivrogne; si l'oiseau vient à chanter, on se réjouit, car c'est le signe certain du bonheur conjugal.

Si l'on nous faisait observer que des superstitions analogues existent ailleurs et même dans les pays les plus civilisés, nous répondrions que dans ces pays, chez nous par exemple, les superstitions populaires ne subsistent que dans certaines localités en petit nombre et parmi la classe inférieure. En Russie, au contraire, le fait est général, commun au peuple, à la classe bourgeoise et à la noblesse illettrée. Il n'y a donc aucune comparaison possible, et la Russie est, sur ce point, comme sur tant d'autres, en dehors de toute assimilation.

Ici la dévotion aux saints n'est autre chose que de la superstition.

Il est peu de Russes qui ne portent sur eux une petite image de saint Nicolas, leur grand patron, et l'on ne peut s'imaginer la kyrielle de démonstrations par laquelle ces grands enfants témoignent leur respect à ce talisman toutes les fois qu'ils veulent se préserver d'un malheur ou qu'ils espèrent quelque chose d'heureux. Tous les soldats, sans exception, possèdent une de ces images révérées; ils se figurent qu'elle les garantit de la mort. — Un postillon russe ne se mettra jamais en route sans se recommander à son patron, en se découvrant la tête, et en faisant trois signes de croix. Il recommence à chaque image qu'il rencontre, et termine sa course en remerciant les saints de l'avoir protégé pendant le voyage. — Quand un homme réussit dans un commerce ou dans la culture de ses champs, ou bien dans l'industrie, ses voisins lui empruntent, moyennant un certain prix, l'image à laquelle ils attribuent sa prospérité. Alors l'usufruitier provisoire du saint se confond envers lui en respects, en tendresses et en offrandes de toute sorte; il ne le quitte pas une minute. Si, pendant son absence, un étranger arrive à son domicile et demande à voir le saint, sa femme répond qu'il est aux champs ou en voyage.

Cette superstition, car on ne peut dire autrement, vient quelquefois en aide au vice et à la friponnerie. Tel individu qui a transformé sa maison

en tripot, et gagne l'argent de ses adversaires à l'aide des plus indignes filouteries, allumera des cierges autour de l'image de saint qui orne son salon, et la parera splendidement pour se rendre le sort plus propice. Sa dévotion ne l'empêchera pas de tricher comme d'habitude. Le saint ne peut pas tout faire; il faut bien s'aider un peu. — Les filles publiques ont aussi leur saint dans leur chambre ; elles ne se livrent jamais sans voiler l'image vénérée, et sans éteindre la lampe qui brûle à côté. Moyennant ces précautions, elles sont persuadées que le péché reste ignoré des esprits célestes.

Quand on pense que parmi tous ces saints si dévotement révérés, il en est, en assez grand nombre, qui proviennent directement de la fabrique des empereurs, on ne peut s'empêcher de sourire au spectacle de tant d'aveugle crédulité. D'autres ont été, de leur vivant, des personnages fort peu dignes d'estime et de respect. Saint Alexandre Newski, par exemple, ce héros canonisé à qui les Russes ont voué une si fervente piété et dont les dépouilles reposent dans un mausolée couvert d'or, d'argent et de pierres précieuses, était le plus lâche, le plus exécrable tyran qui ait jamais existé. Il fit massacrer les habitants de Novogorod, ville commerçante et riche, qui se défendait courageusement contre les Tatars. Mais les flots de sang répandus par lui ont été oubliés par les Russes, qui lui ont donné une des premières places dans leur calendrier.

Au fait, la cruauté, la férocité même, n'empêchent pas d'opérer des miracles, et les Russes croient si volontiers à tout ce qui tient du prodige ! Il n'est pas d'absurdité, si extravagante qu'elle soit, qui ne trouve crédit parmi eux.

Voici saint Serge, qui jeta un cri formidable dans le sein de sa mère, et vint au monde possédant parfaitement les commandements de l'Église. Ce vénérable enfant refusait le lait maternel les jours de jeûne et de carême [1]. Quand il fut en âge de recevoir la première instruction, ses parents s'aperçurent qu'il ne pouvait même pas apprendre à lire. Mais un moine lui ayant donné un morceau de pain bénit, et lui ayant souhaité la connaissance des saintes Écritures, il lut couramment un psaume, sans épeler le moins du monde. Bref, Serge se fit religieux et fonda un couvent, qui est devenu le célèbre monastère de Troïtza (Trinité), à quelques lieues de Moscou. Dès ce moment, sa vie ne fut plus qu'une série non interrompue de jeûnes, de macérations, et aussi de miracles. Tantôt il donnait de la brioche à un ours qui venait ensuite lui faire de fréquentes

[1] Extrait d'un discours sur la vie de saint Serge, prononcé par le métropolitain Philarète. Moscou, 1822.

visites de remercîment; tantôt, nouveau Moïse, il faisait jaillir une source du pied d'un arbre; un jour, il ressuscita un enfant, et une autre fois il guérit un boyard de l'hydrophobie par la seule puissance de ses prières. Après sa mort, ses reliques continuèrent à opérer des prodiges. C'est le moins que puisse faire la momie d'un personnage qui exécutait des tours de force si extraordinaires avant d'être né.

Voici ensuite saint André. Les Russes racontent qu'au temps où l'Église grecque se sépara de l'Église latine, André s'embarqua à Rome sur une meule de foin, et qu'il se servit pour aviron d'un roseau qui avait eu l'attention de se pétrifier au moment où la meule s'était mise à voguer. Les vêtements du saint et ses ornements d'église le suivaient dans une malle qui flottait de la même façon. Les reliques d'André, sa meule et sa malle, précieusement gardées à Novogorod, ont, depuis le merveilleux voyage, opéré quantité de miracles, tous plus authentiques les uns que les autres. — Dans la même ville, on montre une image du Christ sur laquelle on raconte une histoire non moins prodigieuse : l'auteur du tableau avait représenté Jésus la main étendue et bénissant paternellement le peuple de Novogorod. Le lendemain, le peintre s'aperçut, avec une surprise mêlée de frayeur, que la main du Sauveur était fermée. Il crut s'être trompé, se remit au travail, et rétablit sa première conception. Mais à peine avait-il terminé, que le Seigneur ferma de nouveau la main. Enfin, le troisième jour, comme l'artiste allait encore étendre les doigts récalcitrants, il entendit une voix qui lui cria : « Ne me représente pas la main ouverte, car dans cette main je tiens Novogorod, et si je l'ouvre, la ville est perdue. » On se doute bien que le peintre ne se le fit pas dire deux fois. — Une des portes du Kremlin est ornée d'une image de saint Nicolas qui, dit-on, resta intacte au milieu des débris fumants laissés par les troupes françaises en 1812. Cette conservation de la sainte image n'a pu être que le fait d'un miracle. Depuis cette époque mémorable, le peuple assiége saint Nicolas, se prosterne devant lui, l'entoure de cierges brûlants, et lui attribue toute sorte de facultés extraordinaires. — Une autre porte du Kremlin rappelle des merveilles bien plus surprenantes : une image du Christ, aujourd'hui sombre, poudreuse, enfumée, est censée avoir arrêté l'invasion des Tatars, en jetant, par son seul aspect, l'épouvante parmi ces hordes pillardes. Ce n'est pas tout : les Français ne purent jamais, pendant leur séjour à Moscou, détruire cette image, dont ils avaient juré la perte. Les Russes ne passent jamais sous cette porte sans se découvrir et se signer. L'étranger qui se refuserait à cet acte de respect envers la sainte relique s'exposerait aux plus cruelles avanies. — A quelque distance, est une image de la Vierge, qui a fait la campagne

de 1812, à la suite ou plutôt en tête des armées russes, et qui, suivant ses adorateurs, a indubitablement amené tous nos désastres. Le général Koutousoff la montra à ses soldats quelques instants avant la bataille de la Moscowa, et cette vue électrisa les phalanges moscovites.

Tous les tableaux qui décorent les églises russes sont, sans exception, recouverts de plaques d'argent ou de cuivre argenté. Cette cuirasse métallique ne laisse voir que la figure des personnages, leurs mains, leurs pieds et en général toutes les parties du corps où la chair est à nu. Rien de plus étrange et de plus barbare, au point de vue de l'art, que cette carapace brillante, couverte de dessins représentant des fleurs et autres ornements. Et ce qui rend ces tableaux encore plus singuliers, c'est l'auréole dorée, également en métal, qui entoure la tête des saints personnages. Les rayons qui composent cette couronne se détachent du fond de la plaque argentée et font saillie sur le tableau. Nous possédons deux de ces peintures achetées par nous au Kremlin. L'une d'elles représente la Vierge tenant l'enfant Jésus. Le visage de la Vierge porte une blessure d'où s'échappent quelques gouttes de sang. La croyance générale est que cette blessure a été faite par un soldat français, durant l'occupation de Moscou, que le sang jaillit aussitôt de la plaie, et que le coupable tomba mort à l'instant même. On conçoit que cette image soit devenue chère aux Russes. C'est une des plus vénérées parmi celles qui ornent les églises de Moscou, et le nombre en est, Dieu merci, assez grand ! Quand un Russe est malade, et désespère de sa guérison par les moyens thérapeutiques, il se fait apporter la Vierge et implore son utile intervention. Les prêtres tirent profit de cette crédulité, et n'exhibent le tableau original que moyennant finance. Chaque image a son tarif comme une marchandise. Nous avons vu un riche habitant de Moscou payer 2,000 roubles la vue de la Vierge blessée, qui, bien entendu, ne l'empêcha pas d'aller *ad patres*.

Dans chaque magasin, grand ou petit, dans chaque maison, se trouve un tableau du genre de ceux dont nous venons de donner la description. Les marchands étrangers eux-mêmes sont obligés de se conformer à cet usage. Quand un Russe entre dans le magasin, au lieu d'ôter son chapeau ou son bonnet devant le maître de la maison, il salue dévotement la sainte image, fait ses trois signes de croix et débite quelques patenôtres, après quoi il parle d'affaires. Ces démonstrations pieuses ne l'empêcheront pas de nier impudemment sa dette si le marchand ne l'oblige pas à payer comptant. En Russie, dévotion est bien loin d'être synonyme de moralité.

Ajoutons, à propos de ces tableaux, placés dans chaque boutique,

qu'ils donnent lieu à un usage assez bizarre : à Pâques, les prêtres entrent dans chaque maison, et, après avoir adressé leurs prières à l'image du Sauveur, embrassent sur la bouche tous les gens qui se trouvent dans l'appartement. Or, comme ces personnages sont fort sales, on conçoit ce que cette cérémonie a d'inconvenant dans tous les cas, et de dégoûtant presque toujours. Il faut, en outre, faire l'aumône à l'homme d'église et le gorger d'eau-de-vie.

Ce jour-là, les particuliers se font aussi des visites, arrosées de force libations, et accompagnées de baisers sur les lèvres. On s'aborde en disant : « Jésus-Christ est ressuscité ; » et on répond : « Oui, il est ressuscité ; » on se donne mutuellement des œufs, et l'on se sature d'alcool. Ainsi dans chaque maison, à chaque visite ; et comme cela dure toute la journée, et le lendemain, et le surlendemain, il est rare que les plus intrépides buveurs ne soient pas trois fois rapportés chez eux ivres morts, en compagnie des prêtres avec qui ils ont sablé le rogomme. Quelle délicatesse de mœurs !

A ce propos, nous nous sommes rappelé la comique aventure de l'abbé Chappe d'Auteroche, qui, étant à Tobolsk, en Sibérie, le jour de Pâques, dut subir les inévitables visites d'usage. Qu'on nous permette de citer le piquant récit que le docte abbé a fait de ses ennuis :

« Occupé dans la matinée à des calculs d'astronomie, je ne m'aperçus pas qu'un Russe était dans ma chambre. Ne voulant pas apparemment me déranger, il s'était placé à mes côtés, mal à propos pour lui et pour moi; car m'étant levé avec vivacité, pour me promener dans l'appartement, nos physionomies se choquèrent si rudement, qu'il fit la culbute sur le plancher et moi sur une malle. Quoique je fusse aussi étourdi de cet événement que de voir dans mon appartement ce Russe, que je n'avais pas l'honneur de connaître, je fus à lui pour lui demander excuse de cet accident. Je lui présentai ma main pour l'engager à s'asseoir ; il me tendit la sienne; je trouvai un œuf dans la mienne. Cet œuf m'étonna, parce que je n'étais pas encore remis du coup de tête que javais reçu. J'étais d'ailleurs fort embarrassé pour répondre à tout ce qu'il me disait; car il me parlait toujours, comme si j'eusse entendu sa langue. Je ne cessais, de mon côté, de lui témoigner par des signes de la tête, des pieds et des mains, combien j'étais sensible à toutes ses honnêtetés. Il s'en fut enfin, et me parut fort mécontent. Je me disposais à me remettre à mon travail lorsqu'un autre Russe entra dans ma chambre. On décidait aisément, à sa marche, qu'il n'était pas à jeun. Il vint à moi pour m'embrasser. Comme il répandait une odeur d'eau-de-vie très-désagréable, je fis un mouvement pour n'être pas embrassé sur la bouche; mais il ne me fut pas possible de

m'en défendre. Ce Russe me donna aussi un œuf; mais j'étais déjà assez au fait pour lui faire présent, à mon tour, de celui que j'avais reçu. Il me quitta cependant encore mécontent. »

Le pauvre astronome apprit, le soir, que le mécontentement des deux honnêtes moscovites venait de ce qu'il ne leur avait pas offert de l'eau-de-vie.

La religion grecque favorise ces usages dans lesquels l'ivrognerie a sa large part; elle vient aussi en aide à la superstition, en ordonnant une foule d'actes extérieurs qui remplacent la prière mentale et les élans du cœur. Il n'existe pas de peuple qui témoigne sa piété par un aussi grand nombre de démonstrations matérielles, Toutes les fois qu'un Russe passe devant une chapelle ou une image de saint, il salue, se prosterne et marmotte des prières. Le Dieu ou le saint que les soldats et les mougiks portent dans leur poche est aussi l'objet d'un culte éminemment démonstratif. On voit souvent un paysan tirer son petit fétiche de son sanctuaire, c'est-à-dire de son pantalon, cracher dessus et le frotter avec la main pour le bien nettoyer, puis le placer devant lui sur un meuble ou une pierre, et tomber à genoux en faisant mille signes de croix, en poussant d'énormes soupirs, et en récitant les quarante [1] *Gospodi pomiloï* (mon Dieu, aie pitié de moi). La cérémonie achevée, il ferme la boîte et remet son petit Dieu dans sa poche.

C'est surtout les dimanches et les jours de fête qu'il faut observer les pratiques religieuses des Russes. A Moscou, par exemple, à Moscou la ville sainte par excellence, on voit des milliers d'individus se presser autour des chapelles et des images, aller d'une église à l'autre pour y baiser les reliques qu'elles renferment, puis allumer des bougies devant un portrait de Jésus-Christ ou de la Vierge, et se jeter la face contre terre, en murmurant avec volubilité d'interminables litanies. Pendant l'office divin, ce sont à tout moment des signes de croix et des génuflexions. La foule des fidèles est toujours en mouvement. Il est vrai que cette espèce de gymnastique est nécessaire, car la religion grecque obligeant les paroissiens à se tenir debout pendant toute la durée de la messe, qui est excessivement longue, les assistants ne pourraient y résister s'ils ne changeaient pas souvent de position. — Notez que toutes ces démonstrations se renouvellent à chaque fête; or, il n'y a pas de pays où les fêtes soient aussi multipliées qu'en Russie. Il serait difficile de les compter, le nombre de ces solennités augmentant suivant le caprice des empereurs. Mais

[1] Le nombre *quarante* a quelque chose de sacré et de mystérieux dans les idées religieuses des Russes.

on peut affirmer que les Russes chôment au moins de cent cinquante à deux cents fêtes par an [1] !

Un peuple aussi habitué aux actes extérieurs de la dévotion doit être grand partisan des pèlerinages. Les Russes aiment fort ce genre de pénitence. Ceux des parties méridionales de l'empire vont à Jérusalem, pieds nus et demandant l'aumône chemin faisant. Les voyageurs qui se rendent de Constantinople à Odessa se trouvent quelquefois entourés, sur le bateau à vapeur, d'une foule déguenillée et horriblement puante. Ce sont des pèlerins russes revenant de la terre sainte. Les habitants des autres provinces de la Russie accomplissent de fréquents pèlerinages aux reliques les plus révérées. Catherine II, la sceptique, la voltairienne Catherine, pour flatter les préjugés dévots de ses sujets, alla, pieds nus, de Moscou au couvent de Troïtza ; ce qui n'empêchait pas l'hypocrite impératrice de tonner contre la superstition et la bigoterie dans ses lettres au philosophe de Ferney.

Le peuple russe ne saurait se passer de bénédictions. Il lui en faut à tout propos, pour toutes choses et pour toutes les saisons. La navigation sur les rivières ne serait pas sûre, l'eau serait malfaisante et le poisson mauvais, si tout cela n'était pas bien et dûment bénit dans le mois de janvier. Les moissons, les bestiaux, tous les produits de la terre, doivent être, sous peine de grands malheurs, régulièrement aspergés d'eau bénite. Les fruits eux-mêmes doivent rester inviolables jusqu'à ce que le prêtre les ait consacrés, ce qui a lieu le 6 août de chaque année. En un mot, cette manie de bénédictions passe toutes les bornes raisonnables. — En revanche, l'Église russe n'est pas avare de malédictions, ce qui rétablit quelque peu la balance. Tous les ans, à certain jour fixé, les fidèles se rendent en foule à la cathédrale de St-Pétersbourg, et là, au milieu de toute la pompe que le clergé moscovite aime à déployer, le prêtre lit d'une voix tonnante les noms des hérétiques les plus fameux et des rebelles qui, à différentes époques, ont troublé la paix de l'empire des tzars. Chaque nom est suivi d'une formule d'imprécation, et l'anathème est répété par un chœur d'enfants. Pour terminer, le métropolitain, changeant de

[1] Du temps de Catherine II, vingt-cinq fêtes étaient consacrées au culte particulier de la tzarine et de sa famille. Cinq de ces fêtes étaient instituées pour la souveraine seule. C'étaient : 1° sa naissance, le 21 avril; 2° son avénement, le 28 juin; 3° son couronnement, le 22 septembre; 4° son inoculation de la petite vérole, le 21 novembre; 5° son nom, le 25 novembre. Paul I[er] voulut que deux fêtes annuelles fussent célébrées en l'honneur de chacun de ses enfants, l'une pour sa naissance, l'autre pour son nom. Or Paul avait neuf enfants : total dix-huit fêtes pour la progéniture de l'autocrate, sans compter celles du père, de la mère et des autres membres de la famille.

ton, bénit en masse et en détail le peuple et ses souverains depuis le plus ancien jusqu'à l'autocrate actuel.

Rien ne prouve mieux l'attachement des Russes aux pratiques religieuses ordonnées par leurs prêtres que la scrupuleuse obéissance avec laquelle ils se résignent aux austérités du carême. La religion grecque reconnaît quatre carêmes ; elle en décréterait dix, que le peuple moscovite les observerait avec la même conscience. Pendant ces périodes de jeûne, les Russes se nourrissent exclusivement de pain grossier, d'ail, d'oignons, de racines et de champignons. Le beurre est remplacé par l'huile de chènevis ou de poisson, généralement rance et nauséabonde. Nous laissons à penser de quels parfums l'haleine de ces vrais croyants est chargée après un pareil repas. On peut aussi deviner les effets de ce régime sur la santé. Les moins robustes tombent malades, mais ils n'en continuent pas moins à jeûner. On voit des malheureux, épuisés et moribonds, refuser obstinément quelques cuillerées de lait, repousser avec horreur le bouillon, même quand il est ordonné comme médicament, et s'en tenir rigoureusement à une alimentation végétale, qui les exténue et quelquefois finit par les tuer [1]. C'est ainsi que les Russes croient gagner le paradis. En vérité, on peut dire que ce peuple ne sait prendre le ciel que par famine.

Quant aux riches, ils achètent, à beaux roubles comptants, le droit de vivre pendant le carême comme le reste de l'année. Quand ils se croient obligés de se conformer aux prescriptions de l'Église, ils jeûnent en mangeant les poissons les plus délicats, les légumes de tous les pays venus en serre chaude, et des fruits succulents, mûris à la chaleur des poêles. La noblesse russe se dispense volontiers de toutes ces pratiques de dévotion. Ceux de ses membres qui ont pu acquérir quelques lumières ont renoncé aux croyances de leurs pères. Mais il leur est arrivé ce qu'il y a de pire : ils ne croient plus à rien, et n'ont pas, pour retrouver les voies de la morale, les enseignements de la philosophie. Le scepticisme a fait invasion au milieu d'eux, et il a amené à sa suite la dépravation des mœurs.

A vrai dire, religion et scepticisme ont influé dans le même sens sur

[1] « Ces pauvres fanatiques se croiraient perdus s'il entrait dans leur estomac quelque substance animale, quand ce serait même contre leur volonté. Observant qu'ils prenaient le thé avec une émulsion d'amandes au lieu de crème, j'essayai de les tromper, et leur ayant avoué ma ruse un moment après les avoir vus boire, les marques de l'anxiété la plus cruelle se peignirent sur leurs traits ; ils coururent à toutes jambes chez l'apothicaire acheter de l'émétique, et ne parurent avoir recouvré leur tranquillité d'esprit qu'après reddition totale des alimens impurs dont ils s'étaient souillés. » (May, *St-Pétersbourg et la Russie*, t. I, p. 245.)

ce malheureux pays, et y ont produit, à certains égards, des effets identiques. La religion considérée au point de vue de l'utilité, a, d'ordinaire, ce double avantage, qu'elle moralise les peuples et leur inculque profondément le sentiment du devoir envers le prochain aussi bien qu'envers l'État. Mais quand elle se borne à enseigner de vains simulacres de dévotion, quand elle descend jusqu'à se confondre avec la superstition, quand elle abdique l'apostolat moral pour s'attacher à maintenir les hommes dans le vice et l'ignorance, alors, qu'elle s'appelle christianisme ou de tout autre nom, elle n'est plus qu'un fléau. Or, la religion grecque, telle que la prêchent et la pratiquent les prêtres russes, doit être mise au premier rang de cette dernière catégorie. Aussi, au lieu d'améliorer les masses, elle a puissamment aidé à les démoraliser. Sa seule excuse est dans la condition essentiellement dépendante où la tient le despotisme des chefs de l'État. Elle aussi est esclave, et certes on ne reconnaît que trop bien sur son front le signe de la servitude.

Les empereurs, qui exerçent sur le culte national une autorité si jalouse et si exclusive, savent fort bien se montrer tolérants envers les croyances qui, disséminées dans les vastes domaines, ne peuvent porter ombrage à leur omnipotence. Si les catholiques polonais et les ruthéniens sont persécutés par l'empereur Nicolas, c'est que la politique absorbante du gouvernement russe le veut ainsi. De la part de l'autocrate, ce n'est point fanatisme, c'est système. Ce qui le prouve, c'est l'indulgence ou plutôt l'indifférence que témoigne le pouvoir aux sectes nombreuses, mais insignifiantes par leur faiblesse, que la guerre ou les migrations ont dispersées sur la surface de l'empire russe. Les habitants de la Grande Principauté de Finlande sont luthériens. Dans l'empire même, on compte près de douze cent mille Arméniens, Grecs ou Grégoriens et quelques Arménien Unis; environ deux millions six cent mille catholiques, en observant toutefois que les Grecs-Unis, au nombre de quinze cent mille, ont abandonné la communion en 1839; un million et demi de protestants; un million et quelque cent mille Juifs; deux millions de mahométans; trois ou quatre cent mille lamaïtes, dont soixante-cinq mille en Europe; enfin six ou sept cent mille chamanites et quelques milliers de ghèbres. Toutes ces sectes vivent parfaitement tranquilles sur le territoire moscovite [1]; mais cette sécurité, elles ne la doivent qu'à la nullité de leur influence. Quand la politique exigera qu'elles disparaissent, elles souffriront. Jusque-là on les tolérera sans prendre garde à elles.

[1] Les Juifs de Pologne ont été récemment persécutés par Nicolas. On aperçoit encore ici le doigt de la politique, et non l'action des préjugés religieux.

Les jésuites seraient eux-mêmes tolérés, s'ils n'avaient pas inquiété le gouvernement russe par leur ambition et leurs empiétements sur le domaine du pouvoir. Voici le récit succinct de leur expulsion et des causes qui la motivèrent.

La société de Jésus s'était établie en Russie, comme partout où il y avait puissance et richesse à acquérir. Pierre le Grand l'expulsa de ses États; mais les disciples de Loyola, chassés par la porte, rentrent par la fenêtre. Ils s'introduisirent de nouveau dans l'empire russe. Catherine II les accueillit à l'époque où ils étaient bannis de tous les États de l'Europe et où le pape Clément XIV, d'accord avec tous les souverains de la chrétienté, venait de fulminer l'anathème contre leur congrégation. Longtemps réduits à l'impuissance, ils recommencèrent leurs intrigues dès que la colère des rois et du saint-siége fut apaisée. Ils possédaient en Russie plusieurs établissements considérables, notamment à Vitepsk et à Polotsk sur la Dwina. Ces deux maisons pouvaient donner une idée de la fortune et de la force de cet ordre ambitieux. Celle de Polotsk offrait l'aspect d'une petite ville : les bâtiments, la chapelle, décorée comme un riche boudoir, la demeure des révérends pères et ses dépendances, tout était construit, meublé et entretenu avec un soin et une magnificence extraordinaires. Il va sans dire qu'un séminaire faisait partie de l'établissement. On y recevait un grand nombre de fils de marchands affranchis, de nobles sans fortune, et même de prêtres grecs. Les jésuites, par leur langage hypocrite et leurs exhortations perfides, avaient si bien endormi la défiance des pères de famille, que ceux-là même qui étaient le plus attachés aux croyances de la communion grecque n'hésitaient pas à leur abandonner l'éducation de leurs enfants. Au lieu de répondre à cette confiance par une conduite loyale, ils usaient de toute leur autorité pour subjuguer la jeune intelligence de leurs élèves. Tous les ans de nombreuses abjurations enrichissaient la petite fourmilière jésuitique.

Mais les bons pères rêvaient un théâtre plus vaste et de plus brillantes conquêtes. A force d'intrigues, ils obtinrent, en 1800, la permission de desservir un des temples de St-Pétersbourg assigné au culte de l'Église romaine. C'était un premier pas, mais les frères de saint Ignace ne sauraient se contenter de triomphes incomplets. Leur général, s'apuyant sur un règlement du 12 février 1769, créa un collége où furent admis des élèves sans distinction de culte. Leur nouvel établissement était situé sur le canal de la Moïka ; c'était une maison superbe, et dont les deux façades à colonnes annonçaient plutôt la demeure d'un prince que celle de quelques serviteurs du Christ. Leur propagande s'exerça d'abord sur l'esprit des enfants

qu'ils étaient chargés d'instruire, sous promesse formelle de ne pas chercher à les détourner de la religion de leurs pères. Enhardis par l'impunité, ils foulèrent aux pieds les lois du pays et les ordonnances qui les concernaient spécialement. Un ukase impérial du 14 mai 1801 les astreignait à rendre compte de l'administration des fonds de leur église. Au mépris de cette disposition expresse, et par une interprétation frauduleuse du texte de cette loi, ils disposèrent sans contrôle des bénéfices de leur pensionnat. Tandis que l'église était au-dessous de ses frais, le pensionnat faisait d'excellentes affaires. Au lieu de payer avec les profits de l'un les dettes de l'autre, ils gardèrent les revenus du collége et contractèrent pour l'église de nouveaux engagements auxquels ils ne firent pas honneur. Les paysans de leurs terres étaient dans la situation la plus déplorable. Impitoyablement opprimés par des maîtres insatiables, ces malheureux, mourant de faim, réduits à la plus affreuse misère, excitaient la pitié des Russes eux-mêmes, des Russes si habitués à voir souffrir leurs esclaves ! Eux, cependant, vivaient dans le luxe et voyaient journellement augmenter la masse de leurs richesses.

Pendant quinze ans que dura cette période de prospérité, leur activité ne se ralentit pas un seul instant. Pas un seul instant les ressorts de cette puissante machine ne cessèrent de jouer. Aussi les résultats de la lutte dépassèrent-ils les espérances de la pieuse congrégation. Plusieurs personnes d'un rang élevé entrèrent solennellement dans le giron de l'Église romaine. D'autres, trop timorées pour faire parade de leur abjuration, se firent admettre clandestinement dans la communion catholique. Le jeune fils du prince Galitzin, ministre des cultes, fut du nombre des apostats, et cette conversion, qui attestait l'influence des jésuites, produisit à la cour un immense scandale. Mais c'était surtout parmi les femmes que les infatigables apôtres cherchaient leurs plus précieux succès. A cette tactique il y avait double avantage : d'abord les conquêtes étaient assez faciles, l'ignorance des dames russes et la mobilité de leur imagination se prêtant volontiers aux enseignements des bons pères ; puis les disciples devenaient à leur tour prédicateurs, et leur parole était bien autrement efficace sur l'esprit des hommes et des enfants que celle des gens à robe noire. On devine, sans que nous ayons besoin d'entrer dans les détails, par quels moyens les révérends obtenaient leurs plus brillants triomphes sur leur clientèle féminine. Prédications mystiques, exhortations insidieuses, promesses, menaces, mensonges grossiers, séductions de toute espèce, excitation des sens, appel aux plus secrets mobiles du cœur des femmes, intervention des miracles, tout fut par eux mis en œuvre sans scrupule et sans relâche. L'exaltation produite par leurs infernales

menées était telle, que quelques néophytes rêvaient déjà le martyre. Une jeune princesse, comblée de tous les dons de la nature et de la fortune, fanatisée par un jésuite, crut mériter le pardon de ses péchés et les faveurs du ciel en se brûlant un doigt.

Encore quelques années d'impunité, et une révolution complète se serait accomplie dans les domaines des tzars. Mais l'empereur Alexandre, malgré ses rapports journaliers avec les plus dévots catholiques, était décidé à délivrer son trône et son peuple des périls dont l'audace des jésuites menaçait l'un et l'autre. Un jour de l'année 1815, un détachement de troupes cerne le repaire de la congrégation; un officier de police se présente au chef de l'établissement et lui ordonne de rassembler les frères dans le réfectoire. C'était un coup de foudre pour la sainte association, qui était loin de s'attendre à une proscription nouvelle. La plus vive agitation se répand dans le séminaire; on entoure l'officier de police; mais à toutes les questions celui-ci se borne à répondre d'un ton bref : « Dépêchons-nous! » On fait mine de résister; mais la vue des soldats qui environnent la maison intimide les plus hardis. Les robes noires se réunissent pour apprendre le sort qui leur est réservé ; alors : « Par le flanc gauche! en avant! marche! » s'écrie l'officier; et sans autre explication, il leur indique le chemin de la porte. On fait descendre ces messieurs deux à deux; on les hisse sur des télégas qui attendaient à la porte, et la caravane, bien escortée, part au grand galop [1].

Quelques jours après, un ukase impérial proclama la confiscation au profit de la couronne de toutes les propriétés de l'Ordre, et défendit à ses membres, sous peine d'exil en Sibérie, d'approcher de St-Pétersbourg à la distance de moins de cinquante lieues. Le séminaire fut converti en caserne pour les orphelins militaires, et on y établit une école d'enseignement mutuel.

Certes, on conviendra que l'indulgence d'Alexandre avait été excessive. Se contenter d'expulser de la capitale ces éternels artisans de discordes, c'était se montrer bien tolérant! Ajoutons que les dettes qui grevaient l'Église, et qui s'élevaient à 200,000 roubles (environ 700,000 francs), furent acquittées par le trésor impérial. Le tzar voulut aussi que l'exercice du culte catholique ne souffrît aucune interruption; des mesures furent prises en conséquence. Comment les jésuites témoignèrent-ils leur reconnaissance au gouvernement russe? On va le voir.

Peu après leur mésaventure de St-Pétersbourg, on apprit qu'ils avaient organisé un vaste système de propagande pour attirer à eux la jeunesse

[1] Voir la gravure.



EXPULSION DES JÉSUITES DE SAINT-PETERSBOURG.

Publié par Pagnerre, éditeur.

des colléges provinciaux. On sut qu'ils avaient notamment jeté leurs vues sur le collége de Mohileff. Alors, on leur défendit de recevoir dans

des colléges provinciaux. On sut qu'ils avaient notamment jeté leurs vues sur le collége de Mohileff. Alors, on leur défendit de recevoir dans leurs écoles des élèves autres que les catholiques romains. « Sans égard aux bulles du saint-siége et aux lois de l'État qui interdisent l'agrégation des Grecs-Unis à la juridiction du rite romain, les jésuites travaillaient à les attirer dans les lieux mêmes où la présence des prêtres grecs-unis rendait cette usurpation inadmissible. A Saratoff et dans quelques parties de la Sibérie, sous prétexte d'exercer leurs fonctions, ils s'introduisaient dans des contrées où ne les appelait point leur ministère, et leur esprit de prosélytisme se manifesta encore par de nouvelles suggestions dans le gouvernement de Vitepsk [1]. »

Malgré tant d'empiétements et d'insolentes provocations, l'empereur crut devoir encore recourir aux voies de la douceur. En 1815, c'est-à-dire l'année même où les jésuites avaient dû quitter St-Pétersbourg, il fit faire de justes remontrances au père général de l'Ordre. C'était connaître bien mal l'invincible opiniâtreté de ces imposteurs. Ils se moquèrent des représentations du ministre, et redoublèrent d'ardeur. Ils se répandirent dans les colonies du rite protestant, et s'y livrèrent sans contrainte à toutes les inspirations de leur politique ambitieuse. Quand ils avaient affaire aux juifs, ils ne se donnaient pas la peine d'employer la persuasion. La violence, les tortures, les rigueurs les plus atroces, tous les moyens, en un mot, leur semblaient bons pour soustraire les enfants israélites à leurs familles.

La mesure était comble, et il y aurait eu pusillanimité à ajourner encore le châtiment. Un rapport officiel adressé à l'empereur, et dont nous avons cité un extrait, fit connaître les usurpations des jésuites, et leurs désobéissances, et leurs coupables intrigues, et leur crimes. Sur la proposition du ministre des cultes, Alexandre ordonna l'expulsion complète et définitive de ces incorrigibles fauteurs de haines et de désordres.

Les jésuites sortirent du territoire de l'empire russe au nombre de sept cent cinquante. Les uns se retirèrent en Chine ; les autres, en bien plus grand nombre, se rendirent dans les États autrichiens, en Italie et en Allemagne. La cour de Vienne leur accorda pour retraite le collége de Tarnopol, en Gallicie.

On voit que cette société a été en Russie ce qu'elle fut, ce qu'elle est encore partout. Félicitons les Russes d'en être délivrés, car là où elle trouve tolérance et laisser-faire, il n'y a pour l'État et pour les familles ni tranquillité, ni sécurité : c'est l'engeance perfide et dangereuse que l'évangéliste a qualifiée par ces mots : *progenies viperarum.*

[1] Rapport adressé à l'empereur par le ministre des cultes.

CHAPITRE VII.

ORGANISATION POLITIQUE.

—

GOUVERNEMENT. — ADMINISTRATION. — POLICE.

—

Ordre de succession au trône. — Titres que prennent les empereurs de Russie; armoiries nationales des Russes. — Organisation : conseil de l'empire, sénat, ministères, synode. — Tableau de la hiérarchie civile et militaire; titres correspondants. — Gouvernements provinciaux. — Administration. — Corruption et vénalité des employés. — Anecdotes. — Police; bassesse, vénalité, brutalité et friponnerie des agents de cette administration. — Anecdotes curieuses. — Police russe à l'étranger. — Police industrielle.

Sans vouloir entrer ici dans des détails d'organisation qui seraient infailliblement fastidieux, nous croyons utile de donner une idée de la constitution de l'empire russe, et des rouages qui composent cette grande machine politique.

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit du despotisme exercé par le souverain. Quant à la transmission du pouvoir, les personnes qui sont peu familiarisées avec l'histoire de ce pays ont pu deviner, par le peu que nous en avons rappelé, que le trône est héréditaire tout autant que le veulent bien les prétendants à la couronne, la noblesse moscovite ou l'armée insurgée. Néanmoins l'hérédité est inscrite dans les lois fondamentales de l'empire. Paul Ier, dans une intention de blâme contre sa mère Catherine II, régla l'ordre de succession. L'ukase décrété par cet empereur n'admet les femmes qu'après l'extinction du dernier rejeton mâle du sang impérial. De peur que cette loi ne fût oubliée et ne tombât en désuétude, Nicolas l'a confirmée à son avénement; il a déclaré ses filles exclues du droit de régner, à moins que ses fils, le grand-duc Michel et sa descendance masculine ne vinssent à s'éteindre complétement.

Les souverains russes, à l'exemple des sultans, aiment à faire parade

de leurs titres. Nous donnons par curiosité la liste de ceux qui figurent à la suite du nom du tzar sur les actes émanés de sa volonté suprême: empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moscou, Kieff, Wladimir et Novogorod, tzar de Kazan, d'Astrakhan, tzar de Pologne, tzar de Sibérie, tzar de la Chersonèse Taurique, seigneur de Pskoff, grand prince de Smolensk, de Lithuanie, de Volhynie, de Podolie et de Finlande, prince d'Esthonie, de Livonie, de Courlande et de Sémigallie, de Bialystok, de Karélie, de Jongrie, de Perm, de Viatka, de Bulgarie et de plusieurs autres pays ; seigneur et grand prince du territoire de Nijni-Novogorod, de Tchernigoff, de Riazan, de Polotsk, de Rostoff, de Jaroslavl, de Biélozersk, d'Oudorie, d'Obdorie, de Kondinie, de Vitepsk, de Mstislaff; dominateur de toutes les régions hyperboréennes ; seigneur des pays d'Ivérie, de Kartalinie, de Grouzinie, de Kabardinie, d'Arménie ; seigneur héréditaire et suzerain des princes tcherkesses, de ceux des montagnes et autres; héritier de la Norwége ; duc de Schleswig-Holstein, de Stormarn, de Dittmarsen et d'Oldenbourg. Si l'on retranchait de cette prodigieuse kyrielle tous les pays dont le tzar se prétend seigneur et maître, sans en avoir autre chose que la possession nominale, la liste diminuerait singulièrement. Mais il en resterait toujours assez pour rendre cette formule de souveraineté parfaitement ridicule. Les empereurs de Russie ont trop de vanité pour renoncer à ces puérils usages, tradition purement orientale. — Se figure-t-on la sottise d'un roi de France qui se dirait prince des départements du Loiret, de l'Ardèche, de Tarn-et-Garonne, et ainsi de suite jusqu'à épuisement de nos quatre vingt-six départements ; prince de l'Algérie et des îles d'Hyères, seigneur de la Guadeloupe, de la Martinique, de Bourbon, de Pondichéri, de Chandernagor, de St-Louis du Sénégal, des îles Marquises, etc., etc., etc.? Mais ce qui chez nous exciterait un rire inextinguible, en Russie provoque les respects de la multitude.

Ce faste de grandeur se retrouve jusque dans les armoiries de l'empire moscovite : l'aigle à deux têtes y est entouré des écussons de Novogorod, Wladimir, Kieff, Kazan, Astrakhan et Sibérie. Le grand sceau contient vingt-six écussons de plus ; et à chaque nouvelle acquisition de territoire, ou soi-disant telle, on ajoute un écusson. Si les Russes font jamais la conquête des Indes orientales, leurs armoiries nationales ne tiendront pas dans un hectare.

Bien que l'empereur Nicolas s'occupe de tout et veuille suffire à toutes choses, il n'en a pas moins autour de lui et sous lui des institutions politiques qui fonctionnent ou sont censées fonctionner activement. Il y a trois grands corps de l'État investis d'une mission de surveillance et de conseil. Le premier a un caractère plus politique que les deux autres :

c'est le *conseil de l'empire*, qui est divisé en cinq départements, et dont les ministres font partie de droit. Comme notre conseil d'État, il se borne à donner des avis et ne décide point ; dans certains cas, il prononce en dernier ressort sur des affaires contentieuses déjà jugées par le sénat. Le second corps est le sénat. Espèce de Maître-Jacques, il sert à la fois de tribunal politique et civil, de cour des comptes et de ministère. Il participe à la fois du pouvoir judiciaire, puisqu'il connaît des affaires de toute nature qu'on lui soumet, du pouvoir exécutif, car il est chargé de l'exécution des lois, et du pouvoir législatif, car il décrète des ukases, lesquels, il est vrai, n'ont force de loi que lorsqu'ils sont revêtus de la signature du procureur général, chargé de représenter l'autocrate. Ces ukases peuvent, du reste, être mis à néant par l'empereur. En somme, et malgré l'étendue de ses attributions, malgré sa dénomination de *sénat dirigeant*, ce corps ne joue qu'un rôle passif. L'ignorance de ses membres en matière de législation ajoute à son inutilité, et la vénalité qu'ils affichent rendent cette institution méprisable. Le sénat se compose de onze départements, dont six siégent à St-Pétersbourg, trois à Moscou et deux à Varsovie. L'empereur nomme les sénateurs, dont le nombre a été successivement porté à près de cent.

Le troisième corps de l'État est le saint synode, dont nous avons parlé dans le précédent chapitre. C'est le suprême tribunal ecclésiastique, sous le contrôle et le bon plaisir du tzar. Les dignitaires de l'Église y sont appelés à tour de rôle. Un métropolitain en est le président de droit ; mais comme le souverain y a un fondé de pouvoirs, celui-ci, qui est un militaire, préside de fait l'assemblée. Étrange pays que celui où de graves questions religieuses sont soumises à la décision d'un traîneur de sabre !

Ce qui reste du pouvoir exécutif réside, en vertu d'une délégation de l'empereur, dans les mains des ministres. Il y a neuf départements ministériels et trois *directions*, celle des voies de communication et des travaux publics, celle du contrôle et celle des postes. Le conseil des ministres est présidé par le chef du conseil de l'empire. Les chefs des directions ont le droit d'y assister.

Dans cette organisation, le mélange des attributions est visible. Rien de net, rien de bien déterminé. Il y aurait donc à craindre de nombreux conflits, si le pouvoir autocratique n'était pas là pour rétablir l'équilibre entre les éléments discordants. Mais de cette subalternisation des grands corps de l'État, il résulte que ces institutions, sans cesse gênées dans leur action, et privées d'initiative, n'exercent aucune influence sur la marche des affaires, et ne sont que des commissions chargées de faciliter la besogne au maître suprême.

On ne comprend pas qu'un pays où tout est classé, où la manie de la caste a divisé les hommes en catégories parfaitement tranchées, ait des institutions si vagues, si confuses. Apparemment l'autocratie trouve son compte à cette anarchie.

La société russe n'est pas seulement divisée en trois classes, noblesse, bourgeoisie et esclaves ; les deux premières sont elles-mêmes subdivisées de telle façon que leurs diverses fractions se correspondent au moins nominalement ; mais, comme de juste, c'est l'armée qui a servi de type ou de base à cette étrange organisation. Pour ne pas multiplier les développements, nous donnerons le tableau de cette hiérarchie avec son échelle de titres correspondants. Quelques mots de considérations préalables :

Tout est classé, dans ce pays, tout est divisé et subdivisé à l'infini. C'est un immense casier où chaque individu a son compartiment, ou, si on l'aime mieux, c'est une ruche où tout est partagé en cellules, avec cette distinction qu'ici les abeilles les plus laborieuses et les plus utiles occupent les alvéoles les plus incommodes.

On ne peut nier que cette classification ne soit singulièrement favorable aux idées de subordination et d'obéissance, premier fondement du gouvernement despotique. Mais combien un pareil morcellement ne rétrécit-il pas l'intelligence des citoyens et ne gêne-t-il pas le développement de l'homme ! Là où aucune barrière n'arrête l'essor de l'individu, où aucun obstacle ne heurte le regard sur la route de l'humanité, les classes inférieures ont sans cesse au cœur l'ambition de franchir la distance qui les sépare des sommités sociales, et ce désir est un stimulant efficace, qui aide puissamment à faire atteindre le but. Au contraire, emprisonnez les hommes dans des divisions rigoureuses et soigneusement étiquetées, enfermez-les dans des cases étroites, où, de quelque côté qu'elle se dirige, la vue rencontre de hautes murailles et des écueils dangereux, aussitôt l'élan intellectuel s'arrête, le peuple soumis à ce régime cellulaire devient servilement timide ; chez lui, plus d'audace aventureuse ni de volonté énergique, parce qu'il n'y a plus ni désir ni espoir ; il sait que chaque pas qu'il fera dans la voie qu'il veut parcourir le conduira devant de nouvelles difficultés, que les haltes seront nombreuses et mortellement longues, que sa marche sera gênée, entravée, que dans chaque nouvelle prison où il pourra pénétrer, il s'étiolera, parce que l'air et la lumière lui manqueront. Devant cette série d'épouvantails, il s'arrête plein de trouble et de frayeur ; sa volonté est frappée de mort ; il préfère l'humble condition où le sort l'a placé, et il s'assied sur le bord du chemin, avant même d'y avoir essayé ses forces.

TABLEAU DE LA HIÉRARCHIE RUSSE, CIVILE ET MILITAIRE.

TSCHINN ou CLASSE.	HIÉRARCHIE MILITAIRE (1).	HIÉRARCHIE CIVILE.	HIÉRARCHIE DE LA COUR.	TITRES QU'ON DONNE AUX MEMBRES DE CES CLASSES EN LEUR PARLANT OU EN LEUR ÉCRIVANT.
1	Feld-maréchal.	Chancelier de l'Empire.	»	*Vaché vuisokoprévoskoditeltsvo,* qui signifie : Votre haute Excellence.
2	Général d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie.	Conseiller privé actuel.	Grand chambellan, grand maître, etc. (2).	
3	Lieutenant général.	Conseiller privé.	Maître ou Maréchal de la cour (3).	*Vaché prévoskoditelstvo* (Votre Excellence).
4	Général-major.	Conseiller d'État actuel.	»	
5	Brigadier.	Conseiller d'État.	Sous-écuyer.	*Vaché vuisokorodié* (Votre haute Origine).
6	Colonel.	Conseiller de collége.	Fourrier de la chambre.	*Vaché vuiskoblagorodié* (Votre haute Noblesse).
7	Lieutenant-colonel.	Conseiller aulique.	Maître des équipages.	
8	Major.	Assesseur de collége.	Intendant des fourrages.	
9	Capitaine.	Conseiller titulaire.	Échanson, inspecteur de la sellerie.	*Vaché blagorodié* (Votre Noblesse).
10	Capitaine en second.	Secrétaire de collége.	»	
11	*Cette classe a été supprimée.*	»	»	
12	Lieutenant.	Secrétaire de gouvernement.	Fourrier de la cour.	
13	Sous-lieutenant.	Régistrateur du sénat ou du synode.	»	
14	Enseigne, cornette.	Régistrateur de collége.	Inspecteur des tentes.	

(1) Les officiers de la jeune garde, de l'artillerie, du corps des ingénieurs et des cadets ont un tschinn ; les officiers de la vieille garde en ont deux sur ceux de l'armée, et cela jusqu'au grade de colonel. — (2) Grand maréchal de la cour, grand échanson, grand écuyer, grand veneur. — (3) Écuyer, veneur, grand maître des cérémonies, directeur des théâtres de Saint-Pétersbourg, et autres charges de la cour ; gentilhomme de la chambre correspond de la troisième à la quatorzième classe de la hiérarchie civile.

On remarquera que nous n'avons pas fait entrer dans ce tableau la hiérarchie maritime, la hiérarchie scientifique, ni la hiérarchie ecclésiastique, qui toutes ont également leurs titres correspondants.

Une pareille société est merveilleusement organisée pour obéir à un gouvernement despotique. L'esprit de caste y règne exclusivement, et comme c'est le souverain qui préside à la division des castes, qui en ouvre les portes, qui règle leurs attributions et leurs priviléges, il s'ensuit que tous ont sans cesse les yeux tournés vers lui, que chacun lui obéit comme au dispensateur de toutes les grâces, comme à la source de toute justice, comme à l'arbitre des destinées du plus chétif d'entre les citoyens. — Et si nous employons ce mot de *citoyen*, c'est uniquement parce que nous n'en trouvons pas d'autre pour exprimer notre pensée; car en Russie, il n'y a pas de *citoyens*, dans l'acception la plus juste de cette dénomination. On peut dire qu'il n'y a même pas des *hommes*, si l'on entend par *homme* un être pensant et jouissant de la libre faculté de se développer suivant les lois de sa nature intellectuelle et physique. Non, on ne peut voir dans la population de cet empire qu'une collection d'*individus* n'ayant aucune des nobles prérogatives du *citoyen*, habitués à croire qu'ils ne vivent et n'agissent que par la volonté d'un maître égoïste, isolés les uns des autres par une classification sociale profondément machiavélique, sans idée, ni sentiment, ni intérêt commun, et affaiblis précisément parce qu'ils sont isolés et privés du lien de la solidarité.

Considérée en masse, cette société présente deux grandes divisions ou catégories : les nobles et les serfs. En haut, tous les préjugés de l'aristocratie, et de plus la tyrannie, la cupidité, la bassesse et la corruption; en bas, tous les vices de l'esclave, et, en outre, la superstition, l'ignorance, et une habitude séculaire d'obéissance absolue. Au milieu, rien, c'est-à-dire un noyau imperceptible de bourgeois, vivant, pour la plupart, dans une dépendance à peu près complète, traînant encore un reste de chaîne, éternellement rivé à leurs pieds, et n'ayant aucune des qualités, ni des attributions, qui caractérisent un tiers état. Ainsi entre la couche supérieure de la société et la couche inférieure, il n'y a pas de transition, pas d'intermédiaire. Aussi, dans une tourmente révolutionnaire, l'édifice de la société moscovite ne trouvant où s'étayer, risquera de crouler de fond en comble.

Du reste, nous aurons à compléter le tableau de cette société, en parlant plus spécialement de la noblesse, de la bourgeoisie et du servage. Ce que nous venons d'en dire n'a d'autre but que de montrer d'un coup d'œil les éléments sur lesquels le gouvernement russe exerce son action.

Nous avons exposé les principes de l'administration centrale. L'admi-

nistration des provinces a quelque analogie avec nos préfectures. Nous en dirons quelques mots, en glissant le plus rapidement possible sur les détails par trop arides.

Le territoire de la Russie est divisé en cinquante gouvernements réguliers, indépendamment d'un certain nombre de cercles dont l'organisation est ajournée parce que la population y est trop minime. La subdivision de chaque gouvernement en districts et en arrondissements offrirait de graves inconvénients, si l'on n'avait pas pris soin de faire converger ces différents rayons vers quelques centres communs. C'est ainsi que, sous la dénomination de *gouvernements généraux*, on a formé quatorze grandes divisions, qui englobent les fractions de ce grand corps si déchiqueté. Les chefs de ces gouvernements sont assistés de vice-gouverneurs et de conseils de régence investis du droit de donner des avis aux autorités locales. Le vice-gouverneur est président de la chambre des finances, chargée, dans chaque gouvernement, de l'administration des biens de la couronne. Conseil de régence et chambre des finances sont, comme tous les corps constitués de l'empire, à la nomination de l'autocrate.

Les villes ont des simulacres de municipalités qui ont la prétention d'imiter le régime représentatif des pays démocratiques. Les fonctions municipales sont, en effet, électives et temporaires; tous les ordres de l'État y participent dans certaines proportions déterminées. Mais ici nous retrouvons la complication que nous avons remarquée ailleurs : on voit d'abord un *grand conseil* délibérer sur les affaires importantes ; puis un *conseil des six* se charger de celles qui ont un intérêt médiocre et préparer la besogne du comité supérieur. A côté de ces assemblées, existe un collége de prévoyance, composé du gouverneur, de six fonctionnaires, et de trois assesseurs choisis dans les trois ordres. Ce conseil compte dans ses attributions l'inspection des établissements sanitaires et de bienfaisance, l'administration des écoles inférieures et des maisons de détention. Il y a aussi un conseil médical, chargé de surveiller les pharmacies, et qui connaît des questions de médecine légale. Un procureur impérial assisté de deux fiscaux tient en respect ce monde de fonctionnaires. Nous n'avons pas encore fini, mais nous renvoyons certains détails d'organisation à des chapitres spéciaux.

Parmi toutes ces institutions, il en est, certes, qui doivent être approuvées. Mais pour qu'elles devinssent réellement utiles, il faudrait que les fonctionnaires fussent parfaitement indépendants et en position de remplir strictement les devoirs de leur position. Or, il n'en est pas ainsi. La division de la société russe en classes distinctes et superposées crée de telles habitudes d'omnipotence chez les supérieurs et d'obéissance chez les

subalternes, que la volonté du plus haut placé prévaut toujours contre le devoir et même contre les conseils de la conscience. En second lieu, les emplois sont si peu rétribués, qu'il y a presque nécessité pour les fonctionnaires de chercher dans d'incessantes prévarications de suffisants moyens d'existence. Ajoutons que la vénalité et la corruption s'étant peu à peu infiltrées dans toutes les classes de la population moscovite, et étant arrivées à l'état de maladies chroniques, alors même que les deux premiers motifs n'existeraient pas, les délégués du gouvernement russe rendraient toujours dangereuses les plus heureuses créations administratives. De là l'inefficacité des institutions les plus rationnelles. Vainement le pouvoir central voudrait-il guérir cette plaie qui ronge le monde officiel de la Russie. Le mal est incurable. Du reste, le tzar ne l'essayera pas; il est trop intéressé au maintien de cet état de choses pour ne pas chercher à l'entretenir. Évidemment, si ses agents subalternes venaient à se moraliser, il trouverait en eux infiniment moins de docilité et d'empressement à exécuter ses ordres despotiques.

Quant aux gouverneurs, alors même qu'ils auraient la ferme volonté d'administrer suivant les principes de la plus stricte justice, leurs bonnes dispositions seraient neutralisées par l'influence pernicieuse de la bureaucratie. Gênés, d'un côté, par la jalouse tyrannie du pouvoir impérial qui, dans des vues de centralisation peu justifiables, s'attache à leur lier les mains, ces espèces de vice-rois postiches sont, d'un autre côté, en butte à la malveillance de leurs subordonnés, qui trouvent moyen d'assurer toute sécurité à leur conduite infâme. Le gouverneur sait qu'une lutte contre cette tourbe effrontée serait pour lui pleine de périls, qu'une prompte destitution, amenée par les intrigues de ses adversaires, lui ferait infailliblement expier le tort d'avoir voulu faire le bien; aussi se garde-t-il de provoquer la moindre réforme. Lui-même se laisse aller au courant qui entraîne tout ce qui porte la livrée administrative ; il finit par succomber à la tentation, et devient aussi immoral, aussi corrompu que ceux à qui il commande. Le pouvoir n'est plus pour lui qu'un moyen de faire fortune. Il reçoit de toutes mains, s'ingénie à perfectionner la science du pot-de-vin, s'endort dans une opulente oisiveté, et abandonne les rênes de l'administration aux mains de son secrétaire. Celui-ci, qui a le titre de chef de la chancellerie, est le personnage le plus important et en réalité le plus puissant de toute la province. La connaissance supposée des lois et règlements lui donne une prépondérance que nul ne songe à lui contester. C'est lui qui prononce dans les cas litigieux, lui qui dirige les affaires, qui dicte au gouverneur ses décisions les plus graves, et qui contredit ses volontés, quand il lui arrive d'en avoir.

Ce qui se passe dans les gouvernements éloignés de la capitale, les iniquités qui s'y commettent, la lenteur avec laquelle le progrès y pénètre, le gaspillage auquel la fortune nationale est en proie, on peut s'en faire une idée. Du reste, les administrations publiques offrent partout, en Russie, un spectacle à peu près semblable. Il n'en est pas une seule où la friponnerie et la plus audacieuse vénalité ne soient en honneur, et passées à l'état de tradition hautement tolérée. Il est de principe dans ce bienheureux pays qu'on n'obtient rien des employés du gouvernement sans payer ce qu'on attend d'eux. La plus légère faveur, aussi bien que l'acte de justice le plus simple, doivent être achetés et quelquefois bien au delà de leur valeur. Depuis les chefs jusqu'au dernier garçon de bureau, tout le personnel des administrations est atteint de cette gangrène morale : l'improbité. Au premier abord, vous êtes ébloui par l'air de dignité et le décorum que savent garder ces vils personnages; mais si vous en attendez quelque chose, vous les verrez prendre une attitude pleine de servilité, tant qu'ils espéreront vous arracher le tribut convoité par leur cupidité. Si vous ne paraissez pas les comprendre, ils changeront bien vite de manières et de langage, et vous heurterez vainement à la porte de leurs bureaux. Avez-vous besoin d'un passe-port, d'un acte ou d'une autorisation quelconque, vos effets sont-ils retenus à la douane, si vous n'avez pas toujours l'argent à la main, vous perdrez des semaines entières en courses et en inutiles sollicitations. Avec de pareilles gens, il ne faut jamais se laisser arrêter par des scrupules de délicatesse ou par une fausse honte qui serait mal comprise. Offrez, offrez sans vergogne, offrez toujours, quels que soient le rang et les titres de l'individu. N'entrez jamais dans ces repaires peuplés de mendiants et d'honnêtes voleurs sans avoir en poche force roubles. Donnez au chef, qui acceptera avec empressement, pourvu que le cadeau reste secret; donnez aux subalternes, qui, eux, tendront la main sans se cacher. Songez que vous êtes en pleine terre classique du pot-de-vin, que nulle part la clef d'or n'ouvre autant de portes qu'ici. Si l'affaire que vous poursuivez est longue et compliquée, vous aurez à dépenser beaucoup plus peut-être qu'elle ne vaut, avant d'obtenir une solution; et il est bien possible qu'après avoir distribué de grasses aumônes, vous soyez obligé de renoncer au succès de votre requête. Nous n'avons pas besoin de dire que ces habitudes de corruption ne permettent qu'aux riches seuls de solliciter. Les pauvres, étrangers ou indigènes, sachant qu'ils perdraient leur temps et leur peine, sont obligés de subir de criantes injustices et se laissent infliger mille avanies sans réclamer, ni se plaindre. Se plaindre! A qui? aux supérieurs de l'administration qui les a spoliés ou a méconnu leurs droits? Mais c'est un labyrinthe qu'une

administration russe. Des années s'écouleraient avant que la réclamation arrivât à l'autorité compétente, qui, voyant de qui et de quoi il s'agit, enfouirait la pétition dans les oubliettes bureaucratiques. Il vaut donc mieux se taire et souffrir avec résignation.

Eh! mon Dieu! nous ne disons ici rien qui ne soit de notoriété générale en Russie. L'immoralité des employés du gouvernement, leur bassesse, leurs ignominieuses pratiques, sont autant de faits non-seulement avérés, mais encore avoués et sanctionnés par l'opinion publique aussi bien que par les pouvoirs de l'État. Le gouvernement lui-même compte évidemment sur ces criminelles habitudes, puisqu'il alloue à ses agents des traitements bien au-dessous des premières nécessités de l'existence matérielle. Et c'est là une des hontes de ce pouvoir autocratique, qui se drape fièrement dans sa souquenille impériale. Spéculer sur l'immoralité de ses employés, et abandonner à leur friponnerie le soin de suppléer à ce que l'État retranche de leur légitime salaire, c'est donner une prime à la vénalité, c'est se faire l'instrument des plus viles passions. Nous ne croyons pas qu'il y ait dans l'univers entier un autre gouvernement à qui on puisse reprocher une pareille infamie.

Des dénis de justice, des exactions révoltantes, des vols audacieux, des spoliations impunies, nous en pourrions citer par centaines. De quelque côté qu'on se tourne, quand il s'agit des administrations russes, on est certain de se heurter à quelque hideuse ordure, à quelque repoussante vilenie. Dans l'administration des douanes, les employés reçoivent de toutes mains. Aussi la contrebande se fait en Russie avec une effronterie dont on s'étonnerait si l'on ne savait que l'impunité est assurée aux fraudeurs moyennant une part dans les profits ou une prime payée d'avance [1].

Si vous voyagez dans l'intérieur de l'empire, malgré un *podorojné* [2] obtenu à prix d'argent, vous ne vous procurerez des chevaux aux relais qu'en donnant pour boire aux employés de la poste. Nous nous sommes

[1] On lisait dernièrement dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*, sous la date de Varsovie :

« La contrebande est maintenant punie plus sévèrement que jamais; les contrebandiers sont condamnés, non-seulement à des peines corporelles, mais même, dans certains cas, ils sont exilés en Sibérie. Les négociants qui font la contrebande sont condamnés aux mêmes peines, à moins qu'ils ne payent une amende de 2,000 roubles et au-dessus. Toutes ces mesures n'auraient eu aucun succès, *vu la facilité qu'il y a de corrompre les employés des douanes*, si on avait assuré à ces gens une portion des amendes. De cette manière, les employés *ne font plus un contrat de société avec les contrebandiers.* »

[2] Passe-port impérial et autorisation de se faire donner des chevaux aux différents bureaux de poste.

nous-même mainte fois trouvé dans la nécessité de recourir aux arguments irrésistibles pour pouvoir continuer nos explorations des provinces russes. Un jour, entre autres, le chef du relais (c'était un officier) nous refusa catégoriquement des chevaux, quoique nous en vissions plusieurs dans l'écurie de la poste. Nous eûmes beau exhiber notre podorojné, prier, supplier; l'employé se montrait inexorable. Il était bien loin de notre pensée qu'un officier, qu'un homme portant plusieurs décorations osât se faire payer ses complaisances. Nous étions en Russie depuis peu de temps : ceci explique notre simplicité. Impatienté du refus de l'officier, nous commençâmes à lui parler sur un ton qui annonçait une prochaine explosion de colère. Alors, nous vîmes l'employé s'approcher de nous, ôter humblement sa casquette, et nous entendîmes ces mots sortir en bon français de sa bouche : « Monseigneur, Votre Excellence ne me donnera-t-elle pas quelque chose ? » Nous restâmes un moment stupéfait, puis, comme l'officier nous tendait la main, nous lui jetâmes un assignat de 5 roubles. Le malheureux se confondit en remercîments et nous fit immédiatement donner des chevaux. — En lisant ceci, il est peu de voyageurs qui ne se disent : « Voilà mon aventure ; » car ces choses-là arrivent à toutes les personnes qui ont besoin de ces fonctionnaires.

Nous avons raconté la naïveté de ce haut employé de l'administration des postes, qui reçut 500 roubles d'un diplomate français pour presser l'envoi de sa correspondance. — Tout le monde sait, en Russie, que le plus souvent on n'obtient un passe-port qu'en payant, à titre de pourboire, une certaine surtaxe. Lorsque nous voulûmes quitter St-Pétersbourg, nous dûmes nous soumettre aux innombrables formalités qui s'opposent au départ des étrangers. Il fallut faire viser notre passe-port par une série d'individus dont l'intervention semble assez inutile. Lorsque nous nous présentâmes au chef de police, celui-ci nous déclara tout d'abord qu'il ne pourrait signer la pièce en question que le lendemain ou le surlendemain. Mais ayant aperçu dans le passe-port une assignation de 15 roubles, son visage devint plus amical, et il signa immédiatement. — Mêmes exactions à Moscou. L'officier chargé dans cette ville de délivrer les passe-ports a un tiroir destiné à recevoir les impôts arrachés à l'impatience des voyageurs. Deux de nos amis eurent affaire à ce vertueux fonctionnaire. Tout en causant avec eux, l'officier ouvrit le tiroir; puis voyant qu'ils ne comprenaient pas, il l'ouvrit entièrement. Les deux jeunes gens, apercevant des assignats et des pièces d'argent, finirent par deviner et appuyèrent leur requête de l'offrande de quelques pièces de monnaie. Leur passe-port fut délivré sur-le-champ.

Nous pourrions citer un district judiciaire composé de quarante employés, qui se partagent annuellement la très-modique somme de 6,000 fr. Eh bien, chacun de ces messieurs a un droschki à son service, mène joyeuse vie et se permet le champagne dans les jours de gala. D'où leur vient ce supplément de salaire? Demandez à leurs administrés... — M. Marmier a connu un propriétaire russe qui ne pouvait recevoir les traites de son intendant sans payer tribut à l'employé de la poste qui les lui remettait. — Un Italien au service d'un gouverneur de la Nouvelle-Russie avouait à une personne de notre connaissance qu'il se faisait de 30 à 35 mille francs de revenu avec un traitement qui ne s'élevait pas au delà de 5,000 francs, et il ajoutait qu'il pouvait passer en Russie pour un honnête homme! — Un négociant anglais s'était chargé de la fourniture d'une certaine quantité de plomb dont le gouvernement avait besoin. On avait inscrit dans le cahier des charges une longue série d'*épingles* destinées aux employés, le tout s'élevant à plus de 6,000 roubles. Du reste, l'Anglais ne fut pas pris au dépourvu, car il avait fait d'avance figurer dans le calcul de ses frais une forte somme pour messieurs les bureaucrates.—Demandez aussi aux ingénieurs russes ou étrangers qui ont des comptes à régler avec l'administration. Quand ils ont exécuté des travaux pour le gouvernement et que le moment arrive de solder les mémoires, on leur suscite mille difficultés, on conteste leurs chiffres, on discute leurs réclamations, et la liquidation de leurs créances traîne quelquefois plusieurs années. Quelques-uns de nos compatriotes qui ont rendu, comme ingénieurs, de grands services à la Russie, ont subi de véritables persécutions de la part des chefs de l'administration dont ils dépendaient, et ont vu leur carrière vingt fois compromise, quelquefois même brisée par la friponnerie des commis. Il va sans dire que lorsqu'ils pouvaient employer les grands moyens, c'est-à-dire semer l'argent et les assignats, les persécutions cessaient comme par enchantement.

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter tous les faits de ce genre qui sont à notre connaissance. Mais, en vérité, cette énumération serait superflue, car il n'y a pas de contradiction possible sur ce point, et les Russes eux-mêmes n'oseront assurément pas nier que les administrations publiques de leur pays ne soient peuplées de croquants, dignes d'être cités comme des types de bassesse et d'immoralité.

Quel triste pays, bon Dieu! que celui où la sécurité, la fortune et la destinée des citoyens sont livrées à de pareils bandits!

Et il ne faut pas dire que la modicité des traitements soit l'unique cause de cette corruption. Non, le mal est plus profond; il existe dans la société russe elle-même; il la tient au cœur et la ronge incessamment.

Il prend sa source dans le caractère des Russes, dans leurs traditions, dans leurs instincts naturels. C'est une lèpre congéniale, constitutionnelle, et à laquelle il serait bien difficile, si ce n'est impossible, de porter remède.

Telle est, au surplus, l'opinion des Russes de bonne foi. L'un d'eux, homme éclairé et formé par un long séjour en France, me disait un jour : « Nos employés deviennent fripons et mendiants, non parce qu'ils ne gagnent pas assez, mais parce que le milieu où ils vivent est dès longtemps empesté, et que nos mœurs publiques, complices en ceci de la criminelle faiblesse du gouvernement, ne flétrissent pas ces désordres scandaleux. Vous avez en France nombre d'employés qui gagnent à peine 1,000 à 1,500 francs, et certes, ce n'est pas assez pour vivre à Paris avec femme et enfants ; cependant ils n'accepteraient pas l'aumône que leur offrirait un solliciteur impatient. Pourquoi ? parce qu'ils sont probes et loyaux, parce qu'ils ont assez de force morale pour résister à la tentation, parce que l'idée d'une flétrissure et d'une destitution déshonorante les épouvante plus que la pauvreté. Chez nous, au contraire, les fonctionnaires les mieux rétribués pillent et mendient encore plus que leurs inférieurs. Ce n'est donc pas le besoin qui les pousse, c'est la dépravation, c'est l'absence de tout sentiment délicat et de toute notion morale. Mon amour-propre national souffre d'un tel aveu, mais il faut bien le dire : il n'est rien qu'on ne puisse obtenir chez nous d'un fonctionnaire quelconque, civil, militaire ou ecclésiastique, avec de l'argent.. Quand nos ennemis le voudront, ils auront, pour quelques misérables sommes adroitement distribuées, la situation exacte de nos forces défensives, c'est-à-dire de nos armées, de nos forteresses, de nos approvisionnements et de nos ressources. Croiriez-vous, monsieur, qu'un de vos compatriotes, aide de camp, je crois, de votre roi, a pu, en 1834, se procurer, moyennant un billet de 500 roubles, l'état de notre marine de la mer Noire, avec la révélation de tous ses côtés faibles, de toutes ses imperfections, et de tous les mensonges destinés à donner le change au vulgaire ? Et cette communication, savez-vous de qui votre compatriote l'obtint ? — D'un officier de cette même marine, d'un Russe portant épaulettes de capitaine et plusieurs décorations [1]. Ce fait est trop éloquent pour que j'aie besoin d'ajouter autre chose. »

[1] Nous nous sommes assuré que le fait était exact. Il nous a été confirmé par l'officier français dont il est ici question. Les précieux renseignements obtenus par lui du capitaine russe furent communiqués à notre gouvernement et déposés aux archives du ministère de la marine où ils sont demeurés secrets. Nous tairons le nom de cet officier supérieur, de peur

Tels sont les instruments qu'emploie le gouvernement russe; tel est le monde officiel de cet empire. Ceux qui ont été à même de l'approcher, de l'étudier, reconnaîtront que nous n'avons pas chargé le tableau. Nous avons même laissé de côté beaucoup de faits curieux qu'il nous a paru inutile de rapporter, pour prouver une chose qui n'a pas besoin de démonstration.

Nous avons, dans nos derniers paragraphes, parlé plusieurs fois de la police russe. Cette administration mérite que nous lui réservions une place à part dans notre esquisse. A tout seigneur, tout honneur; et vraiment, messieurs les mouchards moscovites sont dignes de quelques égards.

En général, les agents de la police sont gens peu estimables et peu estimés. Nous croyons même qu'il n'existe nulle part une police qui remplisse ses délicates et pénibles fonctions avec la probité et la loyauté relatives qu'on pourrait désirer. Mais la police russe l'emporte sur toutes celles qu'on pourrait citer parmi les plus mauvaises. Elle peut être donnée comme modèle du genre, comme type unique et jusqu'à présent inimité. Il faut reconnaître que les tzars ont, dans l'organisation de cette institution, atteint et même dépassé les limites de la perfection classique. Il est vrai qu'ils avaient sous la main de merveilleux éléments. Avec un peuple éminemment astucieux, dissimulé, servile et vénal, on ne pouvait faire qu'une admirable police ; et c'est en effet à quoi on est parvenu. Espions et alguazils de tous pays, saluez et inclinez-vous devant les Russes; voilà vos maîtres, vos chefs de file; auprès d'eux vous n'êtes que des pygmées.

Quelques mots d'abord sur l'organisation de la police russe : nous prendrons pour type la police de St-Pétersbourg, celle des autres villes ayant pour base les mêmes principes et les mêmes règlements.

Le chef de cette administration est un général ; il prend le titre de *grand maître de la police*. Sous ses ordres sont placés : 1° trois colonels dirigeant les trois grands départements de la police, et se faisant appeler *maîtres de police*; 2° onze majors de police pour les onze arrondissements de la capitale; 3° quatre ou cinq *quartals* ou officiers de paix par quartier ou section d'arrondissement; chacun d'eux est assisté d'un *scribe* et d'un *aide*; 4° les *boutechniks*, ou guéritiers, dont nous allons parler; 5° des espions en quantité innombrable.

L'étranger remarque au coin de chaque principale rue une sorte de

que, désigné par nous à la vengeance du gouvernement moscovite, il ne lui arrivât malheur à son prochain voyage en Russie.

baraque ou de guérite, appelée *boutka* et habitée par des agents subalternes de la police désignés par le nom de *boutechnik*, fonctionnaires amphibies, tenant du soldat et du commis, du mouchard et du suisse de paroisse. Ces hommes sont chargés d'écumer les rues de S-Pétersbourg, c'est-à-dire de veiller au maintien de l'ordre, d'arrêter les gens qui se querellent ainsi que les ivrognes, de porter secours aux passants qui seraient attaqués par des voleurs, d'empêcher que les traîneaux ne se heurtent sur la neige et dans l'obscurité. D'ordinaire les boutkas sont habitées par trois boutechniks. L'un se tient à la porte, armé d'une pique, inspecte du regard ce qui se passe aux environs, et crie, la nuit, de quart d'heure en quart d'heure, pour prévenir qu'il veille au salut des citadins. Le second fait la cuisine, maigre cuisine, en vérité, et dont les choux écrasés font le principal et quelquefois le seul fondement. Le troisième fait patrouille, pénètre dans les cabarets, empoigne les mendiants non autorisés, les gens ivres gisant sur le pavé, et tous ceux qu'il peut surprendre en flagrant délit de contravention à quelque règlement de police.

Chacune des onze maisons qu'habitent les majors de police est surmontée d'une tour, du haut de laquelle une vigie crie au feu à la première lueur d'incendie. Cette tour contient aussi une prison, destinée à recevoir tous les individus arrêtés dans les rues par les boutechniks.

Maintenant, qu'on imagine tout ce qu'il y a de plus vil, de plus plat, de plus fripon, de plus brutal, de plus lâche, et l'on aura l'esquisse morale de cette administration.

Vous en avez un avant-goût en débarquant à St-Pétersbourg. Une escouade d'agents de police se rend sur le bâtiment qui vous porte, et vous fait subir un examen général. Qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, ce que vous venez faire en Russie, à qui vous êtes recommandé, pourquoi vous voyagez, quels sont vos projets, où vous vous proposez de loger, combien de temps vous comptez rester dans le pays; telles sont les principales questions qu'on vous adresse. Puis on visite tous vos effets, on bouscule vos malles, on feuillette vos papiers, on examine surtout vos livres, et pour peu qu'ils traitent, même indirectement, de politique ou de philosophie, pour peu que leur titre sonne mal à l'oreille des argousins, on vous en débarrasse. Tout en se livrant à leur besogne, ces estimables fonctionnaires confisquent ce qui a le bonheur de leur plaire, et vous êtes fort surpris de trouver ensuite plus d'un vide dans votre bagage. Quelquefois même ils vous enlèvent, sous vos yeux, des objets précieux qui ne sont ni articles suspects ni marchandises de contrebande. Vous croyez qu'ils vous seront rendus un peu plus tard. Erreur. Toute réclamation serait vaine, et vous assiégeriez inutilement tous les bureaux

de la police et des nombreuses administrations de St-Pétersbourg. Il n'est pas de pays où l'on pratique mieux cet axiome de l'école utilitaire : ce qui est bon à prendre est bon à garder. Du reste l'examen, l'interrogatoire et la visite mobiliaire, tout se passe avec la plus exquise politesse. Vous êtes inquisitionné, perquisitionné et volé avec une urbanité et une grâce parfaites ; car personne au monde n'a les manières plus doucereuses, plus caressantes, le langage plus insinuant et plus sucré, l'attitude plus respectueuse qu'un alguazil russe exerçant ses fonctions à l'encontre d'un étranger qu'il suppose un personnage de distinction ou un touriste bien nanti d'espèces métalliques. Nos voleurs fashionables n'ont pas meilleur ton. Il est vrai que si vous avez l'air d'un pauvre diable, les inquisiteurs vous questionneront de leur voix la plus rogue, et vous traiteront à l'avenant. N'êtes-vous pas ici dans le pays des distinctions puériles et des castes ?

Ces mêmes hommes qui vous auront noyé dans les flots de leur rhétorique officielle, qui vous auront accablé d'assurances de sympathie et de bienveillance, vous surveilleront comme un ennemi, surtout si vous êtes Français, et si vous voyagez pour votre plaisir ; ils s'attacheront à vos pas, surprendront tous les secrets de votre conduite, entreront dans tous les lieux publics que vous visiterez, vous accompagneront à la promenade, recueilleront vos moindres paroles, en un mot ne vous quitteront pas plus que votre ombre, et quelque jour, s'il vous est arrivé de laisser voir que vous vous occupez de politique, ou si vous avez tenu un propos un peu léger sur une autorité russe quelconque, vous serez tout surpris de voir votre ancienne connaissance au regard si velouté, au langage si mielleux, vous aborder brusquement et vous intimer l'ordre de sortir dans les vingt-quatre heures des domaines de S. M. l'empereur de toutes les Russies.

Mais cette police est vraiment bonne à voir sous tous ses aspects. Tout en feignant de vous promener, suivez un boutechnik au moment où il va ramasser un homme du peuple que l'ivresse a jeté sur le pavé de la rue. Vous le verrez, en aidant l'ivrogne à se remettre sur ses jambes, introduire adroitement ses mains dans les poches du délinquant, en retirer tout ce qui s'y trouve, apparemment pour se l'approprier, puis le pousser jusqu'à la prison en le gratifiant de force gourmades dans le dos et à travers le visage. Vous vous étonnez de ces habitudes d'escroquerie. Novice que vous êtes ! Vous en verrez bien d'autres, pour peu que vous veuillez continuer votre étude de physiologie policière.

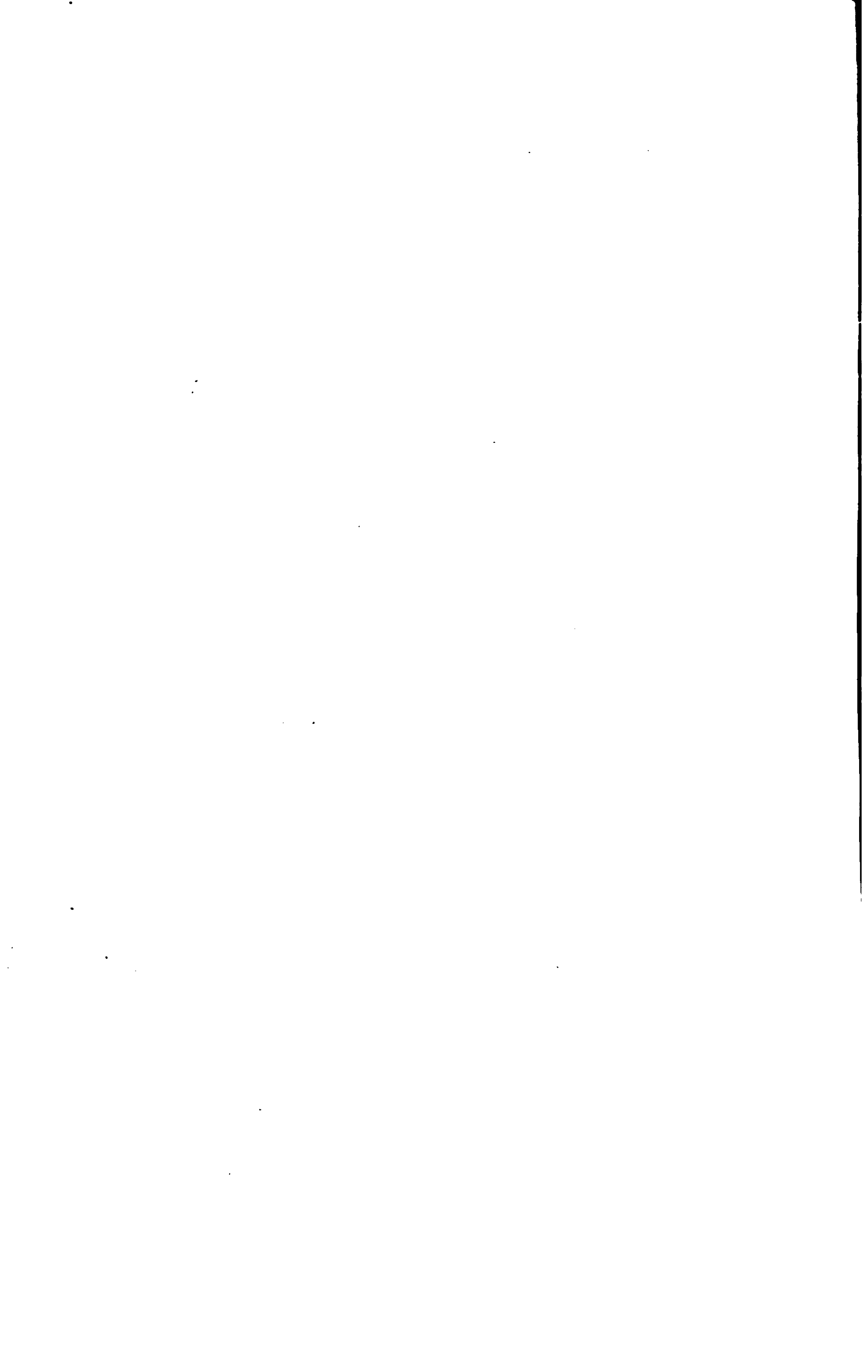
Allez dans un lieu où la foule est assemblée, vous serez indigné de l'atroce brutalité avec laquelle les agents de police font avancer ou reculer la multitude qui les entoure. Ici, les paroles, à ce qu'il paraît, ne suffisent

pas, ni même les menaces; les alguazils n'abordent les gens du peuple, dans ces circonstances, qu'à coups de pied et à coups de poing. Ils frappent en pleine figure, n'importe où, et, l'injure toujours à la bouche, signifient aux pauvres mougiks leurs ordres suprêmes. Si une querelle s'engage entre deux ouvriers, ou si un cocher de droschki est surpris en contravention, vous verrez le soldat de police se ruer sur le coupable, le fouler aux pieds et le livrer tout sanglant à ses camarades pour le conduire à la geôle. Ceci nous rappelle un fait dont nous garantissons l'authenticité :

Un peintre français de notre connaissance, nouvellement débarqué à St-Pétersbourg, avait pris une voiture de place pour aller visiter un monument. Passant devant une impasse, il la prend pour une rue, et, croyant abréger son chemin, il ordonne au cocher de s'y diriger. Le cocher arrête ses chevaux, et fait entendre par signes qu'il ne veut point passer outre. L'étranger insiste, nouveau refus; enfin l'artiste se met en colère et menace le conducteur de sa canne; alors le pauvre homme, effrayé, obéit et quelques instants après, le peintre s'aperçoit qu'il est dans un chemin sans issue. Tout à coup, il voit un soldat de police s'élancer à la tête des chevaux, les arrêter, puis saisir le cocher par le pan de sa longue redingote et le tirer violemment jusqu'à ce qu'il tombe sur le pavé. Il a beau crier, gesticuler, prendre la défense du cocher, l'agent de police frappe à coups redoublés, écrase sa victime du talon de ses bottes, la meurtrit, l'étouffe et semble au moment de la tuer. Hors de lui, l'artiste saute à bas de la voiture et s'apprête à venger le cocher sur la personne de son bourreau. Mais la foule qui s'était réunie autour d'eux l'en empêche. Au même instant, le soldat relève le conducteur à demi mort et veut l'entraîner au bureau de police pour le faire punir. L'étranger commence à comprendre qu'il y a eu un délit de commis, et enfin un des spectateurs lui explique que l'endroit où le cocher a essayé de passer est voisin du palais d'une altesse impériale, et qu'il est défendu d'approcher de ce sanctuaire. Le peintre affirme que le cocher n'a fait que lui obéir, mais on ne l'écoute pas et on emmène le malheureux à la geôle [1].

Cependant, notre ami ne voulait pas laisser punir le mougik pour une faute dont lui seul était responsable. Furieux, d'ailleurs, de l'abominable conduite de l'agent de police, il tenait à tirer vengeance de cette espèce d'assassinat. Il se rend aussitôt chez le major de l'arrondissement, et lui expose que, s'il y a un coupable, c'est lui, et non le cocher, qui avait refusé de passer auprès du palais, et qui n'a fait que céder à ses injonctions. Le

[1] Voir la gravure.



major répond que le mougik connaissait la consigne et qu'il doit être châtié. L'artiste s'échauffe, la querelle s'anime; bref, exaspéré par l'insolence du major, il lui déclare qu'il va, par l'intermédiaire de notre ambassadeur, informer l'empereur de cet acte d'odieuse injustice. A ces mots, le major pâlit, change de ton et de langage, fait de très-humbles excuses à l'étranger et lui promet de punir l'agent de police. La métamorphose avait été subite, et notre ami en était tout stupéfait. Bref, le cocher fut relâché et le soldat reçut, à son tour, la bastonnade. Mais, sans la fermeté de notre compatriote, le chef de police aurait sanctionné une lâche iniquité.

Que de fois nous avons été nous-même témoin de scènes semblables en Russie! Que de fois nous avons vu des hommes du peuple roués de coups par les mouchards et conduits en prison! Nous avions fini par nous y accoutumer, et, dans les derniers temps, nous nous contentions de détourner les yeux de ces horribles spectacles.

Ce qu'il y a de plus révoltant encore, s'il est possible, c'est que cette police si violente, si implacable envers les gens du peuple pour les délits les plus véniels, est d'une indulgence toute paternelle envers les voleurs. Ces messieurs s'entendent « comme larrons en foire, » et savent qu'ils se valent les uns les autres. C'est pourquoi les filous sont assurés de trouver auprès des boutechniks et autres fonctionnaires de la même administration, bienveillance et même quelquefois sécurité. Aussi personne ne réclame après avoir été volé. D'ailleurs la filière des bureaux est si longue, qu'on ne peut s'en tirer qu'à force de démarches et d'argent, de sorte qu'on aurait plus à perdre qu'à gagner [1].

En traversant, un matin, le pont des Maréchaux, à Moscou, nous aperçûmes le magasin d'un tailleur français dans un désordre qui accusait quelque événement extraordinaire. Comme nous avions eu avec ce tailleur des relations de marchand à pratique, nous eûmes la curiosité d'entrer pour nous informer de ce qui lui était arrivé. M.... [2], nous montrant

[1] « Le premier jour de mon arrivée à St-Pétersbourg, dit M. Marmier, mon compagnon de voyage rencontra dans l'église de Kasan un de ces industriels ambulants qui, jugeant à la rotondité de sa poche qu'il portait là un fardeau trop lourd, se fit un devoir de l'en débarrasser et lui enleva un portefeuille renfermant 600 roubles. Le pauvre voyageur, privé ainsi d'une somme dont il comptait faire un tout autre usage, s'adressa à plusieurs habitants de St-Pétersbourg, et leur demanda quel moyen il devait employer pour la recouvrer. Il lui fut répondu que toute démarche serait inutile, que la police le soumettrait à une foule de formalités fatigantes, coûteuses, et ne lui rendrait rien. »

[2] En général nous ne nommons en toutes lettres que les personnes qui n'ont rien à craindre du réssentiment de la police ou du gouvernement russe. Quant à celles qui sont encore exposées à leur vengeance, nous nous contentons de les désigner par des initiales, ou même encore plus vaguement.

le vide qui existait dans ses rayons, nous apprit qu'il avait été dévalisé pendant la nuit. Nous lui demandâmes s'il soupçonnait quelqu'un, et s'il avait fait sa déclaration à la police. — « On voit bien, monsieur, répondit-il, que vous êtes nouveau venu en Russie. Il ne manquerait plus qu'un recours à la police pour achever de me ruiner. Pour suivre l'affaire, je serais obligé de laisser ma dernière chemise entre les mains des agents. Si j'avais beaucoup d'argent, oh ! ce serait tout autre chose ! »

Il n'était que trop vrai. L'argent, toujours l'argent, voilà le seul talisman qui ait quelque puissance sur ces fripons. Ils ne vivent et ne s'engraissent que de rapines. On évalue de 20 à 24,000 roubles par an, le produit des vols et concussions de chacun des majors de police dans des villes telles que St-Pétersbourg et Moscou. La somme varie suivant l'aisance des habitants du quartier. Les autres places rapportent en proportion. Aussi ces places se vendent-elles assez cher. Ce sont les grands maîtres de police qui les donnent, et l'on peut croire qu'ils en tirent d'assez jolis profits. Pendant notre séjour à Moscou, un individu avait obtenu du grand maître de cette ville une place de major. Le nouveau fonctionnaire eut, quelque jours après, l'imprudence de dire qu'il ne croyait nullement être l'obligé de Son Excellence, attendu qu'il avait payé sa place 20,000 roubles en bonne et belle monnaie. Instruit de cette indiscrétion, le grand maître destitua immédiatement le major. Que les 20,000 roubles aient été rendus ou non (et l'employé sacrifié jura qu'il ne les avait pas revus), ce fait prouve que les chefs supérieurs de la police russe trafiquent scandaleusement des emplois dont la distribution leur est abandonnée.

Il y avait, en 1837, à Odessa, un officier de police qui se faisait 20,000 francs de revenu supplémentaire, en vendant à tous les cabarets et lieux publics le privilége de fermer boutique plus tard que l'heure fixée par les ordonnances.

Du reste, tous les étrangers qui habitent la Russie savent que la protection des chefs de la police ne s'acquiert qu'à prix d'or. Un major de Moscou avait l'habitude de prendre chez un confiseur français les rafraîchissements dont il avait besoin pour deux ou trois bals qu'il donnait pendant l'hiver. C'était à titre d'impôt, et non à titre d'emplette. Le confiseur se serait bien gardé de présenter sa facture à l'honnête officier. Il s'estimait trop heureux d'acheter la protection de ce fonctionnaire pour deux ou trois cents roubles par an [1]. Il en est de même de tous les marchands russes ou étrangers qui ont quelque chose à craindre ou à espérer de ces messieurs.

[1] Nous tenons ce détail du confiseur lui-même.

Il ne faut jamais sortir dans une ville russe sans avoir la poche bien garnie de roubles. Quand on est dûment lesté de métal ou de papier, fût-on coupable de tous les délits qui tombent sous la juridiction de la police, on n'a rien à redouter de ses agents. On les retourne comme on veut; justice ou iniquité, on en a tout ce qu'on désire. — Un Français de notre connaissance a dispute avec un cocher de voiture publique. La contestation est portée devant un officier de police. Pour rendre sa cause meilleure, le cocher tire de sa poche et met dans la main du fonctionnaire une assignation bleue de cinq roubles; aussitôt le quartalnik de donner tort au Français et de le rudoyer; ce que voyant, l'étranger prend une assignation rouge de 10 roubles et la présente au mouchard. Il va sans dire que notre compatriote eut tout à coup raison et que le cocher fut condamné, avec accompagnement de quelques gourmades.— M. M....., associé d'un Alsacien, que nous avons connu en Russie, possédait une fabrique à Moscou. Il avait l'habitude de faire prendre à chacun de ses ouvriers l'engagement de payer 15 roubles d'amende pour chaque jour d'absence non motivée. Un jour, un ouvrier qui avait laissé accumuler trois amendes, alla se plaindre à la police de ce que son maître voulait injustement lui retenir 45 roubles sur ses gages. L'officier du quartier se présente chez M. M..... et prend très-insolemment la défense de l'ouvrier. Le fabricant se souvient que depuis longtemps il n'a offert au quartalnik le petit tribut de rigueur. Il le prend à part, et, sans lui rien dire, lui présente une assignation de 10 roubles. Dès ce moment, l'affaire est jugée. L'officier appelle le mougik, et lui administre vingt coups de poing dans le visage, en lui disant : « Comment, fils de chien, oses-tu te plaindre d'un pareil maître? »

Mais il y a plus : s'il vous prend fantaisie de faire rouer de coups un cocher ou un ouvrier, dont vous n'avez nullement à vous plaindre, vous n'avez qu'à aller trouver l'officier du quartier, à lui glisser quelques pièces de monnaie, et aussitôt le malheureux, n'eût-il jamais eu aucun rapport avec vous, ne vous eût-il jamais vu, sera empoigné et bâtonné.

Cela paraît fabuleux, incroyable, impossible. Nous répondrons : « Cela est. » Et nous ajoutons que ces vérités sont trop authentiques pour que personne ose s'inscrire en faux contre nos assertions.

Oui, tout cela est de notoriété publique chez les Russes. Et cependant ces scandales se perpétuent avec une impunité presque complète. Le gouvernement les tolère, son indulgence les encourage. Les courtisans de Nicolas diront que l'empereur les ignore. Nous dirons, nous, que cela est tout à fait impossible; que le tzar voulût-il n'en rien savoir, ne pour-

rait empêcher la vérité d'arriver jusqu'à lui. Il aime mieux fermer les yeux que d'essayer une réforme radicale de ses administrations. Ce souverain, que des flatteurs salariés proclament juste, moral et honnête entre tous, laisse subsister un état de choses qui devrait faire rougir de honte tous ceux à qui on peut en faire remonter la responsabilité. Il permet qu'une police ignoble, immonde, hideuse, propage parmi ses sujets la corruption et l'immoralité. Il souffre que des actes dont la millième partie suffirait à déshonorer un peuple et un gouvernement, s'accomplissent dans son empire, au vu et au su de tout le monde. Il fait mieux : il provoque et favorise l'improbité de ses agents, en continuant à leur allouer des salaires insuffisants. Voilà cet empereur qui s'est constitué le défenseur de la religion nationale, et que des écrivains aveugles ou intéressés offrent à l'Europe occidentale comme un modèle de loyauté chevaleresque, de probité, de piété, et de toutes sortes de vertus !...

A côté de cette police grossière, brutale, bassement mendiante, il en est une autre qui ne vit pas dans la même amtosphère : c'est la police de l'empereur, celle des ministres et de tous les fonctionnaires éminents. C'est cette multitude de mouchards bien élevés qui exercent leur métier dans les hautes régions de la société. Ceux-ci, les salons de St-Pétersbourg en sont infestés, et ils sont d'autant plus dangereux, qu'il est fort difficile de deviner leur véritable mission. Ils s'insinuent partout, dans les clubs et dans les cercles les plus brillants, à la table des riches et aux bals de la cour ; ils s'en vont guettant les propos inconsidérés, les paroles imprudentes; ils font la conversation avec les étrangers, provoquent leurs confidences, sondent leurs opinions, parviennent quelquefois à captiver leur amitié et vendent leurs secrets à la haute police.

La *haute police* est instituée pour découvrir les complots contre l'État, c'est-à-dire contre l'empereur ; elle a aussi une mission morale, car elle est chargée de poursuivre le crime et la débauche, de protéger la vertu et la probité. Voilà, certes, un but bien louable ! Comment se fait-il que la pratique réponde si peu à la théorie ? C'est que les Russes gâtent les meilleures choses; tout ce qu'ils touchent se corrompt entre leurs mains; rien ne résiste à leur contact. Cette police, dont l'objet est si digne d'approbation, ne vaut pas mieux que sa sœur jumelle, la basse police, si ce n'est toutefois qu'elle a les manières moins rudes et qu'elle compte parmi ses membres des hommes mieux élevés, mais non moins méprisables. Tout individu, depuis le personnage le plus éminent jusqu'au plus humble sujet, est exposé à subir ses persécutions. Il en résulte que chacun se tient sur ses gardes, et croit voir des espions dans ses amis et jusque dans ses plus proches parents. On peut se faire une idée de

l'influence que ces constantes appréhensions exercent sur les liens et les rapports sociaux.

C'est le comte Benkendorff, gentilhomme livonien, qui dirige cette partie de l'administration, avec le titre de *ministre de la police*. Ce personnage, vieillard presque septuagénaire, jouit de toute la faveur de l'empereur Nicolas, qui lui doit de la reconnaissance pour avoir, dans l'insurrection de 1825, assuré la fidélité de l'artillerie. Il passe pour être peu intéressé. Le fait est qu'il dépense tous ses revenus, et au delà, ce dont certaine dame de notre connaissance doit savoir quelque chose. M. de Benkendorff, par la nature de ses fonctions, se trouve être, en fait, le maître de la liberté, du repos et de la vie de tous les sujets de l'empereur. Quiconque est investi de ses pouvoirs a le droit de pénétrer dans le château du plus puissant boyard, aussi bien que dans les palais de tous les princes du sang impérial; devant lui s'ouvrent les portes de toutes les forteresses russes; il entre, à toute heure de jour et de nuit, chez les gouverneurs de province et chez les hommes les plus haut placés; il peut embarquer le premier venu sur un traîneau ou dans une téléga, et l'envoyer n'importe où, sans lui dire où il va, ni quand il reviendra, ni pourquoi on confisque ainsi sa liberté. La famille du condamné, ses serviteurs, ses amis, garderont tous un profond silence sur cet acte arbitraire, et ne s'aviseront pas de demander si l'exilé leur sera bientôt rendu; car, telle est la crainte qu'inspire la police secrète, qu'il faut avoir l'air de ne prendre aucun intérêt aux gens qu'elle persécute.

La haute police est le premier pouvoir de l'État, autant par son influence que par les moyens d'exécution dont elle dispose. Dans chaque chef-lieu de gouvernement elle a un détachement et une administration, avec des employés avoués, et une gendarmerie à cheval qui est souvent l'exécuteur de ses hautes œuvres. Au besoin, elle peut requérir toutes les forces militaires de l'empire. A vrai dire, on ne peut connaître toutes ses ressources, car indépendamment de ses agents publics, elle compte une multitude innombrable d'instruments secrets dont les fonctions restent ignorées de tout le monde. Comme le despotisme des tzars veut que tout individu, grand ou petit, soit soumis à ses investigations, il est nécessaire d'entretenir une armée d'espions.

Les Russes et les étrangers étant tenus de se faire délivrer des passeports pour voyager, ou des permis de séjour pour résider dans telle ou telle localité de l'empire, il en résulte que fort peu de personnes ont le privilége d'échapper aux griffes de cette harpie qu'on appelle la haute police. Or, tous ceux qui ont eu affaire à cette honnête personne sont ouchés sur un registre spécial, avec des annotations sur leur conduite,

leurs opinions, leurs habitudes et leurs antécédents. Tel est l'ordre avec lequel sont tenus ces livres de l'inquisition moscovite, que le grand maître de la police peut, en quelques minutes, se procurer des renseignements détaillés sur telle personne qui lui paraît suspecte, ou qu'on lui dénonce. Pour alimenter ce vaste répertoire policier, il faut un travail d'espionnage général et incessant. Que de calomnies, que de mensonges infâmes doivent être inventés par des misérables pour perdre les gens contre qui ils ont quelque vengeance à exercer !

Tout ce qui est du ressort de la police est tenu dans le plus profond secret. On ne veut pas que les victimes de l'arbitraire racontent les tortures qu'elles ont subies ; on aime mieux les laisser mourir dans les cachots ou en Sibérie, que de s'exposer à ce que, de retour de l'exil ou en sortant de prison, elles révèlent ce qu'elles ont souffert.

Rien n'égale la puissance de la haute police, si ce n'est sa vénalité. Le fait suivant, choisi entre une infinité d'autres, est bien connu à St-Pétersbourg, et nous n'apprendrons rien aux Russes en le rapportant. Un négociant étranger, fort riche, fut sommé par un agent de se rendre chez le grand maître. Il obéit, attendit cinq ou six mortelles heures, et fut congédié sans savoir pourquoi il avait été mandé. Le lendemain nouvel ordre de comparaître devant Son Excellence, nouvelle attente du négociant, qui dut encore s'en retourner sans avoir vu personne. Le jour suivant, même comédie. L'étranger s'impatientait, et trouvait la plaisanterie de fort mauvais goût. Chaque jour, pendant deux semaines consécutives, il dut se rendre à la police, faire une station de plusieurs heures et s'en aller comme il était venu. Que signifiait cet étrange manége ? Était-ce une mystification ? La police russe n'est pas assez folâtre pour s'amuser ainsi. En y réfléchissant, le négociant se persuada qu'on en voulait à sa fortune. Le soin qu'on prenait de le faire sortir de chez lui précisément à l'heure de ses plus importantes affaires le convainquit qu'on travaillait tout simplement à sa ruine. Il commençait à se désespérer, sans oser se plaindre, lorsqu'un autre sbire, compère du premier, lui insinua que, moyennant une certaine somme, il serait dispensé de ces promenades quotidiennes. Le marché fut débattu, et l'étranger dut faire le sacrifice de deux cent mille roubles, ni plus ni moins.

Eh ! comment l'escroquerie et la spoliation ne seraient-elles pas la préoccupation constante de ces malheureux ? Où est le frein que la prétendue sévérité du souverain oppose à leur immoralité ? où est la main qui devrait frapper les coupables ? Tout leur est encouragement à mal faire, l'indulgence de leurs chefs, encore plus criminels qu'eux, la modicité de leur salaire, la facilité du vol et l'impunité. Il y a même parmi

eux des traditions avouées qui ne sont pas autre chose que de continuelles sollicitations à l'improbité ! Tel est, par exemple, l'usage établi principalement parmi les employés de la police civile, de faire, au premier de l'an, des cadeaux au grand maître et à tous les officiers supérieurs de l'administration. Souvent le présent vaut dix fois plus que les appointements de celui qui l'offre. Où donc l'employé subalterne prend-il l'argent nécessaire à cette dépense de rigueur? Apparemment dans la poche de ses victimes. Cependant il existe un ukase qui interdit aux supérieurs, sous peine de châtiment sévère, de rien recevoir de leurs subordonnés ; ce qui n'empêcherait pas le grand maître de police de destituer et de persécuter un subalterne qui oserait ne pas lui offrir les étrennes traditionnelles. Ainsi vont les choses dans ce pays.... C'est l'administré qui paye ; et le chiffre des contributions extraordinaires auxquelles peuple et bourgeois sont soumis, est, Dieu merci, assez gros pour permettre aux bénéficiaires quelques libéralités annuelles. Demandez aux aubergistes et aux cabaretiers de St-Pétersbourg ce qu'il en est de ces impôts indirects? Ils vous répondront, si toutefois ils l'osent, que 40 ou 50 pour cent de leurs profits passent tous les ans dans l'escarcelle de ces messieurs de la police municipale.

Si l'amour de l'argent fait commettre des turpitudes à ces fonctionnaires, le désir d'avancer, de parvenir aux sommités de l'administration est pour eux un stimulant non moins efficace. A cet égard, ils poussent le zèle et l'esprit d'invention jusqu'à un degré fabuleux. Qu'on nous permette une anecdote assez piquante et dont un Russe, homme d'esprit et de probité, nous a garanti l'exactitude :

Il y a quelques années, un personnage éminent s'aperçut qu'on lui avait volé son portefeuille contenant 2,000 roubles. Il s'adressa à un officier de police, et le prenant avec lui sur un ton un peu haut, il lui déclara qu'il entendait que son portefeuille se retrouvât. Le major le pria de lui décrire l'objet volé et de lui désigner le nombre exact des billets. Le plaignant répondit qu'il ne pouvait dire autre chose sinon que c'était un portefeuille rouge, tout neuf, et qu'il contenait 2,000 roubles, sans qu'il pût déterminer le nombre des assignats. — Une heure était à peine écoulée, que le major revient, et, d'un air triomphant, annonce qu'après avoir fait main basse sur le filou, il vient rendre le portefeuille et tout ce qu'il renfermait. Là-dessus, éloges pompeux donnés par le personnage à l'officier de police, et promesse formelle de s'occuper de son avancement. — Le lendemain, notre homme, en prenant sa pelisse, sent quelque chose de dur entre l'étoffe et la doublure. Il cherche, et, à sa grande surprise, il retrouve le portefeuille qu'il avait cru volé, et pour lequel un pauvre dia-

ble avait été arrêté. On devine que le major avait acheté un portefeuille neuf pour remplacer celui qui était censé perdu, et qu'il avait tiré de sa poche les 2,000 roubles, trop heureux d'acheter à ce prix la protection d'un homme haut placé. Quant au prétendu voleur, nous ne savons s'il resta longtemps en prison.

On raconte aussi que, sous le règne de Paul Ier, une épigramme contre cet empereur ayant été tracée sur les murs de l'église d'Isaac, le tzar voulut absolument qu'on découvrît le coupable. On ne chercha pas longtemps. L'individu arrêté par la police eut la langue coupée et fut envoyé en Sibérie. Quelques années après, le véritable auteur de la pasquinade déclara que le condamné était parfaitement innocent.

Comme si cette police n'avait pas, par la nature même de ses fonctions, une puissance assez grande, on lui a donné des attributions exorbitantes; on lui a offert toutes les facilités de prévariquer et d'opprimer; on lui a permis d'empiéter sur le domaine de la justice elle-même. Toute contestation commerciale de mince valeur, est résolue par les officiers de police, et cela sans recours ni appel à un tribunal supérieur. Tous les procès civils doivent préalablement passer par les mains des majors. Ils ont le droit de faire administrer un châtiment corporel à tout individu qui n'est pas homme libre. Ils sont chargés de faire exécuter à huis clos les condamnations au fouet prononcées par les cours criminelles. En outre, ils ont, comme on l'a vu, dans l'intérieur de leur établissement ou *siége*, une prison dans laquelle ils tiennent enfermés, pendant un temps plus ou moins long, les malheureux qui ont été ramassés sur la voie publique par les agents inférieurs. On voit que les bras de la police russe sont passablement longs!

Il y a des espions fashionables que le gouvernement envoie chez nous et dans d'autres pays, pour le tenir au courant de la politique du jour. On en compte toujours bon nombre à Paris, et leurs victimes sont bien loin de se douter du rôle odieux qu'ils jouent en France. Ces limiers de la police moscovite ont ici leurs chefs, leurs supérieurs immédiats, dont nous pourrions citer les noms. Ces derniers ont une double mission à remplir : ils doivent d'abord entourer d'espions les diplomates en résidence à Paris, les employés de nos ministères, les hauts fonctionnaires de l'État, les députés, les pairs de France, et aussi les réfugiés polonais, et les Russes en voyage ou domiciliés en France ; ils doivent, en second lieu, chercher à faire des partisans à la Russie et surtout à l'empereur Nicolas. A cet effet, ils ont organisé une propagande de tabatières d'or, de bagues en diamants, et de décorations russes, dont la pluie tombe en rosée sur nos savants, nos artistes, nos hommes de let-

tres, et en général sur tous ceux de nos compatriotes qui adressent les produits de leur intelligence ou de leur industrie à Sa Majesté l'autocrate. Cette tactique n'est pas sans succès, et même on peut dire qu'il existe chez nous un certain parti russe composé de tous ceux qui ont reçu quelque faveur du tzar, et de quelques pauvres cervelles qu'ont séduits les mensonges des agents secrets de l'empereur. La propagande russe est parvenue à avoir un organe dans la presse. Nous connaissons tel journal fort répandu qui, moyennant une subvention annuelle, cherche toutes les occasions de chanter les louanges de la Russie et semble servir ainsi les ridicules desseins des espions de Nicolas. C'est, en vérité, gagner assez mal les 25 ou 30,000 francs que cette feuille reçoit de la caisse impériale; car nous ne pensons pas que ses futiles réclames en faveur de ses patrons de St-Pétersbourg augmentent le nombre des admirateurs du bourreau de la Pologne. Mais, après tout, chacun est libre de perdre son argent.

Les espions russes à l'étranger correspondent, non-seulement avec l'ambassadeur ou l'envoyé de leur nation, mais encore avec St-Pétersbourg directement. C'est au ministre de la police qu'ils font leurs rapports sur la conduite des diplomates auxquels ils sont censés obéir, et sur leurs propres confrères; car cette police doit aussi, d'après ses instructions, s'espionner elle-même; de telle sorte que les mouchards sont tout les premiers surveillés, gardés à vue et dénoncés.

Les Russes qui voyagent à l'étranger n'ignorent pas que toutes leurs actions, que toutes leurs paroles seront connues à St-Pétersbourg. Mais, quand ils se voient au milieu d'une nation libre, ils se laissent aller au plaisir de parler à cœur ouvert. Ils ont devant eux trois ou quatre années d'indépendance, et ils en jouissent complétement, se dédommageant ainsi de la contrainte qu'ils s'imposent dans leur pays. Ce n'est que lorsque arrive le moment de retourner en Russie qu'ils commencent à réfléchir aux imprudences qu'ils ont commises; ils savent que la police de l'empereur est informée de tout ce qu'ils ont pu dire ou faire de contraire au catéchisme d'un bon Russe, et qu'à leur arrivée dans leurs foyers, ils risquent d'être exilés. Qui sait même si quelque ennemi ne les a pas calomniés, pour attirer sur leur tête des châtiments terribles? Aussi quittent-ils les pays où ils ont séjourné, avec une tristesse qu'ils ne peuvent dissimuler. Si, dans la crainte des persécutions, ils se décidaient à rester hors de leur patrie plus que le temps de rigueur, leur fortune serait confisquée, aux termes de la loi, et ils se verraient à jamais séparés de leur famille. Il faut donc, bon gré, mal gré, que les absents retournent chez eux, et c'est toujours, on le conçoit, à cœur défendant. — Inspirez

donc à un peuple des sentiments patriotiques avec un pareil système!

De tout temps le gouvernement russe a entretenu en France des espions de haute volée. On se rappelle, entre autres, le comte Czernicheff, qui, pendant le règne de Napoléon, acquit chez nous une si déplorable célébrité. Ce personnage avait des manières parfaites, une grande assurance, l'habitude des matières politiques, et ne manquait pas d'instruction. En homme habile et qui sait son monde, il s'appliqua d'abord à se concilier la sympathie des femmes. Il se montrait fort empressé auprès d'elles, leur débitait force madrigaux et bouquets à Chloris, prenait, au besoin, le langage passionné d'un homme violemment épris, employait en un mot tous les moyens de séduction usités à cette époque en matière de galanterie. Même, pour compléter ses conquêtes, il avait eu l'idée d'introduire dans les salons de notre capitale la *Mazurka*, qu'il dansait avec une grâce irréprochable. Cette heureuse importation avait fait fureur et singulièrement accru l'influence du comte russe sur son entourage féminin. Lorsque M. de Czernicheff paraissait à la cour de l'empereur, les dames d'honneur avaient peine à dissimuler leur émoi, et plus d'une enviait en secret la faveur d'une invitation à danser ou seulement d'un compliment sorti de la bouche du Céladon cosaque. Mais tandis qu'on le supposait uniquement préoccupé du désir de plaire et d'aimer, il ne perdait pas un instant de vue sa mission d'espionnage; il étudiait la politique de Napoléon, en pénétrait les secrets, arrachait à ses maîtresses la révélation des confidences de leurs maris, et se faisait initier par elles aux mystères dont la connaissance importait le plus à ses patrons. Ce qui lui échappait au boudoir, il cherchait à le retrouver dans les salons. D'après son propre aveu, ce fut au milieu des fêtes et des bals qu'il devina le projet de l'expédition contre la Russie. Quand il dansait, il avait toujours le soin de se placer auprès des groupes auxquels se trouvaient mêlés soit des diplomates, soit des hommes d'État. Valsait-il, ou exécutait-il une Mazurka, il s'arrêtait de temps en temps, comme pour reprendre haleine, devant des personnages éminents qui, le supposant tout entier à sa frivole occupation, ne craignaient pas de laisser échapper de ces mots qui disent tant de choses. Un lambeau de conversation, un fragment de phrase, la moindre indiscrétion, lui en apprenaient assez pour lui permettre de soupçonner la vérité tout entière ; et c'est ainsi qu'il arriva à la connaissance des préparatifs de la campagne de 1812. D'infâmes intrigues tramées dans l'intérieur d'un de nos ministères lui procurèrent les plans de la guerre. On sait le dénoûment de ces criminelles manœuvres[1]. On se rappelle aussi le cri

[1] Michel, employé dans le bureau de l'habillement des troupes, administration de la

d'indignation qui poursuivit le noble comte lorsque son véritable caractère fut connu.

De nos jours, on n'ignore pas que c'est une femme, une princesse

guerre, avait depuis plusieurs années des relations avec les agents russes. Il avait été embauché par M. d'Oubril, secrétaire de la légation russe à Paris. Les notes qu'il communiqua à ce diplomate sur l'état des divisions militaires de la France, sur le nombre de nos troupes et sur nos ressources matérielles, furent pour la Russie des indications précieuses pour entreprendre la guerre de 1805, terminée si glorieusement pour nous par la bataille de Friedland.

Plus tard, Michel renoua ces relations et fit de nouvelles communications au comte Tolstoï, ambassadeur moscovite, qui avait pour secrétaire le comte de Nesselrode. C'était ce dernier qui recevait des mains de Michel les renseignements qu'il avait à fournir. Ces notes, le misérable les rédigeait lui-même, ou les obtenait de deux de ses collègues de la guerre, les sieurs Saget et Salmon, qu'il avait séduits, ainsi qu'un nommé Mosès, garçon de bureau. Celui-ci communiquait à Michel un carnet contenant deux fois par mois la situation de nos forces militaires, et destiné à être soumis à l'empereur seul. Tout ce qui avait rapport à l'armée d'Allemagne, la liste des officiers, l'état de situation des troupes, l'effectif des régiments, etc., était révélé par Michel aux agents russes, qui payaient grassement ses services.

M. de Nesselrode, rappelé en Russie, légua Michel à M. Krafft, nouveau secrétaire de l'ambassade. C'était en 1811. Michel donna à l'espion russe des documents, dont un seul lui valut une somme de 6,000 francs. Bientôt le comte de Czernicheff, dont nous avons parlé, arriva à Paris. Muni des instructions de M. d'Oubril, il se mit en rapport avec Michel, à l'insu de Krafft, du moins en apparence. Michel remit à M. de Czernicheff, entre autres documents, l'état général de la situation des corps de toutes armes composant la garde impériale. Le noble comte avait aussi chargé Michel de corrompre quelques employés des bureaux de l'état-major de l'armée d'Allemagne, pour en obtenir le secret de nos opérations. Il lui avait donné mission d'offrir, jusqu'à 400,000 francs à M. Salamon, pour avoir connaissance d'un important travail que cet employé supérieur faisait sur le mouvement des troupes dans les bureaux du prince de Neufchâtel, major général des armées françaises.

Toute les fois que le traître paraissait éprouver quelques remords, M. de Czernicheff le menaçait de le dénoncer s'il ne continuait pas à le servir. Ses importunités ne laissaient pas un instant de répit à Michel; il exerçait sur lui un empire irrésistible, et obtenait tout de lui, moitié par séduction et par l'appât de l'argent, moitié par intimidation. Ce furent les renseignements arrachés par ce personnage à la criminelle complaisance de son complice qui permirent au gouvernement moscovite de calculer les chances de succès ou d'avortement de l'expédition projetée contre la Russie, et le mirent à même de proportionner ses ressources aux forces qui allaient marcher sur Moscou.

Toutes ces trahisons furent enfin découvertes. Un procès criminel eut lieu en 1812. Michel fut condamné à mort; Saget au carcan et à l'amende. Salmon et Mosès furent acquittés. Saget avait été défendu par Me Dupin aîné.

Michel fut exécuté dans le mois de mai de la même année.

Le comte de Czernicheff est aujourd'hui un des favoris de l'empereur Nicolas. Dandy suranné, il semble se rappeler à la cour de son maître, le rôle de papillon qu'il joua avec tant de supériorité dans les salons de notre aristocratie impériale. Seulement ses ailes sont quelque peu alourdies, et il ne danse plus la Mazurka. S'il appartient toujours à la haute police de son pays, nous ne pouvons que féliciter l'autocrate d'avoir à son service un homme qui a porté au plus haut degré de perfection la science de l'espionnage et de la corruption politique.

russe, qui est chargée à Paris de la partie la plus délicate, peut-être la plus importante, de la police autocratique. Ce diplomate en jupons est plus utile à son gouvernement que l'ambassadeur lui-même. Son habileté s'est signalée dans mainte circonstance; aussi nos hommes d'État redoutent-ils beaucoup plus sa pénétration et sa grande habitude de l'espionnage que l'astuce de ses honorables confrères masculins.

Il faut encore signaler chez nous une police russe dont l'objet est tout spécial. Celle-ci a pour instruction de se tenir à l'affût de toutes les inventions nouvelles dans les arts et l'industrie, et de surprendre le secret des inventeurs pour le confisquer au profit de la Russie. Elle a un chef qui porte le titre de *chargé d'affaires du ministère impérial des finances.* Il y a quelques années, c'était le baron de M......., qui remplissait ces fonctions, dévolues aujourd'hui à un personnage dont il nous serait tout aussi facile de donner le nom et même l'adresse. En apparence, cette police doit protéger les arts et l'industrie, faire accroire à nos fabricants que la Russie apprécie mieux qu'aucun autre gouvernement le génie et le mérite, qu'elle favorise le progrès, récompense les œuvres utiles et adopte pour enfants tous les hommes de talent qui lui confient le soin de leur avenir. Le but occulte et réel, le voici : la Russie veut rivaliser avec nos manufactures, et, pour cela, elle trouve commode de nous voler nos procédés nouveaux. Ses agents accablent nos industriels de flatteries et de promesses, les séduisent par un pompeux étalage de titres mensongers, s'insinuent dans leur intimité, et finissent souvent par leur arracher la révélation de leurs plus sûrs moyens de fortune. Plusieurs de nos compatriotes, que nous connaissons, ont été victimes de cette rouerie. Ils se sont empressés d'expliquer jusque dans leurs moindres détails toutes les parties de leurs établissements, et les ressorts cachés de leur prospérité. Quelque temps après, ils ont su que la Russie avait profité de leurs indiscrétions. Entre autres faits à l'appui, nous savons positivement que tout récemment un Russe, abusant de la confiance d'un homme aussi naïf que crédule, s'est fait livrer le secret d'un nouvel appareil de chauffage, qui a été confectionné à St-Pétersbourg.

Avis à notre industrie!

Ce chapitre peut se résumer en ces quelques mots :

Un gouvernement despotique régissant une société abrutie par l'esprit de caste, ayant pour instruments une armée d'administrateurs corrompus, et une police dont l'immoralité peut être citée comme un phénomène unique ; tel est le spectacle que nous offre la Russie considérée dans ses institutions.

Ces institutions ne sont pas toutes mauvaises en elles-mêmes. Il

en est, nous l'avons déjà dit, qui méritent approbation. Mais dans l'application, elles deviennent détestables, parce que la nation qu'elles sont destinées à régir est profondément gangrenée, et qu'ici les hommes manquent aux institutions, au rebours de bien des pays où ce sont les institutions qui font défaut. La meilleure idée, la plus heureuse conception seront toujours destinées à avorter avec de pareils instruments d'exécution. Sans doute il y a toujours et partout une certaine influence des institutions sur les mœurs, des lois sur les hommes. Mais quand un peuple est démoralisé au point de ne pas permettre le libre développement d'une institution, comment celle-ci pourrait-elle réagir sur la nation pour laquelle elle a été conçue ?

Cette immoralité est telle, en Russie, qu'elle se montre plus forte que les sentiments qu'on jugerait les plus propres à la combattre et à la dompter. Le sentiment du patriotisme et de l'honneur, par exemple, qui devrait exister dans les armées et dans la marine de cet empire, est, par ce phénomène peut-être sans autre analogue, impuissant à dominer ce mal incurable; et même il s'efface tellement devant cette action toute-puissante, qu'on peut dire qu'il s'annihile complétement. On trouve dans l'armée et dans la marine la même vénalité, la même bassesse que dans les administrations. Depuis le colonel d'un régiment jusqu'au plus humble cornette, tout le monde pille, vole et mendie. Le péculat et la concussion sont érigés en système, et dûment organisés. Nous avons connu un jeune Français, issu d'une famille aristocratique, et qui, grâce à ses opinions légitimistes, avait obtenu un grade supérieur dans l'armée russe. L'empereur crut lui être très-agréable en lui donnant un commandement dans une ville de province. Il fut fort surpris d'apprendre que l'officier refusait de se rendre à son poste. Il le manda auprès de lui, le questionna sur le motif de son refus, et en obtint la réponse suivante : « Sire, je ne pourrais remplir les fonctions que vous avez bien voulu me conférer qu'en imitant l'exemple de tous les officiers de votre armée, qui ne vivent que de vol et de brigandages. Si je voulais m'abstenir, je serais en butte à l'admadversion et de mes supérieurs dont j'aurais l'air de blâmer la conduite, et de mes subordonnés dont je ne pourrais m'empêcher de punir les écarts. Permettez donc que je refuse une position dans laquelle je ne saurais rester honnête homme à moins de m'exposer à des ressentiments implacables. » L'empereur se tut, et donna à notre compatriote un emploi à St-Pétersbourg.

Quand les officiers ne peuvent se suffire avec le produit de leurs rapines, ils mendient. Oui, ils mendient, ils tendent la main aux passants, et ne rougissent pas d'accepter la plus petite aumône. Cela est incroya-

ble, mais c'est la vérité, et mille témoins sont là pour l'affirmer avec nous. L'étranger nouvellement arrivé en Russie reste stupéfait en voyant dans la rue un officier portant les épaulettes de capitaine et une brochette de décorations, l'accoster et lui demander quelques roubles. Nous avons même vu des officiers d'un grade élevé supplier des négociants et des seigneurs de leur donner quelques assignats, disant qu'ils n'avaient pas assez pour vivre. Bien des fois, en passant devant l'hôtel du gouverneur de Moscou, nous avons entendu le grenadier en sentinelle à la porte du palais, implorer notre commisération de l'air le plus piteux. La première fois que cela nous arriva, le rouge nous monta au front, et nous crûmes que le soldat se moquait de nous ; mais nous ne tardâmes pas à acquérir la preuve que c'était là une habitude générale. Que penserait-on en France d'un militaire qui oserait mendier? Et si un officier de notre armée s'abaissait à ce point, y aurait-il parmi ses camarades assez de mépris pour punir une pareille ignominie? En Russie, on trouve cela tout simple; et l'on tolère bien d'autres scandales dont nous aurons à parler plus loin.

Mêmes brigandages, mêmes déprédations, mêmes turpitudes dans la marine russe. Et ce n'est pas seulement dans les bureaux de l'administration que se passent ces choses honteuses, non ; les chefs des forces navales sont eux-mêmes atteints de cette peste morale. Ils donnent l'exemple de l'improbité, et trouvent des imitateurs dans tous ceux de leurs inférieurs qui sont en position de faire le mal. Nous pourrions citer à l'appui d'innombrables faits tellement monstrueux, qu'on refuserait d'y ajouter foi et qui pourtant sont vrais. Tout le monde sait à St-Pétersbourg, et l'empereur n'ignore pas, que tout ce qui concerne la marine de l'État, construction des bâtiments, approvisionnement des équipages, fourniture des agrès, artillerie même, est l'objet d'un trafic clandestin, dont profitent les plus hauts fonctionnaires de l'administration et de la flotte. L'empereur Alexandre le savait bien, lui qui disait en parlant de ses marins : « Ils me voleraient jusqu'à mes vaisseaux de ligne, s'ils savaient où les cacher. » Quelque temps après son avénement au trône, Nicolas, saisi d'un bel accès d'indignation, chargea une commission spéciale de faire une enquête sur les vols dont l'arsenal maritime de Cronstadt avait été longtemps le théâtre. La nuit même qui précéda le jour où ce comité devait commencer ses travaux, le feu prit à l'arsenal et toutes les traces des concussions des employés disparurent. Il faut convenir que voilà un hasard bien opportun, et que jamais incendie ne vint plus à propos. Mais les flammes n'avaient pas tout détruit. En parcourant les ruines, on trouva un certain nombre de pièces de canon, qui, d'après

l'inscription qu'elles portaient, furent reconnues pour avoir appartenu à un navire de guerre récemment perdu dans le golfe de Finlande. Or, le capitaine de ce bâtiment avait déclaré n'avoir pu rien sauver, ni de son artillerie, ni de ses munitions. Par quel miracle les canons se trouvaient-ils à Cronstadt? C'est que l'honnête officier avait tout bonnement laissé son artillerie à terre pour la vendre, et était allé perdre le navire sur la côte, afin d'éviter tout soupçon fâcheux [1]. Sous le règne d'Alexandre, pendant que la flotte russe était retenue en otage par les Anglais, les officiers vendirent tout ce qu'ils avaient à bord, y compris voiles, câbles, armes et cordages. Ceci fut connu de tout le monde en Angleterre.

Vous vous indignez, n'est-ce pas? Vous trouvez tout cela révoltant, horrible; vous êtes prêt à crier au mensonge?... Ne l'avons-nous pas dit dans les premières pages de ce livre? Nous sommes ici en pays de merveilles; ce qu'on croirait impossible se voit en Russie, et se tolère on ne peut mieux. Le voyageur marche de surprise en surprise, et c'est surtout en matière de bassesse et d'immoralité qu'il voit du nouveau. Règle générale, en fait de turpitudes, croyez qu'il n'est rien d'impossible de la part des fonctionnaires russes. Quand vous serez bien convaincu de ceci, vous conviendrez avec nous que les accusations les plus invraisemblables contre ces personnages peuvent être fondées.

Essayez donc de réformer de pareilles mœurs! L'esprit le plus éminent et le plus énergique y perdrait son génie et ses forces. On ne relève pas, par la volonté d'un seul homme, une nation aussi bas tombée. Pierre le Grand a échoué contre cette œuvre impossible. Cet homme, qui ne reculait ni devant le sang versé, ni devant les sacrifices de tout genre pour venir à bout de ses projets, s'efforça vainement de mettre un terme à la vénalité qu'il avait trop bien observée dans son empire. Il la combattit avec le knout et la hache; il fit fouetter publiquement sa propre sœur pour avoir trafiqué de la faveur impériale; il persécuta, punit sévèrement, fit périr des coupables; rien n'y fit; et tandis qu'il cherchait à atteindre la corruption jusque dans ses racines, son favori, Menchikoff, acceptait des mains de Mazeppa le prix d'une complaisance, qui devait avoir pour but d'endormir le tzar sur les desseins de l'audacieux chef de Cosaques.

[1] C'est surtout à Cronstadt que les employés du gouvernement s'en donnent à cœur joie. Douane, police, chefs de l'arsenal, y ont leurs coudées franches et pillent à l'envi. — Un jour un incendie se déclara dans cette île. Le major de police ne put mettre un seul cheval à la disposition des pompiers, et les flammes firent de grands ravages. Ce même major s'était pourtant fait allouer quelque temps auparavant une forte somme pour achat de chevaux destinés au service des pompes. L'empereur, instruit de ce fait, destitua le voleur, ce qui n'empêcha pas son successeur de recevoir des pots-de-vin dès son entrée en fonctions.

L'empereur Nicolas a bien quelquefois sévi contre des coupables ; mais ces exemples n'ont jamais produit aucun résultat. D'ailleurs la colère impériale n'atteint le criminel que lorsque l'opinion publique révoltée rend l'impunité impossible. Quand un fait de concussion ou de vol fait scandale, quand tout le monde en parle, et qu'il n'y a plus moyen de feindre l'ignorance, alors seulement l'autocrate intervient et frappe le fonctionnaire prévaricateur. Mais il n'y a jamais qu'un seul individu atteint; tout le reste de la tourbe officielle rit du malheur du confrère sacrifié, considère l'acte de justice de l'empereur comme un simple accident, et continue son trafic, en ayant seulement le soin d'agir le plus clandestinement possible. On a vu des employés destitués pour malversation, et le lendemain même de leur déconfiture, leur successeur commettre le même délit; comme ces filous qui, en pleine audience d'un tribunal correctionnel, volent leur voisin. Et croit-on qu'il n'existe pas en Russie de lois contre la concussion et la vénalité? Il y en a, au contraire, et de très-rigoureuses. La législation n'est donc pas désarmée vis-à-vis des coupables. Mais elle n'est pas appliquée. L'empereur la laisse dormir, et ne s'en sert que dans les cas extraordinaires, c'est-à-dire quand il ne peut faire autrement.

Élever les salaires serait, nous le répétons, insuffisant. Mais il en faudrait faire l'essai et les empereurs russes ne s'y résigneront jamais, parce qu'il faudrait distraire des revenus de l'empire de quoi décupler les traitements de tous les employés sans exception [1]. Il y aurait un moyen probablement plus efficace, mais auquel les tzars auront encore moins recours. Ce serait de laisser s'établir une presse indépendante, qui flétrirait les désordres dont le monde officiel offre l'affligeant spectacle, et qui combattrait avec l'arme si puissante du mépris public l'hydre redoutable de la corruption. Nous n'avons pas besoin de dire que nous n'attribuons à ceci qu'une valeur théorique ; car pour les autocrates le remède serait pire que le mal, et ils en seraient beaucoup plus effrayés que de la démoralisation de leurs sujets, démoralisation qui, après tout, n'est pas sans avantage pour le despotisme tel qu'il est exercé en Russie.

La réflexion la plus naturelle après tout ce que nous venons de dire,

[1] Les objets de luxe, en Russie, sont d'un prix exorbitant, parce qu'ils viennent tous de l'étranger. Les employés supérieurs, qui aiment leurs aises tout autant que les grands seigneurs, et qui, d'ailleurs, sont obligés à une certaine représentation, devraient recevoir un traitement en rapport avec les besoins de leur existence. Cependant leurs appointements sont encore ce qu'ils étaient il y a un demi-siècle. Or, il faut observer que le rouble de papier n'a plus que les deux septièmes de sa valeur primitive; et les employés sont payés en papier.

c'est qu'une société rongée par des plaies aussi honteuses est bien malade, et qu'un pareil empire est bien faible. Là où les institutions sur les quelles s'appuie l'action gouvernementale sont annihilées par le mauvais vouloir ou l'infamie des citoyens, il y a pour l'Etat péril incessant. Quand la force, qui s'est concentrée dans la tête du colosse, vient à lui manquer, le reste du corps étant paralysé, plus d'espoir de salut.

Cette vérité, tout élémentaire qu'elle est, paraît échapper à la sagacité des autocrates. Mais le pouvoir despotique est toujours si plein de lui-même, qu'il se croit sûr de l'avenir comme du présent. L'empereur de la Chine s'est cru invincible jusqu'au jour où une poignée d'Européens a dispersé ses armées et escaladé les remparts de ses capitales. Le tzar Nicolas rirait au nez de celui qui oserait lui dire que son empire n'est pas le plus fortement constitué du monde entier. — A la bonne heure! Mais c'est à nous de nous réjouir de l'aveuglement obstiné des despotes. *Quos Deus vult perdere, prius dementat.*

Continuons notre examen de détail, et voyons jusqu'où s'étend, dans ce pays, l'épidémie de la corruption.

CHAPITRE VIII.

LÉGISLATION. — JUSTICE.

—

PRISONS. — SIBÉRIE.

Qu'est-ce que la loi en Russie. — Législation confuse. — Appréciation du grand œuvre législatif de l'empereur Nicolas; digeste russe. — Observations sur la loi civile et sur la loi pénale russe. — Organisation des tribunaux. — Les juges, les procédures; effrayante consommation de papier timbré. — Toujours le huis clos. — Singulier jugement. — Vénalité de la magistrature. — La justice n'existe pas pour les serfs. — Une victime de la justice russe. — Histoire de la captivité de M. Louis Pernet, d'après les pièces officielles: arrestation de M. Pernet; il est jeté dans un cachot; scènes horribles dont il est témoin; supplice des baguettes dans l'intérieur de la prison; le captif change de prison; conduite du consul français à l'égard de M. Pernet; mise en liberté du prisonnier; il est appelé à St-Pétersbourg; hypocrisie d'un haut fonctionnaire; scène burlesque; faiblesse de l'ambassadeur français vis-à-vis du gouvernement russe; entrevue de M. Pernet avec le ministre de la police; autre scène burlesque; appréciation de la conduite de M. de Barante; lettre du comte de Benkendorff à cet ambassadeur; motif présumé des persécutions dont M. Pernet fut victime. — L'exil. — Coup d'œil sur la Sibérie; aspect du pays, climat. — Froid horrible; détails curieux. — Aurores boréales. — Origine de la déportation en Sibérie. — Départ de la chaîne des condamnés. — Organisation des exilés. — Code pénal de la Sibérie; analyse d'un ukase impérial à ce sujet. — Situation des différentes catégories de déportés; leurs souffrances; détails sur le travail des mines. — Exilés célèbres: le prince Menchikoff, le maréchal Munich, M. et Mme Lestoc, le président Kotzebue; les prisonniers français; les Polonais et les Circassiens.

Depuis Iaroslaf qui dota la Russie du premier code écrit, et qui régna au commencement du onzième siècle, jusqu'à Nicolas Ier, autocrate actuel, les Russes ont toujours eu une législation qui, à elle seule, suffirait pour attester l'état de barbarie où ils croupissent depuis si longtemps. Les lois qu'Ivan III, Ivan IV et Alexis Makhaïlowitch, firent successivement réunir en recueil, étaient un mélange informe de droit germanique, de droit romain, de législation byzantine, de coutumes tatares, et de traditions indigènes. Après Pierre le Grand, plusieurs commissions

nommées par les empereurs furent employées à la confection d'un code régulier. On compta jusqu'à dix de ces comités, qui ne firent guère qu'ajouter au désordre qui existait déjà. Ils laissèrent leur tâche incomplète, et Nicolas s'est chargé de la terminer.

En Russie, la loi est tout simplement la formule écrite de la volonté de l'empereur. Avant Pierre Ier, les souverains étaient obligés de consulter les boyards pour décréter une loi ; mais depuis le règne de cet autocrate, les ukases émanent de l'empereur seul. Ce qu'un caprice a dicté, un caprice peut le défaire. Aussi les ordonnances impériales sont-elles innombrables. Et cependant elles ne s'abrogent pas les unes les autres, alors même qu'elles se contredisent. A moins que l'abrogation ne soit formellement exprimée par le souverain, tous les ukases subsistent tels quels, et c'est aux tribunaux à se tirer d'affaire au milieu du dédale inextricable qu'offrent toutes ces lois hétérogènes, disparates, souvent radicalement contradictoires. Quelle bonne fortune pour les juges prévaricateurs qu'un pareil chaos législatif ! Il semble réellement que les tzars aient voulu encourager la vénalité de la magistrature en lui offrant mille facilités d'échapper aux prescriptions de la loi. Et Dieu sait, cependant, qu'elle n'avait pas besoin de stimulant pour devenir le corps judiciaire le plus vil et le plus méprisable qu'il y ait au monde.

L'empereur Paul, dans son humeur fantasque, abusa singulièrement du pouvoir de décréter des lois. Il en faisait à tout propos, sur les sujets les plus futiles, voire les plus ridicules, comme sur les choses les plus importantes. Les chapeaux ronds et les bottes à revers lui déplaisaient, un ukase solennel les proscrivit ; il régla aussi par ordonnance impériale le genre de coiffure qu'il entendait faire adopter par ses sujets et par les étrangers résidant en Russie. De même pour une foule de menus détails tout à fait indignes de l'attention d'un souverain. Ce serait une collection curieuse et d'un parfait comique que celle qui offrirait réunies les facéties législatives de cet autocrate. S. M. Nicolas ne s'est pas privée du coupable plaisir de prostituer la majesté de la loi à de frivoles caprices, et l'on trouverait sans peine dans les ukases émanés de son omnipotence, de graves prescriptions sur la manière de couper ses moustaches, et sur d'autres objets de la même portée.

Toutefois, c'est l'autocrate actuel qui a eu l'idée la plus raisonnable en fait de législation. Car c'est à lui qu'appartient le mérite d'avoir, non pas codifié, mais colligé l'énorme masse des lois russes en un tout passablement complet. En 1826, il ordonna qu'on formât une espèce de digeste composé de tous les ukases en vigueur. Le comité chargé de ce travail avait pour mission de supprimer toutes les lois tombées en désuétude,

d'élaguer les répétitions inutiles et les doubles emplois; de résumer en une seule ordonnance la matière de plusieurs ukases sur le même objet; de choisir entre des règlements contradictoires celui dont la date était la plus récente, etc.

Ce grand œuvre a été exécuté, et il en est résulté une série de quarante-cinq volumes in-4°, contenant les lois russes depuis 1649 jusqu'au 12 décembre 1825. La première partie comprend 30,920 lois, règlements, traités et actes divers, formant quarante volumes; la deuxième se compose d'une table chronologique qui est en quelque sorte un dictionnaire juridique de la Russie; la troisième donne les états du personnel et des dépenses administratives ainsi que les tarifs depuis 1711 jusqu'en 1825, au nombre de 1351; la quatrième offre les plans et dessins servant de commentaire ou d'explication aux diverses lois. Nicolas voulut, en outre, qu'on formât une seconde collection consacrée aux lois et actes de son règne à partir du 12 décembre 1825. Les lois antérieures à 1649, et qui sont tombées en désuétude, durent constituer une série à part sous le nom de *lois anciennes*. Commencée en 1828, l'impression de ce travail a été terminée le 1er mars 1830. On avait dû compulser 3,396 livres de lois. Les quarante volumes de texte et le tome contenant la table chronologique comprennent 5,284 feuilles d'impression. Le prix de la collection est de 500 roubles assignation, ou environ 500 francs.

L'ordonnance relative à cette codification portait que chaque année il serait publié un supplément pour les nouvelles ordonnances; cinq ou six nouveaux volumes ont déjà paru; de telle sorte que, si le nombre des lois russes s'accroît dans la même proportion, dans un demi-siècle la collection sera augmentée d'une quarantaine d'in-quarto, et la vie d'un homme ne suffira pas pour lire et étudier tant soit peu cet épouvantable fatras.

Ainsi l'empereur Nicolas, placé par de maladroits courtisans sur le même rang que Napoléon pour avoir doté son pays d'un code régulier, n'a fait autre chose qu'une compilation, qu'un digeste, que le premier administrateur venu, assisté de quelques commis, eût pu faire tout aussi bien. Certes, on ne peut nier l'utilité de ce recueil pour la Russie qui, jusqu'alors, avait une multitude innombrable de lois sans ordre et sans classification; mais combien ne resterait-il pas encore à faire pour rendre ce compendium juridique quelque peu respectable! Croit-on que la révision de soixante mille ordonnances, et l'examen de 3,396 livres de lois, aient pu se faire *en deux ans* avec assez de soin et d'attention pour que le résultat puisse être accepté comme véritablement sérieux? Et par qui cette difficile et fatigante besogne a-t-elle été exécutée? Par des hommes

qui n'avaient aucune des qualités qui doivent distinguer les jurisconsultes. On peut donc dire qu'à l'heure qu'il est, la Russie en est encore à espérer un législateur qui fasse luire la lumière dans les ténèbres de ses lois civiles et criminelles. Elle est sous ce rapport, comme sous tant d'autres, dans l'enfance sociale.

Il ne serait peut-être pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur la législation russe ; mais un pareil examen nous entraînerait dans des détails incompatibles avec la nature du présent ouvrage. Les quarante-cinq volumes que nous avons sous les yeux et dont nous avons eu la patience de parcourir une bonne partie, exigeraient un commentaire beaucoup trop long pour pouvoir figurer ici. Nous nous bornerons donc à quelques observations de détail.

La loi civile russe, autant qu'il est possible de pénétrer son caractère et ses tendances au milieu de l'obscurité qui l'environne, porte l'empreinte profonde de la société à demi barbare pour laquelle elle a été faite. Le *privilége* s'y montre à chaque instant, et la féodalité y a laissé sa trace en mille endroits ; témoin, entre autres, cette disposition qui n'accorde aux filles que la quatorzième partie de l'héritage des père et mère et abandonne tout le reste aux garçons. Tout ce qu'un état social fondé sur l'esprit de caste peut inspirer au législateur, s'y trouve reproduit. L'esclavage et ses hideuses conséquences y apparaissent à chaque ligne. La portion la plus nombreuse et la plus utile de la population y est considérée comme immeuble par destination ; à l'autre est exclusivement réservé le droit de propriété et tous les avantages qui en découlent. Par intervalles, on aperçoit quelques déviations du principe fondamental, quelques concessions faites aux esclaves, quelques larcins tentés au détriment de la noblesse ; mais presque toujours le correctif arrive un peu plus loin ; de sorte qu'on peut surprendre dans le digeste russe les preuves flagrantes des révoltes des empereurs contre la puissance de l'aristocratie, et des réactions de celle-ci contre la mutinerie intermittente du souverain. Peu à peu cependant les tzars ont empiété sur les droits de la classe noble, au point de neutraliser quelques-uns de ses monopoles. Ainsi la confiscation, et l'organisation de la banque impériale, espèce de mont-de-piété à l'usage des seigneurs, ont porté une atteinte profonde au droit exclusif de propriété.

Les bizarreries ne sont pas moins nombreuses dans la loi pénale ; et ici elles ont un caractère et une portée beaucoup plus graves que dans la loi civile. On remarque tout d'abord la suppression de la peine capitale, excepté pour le crime de lèse-majesté. Cette peine est remplacée par le knout, la marque au visage, la mort civile et l'envoi aux mines de Sibé-

rie. On se tromperait si l'on considérait ce trait caractéristique de la législation russe comme une preuve de l'adoucissement des mœurs. C'est une affaire de convenance politique et d'utilité générale, voilà tout. Il semble plus à propos au gouvernement de peupler les déserts de la Russie asiatique que de faire périr les criminels ; c'est là tout le secret de cette abolition de la peine de mort. D'ailleurs, le knout tue quelquefois et presque à volonté ; il tue, nous l'avons dit, sournoisement, lâchement, au gré du juge ou du bourreau. Quant à l'envoi aux mines, il n'est autre chose qu'une combinaison de l'exil et des travaux forcés, qui, dans les pays civilisés, remplacent quelquefois *isolément* et non *cumulativement* le supplice capital. Et quel exil ! Il est vrai que les plaintes des condamnés n'arrivent pas jusqu'au public ; elles ne parviennent pas même aux oreilles du tzar ; les rares exilés qui reviennent de cette terre maudite gardent un silence significatif sur ce qu'ils ont souffert et sur ce qu'ils ont vu. S'ils font des confidences à quelques amis ou à leurs proches, ceux-ci les gardent prudemment pour eux, sachant bien qu'une indiscrétion les exposerait à prendre la place de celui qui revient de l'exil. Mais de ce mystère même, on peut conclure que la Sibérie est un enfer dont le séjour, pour certains condamnés, est pire que la mort, dont on leur a *humainement* fait grâce.

La déportation dans ce pays n'est pas trop dure pour certains crimes, si l'on reconnaît à la société le droit, très-problématique, de se venger d'un coupable et de le faire souffrir. Mais ce châtiment devient odieux par l'abus qu'on en fait. L'échelle des peines n'existe pour ainsi dire pas en Russie : le parricide est puni du knout et transporté à perpétuité en Sibérie ; le banqueroutier, convaincu d'avoir frauduleusement soustrait la moindre somme à ses créanciers, est condamné au fouet et également envoyé pour le reste de ses jours au delà de l'Oural. Or, la principale différence entre le *plett* (le fouet) et le knout, c'est que le knout est administré en public, et le plett entre les murs de l'établissement ou *siége* des maîtres de police. Du reste, le fouet est à peu près aussi lourd et aussi meurtrier que le knout, et quand le bourreau le veut bien, l'un n'est pas moins douloureux que l'autre. Il est vrai que, rendus au lieu de leur exil, les deux coupables ne sont pas traités de même. Mais pour le public qui voit deux hommes envoyés en Sibérie, la peine est identique, et l'effet moral de la loi sur la population est manqué. Par suite de cette absence de gradation dans les châtiments, il y a en Sibérie une multitude de malheureux qui auraient dû tout au plus être condamnés à la prison ou à l'amende. Quand on songe d'ailleurs que l'homme le plus innocent peut, sur la dénonciation calomnieuse d'un misérable, être arrêté, et expédié,

sans jugement, sans explication, dans cette affreuse contrée, pour y rester toute sa vie, on ne peut s'empêcher de frémir d'horreur en pensant à l'usage que la législation russe autorise à faire de la déportation.

Sur certains points, la loi pénale russe est assez douce ; sur d'autres, elle est d'une sévérité révoltante. Il n'est pas rare d'y trouver des principes qui rappellent la barbarie du moyen âge et le culte législatif de certains peuples pour le talion. La loi sur la diffamation en est un exemple curieux : si l'accusateur ne peut prouver le crime ou le délit qu'il impute à son adversaire, il est lui-même condamné à la peine qu'aurait subie l'accusé si le fait avait été démontré.

L'emprisonnement pour dettes existe en Russie, mais le *maximum* de la peine est de trois mois. Cette pénalité est, d'ailleurs, illusoire à l'égard des grands seigneurs, car personne, russe ou étranger, n'oserait poursuivre un débiteur appartenant à la noblesse. Voilà comment nombre de lois russes, toujours en vigueur, sont transgressées dans la pratique. Elles le sont presque toutes en ce sens, que le juge prononce dans la majorité des cas, non suivant sa conscience et ses lumières, mais suivant ses passions et le sordide intérêt qui le guide. Ceci nous amène naturellement à parler des tribunaux, et de la manière dont on y rend la justice.

Le premier degré de juridiction est le tribunal d'équité, qui répond à nos justices de paix, et qui a pour mission de défendre les intérêts des mineurs et des interdits, de veiller à ce que les détentions préventives ne se prolongent pas plus que de raison, et à ce que les procédures criminelles ne durent que le temps strictement nécessaire pour l'instruction et les débats. Voilà d'utiles et nobles attributions, mais les juges font en sorte que leurs fonctions deviennent plus nuisibles qu'efficaces. — C'est ainsi que dans ce malheureux pays, tout est donné aux apparences. Presque tout est brillant, séduisant même à la surface ; mais allez au fond, et vous ne trouverez que mensonge. C'est une terre dont la superficie offre l'aspect de la fertilité, et dans laquelle il n'y a pas beaucoup à creuser pour rencontrer le tuf.

Des tribunaux de première instance sont établis dans les arrondissements. Une haute cour décide en appel sur les affaires contentieuses où il s'agit d'une valeur au dessous de 2,500 roubles. En matière criminelle ses arrêts sont définitifs et souverains. Le sénat sert de cour suprême, et prononce en dernier ressort.

Comment sont composés ces divers tribunaux ?— D'individus que leurs antécédents et leur ignorance rendent radicalement impropres aux fonctions de la magistrature. Loin de chercher des hommes compétents, on

donne les places de juge à d'anciens militaires, à des gens qu'aucune étude spéciale ne dispose à l'exercice de cette noble mais difficile profession. Des hommes compétents ! Où en trouverait-on en Russie ? Il n'existe ni école de droit, ni aucune institution destinée à faciliter l'étude de la législation monstrueuse empilée dans les cinquante volumes dont nous avons parlé. Et qui aurait la patience de chercher le sens de ces trente ou quarante mille hiéroglyphes législatifs ? Il faut donc prendre le premier venu, et comme la noblesse moscovite dédaigne la carrière de la magistrature, le personnel des tribunaux ne peut guère se composer que d'individus qui n'ont rien de mieux à faire, et qui acceptent un siége de juge en récompense de leurs services dans l'armée et à titre d'invalides. Le sénat lui-même n'est qu'une collection de vétérans métamorphosés. Imaginez les arrêts que peuvent rendre des traîneurs de sabre transformés en arbitres des intérêts de leurs semblables !

Toutes les procédures, en Russie, se font par écrit, et ce sont des modèles inimitables de chicane. La moindre affaire occasionne une dépense énorme en papier timbré. Aucune transaction, dans ce pays, aucune démarche en justice, aucune discussion, quelque peu importante qu'elle soit, n'a lieu verbalement et par les voies les plus simples. Tout s'écrit, tout se couche solennellement sur le papier, pour le plus grand avantage des greffiers, qui sont ici le rouage le plus essentiel de la machine judiciaire. Aussi a-t-on constaté que la correspondance officielle des ministres et des autorités civiles et militaires de l'empire s'élève annuellement à quinze millions de lettres, tandis que celle des particuliers ne dépasse pas sept millions de plis. Un voyageur digne de foi affirme que « dans l'espace de quatre années, le gouvernement de la Bessarabie seul a payé pour le papier timbré plus de 1,575,000 francs, et la population de cette province ne dépasse pas 500,000 âmes. » Les procédures ainsi surchargées de paperasses, se prolongent d'autant plus, que la moindre irrégularité entraîne la nullité d'un acte. On a vu fréquemment les autorités de St-Pétersbourg renvoyer après des années d'attente, au bout de l'empire, c'est-à-dire à quelque cinq ou six cents lieues, des pièces dans lesquelles un scribe de mauvaise humeur avait aperçu une légère contravention aux formes du style judiciaire. C'est ainsi que, de délais en délais, les affaires se terminent quelquefois quand les deux parties sont également ruinées. Certains procès se lèguent de génération en génération. Dans les affaires correctionnelles ou criminelles, on voit les détentions préventives s'éterniser. On en a vu durer jusqu'à deux et trois ans. Pendant ce laps de temps, véritable torture pour l'accusé, celui-ci n'est jamais confronté avec les témoins ; on ne lui permet

pas de lire les dépositions qui le chargent; tout se fait par écrit et à son insu; puis quand il plaît aux scribes d'envoyer l'affaire devant les juges, le prévenu comparaît non devant ses pairs, mais devant un tribunal corrompu, qui l'a condamné d'avance.

Point de publicité, ni pour les débats, ni pour le jugement. Toujours le huis clos, le secret ! L'opinion publique n'a rien à démêler avec la justice russe; de sorte qu'une des garanties les plus précieuses pour l'accusé, la plus précieuse peut-être, n'existe pas. Un homme est arrêté, sur la dénonciation d'un agent de police intéressé à le perdre. On instruit contre lui sans lui donner les moyens de se justifier. On le laisse préalablement pourrir dans les cachots ; puis on le mène devant des juges en uniforme militaire qui le questionnent brièvement, le prennent au dépourvu et le condamnent avec les formes expéditives d'un conseil de guerre réuni sur le champ de bataille. Cela s'appelle de la justice dans les domaines des autocrates.

Comme la législation russe fourmille d'ukases contradictoires, il arrive fort souvent que le demandeur se présente armé d'un texte formel qui lui donne raison, et que le défendeur s'appuie de son côté sur des articles de loi non moins respectables. Dans ce conflit, que fera le juge? Il mettra la loi de côté et décidera en faveur de celui qui aura conquis sa bienveillance à beaux deniers comptants; ou bien, ne sachant comment résoudre la difficulté, il prononcera une de ces sentences qui, par leur extravagance magistrale, peuvent être mises en parallèle avec les excentricités des cadis. Qu'on nous permette de citer, parmi tous les jugements de ce genre qui nous reviennent en mémoire, celui qui termina une affaire des plus singulières, plaidée, il y a une quinzaine d'années, dans une province russe :

Un jour, les habitants de la ville de Kaminieck, capitale de la Podolie, furent fort surpris de voir un jeune officier russe, aussi distingué par sa figure que par sa naissance, tomber brusquement du premier étage d'une maison dans la rue. L'officier eut le bonheur de ne se faire aucun mal, mais le hasard voulut qu'il rencontrât dans sa chute un pauvre paysan valaque qui fut presque écrasé sous le poids de cet étrange aérolithe. La curiosité publique s'émut d'autant plus vivement, que la maison d'où provenait le projectile appartenait à un riche négociant arménien, nommé Christophor, qui, quelques mois auparavant, avait épousé une jeune Géorgienne d'une beauté remarquable. Les conjectures malignes que se plaisaient à former les mauvaises langues podoliennes acquirent un certain degré de vraisemblance quand on apprit que le Valaque Grodisko avait assigné l'officier russe devant les tribunaux, à l'effet d'en obtenir des dommages-intérêts,

que, de son côté, le comte Balaban (c'était le nom du projectile) avait cité Christophor, qui, à son tour, avait cité sa femme, la belle Géorgienne. Le tribunal civil de Kaminieck eut à juger ce cas épineux. Toutes les parties et les témoins comparurent, et de leurs explications il résulta très-clairement que le sieur Christophor avait imprudemment loué un appartement dans sa maison au jeune Russe, que celui-ci avait conquis le cœur de madame Christophor, et qu'un beau jour, l'Arménien ayant surpris, à n'en pouvoir plus douter, le secret de ce coupable amour, saisit l'officier à bras le corps et le jeta tout bonnement par la fenêtre. Mais le ciel n'avait pas voulu que cette vengeance quelque peu brutale s'accomplit ; l'infortuné Grodisko s'était précisément trouvé dans la rue pour recevoir le paquet et servir de parachute.

Il était évident que le paysan, à moitié écrasé par un corps dur tombé d'un premier étage, avait droit à des dommages-intérêts. Mais de qui devait-il les réclamer? D'autre part, il était assez difficile de rendre l'officier responsable des conséquences de ce voyage aérien entrepris très-probablement contre son gré ; quant à l'époux offensé, qui avait jeté le noble comte par la fenêtre, il semblait suffisamment justifié par la conduite de mondit comte et de sa femme. Le démêlé entre le mari et la femme était de la compétence des tribunaux ecclésiastiques ; mais la juridiction civile n'avait-elle pas à considérer la cause au point de vue du dommage matériel? D'ailleurs, un délit avait été commis, et le Valaque en savait quelque chose. La question était donc complexe, et plus d'un magistrat vieilli sous la toge se fût senti fort empêché. Mais les juges moscovites ont une pénétration à l'épreuve de toutes les difficultés. Le tribunal n'hésita pas, et voici l'ingénieuse sentence qu'il prononça :

« Nous, Charles Durowsky, juge du district de Kaminieck ; Étienne Starjynski, sous-juge ; Barthélemy Michalski, sous-juge, et Antoine Hyzyjunowski, notaire dudit district ;

« Considérant que le mariage est un sacrement religieux institué par l'Église, et que tout différend qui s'élève entre le mari et la femme doit être porté devant les tribunaux ecclésiastiques ;

« Considérant que l'ukase de S. M. I. Paul Ier, en date de l'année de Notre-Seigneur 1799, porte que tout homme a le droit de jeter par la fenêtre dans la rue tel meuble inutile qui se trouve dans sa maison, pourvu qu'il ait soin de crier par trois fois aux passants : « Gare ! » A défaut de quoi il est passible d'une amende de 25 roubles et responsable des accidents que peut occasionner sa négligence ;

« Attendu que le comte Platon Alexiewitch Balaban devait, sans aucun doute, être considéré par Nicolas Christophor comme un meuble inutile,

et qu'il était par conséquent autorisé à le jeter par la fenêtre, mais à la condition de crier trois fois : Gare!

« Attendu que Nicolas Christophor n'a crié ni trois fois, ni deux fois, ni même une seule fois gare! et a, par conséquent, contrevenu à l'injonction expresse de l'ukase;

« Condamnons Nicolas Christophor à 25 roubles d'amende au profit de l'État, à 2,000 roubles de dommages au profit de Zahor Grodisko, plus à payer à ce dernier 2,000 roubles pour les frais de sa guérison et de sa demande en justice; le condamnons, en outre, à tous les frais du procès, toutes lesdites sommes devant être payées dans le délai de sept jours à partir du présent. Nous acquittons entièrement le comte Platon Alexiewitch Balaban, ainsi que Maria Zulma, épouse de Nicolas Christophor, laissant audit Christophor toute la liberté de poursuivre son épouse devant les tribunaux ecclésiastiques. »

On prétend que l'empereur fut pris d'un accès de folle gaieté quand on lui soumit cet étrange jugement. Il y avait de quoi.

Si la magistrature moscovite se bornait à juger en dépit du sens commun et à formuler des sentences ridicules, elle prêterait tout simplement à rire; mais il en est tout autrement, et c'est là le moindre des reproches qu'on peut lui adresser. Cette magistrature est avant tout, et par-dessus tout, vénale, corrompue, sans conscience, sans honneur et sans probité. Il n'y a pas de procès, si détestable qu'il puisse être, qui ne se gagne dans ce pays moyennant quelques pots-de-vin habilement distribués. En Russie, une bourse bien garnie est le meilleur avocat; aussi se passe-t-on de défenseur, presque toutes les causes étant perdues ou gagnées avant même d'avoir entendu les parties. Ici la corruption marche le front levé. Elle est devenue si générale et si profonde, qu'elle ne prend plus la peine de se déguiser. La complaisance des juges est au plus offrant et dernier enchérisseur. On traite avec tout ce qui tient de près ou de loin à l'ordre judiciaire comme avec des marchands.

Êtes-vous témoin d'un délit ou d'un crime, on vous fait déposer, et l'on vous oblige à payer les frais du procès-verbal contenant vos dires et affirmations. Il faut corrompre depuis l'officier de police qui constitue souvent le premier degré de juridiction, jusqu'au président du tribunal, depuis les greffiers jusqu'au sénateur de qui dépend la solution définitive d'une affaire. Il n'est pas jusqu'au bourreau qui ne se laisse soudoyer; et le condamné qui va recevoir le knout, profitant de l'usage toujours toléré, demande l'aumône sur son passage, afin d'obtenir de la complaisance de l'exécuteur, par le don de quelques pièces de monnaie, un allégement au supplice qui l'attend.

On conçoit qu'avec de pareilles habitudes, on puisse se passer de lois; car la législation n'a rien à faire ici. Mais les magistrats russes savent merveilleusement la faire servir à leurs prévarications; l'arsenal législatif dans lequel ils puisent est assez riche pour leur offrir des textes à l'appui de toutes les iniquités, et leurs sentences, quelque odieuses qu'elles soient, ont toujours une apparence de légalité qui les met à l'abri de tout reproche public.

Ici encore, la complicité du gouvernement est manifeste, car il alloue aux magistrats des traitements si ridiculement insuffisants, qu'il faut de toute nécessité ou qu'ils renoncent à leurs fonctions, ou qu'ils cherchent dans le trafic de leur conscience des moyens d'augmenter leurs ressources matérielles. Malgré le bas prix des denrées en Russie, que peut faire un fonctionnaire ayant une famille à soutenir, avec 200 ou même 100 roubles par an? Évidemment le souverain, en réglant le budget de la magistrature nationale, a compté sur la vénalité de ses membres, et certes ses calculs étaient bien fondés.

Nous ne connaissons rien de plus déplorable pour une nation et pour un gouvernement qu'un corps judiciaire ainsi corrompu. Car là où les interprètes de la loi oublient leur sainte mission jusqu'à vendre la justice, il ne peut y avoir parmi les citoyens aucune idée de droit, aucun sentiment d'équité. En outre, il n'y a aucune sécurité pour les intérêts matériels, ni même pour la liberté des individus. De là un affaiblissement irremédiable pour la nation, pour le pays tout entier, pour le pouvoir lui-même, qui s'appuie sur des bases peu certaines. Oui, la vénalité des juges est pour la Russie la plaie la plus dangereuse; elle s'en apercevra un jour, trop tard peut-être.

Il va sans dire que pour les serfs la justice existe encore moins. Le moyen que le maître n'ait pas toujours raison? Au besoin, les faux témoins viennent faire pencher la balance, et l'on doit bien penser que parmi un peuple infesté de tous les vices de l'esclavage, on trouve aisément des misérables qui, à prix d'argent, se parjurent devant Dieu et devant les hommes.

Nous nous rappelons un fait remarquable, et qui vient ici à propos. Il a été raconté il y a quelques années à plusieurs habitants de Moscou par un Anglais nommé Philippe Pouteau; cet étranger avait été jeté en prison pour un délit imaginaire, comme il arrive si souvent dans ce pays. Pendant son séjour dans le dépôt des condamnés à l'exil, il remarqua un jeune homme, ou plutôt un enfant, qui venait d'arriver et dont voici la lamentable histoire. L'intendant d'un grand seigneur s'était attiré par son implacable cruauté et ses extravagantes exigences la haine des paysans

qui lui obéissaient. Déjà plusieurs de ces malheureux avaient péri sous le bâton ; l'oncle et la tante de l'enfant dont nous racontons les infortunes avaient eux-mêmes succombé aux horribles traitements que leur avait infligés ce maître impitoyable. La situation était devenue intolérable, et les opprimés avaient résolu de se venger, s'ils ne trouvaient pas quelque moyen de faire parvenir leurs plaintes à l'autorité supérieure. Un jour, ils apprirent que l'empereur devait passer dans une ville voisine du domaine qu'ils habitaient. Ils rédigent en toute hâte une supplique, et l'enfant en question est chargé de la porter à Sa Majesté. A peine le jeune messager avait-il quitté sa cabane, que l'intendant, prévenu de ce qui se tramait contre lui, le fait arrêter et enfermer, non sans avoir reçu une douloureuse correction. Pendant la nuit, le bâtiment où il était détenu fut détruit par les flammes. Quelle main avait allumé l'incendie? Les paysans en accusèrent unanimement l'intendant. Mais celui-ci fit tomber les soupçons de la justice sur le prisonnier, qui fut jugé et condamné à l'exil en Sibérie, après avoir préalablement reçu vingt et un coups de knout. Or, pour juger ainsi, le tribunal avait dû tout simplement violer la loi. L'enfant, en effet, n'ayant que quatorze ans, échappait par son âge, à la peine du knout ; ainsi le veut la législation russe. Mais un mensonge coûte peu aux magistrats moscovites, surtout quand il est grassement payé : l'enfant fut tout à coup vieilli de sept ans et déclaré en avoir vingt et un. Rien ne s'opposait donc plus à ce qu'il subît son châtiment. Il le subit et n'en mourut pas. Puis, on le transporta dans les prisons de Moscou, pour être dirigé sur la Sibérie. Par un bonheur tout providentiel, le gouverneur civil de Moscou visita, un jour, la maison de détention où il se trouvait. Son attention fut excitée par l'air de jeunesse du condamné, et il s'arrêta devant lui, l'examinant avec une bienveillante curiosité. Surpris de voir que le registre d'écrou donnait vingt et un ans à ce prisonnier, il interrogea l'enfant et ordonna aussitôt une enquête sur le crime qui l'avait amené en prison. La vérité ne tarda pas à se faire jour; les juges furent destitués et mis eux-mêmes en jugement. L'enfant fut placé dans une maison d'éducation pour être élevé aux frais de l'État, et on lui donna 200 roubles par chaque coup de knout qu'il avait reçu.

Si le hasard n'avait pas conduit le gouverneur dans la maison de détention, le jeune condamné aurait subi un exil éternel, et tout espoir d'obtenir justice eût été perdu pour lui. — Combien de malheureux, en Russie, attendent aussi dans les cachots et dans les solitudes glacées de la Sibérie le jour de la justice, qui ne luira jamais pour eux!

Les faits peignent beaucoup mieux que les mots. Pour donner une idée complète de ce que c'est que la justice en Russie, nous allons racon-

ter l'histoire de la captivité d'un de nos compatriotes, M. Louis Pernet, qui voyageait dans ce pays en 1839. Ce récit remplacera tout ce que nous pourrions dire au sujet des prisons russes.

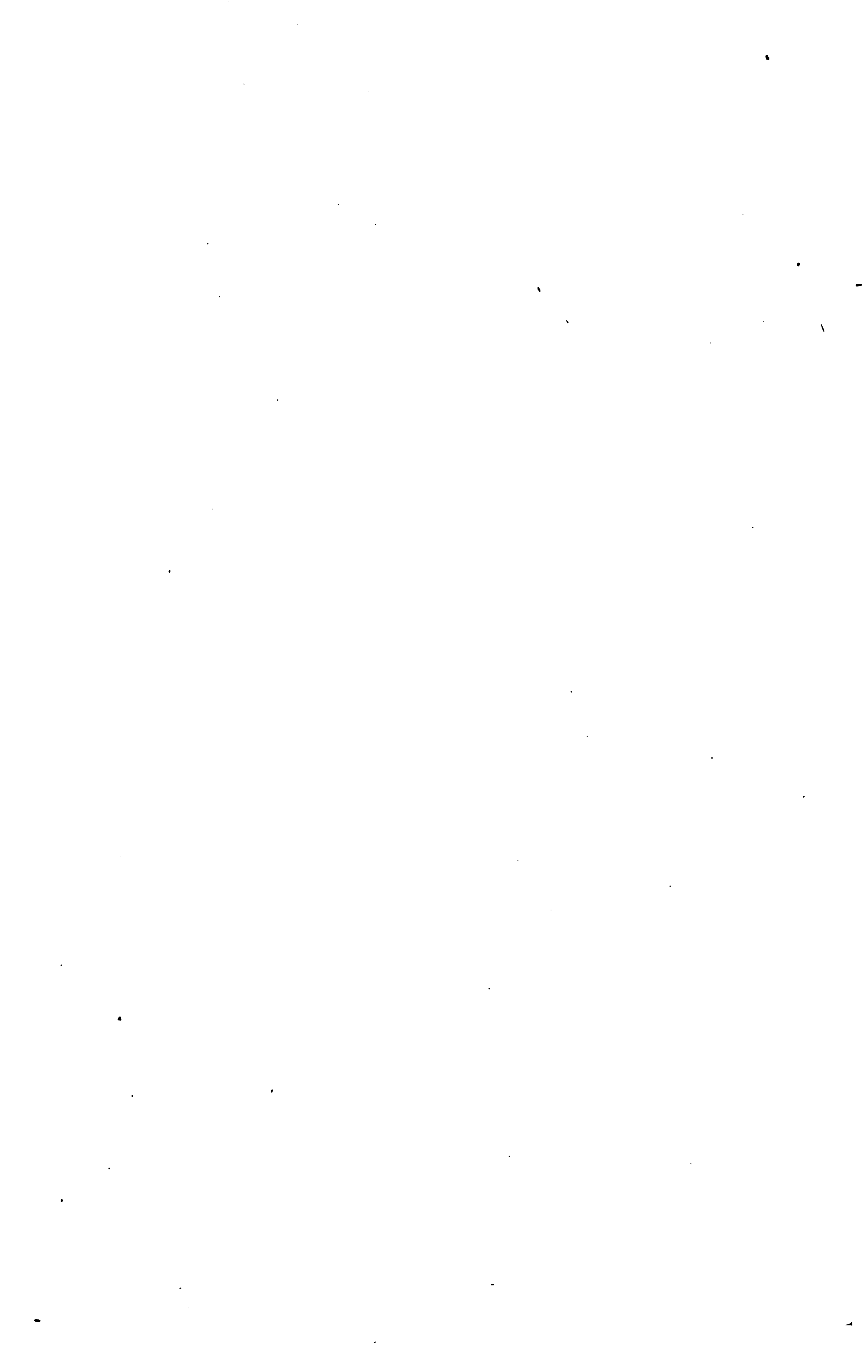
M. de Custine a parlé le premier des infortunes de M. Pernet [1]. Le fond de sa relation est vrai, mais plusieurs détails importants sont inexacts. La mise en scène est, d'ailleurs, exagérée, et attribue à M. Pernet vis-à-vis de M. de Custine une attitude qui doit d'autant moins convenir au héros de cette douloureuse aventure, qu'il ne sollicita la protection de personne, si ce n'est celle de l'ambassadeur de France. La conduite de M. de Custine dans cette affaire a été celle d'un galant homme et d'un Français qui comprend ses devoirs envers ses concitoyens ; mais il eût peut-être été plus généreux de faire valoir moins bruyamment un service qui n'avait pas été demandé, et qui, d'ailleurs, a dû avoir peu d'influence sur la décision des autorités russes.

La relation suivante est rédigée d'après toutes les pièces officielles qui concernent la captivité de M. Pernet, c'est-à-dire d'après la correspondance du prisonnier avec les fonctionnaires russes, et avec M. de Barante, notre ambassadeur. Quant aux autres détails, on peut les considérer comme non moins authentiques. Nous entrerons d'autant plus volontiers dans toutes les circonstances de cette curieuse affaire, que jamais pareille avanie n'avait été infligée à un étranger, même en Russie, et que de cette histoire ressort une moralité à double face, c'est-à-dire moitié russe, moitié française, dont le sens n'échappera pas à nos lecteurs :

M. Louis Pernet, aujourd'hui rédacteur en chef de la *Revue indépendante*, s'était rendu en Russie pour des affaires commerciales. Après avoir éprouvé à Nijni-Novogorod une dangereuse et assez longue maladie, il revint à Moscou, où il espérait se rétablir complétement, et où il était attendu par de nombreux amis. Encore souffrant, réduit à se nourrir en voyage de mauvais pain et de thé, brisé par les soubresauts de sa voiture qui roulait péniblement sur une route détestable [2], il arriva exténué de fatigue et dans un état de faiblesse qui lui faisait craindre une rechute.

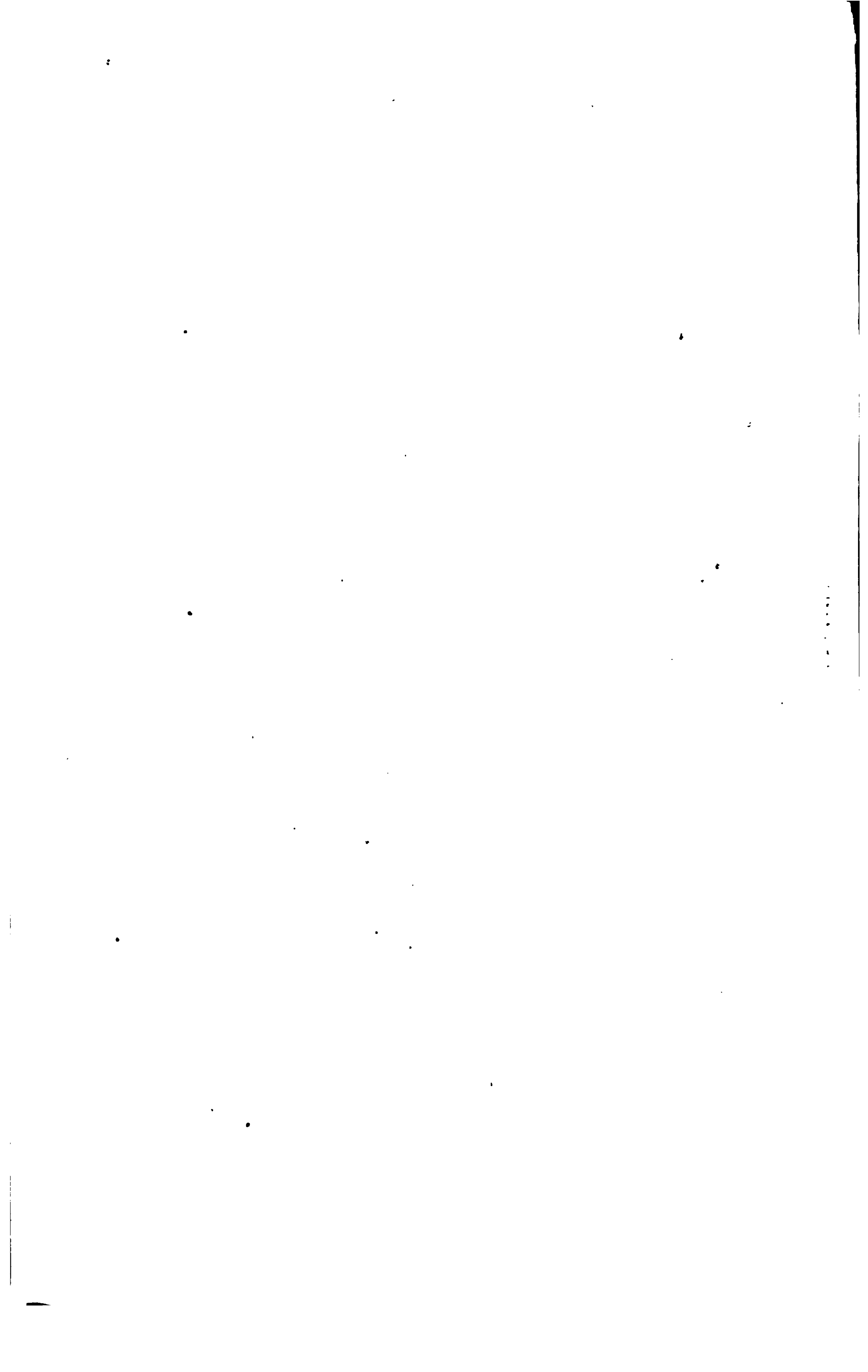
(1) Voir *la Russie en* 1839, tome IV, pag. 261 et suiv. Deuxième édition.

(2) La route de Moscou à Nijni-Novogorod est, ou du moins était à cette époque, formée dans plusieurs de ses parties de rondins ou de bûches couchées en travers. On se figure les secousses que doit éprouver le voyageur en passant, dans une mauvaise voiture du pays, sur cette surface inégale, défoncée en mille endroits. Souvent le postillon préfère abandonner la route et cheminer à travers champs. On est alors exposé à s'enfoncer dans un marais ou à rester échoué dans un fossé. Voilà comme on voyage dans ce pays éminemment civilisé (Voir la gravure.)



ter l'histoire de la captivité d'un de nos compatriotes: M. Louis Pernet.

MANIÈRE DE VOYAGER EN RUSSIE.



Le même jour, 2 septembre 1839, à dix heures du matin, c'est-à-dire cinq heures après son arrivée, M. Pernet, qui était descendu à l'hôtel du Nord, tenu par un sieur Kopp, vit la cour et l'escalier de l'auberge se remplir de soldats et d'officiers, puis une escouade d'agents de police envahir son domicile. Le colonel Brinschaninoff, qui commandait ces alguazils, s'avança aussitôt vers notre compatriote et lui déclara qu'il l'arrêtait au nom de S. M. l'empereur et roi. — « Pour quel motif? demanda M. Pernet. — Je n'en sais rien, répondit le maître de police. J'ai simplement ordre de vous conduire en prison. » En même temps, les malles du voyageur étaient ouvertes, bouleversées de fond en comble; on saisissait ses papiers, ses livres, et l'on s'emparait de 4,000 roubles que contenait son portefeuille; puis on le fouilla de la tête aux pieds. Cette opération terminée, on le conduisit non pas devant le grand maître de police, ainsi qu'on le lui avait promis, mais dans la maison de détention appelée *quartier de Mensninski*, et qui est située à six ou huit kilomètres de l'auberge où il avait été arrêté. Une fois arrivé, il fut de nouveau fouillé; on lui arracha brutalement le peu d'argent que le colonel avait bien voulu lui laisser; on confisqua même sa clef de montre, sans doute dans la crainte qu'elle ne pût ouvrir la porte de sa prison. Enfin on le jeta dans un cachot infect, dont la porte se referma sur lui, et on lui laissa pour toute consolation l'espoir de voir le grand maître de police dans la journée.

Ce cachot était d'une saleté si extraordinaire, que le prisonnier jugea qu'il n'avait pas été balayé depuis plusieurs années. La vermine y avait pullulé à ce point, que notre compatriote s'étant jeté sur le canapé vermoulu qui formait tout le mobilier de la pièce, se leva, une heure après, couvert de punaises et déjà tout en sang.

M. Pernet ignorait complétement le motif de son arrestation. Il ne pouvait même pas se douter de ce qui avait pu y servir de prétexte. Connaissant bien la Russie, ayant d'ailleurs l'intention de s'y fixer pour quelques années, il avait toujours gardé sur ce pays un silence prudent. Jamais, même en France, il ne s'était hasardé à exprimer d'opinion défavorable sur le gouvernement moscovite. Depuis qu'il se trouvait en Russie (et il en était à son second voyage), il avait tenu la conduite la plus réservée, la plus irréprochable. A Moscou, où il avait séjourné plusieurs mois, il n'avait fréquenté que les maisons les plus honorables, et même quelques-uns des Russes qui lui témoignaient le plus d'amitié étaient de hauts fonctionnaires de l'État, porteurs de titres pompeux. Il avait beau interroger son passé, il n'y trouvait rien, absolument rien, qui pût non-seulement motiver les mesures de rigueur dont il était victime, mais même donner lieu au moindre soupçon fâcheux.

Le prisonnier, en proie à une exaltation facile à comprendre, fut tiré de ses réflexions par un bruit étrange qui se faisait entendre près de son cachot. Alors seulement il chercha à se rendre compte de la situation du local où il était enfermé. C'était une petite pièce humide et froide, donnant d'un côté sur la cour de la prison, dont elle était séparée par un fossé, de l'autre sur une salle consacrée aux exécutions clandestines de la police. Au delà de cette pièce, et en face du cachot, était le bureau du major. Un judas en verre pratiqué dans la partie supérieure de la porte du cabanon, pour pouvoir observer le prisonnier du dehors, permettait à M. Pernet de voir ce qui se passait et dans le bureau des agents et dans l'emplacement intermédiaire. Il regarda par la lucarne, de façon toutefois à n'être pas aperçu, et prêta l'oreille. Au bruit des pas et des voix des soldats succédèrent bientôt des cris déchirants : c'était un malheureux que l'on fustigeait. En écoutant ces clameurs lamentables, M. Pernet sentit son cœur se serrer, et tout son être se révolter. Ces horribles scènes se répétèrent plusieurs fois dans la journée. Mais un spectacle encore plus douloureux était réservé au prisonnier : deux jeunes filles furent amenées et livrées aux soldats pour subir le supplice des batogues (baguettes). Tout leur crime était d'avoir reçu leurs amants dans la maison de leur maîtresse, modiste établie à Moscou. Or, pour qui connaît les mœurs des modistes russes, la sévérité de celle-ci doit paraître assez singulière. M. Pernet entendit les plaintes des victimes, et leur voix suppliante qui demandait grâce. Au quinzième coup il ne distingua plus qu'un râlement inarticulé; les malheureuses n'avaient plus la force de crier, et les bourreaux redoublaient; le prisonnier voyait ces derniers se baisser et se relever à chaque coup. Loin d'être touchée des supplications des jeunes filles, la modiste grondait, jurait, menaçait, gourmandait la mollesse des soldats qui, à son gré, ne frappaient ni assez vite, ni assez fort. Elle n'était même pas encore satisfaite, quand au deux centième coup, les deux infortunées furent relevées à moitié mortes et le dos tout ruisselant de sang [1].

(1) Lorsque, après sa mise en liberté, M. Pernet raconta aux Russes de sa connaissance les atrocités dont il avait été témoin en prison, on lui répondit que cela n'était pas possible, que cela n'était pas vrai, attendu qu'on ne battait personne clandestinement en Russie. Cependant l'amour-propre national fut bien obligé de céder devant les affirmations positives du jeune Français.

M. Pernet assista aussi au jugement des malheureux que les majors de police sont ensuite chargés de faire bâtonner. La salle d'audience était tout bonnement un vaste escalier à deux ailes, dans l'hôtel du grand maître. Ce dernier se tenait en haut, et les solliciteurs à droite et à gauche sur les degrés de l'escalier. Le maître du mougik accusé ou l'agent de

Ces supplices à huis clos, cette froide barbarie, ces cris, ces supplications entrecoupées de sanglots et d'explosions de désespoir, le retentissement du bâton sur le dos du patient, le lieu de la scène, tout cela impressionna vivement M. Pernet, et excita au plus haut degré son imagination, déjà douloureusement frappée. Il se persuada qu'on lui réservait un traitement semblable. Une lettre qu'il avait écrite le jour même au prince Galitzin, gouverneur de Moscou, restée sans réponse; l'absence prolongée du grand maître de police, dont on lui avait promis la visite; le manque de nourriture depuis la veille, lui faisaient penser que quelque mesure terrible et décisive se préparait contre lui. Il attendait à chaque instant l'apparition du bourreau, et se disposait à subir le châtiment ignominieux réservé aux esclaves. Malgré les sensations tumultueuses qui l'avaient assailli dans les premiers instants de sa détention, il était calme comme le condamné à qui le sentiment de son innocence, joint à une grande énergie morale, fait braver avec sang-froid les tortures les plus atroces. « Je me mis donc, dit gaiement M. Pernet dans une lettre à son père, en devoir de faire honneur à mon pays, et je crois sans vanité que, si l'on se fût avisé de me fouetter, l'on ne m'eût pas arraché un seul cri. »

A la place de l'exécuteur il vit entrer un jeune homme qui s'avança vers lui avec familiarité, et entama immédiatement la conversation. C'était un Russe qui se disait détenu comme M. Pernet, mais qu'il est permis de juger autrement. Il était blond et rose ; ses cheveux longs et soyeux tombaient sur ses épaules; son cou entièrement nu étalait avec complaisance sa blancheur féminine. Il était enveloppé d'une robe de chambre qui laissait voir, en s'entr'ouvrant, l'absence de tout autre vêtement. Les manières, les poses, le langage doucereux, les regards insinuants du visiteur, ne surprirent pas moins M. Pernet que son étrange toilette. Après quelques mots d'entretien, notre compatriote jugea qu'il avait affaire à un de ces Russes qui poussent la dépravation jusqu'à imiter certains peuples orientaux dans leurs vices les plus honteux. Le prisonnier connaissait assez bien la société moscovite, pour n'avoir pas à s'étonner de la singulière intervention du jeune homme. Il se contenta de l'éconduire.

La journée avait été cruelle : le soir seulement on daigna apporter à M. Pernet un morceau de pain noir et une tasse de lait. Il n'avait pas mangé depuis trente-six heures !

Le lendemain, même situation, même silence de la part des autorités

police articulait ses griefs, et le grand maître prononçait. Puis les condamnés étaient conduits au quartier, où la sentence recevait son exécution.

Il ne serait pas surprenant que, même après ces détails, les Russes osassent nier.

russes, mêmes spectacles navrants, mêmes impressions. Le 4 seulement, le général Czinski, grand maître de police, déclara au prisonnier qu'il ignorait absolument les motifs de son incarcération, que l'ordre d'arrestation était arrivé de St-Pétersbourg et émanait du comte de Benkendorff. Il ne restait donc d'autre ressource à M. Pernet que de demander des explications à l'ambassadeur français, ce qu'il fit, le 5 novembre, dans une lettre aussi remarquable par la modération du langage que par sa concision.

Cependant la visite du général Czinski ne fut pas sans utilité pour le captif. Sur l'ordre de ce fonctionnaire supérieur, on le transféra dans une chambre située au premier étage et attenante aux appartements du major. On lui donna des plumes, du papier, de l'encre, et après cinq jours d'attente, on lui procura à ses frais un *Montaigne* et une *Bible* qu'il avait demandés. Néanmoins il était toujours au secret. Il avait pour toute compagnie un vieux soldat, assez bonhomme, qui lui servait de domestique et de gardien. Du reste, toujours même ignorance de la cause de ces persécutions. Silence absolu autour du prisonnier, qui semblait oublié, et qui déjà rêvait la Sibérie et le knout. C'est précisément là un des caractères de la justice russe. Le plus souvent l'homme que la haute police ou le gouvernement enlève brusquement à la société pour l'envoyer en exil, ignore pourquoi on le persécute. Personne ne daigne l'en instruire, et il est dans l'impossibilité radicale de se défendre s'il est coupable, de se justifier s'il a été victime de la calomnie.

Pourtant M. Pernet n'était pas complétement oublié. Un négociant de Moscou, qui avait à peine vu une fois notre compatriote, écrivit immédiatement à St-Pétersbourg à un Français qui se hâta d'informer officiellement M. de Barante de ce qui se passait. M. de Custine, qui se trouvait alors à Moscou, fit aussi quelques démarches en faveur du prisonnier, ainsi qu'il se plaît à le raconter lui-même ; mais tous ses efforts ne réussirent à émouvoir ni les Russes dont il implora la protection pour le captif, ni même les deux ou trois Français dont il chercha à exciter le zèle patriotique. L'un de ces derniers, à qui M. Pernet avait donné une place dans sa voiture de Nijni à Moscou, déclara ne connaître que fort peu son compagnon de voyage, et s'abstint prudemment de toute démonstration compromettante. Quant au consul français, M. Weyer, il se montra encore plus indifférent. Il donna pour prétexte de son refus d'intervention une prétendue impolitesse de M. Pernet à son égard. La vérité est que M. Pernet s'était toujours privé de l'honneur de rendre visite à ce personnage. On disait parmi nos compatriotes que M. Weyer était complétement *russifié ;* qu'il avait épousé une Russe qui lui avait porté en dot bon nom-

bre d'esclaves; on disait encore bien autre chose, et c'est pourquoi ce consul ne recevait pas la visite des Français qui passaient à Moscou. M. Weyer punit M. Pernet de ce qu'il appela un manque de convenance; non-seulement il lui refusa sa protection, mais encore il s'abstint de prévenir notre ambassadeur de son arrestation. A sa sortie de prison, M. Pernet se donna le plaisir de lui dire ce qu'il pensait de sa conduite dans cette affaire.

La captivité de notre compatriote dura vingt jours, dont quatre passés dans un cachot infect, et en présence de scènes horribles, capables de rendre fou un homme moins sûr de son intelligence. La mise en liberté du captif se fit de la même façon que l'arrestation : un officier de police vint tout simplement lui dire qu'il allait sortir de prison *par ordre de l'empereur et roi*, mais qu'il serait prisonnier sur parole dans Moscou.

Les démarches que fit M. Pernet auprès des autorités de cette ville pour savoir quelque chose sur le crime qu'on lui imputait, n'aboutirent à rien. Du reste, il s'était fait autour de lui un vide singulier. A part une seule exception, tous les Russes qui l'avaient accueilli avec empressement et affabilité, ceux même qui l'avaient reçu plusieurs fois à leur table, et qui lui prodiguaient le titre d'ami, faisaient semblant de ne plus le connaître et ne lui rendaient pas le salut que le jeune Français se faisait un malin plaisir de leur adresser. Nous l'avons dit précédemment, la terreur qu'inspire le despotisme en Russie est telle, et la démoralisation dans toutes les classes de la société est à ce point, que quand un malheureux est en butte aux vengeances, plus ou moins légitimes, du pouvoir, tout le monde se retire de lui; c'est un pestiféré dont le contact doit être évité avec soin. Dans cette situation, il n'y a plus ni père, ni mère, ni frères, ni amis; tous les liens sociaux sont brisés. L'excommunié, dans le moyen âge, n'était pas plus délaissé.

Après huit jours de quasi-liberté dans Moscou, M. Pernet reçut l'ordre de se rendre à St-Pétersbourg. A son arrivée, l'officier de police, qui ne l'avait pas quitté un seul instant durant tout le trajet, le conduisit au ministère de la police. C'était le soir ; en l'absence du comte de Benkendorff, qui était à la campagne, ce fut son aide de camp, le général Dubelt, qui reçut M. Pernet. Une scène d'un comique achevé eut lieu entre le général russe et le voyageur. « Eh quoi! c'est vous, mon ami! Je suis ravi de vous voir en bonne santé. Avez-vous fait un bon voyage? — Oui, monsieur, grand merci. — Ah! tant mieux, nous vous attendions depuis longtemps. Vous devez être fatigué. M. le comte Benkendorff rentrera probablement fort tard ; vous l'attendriez longtemps. Faites-

moi l'amitié d'accepter une chambre dans mon appartement. » M. Pernet était stupéfait, et ne savait s'il devait éclater de rire ou s'indigner de cette audacieuse hypocrisie. Il répondit d'un ton visiblement ironique : « Général, le passage d'un triste cachot à un appartement splendide serait par trop brusque. D'ailleurs, prison pour prison, j'aime mieux une modeste chambre dans une auberge, si toutefois vous voulez bien permettre.... — Un triste cachot! une prison! En vérité, monsieur, je ne vous comprends pas. Que voulez-vous dire? Vous n'avez jamais été en prison. — Comment! mais j'y étais encore il y a une douzaine de jours, et j'y ai passé près d'un mois. — Allons donc, quelle plaisanterie! Vous n'avez jamais été en prison, vous dis-je, et vous êtes ici aussi libre que vous l'étiez à Moscou, que vous le serez toujours sur cette terre hospitalière. — Comme il vous plaira, général. » A ces mots, les deux acteurs de cette scène odieusement burlesque se souhaitèrent le bonsoir, et M. Pernet se retira dans son hôtel, persuadé, d'après ce qu'il venait d'entendre, que le ministre de la police était déjà fâché de ce qu'il avait fait, et qu'il se disposait à désavouer ses agents.

Notre ambassadeur, M. le baron de Barante, se montra d'abord fort empressé à obtenir une réparation à M. Pernet; mais la négociation traîna en longueur, et plus le ministre russe faisait le difficile, plus M. Pernet s'apercevait que le diplomate se refroidissait à son égard. Il fut question d'une indemnité pécuniaire; le jeune homme en rejeta la proposition avec une indignation toute patriotique; il comprenait qu'il y avait une satisfaction à obtenir, non pour l'*individu*, mais pour le *citoyen français*. Il demandait à M. de Barante la destitution du fonctionnaire russe qui avait ordonné son incarcération. A ce mot de destitution, M. de Barante se récria : « Y pensez-vous? c'est demander à M. de Benkendorff sa propre destitution. — Alors, répliqua M. Pernet, j'exige des explications et des excuses publiques, insérées dans les journaux de St-Pétersbourg et de Moscou. — Ceci n'est pas moins impraticable, s'écria l'ambassadeur, un gouvernement despotique peut-il ainsi avouer publiquement ses torts devant ses administrés? Un gouvernement constitutionnel ne le ferait pas. — Eh bien, s'il m'est impossible d'obtenir justice, il ne me reste qu'un moyen, c'est de faire savoir à notre pays, par la voix de la presse, les traitements qu'on m'a infligés sans motif, sans prétexte même, et le refus de réparation par lequel on couronne cette œuvre de monstrueuse iniquité. — Monsieur, un pareil éclat serait plus nuisible encore aux Français qui sont en Russie qu'au gouvernement russe. » Quelques jours après, M. de Barante, vaincu par l'insistance de M. Pernet, l'autorisa à s'entendre avec M. le baron d'André, premier se-

crétaire de l'ambassade, sur les termes de la lettre d'excuse qu'il désirait que le ministre de la police lui adressât.

Dans l'intervalle, M. Pernet eut avec le comte de Benkendorff une entrevue assez curieuse. Le ministre ne rougit pas de prendre le rôle de juge d'instruction, ou, pour mieux dire, d'inquisiteur. Il interrogea le jeune voyageur avec la grossière astuce que comporte sa médiocre intelligence, et ne put obtenir de son interlocuteur une seule réponse maladroite ou imprudente. — « Enfin, demanda-t-il, avez-vous encore l'intention de séjourner en Russie? — Monsieur, répondit avec indignation M. Pernet, je ne resterais pas vingt-quatre heures de plus dans un pays où l'on peut arrêter un homme, le jeter dans un cachot et le tenir près d'un mois au secret, puis le mettre en liberté, sans daigner lui dire de quel crime il a été accusé. » A ces mots, le visage du ministre, au lieu de témoigner une irritation assez naturelle, s'épanouit. — « Puisque telle est votre résolution, monsieur, il est inutile de prolonger cet entretien. — Permettez, reprit M. Pernet, j'exige que vous me disiez si je suis chassé de la Russie, ou si je pourrai y revenir librement. — A quoi bon cette demande, puisque vous quittez le pays? — C'est, monsieur, pour maintenir mon droit, et ne pas subir une flétrissure que vous-même avez déclarée imméritée. — J'en conférerai avec votre ambassadeur. »

M. de Barante négocia encore; mais M. Pernet attendit *seize jours* la lettre de réparation sur les termes de laquelle il s'était entendu avec M. d'André, que M. de Benkendorff avait, disait-on, promise, et que l'ambassade espérait recevoir de jour en jour. Cependant l'hiver approchait, la navigation allait être fermée; M. Pernet ne pouvait sans danger et sans un préjudice notable à ses intérêts demeurer plus longtemps sur cette *terre hospitalière*. Il dut en conséquence faire ses préparatifs de départ. Mais avant de quitter St-Pétersbourg, il lui restait un devoir de reconnaissance à remplir. Il voulait remercier cet excellent général Dubelt qui lui avait si obligeamment proposé une chambre dans son appartement, et qui s'en allait partout disant que M. Pernet avait eu l'indignité de croire qu'il lui offrait une prison. Le jeune Français fit sa visite d'adieu au général qu'il trouva tout aussi gracieux qu'à la première entrevue. Quand il se leva, pour prendre congé, l'aide de camp s'approcha de lui, lui prit affectueusement les mains, et lui dit avec émotion : « Adieu, mon ami, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. » M. Pernet ne fit qu'un éclat de rire de l'hôtel du comte de Benkendorff à l'ambassade de France. M. de Barante, à qui il raconta cette dernière mystification, s'en amusa beaucoup, et y vit la certitude d'une réparation.

M. Pernet partit emportant la promesse de M. de Barante que tout serait fait comme il était convenu et à sa parfaite satisfaction. Quelle fut sa surprise lorsqu'en arrivant à Paris, il trouva une lettre de M. de Benkendorff tout à fait différente de celle dont les termes avaient été agréés, et une autre de l'ambassadeur, qui paraissait approuver l'hypocrite réserve du ministre et condamner M. Pernet[1]!

Le prisonnier de Moscou n'a jamais su pourquoi il avait été incarcéré. Seulement, en cherchant obstinément dans ses souvenirs, il s'est rappelé un fait qui, en le rapprochant de quelques mots échappés à M. de Benkendorff, peut tout expliquer : il se trouvait, sur un pyroscaphe qui se rendait de St-Pétersbourg à Londres, avec plusieurs étrangers, parmi

[1] Cette lettre, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, porte le n° 2113, dans le dossier de l'ambassade de France en Russie et le n° 83 de la correspondance. Elle peut figurer parmi les preuves de la pusillanimité de la diplomatie française depuis 1830. Quant à la lettre de M. de Benkendorff, elle n'est qu'un tissu d'assertions sciemment erronées, et qu'une nouvelle injure adressée au citoyen français dont M. de Barante avait promis de défendre les droits. En voici la reproduction textuelle :

« St-Pétersbourg, 5 octobre 1839.

« Monsieur le baron,

« En réponse à la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire relativement à M. Pernet, je m'empresse de vous faire savoir qu'il vint en Russie muni d'un passeport sur lequel il était porté comme ingénieur mécanicien (*mensonge*), allant à Moscou s'établir chez le prince Gagarin, propriétaire manufacturier. Arrivé à St-Pétersbourg, il se dit avocat (*mensonge*), voyageant pour son plaisir, et partit immédiatement pour Moscou, où il assura qu'il était négociant, chargé de plusieurs opérations commerciales à la foire de Nijni-Novogorod où il ne fit aucun achat. (*M. Pernet avait été dangereusement malade dans cette ville.*) M. Pernet fut accueilli partout avec l'hospitalité que la Russie ne refuse à aucun étranger. (*Plaisanterie de très-bon goût!*) Cependant cette diversité de dénominations et de projets, ainsi que quelques rapports qui me furent faits sur des propos très-inconvenants qu'il avait tenus (*mensonge*), firent naître des soupçons à son égard, et en conséquence je jugeai nécessaire de le soumettre à une stricte surveillance (*la prison, la privation de nourriture, le secret pendant vingt jours, tout cela s'appelle la surveillance*). Les autorités locales, par un excès de zèle malentendu, le soumirent à une détention que, sur leur rapport (*mensonge*), je fis d'abord cesser, et dont je les ai blâmés. (*On se rappelle que les autorités de Moscou avaient agi d'après les ordres de M. de Benkendorff, et ignoraient les motifs de ces rigueurs.*) M. Pernet eut à se rendre promptement dans cette capitale, où je me réservais de lui expliquer les motifs qui s'opposaient à son séjour en Russie. (*Ces motifs sont encore inconnus à M. Pernet.*)

« Voilà, monsieur le baron, l'exposé des mesures prises à l'égard de M. Pernet et provoquées par sa conduite (*mensonge*); elles ne peuvent porter aucune atteinte à sa réputation, et comme il vient de quitter le territoire de l'empire, il n'y a point lieu à faire des recherches ultérieures pour s'assurer de l'exactitude des rapports qui l'avaient compromis.

« *Signé* BENKERDORFF. »

Voilà la lettre dont M. de Barante se déclara satisfait, et il félicita M. Pernet d'avoir échappé à une enquête *qui eût été*, dit-il, *fâcheuse pour lui!*

lesquels était un général portugais au service de la Russie, nommé Velho. C'était à la fin de mai ; on venait de recevoir la nouvelle de la sanglante émeute du 12; et cet événement, diversement commenté, était souvent, à bord du *Vultur*, le sujet des entretiens des passagers. Dans une de ces conversations, un Français, qui se disait courtier à la Rochelle, voulant repousser les reproches que quelques Russes faisaient à la France d'être *un volcan sans cesse en ébullition*, ne trouva rien de mieux que d'accuser le gouvernement français lui-même d'encourager l'émeute et de pousser à la révolution par sa faiblesse et ses lâches condescendances. « N'est-il pas triste pour les *honnêtes gens*, ajouta-t-il, de voir que le pouvoir qu'ils soutiennent a des ménagements pour de misérables bandits, et *qu'on les traduit devant la cour des pairs au lieu de les faire fusiller sans jugement* ? » M. Pernet, qui jusque-là n'avait pris aucune part à la conversation, sentit le rouge lui monter au front, en entendant un Français professer devant des étrangers un pareil mépris des lois élémentaires de toute justice, et il releva le courtier comme il le méritait. Les Russes qui se trouvaient à bord s'entre-regardèrent et se turent, stupéfaits qu'on pût avoir le courage de demander des juges et des défenseurs pour des accusés ! A partir de ce moment, le général portugais se montra envers M. Pernet d'une affabilité charmante ; il logea à Londres dans le même hôtel que lui, et le quitta dans les meilleurs termes. Voilà ce que se rappelle M. Pernet. Ce fut à son second voyage en Russie qu'il subit les persécutions que nous avons racontées [1].

L'incarcération de M. Pernet, les cruelles émotions qui l'assaillirent pendant sa détention et surtout durant les premiers jours, altérèrent visiblement sa santé. Mais il n'a jamais eu le moins du monde cet air mystérieux que M. de Custine a cru remarquer en lui, comme chez toutes les personnes qui ont été en Russie.

Après le knout, le bâton et les prisons, que nos lecteurs connaissent suffisamment, il nous reste à parler de la déportation et de la Sibérie. Mais ce que nous avons à dire de l'exil dans ce pays doit nécessairement être précédé d'un coup d'œil sur l'aspect physique, le climat, les productions et les peuples de la Russie asiatique. On comprendra mieux la gravité du châtiment quand on connaîtra bien la contrée où les déportés sont condamnés à vivre.

Nommer la Sibérie, c'est réveiller l'idée du désert, de la solitude, du

[1] M. de Custine prétend que M. Pernet avait exprimé son opinion sur le gouvernement russe. C'est une erreur. M. Pernet n'avait jamais parlé de la Russie, et cela par résolution systématique, et même, — ce qui est assez curieux, — il a sur ce pays des idées différentes de celles des ennemis du gouvernement moscovite.

froid excessif, de la souffrance, de l'ennui mortel, de la misère. Et cette idée, quoi qu'en disent les Russes, est parfaitement justifiée. — Plaines incommensurables, dont le sol reste éternellement gelé à plusieurs pieds de profondeur; rivières innombrables, dont les eaux sont emprisonnées par l'hiver durant huit mois de l'année; marais d'où s'élèvent des miasmes délétères; montagnes nues, et cachant leurs flancs décharnés sous un perpétuel manteau de neige; campagne dépouillée, déserte, que le soleil d'été a peine à réchauffer, et qui n'offre aux regards, dans la saison la moins rude, qu'un monotone tapis d'herbe et de chétives broussailles; ciel gris et blafard, presque toujours voilé par la neige ou des vapeurs malsaines; règne animal aussi pauvre que la nature végétale; température intolérable et souvent mortelle; population imperceptible, et constamment en lutte avec le climat : telle est, en quelques mots, mais aussi exactement que possible, la Sibérie, cette Botany-Bay de l'empire des tzars.

En consultant l'aspect et les qualités du sol de ce pays, on peut le diviser en quatre grandes classes; 1° terres basses et marécageuses; 2° steppes salées; 3° plateaux de moyenne hauteur; 4° montagnes.

Les terres basses et marécageuses s'étendent à l'est et à l'ouest, entre le 60e degré de latitude et la mer Glaciale. Ces vastes régions, où règne un hiver presque éternel, sont incultes, et seraient désertes si la courageuse industrie de l'homme n'y avait élevé quelques habitations sur les bords des grands fleuves. Les Russes n'y peuvent point vivre.

Les steppes basses et salées, situées entre l'Ob et le Tobol, constituent la partie la plus populeuse; mais la terre y est si médiocrement dotée de qualités productives, qu'elle répond fort peu aux espérances et aux efforts des agriculteurs. La partie septentrionale du cercle d'Ischim, le cercle de Tara, les environs de Tobolsk et du lac Tchana pourraient cependant recevoir, à la rigueur, un accroissement de population.

Les plateaux de moyenne hauteur s'étendent entre le Tobol et les Ourals, et entre l'Ob et le lac Baykal, sauf une portion des montagnes qui bordent le Jénisseï. La partie occidentale est relativement assez peuplée, mais la partie orientale ne l'est presque pas.

Quant à la région des montagnes, elle est inhabitable.

Tobolsk est, comme on sait, la capitale de la Sibérie. La situation géographique de cette ville (58° 11′ 45″ de latitude nord) n'expliquerait pas la sévérité de son climat, si l'on ne connaissait les causes de l'extrême froid de l'Asie boréale comparativement à l'Europe, et si les physiciens n'avaient pas constaté les variations que la situation topographique fait éprouver aux lignes isothermes ou d'égale température. A Tobolsk, le

thermomètre de Réaumur descend à plus de 40 degrés. Kotzebue y a connu un fonctionnaire qui, tous les hivers, s'amusait à laisser geler du mercure pour en former ensuite, avec un couteau, toutes sortes de figurines. Tandis que le printemps sourit à nos contrées, la nature n'offre à l'habitant de cette capitale que des spectacles attristants. La fonte successive des neiges forme et entretient des torrents dans les montagnes; « les uns se précipitent dans les rivières, les font gonfler et inondent les environs, d'autres parcourent la vaste plaine de Tobolsk, la sillonnent dans tous les sens et portent partout le désordre et la désolation. Cette plaine, vue d'un endroit élevé, offre une mer formée tout à coup au milieu du continent. Le ciel est alors presque toujours nébuleux, les vapeurs qui ont donné naissance à ces nuages retombent le plus souvent en pluie, d'autres fois en neige, ou sous la forme de brouillards glacés, auxquels on craint d'autant plus de s'exposer, que, chassés par des vents impétueux, ils font éprouver des douleurs plus vives qu'un froid plus rigoureux. C'est dans l'alternative de la pluie, de la neige et des brouillards qu'on passe cette saison de l'année. [1] » En été, le soleil est brûlant [2] et reste presque constamment sur l'horizon, de telle sorte qu'on peut lire à minuit avec la plus grande facilité. C'est la compensation du crépuscule qui dure sans interruption une partie de l'hiver.

On voit quelques champs de blé dans les environs de Tobolsk; mais il y a absence complète d'arbres fruitiers. Le gouverneur en avait fait peindre sur le mur de planches qui entourait son jardin à l'époque de l'exil de Kotzebue. La campagne, presque déserte, n'offre aux yeux attristés que quelques bouquets de sapins de forme monotone et de couleur sombre. De temps en temps on rencontre quelques malheureux cherchant des bouleaux pour en extraire la séve au moyen d'une incision. — Aucun fruit d'Europe, excepté la groseille qui vient à l'état sauvage, et une espèce de framboise. Point de légumes, hors les radis, quelques salades, et une espèce de choux vert et frisé. De telle sorte que le paysage serait aussi triste l'été que l'hiver, si la plaine de Tobolsk n'était pas susceptible de produire de l'herbe en abondance, et si l'on ne voyait, dans les rares beaux jours que le ciel accorde à cette contrée, de nombreux troupeaux paissant au milieu des prairies environnantes.

[1] Chappe d'Anteroche, *Voyage en Sibérie*, t. I, p. 140.

[2] « Presque tous les jours, le thermomètre de Réaumur montait à 26 ou 28 degrés; ensuite cinq à six orages venaient se combattre de toutes les régions célestes, et procuraient une pluie abondante qui ne rafraîchissait pas l'air. » (Kotzebue, *l'Année la plus remarquable de ma vie*, t. I, p. 275 de la traduction.)

Le froid de la Sibérie est proverbial; pour prouver que ce n'est pas sans raison, consignons ici quelques faits curieux :

Nous avons dit qu'à Tobolsk le thermomètre de Réaumur descendait à plus de 40 degrés. C'est quelque chose; mais examinons d'autres localités de la Russie asiatique : à Argunskoï, la terre ne dégèle jamais au delà de trois pieds de profondeur. Cependant cette ville n'est située que par 50° 53′ de latitude nord. A Jénisseïsk, même latitude à peu près qu'à Tobolsk, le froid est épouvantable. Le voyageur Gmélin, qui se trouvait dans cette ville, pendant le mois de décembre, dit : « L'air était comme gelé, il ressemblait à un brouillard, quoique le temps fût extrêmement clair. Cette espèce de brume, ou plutôt cet air extrêmement condensé, empêchait la fumée des cheminées de s'élever. Les moineaux et les pies tombaient et mouraient glacés, lorsqu'on ne les portait pas aussitôt dans un endroit chaud. Ce froid excessif avait encore un effet qui nous occupa beaucoup : dès que les poêles étaient échauffés, nous ressentions de grands maux de tête, et l'on voyait dans ceux qui souffraient, les effets ordinaires des vapeurs du soufre.... Lorsqu'on ouvrait une chambre, il se formait subitement un brouillard auprès du poêle, quoique l'air de la chambre fût chaud avant comme après. Dans l'espace de vingt-quatre heures, les fenêtres étaient couvertes intérieurement d'une glace épaisse de trois lignes.... Dans le thermomètre de Fahrenheit, le mercure descendait à 120 degrés plus bas qu'on ne l'avait observé [1]. » Vers la fin de 1739, le même voyageur observa que la température s'abaissa, toujours à Jénisseïsk, jusqu'à 215 degrés du thermomètre de Delisle, qui répondent à 380 Réaumur. Mais ce n'était rien encore. Dans cette même ville, le froid a atteint jusqu'à 70 degrés Réaumur, à Kiringa 66, à Tomsk 54 1|2 du même thermomètre [2]. La température *moyenne* de décembre, janvier et février, à Yakoutsk, est de 39 degrés centigrades. Ici, les étés sont horriblement chauds, ce qui n'empêche pas que le sol ne reste perpétuellement gelé à trois pieds de la surface [3]. A Solikamskaïa, située sur les limites occidentales de la Sibérie, on a observé 70 degrés Réaumur. Le froid, dans cette localité, augmente quelquefois, dans quelques heures, avec tant de vivacité, que les hommes et les chevaux sont frappés de mort, lorsque, trop éloignés des habitations, ils ne peuvent s'y réfugier promptement [4].

Mais pour se faire une juste idée des effets d'un froid, même de 40 de-

[1] Gmélin, *Voyage en Sibérie*, t. I, p. 181 de la traduction française.

[2] Chappe, table des observations thermométriques faites à différentes époques en Sibérie, d'après les académiciens envoyés dans ce pays, t. I du *Voyage* de cet astronome, p. 152.

[3] Humboldt, *Asie centrale*, t. III, p. 49.

[4] Chappe d'Auteroche.

grés seulement, laissons parler un voyageur russe, M. de Wrangell, aujourd'hui amiral, qui parcourait la Sibérie en 1820 et 1821. Arrivé à Vorkhoyansk, le voyageur trouva une température persistante de 40 degrés au-dessous de zéro Réaumur. « Il est impossible, dit-il, de se représenter les souffrances auxquelles on est exposé en un pareil voyage, sans les avoir éprouvées soi-même. On chemine le corps enveloppé dans des vêtements fourrés, pesant près de quarante livres. Ce n'est qu'à la dérobée qu'on se hasarde à respirer de temps en temps un peu d'air frais, car on a la bouche cachée sous un vaste collet montant en fourrure d'ours, autour duquel s'étend une épaisse couche de givre. L'air est tellement âpre, que chaque aspiration occasionne une sensation insupportable dans la gorge et dans la poitrine. Un énorme bonnet fourré recouvre le visage en entier.... Les chevaux se frayent un passage à grand'peine à travers une neige si profonde, qu'un homme s'y perdrait. Ces animaux souffrent beaucoup du froid; les bords de leurs naseaux se garnissent de glaçons qui augmentent de plus en plus, et finissent par les empêcher de respirer. Ils poussent en pareil cas une sorte de hennissement douloureux, auquel se joint un tremblement de tête convulsif. Il faut alors que le cavalier se hâte de secourir son cheval qui, sans cela, ne tarderait pas à étouffer. La caravane est toujours entourée d'un épais nuage bleuâtre, qui provient des exhalaisons des hommes et des chevaux. La neige elle-même, en se contractant de plus en plus, dégage du calorique; les particules aqueuses des vapeurs se transforment immédiatement en une infinité de paillettes glacées; elles se répandent dans l'atmosphère en faisant entendre une espèce de craquement prolongé ressemblant au bruit produit par le déchirement du velours ou d'une étoffe de soie épaisse. Le renne, cet habitant des régions septentrionales les plus éloignées, cherche un refuge dans les bois contre ce froid épouvantable. Dans les *toundras*, ces animaux se rassemblent par masses serrées, pour tâcher de se réchauffer par la communication de la chaleur qui leur est propre.... Des arbres énormes éclatent avec un bruit retentissant qui résonne dans la steppe comme le bruit du canon sur la mer. Le sol des toundras et des vallées se crevasse, et il s'y forme de profondes fondrières; l'eau contenue dans les entrailles de la terre sort par ces ouvertures, se répand au dehors en fumant, et se transforme immédiatement en glace. Dans les montagnes, d'énormes rochers se détachent et forment des avalanches qui roulent avec fracas dans le fond des vallées.... Les étoiles n'ont plus leur éclat habituel et ne brillent que faiblement... L'imagination, affaissée sous le poids de l'uniformité, cherche en vain un aliment à son activité dans une contrée où tout est immobile, et où les derniers efforts de l'organisme humain

tendent uniquement à échapper à un froid qui souvent est mortel[1]. »

M. de Wrangell nous apprend aussi que quand les membres de l'expédition qu'il dirigeait faisaient des observations astronomiques, le cuivre des sextants, refroidi par la gelée, leur faisait l'effet d'un fer chaud; au moindre contact la peau s'y attachait. Ils furent obligés d'envelopper les parties métalliques des instruments qu'il fallait approcher du visage ou auxquelles on appliquait les mains.

Maintenant, si l'on considère que l'hiver, en Sibérie, dure huit et même neuf mois, et que, sur le trimestre restant, il y a bien six semaines de pluie et d'humidité, on pourra se figurer ce qu'est l'existence dans un pareil pays. Imaginez un homme intelligent et habitué aux usages de la vie civilisée, tout à coup transporté dans cette affreuse contrée; voyez-le enfermé dans une chétive maison, plongé dans une épaisse vapeur de poêle, couvert d'une masse énorme de vêtements nécessairement sales et puants, condamné à rester inactif durant plusieurs mois, sous peine d'être tué par le froid s'il se hasarde à sortir; n'ayant plus d'autre pensée que de se préserver des dangereuses atteintes d'une température glaciale; enseveli dans les ténèbres d'une nuit qui empiète sur le domaine du jour; n'ayant pour récréer ses regards que le spectacle des aurores boréales[2], dont les lueurs fantastiques illuminent l'horizon et viennent projeter de pâles reflets dans la demeure du pauvre exilé; et dites s'il est possible de concevoir une destinée plus atroce que celle de ce malheureux, obligé de végéter sous l'action incessante d'une espèce de machine pneumatique.

Telle est pourtant la partie de leur empire que les tzars ont consacrée au séjour des déportés.

Maintenant que nous avons esquissé à grands traits cette région inhospitalière, nous pouvons entrer dans les détails de notre sujet.

On trouve la déportation en Sibérie infligée comme châtiment dans le code du tzar Alexis Mikhaïlowitch. Depuis 1769, c'est-à-dire quinze ans après l'abolition de la peine de mort, la déportation est devenue un principe général. Ce fut en 1799 qu'on établit la distinction entre les déportés condamnés les uns à la mort civile, les autres à des peines correctionnelles, les premiers aux travaux forcés, les seconds à la simple expatriation.

Nous le répétons : le seul motif qui fit substituer la déportation au sup-

[1] *Le Nord de la Sibérie, voyage parmi les peuplades de la Russie asiatique et dans la mer Glaciale*, t. II, p. 343 de la traduction française du prince Galitzin.

[2] Voir la gravure.

... ..., t. II, p. 345 de la traduction française du prince Galitzin.
[2] Voir la gravure.



GLACES ÉCLAIRÉES PAR L'AURORE BORÉALE DANS LE NORD DE LA SIBÉRIE.

Publié par Pagnerre, éditeur

plice capital, fut le désir de peupler les déserts de la Sibérie et de fournir des ouvriers aux mines précieuses qui abondent dans cette contrée. L'essai de population a fort mal réussi, d'abord parce que, dans de semblables pays, l'homme, obéissant à une admirable loi de la nature, est peu prolifique; en second lieu, parce que les femmes ont toujours manqué et manquent toujours en Sibérie. Le nombre des femmes déportées ne forme guère qu'un dixième du chiffre total annuel. Sur ce nombre, la moitié à peine est apte à vivre en famille. Ajoutez que les anciens colons répugnent à donner leurs filles aux nouveaux déportés. Ceux-ci, par un long voyage, ont pris l'habitude de l'oisiveté, ou se livrent à des excès qui, pour l'ordinaire, les plongent dans l'abjection ou les couvrent d'horribles maladies. Le résultat de cet état de choses est que la Sibérie voit sa population rester stationnaire, et que, par conséquent, le but que s'étaient proposé les empereurs de Russie en remplaçant la peine de mort par l'exil est tout à fait manqué.

La loi russe a défini tant bien que mal les crimes et les délits qui emportent la peine de la déportation; elle a même déterminé des catégories de condamnés destinées chacune à un traitement différent. Elle veut que les criminels soient préalablement marqués d'un fer rouge au visage [1], et qu'ils reçoivent le knout. Les moins coupables sont fouettés et exilés; d'autres sont simplement expatriés. Mais ces distinctions, fort justes en principe, disparaissent de fait dans l'application. Ce que nous avons dit de la manière dont se rend la justice en Russie l'explique suffisamment. Du moment où les accusés peuvent être conduits devant leurs juges sans presque rien savoir de l'instruction dirigée contre eux, puis condamnés à huis clos, sur la simple déposition des témoins, sans défense sérieuse possible, il est clair que le caprice du magistrat, ou son ignorance, peut classer les condamnés tout autrement que la loi le prescrit, et mêler les catégories de telle façon qu'un délit purement correctionnel soit puni du châtiment le plus rigoureux. Arbitraire et vénalité, ces deux mots, qui expriment les deux plaies de la magistrature moscovite, combattent et détruisent toutes les intentions équitables qui se peuvent rencontrer dans la législation. Du reste, comme si les tribunaux ne jouissaient pas d'une latitude suffisante, le gouvernement a voulu étendre le cercle dans lequel ils choisissent leurs victimes. Un ukase, qui date de sept ans, dit que la déportation devra être prononcée non-seulement contre les accusés ou prévenus reconnus coupables par les juges, mais encore contre tous les

[1] Autrefois on leur coupait la langue et on leur arrachait les narines. Naguère encore la mutilation du nez était pratiquée.

malheureux qui, sans être condamnés, faute de preuves suffisantes, n'ont cependant pu être complétement justifiés par les témoins. Ce n'est pas tout : les individus qui ont échappé aux griffes de la magistrature, mais qui ont été renvoyés dans leur district et désignés à la police locale comme suspects, peuvent être envoyés en Sibérie, si les deux tiers des habitants de la commune s'opposent à ce qu'ils reviennent au milieu d'eux ! Enfin, si l'on tient compte de la faculté dont jouit le chef de l'État d'exiler tous ceux qui portent ombrage à son omnipotence, ou que des dénonciations plus ou moins mensongères lui signalent comme dangereux, on restera convaincu que les limites posées par la loi en matière de déportation sont tout à fait illusoires, et que la division des condamnés en catégories distinctes peut être à chaque instant méconnue.

La Sibérie est le rendez-vous de tous les crimes et de toutes les infortunes. C'est un immense cachot où l'on voit, à côté des bandits les plus incorrigibles, le négociant malheureux qu'une erreur commise dans ses livres a fait considérer comme banqueroutier ; l'homme politique qu'un propos inconsidéré a désigné aux rancunes de l'autocrate ou de la haute police ; le prisonnier que les chances de la guerre ont livré à la discrétion des Russes ; le marchand ruiné qui a le malheur d'avoir le gouvernement pour créancier [1] ; le pauvre serf qu'un simple caprice de son maître a condamné à un exil éternel. Oui, tel est, dans ce pays, le mépris de la liberté humaine, qu'un seigneur a le droit d'envoyer en Sibérie ceux de ses esclaves dont, pour un motif quelconque, il veut se débarrasser. Il livre tout bonnement la victime aux agents du pouvoir, qui ne peuvent se refuser à l'expédier au delà de l'Oural. On est épouvanté de l'usage que le despotisme des boyards peut faire de ce droit exorbitant. Voici un homme qui, dans l'excès de son désespoir, a dénoncé les cruautés de son maître envers lui ou sa famille ; le seigneur se venge de la réprimande qu'il a encourue, en déportant l'esclave récalcitrant dans les solitudes de la Russie asiatique. Cet autre avait une femme ou une fille que le maître convoitait. Pour se débarrasser de son importune résistance, le séducteur l'a confiné à mille lieues de sa famille. Ici, les souvenirs douloureux reviennent en foule à notre mémoire. Nous pourrions les évoquer un à un, et raconter les souffrances de bien des malheureux dont la lamentable histoire est venue jusqu'à notre oreille durant notre séjour en Russie. Nous pourrions montrer celui-ci expiant par les tortures de l'exil le crime

[1] On lit dans Gmélin, t. II, p. 1 de la traduction française : « Nous continuâmes de remonter la Léna, et nous vîmes au village de Kiranga une petite brasserie de brandevin, qui « fut établie, l'automne dernier, par un exilé. *La plupart de ceux qu'on envoie en exil « dans ce pays sont des marchands ruinés qui doivent beaucoup au gouvernement.* »

d'avoir une femme digne de plaire à son seigneur ; celui-là retrouvant, après quelques années d'absence forcée, la mère de ses enfants remariée, avec l'autorisation du propriétaire, qui n'a pas voulu qu'une femme encore jeune restât improductive faute de mari. Mais c'est chez nous un parti pris de ne rien dire qui puisse être traité de *roman* ou seulement *soupçonné* de mensonge. Nous nous abstiendrons, en conséquence, d'étaler aux regards du lecteur ce triste tableau. Toutefois, ce que nous n'osons pas emprunter à nos documents personnels, nous navons aucun scrupule de le prendre dans les livres connus de tout le monde. Voici ce que nous lisons dans le tome Ier des *Lettres* de M. Marmier : « On m'a cité une jeune femme, belle, grande, forte, qui ne voulait pas vivre avec son mari parce qu'il était infecté d'une maladie hideuse. Le mari a recours au seigneur ; le seigneur, qui, dans un épouvantable sentiment d'avarice, pensait peut-être aux robustes enfants que cette femme pouvait donner à ses domaines, veut la forcer à accomplir son devoir conjugal. Elle résiste, et il l'envoie en Sibérie. Au bout de quelques années, il la fait revenir, la retrouve inflexible à ses ordres, et la condamne de nouveau à l'exil. Le poëte Pouschkin racontait qu'il avait, un jour, rencontré sur la route de Tobolsk, parmi les criminels condamnés à la déportation pour vols ou pour meurtres, une jeune fille d'une grâce et d'une beauté angéliques. Après avoir servi pendant quelque temps, comme une esclave, aux plaisirs de son sultan, cette malheureuse s'était laissé attendrir par un homme qui lui demandait peut-être à genoux une parole d'amour, que l'autre exigeait impérieusement, et elle allait en Sibérie expier dans l'exil une heure de tendre abandon. La pauvre enfant, dit Pouschkin, habituée, pendant quelques années, à toutes les jouissances de la fortune et aux raffinements du luxe, souffrait bien plus que ses rudes compagnons des fatigues de son long voyage. Les cahots de la voiture lui meurtrissaient le corps, et elle regrettait de n'avoir plus de gants pour garantir ses mains de l'ardeur du soleil. »

N'avions-nous pas raison de dire que la déportation en Sibérie était encore moins odieuse par les souffrances qu'elle entraîne que par l'effroyable abus qu'on en fait?

C'est à Moscou qu'on réunit les malheureux destinés à l'exil. Après quelques jours passés dans une prison centrale, on leur rase la moitié de la tête d'avant en arrière, on leur fait endosser une veste bigarrée, on leur met une chaîne aux pieds, puis on les embarque sur des charrettes découvertes, qui les mènent, à travers la neige, les rivières débordées et les chemins défoncés, jusqu'au désert où ils doivent subir le châtiment de la faute qu'ils ont commise ou dont ils sont censés coupables. Combien de

ces condamnés succombent aux fatigues du trajet, c'est ce qu'il est impossible de savoir; mais les aveux échappés aux écrivains russes eux-mêmes constatent une horrible mortalité dans ces longs et douloureux voyages. Que doit-elle être parmi ceux que l'on oblige à faire le chemin à pied? Il est vrai que ceux-ci sont, la plupart du temps, des Polonais, et que des gens assez dépravés pour préférer l'indépendance à la servitude ne méritent ni égards, ni commisération. Nous avons vu aussi à Moscou des Polonais transportés en voiture; mais chacun d'eux était placé dans une kibitka, à côté de deux soldats de police, armés jusqu'aux dents, et ne pouvait, dans tout le trajet, échanger deux paroles avec ses compagnons d'infortune qui cheminaient tous isolément à des distances de plusieurs centaines de pas.

Les exilés, arrivés en Sibérie, sont répartis dans les localités que leur assignent les diverses catégories auxquelles ils appartiennent. L'article 1057 du code des lois russes énumère en gros les lieux et les établissements qui doivent recevoir la population des condamnés; ce sont : la Sibérie et une partie de la région caucasienne (dont il n'est pas question ici), les usines et salines du gouvernement dans la chaîne de l'Oural, plusieurs établissements de même nature dans d'autres parties de l'empire, enfin les bataillons consacrés au service des forteresses, à la garde des provinces et aux travaux des ports. En Sibérie, on ne reconnaît que deux catégories de déportés :

1° Les criminels condamnés aux travaux forcés ; 2° les individus exilés pour des fautes moins graves. Les premiers sont employés à l'exploitation des mines, et envoyés en grande partie à Nertschinsk, petite ville située dans le gouvernement d'Irkoutsk, au milieu d'une contrée aride et sauvage, mais fertile en minéraux précieux. Ils sont tous traités de même, et sans aucune exception, même pour les condamnés politiques ; la nuit, on les enferme dans des maisons environnées d'une enceinte fortifiée, précaution assez inutile, car les fers qui chargent leurs pieds et la garnison qui les surveille suffisent, et au delà, à les prémunir contre toute folle pensée de fuite. Du pain, de l'eau et du poisson salé constituent toute leur alimentation. Le fouet et le bâton sont leur moniteur habituel. Le matin, on les conduit, toujours enchaînés, à la mine. C'est le plus souvent un souterrain dans lequel on parvient par un puits profond; à Smeï-nogorsk, dans le gouvernement de Tomsk, au pied du mont Altaï, l'intérieur des mines d'argent présente un labyrinthe de galeries en partie soutenues par des madriers, en partie taillées dans le roc vif. Des eaux abondantes, issues des flancs de la montagne, mettent en mouvement d'énormes roues qui servent à élever le minerai. C'est dans les profondeurs

de ces antres humides et ténébreux que les condamnés passent une partie de leur existence. Il va sans dire qu'en hiver tout travail est à peu près impossible ; pour retrouver le chemin de la mine, on est obligé de planter, de distance en distance, dans la neige dont la terre est couverte, des piquets qui servent de signaux.

Mais l'exploitation des mines n'est pas le seul travail pénible auquel on oblige les condamnés. Il en est que l'on emploie à chasser les animaux à fourrure. Ceux-là s'enfoncent dans les déserts presque inhabitables du nord et de l'est de la Sibérie, dans ces *toundras* glacées que la nature a voulu rendre inaccessibles à toute créature animée. Les malheureux meurent quelquefois de faim, quand leurs provisions de poisson sec sont épuisées, et que l'hiver, plus long que d'habitude, leur interdit la chasse aussi bien que la pêche.

D'autres sont employés au service de la navigation fluviale. Ils remorquent des barques pesamment chargées, pêle-mêle avec des chevaux, fouettés comme eux, comme eux martyrisés !

La seconde catégorie principale de condamnés, celle qui se compose d'individus déportés pour motifs moins graves, est divisée par l'article 1272 du *Svode Zakonoff*, ou code russe, en cinq classes qui comprennent :

Les individus destinés, après avoir subi la fustigation, à entrer comme ouvriers dans les fabriques et les usines ;

Ceux qu'on veut employer à des métiers ou à des exploitations qui exigent une constitution vigoureuse ;

Les hommes les moins robustes et qui ne peuvent guère servir que de domestiques ;

Les condamnés que, d'après leurs antécédents et leurs forces physiques, on juge propres aux travaux de l'agriculture ;

Enfin ceux que leur mauvaise constitution ou les infirmités de la vieillesse condamnent à une incapacité absolue de travail.

Les condamnés de la première section acquièrent, au bout d'un an, par une conduite exemplaire, le droit de passer dans la classe suivante, où ils apprennent un métier, et où ils restent six ans. Cette rude épreuve une fois subie à la satisfaction des chefs, ils entrent dans la troisième classe et peuvent se placer comme domestiques chez les habitants qui ont besoin de leurs services. Huit années sont la durée de rigueur de cette nouvelle épreuve ; et quand les exilés ont traversé sans reproche cette longue période, ils sont admis parmi les colons ou *posélentzi*. Ces derniers forment quelquefois des villages ; quelquefois aussi on les place chez les paysans de la couronne jusqu'à ce qu'ils puissent se marier et com-

mencer une petite exploitation. Durant les trois premières années, ils sont affranchis de tout impôt, et les sept années suivantes, ils doivent au fisc la moitié des contributions annuelles et de la capitation des paysans, avec addition de 15 kopecks argent, destinés à former le fonds commun des exilés. A l'expiration des dix ans, ils sont reçus au nombre des paysans de la couronne, avec le consentement de ceux-ci, et payent les mêmes droits qu'eux.

La dénomination de *colons* ou *posélentzi* s'applique aux condamnés qui ont traversé les épreuves dont nous venons de parler, aux individus sans titres ni professions déterminées, et aux serfs déportés par la volonté de leur seigneur.

Les colons sont généralement répartis dans la région occidentale de la Russie asiatique, et notamment dans les districts les plus voisins du gouvernement de Tobolsk. En arrivant au lieu qu'on leur a assigné, ils ne trouvent, le plus souvent, que des forêts vierges et un terrain qui n'a jamais connu le travail de l'homme. Tout est à faire, depuis la cabane qui doit les abriter, jusqu'aux opérations qui précèdent tout essai de culture. Quelles ne doivent pas être leurs souffrances dans les premiers temps de leur exil ! On lit dans un rapport du ministre de l'intérieur de Russie, daté de 1806, qu'en 1799 on envoya un nombre considérable d'exilés, de paysans et d'invalides dans le pays situé au delà du lac Baïkal ; que dix mille de ces infortunés restèrent plusieurs années sans établissements, sans asile, sous le climat de fer de l'Asie boréale ; un grand nombre périt de faim, de froid et de misère ; le reste se dispersa et fixa sa résidence dans des districts un peu plus habitables. Un sort semblable est réservé, de nos jours, à bien des colons sibériens, quoi qu'en disent les Russes, trop bons patriotes pour avouer ce qui se passe dans ces lointaines solitudes.

Le gouvernement pousse tant qu'il peut à la population. Il favorise les mariages, et prodigue les encouragements aux pères de famille. L'ukase du 12 juillet 1840 porte que la femme de condition libre qui s'unit légitimement avec un colon marié pour la première fois recevra du trésor impérial 50 roubles argent. Le colon qui épouse en premières noces une femme exilée reçoit, pour l'aider à monter son ménage, 15 roubles argent, non restituables, et pareille somme à titre de prêt pour dix ans. Eh bien, malgré cette prime, la population n'augmente pas. Quand elle s'accroît, c'est par suite de l'arrivée d'un plus grand nombre de condamnés. En 1840, on comptait dans toute la Sibérie environ 135,000 exilés-colons, dont 65,000 dans la Sibérie orientale et 70,000 dans la partie occidentale. 11,000 de ces malheureux étaient em-

ployés dans les mines d'or [1]. Si l'on veut bien observer que les colons ne forment qu'une fraction du nombre total des déportés, on verra que la population générale des exilés en Sibérie doit aller à près de 200,000 individus, si même elle ne dépasse pas ce chiffre énorme. Ajoutons qu'il y a progression constatée dans le nombre des condamnés envoyés annuellement au delà de l'Oural.

Le régime pénal auquel les déportés sont soumis est curieux à connaître. Nous le trouvons tout au long et en détail dans l'ukase du 12 juillet 1840, déjà cité. Cet important document, dont le texte russe est en notre possession, a été publié dans la *Gazette de Moscou* du 4 septembre de la même année. Nous allons en donner une analyse succincte :

Les autorités locales sont investies du droit d'infliger aux exilés les peines suivantes, considérées comme mesures de simple police :

1° Une légère punition corporelle avec des verges pour les délits peu importants; 2° une détention temporaire dans une compagnie de discipline ; 3° l'envoi dans un district moins peuplé du même gouvernement; 4° un surcroît de sévérité pendant leur détention, à l'égard de ceux qui sont sous le coup d'une accusation criminelle.

Sont reconnus délits peu importants de la part des exilés :

1° L'intempérance; 2° la négligence dans l'économie intérieure de la maison; 3° la paresse; 4° la désobéissance envers le chef de la maison ou de l'établissement; 5° un premier et un deuxième vols insignifiants; 6° les querelles; 7° l'absence volontaire du lieu d'habitation au delà du terme fixé par le congé.

Si l'exilé, pour un *motif quelconque, est signalé comme suspect ou dangereux,* il peut être envoyé dans un district moins peuplé.

Parmi les femmes, celles qui ne sont pas mariées encourent seules les mêmes peines.

Sont considérés comme délits peu importants de la part des condam-

[1] On sera peut-être bien aise de connaître le produit des sables aurifères de la Sibérie et de l'Oural. Nous sommes en mesure de satisfaire sur ce point la curiosité du lecteur.

De 1827 à 1836, le produit total de l'or livré à la Monnaie de Saint-Pétersbourg des usines de la couronne comme de celles des particuliers, dans l'Oural et en Sibérie, a été de 4,438 pouds ou 72,694 kilogrammes. La *teneur* moyenne de cet or sortant des lavages est comptée à 88 pour 100 d'or pur et à 9 pour 100 d'argent. En 1841, les alluvions aurifères de l'Oural ont donné 302 pouds, celles de la Sibérie, 355 pouds d'or. On espère que les alluvions de la Sibérie produiront bientôt à elles seules 500 pouds. Tout l'or exploité pendant les quinze années, de 1827 à 1841, offre une masse de 6,242 pouds et 17 livres, ou 102,250 kilogrammes, qui, en tenant compte de l'argent mêlé à l'or des alluvions, ont une valeur de 311,954,000 francs. (Humboldt, *Asie centrale*, t. III, p. 518.) M. de Humboldt a relevé ces chiffres dans les documents que lui a communiqués l'ex-ministre des finances de Russie, le comte Cancrine.

nés aux travaux forcés : une conduite répréhensible, la paresse, un premier et un deuxième vols insignifiants ; les querelles, l'absence volontaire au delà de trois jours si le coupable est arrêté, au delà de sept jours s'il se présente de lui-même. Ces délits sont punis de dix à quarante coups de verges.

L'exilé peut être mis en prison dès qu'il est signalé comme suspect ; l'autorité qui a ordonné son arrestation n'en est responsable que lors qu'il est clairement démontré qu'il y a eu partialité ou irrégularité.

Dans le cas de désertion, indépendamment de la flétrissure encourue par le déserteur s'il est repris hors des frontières de la Sibérie, le châtiment est gradué ainsi qu'il suit :

Pour les exilés :

Première désertion : les verges et le renvoi dans le lieu de résidence ;

Deuxième désertion : vingt-cinq coups de fouet ;

Troisième désertion : trente-cinq à quarante coups de fouet et l'envoi aux travaux forcés dans une compagnie de discipline, ou encore le transfert à perpétuité dans un district éloigné ;

Pour une quatrième désertion, il y a lieu à un jugement en forme.

Pour les galériens, condamnés aux travaux forcés :

Première désertion : autant de coups de knout que le condamné en a reçu avant d'être envoyé en Sibérie ;

Deuxième désertion : deux fois autant.

Dans les deux cas, le nombre des coups de knout ne doit pas dépasser cinquante ; mais à la seconde désertion, le condamné est, en outre, employé aux travaux les plus pénibles, et mis aux fers pour quatre ou huit mois.

Pour une troisième désertion, c'est le tribunal de justice qui prononce. Pour la désertion hors des frontières de Sibérie, la peine est augmentée d'un degré.

Si le déserteur pris dans sa fuite nie sa qualité d'exilé, et si son corps ne porte pas les traces d'un châtiment afflictif, il est envoyé soit dans des compagnies de discipline, soit aux travaux forcés ; si l'on retrouve sur lui des marques du knout, on l'envoie comme galérien aux établissements les plus voisins ; si son visage offre des traces d'une première flétrissure, mais si ces traces effacées par le temps sont peu reconnaissables, on le marque de nouveau et on le condamne aux plus rudes travaux de Nertschinsk.

Le vol et l'escroquerie, ainsi que les autres délits qui, d'après les lois générales de l'empire, n'emportent pas la déportation, sont punis comme suit :

Pour les exilés :
Premier délit : les verges ;
Deuxième délit : vingt coups de fouet ;
Troisième délit : trente coups de fouet.
Pour les galériens :
Premier délit : vingt-cinq coups de knout ;
Deuxième délit : trente-cinq coups de knout ;
Troisième délit : quarante-cinq coups de knout.
La peine du quatrième délit est déterminée par le tribunal de justice.

Pour une quatrième désertion ou un quatrième délit qui tombent sous la juridiction de la police, le tribunal condamne le coupable, si c'est un exilé, à quarante coups de fouet donnés par le bourreau, et à l'envoi aux travaux forcés ; pour un délit semblable, le galérien est puni de cinquante coups de knout, et employé pendant dix ans, chargé de fers, aux plus rudes travaux.

Les délits qui, d'après les lois générales, emportent la déportation, sont punis : — pour l'exilé, de dix à quinze coups de knout, et de l'envoi aux travaux forcés ; — pour le galérien, de cinquante coups de knout, avec flétrissure au visage, et travaux forcés, aux fers, pendant quinze ans.

Pour les délits qui, d'après les lois générales, emportent la peine des travaux forcés, les colons reçoivent de trente à quarante-cinq coups de knout, sont flétris par la main du bourreau, et envoyés aux mines ; aux forçats, cinquante-cinq coups de knout, la marque, s'il ne l'ont pas déjà subie, et la détention, aux fers, pendant vingt ans.

Pour pillage, incendie, meurtre ou brigandage sur les chemins : aux colons, de trente-cinq à cinquante coups de knout, la marque et l'envoi aux travaux forcés, avec les fers, pour un temps qui ne peut être moindre de trois ans ; aux forçats, cinquante-cinq coups de knout, la flétrissure, la détention dans une prison fortifiée, avec les fers rivés dans le mur, pendant cinq ans, et à l'expiration de ce terme, les fers à perpétuité.

Tous les crimes ci-dessus désignés, quand ils sont commis par des exilés employés aux mines, rentrent indistinctement dans la juridiction du conseil de guerre, institué pour les ouvriers des mines.

Ne sont pas exemptes des châtiments ci-dessus indiqués, les femmes des exilés, quand elles ne sont ni trop âgées, ni estropiées. Seulement la peine leur est appliquée d'après la déposition d'un médecin, qui dit combien de coups de fouet ou de knout la coupable pourra endurer sans mourir.

La récidive en matière de meurtre, de pillage, de brigandage ou d'incendie, est punie de soixante coups de knout, d'une détention temporaire dans les chaînes, et des fers à perpétuité.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce règlement; mais nous ne voulons pas entamer ici une discussion sur la gradation des peines. Quelques mots seulement sur la nature des châtiments infligés aux coupables.

Quinze, vingt, et même cinquante coups de knout paraissent peu de chose, quand on ne sait pas ce qu'est ce supplice. Mais qu'on veuille bien relire ce que nous avons dit du knout, et l'on verra que cette peine, même réduite à moins de dix coups, équivaut souvent à une condamnation à mort [1].

Du reste, knout, fouet ou battogues, c'est toujours le même principe de pénalité : le châtiment corporel, la flétrissure, l'attentat à la dignité humaine; voilà les moyens qu'emploient les empereurs de Russie pour moraliser les criminels!

Et cette pénalité infamante, les condamnés politiques y sont soumis, comme les assassins. Que dis-je? il y a redoublement de sévérité à leur égard, parce que le crime le plus irrémissible aux yeux des autocrates et de leurs agents de haut ou de bas étage, c'est de ne pas professer pour la majesté impériale le respect le plus stupide. — Il y a eu plusieurs amnisties en Russie; jamais les exilés pour motifs politiques n'ont été compris dans ces actes de clémence. La bienveillance des tzars ne s'étend que sur les voleurs et les meurtriers.

Les femmes elles-mêmes ne sont pas à l'abri de ces traitements ignobles, et quand un médecin ignorant a déclaré qu'elles peuvent subir le knout, la main du bourreau met leur faible corps en sang.

Après les détails qu'on vient de lire, il ne faut pas de grands efforts d'imagination pour se faire une idée des souffrances des déportés; et ici, nous parlons surtout de ceux dont l'éducation a élevé les sentiments et élargi l'intelligence, de ces infortunés qui, pour un propos mal sonnant aux oreilles d'un officier de police, ont été enlevés à leur famille, à leurs habitudes, à leurs affections les plus chères.

A en croire les écrivains russes, l'opinion généralement admise sur la déportation en Sibérie est un grossier préjugé. La Sibérie, bien loin

[1] Un voyageur français, dont l'ouvrage est fort peu connu, mais qui a dit d'excellentes choses sur la Russie, vit le supplice du knout appliqué à une femme. Après avoir décrit l'appareil et les préparatifs de l'exécution, il ajoute : « Au premier coup, la femme fit un cri « terrible, au second un moins fort, *et ne fut plus entendue au troisième.* Il y a toute ap« parence qu'elle était assez heureuse pour avoir perdu connaissance. Les trois seuls coups « que j'ai eu le courage de voir donner lui avaient tracé, depuis le cou jusqu'au bas des « reins, une ligne sanglante qui dut s'approfondir à chaque coup. » (*Mémoires particuliers extraits de la correspondance d'un voyageur avec feu M. Caron de Beaumarchais, sur la Pologne, la Lithuanie, la Russie blanche, Pétersbourg, Moscou, la Crimée*, etc. — 1807.)

d'être une contrée sauvage, glaciale et à peu près déserte, offre aux regards du voyageur des plaines d'une fécondité merveilleuse, des sites riants, des campagnes verdoyantes peuplées de colons, dont le bien-être ferait envie à nos paysans les plus aisés. Le froid, autre préjugé! D'ailleurs on a la ressource de se chauffer. Le bois est si abondant en Sibérie, et les poêles russes sont si ingénieusement construits! Le travail des mines, et le régime du bâton, bagatelle! L'ennui, et la privation de la liberté, moins que rien. La liberté n'est qu'un mot. Quant à l'ennui, il est impossible; n'y a-t-il pas une salle de spectacle à Tobolsk? D'ailleurs le pays est si beau, l'aspect en est si réjouissant! Pour les travaux forcés, pure fiction, cela n'existe que sur le papier. Lisez plutôt la brochure de M. Gretsch, le conseiller d'État que l'autocrate a chargé de répondre à M. de Custine. « Il ne faudrait pas se figurer la situation de ces exilés (les conspirateurs de 1825), semblable à celle des forçats de Toulon et de Brest, ou à celle des condamnés aux mines de Nertchinsk. Le souverain s'était vu forcé de les condamner à une peine rigoureuse; le père du peuple, dans sa bonté, voulut adoucir leur sort autant que possible. L'usine de Pétrowski, située à quarante-huit verstes d'Irkoutsk, leur fut assignée comme séjour, et un homme généreux et humain, le général Leparski, fut nommé leur préposé. Les malheureux, c'est le nom qu'on donne à tous les exilés en Sibérie, n'étaient pas contraints à de rudes travaux. On ne les conduisait au travail que pour la forme, ils étaient chargés de nettoyer les sentiers, de planter des arbres, d'arroser les fleurs, etc. Leurs femmes pouvaient échanger des lettres avec leurs parents, et recevaient de St-Pétersbourg tout ce dont elles avaient besoin; on leur envoya même des pianos [1]. » Voilà, certes, un tableau fort séduisant et qui tourne à l'idylle! Envoyer des criminels d'État en exil pour ne les obliger qu'à ratisser des allées, à planter des arbres et à arroser des fleurs, en d'autres termes se contenter de transformer des militaires insurgés en horticulteurs, et les faire travailler au son mélodieux du piano, c'est, de la part d'un souverain irrité, un acte de bienveillance paternelle tout à fait touchant. Malheureusement, il y a des assertions tellement absurdes, qu'elles se réfutent d'elles-mêmes, et la pastorale de M. Gretsch est de ce nombre.

Si la Sibérie est un si charmant séjour, d'où vient donc la terreur des Russes au seul nom de ce pays? D'où vient aussi que les condamnés, une fois rendus à la liberté, gardent un silence si prudent sur ce qu'ils ont vu

[1] *Examen de l'ouvrage de M. le marquis de Custine intitulé la Russie en 1839* par M. Gretsch, traduit du russe par Alexandre Kouznetzoff, p. 77.

et éprouvé? D'où vient ce nom de *malheureux* donné en Sibérie à tous les exilés? Les seules révélations que le gouvernement veuille bien permettre, sont celles dont quelques voyageurs officiels jugent à propos d'enrichir leurs ouvrages. Or, ces voyageurs sont tous commissionnés et protégés par l'empereur; comment pourraient-ils dire la vérité? D'ailleurs, ils ne suivent que les routes fréquentées, ils ne visitent que les centres les plus populeux, que les villes où les exilés souffrent le moins; en outre, ils parcourent la Sibérie à l'époque de l'année où elle n'a rien de trop repoussant. La partie la plus lugubre du tableau reste donc voilée à leurs regards. Quant aux explorateurs qui ont, par ordre de l'autocrate, traversé les districts les plus déserts, et surpris les secrets des douleurs des déportés, il est à remarquer qu'ils sont tous d'un mutisme absolu sur ce point. Ils n'en parlent ni pour plaindre les exilés, ni pour dire qu'ils sont heureux. L'amiral Wrangell, par exemple, n'en dit pas un mot dans son livre. Pourquoi ce silence, si la réalité est telle qu'on nous la dépeint?

Il est incontestable que le voyage de Russie en Sibérie est, à lui seul, pour les condamnés, un supplice pire que la mort. Il est tout aussi incontestable qu'un grand nombre d'exilés périssent dans ce long et douloureux trajet [1]. C'est déjà quelque chose, ce nous semble, et l'exil ne peut avoir une plus sinistre préface.

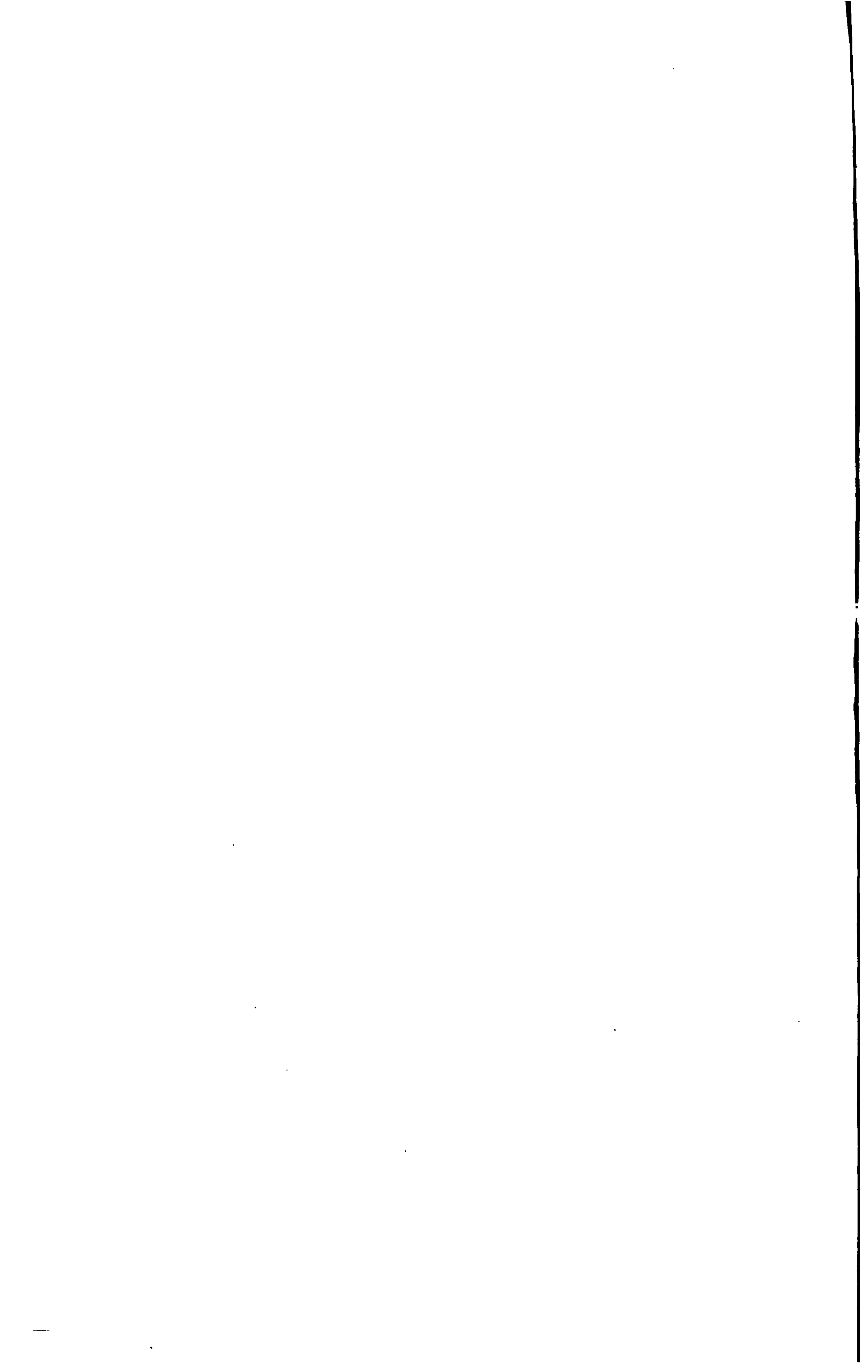
Imaginez aussi la position de l'homme qu'un officier de police vient arrêter brusquement sur l'ordre de l'empereur, et qui est contraint de partir pour la Sibérie, à l'instant même, sans pouvoir embrasser sa famille, ni faire aucuns préparatifs, ni même se munir de vêtements contre le froid!

Parvenus au terme de cet horrible pèlerinage, les uns sont employés à traîner des barques sur les rivières, les autres à donner la chasse aux animaux à fourrure dans des contrées où l'existence de l'homme est un problème; il en est, et ce sont les mieux partagés, qui jouissent du privilége d'avoir à défricher des forêts vierges et des terrains incultes. D'autres, en assez grand nombre, même parmi les condamnés politiques, sont envoyés aux mines. En quelque lieu qu'ils aillent, la honte, la misère, le désespoir les suivent:

Post equitem sedet atra cura.

« L'exil en Sibérie, dit Chappe d'Auteroche, porte avec soi une sorte de réprobation; il rend un homme si malheureux, que, quoiqu'il vive au milieu de ses semblables, tout le monde le fuit; personne n'ose avoir avec lui aucune espèce de liaison; mais c'est moins à cause du crime qu'on

[1] Voir la gravure.



lui suppose, que par la crainte qu'on a du despote. » Un peu plus loin le savant voyageur dit qu'il n'a pu tout voir en Sibérie, et il ajoute : « Les Russes sont d'ailleurs si méfiants en général, que lorsqu'on les interroge, même sur des choses indifférentes au gouvernement, ils répondent toujours : Dieu le sait, et l'impératrice [1]. »

Et puis, toujours le bâton, ou le fouet, ou le knout en perspective; pour surveillants des hommes grossiers, quelquefois malveillants, et qui jouissent à l'égard de leurs subordonnés d'un pouvoir discrétionnaire.... Point de communications avec la Russie. Les lettres des exilés sont toutes ouvertes par les inspecteurs, et ne sont jamais envoyées à leur adresse. Celles qui contiennent des plaintes et des réclamations sont confisquées; bienheureux leurs auteurs, quand un traitement plus rigoureux ne leur fait pas expier l'impardonnable tort d'avoir demandé un adoucissement à leurs souffrances! Les exilés les moins malheureux, d'après l'abbé Chappe, sont ceux qui ont la permission d'entrer au service des habitants. Il faut donc, pour jouir d'une position à peu près tolérable sous certains rapports, se faire domestique! Quant à ceux qui ont été transportés en Sibérie sans savoir le motif de leur disgrâce, et à qui leur conscience n'a rien à reprocher, ce sont, à coup sûr, ceux qui souffrent le plus. Kotzebue, qui, comme on sait, fut déporté à Tobolsk, sans qu'on daignât lui dire pourquoi, raconte l'histoire d'un Polonais nommé Ivan Sokoloff, qu'il avait connu à Kurgan (Sibérie). Ce malheureux avait un ami qui avait imaginé de correspondre avec une tierce personne sous son couvert, et tout à fait à son insu. La première lettre fut saisie, et comme elle était, à ce qu'il paraît, un peu compromettante, Sokoloff dut être puni à la place du vrai coupable. « Un jour qu'il dînait chez un de ses voisins de campagne, un officier se présenta et lui fit connaître l'ordre de l'arrêter, ainsi que plusieurs autres personnes. En vain Sokoloff se récria sur l'entière ignorance des motifs pour lesquels il se voyait arrêté; il fut conduit, avec ses compagnons, dans je ne sais quelle citadelle. Cette affaire fut jugée à St-Pétersbourg, et là ils reçurent leur pardon; on leur dit qu'ils seraient *seulement* exilés en Sibérie. Sokoloff fut donc jeté, ainsi que les autres, sur des kibitkes. Le chemin qu'il devait suivre n'était qu'à quelques verstes de sa terre; il demanda en grâce qu'on lui permît de voir, pour la dernière fois, sa famille et de prendre du linge et des habits qui lui manquaient. Ses prières furent vaines. Il fut obligé de se rendre à Tobolsk dans l'état de dénûment où il se trouvait. Là, il fut séparé de ses camarades et conduit à Kurgan, où, quand il me

[1] C'était alors Catherine II qui régnait en Russie.

raconta cette histoire, il traînait depuis trois ans la plus misérable existence, sans recevoir la moindre nouvelle de sa femme et de ses six enfants. Ce malheureux Sokoloff ne recevait pour vivre que 20 kopecks par jour, au compte de la couronne. Il fallait donc qu'il se privât de toutes les commodités de la vie. Il demeurait, en hiver, auprès d'un hôte presque toujours ivre, auprès d'une hôtesse acariâtre, et au milieu des chats, des chiens, des poules et des animaux les plus immondes. L'été, afin d'être seul, il logeait dans l'écurie où j'ai été le trouver moi-même. Un bois de lit tout nu, une petite table, un bassin et un crucifix pendu au mur, étaient absolument tout ce qu'il possédait [1]. »

Mais les tortures des exilés à qui l'on permet le séjour des villes, sans travail obligatoire, ne sont rien auprès de celles des condamnés aux mines. L'obscurité des galeries souterraines, l'humidité de ces abîmes profonds, le contact malfaisant de certains minéraux, les exhalaisons pernicieuses qui s'élèvent des terrains bouleversés, l'extrême fatigue qu'entraînent ces rudes travaux, font de l'existence des mineurs un tourment continuel, auquel la mort est cent fois préférable. Tout le monde sait que le travail des mines est destructif de l'espèce humaine. Nous n'avons pas les tables de mortalité de la Sibérie, parce que le gouvernement russe ne publie pas ainsi ses plus redoutables secrets ; mais nous pouvons juger par analogie et argumenter de ce qui s'est passé en d'autres contrées. Au Pérou, dans les conditions de régime les plus favorables, il survivait à peine un mineur sur cinq durant la première année d'apprentissage. On a calculé que plus de huit millions d'hommes avaient péri dans les mines de tout le royaume péruvien [2]. Dans un mémoire présenté à Philippe III, en 1609, le capitaine Juan Gonzalès de Azevedo affirme que, dans chaque district du Pérou où les naturels étaient contraints de travailler aux mines, la population a diminué de moitié, et dans quelques endroits des deux tiers. Robertson (*Histoire d'Amérique*) cite une autre autorité espagnole, pour prouver que, dans toutes les localités dont les richesses minérales étaient exploitées, le nombre des Indiens décroissait rapidement, tandis que dans la province de Campêche, où il n'existe pas de mines, la population indigène a augmenté de plus d'un tiers depuis la conquête, bien que le sol ni le climat de cette province ne soient aussi favorables que le climat et le sol du Pérou. Enfin, le savant Alexandre de Humboldt confirme ces diverses opinions : « On a regardé longtemps,

[1] Auguste de Kotzebue, l'*Année la plus remarquable de ma vie*, t. Ier de la traduction française, p. 294.

[2] Mémoires de Miller, t. Ier, p. 5.

dit-il, le travail des mines comme une des causes de la dépopulation de l'Amérique. Il serait difficile de révoquer en doute qu'à la première époque de la conquête, et même encore au dix-septième siècle, beaucoup d'Indiens succombèrent au travail excessif auquel on les força dans les mines.... Au Pérou, du moins dans la partie la plus méridionale, la campagne est dépeuplée par le travail des mines, parce qu'il y existe encore aujourd'hui (1804) la *mita*, loi barbare qui force l'Indien de quitter ses foyers et de se transporter dans des provinces éloignées où l'on manque de bras pour exploiter les richesses souterraines [1]. » D'après tout ceci, on peut affirmer, sans crainte d'erreur, que le travail des mines en Sibérie est fatal à la santé de l'ouvrier, et que c'est une mort lente, cruelle, douloureuse, que la clémence des autocrates substitue à la peine capitale, pour le plus grand avantage du trésor impérial.

Les historiographes patentés des tzars vantent la salubrité du climat de la Sibérie. Il est pourtant assez difficile d'admettre qu'un pays où l'on est obligé de se couvrir d'une masse de vêtements fourrés, et où, par conséquent, les fonctions de la peau se font péniblement; où la température glaciale de l'air occasionne des pneumonies mortelles pour toute poitrine tant soit peu délicate; où, pendant huit mois de l'année, on vit dans une atmosphère chargée de vapeurs de poêles, dans l'ordure et dans l'obscurité; où de fréquentes inondations et de nombreux marécages développent des fièvres dangereuses; il nous paraît difficile, disons-nous, qu'un pareil pays puisse favoriser la prolongation de la vie humaine. D'ailleurs, si nous en croyons des voyageurs dignes de toute confiance, le scorbut est très-commun en Sibérie; or, le scorbut n'est pas l'indice d'un climat bien sain. D'autres maladies, non moins redoutables, rendent le séjour de la Sibérie dangereux à ses habitants. La syphilis y est si répandue, qu'il est peu de familles de paysans qui n'en soit infestées. Suivant Gmélin, « le mal de Naples est, pour ainsi dire, commun à tous les habitants du district d'Argunsk, hommes, femmes, vieux, jeunes, et même aux enfants. On ne peut ni en voir les effets sans une espèce d'effroi, ni penser sans compassion aux tristes suites que peut avoir cette maladie.... Le peuple est détruit peu à peu. Ceux que ce mal cruel n'a point encore consumés sont incapables de travail. » Le même voyageur a trouvé très-peu de maisons dans la ville de Tomsk où une personne au moins n'en fût affligée. Il y connaissait des familles entières qui en étaient attaquées. Cette maladie, ajoute à son tour Chappe d'Auteroche, s'est propagée dans cette contrée avec la plus grande rapidité, à cause

[1] Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. I[er] de la 2[e] édition, p. 338.

de la débauche des deux sexes. Hommes et femmes couchent pêle-mêle, sur des bancs et sur les poêles ; c'est une promiscuité révoltante, et les enfants y participent bien avant l'âge. Enfin, Kotzebue confirme cette assertion. — Dira-t-on que la santé des exilés puisse se trouver fort bien de cet état de choses ?

Mais ce n'est pas seulement leur situation *actuelle*, pendant le temps de leur exil, qui démoralise les déportés ; l'avenir qui s'ouvre devant eux contribue encore à leur inspirer cette tristesse profonde que des voyageurs ont remarquée chez ces malheureux. Dès qu'un homme est envoyé en Sibérie, il perd le plus souvent tous ses titres de noblesse ou de bourgeoisie, et devient serf de la couronne. Or, voici comment s'exprime à ce sujet l'ukase dont nous avons donné l'analyse : 1° Les individus envoyés en Sibérie avec privation des droits de leur condition, ou ayant subi une peine afflictive, ou pour cause de vagabondage, ne peuvent être comptés parmi les paysans de la couronne qu'après un séjour de dix ans dans ce pays. L'abréviation de ce temps ne peut être accordée qu'avec l'agrément de l'autorité légale supérieure, en récompense d'un service particulier ou d'une conduite et d'une moralité exemplaires. 2° La réception des colons dans les communautés de paysans ne peut avoir lieu sans le consentement de ces dernières. 3° Le passage dans une condition civile, c'est-à-dire dans une profession (ou corps de métier), dans la bourgeoisie ou dans la classe des marchands, est interdit aux colons. Seulement l'autorité locale peut, en ne les affranchissant pas, toutefois, de leur condition de paysans ou de colons, leur permettre d'établir leur domicile dans une ville pour l'exercice de leur profession. — Ainsi donc, l'exilé-colon n'acquiert l'insigne faveur de devenir paysan de la couronne, c'est-à-dire serf, qu'après dix ans de tortures morales et physiques. Avant l'expiration de cette période, il n'est rien, absolument rien : il ne porte pas même de nom ; il est désigné par un numéro, comme nos forçats : c'est une créature supprimée du sein de la société, une chose, un instrument de population et de travail, et voilà tout. Quant à sa moralisation, s'il est ignorant et perverti, on n'y songe pas, cela va sans dire. Point d'espoir de réhabilitation ; il ne peut devenir bourgeois (et qu'est-ce qu'un bourgeois russe !) qu'à titre provisoire et pour exercer un métier, avec l'autorisation de son chef, qui, s'il a contre lui quelque ressentiment ou la moindre antipathie, peut lui refuser cette consolation. — Ses enfants ?... Leur destinée est pour lui un surcroît d'inquiétude et de chagrin : la loi veut qu'ils suivent la condition de leur père, et qu'ils naissent esclaves. Chez nous, la mort civile frappe aussi les enfants qui sont déclarés illégitimes, le lien du mariage étant rompu ; mais quelle différence entre la condition d'en-

fant naturel en France et celle d'un serf russe! L'exilé sait donc que l'amour lui est interdit, sous peine de donner le jour à des malheureux, et que son union avec la femm qu'il aime sera maudite par sa postérité

Voilà la perspective que la législation russe réserve aux déportés. Voilà les encouragements qu'elle donne à la bonne conduite des hommes qu'une faute plus ou moins grave, plus ou moins prouvée, a conduits dans les déserts de la Sibérie !...

Mais il faut bien que les panégyristes de la Russie trouvent mille charmes à la Sibérie, pour justifier la facilité avec laquelle les empereurs envoient incessamment de nouveaux habitants dans cette affreuse contrée. Le laisser-aller de ces souverains en matière d'exil, est vraiment incroyable. Il n'est personne dans tout l'empire des tzars qui puisse se dire à l'abri d'un ordre de déportation au delà de l'Oural. Les plus grandes illustrations ont, de tout temps, payé tribut à cette terre si redoutée. La Sibérie a vu des hommes de toutes les conditions végéter misérablement dans ses steppes glacées, et ouvrir les entrailles de son sol pour en tirer les trésors qu'elles recèlent. Le fameux prince Mentchikoff mourut, en 1729, à Berezoff, ville située dans le gouvernement de Tobolsk. L'illustre maréchal Munich, Ostermann, Goloffkin, et plusieurs autres officiers de la régente Anne Ivanowna, nièce de Pierre Ier, expièrent, les uns par un exil éternel, les autres par une longue déportation, le crime d'avoir été fidèles à leur souveraine. Ostermann, d'abord condamné à être décapité, n'obtint sa grâce que sur l'échafaud, tant la clémence russe sait s'exercer à propos et avec délicatesse ! Le malheureux fut confiné sur les bords de l'Ob, dans une région presque inhabitable. Munich fut accusé par les suppôts d'Elisabeth d'avoir trop dépensé à l'armée, et d'avoir payé de trop de sang ses victoires les plus brillantes. Touchante humanité! Richelieu ne fit pas mieux au maréchal de Marillac. Mais les griefs articulés contre l'accusé n'étaient qu'un honteux prétexte. Son véritable crime, aux yeux d'Elisabeth, était d'avoir puni de quelques jours de prison un manquement au service du grenadier Alexis Razoumoffski, son amant. Ceci est tout à fait dans les mœurs autocratiques. On raconte [1], qu'impatienté du long interrogatoire que lui faisait bien inutilement subir ses juges, le maréchal leur dit : « Dictez vous-même les réponses que vous désirez que je fasse, et je les signerai. » Le tribunal accepta sans façon cette manière de procéder si éminemment moscovite. Munich signa et fut condamné à être écartelé; rien que cela! Envoyé à Pélim, misérable petit hameau du gouvernement de Tobolsk, il fut réduit à gagner sa vie

[1] Castéra, *Histoire de Catherine II*, t. Ier, p. 116, de l'édition in-12.

en donnant des leçons de mathématiques à quelques jeunes gens des environs de sa solitude, et en vendant le lait de quelques vaches qu'il s'était procurées à grand'peine. Il avait quatre-vingt-deux ans, lorsque, à l'avénement de Pierre III, il fut rappelé en Russie. Vingt années d'exil l'avaient encore plus affaibli que son grand âge. Il parut devant le nouveau tzar couvert de la même peau de mouton qui lui avait servi de vêtement dans les déserts de Pélim. Sa femme, qui avait partagé ses malheurs, ne put jamais, même à son retour à Pétersbourg, se défendre d'un trouble extraordinaire toutes les fois qu'elle pensait à ce qu'elle avait souffert en Sibérie. Quand on ouvrait la porte de sa chambre, sa physionomie trahissait une terreur profonde, Son esprit, affaibli par de longues tortures morales, était sans cesse assiégé par la crainte d'une nouvelle expatriation.

Biren, l'infâme Biren, qui, pendant près de dix ans, avait épouvanté la Russie par ses fureurs sanguinaires et sa rapacité, et à qui ce même Munich avait fait faire le voyage de Sibérie, ne dut aussi la liberté qu'à Pierre III. Faisons remarquer, à ce propos, que cet empereur rappela de l'exil jusqu'à dix-sept mille individus, *qui tous avaient été proscrits pour motifs politiques!* Le comte Lestoc et sa femme étaient de ce nombre. Après avoir, par un coup de main audacieux, placé la couronne sur le front d'Elisabeth, ce courtisan avait éprouvé à son tour l'inconstance de la faveur des souverains. Exilé pour avoir reçu une somme d'argent d'une puissance étrangère alliée à la Russie, *et à qui Élisabeth devait le pouvoir* [1], il mena pendant longues années, en Sibérie, l'existence la plus douloureuse. « Une chambre formait tout le logement de madame de Lestoc; elle avait pour meubles quelques chaises, une table, un poêle et un lit sans rideaux; il était composé d'une paillasse et d'une couverture; elle ne changea que deux fois de draps dans la première année. Quatre soldats la gardaient à vue, et couchaient dans sa chambre, d'où elle n'avait point la permission de sortir, même pour faire ses besoins. A peine avait-elle quelques chemises pour en changer de temps en temps. Lestoc publiait, à son retour, que sa femme était toujours étonnée de ce qu'elle n'avait pas succombé au seul désagrément d'être rongée par la vermine, suite de la malpropreté dans laquelle elle était forcée de vivre. Elle jouait aux cartes avec les soldats, dans l'espérance de gagner 4 ou 5 sous dont elle pût disposer; ce qui ne lui était pas toujours permis. Ayant pris, un

[1] Les juges qui condamnèrent Lestoc lui ayant demandé à combien s'élevait cette somme, l'accusé répondit : « Je ne m'en souviens pas, mais vous pouvez le savoir, si vous « le désirez, par l'impératrice Elisabeth. »

jour, de l'humeur contre l'officier qui commandait, cet officier lui cracha au nez, et lui rendit sa captivité plus dure. Le comte de Lestoc était encore plus malheureux..... Il ne jouissait de la liberté de se promener dans sa chambre qu'autant qu'il ne s'approchait pas de la fenêtre. L'impératrice Elisabeth avait cependant accordé à Lestoc, ainsi qu'à sa femme, 12 livres de France par jour, traitement avantageux en Russie. Mais dans la crainte qu'ils n'employassent cet argent à corrompre leurs gardes, ces exilés n'avaient point le maniement des fonds qui leur étaient destinés ; l'officier de garde était le trésorier; il était chargé de leur procurer tout ce qui leur était nécessaire, et il les laissait manquer de tout[1]. » L'exil de Lestoc dura quatorze ans. Ce malheureux était plus que septuagénaire lorsque la clémence de Pierre III lui rendit la liberté.

Rappellerons-nous aussi la belle madame Lapoukhin, exilée après avoir eu la langue coupée et avoir reçu le knout[2]? Il est permis de croire, avec certains historiens, que son plus grand crime n'était pas d'avoir conspiré contre l'impératrice avec le marquis de Botta, ministre de la cour de Vienne, mais bien de surpasser Élisabeth en beauté.

De nos jours, la Sibérie a eu des hôtes moins éminents, mais non moins célèbres : le prince Troubetzkoï, chef de la conspiration de 1825, et sa femme, qui a eu le courage de le suivre dans les mines de la Russie asiatique ; un des frères Mouravieff, et d'autres officiers compromis dans la même affaire. Un de ces derniers trouva le moyen d'envoyer, il y a quelques années, à sa famille établie à St-Pétersbourg, un croquis de la chambre qu'il habite avec sa femme dans une des parties les plus sauvages de la Sibérie. Ce croquis servit à la composition d'un tableau que nous avons vu, et qui a éveillé dans notre cœur de bien tristes pensées. Il représente une cellule de l'aspect le plus lugubre ; à droite un lit, ou plutôt un grabat enveloppé de rideaux de serge verte ; à gauche un vieux piano ; au fond un canapé vermoulu et deux ou trois chaises. La porte, entr'ouverte, laisse voir des sentinelles se promenant dans le corridor obscur qui longe la chambre. Par la fenêtre, garnie de barreaux de fer, on aperçoit le ciel pâle de la Sibérie et des champs couverts de neige. L'exilé, le front penché sur sa femme, semble plongé dans de poignantes méditations. Rien de plus sinistre que l'aspect de ce tableau, si simple pourtant, et si exempt de prétentions à l'effet. Cette simplicité même est plus éloquente que tous les efforts d'imagination par lesquels on aurait

[1] Chappe d'Auteroche, t. II, p. 376.
[2] En parlant, dans notre premier chapitre, du supplice de madame Lapoukhin, nous avons oublié de dire que cette malheureuse femme était enceinte quand elle reçut le knout.

voulu la remplacer. Dans cet intérieur si misérable, et où la vengeance du tzar veille sous l'uniforme d'un soldat en sentinelle, dans cette étroite fenêtre grillée, dans ce lointain paysage, où l'œil ne distingue qu'un monotone tapis de neige, on lit toutes les misères, toutes les tortures morales et physiques de l'exilé. Nous nous abstiendrons de nommer l'infortuné qui a pu transmettre ainsi à sa famille le secret de ses douleurs; le tzar le punirait sans doute d'avoir osé se plaindre, surtout d'avoir révélé un mot de ce livre mystérieux dont le supplice de la Sibérie forme le lamentable sujet.

Au milieu de tous ces malheureux, hôtes oubliés de cette Thébaïde glacée, donnons un sympathique souvenir à ces Polonais, que l'implacable ressentiment de l'empereur Nicolas a relégués au milieu des criminels de la Sibérie. Pour eux il n'y a ni clémence ni pitié; persécutés de près comme de loin, ils trouvent dans les Russes, dont ils partagent la destinée, des ennemis toujours prêts à renchérir sur la cruauté de leurs bourreaux officiels. Détestés des uns, maltraités par les autres, ils n'ont d'autre refuge que la résignation et le courage des martyrs. Heureux ceux qui trouvent une mort précoce sous le knout ou sous les atteintes du climat!

Rappelons-nous aussi ceux de nos compatriotes qui, prisonniers des Russes, en 1812, furent distribués, comme un vil troupeau, parmi les colons sibériens. Il existe encore en France quelques-uns de ces vieux débris de la grande armée. Interrogez-les sur leur captivité, et ils vous raconteront ce qu'ils ont enduré dans ce pays, si charmant, au dire des Russes. Parmi ces Français, il en est qui ont été oubliés par le tzar aussi bien que par notre gouvernement, et sont condamnés à finir leurs jours en Sibérie!...

N'oublions pas, non plus, ces prisonniers circassiens que le gouvernement moscovite envoie en Sibérie, pour les punir d'aimer leur patrie. Quand un guerrier du Caucase tombe entre les mains des Russes, s'il est jeune, on l'incorpore dans un régiment, avec l'espoir que ses idées d'indépendance finiront par s'en aller en fumée; s'il a passé l'âge où toute modification intellectuelle et morale est impossible, on l'exile en Sibérie. Et Dieu sait quelles humiliations, quels outrages, quelles souffrances le fier montagnard est obligé de subir!

CHAPITRE IX.

LA NOBLESSE, LA BOURGEOISIE ET LES SERFS.

Di vision de la nation russe en deux grandes catégories. — Deux espèces de noblesse. — Noblesse ancienne; Pierre Ier cherche à l'affaiblir. — Sa division en quatorze classes. — Orgueil et insolence des nobles de fraîche date. — Les nobles obligés de servir l'Etat. — Priviléges de la noblesse. — Cérémonies usitées au mariage des anciens tzars. — Déchéance de l'aristocratie russe. — Politique des empereurs vis-à-vis de cette caste; anecdote sur Catherine II; ruine des boyards; ils se jettent dans l'industrie. — Caractère de la lutte entre la noblesse et les empereurs. — Parallèle entre la noblesse russe et l'aristocratie anglaise. — Statistique de la noblesse moscovite. — Qu'est-ce qu'un bourgeois russe? — Organisation de la corporation des marchands. — Statistique de la bourgeoisie. — Triste condition des bourgeois russes. — Servage. — Qu'est-ce qu'un esclave? — Statistique du servage en Russie. — Deux classes de serfs. — Situation des serfs de la couronne; est-il vrai que personne ne meure de faim en Russie? — Situation des esclaves seigneuriaux; impôts auxquels ils sont soumis. — Prix d'une famille de paysans; les femmes ne comptent pas.—Ventes d'esclaves au 18e siècle; ukase de l'empereur Alexandre à ce sujet; comment cette loi, qui protége le serf, est exécutée. — Point de garanties pour les esclaves. — Les seigneurs marient leurs paysans sans leur consentement. — Nombreux exemples de barbarie. — Est-il vrai que les serfs russes soient plus heureux que les ouvriers dans les pays libres? — Démonstration par les faits : statistique des suicides; statistique des crimes contre les maîtres; dame russe assassinée pendant qu'elle assistait au supplice d'un esclave; désertions de serfs; vengeances; révoltes; gentilhomme russe brûlé par ses paysans; les serfs en 1812; esclaves se tuant pour échapper au châtiment qui les attendait. — Influence de l'institution de l'esclavage sur le maître et sur le serf.—Démoralisation des paysans russes.—Le fouet, symbole de l'autorité maritale; singulière cérémonie usitée autrefois au mariage des serfs.

La nation russe se divise en deux grandes classes : les nobles et les serfs. Entre ces deux catégories on aperçoit un nombre infiniment petit de bourgeois, un simulacre de tiers état; cette troisième division peut être considérée comme n'existant encore que de nom.

On reconnaît en Russie deux espèces de noblesse : la noblesse *héréditaire* et la noblesse *acquise*. La première n'est pas toujours un droit de naissance; elle est quelquefois conférée par le souverain.

Sous le rapport purement *honorifique*, l'armorial officiel de la noblesse russe, déposé à la chambre héraldique du sénat de St-Pétersbourg, se divise en cinq séries : les princes, les comtes, les barons, les gentilshommes non titrés dont la noblesse est antérieure à Pierre I[er], et les gentilshommes non titrés dont la noblesse est postérieure au règne de cet empereur [1]. Ceci est la *haute noblesse*, comme nous l'entendons chez nous. Elle remonte jusqu'à Rurik, premier souverain de Russie, et à Guédimine, grand-duc de Lithuanie et fondateur de la dynastie des Jagellons. Ses titres furent consignés dans un livre généalogique (*Rodoslovnaïa kniga*), sous le règne de Jean III. Ce livre fut, plus tard, recopié et relié en velours rouge, d'où vient son nom de *Barhatnaïa kniga* (livre de velours).

Le tzar Iwan Wassiliwitch restreignit les priviléges de l'ancienne noblesse. Fédor Alexiewitch alla plus loin. Pour punir les nobles de leurs prétentions exorbitantes, de leurs querelles de préséance et du désordre qu'elles occasionnaient dans l'empire, ce souverain résolut d'anéantir d'un seul coup les titres de ces turbulents personnages. Il leur ordonna de lui présenter toutes les chartes qui consacraient leur noblesse et leurs prérogatives, et dès qu'il les eut, il les fit brûler, en déclarant qu'à l'avenir les titres de ses sujets seraient uniquement fondés sur le mérite personnel et non sur la naissance [2]. C'était le prince Wassili Galitzin qui avait eu le courage de conseiller au tzar Fédor cet acte énergique. On inscrivit ensuite les noms des nobles sur deux registres publics, dont l'un contenait ceux de la grande noblesse, l'autre ceux de la petite. La petite noblesse se compose des boyards, des individus qui descendent de familles anoblies, ou à qui des services éclatants ou la simple faveur du souverain fait accorder des titres.

Pierre I[er] sentit l'inconvénient de laisser subsister autour du trône une aristocratie qui pouvait devenir dangereuse au pouvoir impérial. Mais ne

[1] *Notice sur les principales familles de la Russie*, par le comte d'Almagro.

[2] Le comte Dolgorouki, dans sa brochure sur les principales familles de Russie, donne un démenti à ce fait historique et traite d'ignorants les écrivains qui l'ont affirmé. Selon lui, Fedor Alexiewitch se contenta de brûler les procès-verbaux des disputes de préséance entre les diverses familles, disputes fréquentes au seizième et au dix-septième siècle. Les écrivains incriminés pourraient renvoyer le reproche d'ignorance à M. Dolgorouki, car le fait, pour n'être pas du goût des anciennes familles aristocratiques de Russie, n'en est pas moins incontestable. Entre autres preuves irréfragables, nous trouvons dans l'édit de Catherine II sur la noblesse (1785), un article (le 66[e]) qui établit dans chaque gouvernement un livre généalogique destiné à remplacer celui qui fut anéanti par les ordonnances de ses prédécesseurs, et notamment par le tzar Fédor Alexiewitch le 12 janvier 1682. Dans les articles suivants, on détermine les preuves de noblesse exigibles pour se faire inscrire sur ce registre. Les *titres* avaient donc été détruits.

pouvant ou n'osant pas la détruire, il chercha à l'affaiblir en ouvrant à deux battants les portes de la noblesse à tous ses sujets de condition libre. Jusqu'à cette époque, le titre de prince (*knias*) ne pouvait être porté que par les familles d'origine vraiment princière ; Pierre attribua aux tzars le pouvoir de créer des princes, des comtes et des barons [1]. Il fit plus : il décréta que la noblesse héréditaire serait acquise de droit à tous les fonctionnaires d'un certain grade dans la hiérarchie, ainsi qu'à tous les officiers des armées de terre et de mer sans exception. Cette combinaison, qui amena une véritable invasion de la noblesse par les vilains, a été conservée par tous les successeurs de Pierre le Grand. Ajoutons, pour bien faire comprendre le caractère multiple de l'aristocratie moscovite, que la noblesse peut être conférée à titre *personnel*, et sans faculté de transmission aux héritiers du titulaire.

La noblesse russe est divisée en quatorze classes, accessibles à tous les Russes nés libres ou affranchis. Et, il faut le dire à l'éloge des Russes, la noblesse acquise est entourée de plus de considération que la noblesse héréditaire. C'est là, du reste, le résultat de la politique des empereurs, qui a toujours été, depuis Pierre Ier, de combler de leurs plus précieuses faveurs les aristocrates parvenus, afin de se faire des partisans dévoués et d'affaiblir l'influence de la noblesse ancienne. De cette préférence accordée aux nobles de création nouvelle il résulte, entre autres inconvénients, celui de rendre ces messieurs cent fois plus vains de leurs titres que les princes descendant de Rurik. Rien de plus sottement orgueilleux, de plus fat, de plus impertinent, en général, qu'un noble russe de fraîche date. C'est aussi très-souvent l'être le plus vil qui puisse se rencontrer, car à cette morgue et à cette vanité insupportables il joint la vénalité et la bassesse de caractère la plus honteuse. En Russie, on ne dit pas comme on disait autrefois chez nous : Noblesse oblige.

Un coup d'œil jeté sur le tableau de la hiérarchie russe, inséré page 212 de cet ouvrage, a pu donner une idée assez complète de la division des fonctions civiles en quatorze rangs ou degrés, correspondant à autant de grades militaires. On est noble dès que l'on fait partie de la quatorzième catégorie ; et de trois ans en trois ans, on a le droit de solliciter un avancement. Ainsi un jeune homme inscrit dès sa plus tendre enfance, par les soins de son père, dans un département ou collége, peut, au bout d'une quinzaine d'années, avoir le titre et le rang de capitaine ou de major, sans avoir jamais rempli aucune fonction. Toutefois, et bien

[1] Il faut remarquer que ces deux derniers titres n'existaient pas en Russie avant le dix-huitième siècle.

que la noblesse soit acquise par le fait seul de l'admission dans la dernière classe, on n'est guère considéré comme noble que lorsqu'on a atteint la septième, ou tout au moins, la huitième catégorie.

Pour tout homme noble de naissance, comme pour tout individu qui tient à ne pas rester dans la condition la plus misérable, il y a nécessité absolue de servir l'État soit dans les carrières civiles, soit comme militaire. En Russie, un homme qui n'est pas fonctionnaire n'est rien. Il ne peut compter sur aucune considération ni sur aucun appui de la part du gouvernement, encore moins sur la bienveillance du souverain. Il faut, de toute nécessité, endosser l'uniforme. Mais quand le fils d'un noble entre dans un service public, il a la certitude d'avancer promptement et de ne pas faire antichambre à la porte des honneurs. Peu de temps après son entrée en fonctions, il est sûr d'obtenir un grade, tandis qu'un roturier attendra douze ans. Il est vrai que les nobles ne sont pas plus à l'abri que les petites gens de la malveillance de leurs supérieurs et de la colère de l'empereur. Celui-ci est sans pitié pour eux, et la moindre faute, quand ils sont au service, les expose à être dégradés. Aussi, pour ne pas rester longtemps dans une situation aussi précaire, les individus porteurs de noms aristocratiques s'empressent-ils d'abandonner leurs fonctions dès qu'ils ont atteint le premier ou le deuxième grade et qu'ils sont parvenus à être quelque chose. Leur démission n'est pas toujours acceptée, mais ils cherchent toutes les occasions de se retirer.

Voici en quoi consistent les principaux priviléges des nobles russes :

Ils sont exempts de châtiments corporels, ce qui, en Russie, est le signe de la liberté. Cette immunité protége même le noble condamné à servir comme simple soldat. — Ils peuvent prendre du service chez une nation étrangère, pourvu qu'au premier appel de l'empereur, ils rentrent dans leur patrie. Quand ils sont au service de la Russie, ils peuvent donner leur démission au moment où ils le jugent à propos.—Il leur est permis de posséder des terres et des esclaves. — Ils ne perdent leurs titres de noblesse qu'après avoir été convaincus du crime de haute trahison, ou de meurtre, ou de vol, ou d'un délit quelconque emportant une peine infamante. Ils ne sont jugés que par leurs pairs, et peuvent en appeler au sénat, et, en dernier ressort, à l'empereur.— Ils ont le droit de nommer tous les trois ans des fonctionnaires pris dans le sein de leur caste, et qui administrent leurs intérêts collectifs. — A la même époque, ils se réunissent en assemblées générales pour prendre connaissance des observations que leur adresse le gouverneur de la province. Celui-ci ne peut leur signifier ses remontrances que par écrit ; il n'a pas le droit de paraître

dans l'assemblée, ni de troubler ses délibérations; eux, au contraire, peuvent lui répondre en personne, faire directement leurs représentations au ministre de l'intérieur, et même envoyer des députés au sénat et à l'empereur. Les assemblées dont nous venons de parler se tiennent dans un bâtiment spécial, au chef-lieu de chaque gouvernement. Elles peuvent discuter des questions législatives, administratives, et des propositions de réforme. Leurs vœux sont transmis à l'empereur qui les prend en considération ou les tient pour non avenus. Elles sont présidées par un *maréchal de la noblesse,* nommé tous les trois ans par le gouverneur de la province sur deux candidats choisis parmi les membres de l'ordre. Pour avoir le droit de voter dans ces assemblées, il faut posséder un domaine dans la province ou avoir un grade supérieur dans l'armée. — La noblesse de chaque gouvernement a le privilége de présenter des candidats pour toutes les fonctions civiles. A cet effet, les nobles de haut rang sont invités tous les trois ans à faire connaître leurs intentions. L'assemblée délibère, et les noms qui obtiennent la majorité des votes sont envoyés par les autorités au gouvernement central. La liste des candidats est présentée à l'empereur et au sénat, avec le détail de ce qu'ils désirent, la désignation de leurs services, et du nombre de voix qu'ils ont obtenu dans l'assemblée. Aucun d'eux ne peut être placé dans une condition inférieure à son rang, et les nobles qui n'appartiennent à aucune classe sont envoyés comme simples commis dans les différentes administrations.

Les assemblées de la noblesse sont encore investies du droit de contrôler les dépenses locales. A ce privilége la noblesse joint celui d'élire pour chaque tribunal un juge nobiliaire dont l'assistance est de rigueur dans toutes les affaires où une famille noble est en cause. C'est là, à notre avis, une des prérogatives les plus précieuses pour l'aristocratie moscovite.

Nous avons parlé du maréchal de la noblesse. A l'époque du couronnement de l'empereur, les maréchaux des provinces se réunissent à Moscou, et tous, quelque minime que soit leur rang dans la hiérarchie nobiliaire, sont, à cette occasion, promus au quatrième grade.

Ces représentants de la noblesse ne sont pas soumis à la juridiction des tribunaux ordinaires, et ne reconnaissent, en fait d'autorité judiciaire, que celle du sénat.

Les priviléges de la noblesse russe furent modifiés et étendus par Catherine II. Indépendamment de ceux que nous venons de faire connaître, l'ukase impérial du 21 avril 1785 en établit d'autres non moins importants. Cet édit, décrété au moment où les nobles russes venaient d'acquérir par

leurs victoires sur les Turcs, des titres éclatants à la reconnaissance de la tzarine, porte, en substance, ce qui suit : La femme est anoblie par son mariage avec un gentilhomme, tandis qu'une femme noble qui épouse un roturier ne perd pas sa noblesse et n'anoblit pas son mari. Le paragraphe 12 décide qu'un gentilhomme ne peut être jugé que par ses égaux et seulement pour accusation de violation de serment, de trahison, de meurtre, de vol ou de mensonge. L'article 14 veut qu'il y ait, au bout de dix ans, prescription pour tous les crimes qu'un noble aurait commis sans être poursuivi dans cet intervalle. L'article 15, qui affranchit les gentilshommes des punitions corporelles, ordonne que ceux qui servent dans les grades subalternes de l'armée soient traités, quand ils ont à subir un châtiment, comme des officiers supérieurs. (Cette disposition était ouvertement violée dans les écoles de pages et de cadets.) L'article 19 confirme aux nobles la permission de voyager à l'étranger, permission primitivement accordée par Pierre III. Ce privilége, car c'en est un en Russie, est illusoire, puisque les nobles ont toujours été obligés de demander à l'empereur l'autorisation de franchir les frontières, ce qui leur est quelquefois refusé; et quand ils l'obtiennent, ils ne peuvent rester à l'étranger au delà de quatre ans. En vertu de l'article 23, dans le cas de condamnation pour tel crime que ce soit, les biens du coupable ne sont pas confisqués ; ils passent seulement à ses héritiers. Les articles 26, 30, 32, accordent aux nobles le droit d'établir des manufactures, de tenir des marchés et des foires, d'exporter les produits de leurs terres et de leurs fabriques. Les articles 33 et 34 leur confirment le droit de propriété sur les produits de leurs domaines, sur l'eau, les minéraux, les productions les plus secrètes, sur tous les métaux, et le bois qu'ils peuvent recueillir. L'article 36 les exempte de tout impôt personnel. L'ordonnance impériale détermine ensuite les droits représentatifs de la noblesse et les époques de ses assemblées. Enfin, elle prescrit les conditions auxquelles on peut se faire inscrire comme noble sur les registres généalogiques.

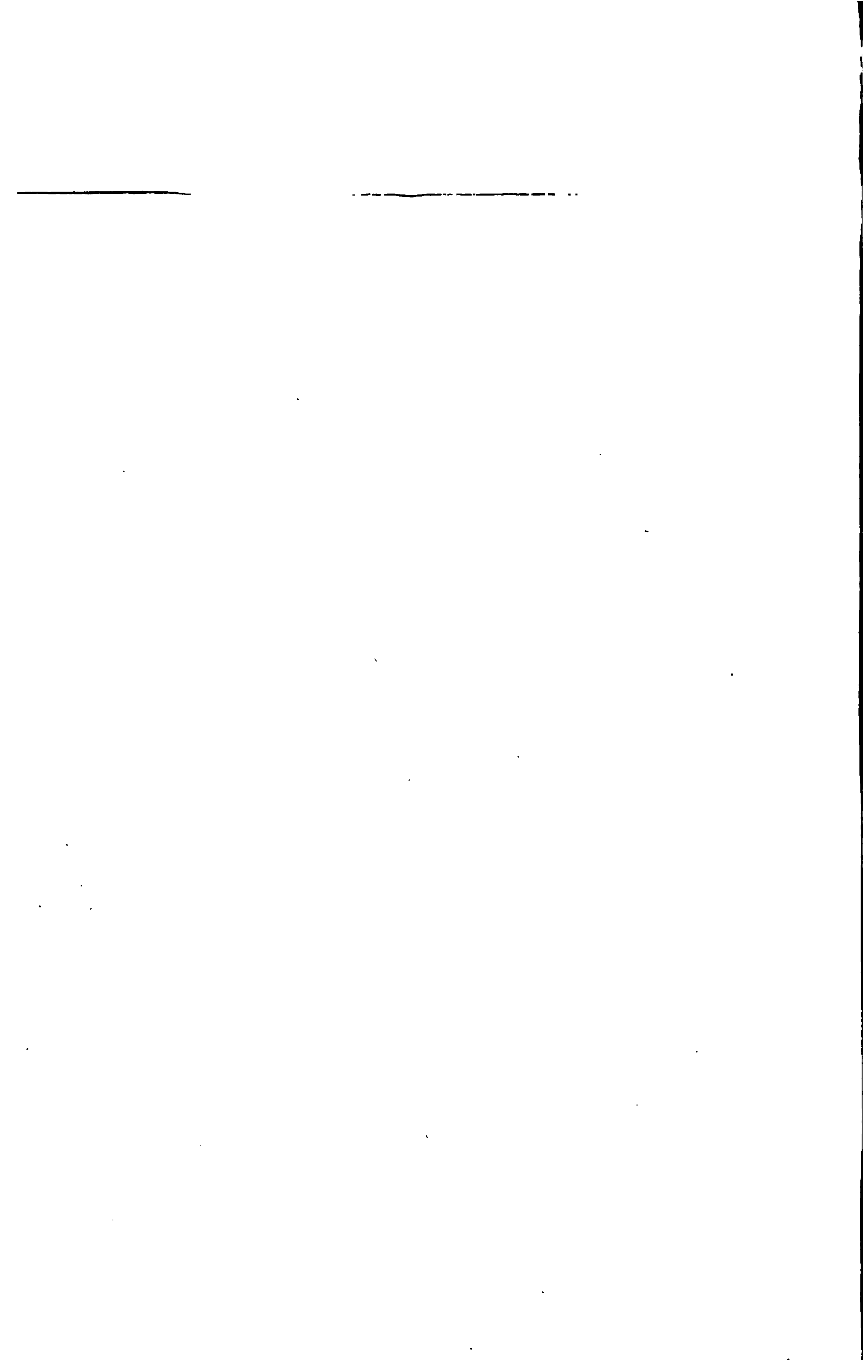
Tels sont les priviléges *légaux* de la noblesse russe; mais dans la pratique, le pouvoir impérial porte plus d'une atteinte à ces prérogatives, dont quelques-unes ne subsistent qu'en principe et en droit. Si bien qu'un prince russe a pu dire, avec un peu d'exagération peut-être, que la noblesse de son pays n'avait que quatre priviléges : celui de donner des coups de bâton et de n'en pas recevoir; celui d'être opprimée par les empereurs et de les étrangler quand le fardeau devient par trop insupportable.

Parmi les prérogatives que cette caste a perdues, il en était une très-importante et à laquelle elle devait attacher un grand prix : c'était de



P Iw del. Geoffroy Sc

donner au tzar une épouse prise dans son sein. Dès que le souverain



donner au tzar une épouse prise dans son sein. Dès que le souverain avait manifesté l'intention de se marier, il envoyait dans les provinces de l'empire des officiers chargés de réunir les plus jolies filles de familles nobles. Les recrues, dirigées sur Moscou, étaient toute logées dans une maison splendidement décorée, et placées sous la surveillance d'une espèce de duègne, non moins noble qu'elles. Tous les jours, le tzar leur rendait visite, et pour mieux surprendre le secret de leurs sentiments, se présentait devant elles sous le costume d'un simple gentilhomme employé à la cour. Le jour décisif venu, tout l'essaim de jeunes filles comparaissait, dans ses plus brillants atours, devant le souverain, qui, assis sur un trône, au milieu de ses courtisans, voyait les postulantes se prosterner l'une après l'autre devant lui et lui rendre hommage[1]. Chacune d'elles recevait de sa main un magnifique mouchoir brodé en or et entouré d'une garniture de pierres précieuses. Là se terminait la cérémonie. Le souverain ne jugeait pas séance tenante, et laissait les jeunes beautés se retirer le cœur plein d'espoir et d'incertitude. Quelques jours plus tard, seulement, il faisait appeler celle qu'il avait choisie, et devant les hauts fonctionnaires assemblés, lui déclarait qu'elle allait devenir sa femme. Les autres étaient congédiées avec de riches présents, auxquels on ajoutait quelquefois le don d'une propriété.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que cet usage semble emprunté aux mœurs orientales et que le caractère semi-asiatique de la nation russe ne se peint nulle part aussi franchement que dans cette étrange coutume. Tout, jusqu'au mouchoir, rappelle les habitudes des sultans envers les femmes de leur harem. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il en a été ainsi pendant plus de deux siècles, depuis les dernières années du quinzième jusqu'au commencement du dix-huitième. Ce fut ainsi que le tzar Michel Fédorowitch épousa la fille d'un boyard depuis longtemps retiré dans son domaine, et qui ne songeait certes pas à devenir le beau-père du monarque. Alexis Mikhaïlowitch, père de Pierre Ier, ayant voulu épouser Nathalie de Naryschkin sans se conformer à l'usage, ses ministres lui représentèrent que ce serait faire injure à la noblesse, qui se vengerait peut-être de cette violation d'un de ses priviléges les plus importants. Le tzar se rendit à cette observation, et la cérémonie eut lieu ; mais ce ne fut qu'une simple formalité, dont les boyards se montrèrent néanmoins très-satisfaits.

Aujourd'hui la noblesse russe est bien amoindrie, bien annihilée. Son influence ne se fait plus sentir que sur certaines questions de politique

[1] Voir la gravure.

intérieure. Le temps n'est plus où on lisait en tête des ukases cette formule si connue : « *Les boyards ont été d'avis et le tzar a ordonné.* » D'abord, depuis Pierre le Grand, les empereurs n'ont cessé de porter la coignée dans les racines de l'arbre de l'aristocratie. D'un côté, ils augmentaient continuellement le nombre des nobles, ce qui affaiblissait d'autant le prestige et l'autorité de la caste primitive; d'autre part, ils évitaient d'accroître la prépondérance des anciennes familles par l'agrégation de membres nouveaux, qui auraient pu rajeunir leur blason et infuser une séve féconde dans leur sang appauvri [1]. La politique des autocrates envers l'aristocratie s'est montrée encore plus machiavélique. Cette politique a consisté à attirer les membres des grandes familles au service de la couronne, à les retenir loin de leurs domaines et à les investir de fonctions qui, en les obligeant à de grandes dépenses, devaient nécessairement les amener peu à peu à une ruine totale. C'est le pendant, mais en diminutif, de l'œuvre de Louis XI et de Richelieu. C'est cette politique qui a enfanté l'idée de la banque de St-Pétersbourg, autrement dite *le Lombard,* véritable mont-de-piété qui prête sur gages et conserve la propriété donnée en nantissement quand le capital prêté n'est pas remboursé au bout d'un certain temps. Cette institution ne pouvait que seconder merveilleusement les desseins des empereurs. Les nobles russes, avec leurs habitudes de luxe effréné, leur penchant aux plaisirs fastueux, leur prodigalité et leur amour passionné pour le jeu, devaient donner, tête baissée, dans le piége ; et c'est ce qu'ils firent. Sous les règnes de Catherine II, de Paul et d'Alexandre, on vit une foule de nobles quitter leurs tristes châteaux et affluer dans la capitale pour y prendre leur part des distractions que la cour avait mises à l'ordre du jour. A cette époque, les plus riches seigneurs dissipèrent en folles dépenses les trésors amassés par leurs aïeux. Le mode de ruine varia suivant les goûts et les faiblesses des souverains : du temps de la voluptueuse Catherine, on employait jusqu'à son dernier rouble à faire construire un palais pour y donner une seule fête digne de la tzarine ; sous le despotisme soldatesque de Paul, on engageait ses revenus de dix années pour acheter des uniformes brillants, des armes précieuses et de magnifiques chevaux de bataille ; sous Alexandre, on s'endettait pour fonder une école ou une institution philanthropique ; les manies de l'autocrate actuel ont aussi ruiné

[1] Catherine II se montra surtout attentive à éviter ces agrégations aux puissantes maisons de son empire. On raconte, à ce propos, et sur cette impératrice, une anecdote assez plaisante. Le général Betzkoï, fils naturel du prince Troubetzkoï, ayant prié un de ses protecteurs de solliciter de la tzarine une faveur qu'il ne désignait pas, Catherine répondit : « Je sais ce que « c'est ; il désire tout bonnement un *trou ;* mais il ne l'aura pas, et pour cause. »

plus d'un personnage illustre et opulent. De tout cela il résulta qu'un beau jour une partie de l'aristocratie russe se trouva dans la même situation que la noblesse française après les extravagances du régent et la banqueroute de Law. Alors quelques-unes d'entre les victimes, les plus intelligentes et les plus honorables, cherchèrent à reconstruire l'édifice de leur fortune, et demandèrent à l'industrie le secret de la pierre philosophale. Leur succès fut prompt et en général très-satisfaisant. On vit des nobles de haute lignée se retirer à Moscou, pour y créer des manufactures, comme de simples bourgeois. Ils se jetèrent, avec un courage digne d'éloges, dans les roturières occupations du comptoir et de la tenue des livres. Un Troubetzkoï et un Soltikoff se firent fabricants d'étoffes de laine ; un Metcharsky fonda une raffinerie de sucre ; un Orloff se mit à la tête d'une verrerie. Et ainsi de beaucoup d'autres non moins illustres. La banque, qui avait si puissamment aidé à dépouiller tous ces grands seigneurs, leur fut, dans cette occurrence, d'une grande utilité ; car ils trouvaient profit à emprunter à 6 p. 0/0 sur les immeubles qui leur restaient, et à se servir de ces capitaux qui, dans l'industrie, leur rapportaient 15, 18 pour cent, et quelquefois davantage.

La lutte entre l'autorité impériale et l'aristocratie est bien loin d'être à son terme. Telle qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire affaiblie, en partie ruinée, sans puissance matérielle et compromise sous plus d'un rapport, la vieille noblesse, la noblesse qui possède et qui commande à une armée d'esclaves, sait encore se faire craindre des empereurs. Du fond de ses palais de Moscou, où elle s'est retirée pour fuir le contact gênant de Nicolas, et pour se soustraire aux ennuis de l'étiquette officielle, elle inspire encore, de temps en temps, de secrètes terreurs au souverain. Toutes les fois que le despote fait mine de vouloir porter la main à ce qui lui reste de priviléges, elle montre ses griffes, quelque peu usées il est vrai, mais encore assez fortes pour effrayer un maître de la trempe de Nicolas. C'est la question du servage qui, par prédilection, est le terrain où les deux adversaires se rencontrent le plus souvent. La noblesse ne veut pas souffrir qu'on attente à son droit de possession sur l'homme ; c'est là son palladium, sa ressource unique, sa planche de salut. Quand le monarque touche à cette arche sainte, il y a guerre entre lui et ses grands feudataires ; et, il faut le dire, jusqu'à présent le pouvoir impérial a été le plus timide, le plus faible. La peur des conspirations de palais et de l'assassinat paralyse les volontés du tzar et le détermine à céder aux exigences des mécontents. Les dernières années de la vie d'Alexandre ont offert l'affligeant spectacle d'un souverain animé des intentions les plus charitables envers une population d'esclaves, et n'osant pas aller au delà des demi-mesures

et des palliatifs, dans la crainte d'exciter l'implacable ressentiment de la classe privilégiée. Le tzar actuel qui voudrait faire, par égoïsme et par calcul politique, ce que son prédécesseur aurait exécuté par générosité de cœur, n'ose pas davantage, tant il a peur, lui aussi, du glaive assassin que la noblesse tient, à ce qu'il croit, incessamment suspendu sur sa tête. Les moyens détournés lui vont mieux. Celui qui lui a réussi jusqu'ici, ç'a été de flatter la noblesse nouvelle et de lui permettre d'éclipser, par l'importance de ses fonctions dans l'État, l'ancienne aristocratie, beaucoup moins favorisée et secondée. Peu à peu les nobles de fraîche date ont supplanté les boyards de vieille roche, dont la puissance se trouve ainsi en échec. Mais, comme les intrus sont également détestés et des familles d'ancienne origine, dont ils offusquent l'orgueil, et des serfs, qui ne voient en eux que des oppresseurs, il s'ensuit que leur influence, entièrement acquise à l'autocrate, leur bienfaiteur, est presque nulle sous certains rapports, et que, par conséquent, c'est une arme assez inefficace entre les mains des tzars.

On a, du reste, beaucoup exagéré le caractère et la portée de la lutte entre l'empereur et l'aristocratie. On a été jusqu'à représenter l'autocrate comme le jouet docile et presque comme la victime de cette caste intraitable. C'est là un système fort commode et pour le souverain et pour ses flatteurs. Il permet d'attribuer à la noblesse les fautes, les violences, les injustices, toute la politique de l'empereur. Si Nicolas est brutal, colère, souvent cruel, ce sont les nobles qui le veulent ainsi; s'il persécute les Polonais, s'il expulse les juifs de Pologne, c'est la faute de la noblesse, qui n'aime ni les juifs ni les Polonais; si son despotisme s'exerce quelquefois à tort et à travers, et avec une froide méchanceté, c'est à la noblesse qu'il faut s'en prendre; s'il ne fait presque rien pour l'amélioration du sort de l'immense majorité de ses sujets, c'est la noblesse qui l'en empêche. L'empereur est animé des meilleures intentions; c'est l'homme le plus doux, le plus bienveillant, le plus charitable. S'il se montre tout autre, on ne doit en accuser que la noblesse, qui fait violence à son cœur et le force à conserver toutes les institutions qui rappellent et maintiennent l'antique barbarie moscovite. — Voilà de quels mensonges se paye la crédulité de quelques gobe-mouches politiques. Nous répondrons : Non, il n'est pas vrai que l'aristocratie russe exerce un pareil empire sur le tzar Nicolas. Sauf certains points d'administration intérieure, et notamment la question du servage, l'empereur est libre de toute tutelle importune. Il a ses coudées parfaitement franches. Il règne en despote absolu. Il y a plus : aucun souverain moscovite n'a personnifié comme lui le pouvoir autocratique, aucun n'a réalisé avec une

aussi audacieuse perfection l'idéal de l'autorité arbitraire et tyrannique. Son caractère se révèle dans ses actes, dont la responsabilité pèse tout entière sur lui. On se plaît à lui supposer des projets d'émancipation pour les serfs ; étrange erreur ! Si l'empereur Nicolas veut enlever à la noblesse sa propriété humaine, c'est d'abord pour la faire passer dans le domaine de la couronne, et augmenter ainsi les revenus de l'État ; c'est, en second lieu, pour affaiblir la puissance de l'aristocratie et ouvrir un champ plus libre au despotisme impérial. La prétendue bienveillance du tzar envers les esclaves n'est autre chose qu'un calcul politique. Bien simples sont ceux qui ne l'ont pas deviné.

Il nous en coûte de rapporter à des motifs de pur égoïsme ce que de confiants admirateurs de Sa Majesté autocratique attribuent si bénévolement à des sentiments plus louables. Mais tout prouve que notre appréciation est conforme à la vérité. Nous ne sommes plus, d'ailleurs, au temps où les souverains absolus n'étaient comptables que du bien qui se faisait dans leurs royaumes, et étaient censés ignorer le mal qui s'y accomplissait. — « Si le roi le savait ! » disaient les courtisans d'autrefois.— « Le roi le sait, » dit-on aujourd'hui, et cette affirmation est surtout vraie en Russie où le chef de l'État ordonne tout, règle tout, jouit d'un pouvoir illimité et peut, s'il le veut, changer en vingt-quatre heures la face de son empire. A chacun ses œuvres ; à Nicolas la responsabilité sans partage de ses violences, de ses caprices despotiques, de ses cruautés. L'aristocratie russe a bien assez de ses vices et de ses crimes ; elle n'a pas besoin qu'on aggrave le fardeau en y ajoutant ceux du souverain à qui elle obéit.

Quand Nicolas s'arme de toute son énergie, il sait fort bien s'attaquer à la noblesse elle-même et la menacer jusque dans son existence comme caste. Ne l'a-t-on pas vu dernièrement gourmander les boyards en termes extrêmement durs, à propos de quelques choix qui lui déplaisaient dans la magistrature de la noblesse ? Ne l'a-t-on pas vu menacer l'aristocratie russe de lui enlever jusqu'à ses prérogatives, qu'il prétend lui avoir accordées *par sa grâce particulière*? Nous savons bien que d'ordinaire, après de pareilles boutades de colère, l'autocrate se laisse gagner par la peur, que souvent même il lui arrive de consentir à de honteuses rétractations. Mais ceci est affaire de caractère ou de tempérament personnel ; et l'on reconnaîtra qu'un monarque qui peut parler sur un ton aussi énergique à un corps privilégié doit être considéré comme dégagé de toute entrave dans l'exercice de sa souveraineté, et, par conséquent, comme responsable de tous ses actes politiques.

L'aristocratie russe ne saurait être comparée à aucune autre. Elle

échappe surtout à toute assimilation avec l'aristocratie anglaise. D'abord elle diffère profondément de celle-ci par sa constitution, à laquelle se mêle, dans une certaine proportion, l'élément démocratique. Ensuite, elle n'a d'influence réelle en matière de gouvernement que sur certaines questions qui la touchent de près, tandis que l'aristocratie britannique intervient à tout instant dans les affaires du pays et a sa large part dans la souveraineté. Ce n'est que sous le rapport de la richesse qu'on pourrait établir un parallèle entre la noblesse des deux pays, et nous ne savons de quel côté pencherait la balance; car il y a en Russie des boyards dont la fortune dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Le célèbre Potemkin possédait plus de deux cent mille paysans. Plusieurs nobles en ont eu jusqu'à cent mille. Le prince Youssoupoff en a cent quarante mille. Ici on apprécie le bien-être matériel d'un homme par le nombre de serfs qu'il possède. De même qu'on dit chez nous une terre de huit ou dix labours, on dit en Russie un domaine de trois ou quatre cents paysans; les Anglais qui disent qu'un propriétaire *vaut* tant de mille livres sterling, pour exprimer qu'il les a, diraient qu'un Russe *vaut* quatre ou cinq mille serfs. Un voyageur français écrivait à Beaumarchais : «Tel seigneur meurt de faim; il n'a que cinquante paysans à manger par an.» Le mot n'est pas seulement spirituel; il est aussi très-juste, car le serf, c'est le revenu. Mais il s'en faut bien que ces énormes richesses d'une portion de la noblesse moscovite donnent à leurs possesseurs la puissance que quelques centaines de mille francs de rente assurent aux grands propriétaires d'Angleterre. L'aristocratie britannique se sert de son opulence pour commander à une foule d'individus qui, par leur qualité de citoyens actifs, participent aux affaires politiques ; elle a, en outre, des capitaux considérables engagés dans les opérations commerciales et industrielles, et c'est pour elle un précieux moyen d'influence. La position de la noblesse russe est tout autre, et son armée de paysans ne lui sert qu'à entretenir un luxe puéril et à faire brillante figure à Moscou ou à la cour de l'autocrate.

D'après des documents officiels, on compte en Russie : dans la noblesse héréditaire 284,731 individus du sexe masculin ; dans la noblesse personnelle, y compris les enfants des officiers, 78,922. C'est donc un chiffre total de 363,653, lequel, comparé aux 61,000,000 d'habitants qui composent la population de l'empire, est bien insignifiant. Mais rappelons-nous que nous sommes ici dans un pays d'esclaves. Après tout, donc, la faculté laissée à tout homme libre ou affranchi d'arriver à la noblesse, ne peut en aucun cas, vu le petit nombre des Russes de condition indépendante, grossir les rangs de l'aristocratie dans des proportions bien considérables. De telle sorte qu'une mesure, assez libérale en principe ,

aboutit, dans la pratique, à un résultat qui ressemble fort aux fruits du monopole.

Pour le côté moral de la question, c'est-à-dire pour les vices et les qualités qui distinguent la caste aristocratique en Russie, nous ne pouvons que renvoyer à ce que nous en avons déjà dit aux chapitres *Caractère, Mœurs et Usages.*

On ne peut guère donner le nom de bourgeoisie, dans l'acception que nous lui attribuons chez nous, à la classe qui sert d'intermédiaire en Russie entre la noblesse et les serfs. Cette classe, en effet, n'a ni les droits, ni l'esprit, ni les habitudes des véritables *citoyens*. Elle se compose des marchands, des artistes, des bourgeois des villes, des artisans et des serfs affranchis.

La qualité de bourgeois, qui résulte de la position personnelle, se constate par l'inscription dans un registre spécial, divisé en plusieurs sections ou catégories. Celui qui n'est point inscrit dans ce registre ne peut exercer aucun métier. Les bourgeois, en se fixant dans une ville, sont obligés de signer le serment écrit d'obéir aux lois civiles et de supporter toutes les charges de leur condition. Ils ne peuvent posséder ni terres ni esclaves, privilége exclusivement dévolu à la noblesse ; ils n'ont que des maisons, des bâtiments à l'usage de leur profession, et des jardins. Ils tiennent des assemblées triennales pour s'occuper de leurs intérêts communs et élire un représentant. Pour avoir voix délibérative dans ces assemblées, il faut être âgé de vingt-cinq ans au moins et justifier de 50 roubles de revenu.

Les négociants, rangés dans la classe des bourgeois, ont leur hiérarchie à part. Ils sont divisés par *guildes* ou catégories suivant le capital qu'ils possèdent. La première guilde se compose de ceux qui déclarent un capital de 50,000 roubles au moins ; la deuxième comprend les marchands qui ont au *minimum* 20,000 roubles ; la troisième, ceux qui ont un capital de 8,000 roubles. Les plus riches payent au trésor 4 p. 0/0 de leur capital déclaré et environ un et demi d'autres impôts. Les seconds sont imposés à 4 p. 0/0 ; la troisième guilde paye deux et demi. Les paysans qui font le commerce, avec l'autorisation expresse de leurs maîtres, ne sont tenus à aucune déclaration de capital. Les membres des deux premières catégories sont seuls exempts de tout châtiment corporel. Voilà donc, outre les serfs commerçants, toute une classe de négociants, et c'est la plus nombreuse, qui est soumise, comme les esclaves, à l'autorité du bâton et du knout.—La première guilde peut établir des fabriques, se livrer à toute espèce de commerce ou d'industrie, entretenir des navires sur la mer et des bateaux sur les rivières ; la seconde peut aussi avoir des fabri-

ques, mais seulement des bateaux. L'ukase de Catherine II qui règle les priviléges de la bourgeoisie, confère à ces deux classes de marchands le droit d'aller en carrosse à deux chevaux. La dernière guilde peut tenir des auberges et des bains, faire le commerce de détail, fabriquer des étoffes, et avoir de petits bateaux pour le transport des marchandises. L'édit en question porte que les membres de cette catégorie ne peuvent aller qu'en voiture à un cheval, tant en hiver qu'en été. Cette même ordonnance établit un système gradué d'amendes pour toute injure verbale ou manuelle adressée à un bourgeois, à sa femme ou à ses enfants. Nous avons parlé, page 141 de cet ouvrage, de cette étrange pénalité, qui donne la mesure de l'opinion qu'avait Catherine de l'honneur de la bourgeoisie moscovite.

L'empereur Nicolas, pour faire pièce à l'aristocratie, a cherché à améliorer quelque peu la condition des négociants de son empire. Il a voulu que quelques-uns d'entre les plus marquants pussent obtenir le titre honorifique de *conseiller de commerce*, et qu'ils fussent rangés dans la huitième classe de la noblesse, avec jouissance des droits attribués à cette catégorie. Il a aussi créé une classe de manufacturiers, négociants, artisans, investis des droits dont jouissent les deux premières guildes, et portant la dénomination héréditaire ou personnelle de *citoyens honoraires*. Les Russes ne sauraient se passer de divisions, de cases distinctes, d'étiquettes bien visibles. C'est aussi une manie de l'empereur Nicolas de tout classer, comme en matière de végétaux ou de mollusques.

Voici maintenant la statistique de la bourgeoisie *marchande* pour l'année 1839 :

Marchands de première guilde. . . .	889
— deuxième —	1,874
— troisième —	33,808
Serfs faisant le commerce avec autorisation de leurs maîtres.	5,299
Commis.	8,345
Total.	50,215

Cinquante mille commerçants sur une population de soixante et un millions d'individus ! Et les Russes ont la prétention d'être à la tête de toutes les nations sous tous les rapports ! Que feraient-ils, commercialement et industriellement, sans les nombreux négociants et manufacturiers étrangers qui se sont établis parmi eux, et leur ont appris les secrets du métier?

Et si l'on considère que le chiffre de la bourgeoisie prise en masse



LE THÉ EN PLEIN AIR.

Publié par Pagnerre, éditeur

tumes et la douce lueur du crépuscule septentrional donnent une physionomie encore plus gracieuse. (Voir la gravure.)

atteint à peine un million et demi, on verra ce qu'est ce tiers état russe dont quelques écrivains ont fait grand bruit.

La condition des bourgeois n'est, d'ailleurs, pas de nature à encourager ceux qui voudraient entrer dans leurs rangs. On peut s'enrichir dans le commerce, et même nous citerions des marchands russes qui ont fait de fort belles fortunes. Mais cela ne suffit pas, et il faut d'autres stimulants pour attirer dans une classe sociale les hommes intelligents et les esprits généreux. Il faut le mobile de l'ambition, l'espoir des distinctions et des honneurs. Or ces sentiments ne peuvent exister chez les bourgeois russes. Le mépris des nobles pour cette catégorie de citoyens, l'impossibilité pour ses membres les plus marquants de parvenir à des fonctions éminentes, la sujétion dans laquelle l'opinion publique les maintient, sont autant de motifs de répulsion et de découragement. Qu'est-ce qu'un bourgeois russe? disions-nous dans le chapitre précédent. Que les Russes eux-mêmes répondent.

Réduits à vivre entre eux et loin de la société civilisée, à goûter presque exclusivement les plaisirs de la famille [1], à se dédommager du dédain des nobles par les profits de leur métier, les marchands moscovites restent éternellement claquemurés dans leurs sentiments de sordide avarice et dans leurs étroites combinaisons financières. Ils conservent toute leur vie et transmettent à leurs descendants la fourberie, l'humilité, l'hypocrisie qui constituent leurs traits caractéristiques. Ils ne s'élèvent jamais à la distinction intellectuelle de quelques-uns de nos négociants, et il se passera des siècles avant qu'un Laffitte russe soit possible.

Le servage, dont nous allons maintenant nous occuper, est la base fondamentale de l'empire russe. C'est, depuis l'ukase de Boris Godounoff qui lui donna le baptême légal, le pivot sur lequel s'appuient et vers lequel convergent toutes les institutions de ce pays. C'est la raison d'être, la condition *sine quâ non* du gouvernement moscovite tel qu'il est organisé. Supprimez le servage, et aussitôt la Russie change de face, tout subit une transformation profonde et la révolution atteint forcément le pouvoir lui-même. Aussi n'avons-nous pas besoin de dire que nous ne

[1] Un des grands plaisirs des petits bourgeois de Saint-Pétersbourg, c'est d'aller, durant la belle saison, prendre le thé en plein air dans une des îles que baigne la Néva. Mais ils se garderaient bien de se montrer dans les promenades fréquentées par ce qu'on appelle le beau monde. Ils vont faire leur frugale collation dans une petite île qui n'est guère visitée que par les gens de leur classe, et notamment par de petits marchands allemands. Assis sur l'herbe et sous le feuillage des arbres qui les entourent, ils forment, divisés par familles ou par sociétés, des groupes pittoresques, auxquels la variété des costumes et la douce lueur du crépuscule septentrional donnent une physionomie encore plus gracieuse. (Voir la gravure.)

croyons pas le moins du monde à l'intention, si bénévolement attribuée à Nicolas, d'abolir l'esclavage dans ses États. De sa part, ce serait presque un suicide, et franchement, nous ne supposons pas l'autocrate capable d'un pareil dévouement à l'humanité souffrante.

Qu'est-ce qu'un esclave? Un être qui appartient corps et âme à une autre créature de même essence que lui; un malheureux qui ne doit avoir ni volonté, ni désir, ni espérance; qui pense et agit en vertu du bon vouloir de son maître; c'est encore pis: c'est un animal sur qui un homme investi d'une omnipotence souveraine exerce le droit de vie et de mort; c'est un meuble qu'on vend quand on y trouve avantage et profit; en un mot, c'est quelque chose qui, dans les langues humaines, n'a aucun nom bien approprié, une espèce de monstre qui participe à la fois de l'homme, de l'outil, de la bête et de la matière inanimée.

Cette définition convient aussi bien au serf russe qu'à l'esclave des Antilles. En effet, malgré les lois qui semblent le protéger, le serf russe est *esclave* dans toute l'étendue du mot. Il y a aussi dans le code colonial des dispositions favorables aux nègres; les nègres sont-ils, pour cela, moins malheureux?

Tout le monde sait que les serfs russes se divisent en deux classes distinctes, c'est-à-dire en serfs de la couronne, et serfs des particuliers. Les premiers, au nombre de 21,463,994, ne relèvent que du souverain, lui appartiennent, et sont régis par un ministère spécial. Les seconds, au nombre de 23,362,595, ne reconnaissent pour maîtres que des individus. Ils payent néanmoins un impôt personnel et direct au trésor impérial.

Voilà donc, en somme, 44,826,589 esclaves sur une population totale d'une soixantaine de millions! Si de ce chiffre de soixante millions vous retranchez encore : 1° les soldats et les marins; 2° les bourgeois, autres esclaves en très-grande partie; 4° les Kalmouks, les Kirghises, les Tatars, la Pologne, la Finlande, les colonies russes d'Amérique, les habitants des provinces trans-caucasiennes, vous verrez par quelle imperceptible poignée de privilégiés sont administrés et *possédés* près de 45,000,000 d'individus des deux sexes. A tous les points de vue possibles, et dans toutes les langues, cette anomalie s'appellerait une monstruosité. Les Russes trouvent cela parfait, et ne s'en donnent pas moins pour le premier peuple de la terre.

Au dire de tous les voyageurs, à l'exception de M. Marmier, la situation des serfs de la couronne est très-tolérable, et, dans tous les cas, bien préférable à celle des serfs particuliers. Voyons un peu :

Les paysans de la couronne doivent payer au gouvernement une capi-

tation annuelle de 15 roubles par individu du sexe masculin. Mais, en Russie, terre classique du mensonge et du charlatanisme, les chiffres ont une valeur essentiellement relative et se prêtent avec une merveilleuse élasticité à toutes les métamorphoses. Ces 15 roubles se transforment à volonté en 30, 40 et même 50 roubles. Ce n'est pas tout : le paysan de la couronne doit au souverain des corvées pour l'entretien ou la confection des routes, et pour tous les travaux d'utilité publique. Ce sont eux, en outre, qui jouissent de la faveur insigne de transporter et de nourrir les soldats ; l'une et l'autre de ces charges sont censées payées par l'État, mais l'argent du gouvernement est chose éminemment fantastique et impalpable pour les serfs, même à titre de remboursement très-légitime. Puis, pour compléter le bonheur de l'esclave de Sa Majesté, le recrutement, épouvantail et supplice de ces pauvres gens, le recrutement qui les enlève pour si longtemps à leurs familles, à toutes leurs affections, à toutes leurs habitudes, le recrutement qui décime impitoyablement cette population de martyrs !

Voici les compensations que le souverain octroie à ses esclaves, en retour de ce qu'il en reçoit : il leur est accordé depuis une jusqu'à 10 déciatines [1] de terrain, suivant les parties de l'empire qu'ils habitent. Voilà de quoi nourrir (mais de quelle façon !) eux et leur famille. Ils sont rivés au sol qui les a vus naître, ou sur lequel on les a distribués ; ils ne peuvent le quitter, sous peine d'être traités comme déserteurs ; mais, par compensation, ils disposent librement de leur temps et obtiennent, dans certains cas, l'autorisation, quelquefois chèrement payée, d'aller exercer un métier quelconque dans la ville voisine. Voilà tout.

Allons au fond des choses, et disons toute la vérité : si le paysan de la couronne jouit, en droit, d'une plus grande somme de liberté que le serf seigneurial, il s'en faut bien, le plus souvent, que, par le fait, cet avantage soit réel. Il obéit, en effet, à une foule d'administrateurs, de délégués du gouvernement, qui le pressurent, l'oppriment, le volent et le battent impitoyablement. Si donc il échappe à la tyrannie des boyards, il retombe sous la férule des employés officiels ; et, dans bien des cas, il est loin de gagner au change. Du reste, il n'est pas moins exposé que son voisin, le paysan seigneurial, à être envoyé en Sibérie, pour peu qu'il déplaise à tel ou tel fonctionnaire, ou si sa fille, dont il veut protéger l'honneur, a le malheur de plaire à quelqu'un de ces pachas. — Pour ce qui est du bien-être matériel, il a l'avantage de mourir littéralement de

[1] La déciatine vaut un hectare et une fraction.

faim, lorsque son champ a été ravagé par le froid ou la tempête. On sait que les années de disette sont, hélas! très-fréquentes dans ce beau pays qu'on nomme la Russie. Dans ces lamentables conjonctures, le seul espoir de l'esclave est dans la générosité du tzar. Le tzar donne, en effet, mais il donne peu; les aumônes qu'il destine à cette population affamée restent, d'ailleurs, presque en totalité entre les mains avides des agents chargés de les distribuer. Pour nos lecteurs qui connaissent la rapacité des employés russes, et leurs habitudes de pillage, ceci ne doit avoir rien de surprenant. Les serfs sont donc censés recevoir quelques dons insuffisants, après quoi personne ne s'occupe plus d'eux. « L'été de 1841, dit M. Marmier, on a vu des milliers de ces pauvres gens errant avec leurs femmes et leurs enfants sur les grands chemins, et implorant, avec un visage pâle et des mains décharnées, un morceau de pain noir pour apaiser leur faim. Très-peu de paysans des seigneurs ont été réduits à cette extrémité. Quand j'allai à Moscou, la disette durait encore ; à chaque station, des groupes de vieillards affaiblis par l'âge et le besoin, des femmes vêtues de misérables haillons, des enfants aux membres chétifs, au teint cadavéreux, se pressaient autour de notre voiture, se courbaient à nos pieds en nous appelant, d'une voix gémissante, *bons seigneurs* et *beaux soleils*, pour obtenir par ces supplications orientales une aumône de quelques kopecks [1]. »

Voilà le sort de cette population d'esclaves, que les panégyristes de la Russie nous représentent comme parfaitement heureuse, surtout comparativement à la situation des serfs particuliers. Si des gens placés dans de pareilles conditions d'existence matérielle et morale peuvent être considérés comme relativement heureux, que doivent donc souffrir ceux qui sont encore plus mal partagés?

— Les serfs sont si sobres ! Ils ont des besoins si faciles à satisfaire ! un rien leur suffit pour leur repas, et ce qui paraîtrait aux paysans français presque immangeable, est pour l'esclave russe un mets délicieux.— Fort bien. Il faut donc, de votre aveu, pour que le paysan moscovite soit tolérablement heureux, qu'il ait habitué son estomac à une alimentation

[1] Un journaliste russe avait pourtant l'audace de comparer dernièrement, dans une feuille de Saint-Pétersbourg, la situation du paysan moscovite à celle de l'ouvrier français, et de dire avec une charmante ironie et un aplomb merveilleux :

« En Russie, *ce pays de barbarie*, non-seulement le prolétaire est sûr d'avoir de quoi vivre, mais le fainéant, et même le mendiant, ne sont jamais exposés au danger de manquer du nécessaire. Mourir de faim est, dans notre langue, une hyperbole poétique. »

O charlatans ! soyez au moins un peu plus adroits, et choisissez mieux le thème de vos hâbleries.

dégoûtante et insuffisante. Il a de quoi vivre, à la condition de vivre de presque rien ; il est riche, à la condition de pouvoir se passer de tout. Il serait difficile de rien dire de plus bête, s'il n'y avait pas ici plus de mauvaise foi que de sottise.

Les paysans des seigneurs sont soumis à des impôts de diverse nature. Ils payent d'abord au gouvernement un *obrock*, ou redevance annuelle, de 8 ou 10 roubles ; puis à leur maître une contribution énorme, puisqu'elle consiste dans l'abandon de la moitié de leur temps. En outre, toutes les corvées que le seigneur exige d'eux, il faut qu'ils s'y résignent. C'est aussi parmi eux qu'on choisit les domestiques, palefreniers, cuisiniers, enfin toute la valetaille des hôtels et des châteaux. On voit qu'en réalité il ne reste guère de temps aux paysans pour cultiver les quelques hectares de terre que le maître leur accorde d'ordinaire avec faculté d'en percevoir et d'en capitaliser les produits. S'ils trouvent moyen de gagner davantage en exerçant quelque métier, l'obrock varie suivant leurs profits. Quand ils obtiennent du maître la permission de s'absenter, et d'aller à St-Pétersbourg ou ailleurs pour y faire le commerce, la redevance est augmentée en conséquence, ou, pour mieux dire, le seigneur peut confisquer toutes les économies de l'esclave, l'obliger à abandonner sur-le-champ sa nouvelle profession, le ruiner à tout jamais lui et sa famille. Les gains les plus légers sont soumis à l'impôt seigneurial. Les serfs employés comme guides aux maisons de poste payent, pour avoir la permission de conduire les voyageurs, un obrock sur le pourboire qu'ils reçoivent. S'ils s'y refusaient, le maître les rappellerait et s'arrangerait de façon à ce qu'ils ne pussent rien gagner du tout. Les seigneurs doivent aux paysans âgés et infirmes la nourriture, le logement et le vêtement; mais quelques serfs préfèrent la ressource si précaire de la charité publique à l'insuffisante alimentation qu'ils reçoivent du propriétaire ; quelquefois ils obtiennent un passe-port et la permission de parcourir les campagnes et les villes en demandant l'aumône. Cette autorisation de mendier ne se donne pas toujours gratuitement.

Les nobles se montrent assez empressés de délivrer aux mougiks des licences pour aller faire le commerce dans les grandes villes. D'abord c'est là leur meilleure source de revenus; ensuite, ils sont flattés d'avoir des esclaves qui s'enrichissent et leur font honneur par leur bonne conduite. Il en est qui, par amour-propre, refusent, même au prix de sommes considérables, de donner la liberté à leurs serfs devenus opulents. On nous a cité une famille aristocratique qui *possède* la moitié des marchands de fruits de St-Pétersbourg. Il lui plaît de commander à cette foule de petits commerçants, et son orgueil ne consentira jamais, à moins de ruine totale, à ven-

dre à ces pauvres gens leur liberté. Cette difficulté d'arriver à l'indépendance n'est pas le seul inconvénient de la condition de ces malheureux ; ils ont, en outre, ainsi que nous l'avons dit, la perspective d'être dépouillés en un jour des richesses qu'ils ont accumulées pendant vingt ans d'un labeur opiniâtre. Aussi un grand nombre d'entre eux ont-ils la précaution d'enfouir dans la terre, ou de cacher de toute autre manière, leur trésor incessamment menacé. De là une perte réelle et assez considérable pour la circulation monétaire, pour l'industrie et le commerce. — Si le paysan commerçant a le malheur de perdre le passe-port signé par son maître, ou s'il est arrêté sans pouvoir prouver qu'il est libre, on imprime son nom dans les journaux, comme on ferait d'un animal égaré, et si personne ne le réclame, il est, de droit, acquis au domaine de la couronne.

Ainsi tout a été prévu pour que le propriétaire retirât toujours, et en toute circonstance, de son esclave, un revenu bien supérieur à celui que détermine la loi. Cette denrée humaine devrait donc se maintenir à des prix assez élevés, puisqu'elle rapporte des bénéfices si assurés. Il n'en est pourtant pas ainsi. Un paysan ne se vend guère plus de 1,000 francs ; et dans ce prix on comprend sa famille entière, quelque nombreuse qu'elle soit, et les terres qu'il peut cultiver. Un Russe est donc infiniment moins qu'un nègre ; car un esclave se vend aux Antilles 3, 4 et même 5,000 fr. et davantage. Les négresses se vendent aussi, tandis qu'en Russie les femmes ne comptent pas, à moins qu'elles ne soient jolies, et alors on comprend pourquoi on les achète. Hors ce cas exceptionnel, et fort rare, le sexe féminin est abandonné par-dessus le marché. Quand l'empereur donne tant d'*âmes* à un favori, cela veut dire tant d'*esclaves mâles*. Les femmes qui, dans ce pays, ne sont pas des âmes, ne figurent dans ces libéralités, et dans les marchés, que pour mémoire. Ce sont pourtant des instruments de population assez précieux pour les satrapes moscovites.

On a longtemps pu vendre les esclaves en Russie comme on les vend dans nos colonies. Un paysan se troquait, se donnait ou s'achetait ni plus ni moins qu'une bête de somme [1]. L'empereur Alexandre, voulant ap-

[1] Nous lisons dans une note manuscrite du duc de Bassano, insérée dans l'exemplaire du *Voyage de Clarke*, déjà cité, note communiquée par un Polonais en captivité à Pétersbourg :

« Je ne pense pas que la vente des esclaves sur les carrefours du Sénégal offre plus de scandale que celle qui se faisait à St-Pétersbourg, même vers la fin du dix-huitième siècle, sous les auspices de l'Académie et sous les yeux de Catherine *le Grand*, de Catherine *le Philosophe*. Le feuilleton de la *Gazette* de cette capitale n'était rempli que de garçons et de filles à vendre. Tout individu pouvait en acheter. Un simple lieutenant russe, ne possédant pas un pouce de terrain et ne vivant que de son traitement, ayant fait quelques économies sur l'argent que je lui donnais pour des complaisances auxquelles il se prêtait moyennant

porter quelque adoucissement au triste sort de ces pauvres esclaves qui passaient de main en main, sans jamais pouvoir amasser le moindre capital, publia un ukase qui interdisait la vente des paysans sans le sol sur lequel ils vivent. La même ordonnance défendait aux seigneurs d'infliger des châtiments corporels à leurs serfs sans un jugement en forme, et de les marier sans leur consentement. Mais ces charitables mesures étaient évidemment destinées à n'être jamais qu'une lettre morte. Si la prohibition relative à la vente est observée aux environs de St-Pétersbourg, elle est chaque jour transgressée dans l'intérieur des provinces où l'œil de l'autocrate ne peut pénétrer. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, cent moyens d'éluder la loi? Qu'est-ce qui empêche un propriétaire de louer ses paysans par bail de longue durée, ou même de les vendre sous le masque d'une location fictive? S'il a deux propriétés à une grande distance l'une de l'autre, ne peut-il pas envoyer brusquement à deux ou trois cents lieues de leur résidence habituelle des mères, forcées de quitter leurs jeunes enfants, des maris dont la présence les gêne? ne peut-il même pas condamner purement et simplement ses paysans à un exil perpétuel? Mais sans recourir à ces voies détournées, il viole la loi ouvertement, directement, et nul ne lui demande compte de ce mépris de la volonté impériale. Il est riche, il est puissant; il ne se trouvera pas un seul honnête homme, ni une seule victime, qui ose le dénoncer au gouvernement. Il en est de même pour tous les devoirs légaux du maître envers son esclave. Il est, par exemple, tenu de le nourrir; s'il s'y refuse, ou s'il le soumet à des traitements par trop révoltants, ses propriétés peuvent être placées sous la direction d'un conseil présidé par le maréchal de la noblesse du gouvernement où elles sont situées. Mais dans la pratique, il est parfaitement libre de laisser le serf mourir de faim et de le faire expirer dans les tortures les plus atroces. Si sa conduite est signalée aux ministres ou à la haute police, il est d'avance certain que quelques poignées de roubles le mettront à l'abri du châtiment qu'il mérite. Le danger n'est réel pour lui que s'il a encouru le déplaisir de quelque haut fonctionnaire qui cherche à se venger.

On parle des garanties accordées à l'esclave, des droits dont il jouit, des moyens dont il peut faire usage pour se faire rendre justice. Nous connaissons de reste ces garanties, ces droits et ces moyens. Nous savons

un marché entre lui et mes compagnons d'infortune, s'avisa, un jour, de faire le commerce des esclaves. Il achetait des filles de dix-neuf à vingt ans, les faisait travailler à son profit, les étrillait lorsqu'elles n'avaient pas fait assez d'ouvrage, et les louait ensuite à ses camarades ou à d'autres amateurs qui se présentaient. Ces scènes se passaient sous nos yeux, dans la maison attenant à notre prison, pendant les deux années de notre détention. »

que chaque commune a son maire ou *gollava* et ses *starostes*, nommés directement par les paysans ; que le staroste est leur représentant officiel auprès du maître, qu'il administre leurs intérêts communs, règle leurs travaux, partage les terres entre les cultivateurs, s'entend avec le seigneur pour toute augmentation ou fixation d'impôt, sert d'arbitre amiable dans certains cas, et se charge d'avancer au propriétaire le total de l'obrock, sauf à se faire rembourser par ses camarades. Nous n'ignorons rien de tout cela, mais nous demandons de quel poids sont ces prétendues garanties, et ce qu'il y a de sérieux dans ce simulacre de démocratie. Dussions-nous encourir le reproche de répétition, nous dirons que la Russie ne manque pas d'institutions louables; mais que ces institutions se réduisent à zéro dans la pratique, quand toutefois elles ne se métamorphosent pas, par l'immoralité des fonctionnaires et de la nation, en instruments de démoralisation et de tyrannie. Quand on nous prouvera que l'institution des starostes et des municipalités de paysans empêche ceux-ci d'être volés, battus, torturés, tués, suivant les caprices de leurs seigneurs, nous conviendrons que ce sont là des biens précieux pour les serfs moscovites. Les nègres n'ont-ils pas leurs garanties légales, eux aussi? Et cependant quel est le colon qui redoute les sévérités de la loi, et ne se croie sûr de l'impunité dans le cas, très-rare, où ses cruautés sont dénoncées à la justice?

Nous rappelions tout à l'heure l'ukase qui défend aux seigneurs de marier leurs paysans sans leur consentement. Les propriétaires s'en soucient bien! Demandez-leur donc de consulter les inclinations de ces *fractions d'hommes* qu'on nomme des esclaves. Une pareille sollicitude ne viendrait même pas à la pensée d'un noble russe. Son intérêt est que la population de ses domaines s'accroisse le plus possible. En dehors de cette préoccupation il ne voit rien, n'écoute rien. Il faut que ses vassaux se marient de bonne heure et se reproduisent le plus promptement possible. Dès qu'arrive pour eux la nubilité, on les unit... nous nous trompons, on les accouple. Tous les ans, lorsque le seigneur revient à son château, il s'informe des jeunes gens encore célibataires, et s'empresse de réparer la négligence des parents. Nous laissons l'imagination du lecteur se représenter les conséquences qu'amènent souvent ces mariages *par ordre*. Pour en donner une idée, nous rappellerons un fait qui nous a été raconté par une personne digne de foi, et que nous croyons nous souvenir d'avoir vu consigné dans un ouvrage sur la Russie : Une jeune paysanne, domestique chez la femme d'un général, aimait un mougik de son village, fort beau garçon et très-épris de son côté. Elle eut le malheur de croire qu'il lui était permis de faire ce que font tant de grandes

dames russes, c'est-à-dire de céder aux pressantes sollicitations de son amant. Elle fut surprise en flagrant délit, et condamnée, ainsi que son complice, à un an de pénitence. Les trois premiers mois furent horribles : le pain noir, l'eau, les verges et la prison ne leur manquèrent pas ; et pendant le reste de l'année, on les employa aux plus dégoûtantes fonctions de la campagne. Quand le châtiment fut complet, un supplice d'un autre genre commença pour eux : la jeune et jolie paysanne fut mariée, par ordre de sa maîtresse, avec le lourdaud le plus sale et le plus laid qu'on pût trouver à la ronde, tandis que le malheureux amant était, de son côté, obligé d'épouser une fille difforme, ignoble, repoussante, un vrai Quasimodo femelle. Au fond de cette histoire, fort peu effrayante en apparence, il y a plus de douleur et de larmes que dans le drame le plus sinistre.

Dans sa colère contre son esclave, le seigneur russe ne connaît ni frein ni mesure. Il sait qu'il a, par le fait, un pouvoir de vie et de mort sur cet homme-chose, et il en abuse lâchement. Femmes, enfants et vieillards sont aussi exposés que les hommes faits aux châtiments corporels les plus ignominieux et les plus cruels. Le maître charge un de ses laquais d'aller administrer la bastonnade à un mougik qui a commis quelque peccadille. Le valet va saisir le paysan au milieu de sa famille ; c'est quelquefois le doyen de la communauté, un patriarche à barbe blanche ; peu importe. Le bourreau lui ordonne de jeter bas ses vêtements, de se mettre à genoux devant lui, puis, d'un bras vigoureux, il lui meurtrit le corps à coups de fouet ou de bâton. Le supplice terminé, il faut que le vieillard martyrisé aille baiser la main au maître et l'assurer de sa profonde soumission. Il est tel paysan qui a vu frapper ainsi sous ses yeux sa femme, ou son jeune fils, ou sa fille nubile. Malheur à lui, si le moindre signe d'émotion ou de colère avait paru sur son visage ! Il y a plus : si le condamné ou la condamnée se débat sous la main de l'exécuteur, c'est, de préférence, au père, au frère, ou au mari, qu'on ordonne de contenir les mouvements du supplicié. Cela paraît tout naturel, et les paysans eux-mêmes sont tellement abrutis par l'esclavage, ils ont si peu le sentiment de leurs devoirs, qu'ils obéissent avec résignation.

Rien de plus commun que de voir dans les villages des mougiks fustigés pour ne pouvoir pas apprendre assez vite ou le métier de valet de chambre, ou celui de cocher, ou à souffler dans un cornet pour deviner une des notes de musique dont nous avons expliqué l'emploi. Le fouet aussi à la jeune fille qui a résisté aux désirs impudiques de son cynique maître ; le fouet ou le bâton, jusqu'à l'évanouissement, quelquefois jusqu'à la mort, au malheureux qui a osé refuser obéissance à un ordre tyranni-

que ; un châtiment non moins terrible au jeune homme qui a essayé de se soustraire au recrutement [1]. Mais on ne devine pas jusqu'à quel excès de bizarre férocité peut aller le ressentiment d'un maître qui sait tenir en son pouvoir et les biens, et la famille, et l'existence même d'un de ses semblables. On nous a raconté l'histoire d'un paysan qui avait dû subir, par ordre de son seigneur, le plus étrange châtiment. Ce pauvre homme avait eu l'imprudence de donner un conseil à son maître au sujet de l'établissement d'une fabrique. L'entreprise avait avorté, et le boyard, furieux, condamna le donneur d'avis à l'exil en Sibérie ; mais avant de l'envoyer au dépôt central des déportés, il le fit comparaître devant lui, lui reprocha avec colère ce qu'il lui plaisait d'appeler son crime, et afin qu'il emportât un durable souvenir de son méfait, il lui fit arracher quatre de ses dents de devant.

On cite un autre seigneur qui, mécontent d'un de ses starostes, lui envoya, du fond de l'Italie où il se trouvait, l'ordre de se rendre sur-le-champ à Florence, lui fit donner une vigoureuse bastonnade, et le renvoya immédiatement dans son village. Se figure-t-on la position de cet homme, qui abandonne sa famille, son champ, sa patrie, et entreprend un voyage aussi long que fatigant, tout exprès pour aller recevoir le fouet? Ce sont là des excentricités de barbarie dont un possesseur d'esclaves est seul capable.

Clarke parle d'un gentilhomme qui, dans un accès de fureur, avait cloué un serf à une croix. On se contenta d'envoyer l'assassin dans un monastère, où il est présumable qu'il ne resta pas longtemps.

On se rappelle enfin cette femme d'un général russe qui, sous le règne d'Alexandre, se plaisait à faire marcher une jeune fille sur des charbons ardents, à lui plonger les mains dans l'eau bouillante et à lui enfoncer des aiguilles dans les chairs.

On dira que c'est là du délire, de la folie, et que ces exemples de cruauté extravagante sont rares. D'accord ; mais il suffit que ces atrocités soient seulement *possibles* pour qu'un état social où l'on observe de pareilles monstruosités soit pour le monde civilisé un objet de réprobation et de profond dégoût.

[1] Les seigneurs savent d'ordinaire mettre bon ordre à ces velléités de résistance : d'abord ils se gardent bien de prévenir les paysans qu'ils se proposent de livrer aux recruteurs. Au moment voulu, ils font cerner, pendant la nuit, la cabane du mougik désigné, qui est pris sans défense et solidement garrotté. Puis, pour lui interdire jusqu'à la pensée de la fuite, on l'attache solidement à un autre serf plus âgé, qui répond de lui et le traîne, comme sa doublure vivante, partout où il lui plaît d'aller. Ce n'est que dans un pays à esclaves et à gouvernement despotique qu'on peut voir de pareilles infamies.

Sous d'autres rapports, l'exploitation des serfs par leurs maîtres n'est pas moins odieuse. Au point de vue des mœurs, par exemple, est-il rien de plus révoltant que la toute-puissance des propriétaires d'esclaves sur la population féminine de leurs domaines? Les paysannes d'un village *appartiennent* de toute façon à leur maître, qui croit faire un honneur infini à celles qu'il daigne recevoir dans son lit. Puis, quand il est las de ses maîtresses, il les marie avec qui bon lui semble. Que cela soit blâmé et réprouvé par quelques Russes un peu plus moraux, il n'en est pas moins vrai que tel est le fait général, ordinaire, avoué. Nous ajouterons qu'il n'y a rien dans cet abominable abus de la force, qui ne soit parfaitement logique et conforme aux nécessités de l'esclavage. Mais les Russes vont plus loin. Il en est qui ont été jusqu'à spéculer sur les charmes des femmes qui leur appartenaient. Nous parlons ici au passé, parce que nous ne connaissons pas d'exemples contemporains de ce crime, et que nous écrivons avec trop de conscience pour généraliser un fait qui a sa date particulière. Mais si ces ignobles combinaisons ne s'observent plus en Russie, ce que nous ignorons, il est certain qu'elles ont eu lieu à une époque qui n'est pas encore éloignée de nous. Et si elles ont été possibles une ou plusieurs fois, elles le sont encore. Oui, au commencement de ce siècle, on citait à St-Pétersbourg une veuve nommée madame P........ qui, tous les ans, faisait enlever de ses domaines les petites filles les plus jolies et les mieux tournées, les élevait dans sa propre maison, leur donnait une certaine éducation, puis, quand elles avaient quinze ou seize ans, les vendait à des libertins. On a connu aussi dans la même capitale, un jeune officier aux gardes de Catherine II, qui faisait bien mieux que cela : ruiné par le jeu et d'extravagantes dépenses, ce jeune homme ne possédait plus qu'un petit village entouré de quelques champs. On pouvait alors vendre ouvertement des esclaves sans la terre qu'ils occupaient. Pour battre monnaie avec les créatures humaines dont le sort était entre ses mains, il céda ses paysans mâles et valides à ses voisins, et finit par se défaire, pour quelques centaines de roubles, de tous ses domestiques, y compris ceux qui l'avaient élevé. Il ne lui resta plus alors que des femmes, des vieillards et des infirmes pour cultiver les terres de son village. Les modestes appointements de son grade ne pouvaient lui suffire, et toutes ses ressources étaient épuisées. Dans cette difficile situation, il conçut un projet dont personne au monde, si ce n'est un débauché et un propriétaire d'esclaves, ne se serait assurément avisé : il résolut de repeupler lui-même ses terres. Parmi ses paysannes, il y en avait un assez bon nombre de jeunes. Quant à lui, ses vingt-cinq ans et sa vigoureuse constitution lui faisaient espérer qu'il ne resterait pas au-

dessous de sa noble tâche. Il se rendit immédiatement à sa maison de campagne, s'entoura d'un harem nombreux, et s'abandonna tout entier aux soins de ce haras d'un nouveau genre, dont il était l'unique et intrépide étalon. Pendant plusieurs années, il sut vivre d'économies, et demeura confiné au fond de son petit manoir, toujours infatigable dans son œuvre de population. Un beau jour, il se vit à la tête d'un bataillon de jeunes serfs qui avaient rendu à ses domaines leur valeur primitive, et lui assuraient des moyens d'existence. La spéculation avait complétement réussi.

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter tous les faits qui sont venus à notre connaissance personnelle, et qui montrent avec quel laisser aller les gentilshommes russes abusent de leur omnipotence envers les femmes et les filles de leurs paysans. En Russie comme aux colonies, le profond mépris que le maître témoigne à la femme esclave, ne l'empêche pas le moins du monde de descendre jusqu'à elle pour satisfaire ses appétits brutaux. En Russie, comme aux colonies, le maître laisse les enfants que lui ont donnés ses concubines suivre la douloureuse condition de leurs mères et partager la triste destinée des ilotes. L'esclavage affaiblit, efface, anéantit tous les sentiments les plus naturels au cœur de l'homme. C'est un poison qui infecte les natures les plus nobles et les plus généreuses.

Le grand argument des Russes en faveur de l'esclavage est celui-ci : nos serfs sont matériellement heureux ; leurs moyens d'existence leur sont assurés par leurs maîtres, qui ont intérêt à les conserver en bonne santé. Ils sont exempts de tout souci, de toute préoccupation pour eux et leur famille. Si les récoltes sont mauvaises, si la disette survient, peu leur importe ; ils savent que le seigneur ne les laissera point pâtir, car c'est lui qui doit leur donner, coûte que coûte, nourriture, logement, vêtement, chauffage, etc. Qu'ont-ils à craindre? rien, pas même les huissiers. Quelle différence avec la situation de vos classes ouvrières ! En Angleterre et en France, le prolétaire vit dans une gêne continuelle, dans la perpétuelle incertitude du lendemain ; il s'épuise à gagner un salaire insuffisant, et quand l'ouvrage lui manque, il meurt de faim. Mieux vaut cent fois être esclave en Russie que libre et pauvre chez vous.

Ces vieilleries sont, Dieu merci, appréciées à leur juste valeur. C'est là le thème favori des colons, la sempiternelle redite des défenseurs de l'esclavage. Qui espère-t-on duper avec de pareilles niaiseries ?

Il n'est pas du tout démontré que les paysans russes jouissent de ce bien-être matériel qu'on se plaît à nous vanter. Pour les serfs de la couronne, point de doute qu'ils ne soient, non pas toujours, mais quelque-

fois, exposés à la misère la plus complète. Quant aux autres, il faudrait savoir d'abord à quel régime on les soumet, et jusqu'à quel point ils doivent pousser l'abnégation des jouissances de l'estomac, pour se trouver heureux de leur position. Il faudrait ensuite expliquer comment un propriétaire ruiné, et à qui il ne reste plus que quelques familles de paysans, peut les faire subsister, surtout après une récolte nulle. Mais admettons un instant que les esclaves russes n'aient, en effet, rien à désirer sous le rapport des exigences physiques; nierez-vous le revers de la médaille? L'esclave a le nécessaire. Le chien ne l'a-t-il pas aussi chez son maître? Mais est-ce tout? La digestion est-elle donc la plus précieuse, l'unique fonction de l'être humain dans ce monde? Voyez ces hommes et ces femmes passer devant leur *propriétaire*. Quelle attitude humble et inquiète! Comme leur physionomie exprime énergiquement la crainte du châtiment ou seulement de la colère du maître! C'est qu'ils savent qu'au moindre signe, à la moindre parole du seigneur, ils seront fouettés, bâtonnés, jetés dans un sombre cachot ou exilés en Sibérie. Si le maître est un méchant homme, ils tremblent loin de lui comme en sa présence. S'il est bon, il peut les vendre à quelque détestable tyran. Ces pauvres parias ne s'appartiennent point, il ne leur est permis ni d'aimer, ni d'espérer un sort meilleur, ni même de se flatter qu'on leur rendra justice s'ils ont à dénoncer les cruautés du despote qui les opprime. Le signe de la dégradation se lit sur leur visage, dans leurs allures, dans toute leur personne.

Demandez donc au plus malheureux de nos ouvriers s'il voudrait changer sa situation précaire et douloureuse pour l'esclavage nourri, logé et chauffé de vos paysans. Il souffre dans son corps et dans celui de ses enfants, à qui il ne peut pas toujours donner le pain quotidien; mais il marche le front haut, parce qu'il connaît tout le prix de la liberté, et qu'il n'humilierait pas sa dignité d'homme pour tous les biens qu'il désire. Il est fier de l'estime de ses concitoyens. S'il a des intérêts à défendre devant les tribunaux, il sait qu'il trouvera des lois équitables pour le protéger, des magistrats intègres pour prononcer entre lui et son adversaire, quelque haut placé que soit ce dernier. Que la chance vienne à tourner, que la fortune lui sourie, et il peut aspirer à la position la plus digne d'envie. Point de bornes à la perspective qui s'ouvre à ses regards. Si la nature a mis en lui le génie de l'homme d'Etat, ou une aptitude éminente quelconque, il peut arriver au premier rang. L'espoir vit toujours dans son cœur, et l'espoir, c'est la force. Plutôt mourir que d'échanger l'indépendance, même misérable et pleine d'angoisses, contre la servitude à l'engrais, mais honteuse et déshonorante.

Que les Russes, qui comprennent si peu les jouissances de la liberté, interrogent nos prolétaires. Ceux-ci se chargeront de réfuter leurs arguments, et ils s'en acquitteront probablement beaucoup mieux que nous ne le faisons ici. Mais vraiment de semblables puérilités ne méritent pas qu'on s'y arrête plus longtemps.

Il y a des chiffres certains et significatifs qui réfutent victorieusement les mensonges des gentilshommes moscovites sur le bonheur des serfs. Consultons, par exemple, la statistique officielle des suicides pour les années 1821 et 1822, par M. Hermann; nous verrons que dans la seule partie occidentale des provinces du centre, sur un chiffre de 652 suicides, on en a compté, en 1821, 458 de paysans; l'année suivante, dans un total de 673, les esclaves ont figuré pour 498. Or, l'intelligence des paysans russes étant fort peu développée, le sentiment étant aussi chez eux très-obtus, on ne peut attribuer ces nombreuses morts volontaires à des peines morales. Les mauvais traitements, la misère en étaient évidemment les causes déterminantes.

Quoi qu'en disent les Russes, les crimes contre les propriétaires de chair humaine sont assez communs. Les rapports officiels adressés au ministère de l'intérieur de Russie constatent une moyenne annuelle de soixante assassinats commis par des serfs sur leurs maîtres. Ce chiffre n'est certainement pas authentique, la vérité sur ce point délicat étant nécessairement déguisée par les gouverneurs provinciaux. Mais, en le prenant tel quel, nous demanderons si ces soixante assassinats annuels ne sont pas significatifs. Pour que les paysans russes, qui, moitié par douceur de caractère, moitié par abrutissement, supportent tant d'avanies et tant d'humiliations, se décident à de sanglantes représailles envers leurs maîtres, il faut, certes, qu'ils soient bien malheureux, et que le despotisme des propriétaires dépasse toutes les bornes.

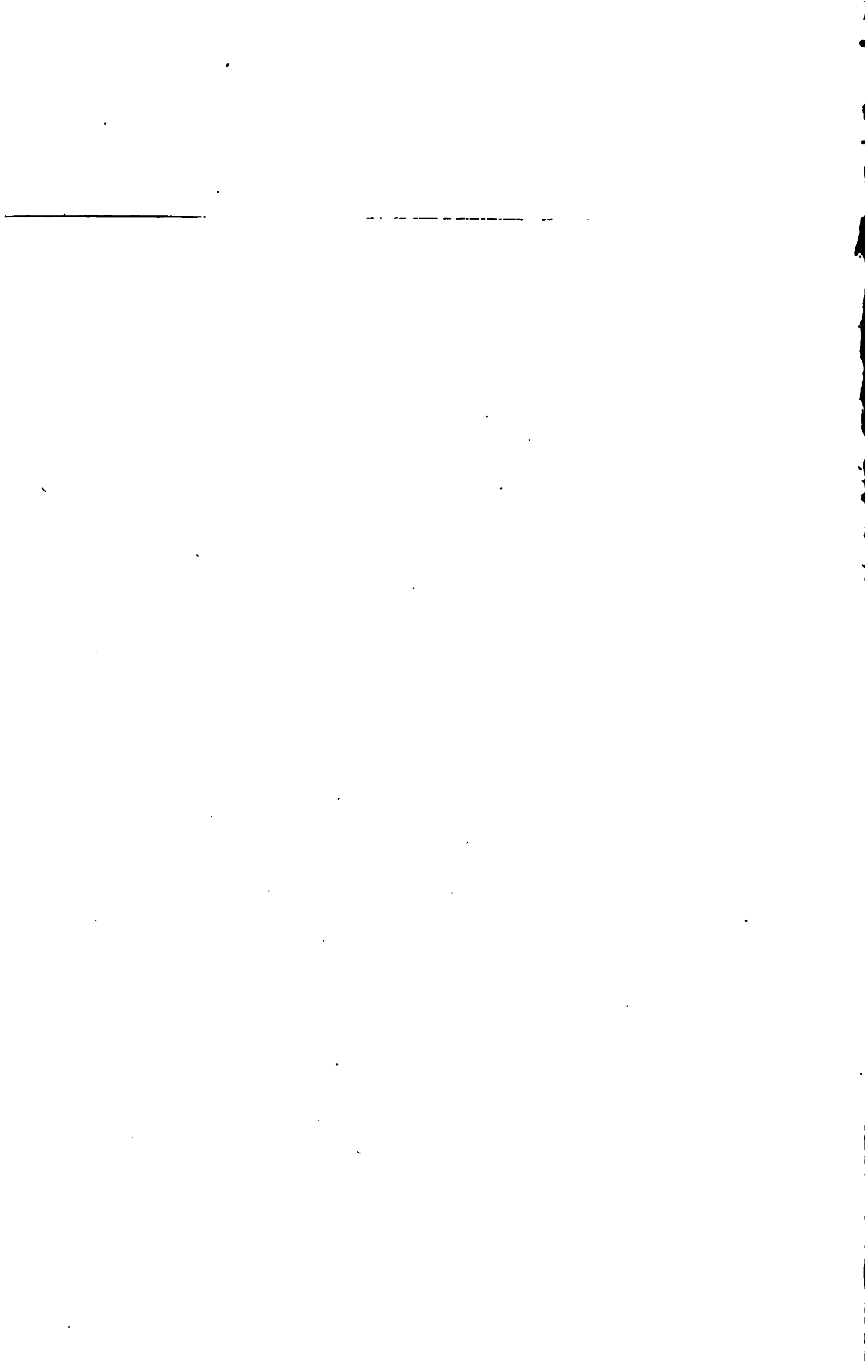
Le nègre esclave empoisonne son maître; le serf moscovite tue son seigneur avec la hache ou le fusil. Quand il a résolu de se venger, peu importe au mougik l'arme avec laquelle il frappe son tyran. Et il est à remarquer qu'il se cache rarement pour accomplir son dessein. Il agit presque toujours au grand jour et attaque son ennemi en face, pour qu'il sache bien quelle main lui donne le coup mortel. C'est que le serf qui en vient à de pareilles extrémités a épuisé tous les maux qu'il est donné à l'esclave de souffrir; c'est qu'il ne tient plus à la vie, et qu'il la sacrifie volontiers, pourvu qu'il se venge. Tuer son maître est pour lui un véritable suicide, et il s'y résigne intrépidement; la mort sous le knout ou dans les mines de la Sibérie lui paraît douce auprès de ce qu'il endure. Aussi assassine-t-il ouvertement, loyalement, si l'on peut dire ainsi, et



UNE VENGEANCE D'ESCLAVE.

Publie par Pagnerre, editeur.

se laisse-t-il ensuite docilement arrêter et torturer. Il y a un an à peine, une vieille demoiselle, habitant le château de L....., ayant voulu assister



se laisse-t-il ensuite docilement arrêter et torturer. Il y a un an à peine, une vieille demoiselle, habitant le château de L....., ayant voulu assister au supplice d'un mougik qu'elle avait condamné au fouet, fut frappée de deux balles vengeresses [1]. Ce fait a été raconté à un Français de notre connaissance, qui se trouva, l'année dernière, en partie de chasse dans les environs du château de L...

On nous a rapporté la sinistre histoire d'un intendant qui administrait depuis quelques mois seulement les propriétés d'un grand seigneur, et qui, dans une révolte d'esclaves, fut mis à mort avec sa femme. Les paysans le savaient excellent musicien et très-fort violoncelliste ; ils lui ouvrirent le ventre et lui arrachèrent les intestins, dont ils firent des cordes pour la basse du malheureux intendant. Quant à sa femme, ils l'étouffèrent dans un chaudron placé sur un feu ardent. Véritable vengeance d'esclaves. Les guerres serviles et les guerres de religion sont toujours marquées par des actes d'incomparable férocité.

Clarke parle d'un M. Hetref, propriétaire d'une grande distillerie, qui fut précipité par ses esclaves furieux dans une cuve en ébullition. — Nous avons connu un Russe dont le frère, après quelques mesures de sévérité à l'égard de ses paysans, fut saisi dans son lit, conduit tout nu, en plein hiver, dans la cour de son château, rudement fouetté par un serf, puis solennellement pendu à un arbre, devant tous les habitants du village assemblés. — Quelques jours après, un de ses voisins fut poignardé par ses serfs insurgés, et son cadavre mis en pièces. — Un intendant avouait à un voyageur anglais, qu'il n'osait pas sortir, le soir, hors de l'enceinte du château seigneurial, de crainte d'éprouver le sort de son prédécesseur qui disparut dans une promenade nocturne, sans qu'on eût jamais pu savoir comment il avait péri.

Le fait suivant, plus dramatique que tous ceux dont nous venons de parler, s'est passé en 1841. Un jeune noble, lieutenant dans la garde impériale, venait d'hériter de deux mille *âmes* (style russe). Il se rend aussitôt sur ses terres, pour jouir immédiatement des droits que lui confère son titre de propriété. Le jour de Saint-Alexis, son patron, il invite plusieurs de ses camarades à venir célébrer sa fête dans son château. Le dîner est suivi d'une orgie pendant laquelle le seigneur du logis livre au brutal libertinage de ses amis douze jeunes filles choisies parmi ses plus jolies paysannes. L'une d'elles, moins complaisante que ses compagnes, échappe aux étreintes de ces satyres avinés, et s'enfuit. Aussitôt le maître ordonne qu'on la poursuive. Et qui charge-t-il de cette mission?

[1] Voir la gravure.

son frère et son fiancé! Peu d'instants après, la fugitive est ramenée et de nouveau abandonnée à la luxure de la troupe d'ivrognes. Cependant la maîtresse favorite du seigneur, reléguée dans une pièce isolée, apprend ce qui se passe. Quand le silence et le repos se rétablissent dans le manoir, elle sort sans bruit, et, le cœur plein d'un atroce désir de vengeance, elle va réveiller les paysans du village, leur reproche leur lâcheté, et les excite à l'insurrection en leur retraçant la scène dégoûtante dont le château vient d'être le théâtre. Les esclaves marchent à sa voix, qui les guide et les encourage. Ils entourent la demeure seigneuriale et y mettent le feu. Le maître se lève épouvanté, et veut fuir ; mais, au moment où il va franchir la barrière de son jardin, il est atteint d'une balle dans la poitrine. La plupart de ses camarades, en voulant s'échapper comme lui, sont blessés ou brûlés par les tisons enflammés qui déjà pleuvent de toutes parts. Les insurgés, s'apercevant que leur seigneur est encore vivant, le saisissent, allument un immense bûcher et le jettent dans le brasier, où il expire dans des tourments épouvantables [1].

Il y a là tout un drame plein d'incidents curieux, de péripéties émouvantes, de scènes dignes du pinceau d'un artiste habile ; nous avons préféré rapporter le fait simplement. Que les amateurs de romans tirent de cette histoire les éléments d'un récit à la fois pittoresque et lugubre ; quant à nous, qui nous adressons bien plutôt à la raison de nos lecteurs qu'à leur imagination, nous laissons de côté ces petits moyens de fantasmagorie, ressource habituelle des écrivains à bout de bons arguments.

Rappellerons-nous ce qui se passa après l'évacuation de Moscou par les troupes françaises, en 1812, au moment où l'esprit de rébellion, encouragé parmi les serfs par les désordres dont la ville sainte avait été le théâtre, menaçait l'empire russe d'une formidable commotion révolutionnaire? Les Russes ne se souviennent-ils plus des périls dont les entoura la colère de leurs paysans, charmés de trouver une occasion de se faire justice [2]? Ces gens, *si heureux* dans leur servitude, furent pendant plu-

[1] Voir la gravure.

[2] « Les paysans étaient persuadés que l'armée française, réparant ses échecs, ne tarderait pas à revenir et qu'elle les aiderait à secouer le joug des seigneurs. Si, dans ces conjonctures, quelque aventurier eût eu assez d'adresse pour se mettre à la tête des mécontents, il aurait pu opérer des choses extraordinaires..... Les serfs russes commettaient d'horribles dégâts dans tous les châteaux, sans exception, à moins toutefois que le régisseur du domaine ne fût aimé et estimé dans le pays, et, qu'à force de bons procédés et d'adresse, il ne parvînt à détourner l'orage.... Plusieurs châteaux furent livrés aux flammes. A peine les Français s'étaient-ils éloignés de Moscou, que les paysans se mirent à piller dans les environs le magnifique domaine du comte Léon Razoumoffski. Une orangerie d'un prix inesti-

sieurs mois l'épouvantail de la noblesse moscovite, qui craignait de les voir tendre la main aux vainqueurs. Redoute-t-on à ce point des hommes de qui on a toujours mérité la reconnaissance?

Des révoltes de serfs, il y en a constamment en Russie. Mais on les ignore, et personne n'ose en parler. Quand les paysans d'un village sont arrivés à ce degré de souffrance et de désespoir où la mort apparaît comme un asile souhaité, la moindre violence du maître détermine l'explosion. Alors les victimes se lèvent le glaive d'une main, la torche de l'autre, et l'œuvre de destruction commence. Le maître, et quelquefois toute sa famille, sont impitoyablement immolés ; la troupe forcenée tue, pille, détruit aveuglément, et pour le seul plaisir d'assouvir sa haine, longtemps endormie. Le lendemain, les autorités arrivent, entament une enquête, font périr quelques-uns des coupables sous le knout, envoient les autres en Sibérie ou dans le Caucase, et tout est dit. La nouvelle de l'événement ne sort pas du district où il s'est passé. Pour en savoir quelque chose, il faut que le hasard vous conduise dans les environs d'un château saccagé. Et si c'est un Russe qui recueille le bruit de la catastrophe, il se gardera bien d'en parler à ses amis à son retour à la ville. Aussi trouve-t-on fort peu de personnes à St-Pétersbourg, et même à Moscou, qui sachent qu'il y a souvent des seigneurs ou des intendants égorgés, et des châteaux brûlés. Cette ignorance se conçoit d'autant mieux, que ces crimes sont toujours isolés et n'ont jamais, quoique assez fréquents, un caractère de généralité. Quant aux journaux qui, dans certains pays, sont établis pour instruire le public de ce qui se passe, ils sont, en Russie, d'un mutisme absolu sur des faits de cette nature. Il ne faut pas que le tzar sache qu'il y a dans son empire des hommes assez malheureux pour payer volontiers de leur vie un quart d'heure de vengeance. Il faut aussi que le monde l'ignore. Il importe que la Russie passe aux yeux des bonnes gens d'Occident pour un *el Dorado* où tout est pour le mieux, et où être malheureux *« est une hyperbole poétique. »*

Personne ne parle, non plus, des désertions d'esclaves, assez nombreuses pourtant, surtout aux approches de l'époque où se fait d'ordinaire le

mable et les vastes bâtiments où elle était établie devinrent en un clin d'œil la proie de l'incendie ; le palais lui-même ne fut sauvé que par hasard. L'insurrection éclata également sur les terres du prince Youssoupoff. On n'y mit pas le feu, mais on pilla tout le mobilier et l'on brisa les statues qui faisaient l'ornement des jardins. Les voies de la douceur et de la persuasion furent inutiles ; les paysans ne répondirent que par d'affreuses menaces aux représentations qu'on voulut leur faire. » (*Histoire de la destruction de Moscou en* 1812, *et des événements qui ont précédé, accompagné et suivi ce désastre*, par A.-F. de B......ch, ancien officier au service de Russie, traduit de l'allemand par Breton p. 176.)

recrutement. On a vu quelquefois les prisons de certaines villes, et notamment celle de Moscou, regorgeant de malheureux qui avaient fui le despotisme de leurs maîtres, et avaient été arrêtés soit sur les routes, soit dans les forêts d'où la faim les avait chassés, après des années entières d'une vie errante et douloureuse.

Encore un fait curieux, et que nous n'avons vu mentionné nulle part, si ce n'est dans le *Moniteur officiel* de 1791. Durant la guerre de la Russie contre la Suède, quand la nouvelle de la défaite du prince de Nassau sur la Baltique et de la perte de 5,000 hommes, parvint à St-Pétersbourg, Catherine II se trouva dans un tel embarras, qu'elle fut obligée d'envoyer à l'armée jusqu'aux frotteurs de son palais, et se disposa à quitter Tzarsko-Célo, où elle n'était plus assez bien gardée. Un second échec compliqua singulièrement les difficultés de la situation. Plus de vagabonds à enrôler, plus même de frotteurs à transformer en héros. On ne pouvait plus s'adresser aux seigneurs, qui ne sont pas d'humeur à contribuer plusieurs fois dans la même année. Il ne restait qu'un parti à prendre, parti violent, mais décisif et nécessaire : c'était de déclarer que tout sujet russe qui s'engagerait volontairement contre les Suédois, au bout de quelques années de service, aurait sa liberté. La spoliation, quoique déguisée, n'en était pas moins manifeste. C'était encourager les serfs à quitter leurs maîtres, par conséquent c'était voler ces derniers ; mais la nécessité parlait plus haut que le respect de la propriété, et l'impératrice signa l'ordonnance. Tout aussitôt un grand nombre de paysans, de ces gens si heureux que vous savez, s'empressèrent d'abandonner leurs villages et de se rendre à St-Pétersbourg, lieu du rendez-vous général. Ce qu'on aurait dû prévoir arriva : la noblesse, furieuse de cette espèce de violence, murmura, puis finit par réclamer hautement, la menace à la bouche et la main presque sur la garde de son épée. Catherine, qui avait tant de courage en face des Turcs et des Suédois, eut peur de l'aristocratie de son empire, et céda. Les esclaves enrôlés furent rendus à leurs seigneurs, et tout rentra dans l'ordre ; mais comme on n'avait pris aucune mesure pour mettre les serfs déserteurs à l'abri du ressentiment de leurs propriétaires, les malheureux prévoyaient, outre un châtiment terrible, un redoublement de sévérité de la part de leurs tyrans. Dans cette cruelle perplexité, ils tinrent conseil, et, après avoir mûrement réfléchi à leur position, ils résolurent unanimement de se tuer. Ce suicide en masse eut lieu dans la prison où on les avait enfermés. — Quel certificat pour la magnanimité des boyards envers leurs esclaves, et pour le bonheur dont jouissent ces derniers !

Au surplus, il y a un mot, un seul mot, qui répond à tous les menson-

ges des nobles russes. Ce mot est : *esclavage.* Il est, en effet, absolument impossible qu'un homme, quelque bon, quelque juste qu'il soit, n'abuse pas, dans telle circonstance donnée, de l'autorité absolue qu'il exerce sur son semblable. Peu à peu l'on s'accoutume à maltraiter le malheureux qui obéit et souffre sans murmurer ; et l'on arrive à commettre, par habitude, des actes d'horrible cruauté, sans même se douter que ce sont autant de crimes. D'ailleurs, le peu de cas que le maître fait de son esclave, espèce de brute censée mise au monde tout exprès pour être battue et maltraitée, amoindrit singulièrement le sentiment des injustices que l'on commet à son égard. On voit dans les colonies, aussi bien qu'en Russie, des gens universellement aimés et respectés pour la douceur de leur caractère et leur équité, se livrer envers leurs esclaves à toute la barbarie qu'on pourrait attendre des hommes les plus impitoyables. Tel colon qui a fait périr des nègres sous le fouet ou dans ces cachots tumulaires qu'on rencontre sur les *habitations* des Antilles, est l'homme le plus bienveillant et le plus généreux qui existe. Mais l'habitude de ces traitements affreux a si profondément blasé ceux qui les ordonnent, que commander le supplice d'un esclave ou son éternel malheur, est considéré comme chose fort indifférente. L'expérience montre avec quelle facilité les sentiments des femmes elles-mêmes, des femmes les plus timides et les plus douces, sont modifiés par l'exercice d'un pouvoir irresponsable, et annihilés par le spectacle habituel des misères humaines. Partout où il y a des esclaves, on voit jusqu'à des jeunes filles, qui devraient frémir au moindre cri de douleur et à la vue d'une seule goutte de sang, ordonner la torture et décréter le fouet, comme ferait le tyran le plus endurci. Ne croyez pas qu'elles soient, pour cela, foncièrement insensibles et cruelles ; elles sont seulement blasées, et croient faire une chose très-licite, très-naturelle, très-vénielle, en livrant au bourreau un être qui n'a de l'homme que les formes extérieures et n'en porte pas le titre. Le même sentiment qui détermine les dames russes à se baigner toutes nues devant leurs mougiks, sans soupçonner qu'elles commettent une scandaleuse indécence, les porte à traiter leurs paysans comme des êtres en dehors de toute classification sociale.

Oui, telle est l'influence de l'esclavage, qu'elle démoralise le maître avant de démoraliser la créature possédée. Elle gâte les plus nobles natures, et met une triple cuirasse autour des cœurs les plus magnanimes. Plus d'un étranger, plus d'un Français même, après un court séjour en Russie, est devenu aussi dur, aussi brutal envers ses domestiques que les Russes les plus renforcés. Les anges eux-mêmes ne résisteraient pas à cette propagande délétère.

Nous savons bien qu'il y a des exceptions, que l'on compte en Russie des seigneurs qui savent, par leurs procédés indulgents et équitables, se faire aimer de leurs paysans. Nous savons que tel boyard, jouit d'une si bonne réputation de mansuétude dans les environs de son domaine, que les serfs de ses voisins iront jusqu'à lui offrir leurs économies, pour lui fournir le moyen de les acheter [1]. Tel autre aura été assez humain envers son troupeau d'*âmes*, pour que celles-ci lui donnent de quoi payer ses dettes, afin de le détourner du projet de les vendre, et de rester sous sa paternelle autorité.

Enfin on pourrait citer des seigneurs assez imbus des principes libéraux de l'Europe occidentale, assez désintéressés, assez intelligents, pour désirer l'abolition de la servitude en Russie.

Tout cela est connu, tout cela est vrai, incontestable. Mais que prouvent ces faits isolés? L'exception infirme-t-elle la règle? Le bon maître d'esclaves n'est, suivant le mot si célèbre de l'empereur Alexandre, « qu'un *accident heureux*. » Pour un de passable, mille de mauvais. Qu'on ne dise pas que nous exagérons. Cela est ainsi, cela DOIT être ainsi, parce que le contraire, avec l'institution de l'esclavage, EST TOUT SIMPLEMENT IMPOSSIBLE.

Quant à la démoralisation de l'homme possédé, nous n'avons pas besoin de la constater. Il y a certains vices particuliers aux esclaves, vices caractéristiques, dominants et faciles à distinguer. Considérez attentivement le paysan russe, et vous les découvrirez un à un, sans qu'aucun manque à l'appel : hypocrisie, astuce, habitude du mensonge, de l'ivrognerie et du vol [2], bassesse, perfidie, fainéantise. Poussez plus loin votre examen, et vous apercevrez d'autres imperfections, dont quelques-unes monstrueuses, et qui toutes doivent être rapportées à l'influence de l'esclavage. Ainsi vous verrez que le sentiment de la pudeur et celui de l'honneur sont inconnus de ces malheureux. La pudeur peut-elle exister chez des gens élevés dans cette conviction qu'une femme esclave appar-

[1] Ceci n'est pas une simple hypothèse. On cite, entre autres, un noble à qui des paysans ont donné de l'argent pour se faire acheter par lui, et passer ainsi d'une condition intolérable à une situation meilleure.

[2] L'empereur Nicolas sait si bien apprécier les qualités morales de son peuple, que, se trouvant, pendant un de ses voyages, dans une petite ville de son empire, et ayant gracieusement accordé aux habitants l'autorisation d'éclairer leurs rues, il eut la précaution de poster un Cosaque devant chaque réverbère, afin de préserver les précieuses lanternes des entreprises des larrons. Des sentinelles gardant des réverbères, n'est-ce pas là une révélation précieuse sur le caractère des serfs russes, en même temps qu'un tableau bien original? Nous nous sommes souvent représenté les Cosaques en question veillant gravement, et la lance haute, sur la virginité immaculée des lanternes confiées à leur patriotisme et à leur bravoure invincible. Certes, il est difficile de concevoir rien de plus piquant. (Voir la gravure.)

Publié par Pagnerre, éditeur

semen...

poster un Cosaque ...

entreprises des larrons. Des sentinelles ...

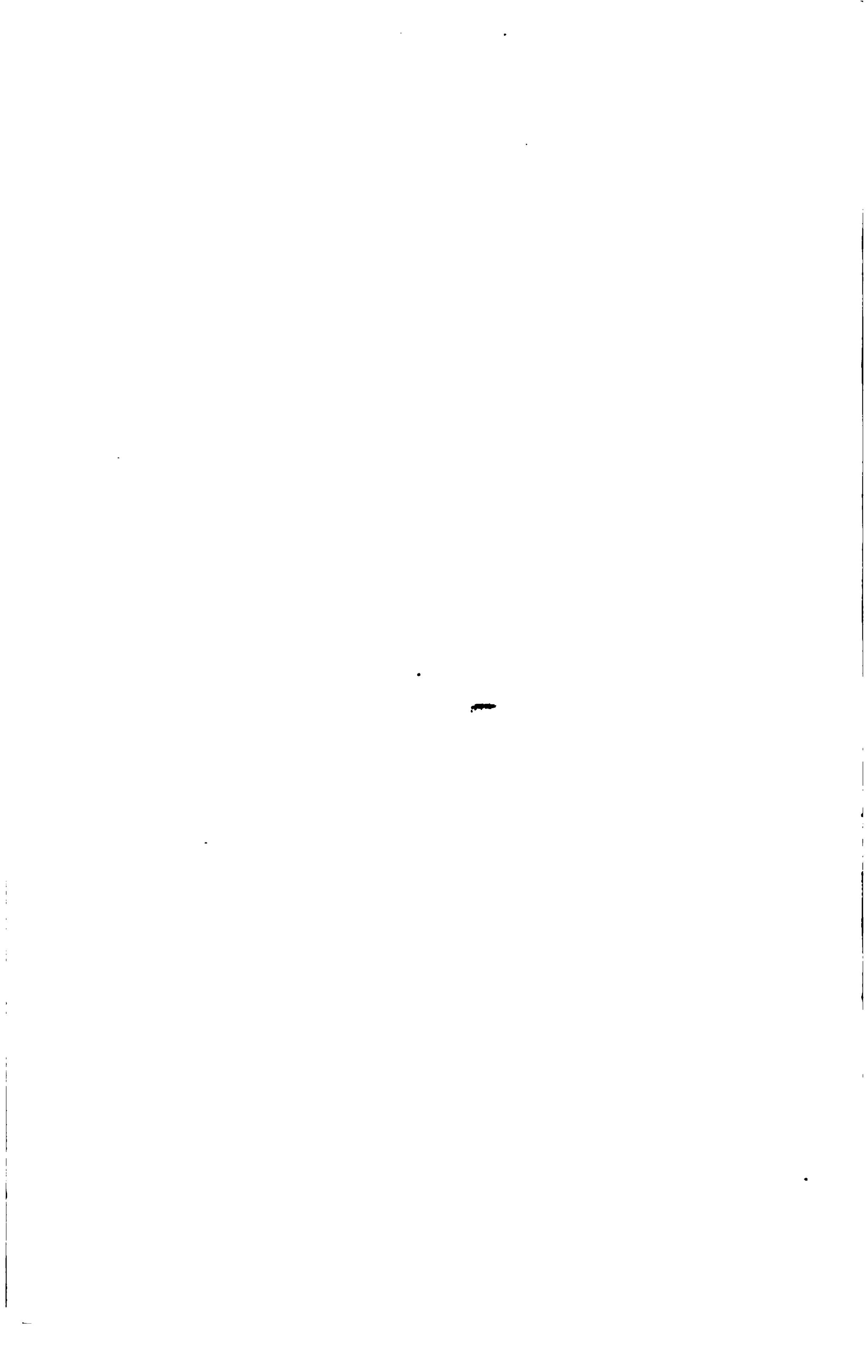
tion précieuse sur le caractère des serfs russes, en même temps qu'un ...

ginal? Nous nous sommes souvent représenté les Cosaques en question veillant gravement, et la lance haute, sur la virginité immaculée des lanternes confiées à leur patriotisme et à leur bravoure invincible. Certes, il est difficile de concevoir rien de plus piquant. (Voir la gravure.)



SENTINELLE GARDANT DES RÉVERBÈRES.

Publié par Pagnerre, éditeur



tient de droit au seigneur qui veut bien en faire sa maîtresse? Faites donc comprendre l'idée de pudeur à des individus devant qui vous commettez vous-mêmes sans scrupule les actes les plus impudiques, les tenant pour des espèces de mannequins incapables de discerner et de comprendre. Aussi l'étranger, qui connaîtra tant soit peu la Russie, ne sera-t-il pas surpris qu'un paysan lui vende sa fille pour 10 ou 15 misérables roubles. Quant à l'honneur, à quoi bon quand on n'en a que faire, quand on n'est pas *homme*, quand on n'est rien dans le monde, rien qu'une *chose*? En vérité, ce serait du luxe. Le plus souvent, ceux qui pourraient et devraient en avoir n'en ont pas; pourquoi des misérables, à qui un pareil sentiment est parfaitement inutile, en seraient-ils miraculeusement dotés?

Il faut aussi attribuer à l'action funeste de l'esclavage ce relâchement des liens de famille que plusieurs observateurs désintéressés ont remarqué encore plus parmi les paysans russes que parmi les hautes classes, ce qui n'est pas peu dire. La tendresse du père et de la mère pour leurs enfants, ce sentiment si vif et si puissant, que la nature a mis au cœur de tous les êtres doués de raison ou seulement d'instinct, est déplorablement modifié chez les serfs moscovites par l'idée que les enfants, avant d'être à eux, père et mère, appartiennent à un plus puissant, à l'homme qui les possède eux-mêmes. Et puis, la démoralisation profonde à laquelle ces pauvres gens sont en proie, étend ses ravages impies jusqu'à ces saints mystères de l'amour maternel et paternel. Rien ne lui résiste; elle est plus forte que la volonté du Créateur qui, lorsqu'il a voulu que l'homme fût de telle façon, comptait évidemment sans l'esclavage et les autres institutions monstrueuses inventées par les sociétés barbares.

On raconte qu'une femme russe revenant, avec ses trois enfants, d'un village voisin de sa demeure, au milieu de l'hiver et par un froid rigoureux, fut assaillie par des loups affamés. Pour échapper à la poursuite de ces redoutables animaux, elle excita le cheval attelé à son traîneau et chercha, mais vainement, à épouvanter les loups par ses cris. Le traîneau avançait rapidement sur la neige, mais la troupe acharnée allait aussi vite, et la paysanne vit qu'il ne lui restait aucune chance de salut. En ce moment suprême, elle va sans doute, croyez-vous, placer ses enfants sur le traîneau, fouetter vigoureusement le coursier, dans l'espoir qu'il les ramènera tout seul au village, puis se livrer elle-même, mère courageuse et dévouée, à la voracité des loups? Point. Ce sont ses enfants qu'elle abandonne.

Elle en jette d'abord un, puis, cette proie n'ayant fait qu'aiguiser l'appétit des bêtes féroces, elle laisse tomber le second. Enfin, le troisième

suit bientôt ses deux frères ; et la mère triomphante rentre, saine et sauve, sous le toit conjugal [1].—Voilà ce que l'esclavage fait d'une femme, d'une mère. De pareils faits sont possibles partout où une cause puissante de perversion agit incessamment sur l'esprit et le moral d'un peuple.

Ce qui prouve sans réplique cette funeste action de la servitude sur l'homme, c'est que les esclaves deviennent plus moraux, plus honnêtes, meilleurs enfin sous tous les rapports, dès qu'ils sont libres. Les serfs russes ne font pas exception à cette règle, aujourd'hui bien constatée, surtout depuis l'émancipation des nègres dans les colonies anglaises. Le mougik, parvenu à une condition plus tolérable et plus indépendante, perd les plus hideux de ses vices d'esclave, et ne conserve que ceux dont l'origine peut être rapportée à la nature même du gouvernement moscovite et à la tendance des mœurs publiques. Ainsi, il reste despote envers les siens, comme le souverain l'est à l'égard de ses sujets, comme les nobles le sont à l'égard de tout ce qui les entoure, y compris leurs enfants. Il exerce l'autorité maritale à la manière autocratique, ce dont, du reste, sa femme se plaint rarement. Autrefois, le fouet était l'emblème du pouvoir viril sur la femme. Dans certaines provinces, le nouveau marié mettait un fouet dans l'une de ses bottes ; la femme devait les lui ôter le soir, et avait le droit de choisir celle qu'elle tirerait la première. Si elle tombait sur la botte qui contenait le redoutable instrument, le mari lui en donnait un coup sur le dos. Dans ce symbole d'autorité, la mariée voyait un salutaire avertissement pour l'avenir. Dans d'autres provinces, quand un mougik mariait sa fille, et que tout était prêt pour la cérémonie, il appelait la fiancée, et lui ordonnait de lui apporter des verges. Elle les lui donnait, et se mettait immédiatement en posture d'être fustigée. Le père la frappait légèrement, puis, lui rendant les verges, il lui déclarait que son mari jouirait désormais de ce droit de correction. — Arrivée à l'église, la jeune femme offrait publiquement cette poignée de verges à son époux, qui l'acceptait par pure formalité et la lui rendait comme témoignage de sa confiance en elle. Pierre le Grand abolit ces usages odieux. Par malheur, en supprimant l'emblème, il ne put en même temps supprimer l'habitude de battre sa femme.—Ainsi, le fouet, toujours le fouet, c'est-à-dire un instrument de violence et de tyrannie, voilà chez les Russes le signe figuré de l'autorité ; ils n'en connaissent pas d'autre. Quel pays porte plus profondément l'empreinte de la servitude ?

Dans ce que nous venons de dire sur les effets de l'esclavage, il n'y a assurément rien de bien neuf. Tout cela a été dit et répété par les écri-

[1] Voir la gravure.

vains qui se sont spécialement occupés de cette question. Tous les philanthropes quelque peu intelligents ont, depuis longtemps, observé et signalé l'influence pernicieuse de cette exécrable institution et sur le moral du maître et sur celui de l'individu possédé. Nous confessons donc n'avoir rien dit d'original. Aussi bien, nous ne cherchions pas l'originalité. Le sujet que nous traitons comporte des redites. Il ne faut pas oublier que nous étudions un pays si déplorablement arriéré en toutes choses, et surtout en matière d'institutions sociales, que, pour le morigéner, on est bien obligé de lui répéter à satiété ce que les autres peuples européens savent depuis des siècles. Ce qui ailleurs est dès longtemps usé, en Russie paraît tout nouveau. Avec les enfants il faut épeler soigneusement, au risque d'ennuyer ceux qui vous écoutent. La Russie a aussi besoin qu'on entreprenne son éducation, et qu'on se donne la peine d'*épeler* avec elle.

Nous ne croyons pas nous méprendre sur la nature de l'impression que nos lecteurs ont éprouvée en parcourant ces dernières pages. Une vive répulsion pour la Russie, tel est le seul sentiment possible en présence d'un pareil état social. On cherche vainement où reposer son esprit et ses regards; partout, dans tous les recoins de ce monde difforme, on aperçoit de hideuses traces d'esclavage. Le venin s'est infiltré dans toutes les veines de ce corps disgracieux, et l'on en peut étudier les effets dans les parties les plus éloignées du point où il a été introduit. Servitude sociale et politique; ces quatre mots expliquent toute la Russie et les Russes eux-mêmes, car il est peu de vices, parmi ceux qui rendent ce peuple si différent des nations occidentales, il en est peu, disons-nous, qui ne puissent être logiquement rapportés à cette organisation fondamentale.

Reste à savoir si cet état de choses peut durer aussi longtemps que l'espèrent les souverains moscovites. A vrai dire, il nous est difficile de partager ces étranges illusions. Il est impossible que les principes libéraux et démocratiques ne fassent pas, quelque jour, irruption dans cette société retardataire. Quand tout marche autour de la Russie, quand les gouvernements et les peuples des deux mondes obéissent à cette loi du progrès qui préside invinciblement aux destinées du genre humain, l'empire des tzars ne peut éviter bien longtemps encore le contact et l'action de l'élément régénérateur. La liberté n'aura pas besoin de frapper à la porte de la Russie ; elle y entrera de plain-pied, parce qu'elle y trouvera un aliment à sa propagande et des partisans dévoués quand même et d'avance. Les esclaves ne se feront pas prier pour revendiquer leurs droits foulés aux pieds. De tout temps, et malgré la résignation stupide à laquelle les a

conduits une inévitable démoralisation, ils ont favorisé toutes les tentatives de révolution qui pouvaient enfanter, ou du moins hâter, leur affranchissement. Indépendamment des faits que nous avons rappelés, pages 317 et 318, on peut citer la fameuse révolte des serfs sous le règne de Catherine II. Certes, la facilité avec laquelle le faux Pierre III recruta des partisans, et l'opiniâtreté des rebelles dans leur lutte contre les troupes impériales, sont très-significatives. Un peu plus tard, en 1791, on vit les paysans se soulever sur le simple bruit, répandu par un certain lieutenant Fedoseïeff, de la prochaine réunion de tous les serfs particuliers aux esclaves de la couronne. L'affaire fut jugée si grave, que l'empereur Paul fulmina un ukase tout exprès pour condamner au knout et aux mines l'auteur de cette dangereuse agitation [1]. De ces faits, et de ceux que signalent encore les annales de la Russie, on peut conclure que les serfs moscovites saisiront toutes les occasions possibles de secouer le joug. Supposez une nouvelle invasion de l'empire des tzars, supposez un vainqueur assez habile pour pouvoir tirer parti de cette disposition des esclaves, et vous resterez convaincu que, de tous les États européens, la Russie est celui qui offre le plus de chances et aux révolutionnaires audacieux et aux conquérants. Le danger est beaucoup plus grand dans ce pays que dans les colonies européennes à esclaves, parce qu'en Russie la population serve est une, compacte, intelligente, robuste et énergique, tandis que la population des colonies est hétérogène, sans unité, et de plus, généralement obtuse, faible et efféminée. Il est très-certain que, si les mougiks entendaient, comme les nègres, parler de prochaine émancipation, et de la nécessité d'en finir avec l'esclavage ; s'ils apprenaient que les philanthropes s'occupent de leur sort comme ils s'intéressent à celui des noirs ; si, un jour, la nouvelle leur arrivait que les puissances chrétiennes se sont coalisées pour mettre un terme à la traite des blancs qui se pratique sous les yeux du tzar, ils n'attendraient pas, comme les nègres, la solution lente et pacifique de la question, et lui feraient faire le pas dé-

[1] Le lieutenant Fedoseïeff, étant noble, ne pouvait, aux termes des lettres patentes de 1785, être condamné au knout ni à aucune peine corporelle. Il n'en subit pas moins, après dégradation préalable, le châtiment ordonné par l'empereur. Plusieurs cas à peu près semblables se présentèrent, et les coupables furent également fustigés et exilés. La noblesse murmura et réclama au nom de ses priviléges. Alors Paul, qui ne voulait pas en avoir le démenti, rendit un ukase qui déclara que tout individu déchu de la noblesse était, par ce fait seul, dépouillé de tout privilége aristocratique, et que, par conséquent, le noble, après sa dégradation, pouvait être fouetté, knouté, mutilé et marqué comme le dernier des mougiks. C'était évidemment une violation jésuitique des droits de la noblesse ; mais un tel acte d'improbité n'a rien d'étonnant de la part d'un autocrate.

cisif en venant, par une insurrection générale, en aide au bon vouloir des abolitionnistes.

La liberté, grâce au progrès de l'esprit philosophique, est devenue un besoin si réel et si vif pour toutes les nations quelque peu intelligentes, que les deux seuls États qui aient à trembler pour leur existence même sont des États à esclaves. Nous voulons parler de la Russie et de la république de l'Union Américaine. Pour qui connaît bien ces deux pays, pour qui a suivi la marche des événements dans l'un et dans l'autre, il est parfaitement évident que la solution du problème de l'affranchissement est devenue pour eux un danger intérieur des plus formidables. Les États-Unis devront peut-être à leurs institutions démocratiques et à la liberté de discussion, qui existe chez eux pleine et entière, l'avantage de se tirer d'embarras sans secousse trop violente. Quant à la Russie, l'exercice du pouvoir y est trop absolu, l'autorité souveraine y est trop entière, trop inflexible, pour qu'on puisse y espérer un dénoûment paisible.

Que les précautions prises par les autocrates contre la propagande libérale éloignent le péril; soit. Mais le péril n'en existe pas moins. Et, après tout, peut-on prévoir le moment où la mine fera explosion? L'Angleterre se doutait-elle, quelques années avant l'insurrection de ses colonies d'Amérique, qu'elle était à la veille de perdre cette magnifique annexe de son empire? Pour révolutionner St-Domingue, il n'a fallu qu'un cri de liberté poussé en France.

Un mot encore à ce sujet. N'est-il pas étrange que le gouvernement russe ait signé le traité du droit de visite, lui qui, non-seulement tolère la servitude dans ses domaines, mais qui possède des esclaves en son propre nom; lui qui ne vit que par l'esclavage et les institutions qui en sont le corollaire? L'empereur Nicolas voudra-t-il nous faire croire à sa tendresse pour les nègres? Le maître de tant d'esclaves, le bourreau de la Pologne, espère-t-il nous persuader qu'il a été tout à coup saisi d'un bel accès de philanthropie? Criminelle comédie, et dont la France ne peut être dupe. Il est vrai que l'Angleterre elle-même, la charitable Angleterre, a toujours des esclaves dans l'Inde, et continue à faire la traite sur la côte orientale d'Afrique et dans le golfe Persique [1].

A ce propos, il faut aussi s'étonner que les philanthropes de profession, au milieu de leurs excellents discours sur les crimes des blancs envers les noirs, ne trouvent pas un seul mot de commisération pour les serfs russes, non moins malheureux que les esclaves des États-Unis et des Antilles. On peut aussi se demander pourquoi l'Angleterre, qui paraît tant en

[1] Voir le *Voyage dans l'Inde et le golfe Persique*, par M. Fontanier, 2 vol. in-8°.

vouloir à l'Espagne parce qu'elle refuse d'émanciper les nègres de Cuba, ne tente rien auprès du gouvernement russe pour obtenir de lui l'abolition de la servitude dans ses États. Que les Anglais cherchent à jouer mille mauvais tours aux Espagnols de la Havane et aux planteurs des États-Unis, cela se conçoit, si l'on croit à leurs sentiments philanthropiques; mais pourquoi n'emploient-ils pas le même système de vexations, de perfidies, de provocations à la révolte, envers la Russie qui, elle, possède deux fois plus d'esclaves que l'Union Américaine ne compte d'habitants de toute couleur? Serait-ce qu'il y a de la part de la Grande-Bretagne autre chose que la vraie charité chrétienne? Nous laissons cette question à résoudre aux hommes politiques, et nous nous contentons de signaler aux abolitionnistes de Londres l'oubli qu'ils paraissent faire de l'esclavage moscovite.

CHAPITRE X.

ARMÉE.

§ I,

Pourquoi la Russie tient à conserver une armée nombreuse. — Recrutement; arbitraire des propriétaires dans le choix des recrues. — Ordonnance de l'empereur Nicolas sur le recrutement; dans quel but. — Diminution de l'effectif des contingents; à quelles causes il faut l'attribuer; traitements barbares auxquels les recrues sont soumises. — Horreur du paysan russe pour le service militaire; pourquoi? — Désertion; renouvellement du cartel entre la Russie et la Prusse. — Organisation et statistique officielle de l'armée russe. — Mensonges de cette statistique. — Différence entre les chiffres vrais et les chiffres faux; causes de cette différence.

Les forces militaires sont le pivot, la base fondamentale et unique de cette monstrueuse machine dont nous avons décrit les rouages et le jeu. Un Etat organisé comme l'est celui-ci ne peut exister sans le secours d'une armée considérable. Il y a plus : le gouvernement autocratique a besoin, pour s'exercer librement, que la nation sur laquelle il pèse soit elle-même faite, à certains égards, à l'image de l'armée. Il faut que les idées de hiérarchie, de discipline, d'obéissance aveugle, se retrouvent dans le peuple comme chez les soldats. Il est bon que les fonctionnaires, grands et petits, que tout ce qui porte le titre d'homme libre et occupe une case quelconque dans cette immense prison cellulaire, s'habitue à l'uniforme, signe visible du commandement et de la soumission. Il importe, en un mot, que l'empire présente l'image d'un camp, dont la direction appartient à un seul homme. Ces conditions, une fois réalisées, l'application du régime autocratique devient facile ; chaque citoyen ne cessant de considérer le pays tout entier comme en état de siége, et comme soumis aux rigueurs d'un conseil de guerre permanent, agit sous l'impression d'une terreur constante, et finit par s'accoutumer à cette singulière hygiène intellectuelle. A la longue, tout marche dans l'Etat comme dans une citadelle, et l'assujettissement du peuple est complet.

Ce ne sont point les seules considérations qui aient déterminé en Russie l'entretien d'une force armée numériquement imposante. Il en est d'autres non moins décisives. La Russie n'est pas organisée en vue d'une civilisation progressive et pacifique. En outre, par ses principes politiques, par son état social, par ses tendances naturelles, par les nécessités de sa position géographique et de ses traditions, elle est en opposition flagrante avec les autres nations européennes. La lutte est pour elle un besoin, et la conquête presque une condition d'existence. Or, cet antagonisme et ce besoin d'expansion exigent des moyens de défense et d'agression en dehors des proportions normales. Enfin l'obligation d'entretenir des corps d'armée dans plusieurs provinces mal soumises, les besoins, toujours plus impérieux, de la guerre du Caucase, et la difficulté des transports de troupes dans les cas d'urgence, motivent surabondamment le maintien de forces militaires qui, dans tout autre pays, seraient tout à fait inutiles.

Les empereurs moscovites ont fort bien compris toutes ces exigences. Aussi se sont-ils toujours, depuis Pierre I[er], appliqués à fortifier et à perfectionner l'instrument unique de leur puissance. Nicolas a renchéri, à cet égard, sur ses prédécesseurs. Il a donné tous ses soins, toute sa sollicitude à l'amélioration du système militaire de son empire. Il a fait de l'armée l'objet de sa préoccupation incessante. Les preuves de cette assertion se trouvent dans les détails que nous avons donnés au chapitre II du présent ouvrage sur la personne de ce souverain.

De cette tendance des empereurs russes à la culture exclusive du soldat, et de quelques chiffres livrés à la publicité sans aucun commentaire, est résultée parmi les nations étrangères la conviction que, comme puissance militaire, la Russie était aujourd'hui sans rivale. Le *colosse du Nord*, comme disent quelques crédules lecteurs de statistiques, est devenu un épouvantail qui n'est pas sans influence dans certain monde politique. Le tzar n'apparaît à l'imagination de ces bonnes gens qu'escorté d'innombrables bataillons de guerriers invincibles et d'essaims de Cosaques non moins redoutables. Il est grand temps de dissiper ces puériles terreurs, et de réduire à leur juste valeur les mensonges officiels de la Russie. Sans déprécier ce qui est digne d'éloges, sans amoindrir ce qui une importance réelle, il est utile de dire la vérité sur cette armée dont beaucoup de gens parlent, sans en connaître ni la puissance matérielle, ni la force morale.

Commençons par dire comment se recrute l'armée moscovite. Faire connaître la manière dont les Russes sont initiés à la vie de soldat, n'est pas sans intérêt pour notre démonstration.

Le recrutement, en Russie, ne frappe que sur les serfs. Les bourgeois et les artisans libres des villes peuvent se faire remplacer. En ne prenant que des hommes façonnés à la servitude, le gouvernement s'assure d'avance des soldats pour qui l'obéissance passive n'aura rien d'extraordinaire ni de trop dur. Les engagements sont à peu près inconnus dans ce pays : le service militaire y est si pénible et si long, qu'il faut être dans une situation désespérée pour s'y soumettre volontairement. Les levées sont, suivant les circonstances, de un à dix hommes sur cinq cents ; elles ne se font pas régulièrement, et prennent les recrues à l'improviste. Dès que l'ukase impérial a ordonné les opérations du recrutement, le ministre détermine le contingent de chaque cercle, et les gouverneurs en font la répartition suivant les classes destinées à y prendre part. Puis, les maréchaux de la noblesse font une seconde répartition entre les propriétaires d'esclaves. Quant aux serfs de la couronne, leur contingent est calculé et fixé par les agents directs du gouvernement. Les hommes libres tirent au sort par les soins du maître de police de la ville ou du quartier qu'ils habitent.

Les recrues sont admises depuis dix-huit ans jusqu'à quarante. Quelquefois même on reçoit des hommes au-dessus de cet âge. Les seigneurs ont donc toute latitude : ils peuvent envoyer à l'armée qui bon leur semble, et pourvu que l'homme présenté ne soit point infirme, il est admis sans contestation. Encore les recruteurs reçoivent-ils quelquefois des sujets fort peu aptes au service ; le pot-de-vin qu'ils ont d'avance accepté leur fait fermer les yeux sur les imperfections physiques du candidat, sauf à celui-ci à passer la moitié de son temps à l'hôpital. Les propriétaires profitent des facilités qu'on leur donne pour se débarrasser, au profit du gouvernement, des plus mauvais garnements de leurs domaines, ainsi que des esclaves dont la présence leur est importune. S'il y a dans un village un ivrogne incorrigible, un voleur éhonté, un homme dangereux par la violence de son caractère, c'est lui qui sera livré aux recruteurs; singulier moyen d'avoir une armée morale et honnête ! Si le seigneur a besoin d'argent, il envoie au gouverneur un esclave valide destiné à servir d'à-compte sur le prochain contingent. Le reçu qu'il obtient vaut une lettre de change, qu'il se fait escompter par celui de ses voisins qui veut se dispenser de fournir sa part à la levée de l'année suivante.

Autrefois on recrutait indistinctement dans tout l'empire, et les hommes étaient quelquefois envoyés à d'énormes distances du lieu de leur habitation. Des marches interminables, le froid, la fatigue et les privations faisaient périr un très-grand nombre de ces malheureux, et les contingents arrivaient toujours à leur destination, réduits du tiers et quelquefois de plus de moitié. Cet inconvénient fixa l'attention de l'em-

pereur, qui décréta les modifications suivantes : Tout le territoire moscovite fut divisé en deux zones : l'une, composée des districts les plus éloignés, fut déclarée désormais exempte de l'obligation de fournir des soldats à l'armée active; l'autre, comprenant les provinces centrales, qui sont les plus peuplées, fut seule soumise à l'impôt du recrutement. De ceci il résulte un fait très-important à remarquer : c'est que, en réalité, c'est sur une population d'environ 40 millions d'individus que l'armée se recrute; et si de ces 40 millions d'âmes vous retranchez tous les nobles et les hommes libres, il vous restera une population à peu près égale à celle de la France pour alimenter les forces militaires de la Russie. Si donc ce pays a une armée numériquement très-forte, ce n'est pas le moins du monde à sa population, plus nombreuse que la nôtre, qu'il faut attribuer ce résultat ; c'est tout simplement à ce que certaines parties de cet empire fournissent *proportionnellement* beaucoup plus d'hommes que la France ; en d'autres termes, à ce que les empereurs ne craignent pas de demander à leurs sujets beaucoup plus que notre gouvernement n'ose exiger de nous. Quand la France voudra, elle pourra sans se gêner, et en bien moins de temps, mettre sur pied une armée tout aussi nombreuse, et plus nombreuse encore que celle de l'autocrate. Quelques niais font grand bruit du million de soldats de la Russie. Alors même que ce chiffre serait exact, qu'y aurait-il donc là de si extraordinaire ? Il n'y a pas une seule des grandes puissances européennes qui ne pût en faire autant, si elle voulait avoir recours aux mêmes moyens, car c'est tout simplement en pressurant les populations, en les décimant, en quelque sorte, que le gouvernement moscovite obtient ces gigantesques et futiles résultats. Les *colonies militaires* y ont contribué sans aucun doute, mais les peuples vraiment belliqueux n'ont pas besoin de toutes ces institutions, qui arrêtent les progrès de la civilisation, empêchent le développement de la richesse publique, et sont, par conséquent, une cause de faiblesse, tout en augmentant le nombre des hommes armés.

Le but de l'empereur Nicolas, en centralisant, autant que possible, les opérations du recrutement, était d'abréger les distances que les recrues auraient à parcourir, de perdre, par cela même, moins de conscrits dans le trajet, et d'éviter de déplorables lenteurs dans le renouvellement des troupes. Ce double objet n'a été qu'imparfaitement rempli. Les distances sont encore, dans certains cas, considérables, et le manque de voies de communication rend le transport des recrues aussi long que difficile. Quant à la perte d'hommes, elle est moins forte qu'autrefois; mais partout ailleurs qu'en Russie, on la trouverait encore énorme.

Il est facile de se rendre compte des nombreux décès qui réduisent

l'effectif de chaque contingent. Une fois que le mougik désigné par le seigneur ou l'agent du gouvernement a été livré au recruteur, on lui ajuste aux pieds un appareil en bois qui le lie à un autre conscrit, et qui l'empêche de songer à la fuite. Ainsi *entravés*, comme des chevaux au pâturage, les malheureux sont transportés dans des districts quelquefois très-éloignés; et comme les opérations du recrutement ont généralement lieu dans les premiers mois d'hiver, on peut se faire une idée des souffances qu'endurent ces pauvres victimes dans ces horribles voyages. Préalablement, on leur a rasé la moitié de la tête, pour leur ôter toute possibilité de s'échapper sans être reconnus. Arrivés au dépôt, on leur coupe le reste de leurs cheveux presque au ras du crâne. Or, comme les mougiks ont l'habitude de la chevelure longue, cette dénudation de la tête leur occasionne des refroidissements quelquefois mortels, toujours dangereux. Quand ils arrivent dans un lieu habité, on les jette soit dans la prison du village, au milieu des voleurs et des criminels, soit dans quelque grange infecte. Inutile de dire que, durant tout le trajet, ils sont nourris tout juste assez pour qu'ils ne meurent pas de faim, et que leurs conducteurs ne leur épargnent pas les coups de bâton. Est-il surprenant, après cela, que les plus faibles d'entre ces jeunes gens périssent avant d'arriver à leur destination, et que les survivants atteignent le dépôt dans un état de fatigue, de tristesse et de démoralisation qui les condamne à un séjour plus ou moins prolongé à l'hôpital?

Il n'est pas, pour les paysans russes, de perspective plus désolante que celle de servir comme soldat. Quoi de plus naturel? Malgré les liens qui les attachent au village natal, malgré leur âge, qui, dans certains cas, devrait les dispenser du service militaire, ils savent que le maître peut, si tel est son bon plaisir, les envoyer sous les drapeaux. Et quelles compensations trouveront-ils au sacrifice de toutes leurs affections, de leurs plus chers intérêts? Une nourriture nauséabonde et insuffisante ; dix ou douze francs de solde par an, tout en gros ; une éducation militaire à coups de bâton ; une discipline, sévère jusqu'à la cruauté ; des fatigues et des souffrances de toute espèce ; pour dernière chance, une fin obscure sur un champ de bataille; voilà ce qui les attend. Si le soldat résiste à ce régime, il faudra qu'il reste vingt ans sous les drapeaux [1], vingt ans loin de sa famille et de son champ, dont il n'aura plus aucune nouvelle, et qu'il retrouvera peut-être l'un et l'autre vendus ! Il n'ignore pas que, pour la

[1] La durée du service, autrefois de vingt-cinq ans dans la ligne et de vingt-deux ans dans la garde, a été réduite à vingt et à quinze ans.

moindre faute, il peut perdre son ancienneté, et recommencer ses vingt ans de supplice ; que, lorsque son temps sera fini, ses chefs trouveront cent prétextes pour le retenir au régiment [1]. Puis, quand il sera vieux ou infirme, on le renverra brutalement, après lui avoir fait jurer qu'il ne mendiera jamais et qu'il ne laissera pas repousser sa barbe. Sa meilleure chance est de devenir domestique ou concierge de quelque résidence impériale; la plus ordinaire, c'est d'être réduit à se faire agent de la basse police, ou de mendier, en dépit de son serment. Que lui importe que la loi lui dise : « Du moment où tu porteras les armes pour ton pays, tu seras libre? » A quoi bon la liberté dont on ne peut jouir? Il sera libre, et pourtant on le conduit à son régiment, enchaîné comme un malfaiteur! Personne n'aura le droit de l'appeler esclave, et cependant il sera, à chaque instant du jour, exposé à être frappé de la main ou du bâton! Il pourra se dire indépendant, et on le gardera, malgré lui, vingt ans sous l'uniforme; on le forcera même à y mourir, si telle est la volonté de ses supérieurs. C'est là le singulier appât que l'on jette à ces malheureux. Quelle dérision !

Aussi voyez la tristesse et la morne attitude de ces jeunes gens que le recruteur entraîne loin de leurs parents et de leurs amis. Quel contraste avec la gaieté bruyante et l'allure martiale des conscrits français ! Celui-ci pleure et se lamente tout haut; celui-là jette un regard d'envie sur son camarade d'enfance qui, plus courageux que lui, a su se soustraire au service en se coupant le pouce droit ou en s'arrachant les dents incisives. Cet autre reste plongé dans un abattement, qui se terminera peut-être par un acte de désespoir et le meurtre de son conducteur. Il en est qui, pour s'étourdir, ont avalé force rasades de méchante eau-de-vie, sauf à se retrouver, après l'accès d'ivresse, en face de la sinistre réalité. C'est un spectacle à fendre le cœur. Et tous ces hommes sont appelés à défendre leur patrie! Par quel miracle leur donnera-t-on la bravoure qui fait accomplir les actions héroïques, et l'amour du drapeau qui attache le soldat à son devoir?

Indépendamment des causes morales et physiques, qui déciment les recrues en voyage, il en est une autre non moins efficace : c'est la désertion. Malgré les liens qui les rivent l'un à l'autre, les plus alertes et les plus adroits trouvent moyen de s'enfuir. Quand l'évasion a lieu dans quelque province centrale, ils restent dans les forêts d'alentour, où ils vivent comme des bêtes fauves, jusqu'à ce que la faim les pousse à aller mendier dans quelque village de paysans, où ils savent qu'ils trouveront une

[1] C'est ce qui a lieu très-souvent.

généreuse hospitalité. S'ils se sont échappés non loin des frontières de l'empire, ils passent sur le territoire voisin ; mais à cela il y a plus de danger pour eux, car il est probable que le souverain du pays où ils ont cru jouir de toute sécurité les livrera au gouvernement russe. La Prusse, par exemple, a dernièrement renouvelé avec la Russie la convention en vertu de laquelle les deux monarques doivent se restituer réciproquement les déserteurs de l'un et de l'autre État. Il paraît que, au moment où ce cartel d'échange a été signé, à la grande honte du cabinet de Berlin, on comptait sur le territoire prussien au moins dix mille transfuges moscovites, conscrits ou soldats. L'article 3 de cette convention porte que les individus qui passeront soit de la Russie en Prusse, soit de la Prusse en Russie, pour échapper au recrutement, ne pourront être réclamés après deux ans de séjour à l'étranger. Mais, comme l'ancien cartel était expiré le 29 septembre 1842, et que le nouveau n'a été signé que le 3 juillet 1844, le gouvernement russe a pu, avant les deux ans stipulés pour la prescription, reprendre tous ses déserteurs, et Dieu sait de quelle façon les infortunés auront été châtiés !

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le recrutement en Russie. Ce que nous venons de dire et ce qui va suivre suffira pour faire comprendre l'horreur du paysan moscovite pour le service militaire. Maintenant que nos lecteurs savent de quelle façon se pratique l'initiation du mougik au métier de soldat, passons à d'autres détails.

En vertu d'un ukase impérial du 9 août 1835, qui a modifié l'ancien état militaire de la Russie, l'armée moscovite est organisée de la manière suivante :

Il y a six corps d'armée d'infanterie, comprenant chacun trois divisions ou six brigades. Chaque brigade se compose de deux régiments à six bataillons. Quatre bataillons font partie de l'armée active, les deux autres forment une réserve. Ainsi, à mille hommes par bataillon, chaque régiment offre un complet de quatre mille hommes, et chaque corps d'armée quarante-huit mille hommes. Les deux bataillons pris dans chaque régiment pour former la réserve constituent un corps d'armée comprenant trois divisions de réserve, chacune de vingt-quatre bataillons. Ces bataillons ne sont, en temps de paix, que de cinq cents hommes.

A chacun de ces six corps d'armée est adjointe une division de cavalerie légère, consistant en deux brigades de deux régiments chaque. Les régiments de cavalerie ont neuf escadrons de cent soixante chevaux ; sur ces neuf escadrons, on en laisse un en réserve, de telle sorte que chaque régiment de cavalerie compte douze cent quatre-vingts chevaux, et une division cinq mille cent vingt. En outre, à chaque corps d'armée est attachée une di-

vision d'artillerie formée de trois brigades à quatre batteries de huit pièces chacune, plus une brigade d'artillerie à cheval, une batterie de réserve, un parc et trois bataillons de sapeurs, constituant un total de six mille hommes.

Un corps d'armée complet se compose donc, en masse, de soixante mille hommes avec cent vingt pièces de canon. Par conséquent, toute l'armée de ligne est forte de trois cent soixante mille hommes, accompagnés de sept cent vingt pièces d'artillerie.

La garde impériale est formée de trois divisions d'infanterie et de trois divisions de cavalerie. L'infanterie comprend douze régiments à trois bataillons, la cavalerie le même nombre de régiments à sept escadrons. La garde compte, en outre, un bataillon de sapeurs, un de marine, un de chasseurs finnois, un d'invalides, quatre batteries d'artillerie à cheval et douze d'artillerie à pied.

Vient ensuite le corps des grenadiers, ainsi organisé :— Trois divisions d'infanterie de douze régiments (chaque régiment de quatre bataillons, dont un de réserve); une division de cavalerie légère de quatre régiments (chaque régiment de huit escadrons), deux batteries d'artillerie à cheval, quinze batteries d'artillerie à pied.

La garde et les grenadiers présentent un total de cent quatorze mille hommes, avec deux cent quarante pièces de canon.

Trois corps de cavalerie de réserve, sous les dénominations de *ulhans*, de *cuirassiers* et de *dragons*, donnent encore un ensemble de trente mille chevaux.

Les trois divisions d'infanterie de réserve dont nous avons parlé ci-dessus, et qui se composent chacune de vingt-quatre bataillons de cinq cents hommes, doivent figurer, en temps de paix, pour trente-six mille hommes.

Le corps du Caucase se compose de trois divisions d'infanterie, d'un régiment de dragons, et de seize batteries d'artillerie à pied ;

Le corps d'Orenbourg, de seize bataillons d'infanterie et de seize batteries;

Le corps de Sibérie, d'une division d'infanterie;

Le corps de Finlande, d'une division d'infanterie.

Les troupes de l'intérieur se répartissent comme suit :

Cinquante bataillons destinés à faire le service dans les places fortes et dans les villes de gouvernement ; dix bataillons de sapeurs, une division d'artillerie à cheval de réserve, composée de neuf batteries.

Il faut encore faire entrer en ligne de compte : quatre batteries d'artillerie à cheval du Don, deux de la mer Noire, deux d'Orenbourg, et deux de Sibérie

Les Cosaques sont organisés en cent quarante-six régiments, à savoir : cinquante-six du Don, vingt et un de la mer Noire, douze du Caucase, deux du Danube, un d'Azoff, trois d'Astrakhan, trois Baschkirs, deux de Stavropol, douze de l'Oural, vingt d'Orenbourg, douze de Sibérie, deux de la Petite-Russie. Chacun de ces régiments est de huit cents hommes, ce qui fait, pour les cent quarante-six régiments, cent seize mille huit cents hommes, auxquels il faut ajouter huit régiments de Kirghizes à seize cents hommes chaque, et les contingents des auxiliaires de Tatarie, ensemble vingt mille hommes.

Il ne faut pas omettre un régiment d'infanterie, un de cavalerie, deux batteries à pied, une à cheval et un bataillon de sapeurs, portant la dénomination de *régiments* ou *bataillons modèles*, et conservés à St-Pétersbourg ; plus, quatre régiments d'instruction à quatre bataillons chaque, où l'on élève les fils de soldats, pour les envoyer ensuite, avec le grade de sous-officier, dans les régiments de ligne.

Enfin, les colonies militaires de la Russie méridionale fournissent douze régiments de douze cents chevaux chaque, avec une réserve qui peut s'élever jusqu'à trois mille hommes par régiment : — Total cinquante mille quatre cents cavaliers.

Additionnons ces différents chiffres :

Garde impériale et grenadiers.	114,000
Ligne.	360,000
Cavalerie de réserve.	30,000
Infanterie de réserve.	36,000
Corps du Caucase.	50,000
— d'Orenbourg.	16,000
— de Sibérie.	16,000
— de Finlande.	16,000
Cosaques.	116,800
Auxiliaires.	20,000
Cavalerie des colonies.	50,400
Bataillons de garnison.	60,000
Régiments d'instruction, corps modèles, corps des cadets, gendarmerie. ouvriers militaires, etc.	25,000
Total général. . .	910.200

Voilà l'état *officiel* de l'armée russe. Ce chiffre ne laisse pas d'être effrayant. Neuf cent dix mille deux cents hommes, c'est de quoi conquérir toute l'Europe.

Mais qui sera assez simple pour croire à ce million de soldats? Qui se persuadera qu'en Russie, pays de charlatanisme et de mensonge, on dise la vérité précisément sur le point le plus délicat, le plus important? Cette organisation militaire peut être considérée comme étant du nombre de ces moyens de fantasmagorie que les Russes savent si bien employer pour tromper les étrangers sur leur véritable état social, sur leurs mœurs, leurs institutions, et en général sur eux et leur pays tout entier. Entre le chiffre *réel* de l'armée et le chiffre *officiel*, il y a une différence énorme. Les neuf cent dix mille hommes n'existent que sur le papier et à titre d'épouvantail. Nous ne voyons pas pourquoi le gouvernement russe ne s'est pas, du même trait de plume, donné quinze cent mille défenseurs et même davantage. Une addition de quelques centaines de mille coûte si peu, quand on s'amuse à aligner des chiffres fantastiques!

On comprend qu'il est absolument impossible de déterminer au juste en quoi consiste la différence du complet à l'effectif, et de mettre le nombre *vrai* en regard du nombre *de parade*. Mais voici des faits significatifs qui permettront à nos lecteurs d'arriver à une approximation. D'après ce que nous allons dire, on pourra, sinon calculer avec précision, du moins deviner à peu près ce qu'est *réellement* l'armée russe.

On a vu que bon nombre de recrues succombaient avant d'arriver au régiment. Les colonels, touchant la paye des soldats présents ou censés présents sous les drapeaux, sont intéressés à ne pas remplacer les manquants. De là, un vide notable dans les compagnies. On dira qu'il existe des inspecteurs qui doivent se faire rendre compte de la situation des régiments. Oui, mais il n'est pas difficile de dissimuler les lacunes. On met des files creuses au centre des pelotons, et on fait entrer des sous-officiers, des écrivains, des musiciens, des domestiques, des hommes du train, et jusqu'à des malades, dans les rangs, pour faire nombre. Et puis les inspecteurs ont été colonels; ils ont dans l'armée des fils ou des parents dont ils désirent l'avancement. Un sacrifice de la part du chef du régiment les décide à fermer les yeux sur les irrégularités qu'ils aperçoivent, et à garder le silence dans leurs rapports à leurs supérieurs. Ils se souviennent qu'eux-mêmes payaient autrefois des impôts assez lourds aux inspecteurs, et ne sont pas fâchés de se dédommager aux dépens de ceux qu'ils sont actuellement chargés de surveiller.

Dans chaque régiment, il y a, d'ordinaire, environ soixante-dix ou quatre-vingts hommes exerçant, par ordre, les professions de serrurier, forgeron, armurier, fabricant de bois de fusil, charpentier, menuisier, infirmier, barbier, cordonnier et bedeau. Ce sont autant de non

combattants. En outre, soixante officiers de tout grade ont la faculté d'employer à leur service particulier un nombre d'hommes qui varie, pour chacun d'eux, de un à douze ; voilà encore de cent vingt à cent cinquante hommes enlevés au régiment. Les officiers, abusant de leur pouvoir et d'une scandaleuse impunité, occupent aussi les ouvriers que le hasard a placés dans leurs compagnies, à des travaux pour leur compte personnel, en dehors des besoins du service. Ces hommes figurent dans les parades et les revues; mais, d'abord, leur instruction militaire est nécessairement nulle, et puis, au jour du combat, ils ne comptent que pour mémoire.

Quand il survient des décès, et ils sont très-nombreux surtout dans les premiers temps du noviciat des conscrits, ou quand la désertion éclaircit les rangs des bataillons, le colonel se garde bien de signaler toutes ces pertes. A ce silence il y a deux motifs : éviter les réprimandes des supérieurs, et augmenter les profits résultant des soldes non payées.

Enfin, la mauvaise alimentation, les privations, la nostalgie, la dureté des traitements et les fatigues excessives, altèrent la santé des soldats, et remplissent les hôpitaux d'une foule de malades.

Si à toutes ces causes de déficit vous ajoutez la difficulté de remplir les vides par le recrutement, vous devinerez ce que doit être un régiment russe porté sur le papier à quatre mille hommes, plus deux bataillons de réserve.

Dans la cavalerie, mêmes lacunes, et, en outre, il faut observer que cette arme recrute difficilement des officiers, la solde étant trop minime, et les jeunes gens riches aimant mieux entrer dans la garde. — Un officier supérieur français, chargé d'une mission de notre gouvernement en Russie, s'extasiait devant quelques escadrons de cavalerie qu'on faisait manœuvrer devant lui, à St-Pétersbourg. Il ne tarda pas à apprendre des officiers eux-mêmes, que ces escadrons avaient été complétés tout exprès pour les faire parader en sa présence, qu'on avait convoqué pour cela le ban et l'arrière-ban du régiment, et que le reste n'existait pas. Un autre officier de notre nation, qui a suivi la campagne de 1828 contre les Turcs et qui, depuis, a joué un rôle important dans la diplomatie française, nous a dit avoir constaté de ses propres yeux des mensonges incroyables dans l'organisation et le nombre des troupes russes.

Dans le génie, il faut retrancher, outre les non-combattants déjà signalés, les bataillons employés aux travaux des places, lesquels ne sont pas organisés et ne seraient pas disponibles pour la guerre de campagne.

Il faut compter dans les suppressions nécessaires les troupes hors ligne, telles que : compagnies d'invalides, artillerie de garnison, ouvriers mili-

taires et gendarmerie. Les bataillons de garnison ne se composent guère que de soldats et d'officiers incapables de supporter les fatigues d'une guerre un peu sérieuse. Il s'y trouve bien quelques jeunes officiers qu'on y a incorporés en punition de quelque faute, mais ceux-ci sont en minorité. L'artillerie de garnison est dans le même cas, indépendamment du déficit volontaire ou involontaire qui existe dans les rangs, comme dans ceux des autres armes.

Les cent seize mille huit cents Cosaques portés dans la situation officielle peuvent être hardiment réduits à quarante mille tout au plus. Il est impossible au gouvernement russe de compter sur ces troupes irrégulières, dont la majeure partie vit à l'état nomade. Dans la dernière guerre de Turquie, on ne put mettre en campagne que quarante-deux pulks, dont vingt-huit en Europe, et quatorze en Asie [1]. Le pulk étant évalué à cinq cents lances, cela fait vingt et un mille. Et il faut observer que la Russie avait le plus grand besoin de ces troupes pour combattre la cavalerie ottomane, non moins irrégulière qu'elles. Dans la guerre de Pologne, les Russes ne purent d'abord disposer que de onze pulks, dont le complet ne dépassait pas cinq mille chevaux [2]. Les régiments qu'on envoya plus tard contre les Polonais, sous le nom de Cosaques, étaient composés de véritables Russes.

Le contingent des Kirghizes, et en général de tous les auxiliaires, doit être compté *pour mémoire*, et pas autrement.

Quant aux corps spéciaux, tels que ceux qui restent cantonnés en Sibérie, dans l'Oural, etc., on peut dire presque qu'ils n'existent pas, tant les cadres en sont dégarnis.

Les colonies militaires sont, sans contredit, une bonne pépinière pour le recrutement de la cavalerie, mais il s'en faut bien qu'elles puissent fournir quatre mille deux cents hommes par régiment, ce qui serait énorme. Il faut considérer que, dans ces établissements, les régiments ne sont que de douze cents hommes, et que le reste est classé comme *réserve*, ce qui est bien autre chose que quatre mille deux cents hommes présents.

En somme, l'armée russe est un des plus gros mensonges qui nous viennent de ce pays. Il n'y a que la garde et les corps cantonnés sur la frontière d'Europe, c'est-à-dire de Kichineff à Riga, qui soient sérieusement organisés. Le reste, c'est-à-dire les corps de l'intérieur et ceux en station sur les frontières asiatiques, ne sont quelque chose que sur le

[1] J. Tanski, *Tableau statistique, politique et moral du système militaire de la Russie*, p. 99.

[2] *Loc. cit.*

papier. Nous parlions de ces derniers à l'officier français dont il est question un peu plus haut : « Oh! quant à ceux-là, s'écria-t-il, *c'est de la toile d'araignée*, ou, pour mieux dire, *ils n'existent pas.* »

Nous ne nous hasarderons pas à dire quel peut être, après toutes ces réductions, le chiffre positif de l'armée moscovite. Personne au monde, pas même l'empereur, ne peut le savoir. Un écrivain anglais, s'appuyant sur l'opinion d'un officier russe, retranche du chiffre officiel deux cent soixante-douze mille hommes. Une autre autorité, non moins compétente, porte le total à sept cent cinquante mille hommes, *y compris les troupes navales*. M. Tanski, dans son curieux ouvrage sur le système militaire de la Russie, s'étayant sur les considérations les plus sérieuses, fixe le chiffre de cette armée à cinq cent soixante-dix-sept mille cinq cent trente-sept hommes, et celui des forces *disponibles* pour la guerre, à trois cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent soixante-dix-huit hommes, y compris vingt mille Cosaques. Le duc de Raguse, grand admirateur de la Russie, sachant, toutefois, combien on est exposé à se tromper en risquant une affirmation quelconque sur ce point, se borne à indiquer l'organisation de l'armée moscovite et ses cadres, en s'abstenant complétement de déterminer des chiffres, même généraux [1]. Nous ferons de même, tout en affirmant la nécessité d'une diminution énorme sur le total officiel.

Du reste, ce qui importe le plus, c'est d'examiner ce dont cette armée est capable. Les gros bataillons sont sans doute quelque chose, mais, de nos jours, au delà de certaines limites, le nombre est plus que compensé par le courage et l'habileté. Il faut aussi décider s'il est plus utile que nuisible à un empire d'entretenir un établissement militaire en dehors de toute proportion raisonnable. Mais avant d'entrer dans ce double examen, nous avons d'autres détails à donner.

[1] *Voyages du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée*, etc., t. I, p. 181 et suiv.

§ II.

Budget de l'armée russe. — Tarifs de la solde des troupes. — Comment les militaires suppléent à l'insuffisance de leur paye. — Soldats exerçant les plus vils métiers. — Pillage organisé dans les régiments. — Un colonel destitué pour avoir refusé de voler. — Improbité des officiers subalternes. — Exploitation du paysan par le soldat. — Généraux convaincus d'exactions et acquittés. — Désordres scandaleux dans l'armée du Caucase; faits curieux; un prince dégradé pour ses rapines; mortalité effrayante dans cette armée. — Les officiers pauvres mendient. — Pitoyable tenue des officiers et soldats dans les provinces de l'intérieur.

L'armée russe ne coûte au gouvernement qu'environ 220,000,000 de francs. C'est peu pour une masse de forces militaires qui, malgré les réductions que nous avons indiquées, n'en est pas moins très-considérable. Les autocrates ont trouvé le moyen d'avoir des troupes nombreuses qui ne les obligent pas à de grandes dépenses. La solde des militaires, qui, en tout autre pays, est considérée comme un salaire bien légitime, n'est, aux yeux des empereurs moscovites, qu'une obligation très-onéreuse et à laquelle on doit se soustraire quand on le peut. En Russie, le soldat coûte 120 fr. par an. Si l'on compare ce chiffre avec le prix du soldat dans les autres contrées européennes, on voit que le fantassin revient : en France à 340 fr., en Angleterre à 538 fr., en Prusse à 240 fr., en Autriche à 212 fr., et en Russie à environ la moitié de cette dernière somme. Ainsi, au prix que paye la France, le despotisme moscovite entretient trois soldats plus dix douzièmes; au même prix que l'Angleterre, il en a quatre et demi. La différence est encore plus grande pour le soldat de cavalerie. Voilà, certes, de merveilleuses économies ! Reste à savoir si, en somme, l'État profite beaucoup de ces épargnes, réalisées aux dépens de l'estomac et du bien-être de ces hommes dont on confisque la liberté et la vie.

Voici quelques-uns des moyens par lesquels le gouvernement russe parvient à ce résultat :

La solde des troupes est d'une modicité presque incroyable. Un général russe reçoit 4,557 fr. 60 c. de traitement annuel et un supplément pour frais de table; un lieutenant général, 2,779 fr.; un général-major, 2,293 fr. de traitement, plus une gratification pour ses dépenses extraordinaires.

Un colonel de la garde impériale ou de la ligne a 1,200 fr. fixes et

un súpplément pour sa table. Les colonels d'artillerie et de cavalerie ont de 1,200 à 1,440 fr. Ceux des régiments de garnison touchent : dans la garde 1,200 fr. net, dans l'artillerie de la ligne 900 fr., dans le service intérieur et les invalides 800 fr.

Les lieutenants-colonels reçoivent, suivant les corps auxquels ils appartiennent, depuis 500 jusqu'à 1,200 fr. ;

Les majors, de 390 à 1,000 fr. ;

Parmi les capitaines en premier, les uns 1,200 fr. (c'est le *maximum*), les autres 900, 780, 720, 480 fr. Ceux du service intérieur ont 360 fr. Les capitaines en second, de 593 à 900 fr.

La solde des lieutenants varie de 285 (*minimum*) à 780 fr. (*maximum*) ; celle des enseignes ou cornettes, de 225 à 690 fr. ;

Celle des sergents-majors et des maréchaux des logis chefs, de 15 à 97 fr. ;

Celle des sergents et maréchaux des logis, de 12 à 61 fr.

Quant aux soldats, ils reçoivent par an :

Dans la vieille garde, de 13 à 22 fr. ;

Dans la jeune garde, 12 fr. ;

Dans l'infanterie de ligne, 10 fr. ;

Dans l'artillerie à cheval de la vieille garde, 22 fr. 50 c. ;

Dans les dragons et hussards de la jeune garde, 18 fr. ;

Dans les cuirassiers, 18 fr. ;

Dans les dragons, les chasseurs, les lanciers, les hussards et l'artillerie à cheval de l'armée, 12 fr. ;

Dans les régiments de garnison et les invalides, 12 fr., 9 fr. 75 c. et 7 fr. 50 c.

Tel était, il y a quelques années, le tarif de la solde des militaires russes. Si les traitements ont été augmentés depuis peu, ce qui ne nous paraît pas probable, l'augmentation doit être insignifiante.

Nous demandons maintenant comment un lieutenant peut vivre avec 285 fr. par an, un capitaine avec 360 fr., un lieutenant-colonel avec 500 fr., un colonel avec 1,200 fr. et un misérable supplément pour frais de table. L'existence matérielle a beau être, en Russie, à meilleur marché qu'en Angleterre, en France et en Allemagne ; dans aucun État européen, un homme, un militaire, quelque économe et quelque sobre qu'il soit, ne peut suffire à ses premiers besoins avec des ressources aussi ridiculement minimes ; mais on va voir comment les officiers russes de tous grades suppléent à l'insuffisance de leur traitement.

Les officiers supérieurs, bien appuyés auprès de l'empereur et des ministres, se font donner des gratifications de toute espèce, et obtiennent

du gouvernement, à titre de prêt, sans intérêt, et pour plusieurs années, des sommes plus ou moins considérables. Puis ces mêmes officiers complètent leur nécessaire par les rapines qu'ils exercent au détriment de tous ceux qui sont obligés de reconnaître leur autorité. Le vol est organisé dans toute l'armée ; tout le monde pille, à commencer par les chefs de corps jusqu'au plus modeste sergent. C'est chose connue, reçue, approuvée, et le gouvernement compte sur ces habitudes de brigandage pour combler le déficit que sa parcimonie ou son indigence occasionne dans le budget de chacun de ses serviteurs.

Les soldats ont deux ressources : voler le paysan, et exercer un métier, car il leur est permis de s'occuper en dehors de leurs devoirs militaires. Mais il faut considérer que, l'été, leur temps est presque entièrement absorbé par les manœuvres, et que, l'hiver, il leur est impossible de se livrer aux travaux agricoles, ainsi qu'à certaines industries. Par conséquent, les profits que les soldats peuvent tirer de leur activité, en la mettant au service des particuliers, se réduisent à peu de chose. Mais, quelque médiocres qu'ils soient, ces malheureux ne les dédaignent pas. Il n'est pas de profession qui leur répugne. On en rencontre souvent qui font le métier de crocheteur, et ce n'est pas sans chagrin qu'on voit des hommes dont la poitrine est couverte de médailles et de décorations, se livrer aux occupations les plus viles, les plus antipathiques à l'esprit qui distingue d'habitude les militaires.

La somme qui doit pourvoir à la paye, à l'entretien des officiers et soldats, en un mot à toutes les dépenses du régiment, est remise au colonel, qui en fait ce que bon lui semble ; et celui-ci s'arrange toujours de manière à ce qu'il lui en reste entre les mains assez pour défrayer largement sa maison, et même pour faire fortune au bout de quelques années. N'accusant pas exactement les pertes d'hommes et les absences, le colonel touche le plus longtemps possible la solde des manquants, et ne signale les lacunes que lorsqu'il ne peut plus faire autrement. Il bénéficie sur tous les marchés, sur toutes les fournitures, rogne la ration aux soldats, les trompe sur la qualité des vivres, leur retient une portion de ce qu'ils gagnent en allant faire des corvées pour des particuliers ; comme il est en rapport direct avec les commissaires et les fournisseurs, non-seulement il se fait faire par eux force cadeaux, mais encore il butine sur l'équipement, l'armement, l'habillement, les subsistances et les fourrages. En un mot, il reçoit beaucoup et donne le moins possible, larronne les plus pauvres de ses subordonnés, grapille sur tout et à tout propos. Un régiment est, pour celui qui le commande, une ferme qu'il exploite à sa guise et en toute sécurité. Personne ne s'en plaint, et l'empereur l'ignore si

peu, qu'en nommant un de ses favoris à un commandement, il a toujours l'intention de lui donner, en même temps, le moyen de s'enrichir. Nous avons cité cet officier français à qui Nicolas avait accordé un régiment, et qui, à la grande stupéfaction du tzar, refusa, par la raison qu'il ne pouvait consentir à se faire voleur, comme tous ses confrères de Russie. Les sujets de l'autocrate sont moins scrupuleux, et c'est toujours avec reconnaissance qu'ils acceptent de pareilles aubaines.

Ce n'est pas seulement par nécessité, c'est-à-dire pour se procurer de suffisants moyens d'existence, que les colonels pillent à qui mieux mieux; c'est aussi parce qu'ils ne peuvent presque faire autrement sans s'attirer la haine de leurs collègues. En effet, un colonel honnête homme serait l'accusation vivante de ceux qui volent, et les dénonciations calomnieuses, les persécutions acharnées l'auraient bientôt fait disgracier, si ce n'est pis; ses supérieurs lui en voudraient mortellement de révéler, par ses actes de probité, leur friponnerie passée et leur complicité actuelle. Il serait donc fort mal venu à rétablir l'ordre dans les finances de son régiment, et il risquerait de ne trouver personne qui consentît à accueillir ses restitutions. Ce n'est pas sans preuves sérieuses que nous avançons une assertion aussi grave : nous nous rappelons, entre autres faits curieux, la mésaventure d'un officier polonais, du colonel B......, qui fut cruellement puni d'avoir montré de la délicatesse et du désintéressement. L'armée polonaise était infiniment mieux payée que l'armée russe. Néanmoins, pour se conformer à l'usage moscovite, et ne pas déplaire à leurs chefs, les commandants de régiments gardaient le produit des bénéfices réalisés sur l'entretien de leurs troupes, ou le distribuaient à leurs hommes. Le colonel B......, ayant fait d'assez grosses économies sur les fonds qui lui étaient confiés, demanda au grand-duc Constantin ce qu'il devait en faire. Le prince lui répondit qu'il ne savait ce qu'il voulait dire. Le colonel persista à vouloir rendre l'argent qu'il avait en réserve, disant que ces fonds ne lui appartenaient point et qu'il ne voulait pas s'approprier le bien de l'État. Alors le grand-duc, furieux, l'obligea à donner sa démission, pour lui apprendre que, dans certaines positions, la probité est un crime impardonnable.

Les officiers subalternes ont d'autres moyens de se procurer ce que le gouvernement leur refuse. Dès que l'un d'eux arrive dans un cantonnement, « il s'établit dans le village le plus riche de tous ceux que son détachement occupe, et se fait désigner sept, huit et jusqu'à douze logements, s'installe dans le plus convenable, et se fait apporter, en dédommagement des autres, des poules, des œufs, de la crème, etc. Tous les soldats de son détachement sont à ses ordres pour remplir les offices de cuisinier, la-

quais, cocher; c'est ainsi qu'avec sa solde chétive il parvient à faire bonne chère, et à mener joyeuse vie, sans compter qu'il emploie des moyens moins licites pour satisfaire des goûts et des besoins moins excusables. Il ordonne quelquefois une revue le sac au dos, mais sans effets; les sergents, qui entendent à demi-mot, font remplir alors les sacs de foin et les bidons d'avoine, pris dans les granges des paysans, et, après l'exercice ou la revue, chaque soldat va vider son sac et son bidon dans le magasin de son lieutenant [1]. »

Les soldats, volés par tous leurs supérieurs, se dédommagent aux dépens de l'hôte dont un billet de logement leur a ouvert la maison. Ils se donnent toutes les petites jouissances qu'ils peuvent trouver sous le toit du paysan qui les héberge. Ils mangent avec lui, se servent de ses vêtements, et ne se gênent pas pour conquérir, bon gré, mal gré, les bonnes grâces de sa femme. Quand ils doivent être de service à l'état-major du régiment, du bataillon ou de la compagnie, le mougik est obligé de leur donner pour autant de jours de vivres que leur absence doit durer, sans compter les menues pièces de monnaie qu'il y joint plus ou moins volontairement.

Dans la cavalerie, les colonels, indépendamment des gains illicites que nous venons d'énumérer, s'en procurent d'autres non moins faciles. Ainsi ils laissent au vert le plus longtemps possible des chevaux qu'ils devraient nourrir au sec; ils achètent sur pied des récoltes entières, et les font couper pour rien par leurs hommes, ce qui ne les empêche pas de faire payer les fourrages, ainsi obtenus, aussi cher que s'ils les avaient achetés au marché.

Dans la garde, les officiers sans fortune volent amplement. Les fournitures de bois, de paille et de tout ce qui sert aux besoins du soldat en garnison dans les grandes villes leur offrent de merveilleuses occasions de glaner fructueusement. Dans un régiment de la garde en garnison à Varsovie, avant 1830, le froid étant à 20 degrés, on ne chauffait les chambrées que tous les dix jours, quand les hommes descendaient la garde, et cependant les chefs du régiment recevaient assez de combustible pour chauffer deux fois par jour [2].

On demandera si l'administration des chefs de corps n'est soumise à aucun examen, à aucun contrôle. Bien loin de là. La surveillance exercée par les généraux et les inspecteurs est, en apparence, des plus sévères; la comptabilité militaire est excessivement minutieuse, vétilleuse, et par-dessus tout paperassière. La moindre vérification, le plus petit rapport, entraîne

[1] Tanski, *Tableau du système militaire de la Russie*, p. 212.
[2] Le même, p. 215.

des écritures interminables. Les Russes ont transporté dans l'administration de leur armée l'amour du papier timbré et des procès-verbaux qui distingue à un degré si remarquable leurs hommes de loi. Des inspections annuelles ont lieu très-régulièrement, et les comptes des colonels sont apurés avec un soin irréprochable. Cependant, le pillage est général, la concussion est permanente, et brave audacieusement le châtiment qui lui est dû. Avons-nous besoin d'expliquer comment cela se peut faire? Avons-nous besoin de dire que l'efficacité des règlements s'annule devant la friponnerie de ceux qui sont chargés de les exécuter, et que, là où tout le monde, depuis le plus éminent jusqu'au plus humble, s'entend pour faire le mal, les lois préventives et répressives sont nécessairement impuissantes?

En 1838, plusieurs généraux de cavalerie, dont les troupes étaient cantonnées sur le Bug, furent convaincus d'extorsions commises à leur profit dans l'espace de six ou sept ans. Les faits étaient avérés; néanmoins les coupables furent pardonnés, sous prétexte qu'ils n'avaient pillé les populations que pour subvenir aux premiers besoins de leurs soldats. — Dans le Caucase, la dilapidation se fait en grand; le service militaire semble n'y être considéré par les chefs des corps d'armée, et en général par tous les officiers supérieurs, que comme une entreprise commerciale dont il est permis de tirer, par tous les moyens possibles, le parti le plus lucratif. Peu importe à ces messieurs que les soldats souffrent de leurs rapines, que la faim, les privations et les maladies, qui en sont la suite, les déciment. L'essentiel est qu'ils arrondissent leur bourse, et ils marchent à ce but *per fas et nefas*. M. Hommaire de Hell, qui a publié une curieuse et importante notice sur ces contrées, a écrit les passages suivants :

« Malgré les prix élevés payés par le gouvernement, les entrepreneurs n'expédient pas moins dans le Caucase les denrées les plus malsaines, et des céréales presque toujours échauffées ou totalement corrompues; car ce n'est que de cette manière qu'ils peuvent réaliser des bénéfices assez considérables pour être à même de satisfaire la cupidité de leurs associés les officiers. J'ai connu à Théodosie, en Crimée, plusieurs négociants, hommes d'honneur, qui refusaient toute espèce de fourniture militaire, parce qu'il leur était impossible de faire accepter de bonnes denrées aux colonels et aux généraux.

« ...... Le gouvernement fait ordinairement, en Sibérie, des achats considérables de beurre, qu'il destine à l'armée du Caucase; mais ce beurre, qui serait une si grande ressource pour les hôpitaux militaires, et qui se paye jusqu'à 65 francs les vingt kilogrammes, dépasse bien rare-

ment Taganrok. Il est vendu en détail dans cette ville et les environs, puis remplacé par tout ce que l'on peut trouver de plus mauvais. Le vol ne s'arrête pas là : le beurre fabriqué à Taganrok devient, dans le Caucase, l'objet d'une nouvelle spéculation, et, en définitive, il n'en arrive pas une parcelle aux soldats malades et découragés. Les autres bonnes provisions ont à peu près le même sort.

« ...... En 1840, à mon passage à Théodosie, 1,500 malades encombraient l'hôpital militaire de la ville, où ils mouraient tous, faute de soins et de bons médicaments. Un général courlandais (dont je pourrais citer le nom), justement indigné, adressa directement à l'empereur un énergique tableau de ces abus. Vingt jours après, un officier supérieur, expédié en courrier par l'empereur lui-même, arriva sur les lieux. Mais les employés de l'hôpital étaient riches, ils avaient pris leurs mesures ; et le résultat de cette mission, qui s'annonçait d'une manière si menaçante, fut un rapport des plus satisfaisants sur le zèle des administrateurs et l'état sanitaire de l'établissement. Le général fut sévèrement réprimandé, presque disgracié, et les voleurs continuèrent à mériter les éloges officiels.

« ...... Conséquence fatale de l'absence de tous soins matériels, la mortalité la plus effrayante règne parmi les troupes du Caucase ; des divisions entières disparaissent dans l'espace de quelques mois, et tous les trois ou quatre ans, l'armée se trouve totalement renouvelée. C'est surtout dans les fortins du littoral, où un isolement presque absolu vient se joindre aux mauvais aliments, que les maladies, et principalement le scorbut, font d'horribles ravages. Au printemps de 1840, la douzième division, composée, chose vraiment extraordinaire, de 12,000 hommes d'effectif, était allée occuper les redoutes des côtes de la Circassie. Quatre mois après, on la rappela pour lui faire prendre part à l'expédition alors projetée contre le vice-roi d'Egypte. Lorsqu'elle débarqua à Sévastopol, elle était réduite à 1,500 hommes. La même année, le général en chef, allant visiter les fortins du littoral, ne trouva que neuf hommes de disponibles sur 300 soldats qui composaient la garnison de Soukhoum-Kalé ! D'après des chiffres officiels, il est mort, terme moyen, pendant les années 1841 et 1842, 17,000 hommes sur le littoral de la Circassie. »

A ce remarquable fragment, écrit par un homme qui a résidé sur les lieux, ajoutons le récit d'un fait qui complétera nos preuves :

En 1837, une commission d'enquête, nommée pour examiner l'état de la Géorgie, découvrit que le prince d'Adian, gendre du baron Rosen, gouverneur général du Caucase, employait exclusivement les soldats de son régiment à cultiver ses terres, et imposait aux paysans de la contrée des prestations en nature et des contributions de toute espèce. Par mal-

heur pour l'honnête prince, le baron Rosen, son beau-père, était en butte à la haine du baron de Hann, chef du comité d'enquête, et il fut dénoncé à l'empereur. Il fut dégradé ; Nicolas lui arracha, en pleine revue, la marque distinctive d'aide de camp du tzar; enfin, un jugement en forme le condamna à servir comme soldat [1]. Sans la malveillance de l'ennemi de son beau-père, le prince d'Adian aurait assurément poursuivi en paix le cours de ses rapines. Il joua de malheur, et dut porter envie à ses collègues, qui pouvaient commettre avec impunité des actes non moins répréhensibles.

Enfin, et pour achever de faire apprécier la moralité des officiers russes, ceux qui ne trouvent pas, dans les profits illégitimes réalisés aux dépens de leurs sulbaternes ou des populations agricoles, de quoi suffire à leurs besoins, ont recours à la charité publique. Ils mendient dans les rues, dans les maisons, dans les stations de poste, partout où ils se trouvent. Tout officiers qu'ils sont, ils ne rougissent pas de tendre la main; ils déshonorent leurs épaulettes et leur uniforme en présence des étrangers, stupéfaits de tant de bassesse! Nous défions les admirateurs de la Russie de citer un autre pays, dans le monde entier, où se voie pareille ignominie.

Qu'on ne nous objecte pas les exceptions que peuvent offrir certains corps d'élite de l'armée russe ; personne ne niera qu'il ne se trouve dans la garde des officiers que leur éducation, leurs bonnes manières et leur conduite régulière recommandent à l'estime des honnêtes gens. Mais d'abord, ceux-là sont riches et peuvent s'abstenir des infamies qui se passent sous leurs yeux. Ensuite ce sont des exceptions, et, encore une fois, nous n'écrivons ici qu'à un point de vue général.

Si le voyageur a une fâcheuse idée de l'armée russe en voyant des soldats et des officiers mendier publiquement, cette opinion ne fait que s'aggraver quand il aperçoit, dans l'intérieur de l'empire, des militaires dans la tenue la plus misérable, et littéralement déguenillés. Autant les régiments qui composent la garnison de St-Pétersbourg sont brillants et bien équipés, du moins à la parade, autant ceux de la ligne, cantonnés dans les provinces, inspirent la pitié et le dégoût. On rencontre des soldats couverts de vêtements en lambeaux, et ces haillons, qui n'ont plus de couleur, sont d'une malpropreté horrible. Les officiers ont les coudes de leur capotes percés, et quelquefois pis. Tel est le résultat de l'insuffisance de la solde et de la rapacité des supérieurs qui, quelquefois, ne laissent même pas à glaner après eux.

[1] Le comte de Suzannet, article sur les provinces caucasiennes, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er avril 1841.

Il est douteux que cet état de choses exerce une heureuse influence sur les troupes russes. On pourrait, au contraire, soutenir, avec toute apparence de raison, que l'improbité et l'habitude de la mendicité excluant tout sentiment d'honneur, sont, par conséquent, pour une armée, des causes de faiblesse. Mais nous ne voulons pas faire ici une dissertation, quelque bien appuyée qu'elle pût être sur des faits positifs, incontestables.

Quant aux résultats matériels de la détestable administration militaire de la Russie, nous les avons déjà constatés: des maladies cruelles en campagne, une grande mortalité parmi les troupes, partant une diminution constante des forces disponibles, voilà ce que produisent ces scandaleux désordres, voilà le fruit de ces ignobles brigandages, autorisés par l'opinion publique, encouragés par le complaisant silence du souverain, rendus presque nécessaires par l'avarice ou l'incapacité du gouvernement.

Nos lecteurs ont maintenant le secret des économies de l'autocrate. Il est surprenant que le maréchal Marmont, avec sa vieille expérience de militaire, n'ait pas deviné le mot de cette énigme, si facile à pénétrer, et qu'il se soit laissé aller à une naïve admiration pour ce gouvernement qui, malgré l'insuffisance de ses ressources, « peut cependant suffire à tout, parce que l'entretien de ses troupes est beaucoup moins cher » que l'entretien des autres troupes européennes. Il fallait bien plutôt s'extasier sur la sagacité avec laquelle ce gouvernement a compris l'assistance empressée qu'il trouverait infailliblement dans les instincts pillards de ses sujets. En maintenant la solde de ses troupes à un taux fabuleusement minime, il savait bien que ce qu'il leur donnerait de moins, elles le retrouveraient par le vol. Il comptait, et avec raison, sur l'immoralité des hommes chargés de les conduire, et il leur rendait justice en pensant qu'ils ne seraient jamais embarrassés pour compléter leurs moyens d'existence. Qu'on félicite le gouvernement moscovite de cette pénétration, soit; quant à nous, nous ne voyons dans cette prime offerte à l'improbité qu'un nouveau motif de mépris pour cette politique qui a renchéri, en toute matière, sur les doctrines de Machiavel, et qui ne subsiste que par la corruption, le vol, la fraude et la violence.

§ III.

Discipline russe. — Caractère de cette discipline. — Anecdote. — Solidarité dans le châtiment. — L'intimidation seul moyen de discipline — Sévérité de la discipline à l'égard des officiers. — Anecdotes. — Les supérieurs toujours infaillibles; souvenir de la guerre de Turquie. — Nécessité de faire quelquefois fléchir la rigueur de la discipline russe; exemple : courage d'un jeune Français. — Autre exemple. — Insubordination d'un régiment restée impunie. — Effets de la discipline russe sur les militaires. — Partialité des chefs pour ceux qui les flattent. — Caractère de la justice militaire en Russie. — Délits et peines. — Procès du porte-enseigne Anguel.

Le Russe a horreur du service militaire, nous avons dit pourquoi. Pour le transformer en soldat, il faut lui faire violence, et c'est toujours avec désespoir qu'il endosse l'uniforme. La vie de caserne ni le baptême du feu ne modifient ses répugnances. Les deux mobiles qui soutiennent lemoral de l'homme de guerre, c'est-à-dire le sentiment de l'honneur et l'ambition, lui étant tout à fait étrangers, il ne cesse de considérer le métier qu'on lui fait faire comme une longue et douloureuse épreuve. Bien différent du conscrit français, qui voit dans son sacrifice l'accomplissement d'un devoir honorable, et dont les instincts belliqueux s'accommodent merveilleusement de tout ce qui constitue la vie de soldat, le mougik maudit son maître, dont la volonté capricieuse cause seule son malheur. S'il oublie jamais sa cabane et son village, ce ne sera qu'après de longues années passées à les regretter. Toutes les fois qu'il se croira à l'abri du châtiment réservé à ses fautes, il se soustraira aux obligations qu'on lui impose ; il ne fera rien avec empressement, n'exécutera rien avec zèle. Quand il sera appelé à défendre son pays contre l'étranger, il ne se sentira pas au cœur ce noble enthousiasme qui enfante les prouesses; pour le décider à une résistance ou à une attaque énergique, il faudra le saturer d'eau-de-vie et le fanatiser, en calomniant, au besoin, ses adversaires. On l'a pris esclave, esclave il reste sous le nom et l'habit de soldat.

Pour maintenir ces hommes dans le devoir et dans l'obéissance, il faut, de toute nécessité, une discipline sévère. L'intimidation est le seul moyen d'action sur de pareils cœurs et de pareilles intelligences. Dans un pays comme le nôtre, où le militaire est surtout animé par le sentiment de

l'honneur et ne croit pas, en exécutant les ordres de son supérieur, faire un acte honteux de soumission individuelle, on peut laisser beaucoup à l'heureuse influence de ces idées et établir les règles de la discipline sur des bases infiniment plus libérales. En Russie, au contraire, on sait qu'il n'y a rien à attendre du soldat, si ce n'est une aveugle résignation à un despotisme inflexible. On agit en conséquence; seulement, on pousse l'intimidation jusqu'à l'excès et le droit du supérieur sur le subalterne jusqu'à l'abus le plus révoltant.

Les officiers russes, d'accord, en ceci, avec les empereurs, n'ont trouvé rien de mieux, pour inculquer à leurs subordonnés la notion du devoir, que de les assommer à coups de bâton. Le geste est beaucoup plus expressif que la parole, sauf à l'élève à comprendre un peu moins vite et à faire répéter la leçon sur ses épaules ou sur ses reins. Le professeur ne se lasse pas, et se montre peu avare de ses préceptes contondants. Chaque erreur, chaque maladresse à l'exercice, est corrigée par le bâton. Le bâton est aussi employé comme moyen préventif, c'est-à-dire pour tenir l'attention du patient en éveil et le préserver de toute bévue. Ceci est tout paternel, on en conviendra, car c'est pour le bien du soldat qu'on en use de cette façon. La salle de police et la prison sont bonnes pour les pays infectés de libéralisme. La bastonnade va mieux aux esclaves et se fait bien plus aisément comprendre. Au fait, le paysan est si habitué à ce genre d'éducation et de répression, qu'il peut, à la rigueur, se persuader qu'en devenant militaire il a tout simplement changé de maître. Etre un peu plus ou un peu moins rossé, qu'importe? D'ailleurs, le bâton est si bien dans les mœurs du pays! Sans le bâton, la Russie existerait-elle, du moins telle qu'elle est?

Le caractère de la discipline russe, c'est beaucoup moins de commander cette obéissance respectueuse qui constitue le bon ordre dans les armées, que d'humilier et d'avilir le subalterne. Les officiers tiennent infiniment plus à la manière dont leurs ordres sont reçus, qu'à la façon dont on les exécute. Il faut que celui à qui s'adresse un supérieur quelconque, l'écoute dans l'attitude la plus humble, sans même chercher à comprendre ce qu'on lui dit. S'il s'avise de faire répéter, il risque d'être puni pour cette grave irrévérence. Il n'a aucune initiative, aucun libre arbitre, pas même en matière de politesse. On a vu tel capitaine gourmander un soldat qui avait eu l'impertinente audace de lui souhaiter le bonjour; le rustre aurait dû attendre que l'officier provoquât cette démonstration de respect. Pour répondre à ses chefs, il y a non-seulement des formules, mais des intonations déterminées comme un article de règlement, et que le soldat doit apprendre dès les premiers temps de son noviciat, s'il veut éviter bien

des châtiments. Si le régiment est à la veille de parader devant un prince ou devant le tzar, on dresse les hommes à crier *hourra!* tantôt par pelotons, tantôt par bataillons, quelquefois en masse. Malheur à eux s'ils crient autrement que sur le ton et à la distance de rigueur! On les exerce aussi à répondre tout d'une voix, et par des mots sacramentels, aux compliments et aux interpellations de l'autocrate ou du prince dont ils attendent la visite. « Un peloton qui défilait au pas de course devant l'empereur, n'ayant pas entendu qu'il avait dit : « Bien, mes enfants ! » fut puni pour n'avoir pas répondu par la formule : « Nous tâcherons de faire mieux [1]. »

Il arrive quelquefois que pour un délit individuel, ou imputable à quelques-uns seulement, tout le peloton ou tout le bataillon est puni en masse. Les innocents ignorent le motif du châtiment, mais ce mystère répond précisément au but qu'on se propose; l'impression de terreur n'en est que plus forte et plus salutaire, et à l'avenir chacun se tiendra sur ses gardes. Il est bon que le zèle ne puisse jamais s'endormir, et qu'une punition périodique apprenne aux hommes qui se conduisent le mieux, qu'ils ne sont pas à l'abri des corrections. Et puis la solidarité dans les punitions a un autre avantage: c'est d'établir une espèce de surveillance ou de police réciproque parmi les soldats.

La moindre faute est transformée en crime et sévèrement châtiée. Certains délits qui, chez nous, entraîneraient quelques heures de salle de police, sont réprimés, en Russie, par le bâton, et même mieux que cela. Il faut que le soldat tremble sans cesse, dût ce régime moral le conduire à l'hébétement, ce qui arrive d'ordinaire. Il faut que la peur remplace chez lui les sentiments qui lui font défaut, même le courage, afin que s'il est trop pusillanime pour marcher, de gaieté de cœur, à l'ennemi, il avance, du moins, par la crainte du supplice. Tout supérieur doit être pour son subordonné un maître formidable, armé d'un pouvoir presque illimité, et toujours prêt à frapper, à la moindre déviation, au moindre oubli du plus futile devoir. On trouvera peut-être que c'est là, pour des militaires, une singulière coutume ; mais il n'est guère possible à des Russes d'en imaginer une autre.

Parmi les officiers, la discipline est tout aussi dure, tout aussi inexorable. C'est le même système de compression abrutissante, la même tyrannie du supérieur au subordonné. Le capitaine doit recevoir les ordres de son colonel, et celui-ci les instructions de son général, avec la même humilité que le soldat doit en montrer à ses chefs de tout grade. Pour les

[1] Tanski, p. 183.

officiers, obéir n'est pas non plus la principale condition ; il faut, avant tout, s'avilir devant les grosses épaulettes, et avoir l'air de révérer, à l'égal d'un dieu, l'homme, quelquefois haïssable et stupide, qui vous fait l'honneur de vous commander. La règle veut que tout officier salue son supérieur; mais quand il passe devant son général, il doit s'arrêter, faire front, et lui adresser le salut militaire de l'air le plus humble possible. Le soldat se découvre sur le passage des sous-officiers: mais du plus loin qu'il distingue un officier, il doit se décoiffer; puis, quand il n'est plus qu'à quinze pas du maître, il fait face, se tient droit et roide comme un pieu, jusqu'à ce que l'officier soit éloigné de quinze autres pas. L'empereur Nicolas tient essentiellement à ce que cet esprit de servilité se maintienne dans les rangs de son armée. Il s'efforce de détruire jusqu'à l'apparence d'un sentiment d'indépendance chez les officiers. C'est surtout aux officiers de la garde qu'il se montre intraitable. Comme un grand nombre d'entre eux appartiennent à des familles de la haute aristocratie, il se fait un malin plaisir d'humilier l'orgueil de celles-ci dans la personne de leurs rejetons. Ceci rentre évidemment dans son système de guerre contre la noblesse de son empire. Il se plaît à vexer, à tourmenter ces officiers dans les moindres détails de leur vie militaire. Il lui arrive, ainsi qu'à son frère le grand-duc Michel, commandant général de la garde, de s'occuper de niaiseries qui ne devraient pas arrêter un seul instant leur attention, mais qui intéressent tel ou tel lieutenant, tel ou tel capitaine à qui l'on a quelques peccadilles à reprocher. L'esprit étroit et puérilement tatillon de l'autocrate se révèle dans ces petites taquineries, digne d'un tambour-maître hargneux. Bien mieux: il tire vanité du soin qu'il donne à ces enfantillages, de la sagacité avec laquelle il découvre les petits péchés de ces jeunes militaires. Cette manie, si conforme, du reste, à la tendance du caractère du tzar, est d'autant plus déplorable, qu'elle se complique de brutalité et de colère, de telle sorte que ce qui ne serait que ridicule, devient odieux par la gravité que le souverain attribue aux moindres délits, et même à ce qui n'en a que l'apparence. Un officier, riche, à la fleur de l'âge, dépense-t-il libéralement sa fortune et sa jeunesse, sans toutefois que les plaisirs le détournent en rien de la stricte exécution de ses devoirs, l'empereur le relègue dans quelque lointaine garnison, disant qu'il n'aime pas ces habitudes de dissipation. Un voyageur anglais raconte qu'un jeune officier, de famille aristocratique, eut le malheur de rencontrer plusieurs fois l'empereur dans les rues de St-Pétersbourg, et que cela suffit pour exciter contre lui la mauvaise humeur de Nicolas. « Comment se fait-il, dit l'autocrate au prince Mentchikoff, que partout où je vais, sur le quai anglais, à la Perspective de Newsky, ou au Jardin

d'Été, je rencontre votre fainéant de neveu occupé à perdre son temps? — Mon oncle, répondit le jeune homme après que le prince lui eut fait part de cette observation, comment se fait-il, je vous prie, que partout où je vais, sur le quai anglais, à la Perspective de Newsky, ou au Jardin d'Été, je rencontre l'empereur occupé à perdre son temps? » Le spirituel officier a déjà été deux fois exilé dans le Caucase; s'il continue, il finira infailliblement ses jours en Sibérie.

L'empereur est tout aussi méticuleux et sévère à l'égard des officiers supérieurs les plus distingués. Il ne craint pas de punir et de mortifier des généraux à la tête de leurs régiments. Le général I....... commandait un corps d'armée sur la frontière de Pologne; un jour, le tzar, passant la revue de ces troupes, attendit cinq minutes le général, qui s'était trompé d'heure. Transporté de fureur à l'arrivée du commandant supérieur, Nicolas l'apostropha violemment, lui ordonna de descendre de cheval et de marcher à la queue de ses troupes, au milieu des infirmiers. Force fut au malheureux général de se laisser déshonorer en présence de ses soldats, et de se transformer, sur l'ordre de son irascible maître, en garçon apothicaire. Chez nous, un maréchal de France ou un prince qui se permettrait un pareil abus d'autorité, et un officier général qui accepterait une telle humiliation, seraient également déshonorés. Nous ne pensons pas, cependant, que le lien de la discipline soit plus relâché en France qu'en Russie.

Le despotisme militaire poursuit les officiers russes partout où on les admet, dans le monde comme dans la rue, dans les riches salons des grandes villes comme parmi leurs camarades. « Plus d'un officier des gardes, dit M. Tanski, surtout sous le règne d'Alexandre, fut renvoyé dans la ligne pour avoir manqué à l'étiquette du palais. Cet affront fut dévoré par un officier de l'artillerie de la garde polonaise, qui avait eu l'audace d'engager à danser une princesse du sang. D'autres encoururent les arrêts pour des cas encore moins graves : par exemple, pour avoir perdu la mesure, ou fait quelque gaucherie dans une contredanse. »

Un supérieur est toujours infaillible; tel est le principe qui sert de fondement à la discipline russe. De cet axiome il résulte, en temps de paix, que les chefs se permettent à l'égard de leurs subordonnés des injustices quelquefois révoltantes, et qu'ils ont toujours raison, même devant les conseils de guerre; en campagne, que l'obéissance stupide exigée des officiers subalternes compromet souvent le résultat d'une entreprise ou d'un combat. Peu importe que les circonstances qui ont motivé un ordre ne soient plus les mêmes; l'ordre n'en sera pas moins rigoureusement exécuté, dût-il être devenu dangereux. La peur du châti-

ment empêche les inférieurs de prendre sous leur responsabilité la plus légère modification aux volontés du commandant. Cette crainte paralyse toute initiative, tout élan, tout effort d'intelligence; un corps de troupes n'est plus qu'un instrument aveugle chargé de mettre en œuvre les conceptions d'un homme censé impeccable, abstraction faite de toute espèce d'éventualité. On a vu, dans nos guerres républicaines et impériales, des régiments russes se laisser égorger ou anéantir par la mitraille avec un courage parfaitement inutile, et cela parce que le colonel n'osait prendre sur lui de changer de position, c'est-à-dire de faire ce que son général eût fait, assurément, s'il se fût trouvé sur le théâtre du massacre. M. le duc de *** a été témoin, dans la campagne de 1828 contre les Turcs, de faits de ce genre auxquels on serait tenté de ne pas ajouter foi : des bataillons entiers, placés par l'impéritie d'un commandant de brigade dans des positions périlleuses et même intenables, essuyaient, sans bouger, le feu le plus meurtrier. Formés en carré, les malheureux voyaient le rang opposé aux Turcs diminuer peu à peu. Les deux rangs latéraux se resserraient au fur et à mesure, et enfin quand toute la file de face était détruite, le carré se trouvait transformé en triangle. Alors, sur l'ordre du commandant qui survenait, ce qui restait du bataillon se retirait tranquillement et en bon ordre. Au lieu de se laisser si inutilement décimer, des officiers français se seraient précipités sur l'ennemi. Y a-t-il plus de courage à attendre la mort de pied ferme, comme les Russes? C'est possible; mais cette espèce d'intrépidité n'est pas à envier, car c'est de l'héroïsme stupide, et utile seulement dans certaines occasions. Obliger des hommes pourvus d'une certaine dose d'intelligence à croire leurs chefs infaillibles, en dépit de tous les événements imprévus, et les transformer, par là, en véritables automates, c'est s'exposer à des chances formidables, et jouer quelquefois l'existence de toute une armée sur un seul coup de dé.

Le sévérité exagérée de la discipline, entre autres inconvénients, a celui de ne pouvoir fléchir sans exposer le supérieur au mépris du subalterne. S'il se présente telle circonstance où le chef qui a ordonné, soit obligé de revenir sur sa volonté première; ceux qui, d'ordinaire, lui obéissent, l'accuseront de faiblesse et regarderont sa concession presque comme une lâcheté. La discipline, telle qu'on l'entend et qu'on la pratique en Russie, est un ressort qui doit toujours rester tendu et qu'on ne peut détendre sans péril.

Le cas de force majeure dont nous parlons ici n'est pas sans exemple. On a vu les hommes les plus renommés dans ce pays pour leur violence brutale et leurs habitudes despotiques, contraints de céder devant une

résistance opiniâtre, et même arriver à faire amende honorable. Le grand-duc Constantin lui-même, ce tyran si farouche, si redouté, fut plus d'une fois forcé de reculer devant le courage énergique d'un homme de cœur. Le fait que nous allons raconter est d'autant plus intéressant, que le héros de l'aventure est un Français.

Le général d'Auvray, émigré au service de la Russie, commandait, en 1828, le corps de Lithuanie. Son fils, à peine âgé de vingt ans, servait comme enseigne dans un régiment en garnison à Varsovie. Le grand-duc Constantin allait souvent visiter le camp établi près de la capitale et passer la revue des troupes. Deux corps de garde avaient été installés dans ce camp pour servir de salle de police, l'un pour les soldats, l'autre pour les officiers condamnés aux arrêts. Le premier était exclusivement gardé par des soldats, le second était confié à des sous-officiers, afin d'ôter à la punition tout caractère de flétrissure. C'eût été pour les officiers un déshonneur que d'être envoyés à la salle de police des soldats; ce n'en était pas un d'être aux arrêts dans la tente qui avait pour factionnaire un sous-officier.

Un jour, le jeune d'Auvray, chargé de faire exécuter un mouvement à ses hommes, ou de transmettre un ordre, fit quelque gaucherie involontaire et bien excusable, mais très-grave aux yeux du grand-duc. Constantin se retourne et ordonne à d'Auvray de se rendre au corps de garde *des soldats*. A ces mots, l'officier reste stupéfait et ne bouge pas. « M'avez-vous entendu? s'écrie le grand-duc. — Oui, monseigneur, répond le jeune homme; mais je n'irai pas à la salle de police des soldats. — Vous n'irez pas? — Non, monseigneur. — C'est bien, monsieur! »

A l'instant même d'Auvray est traduit devant un conseil de guerre comme coupable d'insubordination au premier chef et dans les circonstances les plus graves. Il est condamné à mort.

Le lendemain, le grand-duc revient au camp et fait comparaître d'Auvray devant lui. « Monsieur, lui dit-il, vous avez désobéi à mes ordres; vous êtes condamné à mort et dans peu d'instants vous subirez le châtiment dû à votre crime. Mais auparavant, il faut que vous vous rendiez à la salle de police. — Monseigneur, je vous l'ai dit, répond l'officier, je n'irai pas. » Le grand-duc, d'abord irrité, commence à s'émouvoir en présence de cette résistance indomptable. « D'Auvray, dit-il, je vous fais grâce, si vous obéissez. — Monseigneur, réplique l'intraitable enseigne, je ne puis consentir à subir les arrêts dans le corps de garde des soldats. J'aime mieux mourir. — Pourquoi? — Parce que je préfère la mort au déshonneur. » L'émotion de Constantin redouble. « Jeune homme, s'écrie-t-il, il faut absolument obéir. Si je vous donne la main pour aller à la

salle de police des soldats, ne voudrez-vous pas y venir avec moi ? » D'Auvray reste un moment indécis, voyant bien que le grand-duc lui fait une concession inattendue ; mais il se raffermit dans sa résolution et répond encore : « Je n'irai pas. Faites-moi mourir ! — Eh bien ! dit Constantin, transporté de colère, qu'on l'y porte. Soldats, empoignez cet homme et traînez-le au corps de garde ! » D'Auvray se trouble, le désespoir s'empare de lui ; des larmes brûlantes s'échappent de ses yeux. Tout à coup, au moment où les soldats vont porter leurs mains sur lui, il arrache ses épaulettes, déchire son uniforme, et quand il est à moitié dépouillé de ses vêtements, il s'écrie : « Maintenant je ne puis plus déshonorer mon régiment, car je n'en porte plus l'uniforme. Faites de moi ce que vous voudrez. »

Il fut transporté au poste disciplinaire des soldats. Mais à peine y était-il enfermé, que tous les officiers du régiment, bravant le courroux du prince, allèrent lui rendre visite et le féliciter sur son noble refus.

La situation était grave. Le régiment, irrité de l'injure qui lui avait été adressée dans la personne d'un de ses membres, avait témoigné son mécontentement par les marques de vive sympathie que les officiers avaient données à leur courageux camarade. Fallait-il braver ce ressentiment, ou reculer ? Voici le parti auquel s'arrêta le grand-duc : il sollicita la grâce de d'Auvray qui, par ordre de l'empereur, fut simplement dégradé et condamné à servir comme soldat. Mais on eut soin de le placer dans un régiment du corps de Lithuanie, afin que son père, qui devenait son supérieur, pût lui prodiguer tous les adoucissements compatibles avec sa position, et qu'il lui rendît son grade le plus promptement possible. C'était donc une grâce déguisée. Ce n'est pas tout : le grand-duc réunit auprès de lui les officiers du régiment de d'Auvray, leur confessa qu'il avait eu tort et leur exprima tous ses regrets de ce qui s'était passé [1].

Pense-t-on que cette conduite, imposée au grand-duc par la nécessité, fût de nature à augmenter le respect des soldats et des officiers pour ce prince ? Pense-t-on aussi que la discipline s'en trouvât fort bien ? L'effet, en pareil cas, est toujours d'autant plus funeste, que la sévérité habituelle est plus grande.

Voici un autre fait non moins caractéristique : Un jour, dans une petite guerre exécutée pour l'amusement de la cour, au Champ de Mars de St-Pétersbourg, un régiment de cavalerie circassienne reçut l'ordre de charger en échelon, c'est-à-dire escadron par escadron. Grande fut la surprise de

[1] Nous tenons ces faits d'un officier polonais qui faisait partie du régiment de M. d'Auvray, et qui fut témoin de toutes les circonstances que nous venons de raconter.

l'empereur en s'apercevant, au moment fixé pour cette charge, que les Circassiens restaient immobiles. Il leur dépêche un de ses aides de camp pour leur répéter, et, au besoin, leur expliquer cet ordre; quelques minutes après, l'officier revient et annonce à Nicolas que les Circassiens refusent d'obéir, aucun escadron ne voulant permettre que son voisin marche le premier, et tous s'obstinant à avoir la préséance. Une nouvelle injonction étant encore restée sans résultat, l'empereur prend le parti d'envoyer le comte Benkendorff vers les rebelles. Le terrible ministre a beau employer la prière et la menace; ses frais d'éloquence sont perdus. Croyant que le régiment refuse d'avancer par suite d'une animosité particulière contre l'escadron désigné pour conduire la charge, il ordonne à celui-ci de se mettre à la queue et le remplace par un autre. Peine inutile. L'indomptable orgueil des montagnards est en jeu, et ne veut pas céder. Force fut au comte de Benkendorff de retourner auprès de l'empereur et de lui confesser l'inutilité de ses efforts. Nicolas pensa fort sagement que sa présence ne déciderait pas les mutins à se donner un démenti; il s'abstint d'aller les haranguer, et, persuadé qu'ils se laisseraient plutôt égorger que d'obéir, il leur permit de charger en ligne, suivant leur coutume, ce qui mit fin à ce singulier conflit.

Que devint encore ici la sévérité de la discipline russe? Est-ce sans danger qu'on lui fait subir de pareils échecs?

La discipline russe a, d'ailleurs, pour effet de provoquer chez les subalternes le désir constant de réagir contre le despotisme des règlements et des supérieurs. De là, le désordre, et, dans bien des cas, l'absence de la véritable discipline. « Partout où l'œil du supérieur ne perce pas, règne une négligence funeste. Combien, parmi les soldats, les uns sont surchargés de service, les autres ne servent que pour les plaisirs de leurs officiers! Combien, faute d'une bonne discipline, y a-t-il d'abus dans toutes les branches de l'administration, abus dont les soldats sont victimes! En campagne, en prenant pour exemple la dernière (celle de Pologne), combien n'a-t-on pas surpris de leurs avant-postes, quoique les Cosaques, de leur nature actifs et intelligents, couvrissent les cantonnements et les bivouacs[1]! »

A quoi sert, demanderons-nous encore, une discipline brutale et cruelle? quelle peut être son influence sur l'esprit des subalternes, quand ces derniers savent que l'accomplissement rigoureux de tous les devoirs militaires, une conduite irréprochable, un zèle soutenu, un mérite incontestable, pèsent moins dans la balance des chefs que la flatterie, l'obsé-

[1] Tanski, p. 186.

quiosité et la bassesse? Le plus sûr moyen de parvenir, en effet, c'est de se faire le complaisant du colonel, d'aller au-devant de ses caprices, de se faire admettre chez lui, de caresser ses goûts et ses faiblesses, de jouer auprès de lui le rôle de plat courtisan et d'espion. Cela étant, ceux qui ne consentent pas à descendre à de pareilles turpitudes ne voient dans leur soumission à leurs devoirs qu'un fardeau sans compensation. De là le découragement, le dégoût du service, le mauvais vouloir, l'indifférence, et, ce qu'il y a de pis, la jalousie entre camarades, la haine du chef et de ses méprisables parasites. Si ce n'est pas là du désordre bien caractérisé, quel nom faudra-t-il donc donner à ces anomalies si contraires à l'esprit de la vraie discipline?

Certes, nous ne jugeons pas ici au point de vue des idées françaises. Nous reconnaissons que le caractère de la discipline doit varier suivant les mœurs des peuples, suivant leurs lumières, leur génie, leur constitution sociale et politique, et le mode de recrutement usité chez eux. Les soldats de Sparte n'étaient pas soumis aux mêmes règles que les Athéniens; les lois militaires de la Perse différaient de celles de la Grèce; Rome n'eut pas la même discipline au temps des Scipions et sous les Césars; de nos jours, les armées des puissances les plus civilisées subissent chacune un régime différent. Chez les Français, peuple doué de toutes les vertus guerrières, peuple intelligent, chevaleresque, susceptible, éminemment accessible à tous les sentiments d'honneur; chez les Français, qui, en outre, ne reçoivent dans leurs armées ni mercenaires, ni étrangers, la discipline doit nécessairement, et peut être, sans danger, plus libérale, exclure tout châtiment corporel, toute parole humiliante, tout traitement injurieux. En Russie, au contraire, il faut mener le soldat plus durement pour en espérer quelque chose, et en cela, on ne fait que se conformer aux nécessités d'un état social fondé sur la servitude et le mépris de la dignité humaine. Mais à ce mode de discipline il y a des limites, et ce sont précisément ces limites que les Russes ont dépassées. Ils ont exagéré le principe et ses conséquences, tout en négligeant ce qui pouvait assurer le bon ordre dans leurs armées, et inspirer à leurs soldats des sentiments plus belliqueux. Ils ont poussé la sujétion jusqu'à l'abrutissement, l'autorité jusqu'à la tyrannie, la sévérité jusqu'à la cruauté. Voilà pourquoi ils sont à blâmer, bien qu'on reconnaisse que leurs forces militaires sont moralement dans des conditions toutes particulières, qui autorisent une discipline plus rigoureuse que celle des autres nations européennes.

La justice militaire, en Russie, a le même caractère que la législation pénale. Elle a pour but de flétrir l'homme tout en le châtiant, de le dégrader en le punissant. Elle emprunte à l'époque où elle fut fondée

un cachet de brutalité et de barbarie, parfaitement en rapport, du reste, avec les mœurs de l'empire moscovite. La mort même n'y apparaît qu'entourée d'un appareil hideux et déshonorant, car on ne la reçoit que par le bâton. Cette législation est l'œuvre de Pierre Ier. Sous le règne d'Élisabeth, elle subit différentes modifications dues au maréchal Munich ; Pierre III, cet enthousiaste admirateur des institutions prussiennes, introduisit dans ce code de notables changements conformes à sa monomanie germanique ; mais Catherine II, qui connaissait mieux les Russes, le remit en vigueur dans son originalité première. De nouveau modifié par la mobile humeur de Paul Ier, il fut définitivement adopté par Alexandre, qui, toutefois, y fit ajouter les ukases décrétés par ses prédécesseurs. Cette réunion de lois forme aujourd'hui la législation militaire de la Russie, sauf la fréquente intervention des souverains caprices de l'empereur Nicolas. Ainsi c'est la loi d'une époque d'ignorance et de barbarie qui prévaut encore dans ce pays, qui se vante d'avoir marché du même pas que les autres nations !

La prison n'est pas usitée ; elle est remplacée par les corvées et les gardes hors de tour, dont les officiers font abus, au grand détriment de la santé des soldats. La rétrogradation à l'état de recrue et l'obligation de recommencer les quinze ou vingt ans de service, sont, de toutes les peines en usage, celle que les soldats et les officiers redoutent le plus. On peut se figurer le chagrin d'un malheureux qui, à la veille d'achever son temps de service, est, pour une faute vénielle, condamné à reprendre le collier de misère comme s'il n'avait jamais porté le mousquet. Imagine-t-on aussi le désespoir d'un officier forcé de devenir simple soldat après plusieurs années de commandement ?

Mais c'est le bâton qui est le grand moyen de répression et de terreur. L'habitude qu'on en a, fait que les chefs abandonnent aux sous-officiers le droit d'appliquer cet ignoble châtiment sans jugement aucun et sur leur ordre pur et simple. Un humble sergent peut faire donner jusqu'à cent coups de bâton à un soldat, et cela pour des délits qui, chez nous, entraîneraient tout au plus la salle de police.

Une foule de délits sont punis de mort ; mais l'empereur commue le plus habituellement la condamnation, et alors le coupable est envoyé tantôt dans un bataillon de garnison cantonné dans un district lointain et sauvage, tantôt en Sibérie, soit comme simple exilé, soit pour y travailler aux mines. La perte de la noblesse pour les officiers et la dégradation militaire accompagnent toujours la peine de la déportation. L'empereur se plaît assez fréquemment à infliger la dégradation temporaire ou perpétuelle, et l'envoi à l'armée du Caucase. Ainsi le Caucase, le seul lieu de

l'empire où la guerre soit en permanence, le seul où il y ait chance de servir son pays avec gloire et de s'illustrer, est considéré en Russie comme une terre d'exil. Tandis que tous les officiers et les soldats de l'armée française sollicitent, comme une faveur, d'être envoyés en Algérie, les Russes, eux, regardent comme une disgrâce l'ordre de se rendre dans le Caucase pour guerroyer contre les Circassiens. Ceci n'a pas besoin de commentaires.

L'insubordination au premier chef est punie de 6,000 à 12,000 coups de bâton, ce qui équivaut à la mort, car il est absolument impossible que le condamné résiste à un pareil supplice. Autrefois on arrachait les narines et l'on coupait la langue aux coupables; mais depuis Catherine II. on se contente de marquer au visage ceux qu'on envoie aux travaux publics dans une forteresse, ou aux mines de la Sibérie.

Les conseils de guerre prononcent sur les cas d'insubordination, de haute trahison, de désertion et d'embauchage. Quant aux simples infractions à la discipline, autres que celles dont la punition est abandonnée aux officiers subalternes, elles sont jugées par le général seul, sur le rapport de l'auditeur du régiment. Dans tous les cas, la procédure *est* sommaire et dépourvue de formes protectrices pour l'accusé, qui ne peut même pas se faire assister d'un défenseur.

La sentence doit toujours être soumise à l'approbation de l'empereur, qui, se constituant à la fois législateur et juge dans une cause dont il connaît mal les éléments, aggrave ou atténue la peine suivant son *bon* plaisir et sans appel.

Les prévenus, officiers et soldats, sont conduits *enchaînés*, devant le conseil.

Pour donner une idée précise et saisissante de la manière dont se rend la justice militaire dans ce pays, nous allons rapporter avec détails une affaire qui fit quelque bruit en 1837, et qui montre dans toute leur hideuse barbarie les procédés juridiques des conseils de guerre moscovites.

Une commission militaire, réunie dans la petite ville de Troïanoff, sous la présidence du baron Ungern, colonel des hussards d'Alexandrie, était appelée à juger un jeune homme, Allemand de naissance, et qui avait pris du service dans l'armée russe.

Au milieu de la salle du conseil on voyait une table recouverte d'un tapis vert. Debout sur cette table étaient placés un crucifix d'ébène et un grand miroir d'argent. Cette plaque de métal figure dans tous les tribunaux de l'empire; elle est destinée à indiquer symboliquement la présence du souverain, ce dieu terrestre qui est censé partout, même dans

la conscience de ses sujets, et au nom de qui tout se fait dans l'empire, jusqu'aux choses les plus intimes du domaine religieux.

Les membres du conseil, parmi lesquels on remarquait un sous-officier et un soldat, ayant pris place autour de la table, l'auditeur ou capitaine rapporteur donna lecture de l'enquête faite par lui sur l'affaire soumise à la décision des juges.

George-Frédéric Anguel, né à Dresde, en Saxe, d'une famille noble, et âgé de vingt-six ans, était porte-enseigne dans le régiment des hussards d'Alexandrie, et allait être nommé officier, lorsqu'il fut arrêté et jeté en prison pour avoir à répondre devant le conseil de guerre d'un délit très-grave. Il était accusé d'avoir provoqué en duel et menacé d'un coup de pistolet le capitaine démissionnaire Tchinguéri, par ordre de qui il avait, un jour, reçu cent coups de bâton.

Après lecture de l'enquête, l'accusé est amené, chargé de fers, par quatre soldats, qui tiennent leurs sabres nus sur sa tête.

L'auditeur lit une seconde fois le rapport, et le président dit à l'accusé : « Que réponds-tu ? »

Anguel. Nous étions cantonnés dans le village de Solotvine. Le capitaine Tchinguéri et moi, nous nous rencontrions souvent chez le curé du village, qui avait une fille charmante à laquelle le capitaine faisait une cour assidue. Je parlais aussi quelquefois à Eudoxie, ce qui excita, bien à tort, la jalousie de mon capitaine. Me croyant son rival, il me défendit de remettre les pieds dans la maison du curé. J'obéis, comme je le devais. Sur ces entrefaites, le capitaine, qui nourrissait contre moi une haine implacable, m'envoya, un jour, surveiller des chevaux qu'on avait mis au vert, à deux lieues de Solotvine. A peine étais-je arrivé au lieu du pâturage, que le capitaine survint, et, sans me dire un seul mot, sans avoir aucun motif pour me punir, me fit déshabiller, puis ordonna aux soldats qui se trouvaient là de me donner cent coups de bâton. Cet ordre fut immédiatement exécuté. Avant le centième coup, je m'évanouis; la douleur et la honte m'avaient fait perdre connaissance. Porté à l'hôpital, j'y suis resté assez longtemps malade de la fièvre et de mes blessures; lorsque j'en sortis, le capitaine Tchinguéri venait de donner sa démission. Je me considérais comme flétri, déshonoré, et ce fut avec joie que j'appris que mon bourreau était redevenu mon égal, puisqu'il avait entièrement quitté le service. Je me rendis chez lui pour lui demander satisfaction, comme doit le faire tout homme de cœur; il refusa, et me chassa brutalement de sa maison. A ce moment, transporté d'une légitime colère, je le menaçai de ma vengeance.

Le président. Où as-tu fait ton éducation?

L'accusé. A l'université d'Erfurth, en Allemagne.

Le président. Fort bien ; c'est là que tu as appris à avoir des idées et à parler?

L'accusé. Mon colonel, je suppose que tout militaire pense de même quand il s'agit de défendre son honneur outragé.

Après ce bref interrogatoire, l'accusé est entraîné hors de la salle d'audience.

Le président rappelle aux membres du conseil les peines portées contre l'insubordination. Puis, interpellant le soldat qui siége parmi les juges, il l'engage à formuler son avis sur l'affaire.

Le soldat, *se levant*. Mon colonel, je n'en ai pas. Punissez l'accusé comme vous voudrez.

Le sous-officier. Mon colonel, je m'en rapporte à vous pour la condamnation de l'accusé.

Le cornette. Sur mon honneur et ma conscience, je trouve le porte-enseigne Anguel innocent, et je vote pour son acquittement.

Le stabs-capitaine. Moi, je le déclare coupable, et je demande qu'il passe une fois à travers les verges d'un escadron, et qu'il soit privé de son grade, pour deux ans seulement s'il se conduit mieux à l'avenir, pour un plus long temps s'il se conduit mal.

Le capitaine. Je crois Anguel coupable, et je vote pour qu'il passe deux fois à travers les verges d'un escadron, après dégradation préalable.

Le major. Je suis du même avis.

Le lieutenant-colonel. Moi aussi.

Le président. Je pense de même, et j'ajoute *qu'Anguel est un homme dangereux pour l'État.*

La sentence fut soumise à l'empereur qui écrivit au bas de l'arrêt:

« J'approuve ; mais j'ordonne que le coupable passe *trois fois* à travers les verges de *deux* escadrons, qu'il soit destitué de son grade *à perpétuité, sans pouvoir quitter le service de la Russie, ni avancer en aucun cas.* L'arrêt doit être exécuté immédiatement. »

Voici maintenant comment s'exprime un témoin oculaire du supplice du malheureux Anguel :

« Trois cent soixante hussards, armés de fortes baguettes en chêne, sont placés sur deux files. Le condamné arrive, garrotté et poussé par des soldats. C'est un grand jeune homme aux traits distingués, et dont la pâleur décèle plutôt des souffrances passées que la crainte du supplice. Après que l'auditeur a donné lecture de l'arrêt, Anguel est dépouillé de ses vêtements et mis à nu jusqu'à la ceinture. Ses deux bras sont fortement attachés sur sa poitrine et une corde est passée à son cou. Les deux

bouts de cette corde sont tenus par des soldats. Deux hussards, placés devant le patient, et deux autres derrière, marchent sabres nus, et la pointe tournée vers son corps, pour l'empêcher de reculer ou de marcher trop vite.

« A la voix du colonel, qui a crié : Frappez ! la marche fatale a commencé. Chaque soldat frappe à son tour. Des officiers, marchant en dehors des files, s'assurent que les coups sont portés avec force, et comme un des soldats avait paru ménager le patient, on le fit sortir des rangs pour lui infliger à lui-même le supplice des verges.

« Anguel, qui avait d'abord dévoré sa douleur, ne put bientôt plus contenir ses gémissements. Le sang ruisselait ; ses épaules et ses reins étaient en lambeaux, et cependant il n'y avait qu'un tour de verges. Au deuxième tour, il fallut que les soldats le soutinssent dans sa marche. Au troisième tour, on le traîna dans une brouette, couché à plat ventre et garrotté. Le malheureux a été ensuite porté à l'hôpital, d'où les médecins pensent qu'il ne sortira pas vivant. »

Ce procès dans lequel un homme, pour avoir voulu venger son honneur, est déclaré *dangereux pour l'État* ; cette impossibilité pour un inférieur d'obtenir satisfaction d'une injure, même quand le provocateur est redevenu son égal ; la lâcheté de ce capitaine qui refuse un cartel et dénonce son adversaire ; ces formes de procédure sommaires et brutales ; cette absence de toute protection pour l'accusé ; cet aggravation de peine ordonnée par l'empereur, sans doute parce que le condamné *a appris à penser* dans une université allemande ; cette exécution effroyable ; cet homme traîné, à moitié mort, sur une brouette, pour recevoir le reste du châtiment ; ces soldats battus eux-mêmes pour avoir eu la main trop légère ; comme tout cela peint bien la Russie et son souverain actuel ! Aussi nous dispensera-t-on de toute réflexion à ce sujet.

§ IV.

Appréciation morale de l'armée moscovite. — Que faut-il entendre par le courage des soldats russes? — Souvenirs historiques. — Caractère des différentes armes : qualités et défauts de l'infanterie et de la cavalerie. — Utilité des Cosaques pour l'armée russe. — Qualités et défauts de l'artillerie et du génie. — Impossibilité pour la Russie d'envoyer des armées nombreuses hors de son territoire. — Causes d'affaiblissement pour les troupes moscovites en campagne ; mortalité effrayante ; preuves historiques. — Les Russes n'ont pas le génie de la guerre. Les officiers manquent d'instruction, d'esprit militaire et de moralité. — Quelques faits historiques : guerres contre la France pendant la république et l'empire ; campagne de 1812 ; guerre de 1828 contre les Turcs ; guerre de Pologne ; guerre du Caucase.

Nous voici arrivés aux considérations morales. Ce sont les plus importantes en cette matière.

Quelque sens qu'on attache au mot *courage*, il semble difficile qu'on l'applique aux dispositions morales du soldat russe. La violence qu'il subit pour embrasser le métier des armes, la discipline abrutissante à laquelle on le soumet, l'absence, toute naturelle en lui, de tout sentiment de patriotisme et de dignité, par-dessus tout l'influence de son éducation d'esclave, le privent de toute valeur individuelle, de tout élan, de tout héroïsme. Il sait obéir et mourir à son poste ; ne lui demandez pas autre chose. Il redoute la bastonnade encore plus que le canon, et c'est souvent par crainte de ses supérieurs qu'il montre une certaine bravoure ; de sorte qu'on peut dire que le soldat russe est courageux par timidité. Pris isolément, il est lâche ; mais en bataillon, il affronte et reçoit la mort sans sourciller. Au milieu de ses camarades, il a une ténacité, une adhérence moutonnière, suivant l'expression de l'auteur des *Mémoires secrets*, qui le rendent invincible dans les circonstances où cette qualité doit prévaloir sur la bravoure de l'ennemi.

L'infanterie russe est d'une grande solidité, moins solide pourtant aujourd'hui qu'autrefois. Elle oppose à ses adversaires une muraille vivante, contre laquelle viennent quelquefois se briser leurs efforts multipliés. Elle se débande rarement, combat avec calme et ne demande pas merci. A la bataille de Novi, où le brave Joubert fut tué, on vit des bataillons entiers de Russes se faire massacrer machinalement, puis de nouveaux bataillons arriver sur le terrain de la lutte pour se faire exterminer

à leur tour, et cela sans aucune utilité, sans même que leur feu fît le moindre mal aux Français. A la bataille de Zurich (24 septembre 1799), les grenadiers russes, culbutés sur la Limmat, se rallièrent aussitôt dans une position moins périlleuse, et opposèrent à la fougue des Français une résistance opiniâtre. Chassés de ce poste, ils se reformèrent encore derrière leurs tentes, et là, pour employer le mot saisissant du général victorieux, ils *moururent alignés*. A Pultusk, les bataillons moscovites dirigés contre les Français, qui s'étaient embusqués derrière des amas de planches garnis de meurtrières, se laissèrent foudroyer et anéantir avec un calme imperturbable.

Il est vrai de dire que durant nos guerres révolutionnaires et impériales, on avait si bien excité les Russes contre nous, qu'ils voyaient dans les troupes françaises des légions de démons, ennemis de toute croyance, de tout sentiment humain. Souworoff avait deviné que le soldat russe, dépourvu de courage naturel, ne pouvait devenir redoutable que par le fanatisme, et il dirigea l'éducation de ses troupes dans ce sens. Le Russe, ignorant et superstitieux, se prêta complaisamment aux mensonges de ses chefs; et toute l'armée moscovite se trouva composée de pieux énergumènes qui croyaient avoir à combattre des monstres vomis par l'enfer, et qui, lorsqu'ils succombaient, acceptaient la mort à titre de martyre. Ces malheureux ne marchaient au combat que sous l'invocation de saint Serge, de saint Nicolas, et des autres patrons de la Russie, dont ils portaient sur eux l'image vénérée. On trouvait la plupart des cadavres de ces fanatiques la main crispée autour de ces saints talismans. A la bataille de la Moscowa, on ne parvint à faire battre les Russes avec acharnement, qu'en leur persuadant que les Français étaient les ennemis de leur Dieu et de toute religion. Koutousoff, pour exciter leur sombre enthousiasme, leur montra, quelques instants avant l'action, une image de la Vierge, en grande vénération à Moscou. Ainsi, même dans les circonstances les plus solennelles et les plus critiques, c'est-à-dire lorsqu'il y va du salut de leur pays, les Russes n'ont pas assez de leur patriotisme pour se défendre; ils ont besoin d'un excitant plus grossier, comme ces hordes musulmanes qui, sans l'aiguillon du fatalisme, ne pourraient lutter contre les armées disciplinées.

Malgré la ténacité des fantassins moscovites, il n'est pas sans exemple qu'ils se soient rendus. A Austerlitz, entre autres, ils ne firent que retarder de quelques instants le triomphe de Napoléon, et l'on vit dix-neuf mille Russes déposer les armes sur le champ de bataille. Il est vrai que Souworoff, ce héros farouche, qui savait si bien électriser ses troupes, n'était plus à la tête des forces impériales. A Iéna, à Friedland, à Eylau,

la valeur française prouva d'une façon non moins éclatante la supériorité de la bravoure impétueuse, unie à la discipline et au génie militaire, sur le courage passif et machinal.

Quand le soldat moscovite est effrayé et découragé, il devient le plus lâche des hommes. Ce n'est plus alors qu'un esclave qu'il faut conduire à l'ennemi à coups de bâton. Dans une des guerres de la Russie contre les Turcs, le feld-maréchal Munich s'aperçut qu'un grand nombre de ses hommes, pour échapper aux périls d'une rencontre avec les musulmans, se faisaient passer pour malades. Dans cette extrémité, il eut recours aux moyens de terreur les plus efficaces avec de pareils dévouements : il ordonna que tout soldat qui tomberait malade avant une bataille fût enterré vivant en présence de toute l'armée. Il fit attacher à ses canons et traîner ignominieusement les généraux qui avaient donné des preuves de poltronnerie. A l'affaire d'Otchakoff, il fit retourner sa propre artillerie contre ses troupes débandées. Pendant la guerre de 1809 à 1810 contre la Turquie, à l'assaut de Roustchouk, un général ne put décider sa brigade à combattre [1]. A cette même affaire, une autre division, au lieu d'employer des fascines à combler un fossé qui la séparait du rempart de la place, s'en servit pour se garantir des balles turques. Bientôt la plupart des soldats abandonnèrent leur poste et allèrent chercher un abri dans la tranchée. Le général en chef fit examiner les fuyards, et tous ceux qui n'étaient pas blessés furent renvoyés au combat à grands coups de fouet [2], seule manière de donner du cœur à des esclaves.

En étudiant avec soin et impartialité la série des guerres dans lesquelles la Russie s'est trouvée engagée depuis le règne de Pierre I[er], on arrive à cette conclusion, que le soldat russe n'est plus ce qu'il était autrefois, qu'il a moins de solidité, moins de constance, qu'il se fatigue plus aisément. A coup sûr, si l'on compare les résultats des campagnes de 1828 et 1829 contre les Turcs avec ceux des campagnes de Souworoff et de Romanzoff

[1] « La joie causée d'abord par le bruit qui se répandit que plusieurs colonnes avaient pénétré dans la ville, fut bientôt dissipée par les plaintes, qui arrivaient d'autres côtés, que les soldats s'arrêtaient dans le fossé à tirailler en l'air et qu'on ne parvenait pas à dresser les échelles. L'exemple des chefs et de quelques braves qui se firent tuer en escaladant réellement le rempart fut sans effet. Trois cent trente-quatre officiers furent mis hors de combat, presque tous sur le parapet. Les Turcs, partie en masse derrière le rempart, partie embusqués isolément dans tous les coins sur le terre-plein et derrière le parapet, guettaient le moment favorable et résistaient facilement à des attaques aussi molles. Le général Sievers, unanimement regretté, se fit tuer à la tête de sa colonne *sans pouvoir la déterminer à avancer.* » (Valentini, *Traité sur la guerre contre les Turcs*, trad. de l'allemand par Blesson, page 102.) — Il faut remarquer que cet écrivain est très-favorable aux Russes.

[2] Le même, page 104.

contre la même nation; si l'on se rappelle que le premier prit d'assaut la ville d'Ismaïl, défendue avec le courage du désespoir, tandis que l'empereur Nicolas ne put venir à bout de la petite place de Braïloff; que Romanzoff, avec sa petite armée, battit les 120,000 hommes du grand vizir, tandis que le tzar actuel n'a jamais pu vaincre les Ottomans en bataille rangée, on reconnaîtra cette vérité que le soldat russe est dégénéré. A quoi faut-il attribuer cette décadence? Peut-être à ce que les Russes, plus en contact avec les peuples éclairés, sont aujourd'hui moins faciles à fanatiser; peut-être aussi à l'incapacité de leurs chefs; car s'il est un pays où le soldat ait besoin d'être conduit par des supérieurs habiles et courageux, c'est assurément la Russie; là, en effet, où l'homme est habitué à réprimer toute initiative personnelle, et réduit à l'état d'instrument passif, il faut, de toute nécessité, pour tirer quelque avantage de ses services, qu'il soit guidé par des chefs capables et intrépides; il faut que la tête qui fait mouvoir ce corps automatique soit sûre d'elle-même, sans quoi la machine fonctionne au hasard et à contre-sens.

Or, il est pénible de le dire, les officiers russes sont, en général, d'une ignorance et d'une inaptitude déplorables. Si l'on excepte quelques militaires distingués dans les corps d'élite de la garde impériale, on ne trouvera guère dans les autres que des hommes dépourvus de l'instruction indispensable, et qui, pour la plupart, achèvent de perdre dans des habitudes de débauche les qualités par lesquelles ils pourraient, à la rigueur, remplacer celles qui leur manquent. Nous reviendrons un peu plus loin sur ce point important. Il faut dire encore, et cette considération n'est pas moins grave : c'est que les officiers russes ne paraissent pas aimer leur profession, et qu'ils n'y montrent pas toujours le zèle et le courage qui devraient distinguer les défenseurs d'une puissance aussi fière de ses forces militaires. Nous ne nous mettrons pas à la suite des écrivains qui accusent les officiers russes de pusillanimité. Nous nous garderons d'une pareille exagération, mais il nous est impossible de ne pas signaler, comme une des causes qui doivent influer le plus puissamment sur le soldat, cette absence d'appétits belliqueux chez les supérieurs, jointe à une ignorance, aujourd'hui sans excuse.

Examinons maintenant le caractère des différentes armes qui composent les forces défensives de la Russie.

« L'infanterie est, sans contredit, la meilleure arme de la Russie. Ce n'est pas qu'elle soit intelligente, leste et manœuvrière; mais lorsque le fantassin est enivré d'eau-de-vie, exhorté par les prêtres avant l'action, il marche au combat avec abandon, sans voir ni craindre le danger. Lorsque le feu commence, il ne manque jamais de se signer et de recomman-

der son âme à Dieu. Le combat une fois engagé, les paroles de l'officier ont peu d'empire sur lui. Il n'est capable d'aucun élan ; si, à l'instant du choc, il pousse des cris, ces cris, chez lui, sont moins l'expression du désir de joindre l'ennemi, de l'effrayer ou de le vaincre, que des cris poussés en vue de s'étourdir lui-même et de faire diversion au bruit des boulets et des balles qui sifflent autour de lui. Si l'infanterie russe fait mine de charger à la baïonnette, attendez-la de pied ferme, n'en paraissez pas ébranlé ; elle s'arrêtera, à coup sûr, à une grande distance, pour tirailler. Habituée à être bien gardée au dehors par les Cosaques, l'infanterie russe est très-confiante ; dans son camp, elle se livre au sommeil avec abandon ; tout y dort jusqu'aux sentinelles. Les fantassins russes sont de mauvais tirailleurs ; ils sont trop esclaves de leurs exercices, trop attentifs à garder leurs distances, pour profiter des plis du terrain. Ils n'ajustent presque jamais, et se contentent de tirer dans la position de la charge.... Ajoutons encore aux défauts du fantassin, qu'il est paresseux, lourd et très-mauvais marcheur ; une marche forcée met plus d'hommes hors de service qu'un combat. Mais s'il est dépourvu d'ardeur, il est doué de sang-froid et de persévérance. Il se fait tuer bravement à son poste ; il peut être employé avantageusement en masse. S'il n'a pas la fougue et l'intelligence, partage ordinaire des soldats du Midi, il ne tombe pas aussi promptement que lui dans le découragement. Voilà les seules qualités qui compensent ses nombreux défauts [1]. »

A cette appréciation, écrite par un homme compétent, et qui a *étudié* l'armée russe *de visu*, nous ajouterons peu de chose.

Le fantassin moscovite, pris individuellement, est doux et timide, beaucoup moins robuste qu'on ne croit ; mais sa docilité et son obstination font de lui un soldat précieux. Toutefois, il n'est rien comme unité ; il ne vaut qu'en masse. Quelque paradoxale que puisse paraître cette assertion, elle est rigoureusement vraie. Le fantassin ne peut se prêter à l'éducation militaire que reçoit une portion de l'armée française. Par exemple, le genre d'exercice auquel on habitue nos chasseurs de Vincennes et autres troupes destinées à la guerre de partisans, ne lui conviendrait pas le moins du monde. C'est cette pesanteur du fantassin russe, c'est son inaptitude à une lutte de tirailleurs, qui constitue son infériorité en face des montagnards du Caucase. L'impossibilité de supporter les marches tant soit peu longues est aussi un inconvénient très-grave, surtout depuis que c'est devenu un principe de la science militaire de suppléer au nombre par l'activité et l'agilité des hommes.

[1] Tanski, p. 257.

Les fantassins de la ligne ont la plus piteuse apparence. Sous ces uniformes râpés, on sent qu'il n'y a ni le feu sacré qui doit animer le vrai militaire, ni le sentiment de la dignité du soldat qui se dévoue à la défense de sa patrie, ni le mobile de la gloire et de l'ambition, ni même, triste compensation, la santé et la vigueur. Quant à la garde impériale, c'est tout autre chose. Les soldats qui la composent sont presque tous des géants. Ils sont le résultat d'un triage, d'un choix minutieux fait parmi tous les hommes d'élite de l'armée, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils aient, du moins par la taille, l'apparence de colosses formidables. Mais ce corps a été organisé pour la parade encore plus que pour le combat. Il ne faut pas proportionner la force physique des soldats de cette arme à leurs dimensions en longueur. Ils ne sont pas plus robustes que ceux de la ligne, et si vous les examinez de près, vous apercevrez bien des poitrines étroites, bien des membres mal proportionnés, bien des visages maladifs.

La cavalerie russe est admirable à voir. Elle est magnifiquement montée, ce qui est dû, en grande partie, à l'usage d'imposer aux officiers qui demandent des congés, l'obligation de se charger d'une partie de la remonte de leur régiment; or, comme les officiers savent que le moyen de s'attirer les bonnes grâces de leur colonel, c'est de fournir de beaux chevaux, ils consacrent des sommes quelquefois considérables à cet objet. C'est, d'ailleurs, un luxe qui plaît singulièrement à l'empereur et aux princes. Il leur faut de superbes régiments montés sur des chevaux parfaitement semblables de couleur et de taille. Les colonels le savent bien; aussi font-ils tous les sacrifices possibles pour satisfaire ce caprice impérial. Pourtant ils reçoivent pour leur remonte une somme bien inférieure à celle dont ils ont besoin ; mais peu importe ; ils dépensent cinq et six fois plus qu'ils n'ont reçu du gouvernement, sauf à parfaire la différence à l'aide des produits de leurs rapines.

La cavalerie des colonies militaires du Sud est surtout remarquable. Le commandant de ces colonies est parvenu à obtenir deux races nouvelles de chevaux parfaitement belles, par le croisement de juments russes avec des étalons persans et anglais.

Cette cavalerie russe, si nombreuse et toujours l'objet de la sollicitude du gouvernement, serait réellement formidable si elle n'avait pas des défauts assez graves pour compenser et même neutraliser ses bonnes qualités. Ces chevaux si beaux, si fringants, ne supportent pas la fatigue. Leurs proportions colossales comportent une alimentation abondante. Aussi en meurt-il un très-grand nombre en campagne, lorsqu'ils ne trouvent pas de quoi se nourrir amplement. Quant aux hommes, ils sont

lourds, maladroits, paresseux, sans élan. C'est une vérité incontestable, que le Russe est mauvais cavalier, et ne peut jamais acquérir cette solidité et cette adresse si nécessaires aux militaires de cette arme. En outre, et ceci est une considération capitale, les traits caractéristiques du fantassin russe sont communs au cavalier; or, ce qui est pour le premier une cause de force et de solidité constitue précisément pour le second une cause d'infériorité. L'obstination, la fermeté, la pesanteur, la crainte du bâton, la résignation à la mort, la bravoure passive, peuvent, dans certains cas, faire une bonne infanterie; elles ne font jamais qu'une détestable cavalerie; car ce qui doit distinguer le cavalier, c'est la fougue, l'impétuosité unie à la constance, la prestesse et cette espèce de *furie* qu'on remarque chez les Turcs. Ceci une fois admis, et nous ne croyons pas nos assertions contestables, on s'explique aisément comment, avec la cavalerie la plus nombreuse et la mieux montée qui soit en Europe, les Russes n'ont jamais remporté de victoires brillantes dans leurs dernières guerres; comment d'admirables régiments d'élite, ceux-là même qu'on disait invincibles, ont été taillés en pièces et complétement détruits par les Polonais. On s'explique enfin comment cette belle cavalerie ne jouit d'aucune réputation, tandis que le fantassin russe est justement renommé à certains égards.

Mais il y a une autre cause à l'infériorité de la cavalerie moscovite : c'est l'incapacité des officiers. Depuis le grade le plus éminent jusqu'au maréchal des logis, on ne trouve qu'ignorance profonde, indifférence pour le service, indolence déplorable. La plus magnifique cavalerie devient tout à fait inutile entre les mains de chefs inexpérimentés. Voilà pourquoi on a vu de tout temps des armées très-pauvres en chevaux battre des adversaires accompagnés d'innombrables escadrons. Or, la Russie manque de généraux à qui elle puisse confier en sûreté le maniement de ses masses à cheval.

Il y a plus : on accuse les colonels de ménager beaucoup trop leurs chevaux, de regarder beaucoup trop à la perte de ces superbes animaux qui leur ont coûté si cher, enfin de chercher toutes les occasions d'éviter des engagements meurtriers, où leur bourse court beaucoup plus de dangers que leur personne. Sous l'empire de pareilles préoccupations, quels services sérieux peuvent rendre les officiers russes? Et qu'est-ce qu'une cavalerie sans officiers intrépides et capables?

Chose singulière! la cavalerie cosaque, ce ramassis de barbares, montés sur de misérables coursiers à la mine chétive et ridicule, est beaucoup plus précieuse à l'armée russe que ses plus beaux régiments. Les Cosaques sont de la plus grande utilité en temps de guerre. D'abord ce sont

d'excellents cavaliers, avantage que n'ont pas leurs maîtres. En second lieu, ils sont généralement plus braves, ce qui suffirait à leur assurer une véritable supériorité. Ils ne coûtent absolument rien à la Russie, qui les laisse se livrer à leurs habitudes de pillage. Leur vie nomade les dispose aux guerres lointaines, aux fatigues d'une longue campagne dans le pays le plus sauvage. Leur sobriété et celle de leurs montures leur font supporter les privations inévitables dans les contrés stériles et pauvres. Ils sont vigilants, alertes, rusés, toujours prêts à s'élancer au combat, toujours disposés à faire l'office de fourrageurs et à être envoyés en reconnaissance dans les endroits les plus périlleux. Ils manient la lance infiniment mieux que les Russes, et presque aussi bien que les Polonais. En présence des Turcs, particulièrement, la cavalerie cosaque est inappréciable pour la Russie. « Les spahis ne sauraient se mesurer avec eux, quant au coup d'œil, à la ruse et à la patience; et quoique le superbe cheval turc, qui semble un Bucéphale à côté de leurs modestes bidets, puisse avoir un avantage au choc, cela ne sert à rien à l'ennemi, parce que le Cosaque sait adroitement l'esquiver. Son talent tout particulier à fouiller un pays et à s'orienter partout sur-le-champ, est d'un plus grand avantage pour l'armée russe dans une campagne contre la Turquie que partout ailleurs. Dans ces pays déserts, les Cosaques, courant et éclairant, savent, par leur sagacité naturelle et leurs sens extrêmement délicats, suppléer en partie au défaut de cartes géographiques. Aucune démarche de l'ennemi ne leur demeure cachée, aucun espion ne leur échappe, et tout ce que le théâtre de la guerre peut fournir de subsistances, ils l'amènent à l'armée. Ce qui arriva aux Russes à leur début, sur les rives du Pruth, d'être cernés et affamés par des nuées de cavalerie légère, serait aujourd'hui le sort d'une armée turque qui se hasarderait à paraître devant eux en rase campagne [1]. »

Tout cela est vrai; mais il ne faut pas s'exagérer l'utilité de la cavalerie cosaque dans une guerre européenne, car elle aura toujours avec un ennemi bien discipliné le désavantage qu'ont eu et qu'auront éternellement les troupes irrégulières aux prises avec les armées régulièrement organisées. Cette cavalerie légère ne doit compter aux Russes qu'à titre d'appoint, bien qu'elle vaille mieux, incontestablement, que la cavalerie russe proprement dite.

L'artillerie russe est très-nombreuse et possède un matériel superbe. Les chevaux sont magnifiques et le harnachement irréprochable. Sous ce rapport, elle a une supériorité marquée sur l'artillerie des autres grandes puissances militaires. En outre, elle est bien servie et son in-

[1] Valentini, p. 18.

struction est assez avancée. Mais comme tout, en Russie, est donné aux apparences, comme on aime par-dessus tout le clinquant, on exerce les artilleurs à tirer le plus rapidement possible, et non à tirer juste. Tel est d'ailleurs l'ordre des chefs, qui ne cherchent qu'à plaire à l'empereur. Aussi n'existe-t-il pas de canonniers au monde qui manœuvrent aussi vite et tirent un aussi grand nombre de coups de canon dans un espace de temps donné. Mais cette extrême célérité nuit naturellement à la précision, car les mouvements sont si précipités, que le plus souvent les artilleurs brûlent leur poudre inutilement. On pourrait citer des faits nombreux à l'appui; en voici un assez curieux : Le duc de *** a vu devant Schoumla six mauvaises pièces turques, traînées par des bœufs et accompagnées de charrettes en guise de caissons, résister pendant plusieurs heures à une batterie russe de vingt pièces, placées dans une position avantageuse. Lorsque les Turcs eurent atteint le but qu'ils s'étaient proposé, c'est-à-dire d'arrêter le mouvement de l'aile droite des Russes, ils se retirèrent tranquillement, après avoir fait beaucoup de mal à l'ennemi. Il est certain que des artilleurs français auraient, en quelques minutes, démonté et fait taire les six méchants canons turcs, que manœuvraient de pauvres *topchis*, assurément fort peu redoutables.

Les canonniers russes sont, en général, lourds, ignorants, gauches, dépourvus d'intelligence et d'invention. Autrefois ils rachetaient ces défauts par une bravoure opiniâtre; aujourd'hui ils se font rarement tuer sur leurs pièces et les abandonnent volontiers à l'ennemi, ainsi qu'on en a eu maintes preuves, notamment dans la dernière guerre de Pologne.

Parmi les officiers, il en est fort peu de distingués. La plupart n'en savent pas autant que nos sous-officiers. Ce manque de connaissances spéciales suffisantes, joint à l'inaptitude naturelle, fait de détestables chefs. Or, une artillerie sans officiers capables, n'est comptée pour rien. Les Russes semblent avoir conscience de ceci, car ils s'appliquent à suppléer à l'habileté par le nombre. Aucune armée ne traîne après elle une aussi prodigieuse artillerie. Il en résulte plus d'embarras que d'utilité, malgré le soin que prennent les généraux d'habituer les artilleurs à suivre tous les mouvements de l'infanterie et de la cavalerie, en d'autres termes, de la rendre le plus mobile possible. Le gouvernement a senti la nécessité d'augmenter l'instruction de son artillerie : il a fondé plusieurs écoles de cadets, entre autres celle de Woronesch, en 1837 ; nous verrons s'il réussira à donner aux jeunes gens de son empire un peu plus de goût pour les sciences nécessaires à l'officier d'artillerie, et un peu plus d'esprit du métier.

Mais c'est surtout dans l'arme du génie que se fait sentir l'insuffisance des officiers. Ici, en effet, la médiocrité devient un fléau, l'incapacité une plaie funeste. Le génie russe est fort peu versé dans l'art des constructions et s'est toujours montré d'une ignorance phénoménale dans la défense et l'attaque des places, ce qui n'empêche pas les officiers de ce corps d'avoir les prétentions les plus extraordinaires. Il n'est pas un seul des hommes compétents qui ont visité et étudié la Russie, pas un même parmi ceux qui se sont laissé prendre au charlatanisme de l'armée moscovite, qui ne conviennè que les officiers du génie russe sont, ainsi que les officiers d'artillerie, d'une déplorable médiocrité et aussi loin de nos officiers des mêmes armes que les généraux de l'empereur Alexandre étaient loin de ceux de Napoléon.

Après cet examen de chaque partie de l'armée russe en particulier, passons à des considérations plus générales et plus importantes.

La Russie entretient constamment une armée qui, pour être moins nombreuse que ne le feraient croire les états officiels, n'en est pas moins la plus considérable du monde entier. Une intelligence plus complète de ses véritables intérêts la déciderait à procéder tout autrement. Il est clair, en effet, que cette manie des gros bataillons enlève à l'agriculture et à l'industrie des bras qui contribueraient à faire prospérer l'une et l'autre. En dirigeant exclusivement l'activité de leurs sujets vers la vie militaire, les autocrates les détournent des voies qui pourraient les conduire à la civilisation, aux lumières, à la véritable grandeur. En second lieu, l'entretien d'une force aussi imposante coûte 220 millions au trésor impérial dont le revenu total ne dépasse pas 440 millions de francs. C'est peu, dira-t-on, pour un établissement militaire aussi formidable. Sans doute, mais c'est beaucoup relativement au revenu public. Et d'ailleurs, qui paye la différence? En définitive, il faut bien que quelqu'un souffre du pillage organisé dans l'armée ; il faut bien que les vols commis par les chefs et les subalternes retombent sur quelqu'un ; or, c'est l'agriculteur et le propriétaire foncier qui sont les principales victimes de ces brigandages. Les inconvénients de cette anomalie ne se font pas sentir tout d'abord; mais à la longue on finit par s'apercevoir que la force et la richesse nationales diminuent, qu'on reste en arrière tandis que tout marche autour de vous, que rien ne s'améliore, et que même le ressort sur lequel on comptait le plus, c'est-à-dire la puissance militaire, s'affaiblit pour avoir été trop tendu.

Quoi qu'il en soit, la Russie maintient sa grosse armée en temps de paix, au rebours des autres États qui, mieux avisés, ne gardent que tout juste ce qu'il leur faut de troupes pour garantir leur indépendance terri-

toriale, et réservent leurs ressources les plus précieuses pour le moment de la lutte. Le résultat le plus clair de cette obstination fanfaronne de la Russie, c'est de se trouver toujours au dépourvu de moyens efficaces quand la guerre vient à éclater. L'argent manque et le trésor public ne peut se remplir comme dans les pays libres où l'impôt rend tout ce qu'on veut lui faire produire dans un moment de crise. Pour comble de disgrâce, le crédit de l'État n'existe pas en Russie. Donc, point de ressources, le nerf de la guerre fait défaut, et l'on trouve bien plus facilement des hommes que de l'argent.

En supposant que la Russie eût les ressources financières nécessaires pour envoyer de nombreuses armées hors de son territoire, nous ne savons, vraiment et sans plaisanterie, comment elle pourrait assurer l'emploi honnête et régulier de ses fonds, car les habitudes de l'armée moscovite sont telles, que les chefs confisqueraient à leur profit les sommes destinées à l'entretien du matériel et des troupes. En d'autres termes, la Russie n'est pas seulement pauvre d'argent, elle est aussi pauvre d'administrateurs intègres et capables ; il lui est presque indifférent de n'être pas riche, dans la certitude où elle est que ses millions passeraient dans la poche des flibustiers en uniforme.

La Russie n'a jamais pu faire la guerre à la France sans le secours financier de l'Angleterre. L'empereur Paul recevait des subsides considérables en marchandises anglaises [1]. Alexandre fut obligé de subir cette humiliation; de telle sorte que, par suite de sa pénurie, le gouvernement moscovite a toujours joué le rôle d'un véritable *bravo* aux gages de la Grande-Bretagne, rôle qui, malgré tout ce qu'il avait de honteux, ne répugnait pourtant pas à la délicatesse des autocrates.

Il demeure donc incontestablement établi que la Russie ne peut, malgré le gros chiffre de ses forces militaires, aventurer des armées considérables hors des limites de ses domaines. Qu'on relève la statistique des troupes moscovites qui nous ont combattus dans les guerres de la république et de l'empire, et l'on aura la preuve mathématique de la vérité de notre assertion.

A l'insuffisance des moyens pécuniaires s'ajoutent d'autres inconvénients non moins graves : la Russie ne peut faire marcher ses troupes à la frontière qu'avec une extrême difficulté. Impossible de les faire voya-

[1] On lit à ce sujet dans les *Mémoires secrets* : « Il arriva quelquefois que, le numéraire manquant, les officiers de l'armée furent payés en marchandises des magasins de la couronne, comme thé, étoffes et pelleteries. Les mesures de Paul sont infaillibles pour faire passer bientôt en Angleterre le peu de numéraire qui reste dans ses États, et il sera bientôt obligé de payer aussi son armée en quincaillerie anglaise. »

ger en poste ni par colonnes considérables sur plusieurs chemins convergeant au même point. Il faut les diriger par petits groupes par des routes la plupart du temps détestables, et sur lesquelles il n'existe que fort peu de bons gîtes. Que l'on tienne également compte des distances énormes que ces troupes ont à parcourir pour atteindre un pays étranger, et aussi de la pesanteur du soldat russe, de sa répugnance à faire de longues marches. Ce n'est pas tout : pendant plusieurs mois de l'année, il est de toute impossibilité de faire voyager une armée, sans l'exposer à être anéantie en détail. Ne fallut-il pas deux ans à la Russie pour se préparer à la guerre contre la Turquie ; et cependant elle ne mit sur pied que cent vingt mille hommes. Pour combattre la Pologne insurgée, Nicolas ne put, en deux mois de temps, réunir que le même nombre de soldats ; et pourtant la crainte de la révolution de juillet lui avait fait faire, de longue main, ainsi que nous l'avons dit, de grands préparatifs pour l'éventualité d'une guerre continentale. C'est à peine si, dans le cours de la lutte, il put envoyer à son armée soixante mille hommes de renfort. On dira que les Russes avaient fait des pertes considérables en Turquie ; sans contredit, mais s'il était vrai que l'État militaire de la Russie fût tel qu'on le croit communément, ces pertes eussent été à peine aperçues, et n'auraient certes pas embarrassé l'empereur pour opposer aux insurgés de Varsovie des forces écrasantes. Mais nous n'avons pas tout dit : Nicolas fut contraint de retirer de Turquie toutes les troupes qui s'y trouvaient encore ou dans les provinces environnantes. Enfin, il eut l'idée de former des armées de réserve qui n'existaient que sur le papier, dans le but, facile à deviner, d'effrayer ses adversaires par la fantasmagorie de bataillons imaginaires.

Qu'on n'oublie pas la nécessité où est la Russie d'entretenir cent cinquante mille hommes en permanence dans le Caucase, et de laisser dans l'intérieur de ses propres domaines des troupes nombreuses pour garder son immense territoire. Voilà donc une portion notable des forces moscovites qui ne peuvent être envoyées contre un ennemi extérieur.

Il est une considération qu'il faut mettre en première ligne lorsqu'on examine de quel poids pèse la puissance militaire de la Russie dans la balance de l'Europe : c'est que les armées russes ont toujours été et sont encore celles où règne la plus grande mortalité. A cela il y a plusieurs causes : le soldat russe est, en général, beaucoup moins robuste qu'on ne croit. La facilité avec laquelle il contracte, en campagne, toute espèce de maladies, provient, en très-grande partie, de ce qu'il est privé de l'usage des bains de vapeur qui, dans ses cantonnements, l'entretiennent en bonne santé. Cette cause, à laquelle aucun écrivain n'avait songé, est si

évidente, qu'elle n'a pas besoin d'explication. En second lieu, les chefs professent pour la santé et la vie du soldat une insouciance qui ne se comprendrait pas si l'on ne savait qu'en Russie l'existence d'un homme de rien est tenue pour fort peu de chose. Un fait significatif, c'est que, malgré ses guerres longues et multipliées, la Russie est le pays où l'on a toujours vu le moins de militaires mutilés. Les malheureux qui sont blessés grièvement périssent infailliblement et presque sans secours. Par suite de ce mépris pour l'existence des subalternes, on néglige tout ce qui pourrait diminuer le chiffre des pertes. Les hôpitaux et les ambulances sont mal approvisionnés en médicaments et en vivres. En outre, les chirurgiens militaires sont d'une ignorance et d'une nullité sans égales. Enfin le Russe, n'ayant pas le secours de l'excitation morale pour soutenir le physique, cède plus aisément qu'un autre aux influences morbides.

Cette assertion sur la mortalité qui ravage partout et en tout temps les armées russes, est prouvée par des faits historiques nombreux et irrécusables. Pendant nos guerres révolutionnaires et impériales, on put constater que les Russes traînaient à leur suite ou laissaient derrière eux un nombre considérable de malades. Les prisonniers russes s'émerveillaient des soins qu'ils voyaient donner aux soldats français dans les ambulances, ce qui montre quel peu de souci on prenait d'eux dans leur camp.

Dans la guerre de 1774 contre les Turcs, les pertes de la Russie furent fabuleuses. « On fit en Russie, dit l'historien Lloyd, trois cent mille hommes de levée ; et cependant, à la paix, la principale armée, aux ordres de Romanzoff, ne se trouva que de trente-six mille hommes, et l'autre qui agissait en Crimée, sous le prince Dolgorouki, n'était que de douze mille hommes ; l'une et l'autre manquaient des choses les plus nécessaires. »

La dernière guerre contre les Turcs ne fut pas moins meurtrière pour la Russie. L'imprévoyance des administrateurs, l'incapacité des chefs, l'ignorance des médecins, le manque d'aliments et de médicaments, l'absence de toute sollicitude pour le soldat, livrèrent les troupes moscovites en proie à la fièvre, à la peste et à la famine. Ce qui en périt est effrayant. A Bukharest, à la fin de l'année 1837, le médecin en chef de l'armée russe avouait une perte de douze mille hommes, morts de la peste. A Varna, les officiers russes confessaient avoir perdu dix mille hommes par suite de maladies. A Silistrie, on comptait seize mille malades à l'hôpital, et, suivant la déclaration d'un officier supérieur russe à un militaire français, qui nous l'a répétée, on ne donnait à ces malheureux que de l'eau et du vinaigre, faute de médicaments. A Andrinople, six mille hommes succombèrent au bout de trois mois. La perte totale des

Russes fut de cent soixante mille hommes et de cinquante mille chevaux. L'officier russe dont nous venons de parler estimait cette perte à un chiffre beaucoup plus élevé, que nous ne voulons pas donner de peur d'être taxé d'exagération. On nous a cité un régiment de lanciers de onze escadrons qui fut réduit à dix-sept hommes!....

On aura beau objecter la peste ; quelque redoutable que soit ce fléau, il ne moissonne pas les armées aussi largement. Les Français eurent aussi la peste à Jaffa, sous un climat brûlant, dans un pays où ils n'avaient aucune assistance à attendre des habitants; et cependant ils ne périrent pas dans la même proportion. Resterait, d'ailleurs, à expliquer la perte des cinquante mille chevaux qui, eux, ne sont assurément pas morts de la peste. Or, voici un passage du général Valentini qui va nous apprendre le secret de cette perte et nous expliquer, autrement que par l'épidémie, la faiblesse de l'armée moscovite en présence des Turcs. « On manquait de fourrage, ce qui exténuait les chevaux et devenait plus dangereux encore qu'un manque de subsistances pour les hommes, qui peuvent résister à de grandes privations tant que le courage ne faiblit pas. Mais la faiblesse des chevaux diminuait la confiance des cavaliers, qui n'avaient naturellement aucune envie d'aller livrer leurs têtes aux lestes spahis. Ce fut le cas de remarquer alors que la faiblesse numérique de la cavalerie russe était cause qu'elle manquait de moyens de subsistances. Si elle eût été en proportion des troupes, si surtout on avait eu assez de Cosaques, on aurait pu étendre les fourrages plus loin, et faire le service des avant-postes avec moins de fatigue. Mais il arriva ce qu'on aura peine à croire : que toute la cavalerie de l'armée, s'éparpillant journellement en avant-postes et en fourrageurs, se détruisit presque entièrement à ce métier. Il s'ensuivit que les avant-postes étaient peu sûrs, et que l'infanterie se trouvait forcée de redoubler de surveillance aux dépens de son repos ; enfin, qu'on ne pouvait pas compter sur l'appui de la cavalerie, en cas de combat. » Certes, voilà l'incurie, l'imprévoyance, l'incapacité des chefs de l'armée russe, bien et dûment constatées; et la peste n'a rien à voir ici. C'est ainsi que meurent, la plupart du temps, les soldats de cette nation [1].

[1] Le nombre des chevaux morts devant Roustschouk était si considérable, et les Russes mettaient tant de négligence à enlever les restes putréfiés de ces animaux (ce qui, soit dit en passant, suffisait pour engendrer des maladies épidémiques), que les innombrables troupeaux de chiens qui suivaient l'armée turque venaient, attirés par l'odeur des cadavres, dévorer dans le camp russe les corps de ces chevaux morts. Dans les landes de la Bulgarie les troupes russes étaient suivies par des vols nombreux d'aigles et de vautours qui s'abattaient sur les animaux, dont un grand nombre expirait pendant la marche.

A propos des chiens turcs, nous trouvons dans l'ouvrage du général Valentini un fait assez

Quant à la mortalité dans l'armée du Caucase, on a vu, à la page 348, à quel chiffre exorbitant elle s'élève.

En récapitulant ce qui précède, on voit d'abord que la Russie ne peut opposer aux armées européennes hors de son territoire qu'une minime partie de ses forces effectives ; en second lieu, que ces armées sont soumises à des causes de mortalité qui n'existent pas pour les troupes des autres pays.

L'autre partie de la question est plus importante. Nous l'abordons sans préambule.

Malgré leurs longues guerres, malgré leurs succès passagers, les Russes manquent d'esprit militaire. Le génie de la guerre, ce feu sacré qui supplée quelquefois à la science, et qui enfante les inspirations victorieuses, leur fait complétement défaut. Tous les progrès réalisés dans l'organisation de son armée, dans son matériel, dans la tactique, la Russie les doit à des étrangers. Sous Pierre Ier, c'étaient Lefort, Bruce et Gordon, qui avaient la haute main sur ce qui concernait l'armée; le premier était Genevois, le second Écossais, le troisième Anglais. Le Danois Munich, Hesse-Hombourg, Bauer et d'autres généraux allemands, furent les autorités les plus influentes sous le règne de Catherine II. Alexandre eut de grandes obligations au Suisse Jomini et au Hessois Oppermann. Depuis cette époque, l'armée russe a toujours compté une foule d'officiers, et surtout d'officiers supérieurs, étrangers. Elle en a eu de toutes nations, mais c'est l'Allemagne qui lui a fourni le plus fort contingent. Diebitch, le héros des Balkans, était Allemand ; Geismar, Roth, Rudiger, et bien d'autres encore, ont la même origine. Ce qu'on peut dire en faveur des Russes, c'est qu'ils ont toujours su tirer parti de leurs guerres, et profiter des leçons que leur donnaient leurs ennemis. D'abord vaincus par les Suédois, ils finirent par apprendre d'eux le secret de les battre. Plus tard, ce fut la Prusse qu'ils mirent à contribution ; puis la France leur servit de modèle, et ils s'initièrent avec fruit à la tactique de nos généraux. Alexandre ne s'attacha Jomini que pour faire enseigner aux chefs de ses armées les procédés militaires de Napoléon, que ce général passait pour connaître à fond. Les Turcs ont appris aux Russes la guerre irrégulière. En un mot, si le génie créateur, si l'inspiration manque à la nation moscovite, elle a, en revanche, une merveilleuse faculté d'appro-

curieux. « Pendant une grande partie du dernier siècle, dit l'historien, les Turcs se sont servis de leurs chiens comme de sentinelles ; souvent un factionnaire aux avant-postes avait un chien auprès de lui. Ces animaux font, pour ainsi dire, par leur masse, la garde des camps autour desquels ils rôdent; ils sont, sous ce rapport, d'une utilité vraiment militaire. »

priation ; elle sait étudier et imiter, sans toutefois jamais surpasser ses maîtres.

La Russie, qui a si longtemps guerroyé, n'a pourtant jamais eu qu'un seul général qui ait mérité la réputation dont il a joui et dont il jouit encore : c'est Souworoff. Cette disette de grands hommes de guerre est caractéristique. En France, au contraire, pays éminemment belliqueux, les militaires du premier ordre se comptent par centaines. Pour ne parler que des temps modernes, la période républicaine et impériale a produit chez nous une longue liste de généraux dont le plus médiocre ferait honneur à tout autre peuple moins riche et moins difficile sur ce point.

Ce qui prouve de la manière la plus évidente l'absence d'esprit militaire chez les Russes, c'est l'extrême répugnance des officiers à servir dans l'armée du Caucase. La Russie est peut-être le seul pays où être envoyé à l'ennemi, soit considéré comme une punition et évité comme un malheur.

Du reste, l'empereur Nicolas connaît bien son armée ; il sait que l'amour du métier, que les appétits guerriers lui manquent. C'est précisément pour éveiller ou faire naître ces penchants belliqueux que ce souverain a imaginé toutes ces petites guerres, ces parades, ces manœuvres, qui occupent une notable partie de son temps. Nulle part les spectacles militaires ne sont organisés sur une aussi vaste échelle qu'en Russie. Il est vrai qu'on y trouve un autre avantage, celui d'éblouir l'Europe par ces pompes bruyantes et d'effrayer les esprits crédules. Le premier de ces festivals soldatesques eut lieu à Kalisch, en 1835. La même année, Nicolas réunit à Orel plus de deux cent soixante-dix escadrons de cavalerie et seize batteries d'artillerie à cheval. En 1837, il exhiba à Wosnecensk une masse de quarante mille cavaliers accompagnée de cent soixante-dix pièces de canon. Parmi ces troupes, on voyait vingt-quatre escadrons et trois batteries, composés d'enfants de douze à quatorze ans, tirés des colonies militaires. A côté de ces embryons de soldats, on remarquait vingt-huit bataillons de vétérans ayant vingt ans de service et davantage. Deux mille musiciens et cinq mille chanteurs exécutaient des chants de circonstance. Mais la fête la plus solennelle et la plus curieuse fut celle par laquelle l'autocrate célébra, en 1839, dans les champs de Borodino, le souvenir de la grande bataille qui porte ce nom. Une armée de cent vingt mille hommes et sept cent quatre-vingt-douze pièces d'artillerie figurèrent dans cette représentation d'une lutte fameuse dans les fastes de la Russie et de la France. Pour qu'il ne manquât rien à cette parodie des jeux sanglants de la guerre, il y eut environ cent cinquante hommes tués ou blessés. C'est plus que ne nous a coûté la bataille d'Isly. Ce n'est pas tout : chaque an-

née, au mois de mai, l'empereur fait manœuvrer, dans le voisinage de Saint-Pétersbourg, une armée de soixante ou soixante-dix mille hommes. En un mot, le tzar fait tout ce qu'il peut pour animer ce grand corps qu'on appelle l'armée russe, du souffle belliqueux qui lui manque. Nous ne savons s'il réussira dans cette difficile entreprise.

Souworoff seul eut le talent de communiquer une ardeur vraiment martiale aux troupes moscovites, mais il n'y réussit, nous l'avons dit, qu'en les fanatisant, qu'en flattant grossièrement leurs instincts superstitieux, et en leur inspirant contre les Français une haine aussi furieuse que stupide. Grâce à ces moyens d'influence, il parvint à moissonner quelques lauriers en Italie. Mais sur ce point même, il est bon de dire, une fois pour toutes, la vérité, et de réduire à leur juste valeur les triomphes du héros barbare que Paul I[er], dans son enthousiaste reconnaissance, décora du glorieux surnom d'*Italique*. Ouvrons l'histoire, et voici ce que nous y lirons.

D'abord, en entrant en campagne, l'armée coalisée était forte de cent mille combattants, dont quarante mille Russes, choisis parmi les troupes d'élite, et soixante mille Autrichiens. Les Français n'avaient que vingt-à trente mille hommes, non compris les troupes cisalpines, qu'il ne faut compter ici que pour mémoire.

La première grande victoire des Austro-Russes fut celle de la Trebbia, devenue si célèbre dans les annales de l'empire des tzars, sous le nom de *bataille de San-Giovanni*. Eh bien, dans cette affaire, les alliés étaient cinquante mille, et les Français moins de trente mille. Après la deuxième journée, les deux armées se trouvèrent dans leurs positions de la veille, et les honneurs du combat avaient été pour les troupes républicaines. En résultat, malgré les avantages que donnait à l'ennemi sa grande supériorité numérique, sa perte fut au moins égale à celle des Français. Les Autrichiens eurent dix officiers supérieurs tués sur le champ de bataille, et soixante-dix blessés ; les Russes, un colonel et quarante officiers tués, trois généraux, trois colonels, un lieutenant-colonel, cinq majors et trente-cinq officiers blessés. Le général en chef de l'armée française, Macdonald, blessé quelques jours auparavant devant Modène, avait été obligé de se faire porter sur un brancard pendant toute l'action ; et c'est ici le cas de rappeler que Pierre I[er] vainquit aussi à Pultawa un adversaire qui, malade et incapable de mettre pied à terre, avait dû commander ses soldats du haut de sa litière. Enfin, il n'est pas inutile de remarquer qu'au milieu du combat, les Français manquèrent de munitions et furent obligés de se précipiter la baïonnette en avant sur un ennemi dont les masses les enveloppèrent aisément.

Un peu plus tard, les alliés mirent le siége devant Mantoue. Combien étaient-ils? Quarante mille avec six cents pièces de canon. La garnison ne comptait que huit ou neuf mille hommes.

En 1799, la coalition jugeant nécessaire d'augmenter ses troupes, l'Angleterre prit à sa solde trente mille Russes, que l'empereur Paul lui vendit. Cette armée était destinée à agir en Hollande de concert avec un corps anglais de quinze mille hommes. Qu'on remarque bien que les Russes étaient toujours coalisés, jamais seuls.

La guerre recommença avec fureur en Italie, et la bataille de Novi donna un nouveau lustre aux armes moscovites. Ici encore nous voyons les alliés opposer aux républicains des forces bien supérieures en nombre, car les Austro-Russes comptaient soixante-dix mille combattants, tandis que les Français n'en pouvaient mettre en ligne que quarante-cinq mille. Encore une bonne partie de ces quarante-cinq mille soldats était-elle composée de conscrits. Malgré cette disproportion et la mort du général en chef Joubert dès le commencement de l'action [1], les Français se couvrirent de gloire en résistant aux attaques multipliées de leurs ennemis, et la victoire paraissait se décider en leur faveur, quand le général autrichien Mélas, à la tête d'une division de troupes fraîches, fit une manœuvre hardie sur le flanc droit de l'armée républicaine et changea la face des choses. Ce fut à ce général et aux soldats autrichiens que Souworoff dut le triomphe dont on lui a fait honneur. Les alliés, dans leurs rapports, avouèrent une perte de deux mille prisonniers, sept mille blessés et dix mille tués, chiffres qui sont évidemment au-dessous de la vérité. Souworoff, qui avait pris part à tant de luttes meurtrières, qui avait dirigé l'horrible massacre d'Ismaïl, et celui du faubourg de Praga à Varsovie, Souworoff confessa qu'il n'avait jamais vu de combat aussi sanglant. Mélas écrivit à son gouvernement : « Cette victoire nous a coûté cher! » Ajoutons en passant que, d'après l'ordre exprès du féroce Souworoff, les soldats russes se comportèrent avec une affreuse barbarie. « Point de quartier! » avait dit le Tatar qui les commandait, et ils se conformèrent à cette injonction avec d'autant plus d'empressement que leurs bataillons avaient été ravagés par la mitraille des Français.

Ainsi donc, dans les deux grandes batailles qui donnèrent la victoire à la coalition, les Russes avaient été efficacement assistés par les Autrichiens ; dans la seconde, ce fut un général autrichien qui décida le résultat de la journée.

[1] Il est vrai qu'il fut remplacé par Moreau ; mais celui-ci n'avait pas conçu le plan de la bataille, et n'avait pu, en conséquence, connaître les desseins du malheureux Joubert.

Il importe, d'ailleurs, de ne pas oublier que cette guerre était conduite en France par le gouvernement le plus incapable, le plus faible et le plus impuissant, par le Directoire. Cette considération est très-grave en pareille matière, et quand il s'agit de délivrer ou de refuser un certificat de gloire militaire aux Russes.

Mais achevons notre examen historique :

Nous voici arrivés à la mémorable bataille de Zurich. Ce fut pour les Français, sous les ordres de Masséna, un triomphe complet sous tous les rapports. Des bataillons russes presque tout entiers furent anéantis, et la cavalerie du général Klein en poursuivit les débris jusque dans les faubourgs de Zurich. La prise de la ville acheva la ruine et la dispersion du corps d'armée moscovite. Tous les magasins, les blessés, le grand parc d'artillerie et jusqu'aux femmes qui avaient suivi l'armée du prince Korsakoff, tombèrent au pouvoir des républicains, ainsi que le reste de l'artillerie et des munitions. La caisse militaire russe fut prise. Tous les Français faits prisonniers dans les dernières affaires furent rendus à la liberté. Le résultat de la victoire fut de délivrer la France du danger de l'invasion qui la menaçait et de décider les armées ennemies, dispersées dans la Suisse, à s'éloigner de nos frontières. En un mot, ce fut une de ces journées décisives qui font l'éternel honneur des hommes qui en ont assuré le succès, et abattent l'ennemi le plus fier de ses précédents avantages.

On voudra bien observer qu'à Zurich les Russes *combattirent seuls*.

Peu après, trois bataillons français, formant un total de douze à treize cents hommes, commandés par l'intrépide général Molitor, continrent dans le Klon-Thal, durant une journée presque tout entière, une masse de quinze mille Russes, sous les ordres de Souworoff lui-même. Cette poignée de braves put évacuer sa position dans le meilleur ordre ; et le héros de la Trebbia dévora l'humiliation d'avoir vu son projet de jonction avec le corps d'armée autrichien déjoué par douze cents Français déterminés à mourir ou à arrêter l'ennemi.

Le même général français renouvela, quelques jours plus tard, cette prouesse digne d'admiration. Avec sa petite troupe, renforcée d'un seul bataillon, il défendit avec tant d'opiniâtreté un défilé dans lequel les Russes s'étaient engagés, que Souworoff fut obligé de reculer avec une perte considérable. En somme, dans l'espace de sept jours, Molitor battit deux corps autrichiens et arrêta une masse de quinze mille Russes. Souworoff se décida à battre en retraite, et sa fuite fut tellement précipitée, qu'il abandonna ses blessés ainsi que la plus grande partie de son artillerie et de ses bagages. Les Russes étaient complétement désorganisés, et,

telle était leur terreur, que les soldats n'osaient ni s'arrêter, ni aller à la maraude pour se procurer les vivres dont ils manquaient. Cette retraite fut, à plusieurs reprises, inquiétée par les Français, qui menèrent les Russes tambour battant, les harcelant sans cesse, leur enlevant leur artillerie en détail, et leur faisant des prisonniers.

Ce fut dans cette sanglante campagne de quinze jours que l'on put juger du mérite des deux armées ennemies et de leurs chefs; car il fallut y déployer une habileté et une bravoure qui n'admettaient ni les éventualités du hasard, ni les chances du sort. Sur un espace de trente lieues de longueur et de vingt de largeur, il n'y eut pas une vallée, pas un point de communication, pas un défilé, qui ne fût occupé, attaqué et disputé avec un acharnement qui tournait à la fureur. Ces combats partiels reçurent, comme l'action principale dont nous avons parlé, le nom générique de *bataille de Zurich*. Le résultat définitif, si glorieux pour les soldats de la république, dissipa le prestige dont quelques succès passagers avaient entouré les troupes russes et leur généralissime. Pendant ces quinze jours, trois corps d'armée avaient été complétement défaits par les Français; ils avaient perdu ensemble dix mille hommes, tant tués que blessés, quinze à vingt mille prisonniers, cent pièces d'artillerie, quinze drapeaux, la plus grande partie de leurs bagages et une immense quantité de mulets et de chevaux. Quant à l'armée française, elle ne perdit en tout que six à huit mille hommes, tués, blessés ou prisonniers [1].

Osera-t-on comparer ces résultats aux victoires obtenues par les Russes, sur la Trebbia et à Novi, grâce à la supériorité du nombre et à la coopération des Autrichiens, victoires qui, d'ailleurs, n'eurent rien de décisif?

A partir de ces défaites, quel fut le rôle des Russes dans nos guerres continentales? Nous allons le rappeler en peu de mots, l'histoire toujours à la main.

En 1805, une division russe, appuyée par les Autrichiens, est battue par les Français sur les rives de la Traun. Le 3 novembre de la même année, nouvel échec, mais plus sérieux encore, à Amstetten. Les Austro-Russes, commandés par Koutousoff, sont obligés de continuer leur retraite, en laissant à l'ennemi nombre de prisonniers. Le 11 du même mois, à Dierrnstein, quatre mille six cents Français commandés par le maréchal Mortier, mettent en fuite, après un carnage horrible, un corps de trente mille

[1] Consulter pour tous ces événements militaires les *Victoires et conquêtes*, tom. X et XI, le *Dictionnaire des siéges et batailles*, l'*Histoire de la révolution française*, par M. Thiers, les journaux du temps, etc., etc.

Moscovites. Les Français manquaient pourtant de munitions et n'avaient plus que six boulets à lancer. Ils étaient, en outre, dans la position la plus critique. Il faut lire dans les ouvrages spéciaux le récit de cet exploit vraiment merveilleux, et qui égale ce que les fastes de la guerre offrent de plus extraordinaire.—Le 15, les Russes, toujours vigoureusement poursuivis par le général français, demandent à capituler. Le projet de capitulation accepté par Murat, ayant été désapprouvé par Napoléon, les troupes de Koutousoff se font encore battre devant Hollabrunn et se laissent enlever dix-huit cents prisonniers, douze canons et un grand nombre de voitures de bagage. Ce combat fut marqué par un incident que nous raconterons pour l'édification de nos lecteurs: La division Vandamme s'avançait pour appuyer nos grenadiers ; les officiers d'un corps russe qui se voyait sur le point d'être enveloppé crièrent tout à coup: « Ne tirez pas, nous sommes Français. » Nos soldats, craignant de tuer des camarades, s'abstinrent de tirer, en avançant toujours ; mais, parvenus à une demi-portée de fusil, ils reçurent une décharge épouvantable. Il va sans dire que les Russes furent cruellement punis de cette ignoble supercherie.

Enfin, voici l'armée coalisée en présence des Français dans les champs d'Austerlitz. Elle a une très-grande supériorité numérique. Elle est commandée par les plus habiles généraux ; on distingue dans ses rangs le grand-duc Constantin, et elle est encouragée par la présence de l'empereur Alexandre. Elle compte sur la victoire, que lui assure l'avantage des gros bataillons. Napoléon, pour s'assurer du nombre et des projets de l'ennemi, envoie le général Savary au quartier général des souverains alliés, sous le prétexte de complimenter l'autocrate. A son retour, le général français rapporte que les Russes sont pleins de confiance; les aides de camp d'Alexandre parlent avec une jactance et une assurance extraordinaires. A les en croire, les Autrichiens ont été toujours battus par leur propre faute et par suite de l'incapacité de leurs généraux ; mais les Russes vont changer la face des choses. Rien ne résistera au courage et à l'ardeur de leurs troupes. Les Français sont décidément perdus, et Napoléon n'a plus qu'à rendre son épée et à préparer son acte d'abdication. L'empereur sourit. Pour cacher ses desseins, il fait demander une entrevue à Alexandre, qui a l'impertinence d'envoyer au-devant de lui son aide de camp, le prince Dolgorouki. Ce jeune favori du tzar traite Napoléon du haut de sa grandeur ; il lui parle avec cette impudence de grand seigneur, qui n'est le plus souvent que ridicule. Il le somme, du ton le plus grotesquement matamore, de céder la Belgique, de déposer la couronne de fer, etc., etc. L'empereur sourit encore, et laisse partir l'insolent envoyé, persuadé que l'armée française est démoralisée et déposera les armes

dans quelques heures. L'aide de camp raconte ce qu'il a vu ou cru voir. Son récit confirme les folles espérances de ses camarades. Vainement les généraux autrichiens cherchent à tempérer l'imprudent enthousiasme de leurs alliés; leurs observations sont reçues avec dédain, presque avec mépris. Les phalanges moscovites, sûres d'elles-mêmes, rejettent tout conseil, toute remontrance. Elles n'auront qu'à se montrer pour faire disparaître cette poignée d'ennemis, déjà à moitié vaincus par la peur.

Hélas! quel lendemain! — Dix-huit mille Russes et six cents Autrichiens tués par le feu ou noyés, trente mille blessés ou prisonniers, et, parmi ces derniers, quinze généraux et quatre ou cinq cents officiers moscovites de tout grade; quarante-cinq drapeaux, presque tous les étendards de la garde impériale, cent vingt pièces de canon, perdus par les Russes; en un mot, une défaite complète, décisive, écrasante, et qui avait mis dans tout son jour la phénoménale incapacité de Koutousoff et de ses collègues : tels furent, on le sait, les résultats de cette journée fameuse. Et cependant l'armée coalisée comptait cent mille hommes, l'armée française soixante-dix mille seulement! et de ces soixante-dix mille Français, il y en eut vingt mille composant la garde impériale, qui restèrent en réserve et ne brûlèrent pas une seule cartouche durant toute la bataille! Ainsi, les Russes et les Autrichiens furent juste en nombre double. Napoléon put, dans son ordre du jour du 3 décembre, dire avec raison : « Cette infanterie, tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc. » L'empereur Alexandre put dire aussi au général Savary : « Dites à votre maître qu'il faut à mon armée cent ans pour égaler la sienne. »

Les débris de l'armée russe, entièrement cernés, ne durent la vie qu'à la générosité de Napoléon.

En 1807, l'empereur Alexandre, poussé et soudoyé par l'Angleterre, veut essayer d'une nouvelle coalition. Avant d'ouvrir la campagne en Allemagne, il ordonne à ses troupes de commencer les hostilités contre nous en Dalmatie. Les Russes se font encore battre à Castel-Nuovo par le général Marmont. Rappellerons-nous les différents combats qui précédèrent la journée d'Eylau, combats qui donnèrent de nouvelles preuves de la faiblesse des Moscovites sous tous les rapports? Dirons-nous qu'à la grande bataille dont nous venons de citer le nom, la moitié de l'armée française resta l'arme au bras, et qu'il suffit de l'autre moitié pour anéantir une nouvelle armée russe? A Friedland, la victoire fut encore plus brillante, et les résultats en furent immenses. Ici encore, la garde impériale à pied et à cheval, à l'exception de deux divisions, ne fut pas enga-

gée, quoique l'ennemi fût supérieur en nombre, et eût surtout une magnifique cavalerie.

Transportons-nous, sans transition, sur un autre terrain, et à cinq ans de là. Voici les Russes chez eux, appelés à défendre leur propre territoire, leurs biens, leurs familles, leur indépendance nationale. Voyons quelle sera, dans des circonstances aussi solennelles, la conduite de ces guerriers fameux. Nous ne voulons pas entrer dans les détails; nous rappellerons seulement quelques faits décisifs et quelques dates.

Un mois de campagne suffit à Napoléon pour conquérir la Lithuanie. Les Russes, partout vaincus, partout humiliés, étaient rejetés au delà de la Dwina, d'une part, au delà du Dnieper, de l'autre. Le général Bagration, entre autres, avait vu son corps d'armée maintes fois compromis de la manière la plus grave. L'armée moscovite battait en retraite sur tous les points.

Les 16, 17 et 18 août 1812, tandis que le centre de l'armée française s'emparait de Smolensk, Oudinot battait les Russes à Polosk. Mais ce n'étaient là que les préludes d'un triomphe plus éclatant. A la bataille de la Moscowa, les Russes, encore commandés par Koutousoff, rappelé tout exprès de Turquie pour remplacer Barclay de Tolly, éprouvent la défaite la plus sanglante qu'ils eussent subie jusqu'à ce jour. Cependant ils avaient eu pour eux tous les avantages que peut désirer une armée au moment de la lutte. Retranchés derrière une rivière, défendus par de nombreuses redoutes, pourvus de tout ce qui était nécessaire à leur subsistance, entourés de leurs compatriotes qui les encourageaient et leur prêtaient un appui efficace, chargés de défendre la capitale de leur pays, et animés par le sentiment du patriotisme, les soldats de Koutousoff jouissaient de tous les genres de supériorité qui d'ordinaire assurent la victoire. L'armée française, au contraire, était affaiblie par deux mois d'une marche extrêmement pénible, au milieu d'un pays totalement ruiné; elle manquait de vivres et de fourrage; elle était déjà affamée, intimidée par les obstacles de toute nature qu'elle rencontrait à chaque pas, découragée par l'incertitude de l'issue de cette gigantesque entreprise. Tout se réunissait donc pour promettre le succès aux Russes, et s'il leur échappa, c'est que leur infériorité en courage et en habileté était immense. Ceci est incontestable.

Les autorités de la ville de Moscou avaient intérêt à donner le change à la population. Elles annoncèrent que les Français avaient été vaincus dans les champs de Borodino, et des réjouissances publiques célébrèrent ce jour trois fois heureux. Pourtant, les habitants de la capitale furent bien obligés d'ouvrir les yeux, quand ils apprirent que ces prétendus

vaincus s'avançaient menaçants vers leur ville, chassant devant eux ces redoutables triomphateurs de la Moscowa. Que firent alors les Russes? Au lieu de défendre leurs foyers comme les Espagnols à Saragosse, ils recoururent à un acte d'inutile vandalisme; nous disons inutile, parce que, s'ils avaient eu le courage de combattre une dernière fois, les Français ne seraient entrés dans les murs de Moscou qu'avec des pertes considérables, et auraient été infailliblement contraints à la retraite. L'incendie, le brigandage et la destruction firent ce que la valeur des Moscovites n'avait pu faire. Alors, mais alors seulement, commença la longue défaite des Français. Le monde entier sait par quels terribles ennemis nos malheureux soldats furent abattus. Trente degrés de froid, le désert, la misère et la faim, donnèrent la victoire à l'empereur Alexandre. Les Russes se vantent pourtant d'avoir chassé les Français de leur empire. Ce mensonge est d'autant plus étrange, qu'en aucune circonstance ils ne se montrèrent plus maladroits, plus dépourvus d'esprit militaire que dans cette retraite, où les éléments conjurés leur livraient une proie si facile. Quelques preuves historiques sont ici nécessaires.

A Malo-Iaroslawitz, les Moscovites fournirent au prince Eugène l'occasion de se couvrir de gloire en remportant une victoire brillante, chèrement achetée, il est vrai, mais bien plus désastreuse pour l'ennemi. A Krasnoï, l'armée russe, forte de cent dix mille hommes, avec une cavalerie et une artillerie formidables, laissa, par une inexplicable aberration, l'armée française défiler, pendant vingt-quatre heures, devant son front. Un coup vigoureux eût, à coup sûr, terminé la guerre et détruit complétement les forces de Napoléon. Les généraux russes ne le comprirent pas, ils n'attaquèrent que l'arrière-garde, et ne purent, avec toutes leurs troupes réunies, empêcher le maréchal Ney de ramener les glorieux restes de son corps d'armée, échappés, par un miracle de bravoure, à une destruction qui semblait certaine. En pleine retraite, les Français, démoralisés par les privations et la souffrance, mourant de faim, épuisés de fatigue, à moitié gelés, couverts de plaies sanglantes, sans vêtements et sans chaussures, et, qui pis est, entièrement privés d'artillerie et de cavalerie, se retournaient presque à chaque pas pour combattre, et mettaient en fuite les bataillons russes et les hordes cosaques. Vingt fois les débris de l'armée française auraient pu être définitivement anéantis, mais grâce à l'impéritie des généraux ennemis, ils parvenaient toujours à se tirer d'affaire. Au passage de la Bérésina, une ligne de rivière de trente milles au moins n'était gardée que par quatre-vingt mille hommes sous le commandement de Tchitchagoff; celui-ci n'opposa son corps d'armée à Napoléon qu'en désobéissant aux ordres qu'il avait reçus de marcher sur

Ingumen ; il n'arriva un seul soldat de la grande armée moscovite que deux jours après le passage ; quant à Tchitchagoff, il eut la maladresse de se laisser prendre six mille hommes et plusieurs pièces de canon, par un ennemi en pleine déroute ! Lorsqu'on songe que si les généraux d'Alexandre eussent tant soit peu compris les avantages de leur position, et possédé la plus vulgaire intelligence des ressources de la guerre, il ne se fût pas échappé un seul homme des troupes françaises, on reste confondu d'une si éclatante incapacité.

Que les Russes se glorifient donc d'avoir expulsé les Français de leur territoire en 1812 ; il y a vraiment de quoi être fier ! Être mené tambour battant depuis la Pologne jusqu'à Moscou ; ne sauver cette capitale que par un acte de lâcheté, étrangement transformé en action héroïque ; n'avoir plus à poursuivre que des adversaires à moitié anéantis par tous les fléaux qui peuvent affaiblir une armée ; malgré cela, se faire battre encore, commettre fautes sur fautes, bévues sur bévues, jusqu'à laisser échapper la plus merveilleuse occasion d'exterminer cet ennemi, déjà si malade : voilà, certes, des titres de gloire de nature à rehausser singulièrement le mérite des troupes russes [1] !

Nous conseillons aussi aux Russes de mettre au nombre de leurs titres à l'estime des militaires des deux mondes, la défaite de Wittgenstein à Lutzen, et l'inexplicable conduite de Koutousoff à Bunzlau. Nous n'avons pas parlé de la déroute des Russes coalisés avec les Anglais, à la bataille de Bergen en Hollande, le 19 septembre 1799 ; nous ne dirons rien, non plus, de la campagne de France, où les troupes du tzar ne cessèrent de se montrer ce qu'elles avaient toujours été.

Dira-t-on que les Russes, pendant leurs guerres contre la France, étaient en présence des premiers généraux du monde, et qu'ils ont pu être battus sans qu'on puisse en conclure rien de fâcheux contre eux ? Mais qu'on voie ce qu'ils ont fait à d'autres époques et contre d'autres adversaires. En 1828, par exemple, ils avaient à combattre les Turcs, les Turcs dont une longue expérience leur avait fait connaître la tactique ; les Turcs, dégénérés, affaiblis, privés de capitaines éminents, toujours arriérés en matière de science stratégique, abrités par des places fortes mal construites et peu redoutables. Avec un pareil ennemi, les Russes devaient avoir beau jeu. Qu'arriva-t-il pourtant ? Qu'ils se montrèrent partout d'une faiblesse, d'une indécision, d'une maladresse incroyables ; qu'ils

[1] Consulter, pour les faits relatifs à la campagne de 1812, l'histoire de cette campagne par Chambray, le *Tableau de la campagne de Moscou*, par René Bourgeois, le *Tableau de la puissance militaire et politique de la Russie en 1817*, par sir Robert Wilson, l'*Histoire de la destruction de Moscou*, par de B........ch, ancien officier au service de la Russie, etc.

ne triomphèrent de la résistance des Ottomans qu'au prix des plus pénibles efforts ; qu'ils ne remportèrent aucune victoire signalée, et qu'à la fin de la guerre, l'énormité de leurs pertes en hommes et en chevaux compensait, et au delà, les avantages qu'ils avaient finalement obtenus.

Nous les voyons s'efforcer vainement, pendant plusieurs semaines, de réduire la place de Braïlow, petite ville assez mal fortifiée. Le grand-duc Michel, qui commandait le siége en personne, a beau faire, les Russes sont obligés de consentir à une capitulation, et laissent la garnison sortir avec armes et bagages pour aller renforcer celle de Silistrie. A Boulanlouk, l'empereur Nicolas ne peut réussir qu'à repousser les Turcs à la circonvallation de leur camp, et là, ses troupes n'osent attaquer l'ennemi. A Silistrie, les Russes sont réduits à lever le siége, et à le recommencer avec quarante-cinq mille hommes. A Varna, après un siége inutile de neuf semaines, ils ne prennent possession de la place que grâce à la trahison de Joussouf, son commandant. A Devra et à Koslugi, le grand vizir les attaque avec succès. A Tchornau, à Schoumla, les soldats du tzar repoussent les Turcs sans les vaincre, et en perdant eux-mêmes beaucoup de monde. Les pertes énormes de l'armée impériale devant les forteresses ottomanes sont d'autant plus extraordinaires, que, de l'avœu du général Valentini lui-même, les villes turques sont très-mal fortifiées[1]. C'est l'opinion bien positive des étrangers qui ont suivi cette guerre, que si les Russes avaient eu à combattre un ennemi tant soit peu moins ignorant et apathique, le résultat de la lutte eût été tout différent. Si le grand vizir, fidèle au système des Turcs de ne s'occuper jamais que d'une chose à la fois, ne se fût pas évertué à assiéger Pravadi, en laissant à Diebitch la liberté de ses mouvements, les Russes n'auraient pu franchir le Balkan. Quant à Silistrie, cette place capitula, par suite du manque de poudre, qui lui ôtait la possibilité de soutenir un assaut, et quelque peu aussi grâce à l'or que les assiégeants avaient à propos répandu dans la ville.

En résumé, dans ces deux campagnes de 1828 et de 1829, rien de glorieux pour les Russes ne compensa leurs pertes, dont le chiffre total fut effrayant. Des chefs plus habiles auraient assuré les approvisionnements, diminué les chances de mortalité, attaqué vigoureusement et enlevé en peu de temps les places fortes ennemies, poussé les Turcs sans relâche, et brusqué le dénoûment. Les Russes firent tout le contraire. Ils conduisirent leurs opérations avec lenteur et indécision, manquèrent partout et toujours de prévoyancé, et ne donnèrent nulle part des preuves de cette supériorité qui distingue les nations vraiment belliqueuses, supériorité si

[1] Valentin, p. 63.

facile cependant en face d'adversaires tels que les Turcs de ce siècle. Certes, quand on considère les rapides et brillants succès des Egyptiens contre les Ottomans, en 1832 et 1840; quand on se rappelle la façon cavalière dont Ibrahim-Pacha traita les troupes du sultan dans les défilés et dans les plaines de la Syrie, on ne peut s'empêcher de convenir que le parallèle est peu flatteur pour les Russes!

Jetons maintenant un coup d'œil sur la guerre de Pologne.

Les Russes entrèrent en campagne avec cent vingt mille hommes. Leur armée était parfaitement organisée, abondamment pourvue de munitions et du matériel nécessaire. Elle comptait trois cent quatre-vingt-seize pièces de canon. Les Polonais n'avaient que cinquante-huit mille cinq cent vingt hommes, et encore fallait-il déduire de l'armée principale dix mille hommes pour les garnisons de certaines places fortes, deux mille cinq cents composant le corps détaché sous le commandement du général Dwernicki, quinze cents formant le corps de Sierawski, et cinq cents cavaliers, encore dans le palatinat de Sandomir. Restait donc seulement quarante-quatre mille vingt hommes pour combattre les cent vingt mille soldats qui s'avançaient en masse contre les insurgés. Sur ces quarante-quatre mille hommes, on n'en comptait que trente mille de troupes exercées. Il faut considérer, en outre, et ceci est très-important, que, grâce à l'incurie du dictateur Chlopicki, rien en Pologne n'était prêt pour la guerre, qu'il n'y avait pas de munitions suffisantes, que les arsenaux étaient dégarnis, les fonderies et les manufactures d'armes inactives, les places fortes en mauvais état, le service administratif mal organisé, les différents corps de l'armée mal répartis, mal approvisionnés. Ainsi les Russes avaient tous les avantages possibles, et notamment celui du nombre.

Ceci posé, résumons les principaux événements de cette guerre.

Au combat de Dobré, les Polonais eurent affaire à des forces triples des leurs; cependant on se battit toute la journée, et les Russes se retirèrent sans avoir gagné un pouce de terrain. Ce fait d'armes servit de marche-pied au général Skrzynecki pour arriver, un peu plus tard, au grade de généralissime. A Wawer, soixante-dix mille Russes ne purent vaincre quarante-cinq mille Polonais. On combattit deux jours avec acharnement, et les deux armées conservèrent leurs positions. En pareil cas, le plus faible des deux champions peut hautement revendiquer la victoire.

A la bataille de Grochow, quarante-cinq mille Polonais combattirent cent mille Moscovites. Bien que les insurgés aient dû repasser la Vistule, on peut dire que le succès de la journée fut pour eux, car toutes les

troupes russes y furent engagées, y compris les quinze mille grenadiers de Schakoffskoï, qui rejoignirent pendant l'action, tandis que deux divisions polonaises prirent seules part à la lutte. Un magnifique régiment de cuirassiers russes, appelé *les invincibles*, fut complétement anéanti. Le maréchal Diebitch laissa les Polonais détruire en détail son avant-garde.

Le général Dwernicki, avec deux mille huit cents hommes, défait la division Geismar, forte de quatre mille huit cent quatre-vingt chevaux et accompagnée de vingt-quatre pièces d'artillerie. Le résultat de ce combat, livré à Stoczek, fut la prise de onze canons et quatre cents prisonniers.

Deux escadrons de dragons moscovites faisant partie de la division Kreutz, sont faits en totalité prisonniers à Puławy par une poignée d'insurgés commandés par le brave colonel Lagowsky.

Au début de la seconde campagne, à la fin de mars 1831, les Polonais avaient soixante-trois mille hommes, mais les Russes avaient aussi reçu des renforts. Ceux-ci furent battus à Wawer. A la bataille de Dembé, leur déroute fut telle, que des villageois même ramassaient et amenaient des prisonniers par bandes nombreuses. « On vit, le lendemain de la victoire, le spectacle extraordinaire de deux paysans, sans armes, conduisant au quartier général douze soldats russes, que, pour ne pas se charger de leurs fusils, ils n'avaient pas pris la peine de désarmer [1]. » Poursuivis par le général Lubienski, les vaincus déposèrent les armes et accrurent jusqu'à douze mille le nombre des prisonniers.

A Iganié, autre victoire éclatante des Polonais, commandés par le général Prondzynski, sur les troupes du tzar, malgré la grande supériorité numérique de ces dernières. La lutte dura sept heures, et les vingt mille Russes qui combattaient dix mille Polonais, durent chercher leur salut dans la fuite, après avoir laissé nombre de morts et de blessés sur le champ de bataille. « On vit dans cette circonstance, dit le général Soltyk [2], quel profond découragement nos succès avaient porté dans l'armée russe. La plus vieille infanterie du corps de Pahlen, qui venait de renforcer Rosen, tint à peine devant nos bataillons ; elle lâcha pied à l'approche de nos colonnes. On vit ces vétérans arracher avec dédain les aigles qui ornaient leurs shakos, et les fouler aux pieds, manifestant un mécontentement extrême contre leurs chefs et une sorte de joie de se voir affranchis

[1] Roman Soltyk, *la Pologne, Précis historique, politique et militaire de sa révolution*, tome II, page 46.

[2] Tome II, page 59.

d'un service où les officiers, si durs pour la discipline, ne donnent pourtant pas toujours l'exemple du dévouement. »

A Boremel, trente mille Russes ne peuvent vaincre cinq mille Polonais, commandés par Dwernicki. Ils leur laissent même des prisonniers et des canons.

Nous laissons de côté les engagements sans importance dans lesquels les Russes eurent si souvent le dessous. Nous ne mentionnons que les affaires principales. Nous arrivons donc, de plein saut, à la sanglante bataille d'Ostrolenka. Ici encore, les Russes donnèrent des preuves d'une déplorable infériorité, car ils étaient soixante mille contre trente-cinq mille Polonais, et cependant le succès fut douteux, et les troupes de l'autocrate n'osèrent point troubler les Polonais dans leur retraite. — A la bataille de Varsovie, les Russes n'étaient pas moins de quatre-vingt-dix mille avec trois cents pièces de canon, tandis que les Polonais n'avaient que vingt mille combattants et cinquante bouches à feu.

En résumé, si l'on considère impartialement les événements de cette guerre, si l'on récapitule les triomphes multipliés des insurgés sur un ennemi infiniment supérieur en nombre, beaucoup mieux armé et organisé, on restera parfaitement convaincu que, si la révolution polonaise eût été dirigée par des mains plus fermes, elle eût abattu ses ennemis. Mais l'on sait ce qui advint et comment périt le grand œuvre de la liberté polonaise. La coupable faiblesse des chefs du gouvernement, la divergence de leurs vues, le manque de but bien précis, la discorde, l'anarchie, le découragement, la trahison, conspirèrent contre l'indépendance de ce peuple héroïque, et furent les plus puissants auxiliaires de ses oppresseurs. Union et force, telle doit être la devise de toutes les révolutions. C'est pour l'avoir oublié que les Polonais succombèrent. Ce fut presque un suicide, et les Russes ont une très-modique part à revendiquer dans ce dénoûment inattendu.

L'exploration d'un nouveau théâtre de guerre va nous fournir un argument non moins décisif à l'appui de notre assertion sur l'infériorité militaire des Russes. Nous voulons parler du Caucase où, depuis si longtemps, une population belliqueuse tient en échec et décime les armées de l'autocrate.

Nous ne remonterons pas à la guerre de 1828 contre la Turquie, guerre qui n'ensanglanta pas seulement l'Europe, mais encore une partie du Caucase. On sait que, malgré les succès définitifs obtenus par le général Paskewitch, plus d'un revers humilia les armes moscovites, entre autres la déroute du général Burtsoff devant Khart, la désastreuse expédition du général-major Sacken contre Akhmed-Bek et les Adjars, et la défaite



COSTUMES DES MONTAGNARDS CIRCASSIENS.

Publié par Pagnerre, éditeur

lités et aux habitants, poursuivent leurs erremens et s'en tiennent à leur

du major Hesse sous les murs de Tsikhedjiri. Nous nous bornerons à parler de la lutte que soutiennent depuis longues années contre les Russes les habitants du Daghestan et de la Circassie.

La Russie semble avoir été destinée à réaliser la fable de Prométhée, qui subit ses longues tortures sur un des sommets du Caucase. Dans le même pays, dans les mêmes montagnes aux gorges profondes, cette puissance se débat contre un ennemi invincible, qui la brave impunément, répand à flots le sang de ses défenseurs, épuise ses ressources et humilie incessamment son orgueil. Nul ne peut prévoir la fin de ce supplice, à moins que la Russie ne se résigne à abandonner la partie, et à s'avouer vaincue à la face du monde entier.

Les Russes font des efforts prodigieux et continuels pour soumettre à leur domination les provinces caucasiennes encore indépendantes, et toujours ces efforts restent inutiles, grâce à l'incapacité des chefs de l'armée autant qu'au courage de l'ennemi. Depuis quinze ans, les maîtres de la Géorgie n'ont pas fait un pas dans ces provinces insoumises. Ce qu'ils gagnent d'un côté, ils le perdent de l'autre. Chaque victoire est aussitôt payée d'une déroute, et, en résultat, la position des Russes est pire qu'elle n'était il y a dix ans, car leurs défaites les ont discrédités aux yeux de leurs adversaires, et ont jeté le découragement dans leurs propres rangs.

Ils se sont trouvés en présence d'une population guerrière et qui joint à une rare énergie toutes les qualités morales et physiques des habitants des montagnes. Pour combattre avec succès de pareils antagonistes, il fallait adopter un système de guerre conforme aux exigences de ce nouveau champ de bataille et aux habitudes de l'ennemi ; il fallait déployer une intelligence, une activité et une bravoure peu communes. Les Russes ont été au-dessous de leur tâche. C'est tout au plus même s'ils l'ont comprise.

Etablir des forts sur la lisière et dans l'intérieur du pays ennemi, faire de temps en temps des expéditions qui, lorsqu'elles n'amènent pas de sanglants échecs, ne produisent que des triomphes incomplets et inutiles, tel a été jusqu'à présent le système des chefs moscovites dans le Caucase. Le soldat russe, lourd, maladroit, paresseux, mal dirigé, mal nourri, mal garanti contre les atteintes d'un climat essentiellement variable, est impropre à cette lutte, où il ne trouve pour adversaires que des bandes indisciplinées, alertes, intrépides jusqu'à la plus folle témérité, insaisissables par leur agilité, quoique partout et toujours présentes. Les chefs, au lieu de chercher un nouveau mode de guerre mieux adapté aux localités et aux habitants, poursuivent leurs erremens et s'en tiennent à leur

ancienne routine, dont ils devraient, cependant, avoir reconnu l'inefficacité.

Il y a deux ans, le grand-duc Michel, émerveillé des succès des troupes françaises en Algérie, et désireux de connaître le nouveau système d'attaque imaginé par le maréchal Bugeaud, écrivit à un officier supérieur de notre armée, qu'il avait connu en Russie, pour le prier de venir le voir à Bade où il se trouvait alors. Quoique l'officier en question fût en ce moment à Genève, il ne se rendit pas à l'invitation du prince, qui dut se passer de leçons sur notre nouvelle stratégie africaine. Ce fait montre combien les Russes se sentent incapables de trouver par eux-mêmes les moyens de réduire les peuples qu'ils combattent.

Les plus redoutables ennemis des Russes dans le Caucase sont les Lesghins, les Koumouiks et les Tchetchens. Les Circassiens ou Tcherkesses sont plus célèbres. On les trouve dans la région montagneuse et froide qui s'étend le long de la mer Noire depuis Anapa jusqu'à Soukoum-Kaleh. Ils habitent donc le revers occidental du Caucase, ainsi que la partie orientale, qui constitue le bassin du Kouban. Les voyageurs nous ont fait connaître et les mœurs originales, et le costume pittoresque[1], et la merveilleuse bravoure de ce peuple si digne d'estime et de sympathie. Quand on songe qu'il n'occupe qu'une petite partie des provinces caucasiennes, et qu'il ne peut opposer à ses agresseurs qu'une poignée de combattants, on ne peut se défendre d'un profond étonnement en voyant l'inutilité des efforts des Russes pour dompter cette nation de héros.

Le Kouban, du côté de la Circassie proprement dite, c'est-à-dire à l'ouest, et le Térek, du côté du pays des Tchetchens et des Koumouiks, c'est-à-dire à l'est, forment la ligne armée des Russes. Cette ligne est défendue par les Cosaques de la mer Noire. Des forts et des postes militaires sont établis de distance en distance. A côté de chaque poste ou corps de garde, on voit une sorte de guérite soutenue par quatre fortes perches. hautes de quarante ou cinquante pieds. Deux soldats occupent jour et nuit ce rustique observatoire, et leur vue plonge dans la steppe qui s'étend le long du fleuve. Dès qu'ils aperçoivent une troupe ennemie, un

[1] Ce costume est aussi simple qu'élégant. Il se compose d'une tunique, ou espèce de redingote, qui dessine la taille, d'un pantalon presque collant, d'un bonnet rond, large et entouré d'une fourrure noire ou blanche, dont les longs poils retombent gracieusement autour de la tête. Des bottines en maroquin rouge ou noir, ornées, pour les chefs, de broderies en or, rehaussent cette mise à la fois élégante et sévère. Une rangée de petits tubes en cuir, propres à recevoir des cartouches, est ajustée sur la tunique, de chaque côté de la poitrine. Ils ont, pour se garantir du froid, un manteau en feutre à longs poils, nommé *bourka*. Une carabine, un pistolet fixé à la ceinture et un long poignard à lame bien trempée composent leur armement. (Voir la gravure.)

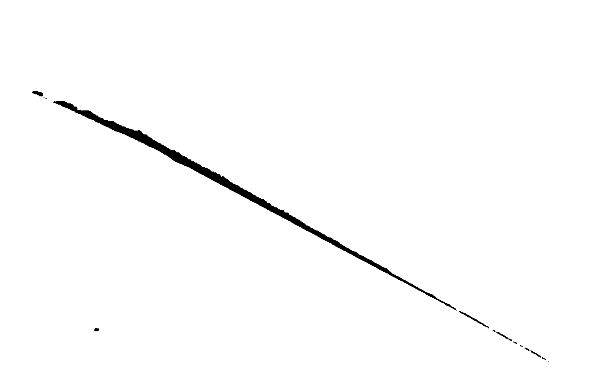


UN CORPS DE GARDE RUSSE SUR LA FRONTIÈRE DE CIRCASSIE.

Publié par Pagnerre, éditeur.

... bâtiments de guerre, voulut effectuer un débarquement dans la baie de Djugbé. A la sommation de se rendre, Mehmet, chef des Tcherkesses, répondit en provoquant les Russes au

[1] Voir la gravure.



UN CORPS DE ...

Publié par Pagnerre, éditeur.

fanal allumé et placé au sommet de la guérite sert de signal aux postes voisins; en même temps, on enflamme une torche de paille enduite de goudron, et en un clin d'œil plusieurs centaines d'hommes sont sur pied et réunis[1]. Ces précautions et l'activité des Cosaques n'empêchent pas les Circassiens de faire d'audacieuses excursions sur le territoire russe, et de venir enlever hommes et bestiaux à la barbe des sentinelles.

Les Russes entourent d'un profond mystère leurs opérations militaires dans le Caucase. Aussi ne peut-on jamais savoir qu'une partie de la vérité sur leurs victoires ou leurs échecs ; mais ce qu'on en sait suffit pour faire apprécier leur situation précaire et humiliante vis-à-vis des populations du Daghestan et de la Circassie.

Les premières années de la guerre qui s'est prolongée et se prolongera sans doute indéfiniment, furent employées par les Russes à tracer quelques routes et à établir des forts sur les points importants. Toutes les fois qu'ils réussirent dans leurs entreprises, ce ne fut qu'au prix des efforts les plus énergiques et des pertes les plus cruelles. Cependant ils avaient la supériorité du nombre, l'avantage de la discipline, de la science et de l'artillerie. Pour ne citer qu'un seul fait, relatif à la période dont nous parlons, nous rappellerons la tentative infructueuse des Moscovites contre Soujouksu. A la fin de 1833, deux corps de trois mille hommes chacun traversèrent le Kouban pour marcher sur ce point, qu'ils avaient ordre d'occuper. L'un d'eux fut surpris de nuit par les Tcherkesses et battit en retraite après une perte assez forte ; attaqué sur les bords du Kouban par un autre parti de Circassiens, il fut rejeté dans le fleuve après un carnage horrible, et la glace s'étant tout à coup rompue, le corps entier fut anéanti. Bon nombre de prisonniers, de canons et de fourgons, tombés entre les mains des montagnards, et l'ajournement forcé de l'entreprise, tels furent les résultats de cette expédition. De nouvelles tentatives avortèrent comme la première, et Soujouksu resta longtemps au pouvoir des Circassiens. Dans une de ces campagnes, un corps russe de quinze ou vingt mille hommes fut cerné et bloqué pendant plusieurs semaines dans une étroite vallée, d'où l'ennemi ne le laissa pas sortir sans l'avoir cruellement décimé.

Mais les huit ou neuf dernières années ont été encore plus fatales aux armées de la Russie. En 1836, un corps russe parti d'Anapa, sur la mer Noire, avec un certain nombre de bâtiments de guerre, voulut effectuer un débarquement dans la baie de Djugbé. A la sommation de se rendre, Mehmet, chef des Tcherkesses, répondit en provoquant les Russes au

[1] Voir la gravure.

combat. A l'abri du feu des vaisseaux, trois mille hommes débarquèrent dans un coin de la baie. Postés dans les bois voisins, les montagnards, au nombre de mille tout au plus, tiraillaient sur l'ennemi qui n'osait avancer et perdait du monde. Enfin, fatigués d'essuyer les attaques meurtrières d'un ennemi invisible, les Russes s'engagèrent dans le bois. Alors les Circassiens feignirent de céder, mais tout à coup revenant sur leurs pas, à un endroit favorable, ils se précipitèrent sur leurs adversaires, les culbutèrent et les obligèrent à chercher un refuge sur leurs bâtiments. C'est dans cette même année 1836 que les Tcherkesses prirent d'assaut le fort de Gaghra, dont la garnison fut en partie passée au fil de l'épée, en partie faite prisonnière. M. Bell, cet armateur du *Vixen*, qui, on se le rappelle, fut capturé par les Russes sur les côtes de Circassie, nous apprend, dans son curieux ouvrage, de quelle manière se termina cette campagne. « Aux environs de Nicolaovski, sur l'Abine, s'ouvre un passage assez difficile, qui conduit à une magnifique vallée, la plus large et la plus étendue qu'on trouve dans ces parages. C'est par cette route que Véliaminoff et son armée revinrent de Doba au Kouban, après avoir essayé inutilement de prendre et de garder Soudjouk-Kaleh. Les Russes y restèrent vingt-quatre jours, et durant ce laps de temps, les combats y furent presque incessants. Véliaminoff, voyant son armée presque désorganisée et les soldats découragés, venait de se décider à repasser promptement le Kouban, pour sauver son artillerie, dût-il y laisser une partie de ses hommes. Les Tcherkesses se montraient en force et menaçaient d'anéantir son arrière-garde, quand il s'avisa d'une ruse qui lui réussit : il fit donner l'assurance aux chefs des différentes tribus que les Anglais étant décidés à intervenir, l'empereur de Russie, son maître, lui avait prescrit de cesser les hostilités. Il attesta même par serment, dit-on, la vérité de ses allégations. Les Tcherkesses, quoique méfiants, crurent à ses paroles. Ils retinrent leurs soldats, prêts à combattre, et l'armée russe fut sauvée. L'année suivante, ils apprirent le cas qu'ils devaient faire des serments du général russe : ils furent attaqués plus vigoureusement que jamais. »

Au mois de mai 1837, nous voyons les Circassiens battre les Russes dans deux occasions importantes. Durant cette même année, l'empereur Nicolas, voulant juger par lui-même la situation des choses et étudier sur les lieux les causes de tant de honteux désastres, fit un voyage dans le Caucase. Il espérait sans doute que rien ne résisterait au prestige de sa personne impériale, et pour se concilier l'esprit des populations indigènes, il ne trouva rien de plus habile que de se présenter à elles la menace à la bouche. Il convoqua les chefs des principales tribus, et leur dit, entre autres choses : « Savez-vous que j'ai assez de poudre pour faire

sauter toutes vos montagnes[1] ? » A cette ridicule forfanterie, les Circassiens répondirent par de nouvelles agressions et de nouveaux triomphes. Pour des gens de cœur c'était la seule réplique possible.

Une escadre russe débarqua, non sans peine, en 1838, huit mille hommes dans la baie de Mamaï. Cent cinquante soldats ou officiers tués, vingt prisonniers, trois pièces de canon prises et enclouées, tel fut le prix auquel les Russes achetèrent l'honneur de mettre pied à terre en présence de leurs infatigables ennemis[2]. Peu après, le général Sass tombe dans une embuscade où il est blessé à la jambe et où se noie une bonne partie des deux mille hommes qu'il commandait. En même temps, un fort situé aux environs d'Anapa se rendait aux Circassiens. Le général Raïefski ne fut pas plus heureux que son collègue le général Sass. Un détachement de son corps d'armée fut battu dans le voisinage du fort d'Abun, et sa retraite ne cessa d'être inquiétée par l'ennemi.

En 1839, prise de six forts par les Tcherkesses. Ces postes étaient occupés par les Russes depuis le traité d'Andrinople[3]. Le général en chef, Sass, conduit les opérations mollement et n'obtient que de futiles résultats. Le général Grabbé marche contre le fameux Chamil, l'héroïque chef des montagnards. Des six mille hommes qu'il avait emmenés, il n'en ramène que trois mille ; cent vingt officiers avaient péri sous le feu de l'ennemi. Bien que ce corps d'armée eût été contraint de battre en retraite, néanmoins, comme l'expédition avait pu s'avancer plus loin dans l'intérieur qu'aucune autre précédente, les Russes proclamèrent qu'ils venaient de remporter un succès éclatant, et le bruit en courut d'un bout de l'empire à l'autre. M. Hommaire de Hell, qui se trouvait justement dans le Caucase au moment où la petite armée du général Grabbé opérait son retour, atteste les faits que nous venons de relater.

En 1840, échecs multipliés essuyés par les Russes. Plusieurs forts, parmi lesquels ceux de Navaguinsky et d'Abinsky, sont assaillis et enlevés par les Circassiens, avec un grand carnage. — Au mois de juillet, le général Golafieff veut réduire à l'obéissance les tribus des Tchetchens. Il se met en campagne avec sept bataillons d'infanterie, quinze cents Cosaques du Don, et vingt pièces d'artillerie. Trois combats successifs affaiblissent considérablement son armée. Celui dont les bords du Valrick sont le théâtre lui fait perdre quatre cents sous-officiers ou sol-

[1] Hommaire de Hell, *Situation des Russes dans le Caucase*, brochure extraite de la *Revue de l'Orient*, p. 20.

[2] Alph. Denis, *Études sur la Circassie. Revue de l'Orient*, juillet 1843, p. 267.

[3] *Les provinces du Caucase sous la domination russe*, par le comte de Suzannet. — *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1841, p. 88.

dats, et vingt-neuf officiers, dont huit appartenant à la garde impériale.

Veut-on prendre une idée de ce qu'il en coûte aux Russes pour avoir à enregistrer quelques succès éphémères? Qu'on lise les détails suivants relatifs à un seul fait, au siége d'Akourjo. Ce village était défendu par Chamil en personne, assisté par une poignée de ses intrépides partisans. Le général Grabbé l'attaqua avec six mille hommes et une nombreuse artillerie. Akourjo n'était protégé que par un misérable mur en terre, mais les assiégés tirèrent un merveilleux parti de la position naturelle de la place, qui s'élève sur un rocher et qu'un ravin profond sépare des montagnes environnantes. Le régiment du colonel Wrangell, qui comptait quinze cents soldats d'élite, s'avança le premier pour tenter l'assaut; aussitôt le feu de l'ennemi foudroya si bien cette avant-garde, que de ces quinze cents hommes il n'en resta plus que cinquante, de l'aveu même du colonel que nous venons de nommer. Le siége, au lieu de se terminer après la première attaque, comme l'avaient espéré les chefs de la petite armée russe, traîna en longueur. Peu à peu les rangs des assaillants s'éclaircirent, si bien qu'il fallut réclamer des renforts. Le corps d'armée, notablement accru, livra un dernier assaut, et se rendit enfin maître de la place, mais avec une perte énorme. La possession d'une pauvre bicoque, impossible à conserver, et qui, en effet, a été rasée, coûta aux Russes quatre ou cinq mille hommes.

Après avoir longtemps hésité à attaquer Chamil dans sa retraite de Tcherkaï, le général Grabbé s'y décida en 1841. Pour venir à bout de six ou huit mille montagnards, il jugea prudent de mettre en ligne vingt mille hommes avec vingt bouches à feu. Cette prévoyance, qui fait peu d'honneur aux soldats russes, eut sa récompense. Tcherkaï fut pris, mais Chamil échappa à ses adversaires. A quelque temps de là, un parti de Tchetchens prenait une sanglante revanche en surprenant les colonies militaires situés sur la route de Wladi-Cawcas à Ékatérinograd, et en massacrant impitoyablement les habitants des villages qu'ils rencontrèrent sur leurs pas.

Durant cette année 1841, les Russes étaient au nombre de cent soixante mille dans le Caucase ; et cependant leurs généraux ne se crurent pas en mesure de rien tenter de sérieux contre les Circassiens ni contre les Tchetchens ! Ces forces imposantes n'amenèrent pas la soumission d'une seule peuplade. Tout au contraire, des tribus qui, jusqu'à ce moment, avaient reconnu la domination moscovite, se révoltèrent. Alors, découragé, ne sachant plus quel parti prendre, le commandant général Golowine s'avisa de mettre à prix la tête de Chamil, triste moyen, et qui montre bien à quelle pitoyable situation les troupes russes, malgré leur

nombre, étaient arrivées. Le fait est que, battus dans plusieurs engagements partiels, et cruellement décimés même dans les combats dont l'issue avait été en leur faveur, les Russes avaient toute espèce de raisons pour désespérer. Entre autres circonstances malheureuses, une armée envoyée contre les Tcherkesses de la mer Noire fut surprise dans une gorge profonde, et laissa sur le champ de bataille sept cents soldats et quarante officiers.

Malgré les menaces du général Golowine, malgré ses grands préparatifs militaires, les montagnards ne s'en montrèrent pas moins audacieux, au commencement de l'année 1842. Chamil était présent partout, et était devenu l'épouvantail des Russes. Il s'empara du colonel Sinaxoroff, commandant du fort d'Akhtsi, dans le Daghestan septentrional; dans une autre affaire, un aide de camp du commandant supérieur de cette province tomba entre ses mains. Chamil poussa la hardiesse jusqu'à écrire au sultan d'Elissoni, tributaire et sujet fidèle de Nicolas, qu'il ne tarderait pas à aller lui demander compte de sa lâcheté [1].

Enregistrons encore un échec de cet infortuné général Grabbé, destiné, à ce qu'il paraît, à être toute sa vie battu et humilié par des barbares sans discipline. Enveloppée par les montagnards, son armée se débanda, et rendit la victoire plus facile aux Tchetchens. Sept cent cinquante hommes, dont quarante-huit officiers, restèrent sur le terrain.

Nous ne pousserons pas plus loin notre récapitulation, très-incomplète à coup sûr, mais suffisante pour le but que nous nous proposons. Nous rappellerons seulement, pour parfaire le tableau, que, dans le mois de mai 1844, les Russes ont encore été battus par Chamil près de Derbend, sur la mer Caspienne. Les montagnards ont pénétré dans la ville et y ont fait un riche butin en vivres et en munitions. Deux mille Moscovites ont péri. La lettre, dont nous extrayons cette nouvelle, ajoutait : « Les Russes ont été défaits de nouveau près de Gratigorsk, dans le haut Caucase et ont perdu beaucoup de monde. L'armée est de cent cinquante mille hommes. Elle est profondément découragée. »

Ce découragement se conçoit, et il existe depuis plusieurs années. En peut-il être autrement? Les Russes ont employé tous les moyens qu'il leur a été donné d'imaginer, pour dompter la résistance de leurs adversaires. Ils ont fait de leur mieux les armes à la main. Voyant que leur courage, que ne secondait pas leur habileté, ne suffisait pas, ils ont recouru à des expédients de toute nature. Ils ont prodigué l'argent jusqu'à offrir cinq francs par jour à tout Circassien qui entrerait dans leurs rangs,

[1] Alph. Denis, article déjà cité.

ou qui reconnaîtrait seulement l'autorité du tzar. Pour priver leurs ennemis de l'abri de leurs bois impénétrables, ils ont détruit par le fer et par l'incendie les magnifiques forêts du Caucase[1]. Ne pouvant réussir à s'emparer des chefs montagnards, ils ont conçu l'absurde et ignoble idée de mettre leur tête à prix. Ce n'est pas tout : ils sont allés jusqu'à faire usage de puériles fantasmagories pour effrayer leurs adversaires. « Je connais, dit M. Hommaire de Hell, un général, d'une bravoure personnelle à toute épreuve, qui s'est avisé de recourir à la physique pour séduire ou épouvanter les montagnards. Reçoit-il des chefs dont la fidélité lui paraît douteuse, c'est une machine électrique qu'il met en jeu ; au moindre contact avec lui, les montagnards subissent de violentes commotions; leur barbe, leurs cheveux se hérissent, et dans le trouble que leur cause cette force mystérieuse, ils laissent parfois échapper un secret important, et se livrent souvent à leur ennemi. » Ce même général se plaisait à faire croire aux Circassiens qu'il avait le moyen d'accomplir des prouesses miraculeuses avec son fusil, grâce à des balles enchantées, comme celles du Freyschutz. Tout cela fait hausser les épaules de pitié. En fait de ressources plus sérieuses, les Russes n'ont pas été moins inventifs : ils ont augmenté dans des proportions considérables leur armée d'occupation; ils se sont décidés à ne plus envoyer dans le Caucase que des soldats ayant au moins dix ans de service; ils ont incorporé dans leurs bataillons quinze ou vingt mille infortunés Polonais, en qui ils avaient sans doute, et avec raison, plus de confiance qu'en leurs troupes nationales. Rien de tout cela n'a été efficace. On peut dire que depuis dix ans ils n'ont pas fait un seul pas vers la pacification de ces contrées. S'ils avancent d'un côté, ils reculent d'un autre. Quand ils élèvent des forts dans l'intérieur du pays, ces postes sont aussitôt cernés par les montagnards, et dès lors ils ne peuvent plus communiquer avec les garnisons voisines que sous la protection d'escortes formidables. Ces forteresses sont, d'ailleurs, par elles-mêmes beaucoup plus nuisibles qu'utiles. Elles ne peuvent être défendues avec succès que par des troupes nombreuses ; et les soldats y périssent par centaines, de misère et de maladie. La seule force qui reste aux Russes, ils la puisent dans la division des tribus caucasiennes. Si toutes les peuplades du Daghestan et de la Circassie étaient unies et se coalisaient dans le but d'une défense commune, nul doute que les troupes de l'autocrate ne fussent obligées d'évacuer le pays. Pour venir à bout de la résistance des montagnards, tout divisés qu'ils sont, il ne faudrait pas moins

[1] Notamment dans les environs de Tiflis. C'est à l'aide du goudron qu'ils ont accompli cet acte d'inutile destruction.

qu'un de ces coups foudroyants et décisifs qui tranchent les questions en apparence les plus insolubles, mais auxquels l'incapacité des chefs de l'armée impériale, et l'absence des vertus vràiment militaires chez les subalternes, rendent les soldats du tzar tout à fait impropres. C'était l'opinion du général Golowine lui-même, du commandant général du Caucase, qu'on ne parviendrait à pacifier la Circassie et le Daghestan qu'après avoir détruit toute la population existante. Sans nous prononcer sur cette manière quelque peu brutale de résoudre le problème, nous dirons que les Russes sont incapables de réaliser cette œuvre de destruction.

Il faut que les empereurs de Russie se résignent à subir indéfiniment l'affront de cette guerre circassienne, si déplorable et si honteuse pour leurs armes. Cette lutte sera, pour les puissances rivales de la Russie, un échantillon de ce que peuvent les armées moscovites les mieux aguerries. Il faut espérer que cet enseignement finira par profiter à ceux qu'épouvantent encore les forfanteries du *Colosse du Nord* [1].

Il n'est pas sans utilité de résumer en quelques mots ce chapitre, beaucoup trop long pour qu'on en puisse saisir l'ensemble d'un coup d'œil. Voici les principaux points de notre démonstration :

La Russie a besoin d'entretenir une nombreuse armée, pour la sécurité de son gouvernement et pour le maintien même de son état social;

Le recrutement s'opère par un mode arbitraire, barbare et vicieux;

L'organisation de l'armée russe donne, sur le papier, un total de plus de neuf cent mille hommes, mais ce chiffre doit être considérablement réduit;

L'insuffisance de la solde oblige les officiers et les soldats à commettre des actes d'improbité éminemment condamnables. De là l'absence de toute moralité dans l'armée ;

L'administration de l'armée russe est livrée aux désordres les plus scandaleux ; c'est là une cause d'affaiblissement ;

[1] Nous avions terminé la rédaction de ce chapitre, lorsque nous avons lu dans plusieurs journaux français l'extrait suivant d'une lettre de Russie :

« Depuis longtemps aucune nouvelle n'a produit une aussi grande sensation à Saint-Pétersbourg que la destitution du général de Rennenkampt, qui a adressé à l'empereur de faux rapports sur les événements de la guerre dans le Caucase. Les enquêtes faites à cette occasion ont conduit à cette découverte que le prévenu n'est pas le seul qui se soit rendu coupable de ce crime; que cela se pratiquait dans le Caucase depuis des années. De là quelquefois des rapports de victoire sans combat ; de là aussi les exagérations avec lesquelles on vantait les faits d'armes des Russes, tandis que les montagnards sont maîtres de tous les côtés. Les derniers rapports de la Géorgie apportent la nouvelle que les Tcherkesses ont pris, au mois de novembre, deux forts russes dont ils ont passé la garnison au fil de l'épée. »

La discipline russe est barbare et abrutissante ; elle avilit l'homme qui obéit, sans profit moral pour celui qui commande ;

L'infanterie russe, prise en masse, est remarquable par sa solidité. Le soldat a de bonnes qualités, mais les officiers sont d'une ignorance profonde. La cavalerie russe, la plus belle qui existe, a des défauts qui compensent, et au delà, ses qualités. L'inhabileté des chefs la rend, d'ailleurs, peu redoutable. L'artillerie et le génie n'ont pas les connaissances nécessaires, et ne sont pas à la hauteur des mêmes armes chez les autres peuples européens ;

La Russie n'a jamais pu envoyer des armées considérables hors de son territoire ;

La mortalité est incomparablement plus grande dans les armées russes que dans les autres armées européennes ;

Les Russes manquent de génie militaire. L'infériorité de leurs armées est prouvée par leurs guerres contre la France, la Turquie, la Pologne et les populations du Caucase.

Nous ne pensons pas avoir besoin de nous excuser d'avoir donné d'aussi amples développements à ce chapitre. L'importance du sujet nous justifie.

CHAPITRE XI.

MARINE.

Répugnance des Russes pour le service naval. — Point de marine marchande pour servir de pépinière à la marine de l'État. — Les équipages des vaisseaux marchands sont exclusivement composés d'étrangers. — Capitaines postiches. — Grand nombre de Juifs dans la marine militaire. — Les officiers de la marine russe peu considérés parmi leurs compatriotes. — Les Anglais exclus des escadres moscovites. — C'est à des étrangers que la Russie doit tous les progrès de sa marine. — Anecdote. — La marine russe n'a pas encore d'histoire. — Blocus et siége de Corfou, en 1799, par une flotte turco-russe. Rôle honteux des vaisseaux moscovites. Brillante conduite du commandant de la petite division navale française et de la garnison de l'île. — État des forces navales de la Russie à différentes époques. — Ports militaires de la mer Baltique. — Pourquoi les marins russes sont condamnés à l'ignorance et à l'infériorité. Anecdote. — Incapacité des officiers de marine; quelle en est la cause.—*Joueurs, ivrognes* et *littérateurs*.— Anecdote sur la bataille de Navarin. — Désordres de l'administration de la marine russe; immoralité des officiers supérieurs; mot de l'empereur Alexandre. — Prompte détérioration des navires russes. Quelle en est la cause. — Les animalcules du port de Sévastopol; anecdote. — État officiel de la flotte de la mer Noire. — Malpropreté des bâtiments moscovites. — Charlatanisme naval. — Accoutrement et nourriture des matelots. — Conclusion.

Il ne viendra à l'idée de personne que la marine russe, dans la situation intellectuelle, si arriérée, où languit l'empire des tzars, soit quelque chose de sérieux. Deux causes majeures s'opposent à ce que les forces navales de cette puissance deviennent, d'ici à longtemps, véritablement formidables : la première, c'est que, ne pouvant disposer que de deux mers assez étroites, et impraticables pendant la moitié de l'année, la Russie ne peut former de bons matelots ; la seconde, c'est que les officiers n'ont ni l'instruction théorique et pratique, ni le courage patriotique qui constituent la supériorité de toute marine militaire.

C'est un fait constant, que les Russes ont une extrême répugnance pour le service naval. Cette répugnance n'existe pas seulement chez les

matelots pris, sans distinction, parmi les populations de l'intérieur de l'empire, mais encore chez les officiers qui, en très-grand nombre, ne se font marins qu'à contre-cœur. Ceci se conçoit quand on songe à la modicité de la solde, et à l'ennui, sans compensation, d'une navigation éternelle dans ces espèces de lacs, qu'on appelle la Baltique et la mer Noire. Les seules populations de la Russie qui fournissent de bons matelots, sont, au nord, les habitants de la Finlande, au sud, les Cosaques du littoral maritime ; encore ces derniers n'ont-ils guère montré jusqu'ici d'aptitude bien marquée que pour le service de ces canonnières qui font sur les côtes de la Circassie une guerre de partisans.

La marine marchande est la meilleure pépinière de la marine militaire. Cette ressource manque à la Russie, dont le gouvernement n'a jamais encouragé le commerce maritime. Les conditions d'une marine marchande, c'est-à-dire le libre développement de l'industrie et du commerce, ont toujours été méconnues ou négligées par les autocrates. Il y a bien quelques centaines de bâtiments qui, naviguant sous pavillon moscovite, sont censés appartenir à cette nation ; mais la marine militaire n'en profite pas le moins du monde. En effet, pour que les équipages de ces bâtiments fussent composés de Russes, il faudrait que les sujets de S. M. Nicolas fussent libres de choisir leur profession, ou bien que le gouvernement en forçât un certain nombre à servir pendant un temps déterminé dans la marine marchande. Or, d'un côté, les mougiks sont esclaves, et ne reçoivent de leurs maîtres que la permission d'aller exercer un métier assez près d'eux pour qu'ils puissent avoir *l'œil* toujours ouvert sur leur conduite, et les rançonner à merci, quand ils réussissent à faire de bonnes affaires. Le métier de matelot ne rapporterait rien au propriétaire de l'esclave transformé en marin ; d'ailleurs la vie du serf, sur la mer, courrait trop de risques, pour que l'avarice du maître consentît à braver de telles chances de perte. On ne doit donc rien attendre des particuliers pour recruter les équipages des navires marchands. D'un autre côté, le gouvernement, qui redoute tant le contact des nations étrangères, ne permettra jamais que ses sujets naviguent sur des bâtiments que leur destination spéciale met en rapports incessants avec les peuples du monde entier. Aussi les équipages des navires marchands de la Baltique sont-ils exclusivement composés de Finlandais, d'Allemands, de Suédois et de Danois. On n'y trouverait pas, nous le croyons, un seul matelot russe. Pour que ces bâtiments aient le droit de se dire moscovites, ils doivent, indépendamment du pavillon, avoir à leur bord un capitaine russe. Mais ce capitaine est un homme de paille, employé uniquement pour ne pas contrevenir à la volonté impériale. C'est,

le plus souvent, un malheureux à qui l'armateur alloue un petit traitement mensuel, à condition qu'il ne fera rien à bord, si ce n'est la cuisine, dans le cas où il en serait capable. Dès que le vaisseau a perdu la terre de vue, le commandement effectif est remis à un officier étranger ou à un Finlandais, et le capitaine postiche est prié de s'occuper de tout, excepté de ce qui concerne le navire.

Ainsi donc, point de marins russes dans la marine marchande. Le gouvernement est obligé de recourir au recrutement, lequel frappe au hasard, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, et ne fournit aucun sujet spécial.

Dans un pays où le caprice du souverain est habitué à faire des merveilles, et peut même, dans certains cas, contrecarrer les lois de la nature physique, on se figure aisément qu'il est possible de former des matelots par ordonnance. Ne sachant que faire des Juifs de son empire, qu'il déteste cordialement et dont il veut se débarrasser à tout prix, Nicolas a eu l'ingénieuse idée de les déporter en masse sur sa flotte, et de vouloir, un beau jour, qu'ils devinssent d'excellents marins. Des milliers d'Israélites sont périodiquement saisis et envoyés aux recruteurs qui, après leur avoir rasé la moitié de la tête et coupé la barbe, les distribuent sur les deux escadres. Que ces malheureux soient plus intelligents, plus zélés, plus alertes et plus moraux que les matelots russes, cela est fort possible, et nous ne le contestons pas; mais qu'ils deviennent de bons marins, et qu'ils éprouvent pour l'honneur de leur pavillon ce sentiment qui fait la moitié du courage de l'homme de mer, c'est assurément ce que personne ne croira.

En Russie, la marine n'est pas une carrière, dans le sens usuel et honorable de ce mot. Les marins sont peu considérés, et mis dans l'estime publique bien au-dessous des militaires. Hâtons-nous de dire que les officiers de la flotte impériale semblent se faire un point d'honneur de justifier cette opinion, par la rudesse de leurs manières et par la brutalité de leur langage. Soit manque d'éducation, soit qu'ils se croient obligés, en leur qualité de marins, d'afficher des allures et des mœurs d'une grossièreté choquante, soit enfin qu'il se trouve parmi eux beaucoup de ces hommes vicieux et à moitié barbares qui font la honte de toute société policée, ils méritent, en général, le peu de déférence que leur témoignent leurs compatriotes, et surtout les officiers de l'armée de terre. Quant à leur savoir, il se réduit à peu de chose, et il n'y a pas d'enseigne de vaisseau de la marine française qui ne pût en remontrer à tous ces lieutenants et même à tous ces capitaines qui sillonnent la Baltique ou le Pont-Euxin, sur leurs superbes navires.

Autrefois la Russie prenait à son service des marins anglais, dont la présence sur ses flottes compensait, jusqu'à un certain point, la faiblesse de leurs collègues moscovites, et servait, d'ailleurs, à stimuler le zèle de ces derniers. Mais aujourd'hui les Anglais sont exclus du service maritime de cette puissance ; de sorte que les Russes sont abandonnés à eux-mêmes dans l'exercice d'un métier pour lequel ils ont encore tant à apprendre. Du reste, il est tout simple que la Russie cherche à assurer l'indépendance et la sécurité de sa marine militaire. Ce sera pour elle le moyen de s'épargner le désagrément de voir, la guerre venant avec l'Angleterre, ses escadres abandonnées par les officiers et les matelots de cette nation, ce qui lui arriva sous le règne d'Alexandre.

Il est écrit que la Russie devra tout aux autres nations, et qu'elle ne pourra jamais rien inventer ni perfectionner par elle-même. C'est encore à des étrangers qu'elle doit les progrès de sa marine. Un Français, le comte de Traversay, y introduisit de grandes améliorations, du temps de l'empereur Alexandre, dont il fut le ministre. Des Suédois et des Anglais ont longtemps commandé les escadres russes et rendu d'importants services au gouvernement qui les payait. Le fait le plus mémorable dont cette marine se vante, la destruction de la flotte turque dans la baie de Tchesmé (6 juillet 1770), fut l'œuvre de trois Anglais, le contre-amiral Elphinstone, le contre-amiral Greig et le lieutenant Dugdale. Ce fut pourtant à Alexis Orloff qu'en revint l'honneur. Peu de temps après, Elphinstone fut disgracié et remplacé par Greig, qui commandait la flotte moscovite à la bataille d'Hogland (17 juillet 1788), où les Suédois furent battus [1]. Dugdale devint aussi contre-amiral au service de la Russie. Avant cette bataille d'Hogland, un incident assez curieux faillit compromettre le salut de l'escadre russe. Catherine II avait confié le commandement d'un vaisseau au corsaire Paul Jones, qui s'était illustré dans la guerre de l'indépendance américaine. Les officiers anglais employés sur la flotte russe, ayant appris qu'ils allaient avoir pour compagnon d'armes un homme qu'ils regardaient comme un traître, donnèrent à l'instant même leur démission. Cette détermination privait sept ou huit vaisseaux de leurs meilleurs officiers. Aussitôt Catherine se décida à envoyer Paul Jones sur la mer Noire, où il se distingua à la bataille du Liman. Cette anecdote, qui est authentique, montre à quels dangers ont été longtemps exposées les forces navales de la Russie, par l'obligation où se trouvaient les autocrates d'en confier le direction à des étrangers.

[1] Ce fut l'amiral Greig qui dirigea les travaux de construction du môle de granit à Cronstadt.

L'amiral actuel, qui porte aussi le nom de Greig, Ricord, Hamilton, Ogilvy, sont Anglais de naissance. Nous ne disons rien des simples capitaines qui pourtant, eux aussi, ont rendu de grands services à la marine moscovite. L'amiral Heyden, qui commandait à Navarin, est Hollandais.

La marine russe n'a pas encore d'histoire. Trop jeune et trop faible, malgré son formidable appareil de force matérielle, on peut dire qu'elle ne compte pas encore dans les fastes militaires de l'Europe. Elle a vaincu les Suédois à une époque où ceux-ci, mal commandés, semblaient oublier leur bravoure et leur habileté accoutumées, pour faire plus beau jeu à un ennemi, évidemment très-inférieur. Dans le siècle précédent, elle a eu Tchesmé, où le feu de ses brûlots incendiaires eut une bien plus large part à revendiquer dans la victoire, que le talent de ses officiers et la bravoure de ses équipages. Dans la dernière période, elle a eu la bataille de Navarin, où, par bonheur, elle se trouva en fort bonne compagnie. Dans l'intervalle, quel a été son rôle? Il est assez difficile de le dire, tant il est entouré d'obscurité. De temps à autre pourtant, nous voyons cette marine apparaître dans les mers du Nord et dans la Méditerranée, et toujours pour s'y montrer honteusement insignifiante. En 1799, entre autres, on voit une escadre moscovite arriver, en compagnie d'une escadre turque, devant Corfou, alors occupée par les Français. Cette fois, les Russes étaient commandés par un de leurs compatriotes, l'amiral Outchakoff. On va voir de quels lauriers ils se couvrirent. Ils n'avaient pas moins de dix vaisseaux de haut bord, quatre frégates, plusieurs corvettes et bricks, avec bon nombre de troupes ; l'escadre turque comptait trente bâtiments, tant vaisseaux que caravelles ou bricks, et avait huit mille hommes à bord. Ces forces imposantes allaient mettre le siége devant une ville défendue par une garnison de dix-huit cents hommes et par une petite division navale composée, tout en gros, du vaisseau *le Généreux*, glorieux débris du combat d'Aboukir, d'une caravelle, d'une bombarde, d'un brick et de quatre demi-galères. Dès les premiers jours, le brave capitaine Lejoille, qui commandait la division navale française, harcela les vaisseaux russes à leur mouillage, et il ne quitta la partie que lorsque toutes les forces coalisées furent réunies. Alors *le Généreux*, se dirigeant vers la partie sud-est de la ville, attaqua résolûment, à lui tout seul, deux frégates russes qui y avaient établi une croisière. Ce fut l'affaire de quelques instants : les frégates prirent la fuite. Le vaisseau français ayant ensuite poussé sa bordée jusqu'à une distance de neuf lieues de la place assiégée, un vaisseau russe et trois corvettes mirent sous voiles pour couper la retraite au *Généreux ;* mais ils ne tardèrent pas

à regagner en toute hâte le mouillage. Après ces deux engagements, l'intrépide Lejoille se porta vers l'île du Lazaret pour attaquer le vaisseau amiral russe et deux frégates restées à l'ancre. Il canonna pendant plus d'une heure ces trois bâtiments, et après les avoir horriblement endommagés, il revint tranquillement reprendre son poste sous le canon de la citadelle. Quelque temps après, Lejoille, avec son vaisseau et le brick *le Rivoli*, traversa toute l'escadre turco-russe, qui ne put parvenir à l'arrêter, et se rendit à Ancône, où il était chargé d'aller embarquer des troupes de renfort. En résultat, l'escadre russe soutenue par les Turcs, et notamment par quinze mille Albanais arrivés pendant les opérations du siége, ne put venir à bout d'une poignée de Français, protégée par une division navale imperceptible. Et cependant, à la fin du blocus, les Français étaient réduits, par la famine et les maladies, à huit cents hommes ! Cette petite garnison obtint la capitulation la plus honorable. Elle fut reconduite en France *sur les bâtiments russes, et aux frais des vainqueurs.* Quand l'amiral Outchakoff et ses officiers virent que leurs adversaires, qu'ils avaient cru au nombre de sept ou huit mille, étaient à peine huit cents, ils furent saisis de honte, et se déclarèrent vaincus, bien que l'issue de la lutte leur fût matériellement favorable.

En résumé, l'histoire de la marine russe, surtout dans la période des grandes guerres de la république et de l'empire, est parfaitement nulle.

En attendant que la gloire daigne lui sourire, les empereurs s'attachent à la rendre forte et respectable, au moins matériellement parlant. En comparant la situation de cette marine à différentes époques, on reconnaît que, sous le rapport matériel, elle n'a pas cessé d'être en progrès. En 1779, elle se composait ainsi qu'il suit : vingt-huit vaisseaux de ligne, dont la plupart de soixante-six canons seulement, seize frégates, quatre bombardes, quelques bâtiments légers, et environ une centaine de galères ; dans la mer d'Azoff, sept bâtiments de quatorze canons de douze et un obusier, deux frégates de vingt-six canons de douze, deux frégates de trente licornes de dix-huit, et six autres petits bâtiments. En 1786, la Russie avait, d'après les états officiels, quarante et un vaisseaux de ligne, dont quatre seulement de cent canons, neuf de soixante-quatorze, et le reste de soixante-six ; plus, vingt-six frégates. En 1791, le nombre des navires s'était encore accru ; on comptait quarante-neuf vaisseaux, dont huit de cent dix canons, et vingt et un de soixante-quatorze, vingt-sept frégates, quatre vaisseaux bombarbiers, deux prames, dix-sept cutters, quatre brûlots, plus dix-sept bâtiments à rames de toute grandeur. Aujourd'hui, la marine russe se compose de cinquante vaisseaux de soixante-

quatorze à cent dix canons, de trente frégates de trente-six à soixante canons, d'une trentaine de navires de guerre à vapeur, puis d'un certain nombre de bricks, de corvettes, de chaloupes-canonnières, etc.; environ cinquante mille matelots sont répartis sur ces divers bâtiments. Dans ces calculs, nous ne tenons aucun compte de l'insignifiante flottille entretenue dans la mer Caspienne.

Certes, voilà un assez bel étalage de forces navales. Mais que valent tous ces bâtiments dont on lit les noms dans les états officiels? C'est ce que nous allons dire, en complétant les détails qui précèdent.

Les principaux ports de la Baltique sont ceux de Cronstadt, Révei et Baltischport; ils sont convenablement fortifiés, surtout le port de Cronstadt, qui défend les approches de St-Pétersbourg. Les glaces qui ceignent, en hiver, le littoral de cette mer, tiennent la flotte entière emprisonnée durant plus de la moitié de l'année. Pendant tout ce temps, les équipages restent inactifs. Or, tout le monde sait que le métier de marin exige une longue pratique, et que le meilleur officier, comme les meilleurs matelots, sont ceux qui ont navigué le plus longtemps. Toutes choses égales d'ailleurs, — et cette supposition est toute gratuite, — les marins russes sont donc condamnés à une infériorité qu'ils ne peuvent jamais faire disparaître.

Dans la mer Noire, il en est à peu près de même. Les tempêtes violentes qui y règnent une partie de l'année y rendent la navigation impossible pendant toute cette période, qui ne laisse pas d'être longue.

Et quand les deux escadres, libres de leurs mouvements, peuvent reprendre la mer, elles n'ont, pour champ de manœuvres, qu'un espace fort limité. L'Océan, et même la Méditerranée, leur restent à peu près inconnus. Leurs équipages sont privés du bienfait de cette rude, mais précieuse initiation, qui résulte des longs voyages dans les grandes mers du globe, par toutes les latitudes et sous tous les climats. La guerre survenant, ils ne pourraient s'aventurer hors de leurs lacs nationaux sans s'exposer à ces terribles mésaventures qui punissent si souvent l'inexpérience des marins. L'influence de ces longues stations dans les ports de la Russie et de ces navigations insignifiantes, est telle, qu'un grand nombre de matelots ne peuvent s'habituer assez à leur métier pour surmonter le mal de mer. C'est tout dire.

Nous avons déjà dit un mot de l'incapacité des officiers. Cette incapacité est, en général, si grande, qu'on refuse à croire à tout ce qu'on en dit. Mais voici un Anglais qui a été témoin de plusieurs faits curieux, et dont nous citerons les paroles, en lui en laissant toute la responsabilité. En parlant des officiers russes chargés du commandement des bateaux à

vapeur de l'État sur la Néva, il s'exprime ainsi : « Quoique le fleuve soit large, et aussi libre que la Tamise à Purfleet, il est très-rare qu'ils n'occasionnent pas des avaries, par suite d'abordage, à quelque navire ou embarcation ; et c'est toujours avec impunité, parce qu'on ne manque jamais de rejeter la faute sur la partie lésée, qui sait qu'elle n'a rien de mieux à faire que de se taire. Nous n'avons connu qu'un seul cas où le commandant d'un bâtiment de l'État n'ait pas été, à la suite d'une collision de ce genre, acquitté de tout blâme ; c'était un officier qui était venu donner, en plein jour, contre le parapet du quai Anglais, et qui y avait enfoncé, avec son beaupré, deux énormes pierres. Cinq jours auparavant, il avait coulé un brick à *l'ancre*, mais on prouva, je ne sais trop comment, que c'était le brick qui avait tort, et il en eût été de même du parapet, si le quai n'avait été la propriété de l'empereur [1]. »

Il y a plusieurs causes à cette incapacité des officiers de la marine moscovite, et elles sont faciles à apprécier. La première, c'est le peu de goût que les Russes témoignent pour le service naval. Cette répugnance, qu'ils ne prennent pas la peine de cacher, les empêche de se livrer avec ardeur aux études préliminaires indispensables, et de s'appliquer ensuite à devenir, par la pratique, des marins distingués. La seconde cause, nous l'avons déjà exposée : c'est l'impossibilité d'effectuer de longues navigations, et d'acquérir cette expérience qui, dans bien des cas, peut remplacer, jusqu'à un certain point, l'instruction première et fondamentale. La troisième, enfin, c'est le manque d'émulation et d'excitation à bien faire. Dans un pays tel que la Russie, on ne peut espérer un grade supérieur si l'on ne porte pas un nom aristocratique, ou si l'on n'est pas puissamment protégé à la cour. Dans tous les cas, les simples matelots sont condamnés à rester éternellement dans leur condition infime, ou tout au moins à ne jamais dépasser les grades inférieurs. Dès lors, point d'ambition possible dans le cœur des subalternes, point de désir de mériter les récompenses qui, en tout autre pays, honorent le talent et le courage. Chacun fait tout juste la tâche qui lui est départie, et ne va pas au delà. Les officiers ne cherchent pas à compléter leur instruction, et restent toute leur vie ce qu'ils étaient au début de leur carrière.

Compléter leur instruction ! le pourraient-ils ? Ne leur est-il pas interdit d'agrandir leur intelligence par la lecture, d'interroger les leçons que l'histoire des grands peuples donne aux marins, comme aux militaires, de s'élever par la connaissance des chefs-d'œuvre de l'esprit humain et des grandes choses accomplies chez les autres nations, au delà de l'é-

[1] Article de l'*United service magazine*, traduit par la *Revue britannique*, juin 1844.

troite sphère d'esprit et de cœur où les a confinés une éducation d'esclave ? Lorsque tout effort pour sortir des limites de la médiocrité est considéré par le supérieur comme tentative coupable, comment les subalternes chercheraient-ils à parvenir autrement que par l'intrigue ou une chance heureuse?

Les officiers russes ne peuvent s'occuper que de ce qui concerne la pratique vulgaire de leur métier, car il est admis en Russie que la culture de l'intelligence, à un point de vue général, nuit à la spécialité des individus. Ainsi tout militaire ou tout marin qui ose se plaire à la lecture des livres de littérature et d'histoire, est signalé comme un homme dangegereux. Les colonels sont tenus de faire de temps en temps à l'empereur un rapport sur la conduite de leurs subordonnés. Dans ces rapports, il y a trois catégories de coupables, trois classes de réprouvés, à savoir : 1° *joueurs*, 2° *ivrognes*, 3° *littérateurs*. Et par littérateur, on entend tout individu qui aime la lecture, qui s'applique à développer son intelligence, qui cherche à *avoir des idées*, comme on dit dans ce pays d'esclaves. Ce fait, qui est passablement singulier, mais très-caractéristique, dit assez à quel régime intellectuel on réduit les militaires moscovites [1]. Il en est de même dans la marine. Faites donc des hommes supérieurs avec un pareil système ! Dites donc à ces malheureux de respirer à l'aise dans la prison sans air et sans lumière où vous les enfermez !

Et puis, encore une fois, point d'ambition, point d'émulation. Le soldat français, qui sait qu'il a son bâton de maréchal dans sa giberne, fait des efforts prodigieux pour acquérir les grades éminents de la hiérarchie militaire. Voilà pourquoi, depuis le triomphe des principes démocratiques chez nous, on a vu tant de courages sublimes et de hautes capacités sortir des rangs infimes de l'armée. Le soldat et le matelot russe, au contraire, qui savent fort bien que toutes les merveilles accomplies par leur valeur ou leur intelligence ne leur feraient pas dépasser les degrés inférieurs de l'échelle, ne font rien pour sortir de leur obscurité. Ils remplissent exactement leur devoir, ni plus ni moins qu'un automate. C'est à leurs chefs à avoir du génie, s'ils peuvent ; quant à eux, ils n'en ont que faire.

Les marins russes sont fort heureux de n'avoir pas encore été à même de faire leurs preuves ; mais quand l'heure sera venue de montrer de quoi ils sont capables sur un champ de bataille, on verra ce que devien-

[1] Un officier polonais nous a raconté que le colonel de son régiment, alors en garnison à Zamosc, ayant demandé au grand-duc Constantin l'autorisation de former une petite bibliothèque pour distraire ses camarades qui s'ennuyaient horriblement, le prince répondit par l'envoi des règlements militaires de la Russie, en disant que c'était là le seul livre que dussent lire des officiers.

dront ces superbes vaisseaux dont leur maître est si fier. S'ils ont des alliés, nous espérons qu'ils ne renouvelleront pas l'étrange maladresse commise par eux à Navarin. On sait que la frégate française *l'Armide*, commandée par le capitaine Hugon, s'étant généreusement portée au secours du vaisseau anglais *le Talbot*, qui se trouvait dans la situation la plus critique, eut plusieurs hommes tués par le feu de quelques bâtiments russes, qui avaient pris un allié pour un ennemi.

Si le lecteur veut bien se reporter à la page 238 du présent ouvrage, il aura une juste idée des désordres auxquels l'administration de la marine russe est en proie. Nous ne voulons pas nous répéter; nous dirons donc en deux mots que cette administration est affligée, encore plus peut-être que les autres, du double fléau de l'improbité et du pillage. Le dieu du vol et de la rapine règne souverainement dans les bureaux de l'Amirauté, à Cronstadt, dans tous les chantiers de construction, dans les arsenaux maritimes et dans tous les ports de l'empire moscovite. Nous avons dit jusqu'où les agents du ministère de la marine poussent la fureur de la concussion et de la filouterie. Ce que nous ajouterions ne pourrait qu'affaiblir nos premières assertions.

Quant aux officiers supérieurs, il paraît qu'ils tiennent à honneur de ne pas rester en arrière des colonels sous le rapport de l'immoralité. Et leur exemple est religieusement suivi par leurs subordonnés. Rappelons, pour tout commentaire, le mot d'Alexandre, déjà cité par nous : « Ils me vole« raient mes vaisseaux de ligne, s'ils savaient où les mettre. » Que pourrions-nous dire après cela?

On peut aisément apprécier l'influence de pareilles dispositions morales sur une portion aussi importante de la force publique que l'est la marine. Absence de patriotisme, vénalité, corruption, improbité, avec de semblables mobiles, que peuvent donner les marins russes à leur pays en sécurité et en honneur? Une marine qui compte, au nombre de ses soutiens, des gens assez infâmes pour vendre à une puissance rivale le secret de son organisation, de ses forces et de ses côtés défectueux, une telle marine est, par cela seul, jugée. Or, ceci n'est pas une supposition odieusement gratuite : nous savons, et nous l'avons déjà dit, nous savons de la manière la plus positive, qu'il y a une dizaine d'années, un officier de la flotte de la mer Noire livra à un Français, au prix de 500 francs, les états de situation de cette flotte, avec les indications les plus compromettantes pour la Russie. Quand la France et l'Angleterre auront à craindre de pareilles monstruosités de la part de leurs marins, on pourra dire hardiment que ce sont deux nations perdues sans ressource.

L'immoralité de l'administration de la marine russe est pour beaucoup

dans la prompte détérioration des bâtiments. Il est certain que les vaisseaux russes se pourrissent rapidement dans la Baltique. Nous croyons fort peu à ces animalcules destructeurs dont on a bien voulu supposer l'existence dans les eaux de cette mer, pour expliquer la courte durée des navires. Peut-être pourrait-on plus facilement admettre les propriétés délétères qu'on a attribuées à ces eaux. Mais si l'on convient, avec nous, que les fournisseurs de la marine emploient du bois vert et de mauvaise qualité, au lieu de bois parfaitement sain et solide, tel que le prescrivent leurs marchés, on se rendra plus aisément compte de ce phénomène, très-funeste assurément aux escadres moscovites.

Le même fait a été observé dans la mer Noire. Tous les voyageurs qui ont vu les choses de près et ont été bien renseignés, en conviennent, tout en différant sur l'explication du phénomène. M. le comte de Suzannet pense, comme nous, que si les vaisseaux qui naviguent dans le Pont-Euxin, ne durent guère que huit ou dix ans, il ne faut en accuser que la friponnerie des entrepreneurs qui emploient de mauvais bois, payés comme bons par le gouvernement. M. Hommaire de Hell est d'un autre avis. Il affirme que les eaux du port de Sévastopol contiennent en quantités innombrables une espèce de ver qui ronge les bordages des navires, et met ceux-ci hors de service au bout de deux ou trois ans. Convaincu de la vérité de ce fléau, le gouvernement conçut l'ingénieuse idée d'éloigner ou de détruire l'animacule en question par l'introduction d'une certaine quantité d'eau douce dans les bassins de Sévastopol. Par son ordre, et sur l'avis de ses ingénieurs, on se mit en devoir de détourner la petite rivière de Tchernoï-Retchka, qui se jette dans la mer, au fond de la rade principale. On construisit à grands frais trois aqueducs et deux tunnels, sur lesquels on fondait de grandes espérances ; mais, dès que ces travaux furent terminés, on s'aperçut (ô désappointement !) que les vers dont on avait conjuré la perte, venaient précisément des eaux bourbeuses de cette même rivière !... Nous imaginons, nous, que les fournisseurs des bois de construction devaient rire prodigieusement dans leur barbe, en voyant ces naïfs ingénieurs se donner des peines infinies pour exterminer ces odieux petits animaux. Qui sait, du reste, si les ingénieurs eux-mêmes ne riaient pas sournoisement de la bonhomie de l'autocrate, qui, sur leur déclaration, avait résolu de pourfendre à outrance, à coups de tunnels et d'aqueducs, les animacules fallacieux ? Ce n'est pas que nous révoquions en doute l'existence de ces fameux vers phosphorescents qui ont reçu des naturalistes le nom significatif et formidable de *teredo navalis*, ou *calamitas navium*. Mais qu'on emploie de bons matériaux pour la construction des bâtiments, et l'on ne sera plus obligé de renverser les navires sur le

flanc, tous les trois ou quatre ans, pour les débarrasser, par le feu, de ces importuns animaux.

Et s'il était prouvé que le désagrément de se détériorer en fort peu de temps est le lot particulier des bâtiments de guerre, tandis que les navires de commerce, construits en Russie, comme leurs camarades, durent tout autant qu'ailleurs? Or, c'est là ce qui paraît démontré... La conclusion est facile à tirer.

Quoiqu'il en soit, et quel que puisse être le fléau qui abrége l'existence des vaisseaux de la marine militaire russe, toujours est-il que le fait est très-grave par lui-même, et qu'il faut le prendre en sérieuse considération, quand on cherche à apprécier les forces navales de cette puissance. Les *bâtiments* moscovites durent beaucoup moins que ceux des autres nations. Donc si on ne les remplace pas fréquemment, ils ne peuvent plus servir au bout d'un court espace de temps ; si, au contraire, on veut les remplacer au fur et à mesure des besoins, c'est pour le trésor impérial une dépense qu'il ne peut se permettre, vu la pauvreté de ses ressources. Concluez *encore*.

Nous venons de parler de la flotte de la mer Noire. Voici quelle est sa situation : douze vaisseaux de ligne, dont trois à trois ponts ; sept frégates, six sloops, une quinzaine de bricks, schooners, cutters, etc., — et une quarantaine de chaloupes canonnières, montées en grande partie par des Cosaques, des Petits Russiens, des Juifs et des étrangers. Les *équipages* de cette escadre valent mieux que ceux de la flotte de la Baltique, sont mieux exercés, plus habitués à la mer; mais ils auraient encore beaucoup à *faire* pour valoir les marins des États secondaires, tels que la Suède et le Danemark.

Il n'y a qu'à mettre le pied sur un bâtiment de guerre russe pour *se* convaincre que les sujets de l'empereur Nicolas ne prennent pas au sérieux le métier de marin et n'y ont aucun goût. Il règne dans les agrès, *dans* tous les détails de l'installation un certain air de désordre et d'inexpérience qui saute aux yeux des visiteurs compétents. Et si vous descendez dans les parties inférieures du navire, vous y remarquerez une salleté dégoûtante, aussi contraire à l'ordre véritable qu'aux lois de la discipline militaire et aux simples convenances. Au fait, là où les Russes et *les* Juifs orientaux sont en nombre, il serait assez difficile d'obtenir de la propreté.

Lorsque, ce qui est rare, un bâtiment de guerre russe visite un port étranger, il est d'avance préparé pour l'inspection qu'il est destiné à subir. Son équipage est composé d'hommes d'élite; une propreté tolérable règne dans toutes ses parties, y compris les chambres des officiers. Le pont est dûment lavé et nettoyé, les cuivres sont polis et brillants, *tout*

est en ordre, la toilette est complète. Le charlatanisme russe ne se dément jamais.

Aussi est-ce en Russie même qu'il faut examiner les navires de la flotte impériale, pour s'en former une idée exacte ; encore faudrait-il pouvoir surprendre ces bâtiments dans leur négligé habituel, ce qui est fort difficile, si ce n'est impossible ; car, lorsqu'un étranger obtient la permission de visiter un ou plusieurs vaisseaux de la flotte, si c'est un officier de marine, on met tout en usage pour lui jeter de la poudre aux yeux et lui cacher les imperfections. Cependant un œil exercé s'aperçoit aisément de ce qui manque, et surtout de la gaucherie de l'équipage dans les manœuvres et les évolutions.

Nous croyons peu important de parler de l'allure lourde et embarrassée du marin russe ; de l'uniforme presque militaire qui, lui serrant fortement le cou et la taille, gêne ses mouvements, et s'oppose au complet usage de ses forces ; des grosses bottes qui emprisonnent ses pieds ; du shako de cuir verni qui surcharge sa tête ; du sabre et de la giberne qui lui font obstacle pour monter aux mâts et aux vergues. Nous ne parlerons pas davantage de la piètre mine que lui donne une nourriture insuffisante, principalement composée de biscuit de seigle aigri, et rendue plus insuffisante encore par les jeûnes longs et fréquents qu'ordonne l'Église russe. Ce sont là des détails secondaires qui ne doivent être rappelés que pour mémoire.

En somme, et pour ne pas donner à ce chapitre plus de développement qu'il n'en mérite, la marine russe, formidable en apparence, c'est-à-dire par le nombre des vaisseaux, des hommes qui les montent, et par le matériel, est une des plus faibles en réalité. C'est un brillant hochet entre les mains des empereurs, un épouvantail pour les étrangers qui ne connaissent pas le fond des choses. Il y a tout à parier qu'à la prochaine guerre elle sera anéantie, si on la met en avant, ce qui serait fort imprudent de la part du gouvernement moscovite. Si les hostilités éclataient au commencement de l'hiver, elle n'offrirait aucune assistance à la Russie ou à ses alliés, bloquée qu'elle serait par les glaces dans les ports de la Baltique. En aucun cas nous ne la croyons propre à prendre part à une lutte sérieuse sur un champ de bataille digne d'une grande puissance navale, dans l'Océan ou la Méditerranée, par exemple. L'inexpérience de ses matelots et l'ignorance de ses officiers lui interdisent les entreprises périlleuses et décisives.

Cette marine ne doit donc être comptée qu'à titre d'appoint dans une coalition nouvelle contre la France. Seule, elle ne vaudrait pas la peine qu'on se préoccupât de son fastueux appareil et de ses nombreux équipages.

CHAPITRE XII.

RICHESSE NATIONALE.

Superficie de l'empire de Russie; territoires immenses, sans cesse agrandis. — Population absolue, et population relative; comparaison avec la France. — Villes importantes. — Faiblesse de l'empire résultant de l'isolement des populations et du manque d'unité. — Revenus de l'État. — Sources des principales dépenses. — Dette publique. — Pénurie du trésor impérial. — L'État, en Russie, est sans crédit. — Ressources naturelles de la Russie. — Métaux précieux; quantités d'or tirées des mines et lavages de l'État et des particuliers; produit de l'argent et du platine. — Supériorité des productions agricoles. — L'agriculture sacrifiée à l'industrie. — Point de voies de communication dans la Russie méridionale; détails curieux sur les routes et les ponts de cette partie de l'empire; navigation du Dniester et du Dnieper. — Décadence du commerce d'Odessa; quelles en sont les causes. — Industrie russe. — Statistique des établissements industriels. — Droits protecteurs; leurs inconvénients. — Pourquoi l'industrie russe ne peut prétendre à une situation brillante. — Double aristocratie. — Manufactures de la couronne; leur infériorité. — Double écueil pour l'industrie russe. — Commerce de la Russie. — Les généraux financiers. — Principaux articles d'exportation et d'importation. — Ce qui s'oppose au développement du commerce russe. — Ruine du commerce russe avec l'Asie. Décadence d'Astrakhan. Nullité de la navigation de la mer Caspienne. — Commerce intérieur.

L'empire de Russie s'étend sur deux parties du monde, et en entame une troisième. On en évalue la superficie à 21 millions de kilomètres ou 400,000 milles géographiques carrés. Ainsi les domaines des autocrates ont plus du double de l'étendue de l'Europe, et forment un sixième des terres du globe tout entier.

La Russie n'a pas cessé de s'agrandir; la Suède, la Turquie et la Perse en savent quelque chose. Elle est, avec la France, la seule puissance qui, depuis les traités de 1815, ait réalisé de notables accroissements de territoire. L'avenir dira jusqu'à quel point cette extension exorbitante a pu augmenter les forces réelles de cet empire. Si ce n'était les quelques millions en or, argent, platine et autres métaux, et les fourrures que les Russes tirent de la Sibérie, on se demanderait de quel profit a été pour eux le gigantesque développement de leurs possessions en Asie; car c'est prévoir les choses d'un peu trop loin que de considérer la Sibérie comme

une simple station de la Russie sur la route de la Chine conquise, et les provinces voisines de la mer Caspienne comme une étape sur le chemin de l'Hindoustan.

Il y a beaucoup plus de vanité puérile et de faste dans cette manie des empiétements territoriaux que d'ambition sérieuse et de vues redoutables. Les empires taillés sur de telles proportions perdent en force ce qu'ils gagnent en étendue. C'est là un axiome qui figure au nombre des notions élémentaires de la politique. En outre, l'extrême diversité des races dans un État est une cause de confusion et de faiblesse. Mais ce qu'il faut aux souverains moscovites, c'est de pouvoir dire qu'ils dominent sur un sixième des terres du globe, c'est d'ajouter à leur nom une interminable kyrielle de titres pompeux. Peu leur importe que dans leurs domaines asiatiques, on ne compte pas un habitant par lieue carrée, que la moitié de leur empire ne soit qu'un vaste désert. L'essentiel pour eux, ce n'est pas la qualité, mais la quantité, c'est-à-dire l'espace. Leur orgueil est agréablement chatouillé d'entendre dire de leurs territoires ce qu'on disait de ceux de l'ancienne monarchie espagnole, que le soleil ne s'y couche jamais.

Cette immense étendue de sol n'est habitée que par environ 61 millions d'individus. En évaluant, avec M. Schnitzler, la population de la Russie d'Europe, à 56 millions d'âmes, on ne trouve pas, en moyenne, 12 habitants par verste, ou kilomètre carré. Ce nombre n'est que doublé dans les quatorze gouvernements du centre. Dans la petite Russie, le maximum est de 31 individus par kilomètre carré ; dans la Russie orientale, on ne trouve que 8 âmes dans le même espace ; en Finlande, 4 ; dans les cinq provinces septentrionales, 2. Comparez la Russie avec la France où il y a, en moyenne, 63 1/2 habitants par kilomètre carré, et dites de quel côté est la force et la puissance, de quel côté la vitalité nationale, et les éléments d'un gouvernement fondé sur le bienfaisant principe d'une centralisation vigoureuse.

Dans cet espace de 21 millions de kilomètres carrés, qui forme l'empire de Russie, il n'existe que cinq centres assez importants, c'est-à-dire cinq villes ayant plus de 50,000 habitants : St-Pétersbourg, qui en a 480,000 ; Moscou, où on en compte 350,000 ; Varsovie, qui en contient 140,000 ; puis viennent, Riga, 65,000, et Odessa, 70,000.

On dira peut-être que la Russie en est à ses commencements, et qu'elle ira se peuplant de jour en jour. Nous n'en croyons rien. Les institutions sociales et politiques de ce pays sont de telle nature, que la population ne pourra jamais y augmenter dans de bien notables proportions. Le climat, la constitution physique de l'empire s'y opposent aussi. Quoi qu'il

en soit, dans l'état actuel des choses, nous voyons 60 millions d'individus de races, de religions et de langues diverses, répandus sur une étendue prodigieuse. Ces populations sont isolées les unes des autres; le manque de voies de communication, les distances énormes, les confinent dans leurs territoires respectifs. Au besoin, l'esclavage suffirait pour cela. Donc, point de solidarité entre les membres de cette société faite de pièces et de morceaux, point d'union, point d'agrégation puissante, point de force collective. Ce qui fait les nations redoutables, c'est bien moins l'excellence de leurs armées que l'unité. La Russie ne connaît point cet avantage. C'est un corps gigantesque semblable à ces animaux à sang froid, chez lesquels l'énergie vitale est remplacée par je ne sais quelle force inerte éparpillée dans toutes les parties de leur être.

Mais cet empire si vaste est-il, du moins, une riche métairie exploitée par ses souverains, une mine de richesses précieuse et féconde, une poule aux œufs d'or? Pas le moins du monde. Le revenu du trésor impérial est d'environ 400 millions de roubles, ou environ 440 millions de francs. Et, sur ce chiffre, le monopole de l'eau-de-vie fournit au gouvernement 116 millions de roubles, ou environ 127 millions de francs. Un seul objet représente donc le quart du revenu total. Certes, on ne croira pas que cette pénurie de la caisse des autocrates doive être attribuée à leur générosité ou à leur discrétion à l'égard de leurs sujets. Non ; c'est que la Russie ne peut mieux faire, malgré son immense étendue et ses 60 millions d'habitants.

Il est vrai que la Russie est le pays où les fonctionnaires publics sont le plus faiblement rétribués, et que, par conséquent, ils ne coûtent pas grand'chose au trésor impérial. Mais si le gouvernement lésine pour certaines choses, au grand détriment de la moralité de ses agents, ainsi que nous l'avons prouvé, en revanche, il a des fantaisies fort coûteuses et qui absorbent tout ce qu'il retranche aux employés de ses administrations. Ainsi il dépense énormément en spectacles militaires et en parades solennelles; les fréquents voyages de l'empereur sont fort dispendieux. L'entretien d'une foule innombrable d'espions, plus ou moins avoués, dans les pays étrangers, est aussi fort cher; enfin, il faut tenir compte de la guerre du Caucase, qui ne se fait pas sans argent. La Russie n'est pas, non plus, sans dette publique ; celle-ci s'élevait, en 1838, à environ 1 milliard 30 millions de francs, somme qui fut réduite, il faut le dire, dans le courant de la même année, d'environ 75 millions de francs. Il faut payer des intérêts, créer un fonds d'amortissement ; il faut donner 200 millions à l'armée, 40 à la flotte. On conçoit qu'avec ces différentes sources de dépenses, le gouvernement

russe doive se trouver souvent peu à son aise ; et c'est, en effet, ce qui arrive. Il n'existe peut-être pas d'État plus besoigneux, et sa pénurie a été prouvée en maintes circonstances. Par exemple, toutes les fois qu'il s'est agi de faire la guerre un peu sérieusement, la Russie a été obligée d'accepter les subsides de l'Angleterre, ce qui semble assez significatif. En 1812, se voyant à bout de ressources, son gouvernement se décida tout bonnement à faire faillite : le rouble argent fut tout à coup déclaré ne plus valoir qu'un rouble assignation, avec perte de 71 pour 100 pour tous les détenteurs des valeurs de l'État. Cette situation précaire s'est continuée jusqu'à nos jours, avec des alternatives de hausse et de baisse. Aussi est-on habitué à voir les autocrates recourir, pour remplir leurs coffres vides, à des expédients qui trahissent leur dénûment. C'est ainsi qu'en 1841, le ministre des finances Cancrine quadrupla la taxe du timbre, centupla le prix des passe-ports et créa tout à coup pour 100 millions de valeurs en roubles argent. Peu importent les perturbations occasionnées par ces brusques modifications ; pourvu que l'escarcelle impériale se garnisse, tout est pour le mieux, et l'on se préoccupe fort peu des embarras de ceux qu'on rançonne sans pitié.

Comme la plupart des gouvernements despotiques, le gouvernement russe est sans prévoyance ; il lui suffit de jouir du présent, il ne sème pas pour recueillir, et se soucie peu des profits qu'il faut attendre. Au lieu de préparer, par des lois de douanes judicieusement libérales et des encouragements à l'agriculture, une situation plus favorable en même temps à ses sujets et à lui-même, il aime mieux se jeter dans la voie des expédients, vivre au jour le jour, et employer ces moyens empiriques qui écartent les embarras du jour pour compliquer plus tard les difficultés. Il ne comprend pas que l'augmentation de la richesse nationale correspond à un accroissement du revenu de l'État, et que le fisc profite légitimement de la prospérité générale. A ces voies régulières et raisonnables il préfère les petites ruses, les violences coupables, les coups d'État et ces mille ressources aussi absurdes qu'odieuses, qui sont le refuge des pouvoirs aveugles et tyranniques.

Il n'est donc pas étonnant que le crédit de l'État n'existe pas en Russie. En thèse générale, les gouvernements despotiques, comme l'est celui-ci, n'ont pas et ne peuvent pas avoir de crédit ; à plus forte raison, un pays où la vie et la propriété des sujets sont à la merci des caprices du souverain, est-il privé de cet avantage. Ainsi donc, d'un côté, ressources insuffisantes ; de l'autre, manque de crédit. Voilà l'impasse dans laquelle se trouve ce gouvernement qui a le privilége d'effrayer tant de braves gens niaisement crédules.

Avec une dose très-ordinaire de bon sens et de prévoyance, les autocrates pourraient sans doute assez facilement assurer la prospérité de leurs sujets et celle de leur trésor particulier. Il suffirait, pour cela, de savoir tirer parti des ressources naturelles de leur empire.

La Russie ne demande qu'à être exploitée pour produire : elle est riche en minéraux, riche en produits agricoles. Elle possède des mines d'or, de platine, d'argent, de cuivre; du zinc, du fer en quantité et de qualité excellente. Quelques mots d'abord sur les métaux précieux.

Les sables aurifères de l'Oural et de l'Altaï promettent de beaux résultats, et peu s'en faut que les flatteurs de la Russie ne proclament l'Amérique ridiculement pauvre en comparaison de la Sibérie. On a vu dans la note qui termine la page 275 du présent ouvrage que pendant les quinze années comprises entre 1827 et 1841, la masse entière de l'or exploité tant pour le compte de la couronne que pour le compte des particuliers, avait été de 6,242 pouds et 17 livres ou 102,250 kilogrammes, équivalant à 311,950,000 francs. Les produits paraissent avoir *augmenté*, puisque, dans la seule année 1842, la monnaie impériale a reçu 1,000 pouds d'or, ou 16,000 et quelques cents kilogrammes. Toute la Sibérie est explorée, visitée, fouillée dans ses plus petits recoins et jusque dans ses entrailles par des compagnies créées pour la recherche et l'exploitation des gîtes aurifères. Les Russes renouvellent le spectacle qu'offrirent, pendant plus d'un siècle, les bords du fleuve des Amazones, lorsque d'avides aventuriers risquaient intrépidement leur vie à la découverte du fameux *el dorado* et du lac d'or de Parime. Séduits par les trésors que recélaient les montagnes du Pérou et du Mexique, les Espagnols négligèrent les richesses plus réelles et plus durables de l'agriculture, et s'appliquèrent exclusivement à l'exploitation des métaux précieux. Les Russes paraissent vouloir suivre la même voie. Il est écrit que la vue de l'or éblouira toujours les hommes. Quoi qu'il en soit, les résultats actuels sont de nature à faire espérer beaucoup mieux. Quelques chiffres en donneront une idée :

ANNÉES.	POUDS [1].	LIVRES.	ZOLOTNIKS.
MINES ET LAVAGES DE L'ÉTAT.			
1839.	140	2	2
1840.	134	4	79
1841.	131	19	25
1842.	150	12	21
MINES DE LA COURONNE.			
1839.	25	29	57
1840.	52	53	40
1841.	28	45	87
1842.	37	32	64
MINES DES PARTICULIERS.			
1839.	529	7	80
1840.	380	34	64
1841.	486	12	74
1842.	756	22	78

Si l'on compare ces chiffres à ceux de l'année 1833, on verra que les produits ont plus que doublé en neuf ans, car en 1833 les mines et lavages de la Russie n'ont donné que 6,246 kilogrammes, tandis qu'en 1842 on en a tiré 14,919 kilogrammes.

La part de l'Etat est la moins forte. Il est vrai que la masse entière de l'or russe doit être exclusivement vendue au gouvernement, qui gagne 30 pour cent sur le monnayage. Ces bénéfices lui servent à payer l'intérêt de la dette publique. Du reste, il ne faut pas croire que les profits de l'exploitation des gîtes aurifères soient aussi considérables que le ferait supposer, au premier coup d'œil, l'abondance du produit brut. Les frais d'exploitation sont énormes, surtout dans certaines localités. Aux mines d'Ilienskojé, 2 1/2 mètres cubes de terrains ne donnent que 3/10 de sable aurifère. Les 7/10 restant se composent d'une pierre extrêmement dure, dont souvent on ne peut venir à bout qu'à l'aide de la mine. Si, en outre, on tient compte du nombre des machines nécessaires, de la main-d'œuvre, de la difficulté de nourrir des milliers d'ouvriers dans des localités

[1] Le poud vaut 16 kilogrammes et une fraction; la livre russe = 0,4095 kilogrammes; le zolotnik = 4,263 grammes.

la plupart situées à d'immenses distances de tout endroit habité et de toute terre cultivable ; si l'on considère enfin le chiffre des frais de transport, qui ne laisse pas d'être considérable, on appréciera la réalité des bénéfices effectifs obtenus de cette industrie. Nous ne voulons pas, toutefois, nier l'importance de cette ressource. Mais il ne faut pas, non plus, l'exagérer, comme font les Russes, qui feraient bien mieux de songer à fertiliser leur pays que de se perdre dans leurs rêves d'or, dont la fin est, assurément, facile à prévoir.

Quant aux mines d'argent, elles ne produisent guère au delà de 1,500,000 francs en moyenne.

Le platine, qui constitue, en Russie, une monnaie intermédiaire entre l'or et l'argent, ne se trouve pas en grande quantité. Toutes les mines, y compris celles de la famille Demidoff, qui en possède le plus grand nombre, ne donnent pas plus de 15 à 1,800 kilogrammes par an. La couronne ne retire des siennes qu'une cinquantaine de kilogrammes, dans les bonnes années.

Le fer, qui se trouve en abondance dans l'empire moscovite, est de tous les métaux celui qui constitue la plus précieuse ressource pour la Russie. Il a des débouchés toujours à peu près certains, et sert à la consommation intérieure. Mais le charbon de terre nécessaire à sa fabrication est rare et d'assez mauvaise qualité. Quant au bois, bien qu'on en trouve en grande quantité dans les territoires moscovites, on peut prévoir le moment où il deviendra beaucoup moins commun et, par conséquent, plus cher. Quelque jour, le gouvernement russe sera obligé de suivre l'exemple du gouvernement suédois qui, pour arrêter la dévastation des forêts du royaume, a déterminé le nombre de mois dans l'année pendant lesquels le travail des forges est interdit.

Mais les produits de la terre pourraient être pour la Russie bien autrement précieux que ceux de ses mines et de ses sables aurifères. Une grande partie des territoires russes, la région méridionale notamment, est d'une extrême fertilité ; les productions variées qu'on en tire pourraient non-seulement suffire à la population entière de la monarchie, mais encore alimenter un commerce considérable. Elles ont, pour le com merce extérieur, cet avantage qu'étant des objets d'une extrême utilité, tels que céréales, vins, chanvre, suif, laines, etc.... elles sont toujours assurées de trouver des consommateurs, au rebours des objets de luxe, qui très-souvent restent sans débouchés.

Cette fécondité d'une portion du sol moscovite a, toutefois, besoin d'auxiliaires. Pour être véritablement profitable, elle exige un travail intelligent et assidu, ainsi que des capitaux. Or, c'est ce que le gouverne-

ment russe ne paraît pas, jusqu'à ce jour, avoir bien compris. Les terres fertiles ont été négligées; l'industrie leur a arraché des bras qui en auraient tiré d'inépuisables trésors. En appliquant forcément au travail des manufactures un demi-million d'individus, le gouvernement a privé l'agriculture de son premier élément de prospérité. Et ç'a été une faute grave. Au lieu de laisser leurs sujets s'engager dans la voie que leur traçait la nature elle-même, les tzars ont fait violence à leurs instincts, et méconnu leurs intérêts. Ils ont voulu faire de leur empire un pays industriel, au lieu de l'aider à devenir ce qu'il devait être, c'est-à-dire un pays de productions premières. Comme de grands enfants dont les désirs ne sont réglés ni par la raison ni par l'expérience, ils ont vu d'un œil d'envie les progrès industriels des autres peuples, et ils ont voulu se mettre tout à coup à la hauteur des nations les plus vieilles en civilisation. Fidèles à leur système d'isolement politique, ils ont cherché à faire en sorte que la population de leurs domaines pût se passer entièrement des produits étrangers. Qu'est-il arrivé? D'abord, que l'agriculture, ce premier élément de la richesse des nations, et de la Russie en particulier, est restée stationnaire; ensuite, que les progrès obtenus dans l'industrie ont été purement superficiels, et que la situation précaire des nouveaux établissements a forcé le pouvoir de recourir à un système de prohibition et de tarifs protecteurs qui a eu de fâcheux résultats, et dont les effets se sont étendus même à l'agriculture.

Il y avait d'immenses richesses à tirer de la Russie méridionale. Pour cela, deux choses étaient nécessaires : des voies de communication et des lois sagement libérales. La culture des céréales et l'élève du bétail, qui constituent la spécialité de cette belle région, ne peuvent se passer de ces deux conditions d'existence et de prospérité. Eh bien, le gouvernement russe, aveuglément préoccupé de l'avenir problématique de l'industrie nationale, n'a rien fait pour satisfaire à cette double exigence. Il a fondé des villes, créé des ports, mais il a oublié le plus important, c'est-à-dire les voies de communication. « Il n'existe de chaussées nulle part, dit M. Hommaire de Hell[1]. Les routes sont simplement tracées par deux fossés de quelques centimètres de profondeur et par une ligne de poteaux placés de verste en verste, pour marquer la distance parcourue, ainsi que la distance à parcourir. Mais ordinairement on ne tient nul compte du tracé impérial, et souvent la route sillonnée par les transports varie et s'étend sur plus d'une demi-lieue de largeur. A chaque pluie le

[1] *Les steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale* t. Ier, p. 335.

chemin change de direction; les voituriers, abandonnant l'ancien, en tracent un autre à travers le steppe. Pendant l'hiver, à l'époque des *chasse-neiges* et des brouillards, les voyages dans la Nouvelle-Russie présentent de véritables périls. Il est alors si facile de s'écarter de la route, que les voyageurs sont fréquemment exposés à mourir de froid dans les steppes où ils vont se perdre. Les ponts, au passage des fleuves et des rivières, sont aussi rares que les chaussées, et là où il en existe, ils sont tellement défectueux, que les voituriers cherchent toujours à les éviter, pour ne pas exposer leurs chariots à être brisés. Aussi tout voyageur qui, au milieu d'un bon sommeil, se trouve tout à coup réveillé en sursaut par quelque secousse violente, peut être assuré d'avance qu'il passe sur un pont ou sur un fragment de chaussée. C'est surtout au printemps et en automne que l'on maudit l'incurie de l'administration des ponts et chaussées, car, à ces deux époques de l'année, les routes sont impraticables; le plus petit ravin devient un lit de torrent, et les communications sont souvent totalement interrompues. »

Mais ce n'est pas tout. La Russie méridionale a été dotée par la nature de moyens de communication qui, entre les mains d'un gouvernement habile et bien secondé, deviendraient d'admirables auxiliaires du commerce agricole. Nous voulons parler des cours d'eau, et notamment du Dniester et du Dnieper. Eh bien, grâce à l'incurie du pouvoir, d'un côté, et à l'incapacité de ses agents, de l'autre, la navigation de ces deux fleuves est d'une si grande difficulté, qu'ils n'offrent presque aucune utilité aux populations riveraines. Sur le Dniester, on ne voit guère que quelques radeaux de bois de construction et de chauffage qui descendent de la Gallicie autrichienne. Les explorations hydrographiques ordonnées par le gouvernement ont toujours été sans résultat, et nous ne savons si l'on a enfin réussi à établir sur ce fleuve les deux bateaux à vapeur que l'empereur lui destinait, il y a quelques mois. Quant au Dnieper, il est tout aussi impraticable. Les cataractes, ou plutôt les *rapides* qui interceptent son *lit* au-dessous d'Ekatérinoslaw, existent toujours, et le détestable canal qu'on a creusé parallèlement est encore plus dangereux que les écueils du fleuve. Aussi les barques ne s'y hasardent-elles guère. Au moment des crues, elles préfèrent s'aventurer dans les rapides, alors couverts d'eau; mais ce n'est pas sans péril, car les accidents sont très-*fréquents*. Ces barques portent presque toutes des chargements de bois et de fer provenant de la Sibérie. On n'y embarque point de céréales, le sauvetage étant impossible en cas de naufrage [1]. « Mais ce qui paraîtra réellement

[1] Hommaire de Hell, ouvrage déjà cité, pages 48 et 49.

incroyable, c'est que les colons allemands établis au bas des cataractes sont obligés de transporter leurs produits jusqu'à la mer d'Azow, pour trouver quelque débit ; aussi la plus grande partie du gouvernement d'Ekatérinoslaw, celui de Poltava, et celui de Tschernikof, riverains du Dnieper, sont-ils dans une détresse perpétuelle, quoiqu'ils aient du blé en abondance; et les paysans, dans la plus profonde misère, sont-ils réduits, chaque année, à faire des voyages de 500 kilomètres, et souvent plus, pour aller gagner 6 à 7 francs par mois, aux gages des propriétaires du littoral de la mer Noire[1]. »

Le gouvernement russe a tant fait, par ses absurdes lois de douanes, par ses exigences despotiques, qu'il a fini par ruiner le commerce d'Odessa, l'entrepôt des produits agricoles de la Russie méridionale. La confiscation des plus précieuses franchises de cette place; les priviléges exorbitants de la banque impériale, qui, en cas de faillite d'un négociant, a le droit de se faire rembourser, avant tout autre créancier et avec des intérêts monstrueux; le défaut de crédit qui résulte, pour les commerçants, de cette espèce de monopole ; la défense faite aux cultivateurs des fertiles plaines d'Ouman, voisines d'Odessa, de récolter autre chose que de l'orge et de l'avoine; les frais de transport, pour les envois de fonds, élevés au taux énorme de 5 pour cent ; le tarif fabuleux des ports de lettres[2]; tout cela a perdu cette ville, jadis si florissante, quand elle jouissait du régime libéral accordé à ses habitants par l'empereur Alexandre. Le commerce de la Russie méridionale en général est en décadence, ce qu'il est facile de prouver par le chiffre officiel du revenu des douanes et par celui des exportations. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails; mais nous renvoyons le lecteur à l'excellent chapitre que le voyageur cité ci-dessus a consacré à exposer les causes de la décadence commerciale d'Odessa et de tout le midi de la Russie.

L'industrie, nous l'avons dit, l'a emporté sur l'agriculture, au grand détriment de la fortune publique. L'empereur Nicolas a imprimé un mouvement fébrile à cette branche de travail, toute nouvelle pour la Russie. Des manufactures de toute espèce se sont établies, et, grâce aux étrangers dont les Russes avaient, comme toujours, invoqué l'assistance, on a pu être ébloui des progrès apparents accomplis dans un espace de temps assez court. La statistique des fabriques russes offre, en effet, depuis une qua-

[1] Le même, p. 58.

[2] M. Hommaire nous apprend que certaines maisons d'Odessa payent annuellement jusqu'à 10, 15 et 20,000 roubles de frais de correspondance. Cela se comprend quand on sait qu'une simple lettre de Londres coûte sept et même huit roubles.

rantaine d'années, des chiffres qui ne laissent pas de paraître merveilleux. En 1801, on comptait dans ce pays 2,270 établissements industriels ; en 1812, 2,332; en 1820, 3724; en décembre 1837 il en existait déjà 6,450, y compris les forges; enfin, en 1839, ce nombre s'élevait à 6,855, avec un chiffre de 412,931 ouvriers et maîtres. Parmi ces 6,855 usines ou manufactures, il y avait : 606 draperies; 227 manufactures de soieries, 467 de cotonnades, 216 de toiles et autres produits de lin, 1,918 tanneries, 554 fonderies de suif, 444 fabriques de chandelles, 270 de savon, 486 d'objets de métal, 115 de salpêtre, 184 de potasse, 109 de produits chimiques et de couleurs, 142 de papier, 117 de tabac; 131 de raffineries, etc., etc.

Voilà un tableau très-brillant, très-séduisant ; mais allons au fond des choses : les progrès de cette industrie sont si factices, que les fabriques ne peuvent se soutenir qu'à l'aide d'une protection énergique. Mais les droits protecteurs ont d'immenses inconvénients, surtout dans les pays tels que celui-ci : les manufacturiers, privés du stimulant de l'émulation, qui résulterait de la comparaison de leurs produits avec ceux de l'étranger, si ceux-ci pouvaient entrer en Russie, n'ont rien qui les sollicite à faire mieux et à meilleur marché. Ils restent fidèles à leur vieille routine, et continuent à livrer au commerce intérieur des objets de qualité inférieure, et qui ne peuvent, pour la plupart, soutenir la plus légère comparaison avec les produits similaires fabriqués ailleurs. En conséquence, l'industrie souffre réellement de cet état de choses, qui la maintient dans l'ignorance et dans les mauvaises traditions. Les consommateurs ont à s'en plaindre encore davantage ; car ils sont condamnés à acheter exclusivement des objets souvent de mauvaise qualité et plus chers que s'ils leur étaient fournis par le commerce extérieur. Quand on pense que, pour obtenir cet étrange résultat, un demi-million d'hommes valides a été arraché à l'agriculture, source bien plus sûre de profits et de richesse, on ne peut s'empêcher de déplorer l'aveuglement de ce gouvernement autocratique qui veut tout faire, tout entreprendre en dépit de la nature, du sens commun et des intérêts bien entendus de ses administrés.

Si l'industrie russe se bornait à fabriquer les objets que la nature du sol et du pays semble lui indiquer naturellement, elle n'aurait pas besoin de droits protecteurs, car ses produits, étant alors supérieurs à ceux des autres nations, trouveraient des consommateurs assurés. Mais elle veut essayer de tout, réussir à tout : de là son infériorité. Qu'arrive-t-il, d'ailleurs ? c'est qu'aussitôt que le ministre des finances frappe de prohibition les produits étrangers, il s'établit de nouvelles fabriques ; et que le jour

où, par un caprice assez fréquent, il permet l'importation du même produit, moyennant un droit, le manufacturier, hors d'état de soutenir la concurrence, voit crouler le fragile édifice de sa fortune.

Non, ce n'est pas dans un pays esclave que l'industrie peut se développer selon la loi du progrès qui préside aux évolutions de l'esprit humain. Ce ne sont point des hommes abrutis par la servitude qui résoudront les difficiles problèmes de la fabrication et de la mécanique. A l'esprit d'invention et de perfectionnement il faut la liberté, il faut l'inspiration qui naît, non pas seulement de l'expérience et du savoir, mais aussi, et surtout, de l'indépendance de l'intelligence et du cœur. Avec des ouvriers esclaves, vous vous traînerez éternellement sur les traces des autres peuples. Forcés d'invoquer le secours des étrangers, vous ne ferez jamais rien d'original, rien qui vous assure la prééminence sur vos rivaux. Vos artisans ont beau être adroits, et exceller particulièrement en tout ce qui n'est qu'imitation servile ; ils n'iront jamais au delà d'un certain niveau, jusqu'à ce qu'ils conquièrent, avec leur liberté, le plein exercice de leurs facultés naturelles. Et il n'y a pas à espérer que le progrès de l'industrie et l'activité commerciale exercent une heureuse influence sur la condition intellectuelle et morale des classes infimes. Partout ailleurs, le mouvement ascensionnel de la richesse publique marche parallèlement avec l'amélioration du peuple. En Russie, il n'en est pas ainsi, parce que le gouvernement y met bon ordre. Il veut bien que ses sujets deviennent, s'il est possible, habiles ouvriers, bons agriculteurs et commerçants experts ; mais il s'oppose formellement à ce qu'ils tirent de leurs progrès dans ces diverses directions le moindre profit intellectuel. C'est ainsi qu'après avoir fondé, en 1836, des écoles d'agriculture et de commerce, et ouvert dans les universités impériales des cours spéciaux pour ces deux sciences, il prit néanmoins ses mesures pour que ces institutions ne produisissent aucun effet salutaire sur l'esprit des classes laborieuses. On aurait pu douter du contraire, si un ukase du 21 mai 1837 n'était venu rappeler les seigneurs à la stricte exécution des lois existantes, qui confinent l'éducation des serfs dans les écoles de paroisse, et les excluent des écoles pratiques, ainsi que des établissements où l'on peut recevoir une instruction un peu moins grossière. Quel danger, en effet, de mettre en contact les différentes classes de la société et d'ouvrir l'intelligence des serfs [1] ! Eh bien, c'est précisément ce système de compression morale qui s'opposera toujours à l'essor de l'industrie moscovite vers un niveau plus élevé que celui où elle est parvenue.

[1] C'est par les mêmes motifs que les écoles mutuelles créées par Alexandre dans les régiments ont été abolies.

La majeure partie des établissements industriels, et les plus considérables, sont entre les mains des nobles, qui possèdent déjà de gros revenus en immeubles. Voilà donc une aristocratie à la fois terrienne et manufacturière, c'est-à-dire doublement forte. Dans les autres pays, les progrès de l'agriculture et de l'industrie tendent à créer des classes distinctes. En Russie, il n'en est pas de même. Les seigneurs ont la richesse territoriale et la richesse industrielle. Il n'y a que deux pouvoirs : le tzar et la noblesse, tous deux avec leur immense cortége d'esclaves. Et cela s'appelle une société bien organisée !

L'empereur a aussi ses manufactures; lui aussi est industriel et réalise ainsi certaines théories d'organisation du travail qui veulent que l'Etat soit fabricant et commerçant, seul ou en concurrence avec les particuliers. Mais il faut bien le dire : les usines impériales répondent peu aux espérances qu'on avait fondées sur leur prospérité. Elles sont généralement magnifiques, bien situées, bien organisées. La discipline y est rigoureusement observée, car elles sont soumises, comme toutes les institutions de ce pays, au régime militaire. D'où vient cependant qu'elles donnent de mauvais produits et à des prix trop élevés? D'où vient qu'elles ne peuvent lutter contre les fabriques particulières? C'est qu'il leur manque l'émulation, le désir de faire mieux que leurs rivales, l'aiguillon de la concurrence; c'est qu'elles sont peuplées d'agents du pouvoir, qui volent, pillent, prélèvent des pots-de-vin sur tous les marchés, grappillent sur toutes les fournitures, s'engraissent aux dépens des consommateurs et du gouvernement. On a vu, dans cet étrange pays, un Anglais nommé Baird, faire, à la tête d'une usine, et en concurrence avec l'État lui-même, une fortune considérable, bien qu'il eût à payer les intérêts du capital emprunté pour fonder son établissement, et que la main-d'œuvre lui coûtât fort cher, inconvénient que n'avait pas son compétiteur. Il avait beaucoup plus de commandes que le gouvernement, et il acceptait toutes les affaires refusées par son rival, parce qu'il était plus accommodant, qu'il se contentait d'un bénéfice modeste, et que, d'ailleurs, tout était organisé dans sa fabrique sur le pied de la plus stricte économie et conformément aux principes de l'ordre le plus sévère. Pour éviter les pots-de-vin exigés par les employés de l'usine impériale, on s'adressait de préférence à lui. Aussi ses ateliers ne chômaient-ils jamais. C'est lui qui a fourni le bronze de la colonne d'Alexandre, la toiture en fer de la nouvelle cathédrale, les chapiteaux d'airain des colonnes, une quantité de statues destinées à figurer sur les places ou dans les édifices publics, les matériaux des ponts suspendus, et même une partie des canons de la flotte. Un autre exemple cité par M. Hommaire de Hell achève de prou-

ver ce que nous avons avancé au sujet des fabriques de la couronne. « Le gouvernement, dit ce voyageur, avait élevé, il y a quelques années, à Ekatérinoslaw, une des plus grandes manufactures de drap dont j'aie connaissance. Deux machines à vapeur imprimaient le mouvement aux métiers, et plusieurs centaines d'ouvriers travaillaient dans les ateliers. L'établissement n'en fut pas moins fermé au bout de trois ans d'existence, et j'ai vu moi-même vendre à vil prix tout son matériel. »

C'est dans les foires, et surtout dans les expositions périodiques, qu'on peut juger des véritables progrès de l'industrie russe, car c'est là seulement qu'on est à même de recueillir les premiers éléments de la question, qui sont, non pas le nombre et la variété des établissements industriels, mais la quantité, la qualité, le prix de revient et le prix de vente des produits. Aux dernières expositions solennelles de Saint-Pétersbourg et de Moscou, on a pu se convaincre que si l'industrie moscovite s'est perfectionnée sur certains points, elle est restée stationnaire sur beaucoup d'autres, et a rétrogradé sur un plus grand nombre. Cela se conçoit aisément quand on réfléchit à la nature même des débouchés de la fabrication russe. La grande masse des consommateurs de l'intérieur se compose de gens fort peu aisés, et même pauvres, qui ont besoin de produits communs et à bas prix. Il faut donc que les manufacturiers visent au bon marché, et se bornent aux qualités inférieures, sans se préoccuper du perfectionnement des moyens de production. Pour ce qui est des objets de luxe, ils ne s'adressent qu'à un nombre relativement minime d'individus, c'est-à-dire aux riches propriétaires et aux fonctionnaires éminents. Or, cette classe de consommateurs dédaigne ces produits parce qu'ils ne sont que l'imitation imparfaite des articles étrangers, lesquels sont préférés, malgré leur cherté. Ainsi, l'industrie russe se trouve placée entre deux écueils également redoutables. Et pour la confiner entièrement dans son ornière, elle a la funeste égide des droits protecteurs qui la privent du salutaire stimulant de la concurrence étrangère.

Le commerce de la Russie est ce qu'il peut être sous l'empire d'une législation qui reconnaît en principe la nécessité d'une protection absolue au travail national. Nous avons sous les yeux le tarif général décrété par le gouvernement moscovite pour les articles d'exportation et d'importation. Ce document suffit à lui seul pour expliquer la situation commerciale de cet empire [1].

[1] L'original de ce tableau des tarifs russes est signé : « Le ministre des finances, *général d'infanterie*, comte Cancrine ; » et contre-signé : « Le directeur du département du commerce extérieur, *général-major*, Jasikoff. »
En Russie, l'uniforme militaire se fourre partout.

Les principaux articles d'exportation sont : le fer, le cuivre, le chanvre, le lin, le suif, les grains (principalement le blé), les planches et mâts, les graines et huiles de lin et de chanvre, les cuirs, les pelleteries, la potasse, les soies de porc et de sanglier, les toiles à voile, les cordages, le brai, le goudron, la cire, le caviar, la colle forte, etc., etc. — Quant aux articles d'importation, ils consistent principalement en sucre (spécialement celui de la Havane), café (en petite quantité), thé, cochenille, indigo, garance, bois de teinture, tissus de coton et cotons filés, tissus de laine, soieries, huiles d'olive et autres, épices, sel, vins, plomb, étain, toiles fines de Hollande et de Silésie, etc.

Depuis 1814 jusqu'en 1842, le commerce extérieur de la Russie a suivi une proportion croissante. Mais, depuis deux ans, il a subi une diminution. En effet, les exportations avaient offert, en 1842, un chiffre total de 85,358,206 roubles, et les importations s'étaient élevées à 84,593,391 roubles. En 1843, les exportations de l'empire n'ont pas dépassé 82,565,600 roubles, ainsi répartis : exportations à l'étranger, 79,423,628 roubles; en Pologne, 1,980,901 roubles; en Finlande, 1,161,071 roubles. Les importations ont présenté une somme de 75,028,399 roubles, dont 73,238,590 pour les articles venant de l'étranger, 1,162,218 pour ceux de la Pologne, et 627,591 pour ceux de Finlande. En 1843, le revirement des métaux précieux, en lingots ou monnayés, a été de 10,692,624 roubles à l'importation, et de 9,831,337 roubles à l'exportation.

Ce qui nuit au développement du commerce russe, ce sont les restrictions absurdes qui le gênent; c'est aussi l'état stationnaire de l'agriculture, qui fournit les principaux articles d'exportation; c'est enfin la constitution politique de l'empire, qui oppose des entraves insurmontables à l'exercice de l'état de négociant.

C'est en Russie qu'il faut aller pour étudier les effets du système prohibitif poussé jusqu'à l'excès, et appliqué à une industrie factice. A l'aide de ce régime tyrannique et fatal, l'autocrate espère parvenir à faire de l'industrie de son empire une rivale redoutable de l'industrie manufacturière de l'Angleterre et de l'Allemagne. Ceci ne peut exciter que le sourire des économistes. Certes, le gouvernement moscovite aurait mieux fait de suivre les conseils d'économie politique que M. Storch a donnés à l'empereur actuel et à son frère le grand-duc Michel, dans l'ouvrage qu'il composa par ordre de l'empereur Alexandre, conseils basés sur les vrais principes de la science et sur un libéralisme éclairé et prudent. Ce gouvernement a mieux aimé s'engager dans la voie rétrograde; il en portera la peine, et ses administrés en seront les tristes victimes.

Quant aux restrictions qui résultent de l'organisation politique, elles

sont peut-être encore plus nuisibles. Pour avoir le droit de faire le commerce, il faut être inscrit sur les registres de la bourgeoisie. On a vu, dans un des précédents chapitres, que les commerçants étaient divisés en trois classes ou guildes, suivant le capital qu'ils possèdent. Les membres de la première guilde peuvent seuls se livrer au commerce extérieur; ceux de la deuxième sont restreints au commerce intérieur; la troisième guilde comprend les boutiquiers et marchands en détail. Les *hôtes* ou négociants étrangers, inscrits sur les registres de la bourgeoisie, sont à peu près assimilés, pour les priviléges, aux membres de la première classe. Ils ne peuvent se livrer au commerce intérieur, exclusivement réservé aux nationaux. Un étranger qui importe des marchandises doit forcément les vendre à un Russe, et seulement dans le port où il les a reçues. Les quelques étrangers qui commercent avec l'intérieur sont en contravention aux lois du pays, et un ordre de la police peut faire confisquer toutes leurs marchandises et les ruiner en quelques minutes. Le commerce extérieur est presque tout entier entre les mains des étrangers, et principalement des Anglais, dont les priviléges, autrefois très-étendus, sont aujourd'hui réduits à ceux des simples *hôtes*.

L'Asie offrait de fort beaux débouchés à la Russie. Aussi, toutes les fois que le gouvernement moscovite a jugé à propos d'affranchir de droits restrictifs les articles destinés à cette contrée, et de favoriser les villes d'entrepôt semées sur sa route, le commerce direct et le commerce de transit ont donné les meilleurs résultats. Mais le funeste génie qui préside à la fortune de la Russie a inspiré au cabinet de St-Pétersbourg les résolutions le plus propres à tarir cette précieuse source de richesse nationale. La Perse, qui recevait autrefois ses marchandises par les provinces caucasiennes, est aujourd'hui exploitée par les Anglais, et Trébizonde reçoit annuellement de la Grande-Bretagne pour plus de 50 millions d'articles de toute espèce en transit. Ç'a été autant de perdu pour les Russes. Néanmoins cette leçon n'a pas suffi aux hommes d'Etat moscovites : ils se sont acharnés à détruire les dernières relations de leur pays avec les Asiatiques; ils ont poussé l'aveuglement et la sottise jusqu'à proscrire les poteries que la ville d'Astrakhan tirait naguère, en grande quantité, de Boukhara et de Khiva, pour les revendre aux Kalmouks et aux Tatars. Aussi cette place a-t-elle vu disparaître les caravanes et les nombreux bâtiments qui venaient s'approvisionner dans ses magasins. « En 1839, Astrakhan ne renfermait que 47 négociants de première guilde, y compris les femmes et les enfants. On comptait seulement 48 navires dépendant de son port. Encore faut-il constater que sur ces 48 bâtiments, présentant ensemble un tonnage de près de 9 millions de kilogrammes, 11 appar-

tenaient à la couronne, et que 25 autres, propriétés particulières, étaient employés au transport des vivres et munitions du gouvernement. Il ne restait donc pour le commerce que 12 vaisseaux, dont un tiers sans emploi. Quant aux autres ports russes de la mer Caspienne en relation avec celui d'Astrakhan, tels que Bakou et Salian, les navires qui les desservaient s'élevaient au nombre de 8, jaugeant 387,000 kilogrammes; plus une soixantaine de bateaux de cabotage, dont le tonnage n'a pas été évalué. Telle est la déplorable situation qu'a faite au commerce et à la navigation de la mer Caspienne un gouvernement exclusif, qui n'a jamais voulu comprendre le commerce par les échanges, et qui a follement espéré conserver ses liens commerciaux avec des nations dont il repousse les produits industriels, et auxquelles il refuse même le transit des marchandises étrangères que réclament leurs besoins (1). »

La navigation de la mer Noire n'est guère plus prospère que le commerce de la Russie méridionale, et rien ne fait prévoir une amélioration prochaine.

Le commerce intérieur de la Russie a plus d'avenir que le commerce extérieur. Mais, comme les besoins des populations auxquelles il s'adresse ne portent que sur des articles communs et grossiers, l'industrie nationale ne peut en recevoir aucune impulsion. Les transactions dont les places commerciales de l'empire sont le théâtre roulent annuellement sur une somme approximative de 130 à 140 millions de francs.

En résumé, le gouvernement russe est pauvre, relativement aux besoins d'une armée considérable et à la situation politique de l'empire. Quant à la richesse nationale, elle a pour éléments une agriculture qui, grâce aux gouvernants, ne produit pas le quart de ce qu'elle pourrait rendre; une industrie dont les progrès ne sont qu'artificiels, et dont l'avenir est très-problématique; un commerce entravé par des lois restrictives mortelles à l'activité des peuples et fatales à leur prospérité.

Qu'on n'oublie donc pas, quand on fait entrer la Russie dans la balance politique, que ses ressources matérielles sont extrêmement bornées. Or, sans argent, point de force véritable, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Une puissance qui est réduite aux aumônes de ses voisines pour faire la guerre, est peu redoutable, malgré la fantasmagorie de ses cinq ou six cent mille baïonnettes.

(1) Hommaire de Hell, tome Ier, page 481.

CHAPITRE XIII.

POLITIQUE DE LA RUSSIE ENVERS LES PEUPLES CONQUIS.

Caractère de la politique russe. — Comment se fit la conquête de la Crimée. — Massacre de trente mille Tatars. — Autres barbaries; dépopulation du pays; dévastations commises par les Russes; aveu de l'empereur Alexandre. — Destruction de la colonie des Cosaques Zaporogues. — Anéantissement de la liberté des Cosaques du Don. — Cinq cent mille Kalmouks fuyant le despotisme russe. — Par quels moyens la Russie s'empara de la Géorgie. — Mécontentement des habitants de ce pays; troubles graves; atroces vengeances des Russes. — Enlèvement de la reine Marie; mort tragique du général Lazareff. — Récente mise en état de siége des provinces géorgiennes. — Politique du gouvernement russe envers la Pologne. — Arrestations nombreuses. — Procès et condamnations des individus accusés d'avoir pris part à la révolution. — Affaire du prince Sanguszko; cruauté de l'empereur. — Polonais envoyés en Sibérie. — Confiscations : quelle valeur elles représentent. — Étranges motifs de certaines spoliations. — Autres condamnations. — Déportation de quarante-cinq mille familles polonaises. — Enlèvement des enfants polonais; détails horribles. — Incorporation des militaires dans les régiments russes. — Abolition des établissements littéraires et scientifiques, et vol des bibliothèques nationales. — Organisation officielle de l'inquisition et de l'espionnage. — Curieux exploits de la censure. — Rigueurs exercées contre les émigrés. — Précautions matérielles. — Discours de Nicolas à la municipalité de Varsovie. — Insurrection de 1833; nouvelles barbaries; jeune fille de dix-huit ans fusillée; supplice de Zawisza. — Mère récompensée pour avoir dénoncé son fils. — Autre récompense donnée à un prince parricide. — Dernières nouvelles de Pologne : expulsion de cent mille juifs. — Enfants condamnés comme conspirateurs. — Tortures atroces infligées aux prisonniers. — Défense aux Polonais de se marier avant trente ans. — Tableau de la persécution religieuse.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la politique du gouvernement russe envers les puissances étrangères. On connaît le caractère de cette politique, perfide, dissimulée, presque toujours impénétrable, déloyale, obstinée, patiente, empruntant, au besoin, le masque d'un libéralisme éclairé et tolérant, merveilleusement servie par ses agents occultes ou avoués, et se frayant, à travers mille obstacles, un libre chemin vers le but de domination et de conquête qu'elle a toujours assigné à sa victorieuse activité. Comment la Russie a poussé ses agrandissements succes-

sifs en Orient jusqu'au protectorat de la Turquie inclusivement; quel rôle odieux elle a joué en Grèce, où, après avoir soufflé le feu de la révolte, elle a mitraillé ses alliés secrets; comment elle a tour à tour, et suivant ses intérêts, courtisé l'alliance de la France et celle de la Grande-Bretagne; comment elle est parvenue à acquérir une influence considérable sur l'Allemagne, et notamment sur la Prusse; comment, enfin, elle a insensiblement attiré dans ses bras les Etats de l'Europe septentrionale; tout cela a été écrit, expliqué, répété bien des fois, et nous ne pourrions, à ce sujet, qu'ajouter quelques notions de détail, au fond peu importantes, à ce que savent déjà les hommes sérieux. Il faut donc nous borner à rappeler la tendance et la nature de cette politique, d'autant plus redoutable qu'elle ne recule devant aucun moyen pour réussir, d'autant plus sûre du succès qu'elle ne démasque jamais toutes ses batteries, et que les mains qui font mouvoir ses ressorts agissent en toute sécurité, grâce à la situation géographique de la Russie.

Nous n'avons ici d'autre intention que celle de faire connaître la conduite de la Russie à l'égard des nations qu'elle a vaincues et conquises. Nous voulons, par le tableau des crimes politiques de cette puissance, compléter ce que nous avons dit de l'esprit de son gouvernement. On a vu comment les tzars traitent leurs nationaux, et sous quel régime ils les condamnent à vivre; on va voir maintenant de quelle façon leur pouvoir s'exerce envers les peuples qu'une chance heureuse, la force ou la perfidie a soumis à leur joug despotique. C'est l'épilogue naturel de cette esquisse morale et physique de la Russie.

Nous allons rappeler quelques souvenirs relatifs à la Crimée, aux peuples kalmouks, à la Géorgie, et à la Pologne.

La conquête de la Crimée par les Russes fut un acte de machiavélisme et d'iniquité presque comparable au partage de la Pologne. Catherine *II*, profitant de la tutelle qu'elle exerçait sur ce pays, et pour contrecarrer l'influence de la Turquie, déclare le trône de Crimée électif. Aussitôt, prévoyant une agression de la part du sultan, dont elle avait violé les prérogatives, elle dirige ses armées sur la péninsule. Sur ces entrefaites, une révolution éclate en Crimée; le khan qui la gouverne est expulsé et cherche un asile en Russie, son successeur est nommé sous l'influence de l'impératrice. Le prétexte d'une occupation décisive n'était pas encore trouvé, mais il ne tarda pas à se présenter : un pacha s'était établi dans l'île de Taman, située dans le Bosphore Cimmérien; les Tatars, poussés par les Russes, demandent l'évacuation immédiate du territoire envahi, et, sur le refus du pacha, réclament l'assistance des soldats de la tzarine. L'armée moscovite pénètre

dans la Crimée, marche jusqu'à la mer, comme pour expulser l'audacieux lieutenant du sultan, puis tout à coup se retourne, occupe la péninsule, s'établit, par trahison ou par violence, dans les places fortes, et contraint le peuple et les autorités religieuses à prêter serment à Catherine. Peu confiants dans les promesses de leurs nouveaux maîtres, les Tatars se disposent à résister. Alors, Potemkin ordonne que tous les personnages de distinction les plus compromis expient par la mort leur patriotique opposition. Trente mille Tatars de tout âge et de tout sexe sont impitoyablement égorgés. Le reste se soumet au despotisme sanglant de l'impératrice, si bien représentée par son digne favori.

Quelque temps après, la Russie donna au monde civilisé le spectacle qu'elle a renouvelé toutes les fois qu'elle a essayé de peupler ses vastes solitudes. Les Nogaïs avaient quitté en masse un district dans le voisinage d'Azoff; par ordre du gouvernement moscovite, soixante-quinze mille Grecs et Arméniens, qui, depuis quelques années, étaient établis en Crimée, furent transportés de force dans le pays abandonné. Tous ces infortunés périrent de misère, de faim et de froid. Grâce aux procédés des Russes, la Crimée, qui avait pu mettre sur pied jusqu'à trente mille combattants, fut peu à peu réduite à une population de cinquante mille âmes.

Après avoir conquis la Crimée par les moyens les plus criminels, après avoir expulsé le plus grand nombre de ses habitants, veut-on savoir ce que la Russie a fait de cette belle et fertile contrée? Un voyageur célèbre va nous l'apprendre. « Les Russes, dit Clarke, ont dévasté le pays, coupé les arbres, renversé les maisons, abattu les édifices sacrés avec tous leurs bâtiments publics, détruit les aqueducs, pillé les populations, insulté les Tatars dans leurs actes d'adoration publique, arraché des tombes les corps de leurs aïeux, jeté leurs restes sur des fumiers, nourri de ces débris les plus immondes des quadrupèdes, de vils pourceaux, anéanti tous les monuments de l'antiquité, brisant également les sépulcres des saints et ceux des païens, et jetant ensuite leurs cendres aux vents [1]..... A Kertch, après avoir abattu cinq cents maisons, ils laissèrent subsister environ trente pauvres baraques au milieu des ruines..... Ils publièrent un ukase pour inviter les marchands grecs à s'établir dans cette ville; et ces émigrants abusés ne s'y furent pas plutôt rendus avec leurs familles, que les soldats détruisirent les maisons de Kertch sous leurs propres yeux..... Insultés et pillés d'une manière infâme, les Grecs demandèrent à sortir de la péninsule; on le leur refusa positivement [2]... Pendant notre

[1] Tome II, p. 80, de la traduction française du voyage de Clarke.
[2] *Ibid.*, p. 30.

séjour à Caffa, nous vîmes des soldats renverser les belles mosquées de cette ville, ou les changer en magasins, faire tomber les minarets, briser les fontaines publiques, détruire tous les aqueducs, pour l'appât d'une petite quantité de plomb [1]...... Pour décrire ce qu'était Baghtché-Séraï, il faudrait donner une idée exacte de l'état actuel de ses ruines, et cela est très-difficile. L'extravagante et sauvage barbarie des Russes satisfait, en détruisant cette capitale, la passion favorite qui les porte à la dévastation. La ville se divisait autrefois en plusieurs quartiers; la colonie grecque occupait seule toute une grande vallée. Les nouveaux conquérants ont entièrement démoli ce quartier, sans y laisser pierre sur pierre. Quoique le palais possédé par le khan, dans le centre de la ville, fût celui où ce prince se tenait ordinairement, il avait pour retraite favorite un édifice magnifique, délicieusement situé au revers d'une montagne, sur la pente d'une belle vallée. Cet édifice est si complétement rasé, que, sans un guide, on ne pourrait, dans le lieu même, découvrir où il existait. Il ne subsiste pas aujourd'hui plus d'un tiers de l'ancienne cité..... Un officier général m'assura que quand les *Mullas*, ou prêtres tatars, montaient sur les minarets, au milieu du jour, pour annoncer midi, les soldats russes s'amusaient à faire feu sur eux, et que, dans une de ces occasions, un prêtre fut tué. L'horreur que tout lecteur éprouvera à ce récit pourra lui en faire suspecter la réalité; je tiens cependant le fait d'un témoin oculaire [2]. »

Un autre voyageur, M. Reuilly, auditeur au conseil d'Etat sous l'empire, parle avec la même vivacité des dévastations commises par les Russes en Crimée. Il cite particulièremont les environs de Sévastopol, qui ont été entièrement dépouillés de leurs bois. Comme ce voyageur faisait éclater son indignation devant un officier russe : — « Que voulez-vous? lui répondit celui-ci, la couronne ne fournit pas de bois, et il faut cependant bien se chauffer [3]. »

Du reste, voici un témoignage que personne ne sera tenté de récuser, et qui résume en quatre mots l'œuvre de barbarie accomplie par les Russes dans ce pays. M. Reuilly ayant rencontré l'empereur Alexandre à Sévastopol, le tzar lui adressa quelques questions sur les contrées qu'il venait de parcourir, et lui demanda particulièrement ce qu'il pensait de la Crimée : « Sire, répondit le voyageur français, la nature a tout fait pour elle. —

[1] Clarke, p. 49.

[2] Le même, p. 76.

[3] *Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire, pendant l'année* 1803, par J. Reuilly, p. 197.

Vous avez raison, reprit l'empereur, *mais nous n'avons encore rien fait pour seconder la nature*[1]. »

On a vu un peu plus haut avec quel étrange sans-façon le gouvernement Russe transplantait des populations entières. C'est là son habitude, et il ne connaît pas d'autre moyen de se débarrasser d'une tribu ou même d'une nation qui le gêne. Il en a usé ainsi à l'égard des Cosaques Zaporogues, qui formaient autrefois une puissante colonie militaire sur les bords du Dnieper. Ce n'était pas assez pour la Russie d'avoir définitivement soumis, en 1737, ces guerriers redoutés; pour les punir d'avoir retrouvé quelques idées d'indépendance pendant la guerre qui précéda le traité de Koutchouk-Kaïnardgi, Catherine II les expulsa violemment de leurs possessions, distribua leur territoire à quelques milliers de ses sujets, et les transporta les uns de l'autre côté du Danube, les autres dans le voisinage de Biélogorod. Quelques années plus tard, la même impératrice leur enjoignit d'aller coloniser la région comprise entre le Kouban et la mer d'Azoff. Dès lors, le nom même de ce peuple disparut, et fut remplacé par celui de *Cosaques de la mer Noire*. La nouvelle colonie ne laissa pas de prospérer, grâce à quelques franchises qui rappelaient aux débris des Zaporogues leurs anciennes libertés. Mais les autocrates y ont mis bon ordre : ils ont confisqué peu à peu les priviléges de ces Cosaques, et ont fini par les amener complétement à l'unité administrative et politique de l'empire. Il en est résulté que les Cosaques de la mer Noire, ces héritiers d'un peuple belliqueux, persécutés, opprimés, découragés, sont devenus indifférents au métier de la guerre. Aussi les chefs russes ne les épargnent-ils pas; ils les sacrifient, de gaieté de cœur, à la vengeance des Circassiens, les réservant toujours pour les expéditions les plus périlleuses, et les traitant en véritable *chair à canon*.

Les Cosaques du Don n'ont guère été plus favorisés : leurs libertés ont disparu une à une, et en 1836, une ordonnance impériale a complété leur assimilation aux populations russes. Au lieu de former, comme autrefois, une milice soumise aux règles de l'élection, ils sont organisés en régiments réguliers; ils ne connaissaient pas l'esclavage, l'empereur leur a fait ce funeste présent, sachant bien quelle en serait l'influence; leurs officiers, jadis choisis par eux-mêmes, sont nommés par l'autocrate, et au lieu d'abandonner leur grade à la fin de leur temps de service pour redevenir simples citoyens, ainsi que le voulait la constitution primitive, ils le conservent par ordre, afin que les distinctions sociales, décrétées par le maître, ne s'effacent pas. En un mot, les Cosaques du Don, jadis libres et

[1] Reuilly, p. 198, à la note.

heureux, sont, eux aussi, devenus esclaves et marchent à grands pas vers cette situation morale qui n'est que l'abrutissement, mais qui, aux yeux des tzars, est l'idéal de la condition de leurs sujets.

La Russie a eu moins bon marché de certains peuples établis dans ses possessions méridionales, et qu'elle a également cherché à russifier. Les Nogaïs, par exemple, ne se soumirent qu'en partie; le plus grand nombre abandonna ses foyers et alla demander un asile aux khans de Crimée, au temps où ceux-ci jouissaient encore d'une certaine indépendance. D'autres s'unirent aux Circassiens, qui, après avoir embrassé le christianisme, revinrent à la foi mahométane, dans le seul but d'échapper à la tyrannie des Russes. Quant aux Kalmouks, ils manifestèrent leur résistance à une oppression insupportable par un acte de désespoir sans autre exemple dans les annales du monde. Jaloux de leur indépendance, comme tous les peuples pasteurs et guerriers, poussés à bout par les procédés violents de leurs maîtres, ils résolurent de fuir cette terre de despotisme et d'esclavage. Le 5 janvier 1771, cinq cent mille Kalmouks, hommes, femmes et enfants, quittèrent les rives du Volga, et se dirigèrent vers l'est, pour atteindre la frontière de Chine. Ils laissaient derrière eux environ quinze mille familles qui n'avaient pu se trouver au rendez-vous général, faute de moyens de transport pour passer le Volga, qui n'était pas encore gelé. L'immense caravane se mit courageusement en route, préférant les fatigues, les misères et les périls d'un long voyage à travers des contrées désertes ou inhospitalières, aux persécutions de la Russie. Attaqués à plusieurs reprises par les hordes des Cosaques de l'Oural et des Kirguises, assaillis à la fois par la faim, la soif et le froid, les malheureux marquèrent leur passage par une longue traînée de cadavres et de mourants [1]. Quelle ne devait pas être l'oppression, puisque la liberté était achetée à un tel prix? Enfin, après un douloureux pèlerinage de huit mois, héroïquement accompli au milieu des souffrances les plus cruelles, les fugitifs franchirent la frontière du Céleste Empire, et arrivèrent épuisés, décimés, moribonds, dans ce pays, d'où ils étaient originairement sortis, et où ils allaient chercher la tranquillité que leur avait refusée un gouvernement européen : spectacle unique dans l'histoire, et d'une haute signification, que celui d'un demi-million d'hommes se frayant un passage à travers des nations ennemies, bravant volontairement des périls sans nombre, et venant demander à un peuple réputé barbare un refuge contre la tyrannie d'un gouvernement chrétien et civilisé! L'empereur de la Chine accueillit les nouveaux venus avec une bienveillance empressée,

[1] Voir la gravure.

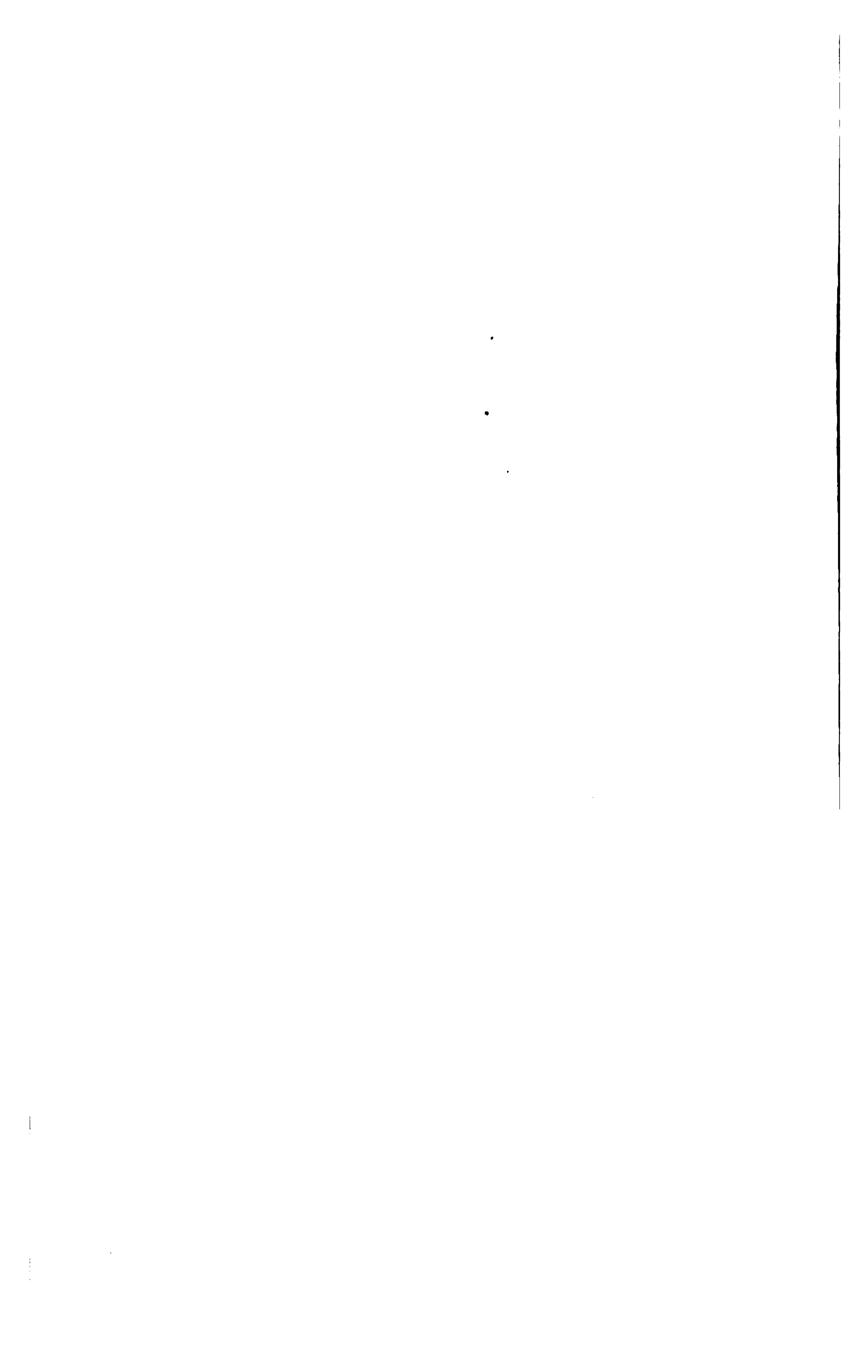
... aussi devenus esclaves et marchent à grands pas vers

[1] Voir la gravure.



ÉMIGRATION FORCÉE DE KALMOUKS EN CHINE.

Publié par Pagnerre. éditeur.



et lorsque Catherine II osa lui réclamer ses sujets déserteurs, il répondit par un refus formel, accompagné d'observations ironiques.

Nous ne rappellerons pas par quels moyens la Russie devint maîtresse de la Géorgie. Les divisions intestines fomentées au sein des populations du Caucase, l'affaiblissement prémédité de ces peuplades en présence de leurs ennemis, les guerres suscitées entre elles et les Persans, une intervention adroitement offerte sous le masque de l'amitié, et imprudemment acceptée, la confiscation progressive de l'indépendance de ces confiants alliés, tels furent, on le sait, les procédés du gouvernement moscovite envers les Géorgiens, tels ils ont été à l'égard de toutes les nations qui ont subi l'action directe de la politique russe. Après leur soumission à l'autorité des tzars, les Géorgiens furent traités en hommes dont on veut ménager la farouche susceptibilité. On maintint leurs priviléges, on leur distribua des grades dans l'armée impériale, on leur prodigua les flatteries et les promesses. Mais le revers de la médaille ne tarda pas à se montrer. La persécution commença, et elle fut si acharnée, que les chefs mahométans abandonnèrent leurs possessions et allèrent se réfugier en Perse. Après leur départ, le despotisme se donna carrière, et l'œuvre d'asservissement se poursuivit sans relâche, si bien que les habitants, exaspérés, ne virent d'autre salut que dans l'insurrection. Les troupes russes, qui marchaient par petits détachements, furent assaillies et taillées en pièces. Le général Lessanowitch fut assassiné, ainsi que plusieurs officiers de sa suite. Les femmes elles-mêmes prirent les armes et veillèrent à la garde des passages les plus importants de leurs montagnes. En un mot, tout le Caucase était en feu, et la Russie put se féliciter du succès de sa politique.

Pour calmer l'irritation des montagnards, les Russes ne virent pas de plus sûr moyen que de se montrer impitoyables. De sanglantes, d'horribles représailles firent connaître aux mécontents qu'en fait de barbarie, ils avaient trouvé leurs maîtres. Des villages entiers furent exterminés ; les prisonniers étaient, par ordre des chefs moscovites, éventrés vivants, ou pendus par les pieds jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Le sang coulait à torrents sous les baïonnettes russes, et des actes d'une cruauté atroce déshonorèrent à tout jamais la politique des autocrates dans le Caucase.

On sait à quelles mains resta la victoire; on sait comment disparut la dynastie des rois de Géorgie ; mais l'extinction de cette dynastie fut marquée par une catastrophe qui fut une héroïque et dernière protestation du vaincu contre l'insolence du vainqueur. Voici en quelques mots le récit de ce tragique événement, digne d'inspirer le pinceau des artistes.

Après la mort du roi George XI, qui eut lieu en 1800, Marie, femme

de ce prince, fut autorisée à séjourner à Tiflis avec ses enfants. Les Russes, croyant n'avoir rien à redouter d'une femme entourée d'une famille aussi jeune et aussi nombreuse, avaient cru pouvoir user d'indulgence à son égard. Toutefois, elle était placée sous la surveillance des autorités moscovites de la capitale, qui ne lui permettaient pas de s'éloigner. On connaissait son caractère énergique, et on épiait toutes ses démarches, comme celles d'un prisonnier dangereux.

Un jour, le général Tsitsianoff, renégat géorgien passé au service de la Russie, et gouverneur de Tiflis, apprend que la reine Marie, mécontente de la position précaire qu'on lui a laissée, complote son évasion, avec l'assistance de quelques partisans dévoués. Le renseignement était exact. La princesse devait quitter Tiflis en secret, et se réfugier dans les montagnes qu'habitent les tribus guerrières des Pschaves et des Touschinis. Les révélations d'un espion géorgien, nommé Kalatousoff, ayant confirmé les bruits parvenus à l'oreille de Tsitsianoff, celui-ci n'hésita plus à prendre un parti décisif. Il résolut d'éloigner la reine de ses serviteurs, de lui faire quitter la ville et de l'envoyer en Russie. Le 12 avril 1803 fut le jour fixé pour l'expulsion de Marie. Le gouverneur ordonna que le général major Lazareff se rendrait dès le matin chez la princesse, accompagné d'un interprète arménien nommé Sorokin, et de deux compagnies d'infanterie, avec musique en tête ; que Marie serait sommée de quitter à l'instant même la capitale, et que, dans le cas d'un refus, on emploierait la force. Au jour indiqué, en effet, le général major Lazareff se présenta chez la reine et entra brusquement dans sa chambre à coucher. Marie était éveillée et assise, les jambes croisées, sur une espèce d'estrade servant de lit, conformément à l'usage oriental. Ses sept enfants, tous en bas âge, étaient couchés autour d'elle et profondément endormis. Lazareff, avec une brutalité toute soldatesque, arriva droit devant la princesse, et sans aucun préliminaire de politesse, lui adressa, par l'intermédiaire du drogman, ces simples mots : « Levez-vous, il faut partir ! » Marie, qui avait conservé tout son sang-froid, répondit avec calme. « Pourquoi me lèverais-je ? Ne voyez-vous pas mes jeunes enfants plongés dans le sommeil ? Si je les réveillais en sursaut, je risquerais de leur gâter le sang [1]. Qui donc vous a donné un pareil ordre ? » — « Cet ordre, répliqua Lazareff, je le tiens du général Tsitsianoff. » A ces mots, la figure de la princesse exprima une vive indignation mêlée de mépris, et sa bouche laissa échapper cette exclamation : « Tsitsiano tsopfiani ! » c'est-à-dire, *Tsitsianoff, écume de notre race.* Pendant ce colloque, Marie avait placé sur ses genoux le coussin qui lui servait

[1] Suivant un préjugé populaire qui existe chez les Géorgiens.

d'oreiller, et elle avait glissé par-dessous, pour le dérober aux regards du général, le long poignard dont elle était toujours armée. Comme elle paraissait toujours résolue à attendre le réveil de ses enfants, Lazareff, impatienté, s'approche, aperçoit un de ses pieds que le coussin recouvrait imparfaitement, et se précipite avec colère sur ce pied pour le saisir et faire tomber la princesse de dessus l'estrade. Marie, qui a suivi ce mouvement, se redresse tout à coup, et tirant le poignard caché sous l'oreiller, l'enfonce jusqu'à la garde dans la poitrine de Lazareff; elle le retire aussitôt, et le jetant à la face de son ennemi : « Ainsi meure, s'écrie-t-elle, qui ose ajouter le déshonneur à mon infortune[1] ! » Le général tombe, en jetant un cri perçant, et expire quelques minutes après. Témoin de cette scène sanglante, l'interprète arménien s'élance, le sabre à la main, pour venger son maître, et frappe à coups redoublés la princesse, alors sans défense. Hélène, mère de Marie, accourt éperdue, et se jette sur le corps de sa fille pour lui servir de bouclier. En un instant, toute la demeure royale est envahie par les soldats russes, qui entraînent la reine, l'accablent d'injures et de coups, et la jettent, évanouie et couverte de sang, dans la voiture qui doit l'emporter hors de la ville. On la sépare violemment de sa mère, et l'équipage part au galop des chevaux.

Un fort détachement l'escorta jusqu'au delà du Caucase, et sur toute la route, elle fut l'objet de témoignages d'admiration et de dévouement de la part de la foule de Géorgiens qui se pressait au-devant d'elle. Tsitsianoff avait eu le triste courage de lui donner pour cocher un espion russe qui comprenait parfaitement le géorgien. On apprit par ce misérable les détails du voyage. On sut, entre autres choses, qu'un des jeunes princes ayant demandé à boire, un Géorgien lui présenta un vase plein d'eau, mais que les soldats russes brisèrent la cruche et maltraitèrent le sujet fidèle qui avait osé donner cette marque de sympathie au fils de ses anciens maîtres.

La reine, arrivée en Russie, fut confinée dans un couvent. Tsitsianoff, ce renégat que, dans son langage énergique, elle avait appelé « l'écume de sa race, » mourut assassiné, trois ans après, devant Bakou, ville située sur la mer Caspienne.

La Géorgie s'est soumise aux empereurs, et elle sait maintenant ce qu'il en coûte de se confier aux promesses de ce gouvernement barbare. La Russie lui a imposé son administration, sa redoutable phalange d'employés civils, et chaque jour, cette belle et riche contrée voit s'effacer son originalité. Cependant les esprits ne paraissent pas complétement soumis,

[1] Voir la gravure.

car, il y a quelques années, un ukase impérial, pour réprimer des désordres assez menaçants, a mis plusieurs provinces géorgiennes en état de siége, laissant le général Rosen, alors commandant du pays, l'arbitre de la liberté, des biens et de la vie des habitants.

Exposer en détail tous les actes criminels de la politique russe envers les peuples conquis, rechercher de quelle manière le gouvernement moscovite a rivé les fers de tant de nations, trop faibles pour lutter contre sa désastreuse influence, ce serait, en quelque sorte, faire l'histoire de la Russie pendant les temps modernes. Or de pareils développements nous sont interdits. Nous devons nous borner à étudier l'action de ce gouvernement sur le théâtre où il a déployé le plus d'activité et de persistance, c'est-à-dire en Pologne. La rapide esquisse qu'on va lire suffira, d'ailleurs, à l'objet que nous nous proposons, car elle résumera tous les caractères, toutes les tendances de la politique des tzars.

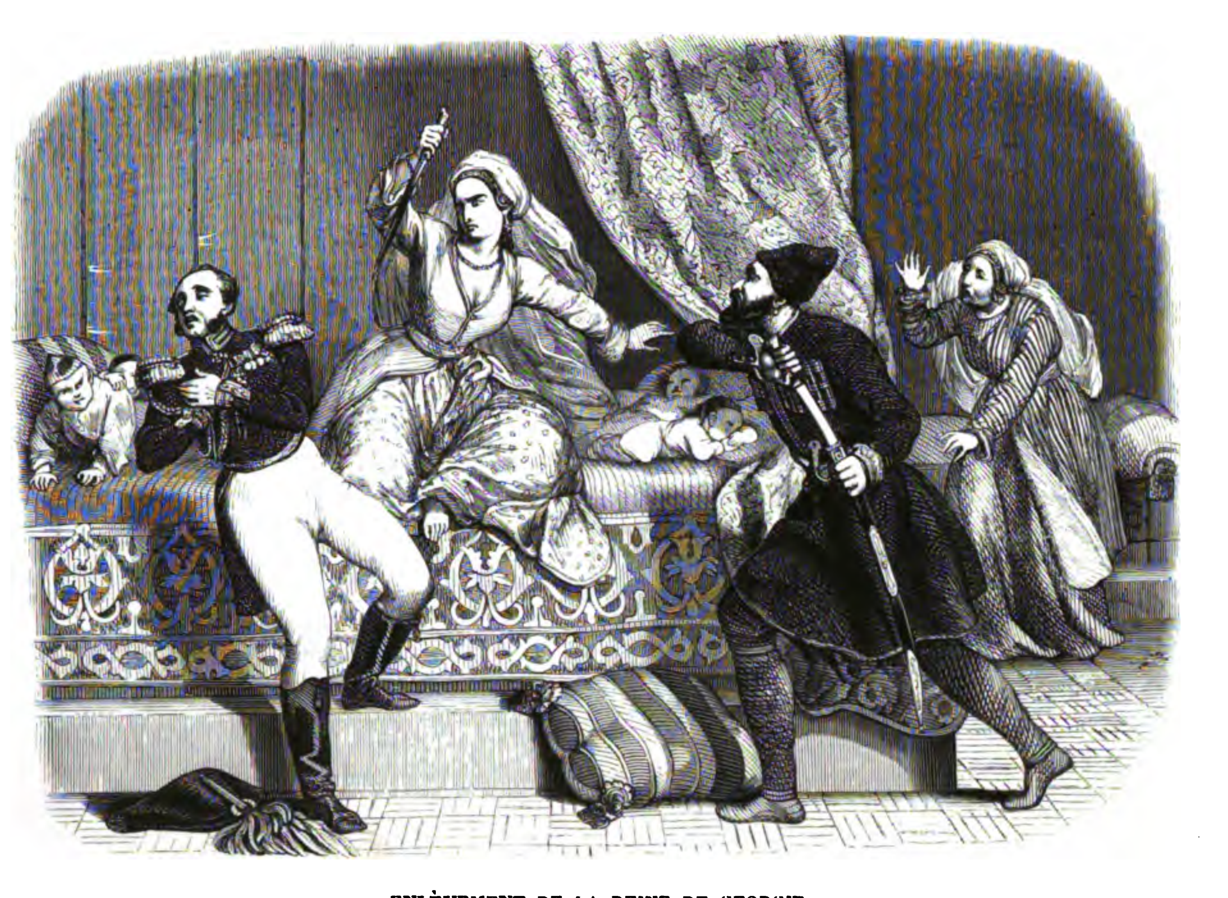
Ici, le courage est près de nous manquer, tant est douloureuse à raconter cette longue et lamentable agonie de la Pologne. Honte à celui qui peut contempler sans une émotion poignante cet assassinat de toute une nation! Honte à l'écrivain qui peut tracer ce tableau dans ses plus hideux détails, sans se sentir le cœur défaillir!

Nous irons, toutefois, jusqu'au bout de notre tâche, quelque pénible qu'elle nous soit. Nous ne dirons pas tout, parce qu'il y aurait trop d'infortunes à interroger, trop de cadavres à faire sortir de la tombe. Mais nous en dirons assez pour montrer ce qu'est cette politique dont les empiétements menacent l'Europe et l'Asie, ce qu'est cet homme à qui de méprisables courtisans et des prôneurs trop crédules ont dressé un piédestal, cet empereur dont on vante complaisamment les nobles qualités. Nulle part le caractère de ce souverain ne s'est déployé avec une aussi horrible sincérité que dans ce pays, livré, depuis quinze ans, à ses implacables rancunes; nulle part il ne s'est révélé aussi franchement, ou plutôt avec un pareil cynisme. C'est donc ici qu'il faut le saisir et l'étudier; et le portrait sera d'autant plus complet, que l'empereur Nicolas va poser devant nous comme homme politique et comme croyant, c'est-à-dire en sa double qualité de souverain temporel et spirituel.

Un pareil sujet peut se passer de commentaires, et la rhétorique y serait de trop. Nous nous bornerons, en conséquence, à une simple énumération de faits, plus éloquente, dans sa nudité, que toutes les réflexions dont on pourrait l'accompagner.

Dès que la révolution polonaise fut étouffée, l'autocrate donna un libre cours à son farouche ressentiment. Les supplices et les confiscations se succédèrent sans relâche, et les vaincus purent comprendre que c'était là

succédèrent sans relâche, et les vaincus purent comprendre que c'était là



ENLÈVEMENT DE LA REINE DE GEORGIE.

Publié par Pagnerre, éditeur.

le commencement d'un régime de terreur dont le but définitif ne pouvait être que l'extirpation totale de la nationalité, de la langue et de la race polonaise. Il y avait eu de nombreuses arrestations, et l'instruction de ce vaste procès fut si longue, que bien des prisonniers trouvèrent la mort dans leurs cachots, la mort au milieu des tortures morales et physiques, la mort lente et sans consolation. Enfin, le 3 juillet 1833, un ukase, signé du lieutenant général Soulima, décréta la mise en jugement de deux cent quatre-vingt-six personnes accusées d'avoir excité à l'insurrection du 29 novembre 1830 et d'y avoir pris part. Le jugement ne fut rendu que l'année suivante, et le 4 septembre 1834, l'empereur daigna commuer quelques condamnations capitales aux travaux forcés dans les mines de Sibérie, quelques condamnations aux fers en travaux forcés dans une place forte, etc... Les décrets contre les contumaces furent confirmés; ils condamnaient deux cent quarante-neuf individus à être pendus, neuf à avoir la tête tranchée, sept aux fers.

Etrange clémence que celle de l'autocrate, et vraiment, ses victimes durent lui savoir gré de les avoir soustraites au dernier supplice pour leur en faire endurer un cent fois pire que la mort. Au surplus, on avait déjà pu apprécier cette générosité dans l'affaire du prince Sanguszko. Ce prince, héritier d'une des premières familles de Pologne, avait pris part à la révolution. Il fut fait prisonnier et condamné à la perte de la noblesse, à l'exil et à la confiscation de ses biens. Quoiqu'il eût servi dans le royaume de Pologne proprement dit, et qu'il y eût été arrêté, il fut jugé comme Lithuanien, c'est-à-dire comme sujet de l'empereur, par cela seul que ses propriétés étaient situées en Lithuanie, province polonaise incorporée à la Russie. Le jugement fut soumis au tzar, et l'on espérait qu'il se montrerait magnanime envers le prince captif. Voici ce qu'il fit : il prit une plume et écrivit en marge de l'arrêt : « LE CONDAMNÉ FERA LE VOYAGE DE SIBÉRIE A PIED ! »

La mère du prince accourut à Saint-Pétersbourg, non pour implorer le pardon de son fils, mais pour obtenir un soulagement aux souffrances physiques qu'il allait subir. On insinua à cette femme infortunée que peut-être pourrait-on accorder quelque chose à son fils, pourvu que celui-ci déclarât n'avoir fait, en prenant les armes, que céder à un accès de désespoir occasionné par la mort de sa femme. Le prince refusa avec indignation, et subit son châtiment de la façon ordonnée par le despote. Sa mère n'a jamais pu savoir dans quelle partie de la Sibérie on l'avait relégué.

On n'avait pas attendu la fin du grand procès pour frapper des victimes. Dès les premiers mois de l'année 1832, on rencontrait sur les rou-

tes de la Russie de longues colonnes de Polonais de toute condition, qui, enchaînés dix par dix, étaient conduits à pied en Sibérie. On calculait déjà à cette époque que plus de soixante mille Polonais avaient été ainsi envoyés dans les déserts glacés de la Russie asiatique [1].

Les confiscations ne s'étaient pas, non plus, fait attendre. Les listes que nous avons sous les yeux commencent à l'année 1832; elles contiennent plus de cinq mille noms. Et cependant ce n'est qu'une petite partie des spoliations exercées par le gouvernement russe au détriment des Polonais. Il nous a été impossible de nous procurer toutes les listes, les journaux allemands, les gazettes de Varsovie et le décret du 28 juin 1835, signé du prince Paskéwitch, n'indiquant que les noms dont nous avons fait le relevé. Les tables de proscription de la Pologne sont nombreuses, et quelques listes, parmi celles qui n'ont pu être réunies à nos documents, sont extrêmement chargées. On peut donc calculer que les confiscations s'élèvent à plus de dix mille.

Veut-on savoir maintenant quelle masse de richesses représentent approximativement ces vols officiels? Pour cela, il faut fixer la base sur laquelle la valeur des biens est établie en Russie et en Pologne. Les fortunes s'évaluent suivant le nombre des paysans, ou des *âmes*, comme on dit chez les Russes. Or, une âme vaut, en moyenne, 1,000 francs, les enfants et les femmes non compris, car ils ne comptent pas. En prenant au hasard une page de nos listes, nous trouvons que les trente-neuf confiscations que contient cette page représentent, d'après les chiffres qui accompagnent chaque nom, vingt et un mille quatre cent trente-trois paysans, ou 21,433,000 francs [2]. En nous servant de cette appréciation comme terme de comparaison, nous aurons, pour les cinq mille confiscations désignées ci-dessus, un capital d'environ 2,748,000,000 de francs. Encore faut-il remarquer que la page qui a été prise par nous pour règle de nos évaluations indique des fortunes ordinaires, et que nous n'y voyons ni les Sapieha, ni les comtes Pac, ni les Zaluski, ni les Olizar, ni tant d'autres Polonais dont les richesses étaient véritablement colossales. Notre appréciation est donc plutôt au-dessous de la vérité; et pourtant voilà une somme de deux milliards sept cent quarante-huit millions pour cinq mille noms seulement. On peut, d'après cela, se faire une idée de la masse totale des déprédations de la Russie. Veut-on que nous ayons exagéré de moi-

[1] Discours de M. Cutlar Fergusson, dans la séance de la chambre des communes du 28 juin 1832.

[2] Voyez *la Pologne dans ses anciennes limites*, par Gluchowski, p. 320. (Nous croyons que Gluchowski est un pseudonyme qui cache le nom d'un des militaires les plus éminents de la révolution polonaise.)

tié ? Restera toujours un milliard trois cent soixante-quatorze millions !

C'est surtout en lisant ces listes de confiscations qu'on voit jusqu'à quel point de fureur, et presque de démence, l'empereur Nicolas a poussé l'esprit de vengeance et de persécution. Nous voyons, par exemple, la comtesse Malachowska dépouillée de ses biens, *pour avoir résidé en Pologne avec son mari*, suivant les propres termes du décret impérial ; nous voyons M. Ruczynski perdre les siens, *parce que son fils était dans le royaume de Pologne* pendant la révolution ; M. Roniker subit la confiscation, *parce que son fils était dans les écoles du royaume de Pologne ;* M. Miaskowski est ruiné, *parce que son fils s'était joint aux insurgés ;* madame Zagorska est réduite à la misère, *pour avoir passé en Gallicie sans la permission du gouvernement ;* madame Wydzga est spoliée, *parce que son fils a passé dans le royaume de Pologne ;* l'empereur dépouille M. Pruszynski de sa fortune, *parce que son fils est en Autriche;* M. Wiszniewski subit le même châtiment, *à cause de son séjour à Cracovie ;* madame Fafius se voit enlever tout ce qu'elle possède, *parce que son fils a quitté le pays sans la permission du gouvernement ;* etc., etc... Cela vous paraît monstrueux, invraisemblable, impossible, n'est-ce pas ? Pourtant nous n'inventons rien, nous ne livrons même rien aux conjectures ; nous n'avons fait que copier les propres expressions des ukases spoliateurs. Et quand on songe que toutes ces abominations ont été ordonnées trois, quatre et cinq ans après la victoire, par conséquent de sang-froid, à tête reposée, avec toute la réflexion possible, en pleine paix, en toute sécurité, on se demande si la Russie et la Pologne ne vivent pas sous le sceptre sanglant d'un Néron ou d'un Domitien.

On s'arrête difficilement sur la pente du despotisme et de la vengeance aveugle. La barbarie moscovite inventa d'autres moyens de persécution encore plus cruels. Des milliers de Polonais allèrent rejoindre leurs compatriotes en Sibérie; beaucoup furent transportés dans le Caucase, et dans les parties les moins peuplées de la Russie ; d'autres, en grand nombre, furent condamnés aux travaux publics dans les villes de l'empire ; d'autres enfin, et ce n'étaient pas les moins à plaindre, furent incorporés dans les bataillons de discipline de l'armée impériale, ou envoyés contre les Circassiens. Une seule ordonnance du $\frac{9}{21}$ novembre 1831 prescrit la déportation de cinq mille familles de gentilshommes polonais par gouvernement. Et comme le gouverneur de la Podolie, à qui s'adressait cet ordre, avait demandé de nouvelles instructions pour l'exécution de la volonté impériale, le ministre de l'intérieur répond, en date de Pétersbourg, $\frac{6}{18}$ avril 1832, qu'il faut déporter : « 1° Les gens qui, ayant pris part à la dernière insurrection, *sont revenus témoigner leur repentir*

au terme fixé; ceux aussi qui, ayant été compris dans la troisième classe des coupables, *ont obtenu la haute grâce et le pardon de Sa Majesté*; 2° les personnes qui, par leur manière de vivre et d'après l'opinion des autorités locales, excitent la méfiance du gouvernement *et peuvent devenir suspectes*. » Le ministre continue : « Sa Majesté, en confirmant ces règlements (relatifs à l'exécution), a daigné ajouter de sa propre main: Ces règlements doivent servir non-seulement pour le gouvernement de Podolie, mais encore pour tous les gouvernements occidentaux : Wilna, Grodno, Witebsk, Mohilew, Bialystok, Minsk, Volhynie, Kiiovie; *ce qui fait en tout quarante-cinq mille familles*. Outre cela, Sa Majesté a ordonné : 1° Que, dans aucun cas, *le gouvernement ne sera responsable des dettes des transplantés*; néanmoins les personnes qui doivent être transplantées *n'en seront pas averties d'avance*; les créanciers agiront d'après les lois, *mais cela ne pourra mettre obstacle à la transplantation*; 2° il faut transplanter les gens capables de travailler; leurs familles pourront leur être envoyées *plus tard*; 3° les ci-devant gentilshommes non propriétaires[1] *qui n'ont* pas de revenus ni d'occupations fixes, *qui changent de résidence, ou demeurent sans occupation*, seront transplantés sur la ligne du Caucase, parmi les Cosaques, et inscrits parmi eux; et comme désormais *ils feront partie des troupes cosaques*, leur colonie *ne doit être en aucune relation avec les colonies des ci-devant gentilshommes polonais*. » Enfin, le gouverneur de la Podolie ayant déclaré que les gentilshommes polonais refusaient de s'expatrier volontairement, le même ministre de l'intérieur, M. Lubianowski, lui répond que « ce sont seulement *les gentilshommes propriétaires, et appartenant aux deux premières classes*, qui doivent être désignés pour la transplantation, » et que « si les gentilshommes polonais n'ont pas envie de se faire transplanter, *ils faut les y contraindre par la force*. »

Voilà comment la Pologne a été progressivement dépeuplée. Mais cette œuvre de Vandale fut complétée par une mesure encore plus atroce : le 19 février 1832, l'ordre fut envoyé aux autorités russes de Pologne de faire main basse sur tous les enfants mâles, vagabonds, orphelins, *ou pauvres*, et de les diriger sur Minsk pour les incorporer dans les bataillons des militaires cantonistes, et les diriger ensuite sur les compagnies coloniales. Comme, dans le royaume de Pologne proprement dit, les classes pauvres forment les dix-neuf vingtièmes du total des habitants, enlever leurs enfants, c'était, en réalité, faire disparaître la grande majorité de la

[1] L'ordonnance dit les *ci-devant gentilshommes*, parce que les gentilshommes polonais indigents ont été réduits à la condition de bourgeois et d'affranchis.

génération naissante. Quant aux provinces réunies à la Russie (Lithuanie, Samogitie, Volhynie, Podolie et Ukraine), cette mesure y fut appliquée à tous les enfants des deux sexes et de toutes les classes. Pour trouver les enfants pauvres, on eut recours à un subterfuge infâme : on invita, par l'intermédiaire des commissaires de police, tous les gens qui auraient besoin de secours pour leurs enfants, à venir s'inscrire chez ces fonctionnaires. Beaucoup de pères de familles pauvres, à Varsovie et dans les provinces, trompés par ce perfide appel, tombèrent dans le piége et livrèrent leurs noms, en désignant le nombre de leurs enfants. Dès que les autorités russes virent les listes à peu près complètes, elles firent saisir les enfants de ces malheureux, en disant que l'empereur, dans sa munificence, les prenait sous sa protection et les ferait élever. On agit plus franchement à l'égard des soldats et sous-officiers des vétérans : on s'empara de vive force de leurs fils, bien que la plupart d'entre eux, domiciliés à Varsovie, eussent les moyens d'élever leur jeune famille. On fit mieux : pour aller plus vite et s'épargner le soin des recherches, on exécuta dans les écoles élémentaires des paroisses et des arrondissements de Varsovie, des *razias*, qui procurèrent l'arrestation d'une foule d'enfants mâles. Toutes les institutions de bienfaisance se virent de même enlever leurs jeunes pensionnaires. Nous citerons, entre autres, l'école établie dans les casernes d'Alexandre pour les fils des soldats, et l'hôpital de l'Enfant-Jésus, consacré aux enfants trouvés. On peut bien penser, du reste, que l'ukase impérial, quoique restreint aux enfants orphelins, vagabonds ou pauvres, fut, dans la pratique, étendu à tous ceux dont les parents avaient le malheur de déplaire à la police moscovite. Des milliers de jeunes garçons furent arrachés des bras de leurs familles éplorées, sans pitié pour le désespoir de leurs mères, pour les supplications et les larmes de tous ceux qui les entouraient [1]. Le foyer domestique fut envahi, souillé par les sbires de Paskéwitch ; il y eut des scènes lamentables, des drames déchirants : l'amour maternel aux prises avec la vengeance implacable d'un tyran, ce qu'il y a de plus saint, de plus respectable au monde, en présence de ce qu'il y a de plus odieux. Le 5 mai 1832, quatre convois, chacun de cent cinquante enfants, avaient déjà été secrètement expédiés de Varsovie seulement. Le cinquième, composé de vingt et quelques chariots remplis de garçons de six à dix-sept ans, fut organisé en plein jour, le 17 du même mois. « Depuis quelques jours, écrivait un témoin oculaire, le temps était froid et humide. Ce jour-là (le 17 mai) la pluie tombait à verse, toutes

[1] Voir la gravure.

les rues étaient désertes, quand tout à coup on entend le roulement des voitures et le pas des chevaux, des gémissements et des cris perçants de femmes. C'était une caravane d'enfants qui, partie dès casernes d'Alexandre, s'avançait vers le pont de Praga, par le quartier Nowe Miasto, la rue Podwàle et le faubourg de Cracovie. Chacun cherche chez lui ce qu'il a de provisions, de vêtements ou d'argent, l'envoie ou l'apporte aux voitures, pour ces êtres innocents arrachés pour toujours à leurs familles. De malheureuses mères ne veulent pas les quitter, elles s'efforcent d'arrêter les voitures ; tout le monde partage leur douleur, tous versent des larmes..... Pleurs inutiles ! le désespoir d'une mère avait jadis désarmé la rage du lion de Florence ; il n'a pu toucher les barbares envahisseurs de la Pologne ! » Nous laissons à deviner les souffrances de ces enfants pendant les longs voyages auxquels on les condamnait. Exposés aux intempéries de la saison, mal vêtus, encore plus mal nourris, couchant, la nuit, dans des écuries ou dans des granges, brutalisés par les Cosaques qu'on leur donnait pour escorte, le plus grand nombre succombait à la fatigue, au chagrin et aux privations. Quelquefois, on les faisait marcher à pied, quand les petites voitures réservées aux malades étaient pleines. On abandonnait sur la route, en laissant auprès d'eux des vivres pour deux ou trois jours, ceux qui tombaient de lassitude et d'épuisement. Heureux les morts ! Heureuses les victimes que Dieu, dans sa miséricorde, rappelait à lui avant qu'elles eussent atteint le but de ce pèlerinage de martyrs ! car les survivants sont devenus la proie de cet ennemi que leurs aînés ont combattu. Devenus les serviteurs de leurs bourreaux, ils expieront, toute leur vie, le crime héroïque de leurs pères. Ils sont perdus pour leurs familles, perdus pour leur patrie dont ils ignorent même la langue; de ces hommes nés pour la liberté on a fait des esclaves ; le despotisme a pollué leur âme candide, et leur a soufflé le poison de la servitude. Certes, parmi les crimes du gouvernement russe, celui-ci est le plus horrible, le plus révoltant.

Quant aux militaires polonais, il fallait aussi à tout prix s'en *défaire*. Rien n'était plus aisé. Sa Majesté daigna gracieusement ordonner que tous les sous-officiers, soldats et enrôlés devenus officiers ou non, fussent incorporés dans des régiments russes. Tous les officiers nommés pendant la révolution durent servir comme simples soldats, et leurs quinze années de service obligatoire ne devaient compter qu'à partir du jour de leur entrée dans les corps moscovites. L'ukase qui décrète cette mesure (26 février 1832), porte que le nombre des militaires incorporés doit être *au moins* de vingt mille.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les actes

de colère et de vengeance contre les personnes qui ont signalé cette réaction. Nous nous bornons à ceux que nous venons de rappeler, en laissant le champ libre à l'imagination de nos lecteurs pour deviner tout le reste. Déportation de gentilshommes propriétaires par milliers ; enlèvement des enfants et enrôlement des militaires dans l'armée russe, avec dégradation préalable, ces trois faits principaux disent tout, surtout quand on ajoute que l'exécution des volontés de l'empereur était confiée à des agents qui croyaient être agréables à leur maître et conquérir sa bienveillance en dépassant le but de ses ordres les plus sévères, et qui, du reste, n'étaient que trop portés, par leur haine contre les Polonais, à abuser des pouvoirs exorbitants que leur abandonnait le ressentiment aveugle du souverain.

La compression de l'esprit révolutionnaire fut tout aussi violente; elle s'accomplit par des moyens non moins criminels. Toutes les institutions qui pouvaient servir au développement de l'intelligence des Polonais furent abolies. On enleva même aux vaincus la consolation de la lecture. C'est ainsi que l'université de Varsovie fut supprimée, et sa bibliothèque enlevée pour être transportée à Saint-Pétersbourg. On n'y laissa que les ouvrages de théologie, de médecine et d'astronomie. Les livres de jurisprudence eux-mêmes ne trouvèrent pas grâce devant Sa Majesté Nicolas. C'est ainsi, également, que la *Société des amis des sciences* à Varsovie fut dissoute, et sa bibliothèque confisquée, comme celle de l'université [1]. La société des *piaristes* subit le même sort, ainsi que l'université de Wilna et le lycée de Krzeminiec. Les couleurs nationales de la Pologne furent abolies. Un ukase du 24 juillet 1832 supprima l'uniforme polonais. Tout individu soupçonné d'avoir des opinions politiques fut placé sous la rigoureuse surveillance de la police, vexé, persécuté sans relâche. Chaque jour, des arrestations arbitraires épouvantèrent la population de Varsovie et de toutes les anciennes provinces polonaises soumises à la Russie depuis 1772. On défendit toute conversation politique;

[1] Nous ne savons si le transfert des livres polonais s'est effectué comme celui de l'ancienne bibliothèque de Varsovie, dévalisée par Catherine II. Lors du premier déménagement, les Cosaques chargés de l'opération mutilèrent et détruisirent une quantité d'ouvrages précieux. Quand il se trouvait des volumes trop grands ou trop gros pour entrer dans la caisse préparée pour les recevoir, ils les coupaient en deux, sans autre cérémonie. Il est vrai que les morceaux furent fidèlement remis à l'impératrice philosophe. Les Cosaques vendaient en chemin, pour un verre d'eau-de-vie, des manuscrits et des livres rares. A leur arrivée à St-Pétersbourg, tout ce qui restait demeura, pendant près d'un mois, exposé à toutes les intempéries de la saison (l'on était en hiver!) Or, comme un grand nombre de volumes avaient été tout bonnement entassés pêle-mêle sur des kibitki, on peut penser dans quel état ils étaient quand on les retira, pour les remiser dans un grenier à foin.

et, à ce propos, nous citerons, comme modèle du genre, l'ordonnance qui inaugura le règne de la terreur dans le gouvernement de Wilna. On jugera s'il est possible de concevoir rien de plus hideusement tyrannique. Après un préambule assez curieux, le vice-gouverneur Doppelmeyer s'exprime ainsi : « Son Excellence le général gouverneur de Wilna, ayant jugé qu'il était nécessaire de poursuivre et d'exiler tous ceux qui deviennent dangereux en publiant des nouvelles et des opinions nuisibles, m'a ordonné, en date du $\frac{4}{16}$ juin 1832, d'annoncer à toutes les autorités que leur devoir le plus essentiel est de surveiller tous les employés qui leur sont soumis, non-seulement quant à leur conduite publique et privée, *mais aussi quant à leurs liaisons de famille et d'amitié*. Les présidents de toutes les autorités, dans leurs rapports fondés *sur simple supposition*, doivent, pour m'éclairer, énoncer *leurs opinions et leurs remarques*, pour que, conformément au degré de culpabilité des personnes accusées, on puisse les suspendre de leurs fonctions, ou les leur ôter entièrement, les faire juger, ou seulement les soumettre à la surveillance de la police, les arrêter *ou les enfermer dans les forteresses, les envoyer au fond de la Russie* OU BIEN EN SIBÉRIE.

« Si Son Excellence M. le général gouverneur vient à apprendre la mauvaise volonté, *les jugements téméraires* en matière politique, et *la conduite suspecte* d'un citoyen ou d'un employé, en ce cas *les employés supérieurs des accusés et les présidents des autorités respectives seront examinés sévèrement sur les causes qui les ont portés à se taire à ce sujet; ils seront destitués comme incapables de remplir leurs emplois, et subiront ensuite une punition exemplaire* conforme au degré de culpabilité des accusés. Les mêmes règles doivent être observées à l'égard des citoyens, des propriétaires et des gentilshommes polonais. »

Voilà la délation ordonnée sous peine de destitution, et pis encore, les citoyens inquiétés jusque dans leurs relations de famille et d'amitié, l'inquisition politique décrétée et organisée entre fonctionnaires, une *loi de* suspects rédigée en quelques mots. Il en fut de même dans tous les gouvernements de la Pologne, et les autorités moscovites renchérirent sur ces abominations à Varsovie, le centre politique le plus important de tout le royaume.

Nous avons parlé des bibliothèques confisquées ; il faut ajouter que la science et la littérature furent proscrites comme suspectes. Une censure, mille fois plus rigoureuse que celle de Saint-Pétersbourg, mit *obstacle à* la propagation des lumières, et sembla prendre à tâche de ramener la Pologne à l'ignorance des siècles passés. Les livres les plus innocents furent sacrifiés ou mutilés par cette insatiable harpie, qui souille tout ce

qu'elle touche. On ne trouve plus à Varsovie d'ouvrages sur la Pologne, pas même de simples descriptions. La censure a anéanti ou soustrait au public tout ce qui pouvait rappeler directement ou indirectement le souvenir de l'ancienne monarchie polonaise. M. Marmier dut recourir à l'autorité d'un général pour se procurer un petit volume imprimé à Varsovie, en 1820, sous le titre de *Guide du voyageur en Pologne*, et qui, ajoute cet écrivain, « est bien le guide le plus pacifique, le plus innocent qu'il soit possible d'imaginer. » Les censeurs supprimèrent d'un ouvrage tout à fait anodin les mots *révolution française*, et y substituèrent ceux-ci : *changement politique!* un archéologue ne put faire paraître un travail sur les médailles polonaises, sous le titre de *Numismatique de la Pologne;* il fallut remplacer ce titre par celui de *Numismatique du pays!* C'est par des exploits de ce genre que les douaniers littéraires de Varsovie signalent chaque jour leur sollicitude pour les intérêts politiques de leurs patrons.

La poste vint au secours de la censure : elle surprit, par d'ignobles indiscrétions, les secrets des familles. Elle supprima toutes les lettres adressées aux Polonais émigrés, ou écrites par eux ; en sorte que ces infortunés ont été privés de la seule consolation qui pût adoucir pour eux les douleurs de l'exil. La plupart sont sans nouvelles de leurs familles depuis la fin de la révolution, c'est-à-dire depuis quatorze ans ! De la part des autorités russes, cette défense de toute communication avec les émigrés a eu un double but : d'abord punir des rebelles et tous leurs proches; ensuite étouffer des espérances qui auraient pu trouver dans des relations suivies avec les exilés un dangereux aliment.

Ce n'était pas tout que de combattre l'esprit de sédition ; on s'occupa aussi de former l'intelligence et le cœur de la jeunesse polonaise. A cet effet, on fabriqua ce fameux catéchisme politique et religieux que nous avons textuellement reproduit à la page 5 du présent ouvrage, et dans lequel il est dit que l'empereur n'étant autre chose que Dieu sur la terre, ses sujets lui doivent non-seulement fidélité et respect, mais encore un véritable culte. Ce catéchisme du pouvoir absolu fut destiné, ainsi que nous l'avons dit, à servir dans les écoles et les églises de Pologne.

On voit que la réaction russe se montrait prévoyante et qu'elle ne négligeait rien. Du reste, elle se mit parfaitement en mesure pour le cas où ses conceptions préventives et sa propagande n'amèneraient pas les résultats qu'elle en espérait. Les moyens de répression pour les éventualités insurrectionnelles furent combinés de manière à tenir la Pologne comme emprisonnée sous un immense réseau de fer. L'armée russe fut concentrée sur les frontières du royaume et approvisionnée d'un matériel

énorme. En outre, par ordre de l'empereur, une citadelle formidable s'éleva en face de Varsovie, et le 10 octobre 1835, Nicolas, s'adressant à la municipalité de cette capitale, révéla franchement le motif de cette construction. « J'ai fait élever ici une citadelle, s'écria-t-il, et je vous déclare qu'à la moindre émeute, *je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie; et certes ce ne sera pas moi qui la rebâtirai.* »

Au surplus, l'autocrate était dans son droit de souverain, en prenant certaines précautions contre les révolutions à venir, et l'on ne saurait lui en faire un crime. Mais ce qui est révoltant, c'est l'abus du droit de répression et de prévention poussé jusqu'à la cruauté; ce qu'il faut signaler à l'exécration des contemporains et des générations futures, c'est ce déchaînement de fureur à froid, c'est cette horrible méchanceté qui frappe à coups redoublés un peuple vaincu, qui procède par les confiscations, par la déportation en masse, par le rapt des enfants, par l'inquisition, par les tortures et les supplices, à la destruction d'une nationalité et d'une race tout entière.

Cependant ce lâche assassinat de la Pologne ne s'accomplit pas sans une vigoureuse protestation. On se rappelle sans doute l'insurrection qui, en 1833, menaça les maîtres de Varsovie d'une révolution nouvelle. Quelques réfugiés rentrèrent dans leur patrie, et, ralliant tous les mécontents qui se trouvèrent sur leur passage, attaquèrent avec succès plusieurs détachements russes. Imprudente et vaine tentative! Ecrasés par le nombre, ces nouveaux martyrs de l'indépendance polonaise succombèrent sur le champ de bataille ou furent traînés au supplice. Ce fut, pour le gouvernement moscovite et son digne chef, une occasion de redoubler de fureur et de cruauté. Les prisonniers furent soumis aux plus affreux traitements. Pendant leur détention, les nobles furent privés de l'ancien privilége de ne point subir de peines corporelles. C'est un journal publié à Saint-Pétersbourg, l'*Abeille du Nord*, qui en fait le naïf aveu, en toute sûreté de conscience. D'après cette feuille, le knout ne s'administrait qu'après jugement, mais les autres peines, telles que la fustigation, la bastonnade, etc., furent considérées « *comme moyens d'instruction pendant le cours de la procédure!* » Ce n'est pas tout; des actes de véritable férocité signalèrent cet épisode de la réaction : Michel Wollowicz était tombé mort en combattant; *son cadavre fut traîné au gibet* pour être bien et dûment pendu. Mademoiselle Kavecka, jeune fille de dix-huit ans, *fut condamnée à mort* ET FUSILLÉE à Lublin, pour avoir donné des vivres aux insurgés ! !...

Parmi les exécutions capitales qui ensanglantèrent de nouveau cette malheureuse terre de Pologne, il en est plusieurs dont le souvenir res-



SUPPLICE DE ZAWISZA LE NOIR.

Publié par Pagnerre, éditeur

tera éternellément gravé dans lé cœur des nobles enfants de ce pays. Qu'il nous soit permis, en compulsant ces lugubres annales, de payer un [illegible] à ces héros qui payèrent si courageusement de leur

tera éternellément gravé dans le cœur des nobles enfants de ce pays. Qu'il nous soit permis, en compulsant ces lugubres annales, de payer un tribut d'admiration à ces héros qui payèrent si courageusement de leur vie leur dévouement à leur sainte cause, à ce jeune Zawisza surtout, à ce preux sans peur et sans reproche, dont le dernier soupir s'exhala dans un pieux souvenir filial mêlé à une imprécation contre les oppresseurs de sa patrie. Au moment de monter à l'échafaud, il prit son mouchoir et pria l'ecclésiastique qui l'assistait de le porter à sa mère, comme dernier gage de sa tendresse. L'officier russe qui commandait le détachement, s'étant avancé pour se charger lui-même du funèbre message : « Retire-toi! s'écria Zawisza, dans un mouvement de violente indignation; le sicaire d'un tyran n'est pas digne de porter à une mère le dernier adieu d'un fils qui meurt pour la liberté de son pays. » Et, remettant le mouchoir entre les mains du prêtre, il se livra aux exécuteurs[1].

En fait de vengeance, de moyens odieux, d'actes contraires à la morale la plus vulgaire aussi bien qu'à l'humanité, l'empereur Nicolas a dépassé les bornes de toute vraisemblance, et il a porté la fureur jusqu'au délire, jusqu'à l'oubli de toute pudeur. Nous pourrions citer, à l'appui, des faits sans nombre. Nous nous contenterons de deux exemples, dont l'authenticité ne sera pas contestée.

Un Polonais, enrôlé de force dans les troupes russes, déserte, et va chercher un asile sous le toit maternel. Où pourait-il être mieux en sûreté qu'auprès de sa mère, de sa mère qu'il aime et dont le dévouement ne reculera certainement devant aucun danger? Il se trompait, le malheureux! L'influence du despotisme, et la terreur, mise à l'ordre du jour, avaient déjà pénétré dans la chaumière au foyer de laquelle il était venu s'asseoir en toute confiance. Sa mère, effrayée du châtiment qui lui est réservé pour avoir recélé un déserteur polonais, va le dénoncer aux autorités russes! L'infâme ne prévient pas même son fils pour qu'il puisse se sauver pendant qu'elle ira livrer son secret aux sbires de Nicolas. Ce n'est plus une mère ; c'est une créature démoralisée par la frayeur et dont le cœur n'a plus place que pour les plus méprisables instincts. Elle accomplit sans remords ce qu'elle croit devoir au culte qu'exige le vainqueur, et son fils est livré à ses juges!...

Cependant la voix publique et le zèle empressé des chefs moscovites portent aux oreilles de l'autocrate cet acte inqualifiable, ce crime qui n'a de nom dans aucune langue, parce que les sociétés humaines l'ont supposé impossible. Vous croyez sans doute que l'empereur, honteux de ce

(1) Voir la gravure.

que sa politique peut produire de tels résultats, va, sinon punir la mère dénaturée, du moins garder un prudent silence sur une infamie aussi déshonorante pour celui qui en profite que pour celle qui l'a commise? Que vous connaissez mal Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies! Nicolas, enthousiasmé de la conduite de cette misérable, lui décerne une médaille d'honneur et lui accorde une pension !.....

Le second fait est si horrible, que nous craindrions, en le racontant nous-même, de trouver des incrédules. Nous aimons mieux en emprunter le récit à l'ouvrage publié par M. Gluchowski.

« Le prince de Wurtemberg, dit l'auteur, avait épousé une sœur du prince Czartoryski, de laquelle il eut un fils. Malheureuse dans ce mariage, la princesse de Wurtemberg s'était retirée en Pologne, où elle vivait loin de son mari et de son fils. Ce dernier, resté en Allemagne, y fut élevé, et embrassa la carrière des armes. Passé au service de la Pologne en qualité de général de brigade, quelques années avant la révolution, il se rapprocha, par ce moyen, de sa mère, qui lui avait toujours été tendrement attachée, quoiqu'elle eût plusieurs griefs à lui reprocher.

« Sur ces entrefaites, la révolution de Pologne éclata. Le prince Adam de Wurtemberg, ne croyant pas devoir y prendre part, demanda au gouvernement révolutionnaire la permission de quitter le pays. Cette permission lui fut accordée, sur sa parole d'honneur que, dans cette guerre, il ne servirait point contre la Pologne. Mais à peine hors du territoire, ce prince parjure accepta un commandement au service de la Russie.

« Rentré en Pologne les armes à la main, il dirigea sa marche vers Pulawy, berceau de la famille Czartoryski, de sa propre mère !.... Après avoir marqué son passage par des excès et des atrocités qui surpassaient ceux des Russes même, pourra-t-on croire que cet infâme, arrivé près du château sans défense, prit plaisir à faire diriger des coups de canon contre cet asile inoffensif, où sa grand'mère se mourait de vieillesse ? Eh bien, c'est en faveur de ce monstre sans honneur et sans foi, de ce fils dénaturé, que le tzar, voulant sans doute récompenser ses hauts faits, a confisqué les biens de la princesse de Wurtemberg, sa mère, sous prétexte qu'elle était incapable de les gérer. »

En évoquant de pareils souvenirs, on sent la plume près d'échapper de la main ; on reste confondu de tant de perversité, et l'on se demande quels motifs si puissants ont déterminé les cabinets européens à accepter presque, par leur silence, la solidarité de toutes ces horreurs commises de propos délibéré.

Mais poursuivons.

Le temps, au lieu d'attiédir les ressentiments de l'autocrate, n'a fait

que leur donner une plus sauvage énergie. La persécution religieuse a succédé à la persécution politique, ou plutôt lui est venue en aide. Mais avant de faire connaître cette autre face de l'œuvre infernale de la Russie, jetons un rapide coup d'œil sur les derniers événements par lesquels la haine inextinguible du tzar s'est manifestée en Pologne.

Le gouvernement russe avait abandonné les biens de plusieurs émigrés à des généraux qu'il tenait à récompenser. Les paysans donnés en cadeau ayant témoigné un vif mécontentement, on leur avait promis, pour les apaiser, qu'après six années de servage, ils auraient leur liberté. Mais à l'expiration de ce terme, on a paru avoir oublié cette promesse. Les paysans ont réclamé, et pour résoudre la question, on leur a envoyé des garnisaires chargés de les tenir en respect. En outre, une commission a été immédiatement formée pour juger et punir les coupables. C'est le gouvernement qui a violé un engagement sacré ; n'importe, ce sont les malheureux serfs qui seront châtiés. A eux seuls le bâton, le knout, la prison et la Sibérie : c'est de la justice à la russe.

Ceci coïncidait avec l'expulsion de cent mille juifs, brusquement déportés sur des territoires incultes et à peu près stériles. Bien que le juif polonais soit un être fort peu digne d'intérêt, néanmoins on ne peut se défendre d'une douloureuse émotion à l'idée que cent mille individus ont été, un jour, sur la volonté d'un seul homme, arrachés à leur terre natale, à leurs habitudes traditionnelles, à leur industrie, pour aller coloniser des steppes désertes. Mais qu'est-ce, pour un autocrate, que la liberté, le bien-être, la vie de cent mille individus, surtout lorsqu'ils ont le malheur d'être nés en Pologne?

Quand le gouvernement russe a besoin d'un prétexte pour motiver de nouvelles mesures de violence, il invente des conspirations. Grâce à l'habileté et à l'effronterie de la police, rien n'est plus aisé. C'est à la suite d'une de ces prétendues découvertes de sociétés politiques secrètes que, dans le courant d'août 1844, une commission d'instruction a condamné trois Polonais aux travaux forcés à perpétuité en Sibérie, et dix-huit autres à la même peine pour cinq et dix ans, avec confiscation des biens. On a été jusqu'à accuser de complot contre l'Etat les élèves d'un collége de Varsovie, des enfants qui ne se doutent pas encore de ce que c'est que la politique, et qui, alors même qu'ils auraient, en effet, voulu jouer à la conspiration, méritaient tout au plus un *pensum*. Le croirait-on, cependant? Les écoliers de treize à quatorze ans ont été transportés au fond de la Russie, et les plus âgés, sur la ligne du Caucase pour y servir comme soldats dans le corps d'opérations. Des écoliers de treize ans traités en criminels d'Etat! n'est-ce pas encore là de la cruauté voisine de la démence?

Nous avons egalement appris que, dans les deux derniers mois de 1844, plus de quatre-vingts Polonais on été envoyés en Sibérie.

A peu près à la même époque, une tentative d'assassinat sur la personne du directeur de la police de Varsovie donna lieu à de nombreuses arrestations. La lettre qui a porté cette nouvelle en France ajoutait : « On soumet les prévenus à des tortures affreuses, pour les forcer de faire l'aveu de leur crime. Ainsi, on ne leur donne que des mets salés, sans leur permettre de boire de l'eau. Plusieurs ont été condamnés au knout; aucun n'a pu subir la peine complète ; ils sont tous morts après avoir reçu un certain nombre de coups, *mais on a continué à frapper leurs cadavres. Les parents de ces malheureux ont été forcés d'assister à l'exécution.* »

Une autre lettre de Varsovie, datée du 18 novembre 1844, portait : « De nouvelles arrestations viennent d'avoir lieu parmi la noblesse polonaise, et cela dans toutes les parties du royaume ; les prêtres n'en sont pas exclus. Il arrive presque tous les jours ici des voitures remplies de prisonniers d'Etat. On ignore ce qui a donné lieu à ces nouvelles rigueurs. »

Enfin on a su que le prince Paskéwitch avait reçu de Saint-Pétersbourg l'ordre de surveiller plus rigoureusement que jamais l'éducation des jeunes Polonais, de dresser la liste de tous ceux qui font leurs études à l'étranger, et de signaler au gouvernement toutes les imprimeries qui existent en Pologne. Déjà, pour commencer à russifier la nouvelle génération, on avait ordonné que l'enseignement public se fît dans la langue russe. La fondation d'écoles primaires, avec des instituteurs moscovites, complète le système de propagande, et amènera l'anéantissement de la littérature polonaise et des idées dont elle avait, jusqu'à ce jour, été l'expression.

Mais ce qui, dans ces derniers temps, a particulièrement caractérisé les desseins du gouvernement russe à l'égard de la Pologne, c'est la défense faite à tout Polonais, sans distinction, de se marier avant l'âge de trente ans. Cette mesure a un double but, facile à deviner : empêcher les Polonais de se soustraire au service militaire en se mariant, et tarir les sources de la population en prohibant les unions légitimes entre jeunes gens. Qui ne comprend, en outre, les conséquences funestes de cette ordonnance pour les mœurs publiques? Ainsi, du même coup on enlève aux Polonais un privilége que leur assuraient leurs lois nationales, on offre un appât à la prostitution, et l'on met obstacle à l'accroissement de la population. C'est là un chef-d'œuvre de machiavélisme dont le gouvernement russe était seul capable de concevoir l'idée.

Les faits que nous venons de citer, — et nous en avons négligé un

très-grand nombre, pour ne point fatiguer le lecteur, — prouvent que la persécution ne s'est pas ralentie un seul instant en Pologne; qu'aujourd'hui comme le lendemain de la révolution, le gouvernement russe se montre implacable envers cette nation infortunée; que malgré les quatorze années qui nous séparent de la soumission de Varsovie, l'empereur poursuit toujours avec le même acharnement sa lutte d'extermination contre ses sujets désarmés. Cette obstination dans la haine et dans la colère n'est-elle pas caractéristique?

Nous arrivons à la persécution religieuse dont nous parlions tout à l'heure. Ici nous allons voir ce méprisable gouvernement attenter à ce qu'il y a de plus sacré, à la conscience humaine, appeler à son aide le fanatisme et toutes les mauvaises passions qui lui servent de cortége, transformer les catholiques polonais en une population de martyrs, et ressusciter en plein dix-neuvième siècle l'œuvre barbare du Prophète, c'est-à-dire la conversion par le sabre.

La persécution religieuse commença en même temps que la réaction politique, c'est-à-dire en 1832. L'asservissement des catholiques polonais à l'église russe entrait dans les vues d'unité et d'absorption de Nicolas. Le despote procéda immédiatement à la réalisation de son dessein avec un zèle forcené qui rappelle l'acharnement de certains empereurs romains contre les premiers adorateurs du Christ.

Voici des faits; et pour qu'ils ne soient pas argués de faux, nous les extrayons en grande partie de l'allocution du Pape, en date du 22 juillet 1842 [1], et des documents officiels annexés à la suite. Le reste est tiré de nos matériaux personnels, et n'est pas moins authentique [2].

La première mesure à prendre, et qui fut prise en effet, c'était de faire exécuter à la lettre la défense faite, depuis Catherine II, aux évêques et aux sujets catholiques de la Russie, d'avoir des relations avec la cour de Rome pour affaires spirituelles. Quel moyen plus commode de s'épargner d'importunes remontrances et d'échapper à la surveillance du chef de la catholicité? On pense bien que Nicolas refusa, par le même motif, d'accré-

(1) *Allocution de Sa Sainteté notre seigneur le Pape Grégoire XVI au sacré collége, dans le consistoire secret du 22 juillet 1842, suivie d'une exposition, corroborée de documents, sur les soins incessants de Sa Sainteté pour porter remède aux maux graves dont la religion catholique est affligée dans les États impériaux et royaux de la Russie et de la Pologne.* (Rome, imprimerie de la secrétairerie d'État.)

[2] Nous nous empressons de déclarer que, pour la rédaction de ce chapitre, nous avons trouvé un grand nombre de documents précieux dans l'admirable collection de M. Léonard Chodzko, auteur de la *Pologne illustrée* et de beaucoup d'autres ouvrages justement estimés, sur la Pologne.

diter auprès de sa personne un représentant du souverain pontife, malgré les pressantes sollicitations de ce dernier.

Pour diminuer l'influence et le pouvoir du clergé catholique, on confisqua les biens dont il avait l'usufruit, biens qui avaient appartenu aux ordres réguliers supprimés en Pologne ; on réduisit de moitié le traitement des évêques. Ce n'était là que le premier pas ; la spoliation fut complétée par un ukase impérial du 25 décembre 1841, qui ordonne que « tous les biens immeubles peuplés par des paysans y attachés, appartenant jusqu'alors au clergé du culte étranger des provinces occidentales, passent sous la régence du ministère des domaines nationaux, en exceptant seulement de cette mesure les biens qui, ne faisant point partie des possessions de la haute hiérarchie, ou ne formant point un fonds des capitaux de fondation, se trouvent uniquement dans la possession du clergé administrant les paroisses. »

Il s'agissait de désarmer le clergé grec uni et le clergé romain, de les réduire à l'impuissance la plus absolue. On les frappa sans relâche, et chaque jour leur enleva quelqu'une de leurs prérogatives. On décréta qu'aucun mariage entre catholique et grec-russe ne pourrait avoir lieu sans la promesse préalable d'élever les enfants dans la religion schismatique. Le même ukase (20 août 1832), porte que ces mariages mixtes seront nuls s'ils n'ont été célébrés que devant un prêtre catholique. Défense fut faite aux ecclésiastiques de l'église latine d'administrer les sacrements aux individus appartenant à l'église ruthénienne unie. Toutes les écoles religieuses, grandes ou petites, et les séminaires fondés dans les métropoles de la Lithuanie et de la Russie-Blanche, furent fermés. Les élèves de l'université ruthénienne de Polock durent aller continuer leurs études religieuses dans l'université schismatique du couvent de Saint-Alexandre Newsky à Saint-Pétersbourg. On fit mieux : on incorpora au saint synode russe le département ecclésiastique ruthénien, qui ne fut plus, dès ce moment, qu'une division d'une institution dévouée au gouvernement. Pour réprimer le zèle des ecclésiastiques, l'empereur fulmina des peines sévères contre tous ceux, prêtres ou laïques, qui travailleraient à des conversions de l'Église dominante à la foi romaine ou ruthénienne unie (ukase du 15 août 1832). Une ordonnance de Catherine II, tombée en désuétude, fut remise en vigueur ; elle portait qu'il ne doit y avoir d'église et de prêtre que là où les catholiques sont au nombre de quatre cents au moins. Par ce moyen, bon nombre de paroisses catholiques se trouvèrent supprimées. A l'occasion de l'érection de deux évêchés schismatiques, on enleva aux catholiques une magnifique église à Varsovie. On fit fermer jusqu'aux chapelles oratoires des églises succursales ; plu-

sieurs furent démolies, et le gouvernement défendit la construction d'églises nouvelles, ainsi que la restauration de celles qui menaçaient ruine.

En même temps que l'empereur Nicolas, animé d'un saint zèle pour le salut des âmes de ses sujets, interdisait aux catholiques tout effort pour convertir à leur culte les partisans de l'Église grecque, il ressuscitait, avec force additions draconiennes, une ordonnance de Catherine II qui proscrit comme rebelle tout catholique qui s'opposera, soit par ses actions, soit par ses discours, au progrès du culte dominant, et qui empêchera, par un moyen quelconque, la réunion à l'Église russe de familles ou villages séparés. C'était là une arme terrible entre les mains du gouvernement et du clergé schismatique. Ils en usèrent sans ménagement. Les prêtres russes se répandirent de tous côtés pour faire des prosélytes. Les prétendues conversions ne se faisaient pas attendre, car les malheureux qui résistaient étaient, aux termes de l'ukase de 1833, jésuitiquement interprété, traités de rebelles et immédiatement jetés en prison. L'audace des missionnaires russes s'accrut en raison de l'impunité qui lui était assurée. On vit ces pieux énergumènes, pour attirer à leur culte les habitants des campagnes, employer les moyens les plus infâmes. Les villageois de la paroisse ruthénienne de Radoml eurent à résister, pendant trois jours et trois nuits, aux brutalités des soldats appelés, à titre d'auxiliaires, par les chercheurs de conversions. Vaincus par le nombre, ils durent embrasser la foi schismatique. A Oszmiana, un M. Mirski, ayant osé refuser de livrer les clefs de l'église, fut, pour ce fait, dépouillé de ses biens et envoyé en Sibérie. Mais voici un fait encore plus saisissant. « En 1835, des prêtres russes arrivent dans les terres de M. Makowiecki, riche propriétaire du district de Witebsk, et commencent à y remplir leur mission. Une vigoureuse résistance leur est opposée par les paysans, soutenus de leur seigneur. Les prêtres russes en informent le gouvernement, et aussitôt l'empereur donne ordre de dépouiller M. Makowiecki de toutes ses possessions, et de l'exiler en Sibérie. Soutenus par des troupes russes, les prêtres recommencent leur mission ; malgré des cruautés inouïes, ces malheureux paysans résistent encore ; mais après deux ans, ils embrassent le rite schismatique. L'empereur envoie alors au ministre de l'intérieur, Nicolaïewitch Bloudoff, l'ukase suivant, dans lequel se trouve l'expression d'une amère moquerie : « Rendez à Makowiecki sa liberté et ses terres, car tous ses paysans sont devenus russes orthodoxes [1]. »

[1] *Vicissitudes de l'église catholique des deux rites en Pologne et en Russie*, traduit de l'allemand, t. 1, p 241.

Au nombre de ses moyens de conversion, le gouvernement moscovite en avait imaginé un encore plus sûr que ceux dont nous venons de parler: c'était l'enlèvement des enfants polonais. Ces enfants une fois soustraits à l'autorité de leurs pères, on en faisait ce qu'on voulait, et l'on s'empressait de les faire entrer dans le giron de l'Église dominante. Il n'y avait point d'opposition à craindre de la part de ces êtres débiles, et leurs bourreaux n'étaient pas gens à respecter leur faiblesse.

Point de répit dans la persécution ; les actes de tyrannie se succédaient coup sur coup et sans intervalle. Nous ne rappelons ici que les plus décisifs, et cependant l'énumération est bien longue ! Plus l'entreprise machiavélique de la Russie contre la Pologne avançait, plus les moyens employés pour extirper le catholicisme devenaient ignobles et violents. En voici un, par exemple, qui mérite particulièrement d'être cité : on fit fabriquer à Moscou une édition du Missel à l'usage du clergé grec-uni, dans laquelle on avait substitué les rites de l'Eglise russe à ceux du culte ruthénien; et l'on obligea les prêtres de l'Eglise unie à se servir exclusivement de ce livre ainsi falsifié. C'est ce qui est attesté par la réclamation adressée, le 2 avril 1834, par cinquante-quatre ecclésiastiques du district de Novogrodek à l'évêque du rite grec en Lithuanie.

Le 28 mars 1836, un ukase défendit aux prêtres latins d'entendre en confession et d'admettre à la communion, les personnes qui ne leur étaient pas parfaitement connues. Cette étrange interdiction avait été résolue à la suite de la conversion au culte grec-uni, d'une femme professant la religion dominante.

Cependant le Pape Grégoire XVI, qui d'abord avait espéré désarmer le ressentiment de l'autocrate en exhortant les Polonais à l'obéissance, le Pape, disons-nous, s'était ému à la nouvelle de toutes les abominations dont la Pologne était le théâtre. Il adressa plusieurs remontrances à l'empereur. Peine perdue ! Non-seulement Nicolas se riait des observations du souverain pontife, mais encore il se plaisait à le poursuivre lui-même de taquineries odieuses. C'est ainsi qu'il exigeait avec hauteur de Sa Sainteté l'institution canonique de Mgr Ignace Pawlowski, pour l'église métropolitaine de Mohileff, bien que Grégoire XVI eût déclaré ne pas pouvoir pardonner à ce prélat son adhésion publique aux ukases les plus funestes au catholicisme. C'est ainsi encore que le tzar persécutait le pontife pour lui arracher la révocation et le châtiment de l'évêque de Podlachie, Mgr Gutkowski, faussement accusé de connivence avec les réfugiés polonais. Les négociations relatives à ces deux affaires furent extrêmement actives. Dans l'intervalle, l'héritier présomptif du trône de

Russie fit un voyage à Rome, et, à son retour, son auguste père adressa au Pape la lettre suivante :

« Très-saint Père, je remplis un devoir qui m'est bien cher, en exprimant à Votre Sainteté combien je suis touché des bontés dont elle a comblé mon fils pendant son séjour à Rome. L'accueil plein de bienveillance et de sollicitude, vraiment paternelle, qu'il y a trouvé auprès de Votre Sainteté, lui a inspiré pour elle des sentiments de reconnaissance auxquels je m'associe bien sincèrement. C'est aussi du fond de mon cœur que j'accueille les vœux que vous venez de m'exprimer, très-saint Père, en recommandant particulièrement à mes soins les intérêts de l'Église latine dans mes États. Mon fils m'a exactement rendu les paroles affectueuses que Votre Sainteté a daigné lui confier pour moi. Je me plais à y répondre par l'assurance renouvelée que je ne cesserai jamais de mettre au nombre de mes premiers devoirs celui *de protéger le bien-être de mes sujets catholiques*, *de respecter leurs convictions*, *d'assurer leur repos*, etc. »

Cette touchante lettre est datée du 25 février 1839. On va voir comment le clément empereur tint ses promesses.

Dans le mois d'août 1839, cinq mois après la lettre au saint-père, un ukase interdit, sous peine de destitution, à tous les prêtres catholiques des provinces polonaises, de baptiser les enfants issus de mariages mixtes, et d'admettre à la communion quiconque a fait, ne fût-ce qu'une seule fois, acte d'adhésion au rite gréco-russe.

Le 16 décembre de la même année, Sa Majesté Nicolas recommande l'exécution rigoureuse de plusieurs ukases précédents. L'un de ces ukases défend de construire des églises catholiques, si ce n'est dans certains lieux et sous certaines conditions ; un autre limite le nombre des paroisses et celui des desservants ; un troisième interdit aux membres du clergé catholique romain, tant régulier que séculier, de prendre à leur service des individus de la religion dominante ; un quatrième déclare aux ecclésiastiques de ce même clergé qu'il ne leur est permis de sortir de leur domicile. même pour se rendre dans une autre localité du même district, qu'avec l'autorisation en règle de l'autorité diocésaine et de l'autorité administrative. Ce même jour de décembre, un ordre souverain défend aux curés de recevoir à confesse les habitants des autres paroisses ; ce même jour, un décret impérial livre aux tribunaux criminels ordinaires les prêtres catholiques accusés d'avoir cherché à propager leur religion, tandis que l'empereur accordait des récompenses et de hautes distinctions aux popes qui s'étaient distingués par leur zèle à convertir des partisans des Eglises latine et ruthénienne unie. Enfin, le 21 mars de la même

année, autre ukase qui prononce la confiscation des biens contre quiconque renoncera à la religion dominante, sans préjudice des peines personnelles indiquées par les lois, telles que la réclusion perpétuelle dans un monastère.

Voilà de quelle façon l'autocrate témoigna au Pape sa reconnaissance, pour l'accueil affectueux que son bien-aimé fils avait trouvé auprès de Sa Sainteté.

Nous ne sommes pas encore au bout, car l'empereur Nicolas s'est montré infatigable à poursuivre les catholiques de Pologne. « J'ai pour mission, a-t-il dit, de détruire le polonisme et le *Dominus vobiscum!* » Qu'on le laisse faire, et il accomplira sa tâche avec un zèle digne du temps des guerres religieuses.

Donc, à la fin de l'année 1840, nous le voyons établir (chose incroyable!) une censure pour les sermons des prêtres catholiques! Ainsi la parole des ministres de Dieu est enchaînée; elle ne peut plus instruire librement ni trouver dans les inspirations du cœur l'éloquence qui persuade et subjugue. Elle est soumise au contrôle des espions russes. Les prêtres ne peuvent désormais que débiter un certain nombre de sermons préalablement approuvés par l'autorité civile, et qu'ils apprennent par cœur, afin de n'avoir dans leur répertoire que des discours qui ne risquent pas de leur attirer de sévères châtiments. C'est pour avoir voulu se soustraire à cette obligation, que MM. Bireti et Baranowski, prêtres catholiques, furent, en décembre 1840, arrêtés et exilés au fond de la Russie. La censure pour les sermons! Toute la réaction religieuse dont nous traçons le tableau est dans ce seul fait, dans ce fait monstrueux *et sans* analogue.

N'oublions pas de dire que l'évêque de Podlachie, protégé par le Pape contre l'empereur, fut, par ordre de celui-ci, arrêté et relégué dans un monastère, après suspension de son traitement et mille autres avanies; le tout pour compléter les preuves de la gratitude de Sa Majesté l'*autocrate* envers le chef de la catholicité.

Pour porter le dernier coup à l'Eglise latine et au culte ruthénien uni, un ordre impérial du 25 décembre 1841 décréta la confiscation de toutes les terres appartenant au clergé polonais, confiscation que nous avons déjà mentionnée.

Cependant il restait encore à bouleverser la discipline ecclésiastique et tous les usages religieux des Polonais. C'est ce qu'a fait l'empereur, *par* la substitution du calendrier julien au calendrier grégorien.

Qu'on ne cherche pas à disculper l'autocrate; qu'on ne s'efforce pas de rejeter sur d'autres que lui la responsabilité de tous ces actes tyran-

niques. De qui émanent les ordonnances dont nous venons de rappeler la substance et les dates? De qui, si ce n'est de ce despote? Et certes, on n'essayera pas de faire croire que l'empereur Nicolas est homme à signer des ordres dont il ne connaît pas, ou dont il n'approuve pas la teneur.

Ils le connaissent bien, ces prêtres russes qui se font les serviles instruments de ses passions haineuses, qui encouragent ses violences et prêchent à tout propos le triomphe de la force brutale. C'est, à coup sûr, pour flatter les goûts soldatesques du despote qu'ils répètent cette prière impie et blasphématoire, imprimée dans le psautier russe par ordre du saint synode : « Dieu, veuillez protéger les généraux, les chefs de police et toute notre armée orthodoxe ; étendez son pouvoir sur le globe entier, et jetez sous nos pieds tous nos ennemis et les révoltés..... afin que nous autres, popes, puissions vivre en paix, sous l'égide de ses baïonnettes. »

Que ces étranges évangélistes et leur auguste protecteur se glorifient de leurs nombreuses conversions. Employer tour à tour la ruse et la brutalité, corrompre ou menacer, ordonner au nom du tout-puissant empereur, recourir à l'intervention du sabre et aux supplices, telles sont les armes loyales dont se servent ces modernes apôtres pour grossir la foule de leurs prosélytes. Certes, les résultats d'une telle propagande sont bien de nature à contenter l'amour-propre du clergé russe et de son pontife-autocrate !

Tout le monde sait que c'est à l'aide de semblables moyens que l'empereur a obtenu le fameux acte d'union de Polock (12 février 1839). Ce qui le prouve, c'est que plusieurs signataires de cette déclaration ont, plus tard, protesté contre la violence à laquelle ils avaient dû céder, et publiquement demandé pardon à Dieu et à leurs ouailles de leur faiblesse d'un moment. Cependant cet acte n'en est pas moins resté la condamnation de l'Église ruthénienne-unie, considérée désormais comme ayant bien et dûment rompu son association avec l'Eglise latine et comme étant revenue à son ancien bercail, le culte grec russe proprement dit. Des actes officiels ont, d'ailleurs, consacré cette réunion ; il est même aujourd'hui défendu de prononcer le nom d'*Eglise grecque-unie*, attendu qu'il n'existe plus qu'une seule Église russe.

C'est surtout contre les fidèles de cette Eglise ruthénienne que s'est déchaînée la fureur du gouvernement moscovite, parce qu'il tenait, avant tout, à les ramener sous le joug. On refuserait d'ajouter foi à toutes les atrocités commises contre ces infortunés, si des preuves authentiques ne venaient pas à l'appui de chaque accusation.

Dans les premiers temps, les exigences des prêtres russes étaient

timides et auraient pu passer pour de simples taquineries. On voulait, par exemple, contraindre les grecs unis à chanter dans leurs églises des prières pour le tzar et sa famille, à sonner les cloches en les frappant d'un seul côté, à placer le maître-autel presque au milieu de l'église, suivant l'usage du culte grec-russe, et mille autres petites vexations dans lesquelles se révélaient l'esprit du prêtre ignorant et fanatique. Ce qu'on avait prévu se réalisa : les prêtres et le peuple résistèrent, et alors fut trouvé le prétexte aux persécutions.

En 1833 et 1834, la famine désolait la Russie-Blanche. Que firent les popes russes? Exploitant sans vergogne les souffrances des indigents, ils promirent un demi-sac de farine par mois à tout habitant qui signerait l'acte d'adhésion à l'Eglise dominante. Les pauvres affamés se présentaient en foule, et après leur avoir fait faire sur le registre une triple croix, en guise de signature, on les congédiait. Quant à la promesse du demi-sac de farine, on se hâtait de la mettre en oubli, et dès que les paysans, se croyant dégagés de leur côté, revenaient à leurs habitudes religieuses, on les arrêtait, et on les faisait fustiger jusqu'à ce qu'ils déclarassent maintenir leur adhésion.

Ailleurs, c'était la liberté qu'on promettait aux serfs pour les pousser à l'apostasie. Quand les renégats avaient joui de l'affranchissement pendant quelques jours, on les rendait à la glèbe, et le bâton faisait rentrer les récalcitrants dans le devoir. On a vu un protopope, nommé Paul, oublier son caractère religieux jusqu'à donner le knout, de sa propre main, aux paysans d'un village insoumis.

Pour arracher les églises unies à leurs fidèles habitués, les prêtres russes ne reculèrent pas devant l'emploi de la force. Nous avons déjà cité un exemple de cette sacrilége barbarie. En voici un autre : Une dame nommée Baszczewska, ayant refusé de livrer les clefs du temple que sa famille avait fait construire à ses frais, fut jetée en prison et accusée, devant les juges compétents, de désobéissance aux ordres de l'empereur.

Qu'on s'étonne, après cela, de voir dans la seule starostie de Jerzierzyce, plus de onze mille individus embrasser le schisme. Le gouverneur de la province, en récompense de ces éclatants succès, fut gratifié par l'empereur d'une pension de 1,200 roubles, qui, un peu plus tard, s'augmenta de 33,000 roubles pour les trente-trois mille âmes que l'honorable gouverneur avait conquises à la foi orthodoxe. Un rouble par âme, ce n'est pas cher! Une lettre qui raconte les exploits de ce fonctionnaire supérieur ajoute : « Le prêtre Joseph Sosnowski, curé de Kleschtchelé, en Lithuanie, vieillard septuagénaire, fut enlevé de son presbytère et emprisonné. Le prêtre Michel Onacéwicz, doyen à Grodno, en Lithua-

nie, privé de son bénéfice de Creslow et de tout ce qu'il possédait, mourut de privations et de douleur ; sa femme et ses enfants en bas âge furent mis à la porte ; son beau-fils, le prêtre Jean Tawaszkiéwicz, appelé au consistoire à Zyrowitzé (Lithuanie), y fut contraint aux plus humiliants services dans les bâtiments du séminaire. » Le respectable curé de Dombrowa, Michel Wierzbicki, pour avoir refusé d'adhérer à l'acte d'union, fut, par ordre du gouverneur de la province de Mohileff, dépouillé de son revenu et condamné à l'exil; épuisé de fatigue et de souffrance, il expira le 11 septembre 1838 sur la route de la Sibérie. Sa femme et ses cinq enfants, tous en bas âge, furent forcés d'embrasser le schisme et placés dans des établissements de charité de cette religion. Le curé Jean et sa famille furent soumis aux mêmes traitements. Le prêtre Michel Starzynski, curé de Sieciechow, fut condamné à mort, puis, par suite d'une commutation de peine, aux travaux des mines. Il fut assez heureux pour expirer avant d'atteindre la Sibérie. A ces noms nous en pourrions ajouter beaucoup d'autres, dont nous avons la liste ; mais à quoi bon étaler les tristes révélations de ce martyrologe [1] ?

[1] Voici la formule du serment exigé des prêtres du culte grec-uni quand ils passent, de gré ou de force, à la religion orthodoxe. Nous traduisons textuellement du latin ce curieux document :

« Le prêtre uni qui veut se réconcilier avec la religion grecque-russe, doit se tenir devant les portes de l'église, et le pope l'interroge en ces termes :

Demande. Esclave de l'erreur, que veux-tu ?

Réponse. Je veux me réconcilier avec la foi catholique-grecque-russe.

D. Pourquoi ?

R. Pour mon salut éternel.

Ici on ordonne au postulant de se tourner la face vers le couchant, et quand il est retourné, on continue à l'interroger.

D. Renonces-tu à l'exécrable tradition de l'Église romaine-unie ?

R. J'y renonce. (La demande et la réponse sont répétées trois fois, et le candidat crache à chaque fois.)

D. Renonces-tu à toutes les sottises (*nugis*) de l'Eglise-unie ?

R. J'y renonce. (Le postulant crache trois fois en répondant trois fois à la même question.)

D. Renonces-tu à l'hérésie de l'Eglise romaine-unie ?

R. J'y renonce. (Trois demandes, trois réponses, trois crachats.)

Le postulant se retourne, et l'interrogatoire continue :

D. Promets-tu de servir et d'obéir fidèlement à l'Eglise grecque-russe-catholique ?

R. Je le promets formellement, très-révérend père.

Alors le pope lui met l'extrémité de son étole entre les mains, pour l'introduire dans l'église, et lui dit : Entre dans la maison du Seigneur et adore-le. Puis, le plaçant devant le tétrapode sur lequel sont posés deux cierges allumés, la croix et l'Évangile, il lui ordonne de réciter : Je crois en Dieu le Père, etc., ensuite il l'interroge de nouveau :

D. Te repens-tu d'avoir persisté jusqu'à ce momen dans l'exécrable hérésie des grecs-unis'

R. Je m en reoens

Avec les prêtres, le gouvernement russe faisait disparaître les paroisses, en vertu de l'ukase qui en restreint le nombre. Dans la Lithuanie, province privilégiée pour les persécutions, les habitants furent bientôt obligés de se marier et de se baptiser entre eux. Les ecclésiastiques avaient quelquefois jusqu'à quinze milles à faire pour administrer les consolations spirituelles à un mourant.

De nombreuses requêtes à l'empereur informaient le gouvernement de toutes les horreurs qui se commettaient en son nom. Vaines réclamations, accueillies avec colère et quelquefois transformées en actions criminelles. Parmi ces pétitions, on remarque celle des habitants de la paroisse d'Uszacz, vassaux de M. le comte Plater, qui expièrent, par de véritables supplices, le refus de renoncer à leurs croyances.

Dans une autre partie de cet ouvrage, à la page 193, nous avons eu occasion de rappeler le martyre de ces pauvres paysans qui, poursuivis par des soldats russes et par des popes furieux, se réfugièrent sur un étang glacé. Les soldats brisèrent la glace, et les malheureux furent engloutis dans les eaux.

Voici l'analyse d'une pétition, qui révèle des faits non moins horribles : une commission composée d'employés du gouvernement et de prêtres apostats fit sommer les habitants du village de Worodzkoff, district d'Ischerikoff, de comparaître devant elle. Cette sommation fut signifiée à ces pauvres gens par des agents de police qui les accablèrent de mauvais traitements, les chassèrent de leur domicile, comme des criminels, et les obligèrent à se rendre immédiatement devant le redoutable tribunal qui siégeait à plus de vingt verstes du village. Une fois en présence de la commission, on exigea qu'ils signassent un écrit, préparé d'avance, et où il était dit qu'ils désiraient passer de la religion catholique romaine à l'orthodoxie. Sur leur refus, les membres de la commission leur prodiguèrent les injures et les menaces. Puis on les chargea de fers et on les enferma, par un froid des plus vifs, dans des bains non chauffés, que l'on remplissait d'une fumée fétide et étouffante. On leur déclara,

D. Te repens-tu d'avoir non-seulement administré, sans en être digne, les mystères du Christ, mais encore induit d'autres individus à le faire?

R. Je m'en repens.

Ici, le pope fait agenouiller le converti, et lui imposant les mains sur la tête, lui lit la prière d'absolution de l'excommunication, etc. Puis il lui dit : Sors de l'erreur de l'Eglise-unie. Ensuite il lui fait jurer de persévérer jusqu'à la fin de sa vie dans l'Eglise grecque-russe et de la défendre aux périls de ses jours. Enfin il l'introduit dans le sanctuaire par les portes latérales et lui ordonne de se confesser. Après la confession, et après que le converti a fait cinquante adorations (poklonoff), le pope lui ordonne de l'assister dans la célébration de la messe, et lui enseigne toutes les cérémonies du culte.

qu'ils allaient être fouettés et envoyés à Witebsk, et pour leur donner un avant-goût du supplice qu'ils étaient sur le point de subir, on les livra à la brutalité de quelques agents subalternes, qui les assommèrent à coups de poing et de bâton. Pendant quatre jours ils eurent à endurer le froid, la faim, les injures et les sévices de leurs gardiens. Plusieurs d'entre eux tombèrent grièvement malades ; quelques-uns étaient encore en danger de mort au moment où fut rédigée la pétition. D'autres, vaincus par la souffrance, et effrayés des conséquences d'un refus obstiné, consentirent enfin à signer la déclaration qu'on leur avait présentée. Dès ce moment, ils furent bien et dûment avertis qu'ils n'appartenaient plus à la religion romaine, et on leur défendit, sous les peines les plus sévères, de suivre désormais les pratiques du culte catholique. Cependant, rendus à la liberté, et profondément affligés de l'apostasie qu'on leur avait arrachée, ces fidèles croyants protestèrent contre la violence qu'on leur avait faite, et en appelèrent au doyen de leur Église pour les relever d'un serment qu'ils n'avaient prêté que pour échapper au martyre. La requête qui expose ces faits et qui contient la protestation, est signée de soixante-quatre individus, tant nobles que paysans.

Une multitude de Polonais se trouvaient dans le même cas, c'est-à-dire qu'après avoir été contraints par la force d'embrasser la foi orthodoxe, ils réclamaient, et demandaient pardon à leurs pasteurs de leur apostasie involontaire. Mais alors ils tombaient sous le coup des ordonnances qui punissent comme relaps tout individu qui, après avoir accepté le culte grec, revient à ses premières croyances [1]. Car l'empereur a fort bien prévu que la plupart de ces conversions forcées seraient tôt ou tard désavouées, et il a voulu prévenir ce scandale par des prohibitions formidables. Des récompenses, au contraire, furent données aux prêtres catholiques romains ou grecs-unis qui adoptèrent le schisme russe [2]. On pardonnait

[1] Les peines portées par la loi pour l'abandon de la foi orthodoxe, sont : la confiscation des biens, la reclusion perpétuelle dans un monastère, la défense au relaps de garder à son service aucun serf de la religion gréco-russe, et de demeurer dans aucune propriété habitée par des gens professant le culte dominant. L'ukase se termine par ces mots : « S'il se trouve des enfants en bas âge, il (le ministre de l'intérieur) me fera son rapport sur les mesures à prendre afin de mettre à l'abri leur orthodoxie. » Cela signifie tout simplement que les enfants seront enlevés à leurs père et mère.

Cette ordonnance impériale est du 21 mars 1840.

[2] On lisait dernièrement dans la *Gazette universelle* d'Augsbourg : « On nous écrit de diverses provinces de l'empire russe que le gouvernement emploie les moyens suivants pour engager la population unie à entrer dans le sein de l'Église grecque : 1° il fait construire et créer de nouvelles paroisses du culte grec non-uni ; 2° *il fait donation de biens confisqués à des sujets catholiques qui promettent d'élever leurs enfants dans le culte schismatique;* 3° *il affranchit du service militaire ceux qui passent dans le sein de l'Église grecque.* »

tout aux ecclésiastiques qui abjuraient leur foi. Un ukase du 2 janvier 1839 accorde amnistie à tout catholique qui, pour vol ou pour meurtre, a été condamné à la prison, aux mines ou au knout, s'il embrasse la religion dominante!

Les plus récentes nouvelles de Pologne nous ont appris que cette effroyable persécution religieuse était encore dans toute sa fureur.[1]

Un nouveau martyr a ensanglanté la terre de Pologne. Le vénérable abbé Dombrowski, après avoir séjourné plusieurs années en France, s'était hasardé à rentrer, déguisé, dans sa patrie où l'appelaient d'importantes affaires de famille. Il a été arrêté et condamné à recevoir cent cinquante coups de knout. Au cent quarante-septième, il a expiré!....

Enfin une lettre du 27 juillet 1844, écrite des frontières de Pologne, porte ce qui suit : « Dans le courant de cette année et de l'année dernière, trois mille personnes de la Lithuanie, de la Podolie et de la Russie-Blanche ont été transférées dans les steppes de l'intérieur de la Russie pour les défricher. Ces personnes sont *des catholiques* de l'ordre des paysans et des nobles peu aisés. On attribue cette mesure à la tendance des autorités russes à affaiblir les paroisses catholiques, afin d'avoir un prétexte pour les supprimer. »

Arrêtons-nous ici, et abaissons le voile que nous avons un moment soulevé. Nous craindrions d'affaiblir l'impression de ce qu'on vient de lire, si nous y ajoutions les réflexions qui assiégent notre esprit et notre cœur. Un mot seulement : Se peut-il concevoir qu'en plein dix-neuvième siècle, une puissance européenne et chrétienne réalise par les moyens les plus odieux, les plus barbares, l'anéantissement de toute une nation, sans que les gouvernements civilisés se coalisent pour flétrir solennellement et pour empêcher cet infâme abus de la victoire et de la force? Les chrétiens de Syrie ont toute la sympathie des cabinets de France et d'Angleterre; et la Pologne se débat, toute sanglante, sous le talon du despote impitoyable qui a juré sa destruction ! A défaut d'une autre justice, l'histoire réserve la sienne à ce lâche mépris des principes de la plus vulgaire humanité.

CONCLUSION.

Depuis le commencement de ce siècle, la Russie jouit en Europe d'une influence considérable. Ses empiétements successifs en Orient ont donné à sa politique une allure menaçante, et dont les autres puissances se sont vivement préoccupées. Par sa guerre contre la Turquie en 1828, et par les affaires de Grèce, dans lesquelles elle a joué un rôle prépondérant, elle s'est trouvée mêlée aux intérêts des États occidentaux. Par son attitude à l'égard de la France depuis 1830, elle est devenue le point de mire des cabinets du Nord et de tous les esprits qui rêvent la perpétuité de l'absolutisme. Naguère elle a causé de grandes inquiétudes à l'Angleterre, au sujet de ses possessions dans l'Inde; à Hérat, à Khiva, à Kaboul, dans toute l'Asie centrale, la Russie a été prise en flagrant délit d'agression contre l'empire hindo-britannique, et c'est pour conjurer le péril qui le menaçait que le gouvernement de Calcutta a entrepris la désastreuse expédition de l'Affghanistan. Du ressentiment et de la frayeur, le cabinet de Saint-James a subitement passé à des sentiments en apparence fort sympathiques pour l'autocrate. La visite de Nicolas à la reine Victoria a donné une preuve de cette tendance nouvelle, et du prix que les hommes d'État de la Grande-Bretagne attachent aujourd'hui à la bienveillance du tzar. En Prusse et en Autriche, le prestige qui environne la puissance moscovite est incontestable; quant aux États de l'Europe septentrionale, tels que la Suède et le Danemark, malgré la profonde antipathie de leurs populations pour les Russes, on peut les considérer comme entièrement soumis à l'ascendant du souverain de Saint-Pétersbourg. A un point de vue politique plus général, la Russie a conquis, depuis quelques années, une importance qu'il serait puéril de ne pas reconnaître.

Cette position est le fruit de l'audace et de la persévérance de la Russie, de son infatigable activité, du rôle agressif et remuant qu'elle n'a cessé de jouer, de ses usurpations impunies, de ses adroites intrigues, de son charlatanisme impudent. Mieux connu dans ses ressources réelles, cet empire serait jugé moins digne du respect et de la considération de ses rivaux.

Si le but que nous nous sommes proposé, en écrivant cet ouvrage, n'a pas été complétement manqué, nous croyons avoir fourni à l'opinion publique les éléments d'une appréciation de la Russie infiniment moins favorable que celle qui a prévalu jusqu'à ce jour. On reconnaîtra en effet, après nous avoir lu, que cette puissance, si influente, et si formidable de loin, n'a rien de ce qui constitue les empires réellement forts et respectables. Etudiez la Russie, comme nous venons de le faire, dans ses institutions sociales et politiques, dans sa législation, dans ses mœurs, dans le personnel de son gouvernement et de ses administrations publiques, dans sa richesse nationale, dans son armée, dans sa marine, et vous resterez convaincu que ce grand étalage de force, de jeunesse et de ressources, qui effraye les peuples étrangers, ne repose sur aucun fondement.

Nous n'espérons pas avoir entièrement dissipé l'erreur qui a fait de la Russie un épouvantail; mais nous nous estimerons heureux d'avoir, par nos révélations, amoindri ce prestige dont nous parlions tout à l'heure. L'empire des tzars pèsera moins dans la balance politique du monde, du moment où les hommes sérieux seront bien persuadés que cette nation, si fière de ses forces matérielles et de son vernis de civilisation, au lieu d'influencer, par son attitude fanfaronne, les décisions des gouvernements européens, devrait, au contraire, être placée sous leur sévère *tutelle*, comme ces enfants qu'une précoce démoralisation et des germes d'incurable faiblesse condamnent à une existence aussi honteuse que précaire.

FIN.

ORDRE DES GRAVURES.

TABLE.

ERRATA.

Page — 3, ligne 23 du sommaire, au lieu de : *Souwaroff*, lisez : *Souworoff*.
— 27, ligne 2, au lieu de : 700 *francs*, lisez : 800 *francs*.
— 32, ligne 11, au lieu de : *Koutaïcoff*, lisez : *Koutaïtsoff*.
— 35, ligne 5, au lieu de : *Schérémetoff*, lisez : *Schérémétieff*.
— 38, ligne 30, au lieu de : 350,000, lisez : 400,000.
— 40, ligne 34, au lieu de : *Souwaroff*, lisez : *Souworoff*.
— 41, lignes 17 et 27, même correction.
— 43, ligne 4 du sommaire, au lieu de : *sa manie de détails*, lisez : *sa manie des détails*.
— *ibid.*, ligne 11 du sommaire, supprimez ces mots : *détails sur cet événement; anecdote sur M. Demidoff*.
— 44, ligne 28, au lieu de : *pas un moment*, lisez : *pas une apparition*.
— 47, ligne 22, un point d'interrogation à la fin de la ligne.
— 52. ligne 8, au lieu de : *la guerre de la Pologne*, lisez : *la guerre de Pologne*.
— *ibid.*, ligne 33, au lieu de : *du César*, lisez : *de César*.
— 53, ligne 23, au lieu de : *bruyantes auspices*, lisez : *bruyants auspices*.
— 54. lignes 12 et 16, au lieu de : *Sévostopol*, lisez : *Sévastopol*.
— 55, ligne 15, au lieu de : *ces conceptions*, lisez : *ses conceptions*.
— 132, ligne 14, au lieu de : 3,300, lisez : 3,450.
— 146, ligne 23, au lieu de : *l'autre*, lisez : *les autres*.
— 152, ligne 9, au lieu de . 50 *centimes*, lisez : 60 *centimes*.
— 161, ligne 17, au lieu de : *se rendent sur*, lisez : *se rendent à*.
— *ibid.*, ligne 33, au lieu de : *le* 12, lisez : *le* 6.
— 171, ligne 7, au lieu de : *on le voit*, lisez : *on le sait*.
— 182, ligne 15 du sommaire, au lieu de : *les vérités*, lisez : *les visites*.
— *ibid.*, ligne 6 du texte, supprimez ces mots : *et époques*.
— 187, lignes 35 et 36, au lieu de : *assez de sarcasmes injurieux*, lisez : *de sarcasmes assez injurieux*.
— 210, ligne 16, au lieu de : *rendent*, lisez : *rend*.
— 232, ligne 14, au lieu de : *de prévariquer et d'opprimer*, lisez : *pour prévariquer et opprimer*.
— 237, ligne 13, au lieu de : *les plus propres*, lisez : *le plus propres*.
— 245, ligne 24, au lieu de : *et tous les avantages*, lisez : *avec tous les avantages*.
— 251, ligne 13, au lieu de : *toute la liberté*, lisez : *toute liberté*.
— 266, ligne 24, au lieu de : 380 *Réaumur*, lisez : 38° *Réaumur*.
— 290, ligne 1 de la note 2, au lieu de : *comte*, lisez : *prince*.
— 367, ligne 10, supprimez ces mots : *à Iéna*.
— 369, ligne 25, supprimez le mot : *c'est*.

Page 382, ligne 18, au lieu de : *vingt à trente mille*, lisez : *vingt-cinq à trente mille.*
— 411, ligne 16, au lieu de : *le meilleur officier*, lisez : *les meilleurs officiers.*
— *ibid.*, ligne 19, au lieu de : *peuvent*, lisez : *pourront.*
— *ibid.*, ligne 37, au lieu de : *qu'on refuse à croire à tout ce qu'on dit*, lisez : *qu'on se refuse à croire tout ce qu'on dit.*
— 415, ligne 21, au lieu de : *vérité*, lisez : *réalité.*
— 421, ligne 26, au lieu de : *les embarras du jour*, lisez : *les embarras du moment.*
— 428, ligne 10, au lieu de : *151 de raffineries*, lisez : *151 raffineries.*
— 448, ligne 34, au lieu de : *et les diriger ensuite sur*, lisez : *et les faire ensuite entrer dans.*





